

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1871

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1871

TABLE DES MATIERES

Notes sur l'Evangile de Luc	6
Chapitre 1.....	6
Chapitre 2.....	8
Chapitre 3.....	13
Chapitre 4.....	18
Chapitre 5.....	24
Chapitre 6.....	30
Chapitre 7.....	37
Chapitre 8.....	41
Chapitre 9.....	49
Chapitre 10.....	65
Chapitre 11.....	72
Chapitre 12.....	77
Chapitre 13.....	82
Chapitre 14.....	87
Chapitres 15-16.....	94
Chapitre 17.....	102
Chapitre 18: 1-34	107
Chapitres 18: 35 et suivants, et 19	111
Chapitre 20.....	115
Chapitre 21.....	118
Chapitre 22.....	121
Chapitre 23.....	125
Chapitre 24.....	130
Le salut de Dieu.....	135
De la suffisance de la Parole écrite et de son usage	141
L'Evangile dans le livre de Josué	149

Remarques préliminaires.....	149
1. Le conducteur	150
2. Exhortation	150
3. Avertissement.....	153
4. Le message évangélique	154
5. La position du chrétien	158
6. Le caractère chrétien	164
7. Communion avec Dieu.....	172
8. Victoire.....	173
9. Défaite.....	176
10. La Parole de Dieu	179
11. Alliance.....	181
12. L'héritage conquis.....	183
13. Possessions	186
14. Fidélité de coeur	187
La nouvelle naissance	190
Chapitre 1 - Qu'est-ce que la nouvelle naissance?.....	190
Chapitre 2 - La repentance	193
Chapitre 3 - Deux natures.....	197
Chapitre 4 - Le nouvel homme. La vie éternelle.....	200
Chapitre 5 - Marchant par l'Esprit	203
Chapitre 6 - «Dans la lumière» — Confession	206
La volonté de Dieu - Romains 12: 2	210
La connaissance de Dieu.....	211
Pensées.....	213
ME 1871 page 100	213
ME 1871 page 180	213
ME 1871 page 200	213
ME 1871 page 220	213
ME 1871 page 260	214
ME 1871 page 280	214

ME 1871 page 320	214
ME 1871 page 477	215
Dagon - 1 Samuel 5	216
Le caractère des brebis - Jean 10: 4-6	221
Les signes d'une vraie conversion	222
2 Corinthiens 3-5.....	226
Extrait d'une lettre sur l'effet de la lumière	228
Le joug mal assorti - 2 Corinthiens 6: 14	230
2 Corinthiens 5: 4-10.....	232
Pensées pour ces temps-ci	234
Le prix et les primes	238
Les deux natures, ou l'homme, et le Fils de l'homme	241
L'obéissance	247
La manne.....	251
Extrait d'une lettre.....	256
Notes sur quelques portions de l'Ecriture	258
1 Jean 4	258
Philippiens 4.....	261
Jean 17: 14 et suivants.....	265
Psaume 16.....	271
Jean 10	276
Notes et pensées recueillies aux conférences de Vevey	281
ME 1871 page 321 – 1 ^{ère} épître de Jean 1: 1	281
ME 1871 page 341 - Epître aux Philippiens	291
ME 1871 page 361 – Romains 6 ou la mort en Christ	298
Une parole d'exhortation - Matthieu 18: 19, 20	302
L'expiation, sa nature et sa portée	304
Le caractère de famille et la religion de famille	319
Le caractère de famille Genèse 11 – ME 1871 page 426	319
La religion de famille Genèse 13 – ME 1871 page 441.....	325
Consolation et encouragement	329

Christ à Gethsémané et à la croix dans Luc 330

Notes sur l'Évangile de Luc

ME 1870 page 361 – ME 1871 page 3 – ME 1872 page 36

Chapitre 1

Luc, dans son évangile, nous présente le Sauveur dans son caractère de Fils de l'homme, manifestant la puissance de Jéhovah en grâce au milieu des hommes. Au début, sans doute, nous voyons Jésus en relation avec Israël, auquel il avait été promis; mais plus loin des principes moraux qui s'appliquent à l'homme comme tel, où que ce soit qu'il se trouve, sont mis en évidence. Mais ce qui caractérise vraiment le récit de Luc et ce qui lui donne un charme et un intérêt particuliers, c'est qu'il nous présente *Christ lui-même*, non pas sa gloire officielle comme Matthieu, ou sa mission, son service comme Marc, ou la révélation particulière de sa gloire divine comme Jean. Luc nous parle de Jésus *Lui-même*, tel qu'il était, un homme sur la terre marchant au milieu des hommes un jour après l'autre.

Versets 1-4. Plusieurs avaient entrepris de raconter ce qui était historiquement reçu au milieu des chrétiens, comme le leur avaient transmis ceux qui en avaient été les témoins oculaires. Mais quelque bonne qu'eût été l'intention des auteurs de ces écrits, leur oeuvre était une oeuvre entreprise et exécutée par des hommes. Luc avait une exacte et intime connaissance de tout dès le commencement, et il trouve bon d'en écrire «par ordre» à Théophile, afin qu'il connût la certitude des choses dont il avait été instruit; et ainsi, par lui, Dieu a pourvu aux besoins de l'église par l'enseignement renfermé dans le tableau vivant de Jésus, dont nous sommes redevables à cet homme de Dieu, car Luc, quoiqu'il ait pu être personnellement déterminé par des motifs chrétiens, n'en n'était pas moins, je n'ai pas besoin de le dire, inspiré par le Saint Esprit pour écrire.

Versets 5-17. Le récit de Luc nous place ici au milieu d'institutions, de pensées et d'espérances juives. Nous trouvons un sacrificateur de la classe d'Abia, l'une des vingt-quatre classes établies par David (voyez 1 Chroniques 24), et sa femme qui était des filles d'Aaron. «Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Tout chez eux était selon la loi de Dieu judaïquement; mais ils ne jouissaient pas de la bénédiction si ardemment désirée par tout Juif; ils n'avaient pas d'enfant. Il est dans l'ordre des voies de Dieu de bénir, tout en manifestant la faiblesse de l'instrument dont il se sert. Le temps était venu, maintenant, pour Lui, où il ne devait plus retenir davantage la bénédiction si longuement désirée et demandée: quand Zacharie entre dans le temple pour offrir le parfum, l'ange de Jéhovah lui apparaît. Zacharie est troublé à sa vue; mais l'ange lui dit: «Ne crains point, car tes supplications ont été exaucées, et Elisabeth, ta femme t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom *Jean*» c'est-à-dire, «la faveur de Jéhovah»; et plusieurs se réjouiront de sa naissance, et il sera grand devant le Seigneur et sera rempli du Saint Esprit

dès le ventre de sa mère. «Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu; et il ira devant sa face dans l'Esprit et la puissance d'Elie... pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé». — «L'Esprit d'Elie», c'est ce zèle ferme et ardent pour la gloire de Jéhovah et pour le rétablissement, par la repentance, des relations d'Israël avec Lui. Le coeur de Jean s'attachait à ce lien du peuple avec Dieu et c'est dans la force morale de son appel à la repentance que cet homme de Dieu est comparé ici à Elie.

Versets 18-23. Mais la foi de Zacharie, comme il arrive, hélas! souvent, n'était pas à la hauteur de la grandeur de sa requête. Il ne sait pas marcher sur les traces d'Abraham et il demande encore comment ces choses arriveront (verset 18). La bonté de Dieu tourne l'incrédulité de son serviteur en un châtiment profitable pour lui et qui servait en même temps de preuve pour le peuple, qu'il avait été visité d'en haut. Zacharie reste muet jusqu'à ce que la parole de Jéhovah soit accomplie.

Versets 24-25. Elisabeth, avec le sentiment qui convenait si bien à une sainte femme, se souvenant de ce qui avait été un opprobre pour elle en Israël, et qui n'était rendu que plus sensible par la bénédiction surnaturelle qui lui était accordée, se cache, en reconnaissant en même temps la bonté du Seigneur envers elle. Mais ce qui peut nous cacher aux yeux des hommes a un grand prix devant Dieu.

Versets 26-38. La scène change maintenant, afin d'introduire le Seigneur lui-même sur cette scène merveilleuse qui se déploie devant nos yeux. A Nazareth, cette ville méprisée, il y avait une jeune vierge, inconnue du monde: son nom était Marie. Elle était fiancée à un homme nommé Joseph qui était de la maison de David; mais tout était dans un tel désordre en Israël que ce descendant d'un roi était charpentier. Mais qu'est-ce que cela pour Dieu! Marie était un vase d'élection; elle avait trouvé grâce devant Dieu.

Il faut remarquer qu'il s'agit ici de la naissance de l'enfant Jésus comme étant né de Marie. Il n'est pas tant question de la nature divine du Sauveur comme la Parole qui était auprès de Dieu et qui fut faite chair (quoiqu'assurément ce soit la même précieuse personne que celle que Jean nous présente) que de Jésus comme réellement et véritablement homme, né d'une vierge. Son nom devait être appelé Jésus, c'est-à-dire Jéhovah le Sauveur. «Il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père», l'Esprit regardant toujours à lui comme homme né dans le monde. Mais il était Dieu aussi bien qu'homme. Saint par sa naissance, conçu par la puissance de Dieu, ce Sauveur précieux qui, même comme étant né de Marie, est appelé «cette sainte chose», devait être appelé le «Fils de Dieu».

L'ange annonce ensuite à Marie la bénédiction qui a été accordée à Elisabeth. La merveilleuse intervention de Dieu avait rendu Marie humble au lieu de l'élever; elle avait vu Dieu et non pas elle-même dans ce qui était arrivé. Le *moi* était caché de devant ses yeux parce que Dieu avait été amené si près, et elle se soumet à sa sainte volonté: «Voici l'esclave du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta volonté».

Versets 39-43. Marie s'en va visiter Elisabeth, car son coeur aime à voir et à reconnaître la bonté du Seigneur. Elisabeth, parlant par l'Esprit, reconnaît Marie comme la mère de son Seigneur et annonce l'accomplissement de la promesse de Dieu: «Bienheureuse est celle qui a cru, car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur».

Verset 46. Le coeur de Marie est rempli de joie et elle élève sa voix en un cantique de louange. Elle reconnaît Dieu son Sauveur dans la grâce qui la remplit d'une telle joie, en même temps qu'elle reconnaît son propre néant; car quelle que puisse être la sainteté de l'instrument que Dieu emploie, — et c'était le cas de Marie, — elle n'était grande qu'aussi longtemps qu'elle se cachait elle-même, car alors Dieu était tout. En s'estimant quelque chose, Marie eût perdu sa place; mais elle ne fit pas ainsi. Dieu la garda, afin que sa grâce fut pleinement manifestée.

Le caractère des pensées qui remplissent le coeur de Marie est juif. Son cantique nous rappelle le chant d'Anne (1 Samuel 1) qui parle prophétiquement de cette même intervention de Dieu. Mais Marie remonte aux promesses faites aux pères et embrasse tout Israël.

Verset 56. Après être demeurée trois mois avec Elisabeth, Marie s'en retourne dans sa maison pour poursuivre humblement son chemin, afin que les voies de Dieu suivent leur cours. Rien n'est plus beau à sa place que ce tableau des rapports de ces saintes femmes, inconnues du monde, mais qui étaient des instruments de la grâce de Dieu pour l'accomplissement de ses glorieux desseins. Elles se mouvaient dans une sphère où rien n'entraîne que la piété et la grâce; mais Dieu était là lui-même, aussi inconnu du monde que l'étaient ces pauvres femmes, mais préparant et accomplissant ce que les anges désirent regarder de près.

Versets 57-59. Ce qui n'est connu que de la foi en secret est finalement accompli devant tous les hommes. Le fils de Zacharie et d'Elisabeth naît et Zacharie, à qui la parole est rendue, prononce la précieuse prophétie rapportée dans les versets 68-80. La visitation d'Israël par Jéhovah, dont cette prophétie parle, embrasse toute la bénédiction du millénium, liée à la présence de Jésus sur la terre. Toutes les promesses sont oui et amen en lui. Toutes les prophéties l'entourent d'un cercle de gloire qui sera alors réalisé. Nous savons que, depuis lors, il a été rejeté, et que, étant absent maintenant, l'accomplissement de ces choses est nécessairement renvoyé à son retour.

Chapitre 2

Lorsqu'il plaît à Dieu de s'occuper de ce monde et de prendre une part à ce qui s'y passe, il est merveilleux de voir comment il agit et quelle instruction il donne. Il n'y a nul accord, mais une complète opposition entre ses voies et les voies des hommes: l'empereur et son décret ne sont que d'insignifiants instruments de ses mains. César Auguste agit en vue de ses sujets; mais, sans le savoir, il est le moyen de l'accomplissement de la prophétie

qui annonçait que Jésus devait naître à Bethléem. Le cours tout entier de ce monde est en dehors du courant des pensées de Dieu. Le point capital pour Dieu et pour son royaume ici-bas, c'est la naissance de l'enfant de Bethléem: mais l'empereur ne se doute de rien de pareil. Son décret met le monde en mouvement, et Dieu accomplit ses pensées ici-bas. Qu'elles sont admirables les voies de Dieu! Tout le monde est en mouvement, afin qu'il arrive, comme il était nécessaire pour l'accomplissement de la prophétie, que le pauvre charpentier avec Marie, la femme qui lui avait été fiancée, se trouve dans la cité de David et que l'héritier de David naisse là et alors. Ce fait est d'autant plus remarquable que le recensement lui-même n'eut lieu que quelques années plus tard, lorsque Cyrénus était gouverneur de la Syrie. Dieu accomplit ses desseins d'amour; mais l'homme n'a pas d'yeux pour les voir! Qui prenait garde au pauvre Juif, bien qu'il fût de la maison et de la lignée de David? Les choses qui sont absolument indifférentes pour l'homme remplissent le coeur et le regard de Dieu.

L'atmosphère est toute juive ici: des promesses s'accomplissaient, l'enfant doit naître à Bethléem, dans la ville de David (verset 4; comp. Matthieu 2: 1 et suivants). «La ville de David» n'est rien pour le chrétien comme tel, sauf comme témoignage de l'accomplissement de la prophétie: *pour nous*, le Fils vient du *ciel*. Sur la terre l'enfant Jésus est l'objet des conseils de Dieu: les anges et le ciel sont occupés de sa naissance; mais dans le monde il n'y a point de place pour Lui! Allez là où le vaste monde enregistre chacun, entrez dans le petit monde d'une hôtellerie où l'oeil exercé du serviteur mesure chacun et lui assigne sa place, depuis la mansarde jusqu'au premier étage...: il n'y a point de place *pour Jésus!* Et la crèche, quand le temps est venu, amène à la croix

Quelle leçon pour nous relativement à ce monde! Quelle différence aussi entre laisser le monde et être laissé par lui! Nous disons adieu au monde avec une certaine facilité peut-être; mais quand le monde nous méprise comme Christ a été méprisé, nous découvrons, à moins que Lui ne remplisse et ne satisfasse notre coeur, que nous tenions de son estime un compte dont nous ne nous doutions pas. Si l'obéissance est pour nous, dans notre mesure, aussi importante qu'obéir l'était pour Christ, nous poursuivons notre course, quoi que nous ayons à rencontrer sur notre route, sans nous inquiéter du monde, non que nous soyons *insensibles*; mais quand Christ est l'objet, on est occupé seulement de Lui.

Toute intelligence des choses de Dieu vient de sa révélation, et non pas des raisonnements des hommes. C'est pourquoi, les pauvres en esprit avancent davantage dans l'intelligence spirituelle que les sages et les prudents de la terre. Dieu agit ici de manière à mettre de côté toute apparence de sagesse humaine. Heureux celui qui a assez saisi l'intention de Dieu pour être identifié avec elle, et n'avoir besoin de personne si ce n'est de Dieu! Tels étaient les bergers: ils entraient peu dans la pensée qui avait présidé à l'enregistrement; mais ce fut à eux, et non aux sages, que Dieu se révéla. Notre vraie science est par le moyen de ce que Dieu révèle; mais nous n'arrivons jamais à la possession des plus pleines bénédictions de Dieu avant que notre chair soit abaissée, et détruite; je parle ici de la *marche*. Nous ne pouvons pas entrer dans la joie simple et la puissance de

Dieu jusqu'à ce que nous ayons accepté la place de l'abaissement et de l'humiliation, jusqu'à ce que le coeur soit dépouillé de ce qui est contraire à l'abaissement de Christ. Les bergers qui reçoivent le message de Dieu étaient paisiblement occupés de l'accomplissement de leur humble devoir: et c'est là qu'est la place de la bénédiction. Celui qui transige avec le monde ne marche pas avec Dieu; car Dieu n'est pas là avec lui. Depuis la crèche jusqu'à la croix tout, en Christ, était simple obéissance. Combien différent était Theudas, qui «se disait être quelque chose!» Christ faisait tout selon que Dieu l'enseignait, et il faut que nous en venions là nous aussi.

La gloire du Seigneur resplendit autour des bergers; l'ange leur parle; il leur donne le signe auquel ils reconnaîtront l'enfant; et quel signe! «Vous trouverez le petit enfant emmailloté et couché dans une crèche» (verset 12). «Et aussitôt avec l'ange il y eut une multitude de l'armée céleste, louant Dieu», — et pourquoi? A cause du mystère de la piété: «Dieu a été manifesté en chair»... (1 Timothée 3: 16). L'espérance d'Israël est révélée aux bergers, les bonnes nouvelles d'une grande joie pour tout le peuple (verset 10), car Jésus est le pivot de tous les conseils de Dieu en grâce. Adam lui-même n'était qu'une figure de Celui qui devait venir (Romains 5: 14) Christ était toujours dans la pensée de Dieu. Il n'est pas donné tous les jours à des yeux mortels de contempler de pareilles manifestations de gloire, mais Dieu place ces manifestations devant nous dans sa Parole; et chaque jour il nous faut suivre le signe donné, il nous faut suivre Jésus, l'enfant dans la crèche.

Si *Lui* remplissait l'oeil, l'oreille, le coeur, quels n'en seraient pas les effets relativement à notre personne, notre esprit, notre conversation, nos habillements, nos maisons, nos richesses!...

Le signe que Dieu donne de l'accomplissement de sa promesse et de sa présence dans le monde, c'est donc: «un enfant emmailloté et couché dans une crèche». — Ce qui est le plus petit et le plus humble! Mais on trouve *Dieu* là, quoique ces choses dépassent l'homme qui ne peut pas marcher avec Dieu, ni comprendre sa gloire morale: — mais le signe de Dieu est à portée de la foi, le signe de la faiblesse parfaite, un petit enfant qui ne peut que pleurer. Tel est, né dans ce monde, Christ le Seigneur; telle est la place que Dieu choisit, la dernière place! L'intervention de Dieu est manifestée et reconnue par un signe comme celui-là. L'homme n'eût pas eu *cette* pensée-là. Les armées du ciel louent Dieu, et disent: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes» (versets 13, 14); car rien n'est plus merveilleux, sauf la croix, pour ceux qui ont la pensée du ciel. Le chœur céleste voit Dieu, Dieu manifesté en chair, et il loue Dieu dans les lieux très hauts. Les anges se réjouissent de ce que «ses plaisirs sont avec les fils des hommes» (comp. Proverbes 8: 30, 31). Aux jours d'autrefois Dieu s'était révélé à Moïse dans une flamme de feu qui ne consumait pas le buisson (Exode 3); et ici d'une manière bien plus merveilleuse, il se révèle dans la chose la plus faible sur la terre: pensée infinie, moralement, quoique le monde puisse la mépriser. Qu'il est difficile de recevoir que l'oeuvre de Dieu et de son Christ s'accomplit toujours dans la faiblesse!

Les chefs du peuple voyaient en Pierre et en Jean des hommes ignorants et illettrés. La faiblesse de Paul à Corinthe était l'épreuve de ses amis, la joie de ses ennemis, ce dont lui se glorifiait (2 Corinthiens 12: 7-10; 1 Corinthiens 2: 3-5). La puissance du Seigneur s'accomplit dans la faiblesse. L'écharde dans la chair faisait tomber le mépris sur Paul, et il pense qu'il vaudrait mieux que l'écharde fût ôtée. Il avait besoin de la leçon: «Ma grâce te suffit». Il fallait qu'il apprît que Dieu choisit les choses faibles pour confondre les fortes. Il faut que *tout* repose sur la puissance de Dieu, autrement l'oeuvre de Dieu ne peut pas se faire selon la pensée de Dieu. On se persuade difficilement qu'il faut être faible pour faire l'oeuvre de Dieu, mais Christ a été crucifié en faiblesse, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes (1 Corinthiens 1: 17-29). Pour faire l'oeuvre de Dieu, il faut que nous soyons faibles afin que la puissance soit de Dieu (2 Corinthiens 4: 7 et suivants), et cette oeuvre demeurera quand la terre passera.

Versets 21-38. Mais à côté du témoignage additionnel que rend l'offrande de la mère de Jésus aux circonstances dans lesquelles le Seigneur de gloire naquit ici-bas, nous pouvons voir que, tandis que Dieu, au travers de l'Evangile tout entier, place l'homme dans sa nouvelle place devant lui, il n'oubliait pas son ancien peuple. Oui, Dieu, on le voit ici, était là pour satisfaire toute pensée dans tout coeur d'homme qui était touché par la grâce, en Israël; son coeur était spécialement tourné vers ceux qui menaient deuil sur les péchés et la désolation de son peuple, et qui en outre attendaient la délivrance, criant à lui du milieu des ténèbres: «Jusques à quand, Seigneur?» — Dieu accomplira en puissance ce en quoi l'homme a failli au point de vue de sa responsabilité. Serait-ce là une raison pour nous tenir pour satisfaits lorsque le peuple de Dieu ne glorifie pas Dieu? — Non, assurément: la foi n'est pas insensible, elle mènera deuil, mais elle se confiera en Dieu et attendra que le temps de Dieu soit venu; car Celui qui a promis est «fidèle, qui aussi le fera»: il saura accomplir ses propres desseins.

Verset 25. — Ainsi, Siméon «attendait la consolation d'Israël»; ainsi, Anne ne quittait pas le temple, mais servait Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour (versets 36, 37); ainsi faisaient tous ceux qui attendaient la délivrance, à Jérusalem. Il y avait «ceux qui attendaient», et Anne les connaissait et leur parlait. Les autres sans doute étaient occupés de l'oppression romaine; mais ces quelques-uns attendaient le Christ, fléchissant sous la main de Dieu en jugement du mal, mais attendant sa délivrance.

Je pense qu'il y avait dans l'âme de Siméon quelque chose de plus que la joie de tenir dans ses bras le petit enfant, le Messie désiré: Siméon sentait qu'il avait *Dieu*; et il était satisfait. C'est pourquoi, sans même regarder en avant jusqu'à la gloire, il dit: «Seigneur, tu laisses maintenant aller ton esclave en paix selon ta parole». Au chapitre 5, verset 11, de l'épître aux Romains, l'apôtre, après avoir dit que nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu, ajoute: «Et non seulement cela» (car il y a même plus que cette espérance); «mais nous nous glorifions même *en Dieu*». Les yeux de Siméon ont vu le salut de Dieu, et il demande au souverain Seigneur de le laisser maintenant aller en paix.

Nous voyons souvent quelque chose de semblable au lit de mort des chrétiens qui jouissent profondément de l'amour du Seigneur pour les siens, et de la proximité de sa venue pour eux. Quelqu'un dira peut être: Quelle consolation apportera la proximité de la venue de Christ à ceux qui meurent et qui s'en vont auprès de lui? — Le voici: plus nous sommes près de Dieu, plus nous attachons de prix à toute la vérité de Dieu et à tout ce à quoi il attache, *Lui*, du prix. Ainsi, dans les versets 30-32, Siméon, se réjouit en contemplant l'étendue de la délivrance de Dieu: elle était pour la révélation des nations, qui avaient été jusqu'alors cachées dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'impiété, aussi bien que pour la gloire d'Israël. Mais l'âme de Siméon est satisfaite, parce qu'elle possède Christ et qu'elle anticipe l'effet de sa présence dans tout le monde: Siméon a *tout* EN LUI, et désire s'en aller en paix. Si un homme marche avec Dieu et qu'il ait achevé sa course, il sait que son oeuvre est accomplie, et il a le sentiment que le temps du Seigneur est venu; il est associé et en communion avec le Seigneur, avec lequel il a marché. Si, au contraire, il est simplement placé sur un lit de maladie, il n'est pas, à ce moment-là, *prêt* à s'en aller, non pas qu'il craigne, mais Dieu lui apprend quelque chose d'autre. Mais lorsque le temps de Dieu est venu, tout est joie et l'âme est prête; elle sent comme Siméon, et elle dit: «Tu laisses maintenant aller ton esclave en paix».

Quand Siméon bénit Joseph et Marie, l'Esprit lui donne d'annoncer les résultats plus immédiats de la présence de «l'Enfant» en Israël: Jésus devait être une pierre de touche pour plusieurs coeurs, une occasion pour la chute, aussi bien que pour le relèvement de plusieurs en Israël; il devait être un signe auquel on contredirait, et l'âme de Marie devait être transpercée, quelle que fut d'ailleurs la joie présente ou la gloire à venir.

Israël en effet était tombé bien bas, mais Israël ne le savait pas et il fallait que Dieu le lui fît connaître; et nous aussi, nous avons besoin que Dieu nous enseigne à cet égard, car Christ a dû descendre dans le sépulcre et ressusciter d'entre les morts. Il faut que les pensées du coeur soient révélées, quelle que soit l'apparence extérieure de l'homme; mais Christ est celui qui manifeste les pensées *de Dieu* aussi. S'il est le Christ, la gloire du peuple de Dieu, il est aussi Celui qui abaissera la chair et qui rencontrera et humiliera l'homme dans son orgueil; il est celui qui vous fera connaître si *Lui, dans sa réjection*, est plus précieux que tout le reste.

Verset 39. Quand ils eurent tout accompli selon la loi, les parents de Jésus s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth. Jésus ne serait pas le Christ dont nous avons besoin s'il avait reçu quelque gloire de Jérusalem: sa place est au milieu des pauvres du troupeau, — sa place partout en Israël.

Verset 40. «Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, et était rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était avec lui». Luc nous fournit plus de détails que les autres évangiles sur la réalité de l'enfance du Sauveur. Il n'en a pas été de Jésus comme d'Adam qui a été créé *homme fait*.

Si une âme lit seulement sans commentaires ces pages que Dieu nous a données, combien elle en sent l'indicible prix! Quand nous voyons *qui* est Celui dont elles nous parlent, nous voyons la nature humaine en lui remplie de Dieu, si je peux dire ainsi. Il ne s'agit pas d'une distinction officielle; mais le coeur sent que Dieu s'est approché de lui, et le charme et la beauté intrinsèque de l'enfant le remplissent.

Verset 41 et suivants. — L'incident lié à la pâque, alors que Jésus avait 12 ans, n'est pas moins profondément instructif que ce qui précède. Le vrai caractère du Seigneur y apparaît, quoique Jésus ne fût pas encore appelé à agir en conséquence. Il vint pour être un Nazaréen, pour être aux affaires de son *Père*, Luc nous le dit positivement avant que Jésus entre dans son ministère public, afin qu'il soit bien évident que ce caractère se lie à sa personne et ne dépend pas seulement de son office. Jésus était le Pasteur du troupeau, en esprit et en caractère. Le troupeau était à lui. Il était le Fils du Père, quoiqu'il attendît le temps de Dieu pour le manifester.

Verset 51. «Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth et leur était soumis». Quelle majesté dans toute la vie du Sauveur. Le fait qu'il était Dieu assurait sa perfection comme enfant et comme homme ici-bas. Il avait toujours conscience de sa relation avec son Père; il était un enfant obéissant, mais qui avait conscience aussi d'une gloire qui était indépendante de tout assujettissement à une parenté humaine. Il était à Marie et même à Joseph; mais, dans un autre sens, il n'était pas à eux. Il savait tout aussi bien qu'il était Fils de Dieu, que son obéissance à ses parents était, en son lieu et place, absolument juste et bonne.

Verset 52. «Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes»: son intelligence humaine se développant, il devenait ainsi, — quoique toujours parfait — parfait dans un sens plus complet: l'enfant parfait devient l'homme parfait. La fleur pleine de beauté et de grâce croît et s'épanouit devant Dieu et devant les hommes.

Chapitre 3

Les deux chapitres précédents nous ont donné le caractère général de l'évangile de Luc; ils nous ont montré comment les pensées de Dieu descendent vers *l'homme*. Luc ainsi, si nous considérons son évangile dans son ensemble, est spécialement occupé de ce qui n'est pas juif; toutefois la partie qu'on peut appeler juive est donnée d'abord avec beaucoup de détails, parce que Israël, à cause de son incrédulité et de sa dépravation morale, doit être mis de côté pour ouvrir la voie à de nouvelles relations, fondées sur ce que Dieu révèle lui-même être pour l'homme en Jésus, le vrai et seul Médiateur. Mais si le chapitre premier nous a montré la fidélité de Dieu, aux promesses abrahamiques, à son alliance et à son serment, le chapitre 2 nous met en présence du gouvernement actuel du monde et de la terre et du peuple du Seigneur, sous la quatrième «bête» qui est l'empire romain. Quelle confusion le péché ne crée-t-il pas! Les Juifs sont assujettis aux nations: Joseph et Marie, de la maison royale de David, s'en vont pour être enregistrés et taxés. Les

voies de Dieu brillent néanmoins d'un éclat d'autant plus grand qu'elles s'accomplissent au milieu des ténèbres. Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui (2 Corinthiens 5: 19). Israël, toutefois, allait être mis à une nouvelle épreuve morale par le fait que Dieu se présentait ainsi Lui-même aux regards des hommes. Hélas! on devait voir bientôt que si les Juifs n'avaient pas gardé la loi, ils haïssaient la grâce. «Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira».

Au chapitre 3, Dieu intervient par un prophète comme jadis il était intervenu par le ministère de Samuel: «La parole de Dieu vient à Jean, fils de Zacharie, au désert». — Ce n'est pas sans motif que l'Esprit mentionne ici la quinzième année de Tibère César: toute la terre jouissait en apparence du repos sous son seigneur païen; la parole de Dieu trouvait la sphère qui lui convenait dans le *désert*: La loi et les prophètes étaient *jusqu'à* Jean; et au milieu de pareilles circonstances quel lieu pouvait convenir à Jean, si ce n'est le désert? Aurait-il pu reconnaître moralement un pareil état de choses? Dieu ne veut pas que son messenger soit à Jérusalem.

La «prophétie» est cette intervention souveraine par laquelle Dieu peut communiquer avec son peuple, quand celui-ci est déchu et s'est détourné de Lui. Jean le comprend et prêche le baptême de repentance pour la rémission des péchés. Esaïe le prophète, déjà bien des siècles auparavant, lui avait assigné cette place. Il ne servait de rien à Israël de mettre en avant ses droits et ses privilèges: son état tout entier était mauvais et le Juge était à la porte. Jean ne rappelait pas le peuple en arrière vers la loi; il préparait le chemin du Seigneur. En cela il différait des prophètes aussi bien que de la loi, ou plutôt il allait plus loin; car le temps de Dieu était venu pour faire un pas en avant. Les prophètes ramenaient en arrière vers Horeb; Jean parle autrement quoique son père fût un sacrificateur, et lui-même, nous n'avons pas besoin de le dire, un descendant d'Aaron. Jean ne cherche pas à rétablir ce qui était clos; il annonce le royaume. Il n'introduit pas l'église peut-être, ni même les bonnes nouvelles de la grâce de Dieu, qui toutes deux attendaient l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption; mais il laisse la loi et montre que le dessein de Dieu, c'est «le royaume».

La citation d'Esaïe met de côté Israël, non pas les gentils seulement, mais Israël, comme de l'herbe séchée dans laquelle il n'y a plus un seul brin vert. Cependant la parole de Dieu demeure à jamais et elle demeure quand tout espoir du côté de l'homme s'est évanoui. Israël peut avoir failli, mais la parole de Dieu demeurera. De plus, puisque c'est le Seigneur qui vient: «*toute* vallée sera comblée *et toute* montagne *et toute* colline sera abaissée;...» et non seulement les Juifs, mais *toute chair* verra le salut de Dieu. Si le péché plonge tout dans une commune ruine et sous un même jugement, Dieu peut satisfaire aux besoins de l'homme ainsi déchu; mais sa gloire ne sera pas renfermée dans les limites étroites d'Israël.

Versets 7-14. Mais, pour être béni, il faut que l'homme se *repente*. Dieu veut de la réalité et non pas seulement un peuple nominal; Dieu veut des faits qui conviennent à des coeurs qui sentent et jugent leur condition morale et qui par conséquent se tournent d'eux-

mêmes vers Lui. Des ordonnances, des titres formels, qui auraient dû être des moyens de bénédiction, n'offriraient aucun abri contre la colère qui venait, et Dieu non plus ne permettrait pas à ceux qui se prévalaient de ces titres d'empêcher qu'il créât de vrais enfants de la promesse, Si la génération présente ne devait être de nouveau que «Ismaël». Le jugement doit commencer par la maison de Dieu (voyez 1 Pierre 4: 17).

De fait, nous le savons: Jean fut décapité et le Seigneur fut crucifié, et le royaume présenté en Lui et par Lui fut rejeté par Israël. Le moment vient où le royaume sera établi visiblement et en puissance (*). En attendant l'Eglise est formée parce que le royaume n'est pas encore établi sous cette forme visible, et ceux qui maintenant prennent leur place avec le Seigneur partagent sa réjection. Ils sont membres de son corps, l'église; ils partageront sa gloire; mais ce sera une gloire céleste, et non pas terrestre. En un autre sens, nous sommes dans le royaume maintenant, *pour la foi*. Les cieux règnent maintenant et nous le reconnaissons et nous le savons; mais Satan est actuellement prince et Dieu de ce monde; et ainsi, ceux qui sont faits *rois* pour Dieu (car c'est là notre vraie place en tant que chrétiens) sont appelés à *souffrir*. C'est pourquoi Paul allait partout, prêchant le royaume de Dieu, aussi bien que Christ et l'église. Nous avons ce en vertu de quoi nous régnerons avec Christ; mais nous avons une part bien plus glorieuse encore qui est d'être avec Christ, son corps, et son Epouse. Pour peu que notre pensée s'arrête sur la personne de Christ, nous comprendrons facilement que, lorsque *Lui* est retranché, tout est fini pour ce qui concerne la terre. Il est le centre de tout; et lorsqu'il est rejeté, c'en est fait de ce que la prophétie annonçait et de ce qui semblait sur le point de s'accomplir. Mais Christ rejeté ressuscite et monte au ciel, entrant dans une gloire qui est au-dessus des cieux; et là, dans les cieux, les saints trouvent leur place avec Lui (comp. Psaumes 2 et 8).

(*) Remarquez que Matthieu seul se sert de l'expression de: «royaume des cieux». Cette expression peut souvent, dans un sens général, être confondue avec celle de «royaume de Dieu», comme nous le voyons par la comparaison avec Luc; cependant ces deux termes ne peuvent pas toujours se remplacer mutuellement, et Matthieu dit: «royaume de Dieu», dans quelques passages où il ne pouvait pas dire: «royaume des cieux» (voyez Matthieu 6: 33; 12: 28; 21: 43).

Ainsi le «royaume de Dieu», *était présent*, lorsque Christ, le roi, était présent ici-bas; le «royaume des cieux» commença lorsque Christ monta *dans les cieux*. Le jour vient où Satan cessant de gouverner, le «royaume des cieux» (et «de Dieu» aussi, sans doute) prendra une autre forme, non plus en mystère, mais en manifestation. Le «royaume de Dieu» a aussi un sens moral que le terme de «royaume des cieux» n'a pas; et dans ce sens, l'expression est fréquemment employée par Paul dans ses écrits et elle convenait particulièrement au dessein de l'Esprit dans Luc (voyez Actes des Apôtres 20: 25; Romains 14: 17; 1 Corinthiens 6: 9, 10; 15: 50; 2 Thessaloniens 1: 5; Luc 6: 20; 8: 1; 9: 62; 13: 38, etc.).

Jean s'adresse aux Juifs, demandant la repentance et la justice qui en est le fruit. Il montre aux Juifs, que si extérieurement, comme Juifs, ils sont plus rapprochés de Dieu que les nations, ils doivent aussi attendre le jugement d'autant plus tôt; il insiste sur ce que, si le Seigneur venait, il devait trouver ce qui convenait *au Seigneur*. La cognée était déjà alors mise à la racine des arbres; si les arbres ne portaient pas de bon fruit, chacun devait être

abattu et brûlé. Repentance ou colère: *choisissez!* Le Seigneur n'admettra pas vos prétentions comme descendants d'Abraham, si vos voies renient Abraham: Le Seigneur veut de la justice. C'est le Seigneur qui vient! Et il faut qu'il ait un peuple préparé pour lui; sinon des pierres mêmes, il se formera pour lui-même un peuple tel qu'il le veut.

Evidemment, la parole de Jean n'est pas une voix de miséricorde pour le pauvre pécheur; Jean présente Dieu comme juge, et non pas comme agissant dans la souveraineté de sa grâce. Jean ne dit pas et ne pouvait pas dire: «Venez à moi», parce que Jean n'était pas Christ. Christ seul a pu dire: «Venez à moi». Jean venait dans les voies de la justice.

Les versets 10-14 renferment un témoignage moral. Jean entre dans les détails et s'occupe de l'iniquité pratique de chacune des classes dont se composait la foule qui l'entourait. Ainsi, même lorsque la question de Christ est soulevée dans les versets 15-18, Jean dit: «Il en vient un plus puissant que moi»; il pense particulièrement à la puissance de Celui qui vient, à sa puissance, moralement aussi bien qu'extérieurement. «Celui-là vous baptisera de l'Esprit saint et de feu». Il s'agit ici de la puissance du Saint Esprit et de son jugement consumant. Jean ne pouvait pas parler de la grâce de l'Évangile que nous connaissons maintenant; il annonce un glorieux personnage qui vient après lui, non pas un salut présent. Tout ce qui ne pouvait pas endurer le feu devait être brûlé; «car il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire, et assemblera son froment dans son grenier» (comp. Esaïe 21: 10 et suivants). «L'aire de Dieu», — c'était Israël.

Là le Seigneur trouvait son froment, s'il y en avait; mais il a son van dans sa main et il va faire une oeuvre abrégée. Titus finalement a mis de côté l'aire de Dieu sur la terre; le péché d'Israël lui avait fait perdre sa place moralement, lorsqu'il rejeta Christ; mais à la destruction de Jérusalem Israël perdit cette place entièrement pour le présent.

Verset 19 et suivants Le mode d'enseignement de Luc mérite d'être remarqué ici en passant: il montre que Jean avait prêché et exhorté au point de vue moral, et ensuite, il dispose de lui, l'éliminant pour ainsi dire de la scène, afin d'y introduire Christ. Ce n'est pas que, historiquement, Jean ait été emprisonné à ce moment-là par Hérode, le tétrarque, car cet événement n'a eu lieu que beaucoup plus tard; mais nous avons ici un exemple de la manière de faire de Luc, qui revient au Seigneur prenant sa place au milieu du résidu d'Israël, car le Seigneur ne s'identifie pas avec la nation; mais dès qu'il y a un pauvre résidu il s'identifie avec lui.

Nous trouvons le récit de ce fait dans les versets 21 et suivants et qu'elle est merveilleuse et pleine de grâce, cette entrée de Jésus au milieu de ceux que la voix de Jean-Baptiste avait rassemblés! «Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit et l'Esprit saint descendit sur lui sous une forme corporelle comme une colombe; et il y eut une voix du ciel, disant: Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai trouvé mon plaisir». — Quelqu'un eût pu contempler et écouter avec tristesse ce que nous lisons au sujet de Jean Baptiste et de son témoignage; nous eussions pu, en entendant le glas funèbre de l'humanité, nous écrier: Qu'est-ce que *l'homme*? Mais

maintenant mon oeil se repose sur Jésus: Je trouve le Seigneur venu du ciel, un *homme!* Tout est à recommencer. Si je demande encore: Qu'est-ce que l'homme? — aussitôt Christ apparaît. Si je regarde à moi-même, à tout ce qui m'entoure, que vois-je? — assez pour briser le coeur, s'il y a un coeur qui puisse être brisé. La seule chose qui empêche qu'on ne soit entièrement accablé par la vue de l'état des choses ici-bas, c'est qu'on n'a pas de coeur pour sentir les choses comme elles sont. Mais ici il y a du repos! J'ai trouvé un homme maintenant qui a satisfait Dieu, un homme sur la terre dans la présence de Dieu, regardant vers Dieu, et étant un objet pour Dieu! — non pas le Messie purifiant son aire, mais celui en qui toutes les pensées et tous les conseils de Dieu sont renfermés; — non pas l'homme et sa beauté détruits par la teigne, mais Jésus, le fils de l'homme, non seulement le descendant d'Abraham et de David, mais celui dont la lignée remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu, — «fils d'Adam, fils de Dieu», le second homme, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant! Quelle consolation! — car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le «moi», quand le péché du coeur est connu, ce «moi», qui, depuis le commencement jusqu'à maintenant, abandonne Dieu pour le fruit d'un arbre? Mais ici un homme apparaît, un homme béni «*et priant*». Nous ne trouvons pas ce détail ailleurs. Mais pourquoi nous est-il donné ici? — Parce que Luc présente l'homme dans sa perfection, l'homme *dépendant*; car la dépendance est l'essence d'un homme parfait. Sans doute, nous voyons *Dieu* briller en Jésus, mais en Jésus, l'homme dépendant, à la place et dans la condition de perfection comme homme. La racine du péché, en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance; ici, en Jésus, mon coeur trouve du repos! — un homme dépendant au milieu de la misère et de la ruine, mais parfaitement avec Dieu en toutes choses (comp. le récit que Luc nous donne de la transfiguration aussi). Dans l'humiliation ou dans la gloire, il n'y a point de différence quant à ce point: l'homme parfait est toujours l'homme *dépendant*.

Et lorsque ce coeur exprimait ainsi sa dépendance, ne reçut-il aucune réponse? «Le ciel s'ouvrit». Est-ce que le ciel s'ouvre ainsi sur moi? Il *est* ouvert pour moi, en vérité, sans doute; mais *moi*, je prie parce qu'il est ouvert; — il s'ouvrit parce que *Lui* priait. Moi, je viens, et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts *sur Lui*.

Quel attrayant tableau de la grâce, un tableau dont nous pouvons dire avec hardiesse, que le Père aimait à le contempler. Oui, le Père aimait regarder d'en haut sur la terre, au milieu de tout le péché, sur son Fils. Rien que ce qui était divin ne pouvait ainsi éveiller le coeur de Dieu; et cependant l'homme humble et parfait, Jésus, ne prend pas la place de sa gloire éternelle comme le Créateur, le Fils de Dieu; il s'abaisse et il est baptisé. Il dit à Dieu: «En toi je me confie» (Psaumes 16). Il dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur, tout mon bien ne va pas jusqu'à toi»; et il dit au résidu fidèle en Israël, c'est-à-dire aux saints qui sont en la terre et aux excellents: «En eux je prends tout mon plaisir». Jésus n'avait pas besoin de repentance, et cependant il est baptisé avec eux, précisément, comme plus tard il met dehors ses brebis et va devant elles. Il s'identifie en grâce avec Israël, c'est-à-dire avec ceux qui avaient le coeur pur; et le Saint Esprit descend comme une colombe sur lui, — juste emblème de cet homme sans tache, — juste lieu de repos pour l'Esprit dans le déluge de

ce monde (comp. Genèse 8: 9)! Combien aussi il est précieux pour nous, que Jésus *nous* soit désigné comme l'objet de *Dieu*. Nous savons quels sont les sentiments du Père à son égard; nous sommes initiés aux pensées du Père et admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les liens se reformer entre Dieu et l'homme. Le ciel est ouvert, non pas sur quelque chose qui est en haut, mais sur un homme, sur la terre. Ainsi je trouve du repos; et mon coeur entre en communion avec Dieu en son Fils bien-aimé. Il n'y a que le croyant qui en jouisse; mais le lien est là; et si j'ai en moi et autour de moi ce qui trouble mon âme, j'ai en Lui ce qui est une joie et une consolation qui ne pourront défaillir.

La généalogie dans Luc s'accorde avec la pensée que Dieu agit en grâce dans l'homme et envers l'homme. Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, a une généalogie qui remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu. Jésus est Fils de l'homme; il est héritier dans ce sens et vient revendiquer l'héritage que Dieu donna à l'homme. Oh! quelle vérité! De quel côté le coeur se tournerait-il pour trouver du repos, s'il n'avait pas Jésus pour se reposer en lui? Avec Lui, que le ciel et la terre soient renversés, j'ai cependant un repos! Quel bonheur pour le coeur d'avoir l'objet dont Dieu lui-même est occupé! Que nos coeurs aussi soient de plus en plus occupés de Lui.

Chapitre 4

Nous avons vu le Seigneur prenant sa place de serviteur au milieu des «excellents» en Israël, et là-dessus le ciel s'ouvrant sur lui, et lui-même étant reconnu par le Père comme son Fils bien-aimé. Ses plaisirs étaient avec les fils des hommes; et sa généalogie n'est pas retracée seulement jusqu'à Abraham, la racine et le dépositaire des promesses juives, mais jusqu'à Adam et à Dieu lui-même. Indépendamment de sa propre gloire divine comme Fils du Père, Jésus devait être appelé le «Fils du Très-Haut» le «Fils de Dieu». Comme homme sur la terre, il fut scellé du Saint Esprit. Il prit la forme d'un serviteur et fut fait à la ressemblance des hommes. Son entière perfection maintenant était d'accomplir comme serviteur la volonté de Celui qui l'avait envoyé; car un serviteur qui fait sa propre volonté est un mauvais serviteur. La dépendance, la patience et l'obéissance étaient les traits caractéristiques de cette place qu'il prenait, et elles sont trouvées en lui au plus haut degré. C'est pourquoi le Psaume 40 nous le présente prophétiquement en disant: «J'ai attendu patiemment l'Eternel». Il ne *demande* pas la puissance, mais il s'attend à Dieu: «Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges?» (Matthieu 26: 53). Mis absolument et foncièrement à l'épreuve, il n'a jamais rien voulu si ce n'est faire la volonté de son Père. Il fallait qu'il apprit l'obéissance; (comp. Hébreux 5: 8). Ayant pris la place de serviteur, il garde cette place jusqu'au bout, non pas dans *un* acte, mais en faisant l'expérience de la force de cette expression: «*apprenant* l'obéissance» sans qu'il ait eu aucune consolation ici-bas, avec des ennemis tout autour de lui, des chiens l'entourant, de puissants taureaux de Basan l'environnant. Il dut apprendre l'obéissance, là où l'obéissance était toujours la souffrance même jusqu'à l'abandon de la vie. Chacun de ses pas était un pas dans l'humiliation, jusqu'à ce qu'il vint au terme de son

sentier, à la croix, là où il porta la colère de Dieu en amour pour nous. Sans doute il trouva dans sa réjection des champs blancs pour la moisson, et nous aussi, dans notre mesure nous en trouvons, si nous marchons dans le même chemin; mais la croix était toujours devant lui, — tout ce qui pouvait arrêter un homme; cependant il poursuivit sa route, attendant patiemment et ne demandant pas de délivrances. Ainsi il présente le Dieu parfait à l'homme, et l'homme parfait à Dieu.

Verset 1. Dans ce chapitre, Jésus entre dans ce sentier de souffrante obéissance, publiquement. La première chose que nous ayons à remarquer ici c'est que, étant plein du Saint Esprit, le Seigneur est conduit par *l'Esprit* au désert là où il est tenté par le diable. L'Ennemi est puissant de deux manières — il tente, ou il effraye. Dans le premier cas, il agit par nos convoitises, présentant ce qui est calculé pour attirer, et ainsi il domine sur nous naturellement; — dans le second cas, il a la puissance de la mort. Ainsi, Judas, étant un homme avare et qui n'avait pas la foi qui purifie le cœur, Satan suggère l'occasion et s'empare de lui, non pas que Satan ait aucun droit de dominer sur les hommes, mais il acquiert la domination sur eux par les convoitises de la chair; — d'un autre côté il effraye par les terreurs de la mort. Il assaillit le Seigneur de ces deux manières, mais ne trouva rien en lui (comp. verset 13 et Jean 14: 30).

Ici donc nous trouvons le diable se rencontrant avec *l'homme* dans la puissance de l'Esprit de Dieu; nous voyons l'homme tenté, non dans le paradis, mais dans le désert. Jésus ne dit pas: «Je suis Dieu et toi, tu es Satan, va arrière de moi!» — Dieu n'aurait pas été glorifié ainsi et ce n'aurait été d'aucun profit pour nous. Mais comme le Seigneur avait été conduit dans le désert non par la convoitise (le penser serait un blasphème!), mais par le Saint Esprit, ainsi dans sa grâce il se place lui-même là où l'homme se trouvait. Il ne reçoit de secours de personne, pas même de Jean-Baptiste; tout au contraire, il est entouré de tout ce qui l'aurait fait broncher, si cela avait été possible: il passe au travers de tout comme homme. Il faut qu'il soit tenté, et qu'il soit vainqueur là où l'homme, non seulement avait failli, mais où il gisait sous la puissance du mal.

Versets 2, 3. Il n'y avait pas de mal à avoir faim: ce n'était pas un péché, Jésus eût pu commander que les pierres devinssent du pain; mais faire ainsi, sauf à la parole de son Père, c'eût été faire sa propre volonté, et alors Jésus n'aurait pas été l'homme parfait. Satan cherche à introduire dans le cœur un désir qui n'était pas dans la parole de Dieu: il avait réussi à insinuer une convoitise dans le cœur d'Adam; mais ses traits faillissent contre Jésus, quoique Jésus soit quarante jours exposé à sa présence et à sa puissance. Jésus dut apprendre par l'expérience ce que c'est que d'être sans secours, de quelque part que ce soit, sans amis, dans une affreuse solitude, n'ayant autour de lui que les bêtes sauvages, exposé aux attaques du diable! Il mesura ainsi la puissance de Satan. L'homme fort était là devant lui, usant de toutes ses armes; mais celui qui était plus fort que lui le vainquit. Jésus lie l'homme fort. Il fut en dehors de la condition humaine, quarante jours, non pas comme Moïse, pour être seulement avec Dieu, mais comme Celui qui était toujours avec Dieu pour être exposé aux attaques de Satan. Aucun autre homme n'a besoin de sortir de sa condition

pour être tenté, il n'a qu'à poursuivre sa route avec les hommes; mais en Jésus cette séparation extraordinaire avait lieu pour qu'il fût avec le diable. Pour être avec Dieu, Jésus n'avait besoin de rien en dehors de son sentier de tous les jours, car sa place naturelle était d'être avec Dieu; mais pour être avec Satan, il avait besoin de cette séparation extraordinaire dans laquelle nous le voyons ici. D'autres sont étrangers à Dieu et familiers avec Satan; Lui dans les choses les plus adverses, est un étranger pour Satan et demeure dans le sein du Père. Mais il s'anéantit lui-même comme Dieu pour devenir un serviteur, comme homme; et en figure comme un homme, un homme dépendant, il s'attend à la Parole de Celui qu'il servait. Le Père qui est vivant l'avait envoyé, et Lui vivait à cause du père (voyez Jean 6: 57): il était comme homme sous l'autorité de Celui qui l'avait envoyé, et sa viande, c'était de faire sa volonté. «Par la parole de tes lèvres je me suis gardé de la voie du destructeur» (Psaumes 17: 4).

Verset 4. Jésus se sert toujours de la parole écrite, et Satan est sans puissance. Quelle importance extraordinaire Jésus donne aux Écritures. Dieu agit maintenant par la parole, et on résiste moralement à Satan de cette manière. Satan ne peut pas toucher un homme qui garde simplement la parole: «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). Ce n'est pas par un acte de son autorité divine que Jésus renvoya Satan, mais l'ennemi est démontré impuissant devant l'obéissance à la parole de Dieu. Si le diable ne peut pas faire sortir du chemin de l'obéissance il n'a point de puissance. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus simple? tout enfant de Dieu a le Saint Esprit *agissant par la parole* pour le garder.

Jésus ne raisonne pas avec Satan. Un simple texte réduit au silence, quand on s'en sert dans la puissance de l'Esprit. Tout le secret de la force dans la lutte se trouve dans un juste emploi de la parole de Dieu. Quelqu'un dira peut-être: Je ne suis pas comme cet homme parfait. Il a pu en être ainsi pour Christ, dites vous; mais comment est-ce que moi je puis espérer le même résultat? En effet nous sommes ignorants et la chair est en nous; mais Dieu est toujours par derrière, et il est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter. La tentation peut être simplement une épreuve de notre obéissance comme elle le fut pour Abraham, non pas un piège pour nous détourner du droit chemin. Satan présente ce qui n'a aucune apparence de mal. Le mal serait, — si quelqu'un faisait sa propre volonté. Or ce qui résout toute difficulté, c'est qu'on se demande — *non pas*, quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela? — *mais*, pourquoi est-ce que je fais ceci ou cela? Est-ce pour Dieu ou pour moi-même? Quoi, direz-vous peut-être, je devrais être toujours sous ce frein? Le secret de notre nature est ainsi mis en évidence: nous n'aimons pas le frein de faire ce que *Dieu* approuvera. C'est un *frein* pour nous que de faire la volonté de Dieu! Nous voulons faire notre propre volonté. Agir seulement parce qu'*il faut*, c'est la loi, et non pas la direction de l'Esprit. La parole de Dieu était le *motif* de Christ, et c'est de cette manière que Christ dirige les siens. Notre sauvegarde contre Satan ne consiste pas à entourer le vieil homme d'une barrière, mais elle est dans le nouvel homme, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Versets 3-13. La première tentation est un appel fait aux besoins du corps; la seconde (dans Luc, non pas dans Matthieu), est la tentation de la gloire du monde; la troisième (dans notre Evangile), est la tentation religieuse par la parole de Dieu, et par conséquent moralement la plus subtile de toutes pour quelqu'un qui apprécie cette parole. C'est pour cette raison que Luc s'écarte de l'ordre historique des événements, afin de grouper ceux-ci moralement comme il est dans l'habitude de le faire ailleurs aussi. Le tentateur donc s'attaque d'abord au Seigneur Jésus en rapport avec la vie de l'homme; en second lieu, en rapport avec la *puissance* donnée à l'homme, et en troisième lieu en rapport avec les promesses faites à Christ lui-même.

Le Seigneur eût pu raisonner avec le diable, mais il ne lui dit pas même que de toute manière le règne du monde lui appartiendrait un jour. Il se place sur un terrain qui met tout en règle et qui est un exemple parfait pour nous: il s'en tient à la parole de Dieu et au culte de Dieu. Il s'attend à sa Parole; il lui rend hommage *à lui*; il le sert *lui seul*. Que tout cela est simple et beau! C'était le lien direct d'un coeur obéissant avec Dieu. La question était une question de relation avec Dieu. Ainsi jadis, Eliézer est béni; mais avant qu'il commence à jouir de la bénédiction, il rend grâces (Genèse 24: 26, 27, 52): il avait d'abord la parole, ensuite la bénédiction; et qu'est-ce qui vient après? Il courbe sa tête et adore. Dieu est la première pensée de son coeur. Il en est de même ici du Seigneur d'une manière bien plus complète. La dernière et la plus subtile des tentations était fondée sur les promesses faites au Messie (versets 9-11). Si tu es le Fils de Dieu pourquoi ne pas essayer? Mais pourquoi Jésus mettrait-il Dieu à l'épreuve, lui qui savait que Dieu était pour lui? Pourquoi serait-il présomptueux comme Israël autrefois, qui, désobéissant à Dieu, voulut monter sur la montagne afin d'éprouver si Dieu était au milieu de son peuple? Même lorsque Lazare est malade, il ne fait pas un pas jusqu'à ce que ce soit la volonté de son Père, quoique tout ce qui est nature se fût mis en mouvement; et il connaissait bien l'affliction de cette maison qui était son refuge; car «Jésus aimait Marthe, et sa soeur et Lazare».

Le Seigneur n'écoula pas Satan. Qui l'eût écouté, dites-vous peut-être? Mais vous écoutez Satan chaque jour de vos vies où vous cherchez même la plus petite chose de ce monde. N'y avait-il donc pas une promesse? Assurément, il y en avait une; mais *pourquoi* Jésus se serait-il jeté en bas pour s'assurer si Dieu serait aussi bon que sa parole? Ne savait-il pas que Dieu était avec lui? Il en est de même pour nous: appliquons-nous seulement à avoir la parole *derrière* nous, sans nous inquiéter de ce que nous pouvons avoir devant nous. Nous ne devrions jamais soulever la question de savoir si Dieu est avec nous. S'il ne nous envoie pas, tenons nous tranquilles, mais ne mettons jamais en question sa présence. Si nous sommes dans le simple sentier de sa volonté, le Saint Esprit agira *en* nous pour guider, et non seulement *sur* nous pour redresser.

Ainsi donc, dans l'ordre que suit Luc et qui, comme nous l'avons vu, n'est pas historique mais moral, nous trouvons les exercices progressifs d'un homme: d'abord, ce qui est relatif aux convoitises naturelles; secondement, ce qui concerne les convoitises mondaines (*), et enfin, les tentations spirituelles. Le Seigneur Jésus a été tenté *ici-bas*, dans le grand système

dans lequel nous nous trouvons, non pas en Eden. Il se plaça lui-même, par la volonté et la sagesse de Dieu, dans le lieu de nos difficultés dans ce monde, là où l'homme se trouve. Il a traversé toutes les difficultés qui environnent un fidèle. Qui a besoin de son secours? — non pas un pécheur, car un pécheur a besoin de salut, mais un saint, car un saint a besoin de secours et de sympathie dans son sentier. Nous avons à maintenir pratiquement notre premier état, en tant qu'hommes renouvelés; Satan ne peut pas toucher le nouvel homme, mais il essaie de nous faire sortir du sentier de la piété. Nous avons besoin de secours pour marcher comme des enfants d'obéissance là où Christ a marché.

(*) La parole de Satan que nous lisons Luc 4: 6: «Je te donnerai toute cette autorité...; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux»... était fausse en *droit*, mais vraie en *fait* par les convoitises des hommes. Aussi loin que vont celles-ci, Satan donne cette autorité; mais Dieu, après tout, est au dessus de lui et gouverne en providence.

Verset 14. «Et Jésus s'en retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit; et sa renommée se répandit par tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans leurs synagogues, étant glorifié par tous». En toutes choses son obéissance est manifestée. Sans que Satan le touche, il s'avance avec une puissance que rien n'arrête, comme dans notre mesure, nous aussi, nous ferons, si comme lui nous passons par la tentation de manière à ne pas être touchés par Satan.

Verset 16. «Et il vint à Nazareth, où il avait été élevé», — à Nazareth, la ville humble et méprisée, mais le lieu de la puissance spirituelle. N'en a-t-il pas toujours été de même? Quand est-ce que la puissance spirituelle s'est trouvée alliée aux choses grandes de ce monde?

Versets 17, 18. «Et on lui donna le livre du prophète Esaïe, et... il trouva le passage où il était écrit: L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres»... C'était le trait caractéristique de la grâce, qu'elle vint pour les pauvres, les malades. La grande affaire de Christ était de prêcher, c'est-à-dire de présenter Dieu. Le Saint Esprit fournit la parole convenable au temps convenable et de la manière convenable. Le Seigneur ne raisonne pas; il dit: «Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant» (verset 21). La manière de faire de Dieu, c'est de présenter ce dont nous avons *besoin*. Vous avez besoin de salut: le voici. Vous avez besoin de miséricorde: la voici. Dieu seul peut descendre ainsi par grâce jusqu'à la place d'un pécheur. Ils s'étonnaient, car les paroles de Jésus étaient de précieuses paroles. Mais bientôt ils demandent: «Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph?» Avait-il honte d'être le charpentier? La grâce descend jusqu'au besoin le plus bas; elle prend la dernière place. Mais l'homme en prend occasion pour mépriser la grâce, parce qu'elle se revêt d'humiliation. Il ne peut pas ne pas voir *Dieu*, mais il se détourne pour regarder à l'humiliation et pour montrer la haine de son coeur. L'homme méprise la grâce de Dieu, et il hait sa souveraineté. *Dieu* ne méprisa pas Nazareth; mais l'homme méprise Jésus, parce qu'il vient de Nazareth. Nathanaël même, Israélite sans fraude, demande: «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth» ([Jean 1: 47](#))? Combien peu l'homme pieux même sait discerner les voies de la grâce! Christ s'abaisse jusqu'à la

misère de l'homme et le trouve là où il est. Un ange eut-il pu faire ainsi? Non. Il se tient là où Dieu l'a placé, faisant les commandements du Seigneur et écoutant la voix de sa parole (Psaumes 103: 20).

Un ange ne devait pas descendre jusqu'à moi dans mes péchés; Dieu seul, dans sa grâce, peut faire ainsi. Et l'homme, — malheureux qu'il est, — méprise l'abaissement dans lequel la grâce a placé Dieu!

Mais Israël résista *toujours* à la grâce, et cependant la grâce fut toujours la voie du bon plaisir de Dieu, témoins la veuve de Sarepta de Sidon et Naaman le lépreux syrien. La grâce débordait par dessus les limites d'Israël (versets 25-27). Les Juifs pouvaient s'en irriter, mais la grâce *débord*e par dessus leurs limites. Ils se levèrent, et l'avant chassé hors de la ville et mené sur le bord escarpé de la montagne, ils voulaient en précipiter celui qui avait nié leurs privilèges; mais lui passant au milieu d'eux, s'en alla (verset 30) pour renouveler ailleurs l'oeuvre de la grâce (versets 31, 32). Cette contradiction des Juifs n'émeut pas Jésus; elle l'éprouve et brise son coeur, mais elle ne l'émeut pas. Le mépris de l'homme le tourne vers Dieu; — sa consolation, dans sa réjection, c'est la volonté de son Père: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux». C'est la perfection sur la scène de la grâce, comme précédemment, sur la scène de la tentation.

Mais, à côté de la promesse, il y avait aussi la manifestation de la puissance; il y avait l'accomplissement de la promesse pour la délivrance de l'homme en puissance, aussi bien que la grâce; et ceci demeure vrai pour nous qui connaissons le Seigneur comme homme ressuscité et élevé à la droite de Dieu. La simple promesse ne fournit pas un *centre pour les affections*: Christ lui-même est ce centre, Christ, l'objet de la promesse. Il éveille en nous des pensées et des sentiments divins qui ne trouvent aucune réponse ou satisfaction en quoi que ce soit dans ce monde. Tel est Christ: lorsqu'il se présente *Lui-même*, il apporte avec lui la paix et la grâce; et, en communion avec lui, l'âme peut se réjouir avec actions de grâces en *ce qu'il est*.

Cette grâce s'adapte à toutes les difficultés, de manière à réconcilier l'homme avec Dieu. Les démons mêmes savaient qui était Jésus; l'homme seul était sourd et aveugle. Le diable tenait captif, mais une simple parole de Jésus met en liberté le captif. *Jésus* était là, — non pas seulement une promesse, mais une puissance opérante, la puissance vivante du Seigneur au milieu des hommes, la puissance de Dieu dans l'homme vainquant Satan. Tel était Jésus dans la synagogue de Capernaüm devant l'homme qui avait un esprit immonde.

Versets 33-37. Jésus est le même quand il sort, et puis qu'il entre dans la maison de Simon: la maladie disparaît; celle qui était faible est rendue forte. Il se penche sur la mère de Simon qui était prise d'une grosse fièvre, «et incontinent elle se leva et les servit».

Versets 38, 39. Qui est-ce qui résisterait à cette puissance libératrice qui était là présente dans la personne du Seigneur Jésus? «Et comme le soleil se couchait tous ceux qui avaient des malades de diverses maladies les lui amenèrent; et avant imposé les mains à chacun d'eux, il les guérit; et les démons aussi sortaient hors de plusieurs» (verset 40 et

suivants). Il allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (comp. Actes des Apôtres 10: 38). C'est pourquoi quand les foules le retenaient, afin qu'il ne s'en allât point d'auprès d'elles, il leur répond que sa mission est de prêcher ailleurs aussi: il est toujours l'homme obéissant.

Chapitre 5

Il est intéressant de connaître la puissance progressive de la parole de Dieu. Le Seigneur *prêchait*, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 4, et en faisant ainsi, aussi bien que dans les miracles qu'il accomplissait, il manifestait la puissance de la bonté. Ces miracles qu'il opérait avaient un double but; savoir: la confirmation du témoignage rendu, et la délivrance actuelle de la puissance de Satan. Mais la grande oeuvre du Seigneur, c'était de prêcher le royaume de Dieu. Il établira bientôt le royaume en puissance; mais son grand objet, alors, était et est encore de mettre les coeurs en rapport avec Dieu; et la parole est plus efficace pour cela que les miracles.

Verset 1. En une certaine mesure, même les hommes inconvertis sont sensibles à la présence de Dieu.

Adam ouït la voix de l'Eternel Dieu et chercha à se cacher dans les arbres du jardin. Quand l'Evangile est prêché avec puissance, il rassemble des foules, touchées peut-être par quelque chose de nouveau, mais sans qu'il y ait de fruit. Il en était ainsi de la prédication et des miracles du Seigneur: les foules se pressaient autour de lui, amenées souvent, nous le savons, par des motifs égoïstes — mais Lui poursuivait son chemin malgré tout. Descendu ici-bas pour la bénédiction de l'homme, il voulait associer d'autres hommes avec lui-même dans cette oeuvre de grâce; mais il les appelle d'une manière qui ne laisse aucune gloire à l'homme: «Il vit deux nacelles qui étaient au bord du lac; or les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. — Et montant dans l'une des nacelles qui étaient à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre; et s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la nacelle. Et quand il eut cessé de parler, il dit à Simon: Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche» (versets 2-4). La parole avait de l'autorité dans la conscience. Pierre et André avaient vu Jésus avant ce moment déjà; mais ils n'étaient pas demeurés avec lui; il n'y avait pas eu assez de puissance dans leur foi pour les attacher à Christ. Il y a beaucoup de personnes, maintenant comme toujours, qui reconnaissent l'autorité de la parole et qui cependant ne sont pas attachées par sa puissance à la personne du Sauveur, un grand nombre d'entre elles étant absorbées par leurs préoccupations de tous les jours, la parole n'ayant pas pris possession de leurs âmes de manière à les faire marcher entièrement avec Christ. C'est *une* chose de simplement entendre la parole de Christ quand elle nous est adressée, et c'est une autre chose tout à fait différente d'avoir le coeur atteint par la parole en sorte qu'elle devienne la source et le mobile de toutes nos voies. Ainsi, pour Pierre et André, ils avaient passé quelques heures avec Jésus; ils l'avaient entendu parler, et ils le reconnaissaient comme le Messie; et ainsi, ici encore, nous les voyons obéir à sa parole

quand elle vient à eux. A la parole de Jésus, ils prennent le large, et à sa parole ils lâchent leur filet.

Le miracle que le Seigneur accomplit était un miracle de toute manière propre à agir sur ceux auxquels il devait parler. Simon et ses compagnons confessent leur impuissance: «Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris». L'homme était impuissant dans une circonstance comme celle où ils se trouvaient. Si Jésus pouvait y apporter remède, c'était parce que tout était à sa disposition: «Mais sur *ta parole*, dit Simon, je lâcherai le filet» (verset 5).

Versets 6-8. «Et ayant fait cela, ils enfermèrent une grande quantité de poissons, et leur filet se rompa; et ils firent signe à leurs compagnons...; et ils vinrent et remplirent les deux nacelles, de sorte qu'elles enfonçaient». Il n'y avait pas même chez eux la force de recevoir par eux-mêmes. «Quand Simon Pierre eut vu cela, il se jeta aux genoux de Jésus, disant: «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Si la parole de Jésus n'eût pas atteint le coeur de Pierre, il eût simplement obéi en usant de cette parole comme d'un secours temporel; mais Pierre reconnaît Jésus comme le Seigneur, entendant bien plus que les paroles ne paraissent dire. Sa conscience est atteinte; le Seigneur lui-même lui est révélé, et il est ainsi placé dans la lumière pour se voir comme il est. Quand l'oeil de Dieu repose sur nous et que nous en avons conscience, nous voyons en nous-mêmes ce que lui voyait: c'est ce qui arriva à Pierre; quand il lui amené dans la présence de Dieu, il découvrit qu'il s'était séduit lui-même.

La grâce commence ici; mais nous n'avons pas encore la fin. Ainsi Paul fut aveugle trois jours, et son âme fut si profondément travaillée, qu'il ne put ni manger ni boire. Ici, Pierre tombe aux pieds de Jésus. — Il en est de même pour nous: quand nous sommes réellement amenés dans la présence de Dieu, nous faisons la découverte de notre état de péché. Les moyens dont Dieu s'est servi pour nous amener là peuvent être divers, — les circonstances de la vie, des événements providentiels, dans le cas de Luther par exemple un orage; — mais quand nous sommes convaincus de péché, Christ lui-même est révélé à l'âme, et, partout où il est, il prend dans l'âme la place qui lui appartient. Ce n'est pas seulement qu'un homme alors soit sauvé, mais il n'est plus heureux sans que Dieu ait la place qui lui appartient devant lui.

Pierre ne fuit pas devant le Seigneur comme Adam s'était caché devant lui; il est attiré vers lui. En même temps il est là, dans sa propre conscience, un homme pécheur, jugé et convaincu, qui prend le parti de Christ contre lui-même: «Retire-toi de moi», dit-il; mais il dit ces paroles aux genoux de Jésus. Il peut sembler qu'il y ait là quelque chose comme une contradiction. L'acte de Pierre était réellement le témoignage d'un amour vrai et d'un souci réel pour la gloire de Christ, parce que la parole qu'il avait entendue avait révélé Christ à son âme. Son coeur n'était pas parfaitement en paix; mais Christ avait pris possession de lui. La grâce attire vers Christ; mais l'âme reste encore sous le sentiment de sa propre indignité jusqu'à ce que l'oeuvre de Christ soit connue dans toute sa portée pour la paix de l'âme. Dieu voit les pensées et les intentions du coeur, et nous sommes amenés à les voir

comme lui les voit: la justice est implantée dans la conscience: Dieu et l'homme se rencontrent. Ce n'est pas que Pierre pût être heureux ailleurs qu'aux pieds de Jésus, mais Pierre sentait pendant tout le temps, combien il était impropre à se trouver en pareille société.

Mais le Seigneur agit en grâce; il ne laisse pas Simon Pierre. Il connaissait tout le péché de Pierre avant qu'il entrât dans la nacelle, et il lui dit: «Ne crains pas, dorénavant tu prendras des hommes» (verset 10). Jésus entra dans la nacelle pour montrer à Pierre qu'il n'avait rien à craindre. En vérité, «l'amour parfait chasse la crainte» ([1 Jean 4: 18](#)). La crainte porte avec elle du tourment, jusqu'à ce que la grâce soit pleinement révélée; et elle l'était maintenant avec autant d'autorité que cette parole qui accomplissait des miracles: «Lâchez vos filets pour la pêche». «Ne crains pas», c'était la parole de Christ pour le coeur de Simon Pierre. Si Pierre s'y confiait pour le poisson, pourquoi pas pour sa frayeur? Il avait dit: «Retire-toi de moi»; mais au lieu de se retirer, Christ était déjà venu, sachant tout ce que Pierre était mieux que Pierre lui-même, Jésus était venu comme un Sauveur — il fait plus encore, il annonce à Pierre qu'il allait faire de lui un instrument pour le rassemblement d'autres objets de sa grâce. Chacun de ceux dans le coeur desquels l'amour de Dieu est versé par le Saint Esprit, devient lui-même un vase de grâce vivante: non pas la *source*, mais *l'eau qui vient de la source*, se répand par lui, en sorte que d'autres puissent venir et boire. Vases de la grâce, nous sommes associés à Christ dans l'activité de l'amour. Il n'est pas question ici de don extérieur, mais de ce grand fait qu'il y a communion vivante entre les membres du corps de Christ et le Chef dans le témoignage de sa grâce et de sa puissance.

Les effets de tout cela apparaissent dans les disciples. Ils sont absorbés par Christ maintenant. Ils ne regardent pas seulement à lui pour le salut, mais ils ne pensent plus qu'à lui seul pour la vie, pour parler ici d'une manière générale et à part toute chute particulière: «Ils quittèrent tout et le suivirent»; Christ devint leur *vie*. C'est un courant tout nouveau, — non pas seulement l'obéissance à un commandement exprès, avec la réserve, peut-être, qu'il n'y a *pas de mal à ceci ou à cela*. Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction (Romains 15: 3): son motif pour agir, c'était la volonté, de son Père, non pas l'absence d'une défense; et *nous*, nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang (1 Pierre 1: 2). «Ils quittèrent tout»; et là où Christ allait, ils allèrent. Ils sont associés à leur Seigneur dans son amour pour les âmes et dans la marche de la vie. C'est là la liberté. Puissions-nous, ayant Christ pour vie, avoir Christ aussi comme seul mobile de toute activité, étant détachés de tout pour être liés à lui, et étant cependant des canaux pour toute la bénédiction et la grâce que nous avons nous-mêmes goûtées en lui! Il y a en Christ une puissance qui attire et délivre de toute la corruption environnante et qui place l'âme dans le courant des pensées et des voies de Dieu par la révélation de Christ lui-même.

Verset 12 et suivants Christ était la manifestation de la puissance et du caractère de Dieu en grâce. L'histoire du lépreux, qui fait suite ici à ce que nous venons de lire, en est un témoignage frappant; car la lèpre était un mal que nul ne pouvait guérir, si ce n'est Dieu seul. Mais Dieu *était là* présent, en grâce en Christ. La lèpre est la figure du péché sous son

caractère de souillure. Un homme plein de lèpre, voyant Jésus, se jeta sur sa face et le supplia, disant: «Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net». Le lépreux reconnaît la puissance divine en Jésus; mais il n'a pas pleine confiance en sa grâce; il semble découragé par la misère; et presque désespéré, il dit: «*Si tu veux...*». Mais Celui qui seul sur la terre avait le droit de parler ainsi, dit: «*Je veux*». Dieu seul pouvait dire ainsi, et il le faisait, non dans le ciel, mais descendu sur la terre, dans l'homme et au milieu des hommes. Christ était là présent qui seul pouvait toucher le lépreux et la lèpre sans en être souillé. Il fallait la puissance divine assurément, et les sacrificateurs même ne pouvaient que reconnaître les résultats de son intervention; mais c'était l'amour divin et parfait qui touchait le lépreux, en même temps que c'était la main d'un homme, d'un homme qui reconnaissait les ordonnances de Dieu, comme étant né sous la loi (comp. [Galates 4: 4](#)). Ainsi la guérison du lépreux «leur fut un témoignage»; car le lépreux devait se montrer au sacrificateur. Et qu'est-ce que celui-ci devait penser? Qui est-ce qui avait visité Israël? Il fallait que *Jéhovah* fût venu, car lui seul pouvait guérir le lépreux.

Verset 16. Que voyons-nous maintenant? Jésus se retira dans le désert; «*et il priait*». Quelque grande et manifestement divine que soit la puissance exercée par lui, Jésus est l'homme dépendant, et c'est en ce point précisément que nous, nous manquons.

Une autre scène se présente (verset 18 et suivants). Il ne s'agit plus de la puissance de Satan comme au chapitre 4, ni de la souillure du péché telle qu'elle est figurée par la lèpre, mais de la *coulpe* du péché. Les hommes introduisent le paralytique devant Jésus, parce qu'ils avaient le sentiment de sa misère; et il y avait chez eux la persévérance de la foi qui ne voulait pas être renvoyée jusqu'à un autre jour. Et Jésus apporte le pardon des péchés, aussi bien que la purification de la souillure. C'est là ce qui nous est présenté dans le cas du paralytique. Le premier et grand point, c'est que Jésus déclare les péchés de cet homme pardonnés. L'autorité de pardonner était venue dans la personne du Fils de l'homme sur la terre, quoique scribes et pharisiens pussent en penser. Dieu était là, le Seigneur *Jéhovah*; mais c'était le Fils de *l'homme* en même temps, ayant sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, et usant de ce pouvoir. C'est de cette manière que, lorsque le moment sera venu, Israël trouvera le pardon de ses péchés (comp. Psaumes 103: 3). C'est pourquoi aussi le Seigneur donne ici la preuve de cette autorité qu'il a de pardonner, en guérissant la maladie du paralytique. «Mais afin que vous sachiez etc....» (verset 14). L'homme devait avoir conscience, dans sa relation vis-à-vis de Dieu, que la culpabilité de son péché était ôtée. Dans sa grâce infinie Dieu nous a donné plus que même cela car nous avons la justice de l'homme accepté dans la présence de Dieu: nous sommes faits la justice de Dieu en lui (voyez 2 Corinthiens 5: 21). Le paralytique que Jésus guérit ici est un exemple de ce qui, dans l'avenir, sera la portion d'Israël. Jésus pardonnait les iniquités et guérissait les infirmités. Il avait montré qu'il avait le pouvoir de faire la première de ces choses; maintenant il allait montrer qu'il pouvait faire la seconde aussi. C'est la joie de Dieu de faire l'une et l'autre. Vous pouvez ne pas croire que vous puissiez avoir en partage un pareil don mais il est vôtre en Christ. L'homme parfait est venu avec un titre parfait dans sa personne.

Dieu opérait dans la scène que nous avons ici devant nous; mais ce qu'il opérait il le faisait aussi comme homme rempli du Saint Esprit. Le croyant aussi, dans sa marche, est une preuve, non pas tant pour lui-même que pour les autres, que Dieu a été là. L'homme ne devrait pas mettre en question s'il pourra marcher? S'il a de la foi, il se lèvera et marchera.

Nous trouvons deux choses ici: d'abord l'immense et glorieuse grâce que le Seigneur *est venu*, la puissance de Dieu dans la sphère de la misère humaine qui, quelque extrême qu'elle soit, ne fait que rendre évidente cette puissance. Si je regarde autour de moi comme homme, je suis perdu; je ne peux pas résoudre l'énigme de l'histoire du monde. Je vois des abominations commises au nom de Christ, — Christ lui-même rejeté par son peuple d'Israël, par ces gentils auxquels Dieu avait confié le gouvernement du monde; — je vois le mahométisme, — le paganisme...! Quelle espèce de Dieu avez-vous, dit le coeur raisonneur de l'homme, si le monde est ainsi fait? Mais ici je trouve le Seigneur descendu sur la terre au milieu de la misère, de la maladie et du péché; mon coeur se détourne des plaisirs et de la peine vers Lui. Qu'il est beau de voir un coeur après l'autre attiré ainsi vers Lui, le seul vrai centre, vers lui, qui bientôt devait être le Chef ressuscité de la nouvelle création, — Lui, l'objet qui éveillait dans les coeurs des sentiments et des affections dont seul il était digne, Lui, qui par son excellence communique l'excellence et qui par ses pensées de grâce envers nous produit et met en activité des pensées de grâce en nous. En second lieu, nos coeurs pour être fixés ont besoin d'un objet; — ils ne sont fixés selon Dieu que lorsque nous avons Christ lui-même devant nous. Comment puis-je aimer, si je n'ai rien à aimer? Un homme est ce qu'il sent et aime et pense. Si mon âme vit et se nourrit de ce qui est vraiment excellent, de Christ le pain de Dieu, alors dans un sens pratique Christ est formé dans mon coeur. En lui, l'homme Christ Jésus, Dieu a trouvé tout son plaisir, et aussi la manifestation de ce qui le satisfait parfaitement.

Remarquez en outre que, dans ce que nous avons vu jusqu'ici, la puissance divine dans la personne de Jésus le Fils de l'homme s'exerce au milieu d'*Israël*. Au chapitre 4, versets 31-41, Luc nous a montré le triomphe de cette puissance sur la puissance de l'ennemi dans les maladies et les possessions démoniaques, et puis le témoignage du royaume dans lequel tous les effets pareils de l'oeuvre de Satan disparaîtront. Ce dernier point ouvre la voie pour la plus positive et plus profonde bénédiction des âmes, celles-ci étant mises en rapport avec Dieu. C'est pourquoi, depuis les versets 1-26 du chapitre 5 comprenant l'appel de Pierre, la purification du lépreux et le pardon donné au paralytique, il s'agit de l'état de l'âme, quelles que soient les circonstances accessoires, de l'autorité de la parole sur le coeur, de la foi, et de la gloire personnelle de Christ. Cependant, toujours, c'était la grâce agissant envers Israël, la grâce en rapport avec le gouvernement de Dieu. Dieu avait dit à Israël qu'il ne ferait pas venir sur lui les plaies d'Egypte, sinon pour le châtier de ses péchés. Israël était un peuple extérieurement élu et racheté; mais il était sous le gouvernement de Dieu. C'est pourquoi le châtiment, dont la lèpre et la paralysie étaient des cas particuliers, tomba sur lui. Jésus montre qu'il est «Jéhovah qui te guérit» (Exode 15: 26). Au milieu d'Israël, quoique le laissant maintenant, il passe à une manifestation plus étendue de

puissance et de bonté. Il aurait pu guérir tous les Israélites, lépreux ou paralytiques; il aurait pu les délivrer de toutes les maladies qui étaient tombées, hélas, sur eux, mais dans les cas qui nous sont présentés ici, ceux qui sont les objets de la grâce qui visitait Israël, viennent à Jésus, en lui demandant qu'il les guérisse, et c'est en réponse à leur foi que Jésus agit; Jésus était *là présent*, manifestant la puissance et la grâce divine en guérissant.

Verset 27 et suivants. — Mais cette grâce étant de Dieu et souveraine ne pouvait pas être bornée par les circonstances humaines. Partout où un besoin se montrait devant lui, Jésus pouvait-il renier sa puissance ou son amour? — Voyez maintenant comment ce fait se lie avec ce qui suit. Dieu en Christ apportait une pleine délivrance pour tous ceux qui en Israël, se confiaient en lui; mais il ne pouvait ni ne voulait *limiter sa grâce*. *La loi* limitait; mais quand *Lui-même* vint, le Dieu qui donna la loi, quiconque a besoin de Lui est bien venu: sa maison est une maison de prière pour toutes les nations (comp. [Marc 11: 17](#)). C'est pourquoi il appelle un publicain, — un Juif sans doute, mais un Juif détesté par les Israélites, et en un sens justement, parce que le service des publicains était une marque de la servitude nationale du peuple de Dieu. Un publicain était un homme qui tirait son profit de l'oppression des Gentils qui extorquaient des tributs à Israël; et ainsi il était naturellement haï; mais Jésus appelle un de ces hommes nommé Lévi qui était assis au bureau de recettes; il l'appelle à être un apôtre! Il faut que la grâce agisse selon ses propres droits. Si Dieu a été bon envers vous et envers moi, cela empêche-t-il que sa miséricorde et son amour s'étendent sur d'autres? La grâce crée l'instrument dont elle a besoin, et elle se répandra plus loin encore que jusqu'au publicain: elle atteindra même le plus éloigné des Gentils. Sans doute Israël avait des promesses et le Gentil à proprement parler, n'en avait point; mais, pour cette raison même, la grâce s'étendant aux Gentils, était plus purement la grâce, et elle voulait se répandre sur les gentils. Le Seigneur lui-même, *Dieu*, était là sur la terre; et Israël ne pouvait pas être le centre, ni le temple, quand *Lui* était là, le Seigneur méprisé et par Israël et par les Gentils. Il est la *porte*, le nouveau centre et le nouveau point de départ de la bénédiction: non pas une simple branche du vieux cep, mais lui-même «le vrai cep». Comme Juif, il était soumis aux ordonnances; mais comme le *Seigneur*, il est au dessus des ordonnances, et il passe par dessus toutes les anciennes restrictions.

«Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison; et il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec lui à table. Et les scribes et les pharisiens murmuraient...» Voir le Seigneur Jésus en pareille compagnie était en effet un terrible coup pour ces hommes. Mais Jésus répondant, leur dit: «Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance». Ils se méprenaient complètement sur le compte du Seigneur: il était venu pour montrer comment la grâce pouvait se déployer envers ceux qui n'avaient point de justice.

Verset 33 et suivants. Le Seigneur franchit pour ainsi dire les limites de l'ancien ordre de choses, il est fidèle *envers* Israël; mais il met fin à cet ordre de choses-là. Comment auraient-ils pu jeûner, ceux qui reconnaissaient la présence du divin mari d'Israël, le

Messie? Le temps approchait où il faudrait prendre la croix; mais quand l'Epoux était présent, jeûner n'était pas de saison.

Versets 36-39. De plus le vieux vêtement ne peut pas être rapiécé avec du drap neuf; Jésus ne voulait pas accorder le christianisme avec le judaïsme; il ne voulait rien faire de semblable. La chair et la loi vont ensemble; mais la grâce et la loi, la justice de Dieu et la justice de l'homme ne se mêleront jamais. On ne peut pas davantage, sans perte de tous côtés, mettre le nouveau vin, la puissance de l'Esprit, dans le vieux vaisseau des ordonnances légales. Un homme accoutumé aux formes, aux arrangements humains, à la religion des pères et autres choses semblables n'aime jamais le nouveau principe de la puissance du royaume; il dit: «Le vieux est meilleur». Ainsi est faite la nature: la grâce l'offense. L'homme non plus ne fait pas des progrès dans les choses divines. Il peut se dégrader et abandonner ce que son coeur ne savoura jamais, et c'est ce que nous voyons s'accomplir rapidement de nos jours.

Chapitre 6

Ce chapitre s'ouvre par un sujet des plus importants, le sabbat, — un sujet qui agite souvent les esprits des hommes et qui avait alors une signification particulière, parce que les relations juives prenaient fin. On se rappellera que c'est précisément là que le Seigneur était moralement arrivé à la fin du chapitre précédent: les droits de sa personne et sa grâce, toujours plus rejetés maintenant par les zéloteurs de la religion des pères en Israël, franchissaient les limites étroites de ce peuple orgueilleux; et Dieu là dessus, par degrés, annonçait le propos à venir de sa miséricorde. Son salut, quand le moment sera venu, sera envoyé aux gentils; et ils entendront, si le Juif se juge lui-même indigne de la vie éternelle. Dieu *veut* se satisfaire lui-même en sauvant des âmes quelque part.

Il est évident que l'incident des épis que les disciples arrachèrent «le jour de sabbat second premier» (versets 1-5) rentre tout à fait dans le sujet dont l'Esprit est occupé ici. «Le fils de l'homme est seigneur même du sabbat». La gloire de sa personne lui donne droit à la suprématie sur ce qui était le signe de l'alliance de la loi; et dans la guérison de l'homme qui avait la main sèche (versets 6-10), il affirme son droit de faire du bien les jours de sabbat, de même que ses adversaires montrent le même jour leurs dispositions à détruire. Le sabbat, en tout vrai sens, l'homme l'avait absolument perdu; l'homme n'était même jamais entré dans les pensées de Dieu au sujet du repos. Le sabbat était le repos *de Dieu*; et si le péché n'avait pas tout gâté, l'homme aurait joui de ce qui était le résultat, non pas de son propre travail, mais du travail de Dieu. Tel est le vrai caractère de ce repos qui appartient à l'homme distinctivement; mais le péché étant entré dans le monde, il est devenu nécessaire que Dieu travaille de nouveau, si l'homme doit jamais avoir part au repos de Dieu (voyez Hébreux 4). En attendant Christ est apparu et a achevé l'oeuvre que Dieu lui a donné à faire; et ainsi, nous qui croyons, nous trouvons le repos en Christ, comme le fait Dieu lui-même. En lui en vertu de l'oeuvre accomplie et agréée de la rédemption, nous avons notre sabbat spirituellement.

Le jour du sabbat fut mis à part et sanctifié dès le commencement (Genèse 2). Plus tard il fut introduit, d'abord en grâce donné à Israël, distingué par la cessation de la manne, et par l'ordonnance de recueillir une double portion de celle-ci pour ce saint jour (Genèse 16); et ensuite, comme une partie de la loi de Sinai, et incorporé à chaque nouvelle et spéciale intervention de Jéhovah (Exode 20 voyez aussi 31: 13, 14; 33: 14; 34: 21; et 35: 2). Le sabbat fut dès lors un mémorial de la délivrance d'Egypte (Deutéronome 5: 15). Les prophètes, en conséquence, traitent le sabbat comme un signe de la séparation d'Israël d'entre toutes les nations pour Dieu, et de l'alliance de Dieu avec Israël (Ezéchiel 20: 12-20; 22: 8; 23: 38; 44: 24; Esaïe 56; 58; Jérémie 17: 4). Israël, pécheur dans le passé, avait donc reçu le sabbat comme une ordonnance légale, et il était par conséquent condamné par le sabbat comme par tout le reste.

Où est maintenant cette alliance avec Israël? Elle est abolie à cause de l'iniquité du peuple, qui, en conséquence, a été livré entre les mains des gentils et est devenu esclave: «Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné, à nos pères pour en manger le fruit et les biens; voici, nous y sommes esclaves, et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous à cause de nos péchés et qui dominent sur nos corps et sur nos bêtes à leur volonté, de sorte que nous sommes dans une grande angoisse» (Néhémie 9: 36, 37). S'ils eurent un temple, après la captivité, ce fut uniquement par la miséricorde des Perses qui dominaient sur eux. L'emblème extérieur demeura sans doute et devint une occasion spéciale pour déshonorer Dieu de qui il était le don et l'oeuvre si significative, mais où était sa réalité quand Jésus était sur la terre? Hélas! Jésus gît dans le tombeau tout le jour que ses meurtriers gardaient comme un jour saint à Jéhovah, — «car ce sabbat-là était grand», — effrayant témoignage pour les Juifs de la position où ils se trouvaient. Leur propre Messie mis à mort par son propre peuple: telle était la vérité que le jour du sabbat proclamait pour celui qui avait des oreilles pour entendre. Israël n'entra jamais dans le repos de Dieu; car si Josué lui avait donné le repos, Dieu n'eût pas parlé après ces choses d'un autre jour: «il reste donc un sabbatisme pour le peuple de Dieu» (verset 5), mais il faut qu'il reconnaisse d'abord Jésus.

Mais Jésus rejeté était le fils de l'homme; et le fils de l'homme était seigneur même du sabbat, vérité de la plus haute gravité et qui doit être proclamée avec toute puissance. Ceux qui confondent le jour du Seigneur avec le sabbat sont en danger de l'oublier. C'était précisément ce point qui était le sujet de la controverse entre Jésus et les Juifs, qui voulaient que le sabbat fût supérieur au Seigneur. Mais Jésus montre qu'un autre nouveau principe était entré sur la scène, un principe qui dépassait complètement l'ancien, et que rester dans l'ancien, c'était se priver de toute délivrance, car il est impossible qu'une créature qui a des convoitises demeure, sans être condamnée, sous un commandement qui condamne la convoitise. Mais la grâce est venue par un Christ rejeté; et maintenant il y a un repos pour nous qui croyons, — non pas pour ceux qui sont sur le principe de la loi.

C'est pour cette raison que les chrétiens gardent le premier jour de la semaine et non pas le septième qui est le sabbat. Le repos fut acquis par la puissance de la rédemption

accomplie par Christ; et le premier jour, auquel il ressuscita d'entre les morts, était ce qui proclamait ce repos pour la foi, en dépit de la culpabilité et de la ruine de l'homme. Le septième jour sera le repos de l'homme sur la terre; le premier jour célèbre notre élévation par Christ dans le ciel, en lui: une fois Christ ressuscité, la vie d'entre les morts était la vie en abondance, — la liberté dans l'affranchissement du joug de la loi et de toutes les conséquences du péché, — en un mot, la victoire de la grâce. C'est pourquoi le *premier* jour de la semaine est le privilège distinctif du chrétien, parce que ce jour dépend et témoigne de l'oeuvre achevée de Christ, et qu'en conséquence il introduit le repos céleste. Le premier jour de la semaine est en contraste avec le dernier, qui appartient à la sphère du travail du premier homme et du Juif sous la loi, dans laquelle Adam et Israël succombèrent. Le premier jour est *le jour du Seigneur* emphatiquement, il rend ainsi témoignage du triomphe de la parole de Christ et de la gloire de sa personne: il n'est pas le jour qu'une coupable incrédulité aurait voulu réduire en une preuve de l'infériorité du Seigneur et en un moyen de l'entraver dans son oeuvre. Il est une bénédiction positive et directe pour celui qui le reconnaît et qui l'honore, non pas parce qu'il est le terme du travail légal, mais parce qu'il est le commencement de l'espérance chrétienne, le jour de la résurrection où nous commençons notre vie spirituelle et où nous regardons en avant vers ce qui couronnera un gage si précieux.

Ici dans Luc, toutefois, ce dont il s'agit principalement, c'est du maintien des droits et de l'autorité du Fils de l'homme. Il est impossible, selon Dieu, de jamais revendiquer les droits du sabbat vis-à-vis du «Seigneur du sabbat».

Versets 3-5. Que fit David, l'Oint du Seigneur, lorsque Saül le persécutait et en voulait à sa vie? Eut-il été selon Dieu alors de maintenir l'ordonnance et de faire périr ainsi l'homme selon le coeur de Dieu? Non, assurément, les fondements étaient renversés et, tout devenait «commun» en Israël quand le roi élu était ainsi méchamment rejeté. Mais un personnage plus glorieux et un péché plus grave étaient maintenant au milieu du peuple. Oui, «le Fils», mais «la Racine» de David, — Dieu lui-même était là. Celui qui institua le sabbat, le Seigneur du sabbat était là présentement dans la personne du Fils de l'homme.

Versets 6-10. Mais si Dieu est au milieu de son peuple, reniera-t-il sa bonté, ou retiendra-t-il son pouvoir en présence de la misère humaine, parce que «les scribes et les pharisiens l'observent pour voir s'il guérira un jour de sabbat?» Non, il faut que l'amour divin agisse et guérisse la main sèche, même si l'homme dans sa misère cherche à trouver là un motif d'accusation. «Et ils furent hors d'eux-mêmes, et s'entretenirent entre eux de ce qu'ils pourraient faire à Jésus» (verset 11). Mais Jésus, «en ces jours-là, se retira sur une montagne pour prier» (verset 12): il s'approcha de Dieu afin de s'entretenir avec lui de ce qu'il devait faire pour eux. A lui appartenait l'activité de la grâce, de l'amour qui se manifestait saintement et puissamment au milieu du mal.

Versets 13-16: «Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples et il en choisit douze». Dans cet appel des douze, le Seigneur montra qu'il était le seul qui pouvait communiquer à d'autres la puissance de rendre ce témoignage aussi; et en même temps, ici comme dans

tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, Jésus est l'homme humble et dépendant, l'homme parfait, aussi bien qu'il est Dieu. Il était dans une parfaite et ininterrompue communion avec son Dieu et Père, quoiqu'il fût Lui-même Dieu manifesté en chair. Combien tout cela l'approche de nous, quoiqu'il reste toujours si infiniment au-dessus de nous! A ce qu'il faisait nous devrions aspirer, quelles que soient d'ailleurs notre mesure et notre petite sphère d'activité. En Lui nous voyons l'homme parfait dans cette position de puissance dans laquelle il vint.

Il savait qui étaient ceux qu'il avait choisis. Il savait que l'un d'entre eux avait un démon; néanmoins il les envoya. Il en choisit douze spécialement, qu'il nomma aussi apôtres, ou «envoyés». Ce terme était important et significatif, comme étant bien distinct et de la loi et des promesses. La loi n'envoya jamais personne. Mais Dieu est actif; il envoie son Fils, et le Fils envoie des apôtres. L'amour de Dieu est actif en rassemblant des âmes. Ce premier «Envoyé» est un homme, réellement et véritablement. L'oeuvre de la grâce de Dieu doit être accomplie par le Fils de Dieu, non pas par des anges, mais par son propre Fils comme l'homme Christ Jésus; et *Lui* envoie des hommes d'auprès de lui. Le point de rassemblement c'est l'Homme, — Lui-même assurément. Dieu a tout remis entre les mains de l'Homme. Il faut que ce soit Dieu qui montre de la grâce; mais c'est le Fils de l'homme qui vient avec la mission de l'amour et qui envoie des hommes à des hommes.

Versets 17-19. Quel que soit le trait par lequel il attire, Jésus rassemble autour de Lui en éveillant l'adoration dans les coeurs; il s'entoure de ses disciples, et ensuite il descend et s'arrête dans un lieu uni. Les grandes multitudes sont attirées par ses miracles et par leurs besoins; elles viennent pour entendre et pour être guéries. La foule des disciples forme le cercle intérieur. «Toute la foule cherchait à le toucher», non pas que ceux qui le pressaient ainsi aient été convertis, mais il sortait de Lui une puissance vivante qui guérissait leurs misères corporelles et les délivrait du pouvoir de Satan.

Verset 20 et suivants. Maintenant il élève ses yeux vers ses disciples et il leur parle, non pas comme dans Matthieu, chapitre 5 et suivants, où il leur expose les principes du royaume, mais en distinguant de la masse et en reconnaissant comme le résidu ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi il dit ici: «Bienheureux *vous...*» Il met son sceau et son cachet sur ceux qui sont là actuellement rassemblés autour de lui. Il faut qu'ils lui ressemblent. Il est à la fois leur centre et leur modèle. Il était Dieu; mais la plénitude du Saint Esprit habitait en Lui comme homme aussi, et ainsi il pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8: 29). Il devait en être de même de ceux qui l'entouraient.

Versets 20-26. «Bienheureux vous pauvres, car le royaume de Dieu est à vous; bienheureux vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés; bienheureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront...» Ces paroles du Sauveur nous montrent le contraste qu'il y a entre ceux qu'il déclare bienheureux et tous ceux qui sont à leur aise dans le monde. Ceux qui, s'ils n'avaient leur espérance en Lui, que pour cette vie seulement, seraient de tous les hommes les plus misérables, forment le petit nombre des bienheureux: ils sont distingués de tous les autres

et sont mis en relation avec Lui, la source de la bénédiction, pour être bénis. Si vous pouvez trouver le bonheur et être à votre aise dans ce monde qui a rejeté Jésus, ne comptez pas sur sa bénédiction.

Ce sont les pauvres, ceux qui sont méprisés avec Jésus, qui posséderont, le royaume. Jésus dit, si j'ose m'exprimer ainsi: «Je vous distingue, *vous (*)*. Je suis venu comme le centre de la puissance et de l'amour vivant et agissant. Il n'y a qu'une seule place de béatitude sur la terre. *Avec moi* vous êtes bienheureux». D'autres peuvent trouver leur plaisir et se réjouir là où Christ n'a point de place; mais c'est un temps où une âme vraiment spirituelle ne peut rien trouver de bon sinon avec Christ. Christ, je le répète, distingue positivement de la grande multitude du peuple les disciples qui se sont attachés à lui et il s'adresse à eux. Le verset 22 nous le montre clairement, en omettant la persécution pour la justice que Matthieu rapporte soigneusement.

() Car on ne trouve pas ici, comme dans Matthieu 5, l'énumération de principes abstraits; mais le Seigneur parle aux coeurs de ceux qui sont rassemblés autour de Lui.*

Ici, dans Luc, il s'agit seulement d'une question de souffrance «à cause du Fils de l'homme».

Jésus vint au milieu d'un monde de misère et d'égoïsme et il y manifesta, non la loi ni le jugement, mais la grâce. Mais «la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise».

Semblable à l'aspic qui n'entend rien (Psaumes 58: 4), le monde va son train, aussi sourd qu'il est aveugle. Non, — pour vous qui êtes rassasiés maintenant, Jésus n'a pas de charme; mais *vous* les disciples, qui pleurez maintenant parce que la misère et le péché de l'homme pèsent sur votre âme, vous vous réjouirez. Quand le bon plaisir de Dieu s'accomplira, vous qui ne pouvez pas être satisfaits par les gousses, vous serez rassasiés. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel, car leurs pères en ont fait de même aux prophètes. Vous avez votre part avec Christ ici-bas, vous l'aurez avec Christ dans le ciel. Vous souffrez avec le Saint, vous partagerez la gloire avec le Glorifié. Et les autres?... Ils auront ce qu'ils ont recherché. Pour ceux qui sont rassasiés, il y aura une famine, car ils ont perdu Dieu. Si vous pouvez rire dans un monde comme celui-ci, vous pleurez quand le temps de Dieu pour bénir sera venu. «Ils sont du monde»; — et «le monde aime ce qui est sien» (1 Jean 4: 5; Jean 15: 19). «Leurs pères en ont fait de même aux faux prophètes». Les temps sont-ils changés? Le caractère de Christ est-il changé? Non, il n'est en aucune façon plus agréable à la chair; et si vous pouvez trouver votre joie, vos aises, votre plaisir dans le monde, Christ ne l'a pas su et vous n'avez pas son Esprit. Celui qui se fait ami du monde, se fait ennemi de Dieu (Jacques 4: 4). Le disciple de Christ peut-il se réjouir dans un monde plein de péché? Sans doute il peut jouir de la communion de Jésus, il peut se réjouir dans l'Esprit, tout en étant patient dans la tribulation, mais celle joie qu'il porte ainsi avec lui a un autre caractère: c'est une joie sérieuse quoique très réelle et précieuse.

Depuis le verset 27, le Seigneur montre quelle doit être la conduite de ses disciples comme tels: ils doivent manifester *Dieu*, ils doivent être les témoins vivants de ce qui était manifesté en Lui. La grâce qui habitait en Lui dans sa plénitude et sa perfection doit être reproduite en eux, quelque infidèles que nous soyons tous à cet égard; elle doit être le principe de leur sentier: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent...» Dieu nous aima, *nous*, quand nous étions ses ennemis, et nous devons manifester dans notre conduite ce que Dieu est. Le verset 29 nous amène complètement dans des circonstances humaines, là où nous apprenons avec patience, faisant bien, comme dit Pierre, et souffrant pour cela en endurant tout patiemment (1 Pierre 2: 19 et suivants). Il semble qu'il y ait là peu de consolation; mais *Jésus* fit ainsi, et l'amour *doit* se manifester ainsi dans un monde mauvais. Le temps vient où Dieu jugera au lieu d'user de patience comme il fait maintenant; mais à présent, à quelque prix que ce soit, manifestez l'amour comme le fit Christ. La chair peut aimer pour de l'amour (versets 32, 33); mais les disciples de Christ sont appelés à imiter Dieu et à marcher dans l'amour (comp. Ephésiens 5: 1, 2). «Aimez vos ennemis, et faites du bien, et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon envers les ingrats et les méchants» (verset 35).

Quel caractère que celui sous lequel Dieu apparaît ici! Ce n'est pas sa justice qui se montre, bien qu'assurément il *fut* juste; mais dans le monde où il avait à faire avec les ingrats et les méchants, Dieu fait luire *la grâce*. Pour les anges Dieu n'a pas de grâce, mais de l'amour; mais Christ, dans ce monde de péché, est grâce, c'est-à-dire amour pour ceux qui ne méritent pas d'être aimés. «Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux». Le Seigneur ne dit pas *avec* votre Père, mais: *comme* votre Père. Comme Lui aime ses ennemis, ainsi faites, vous aussi; il est miséricordieux, soyez miséricordieux vous aussi. Le caractère de Dieu, l'amour parfait, est ainsi manifesté dans un monde de pécheurs. Il faut qu'il nous en coûte quelque chose; il en coûta la vie de Christ. L'amour de Christ était un fleuve qui, s'il rencontrait des obstacles sur son passage, poursuivait son cours, les surmontant et les laissant derrière lui, jusqu'à ce qu'il atteignît la croix.

Verset 37. Il ne s'agit pas ici de certaines choses acquises pour avoir la vie, mais du résultat d'une certaine conduite. «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés; acquittez et vous serez acquittés...». Le Seigneur voulait dire par là que chacun trouverait les conséquences de sa conduite comme il lui est arrivé à Lui-même. Il prit la place la plus basse, mais maintenant il a obtenu la place la plus élevée. Il l'abaisa lui-même, «c'est pourquoi Dieu l'a haut élevé...» (Philippiens 2: 9-11). Il ne vint pas pour juger, et maintenant tout jugement est donné au Fils (Jean 5: 22, 27). Ainsi, nous n'avons pas seulement la manifestation de la grâce, mais le caractère divin trouvant ses conséquences. Il s'agit de gouvernement, — de marche avec le Seigneur: Il faut qu'il en coûte beaucoup le long du chemin; mais au bout, on vous donnera «bonne mesure pressée et secouée et qui s'en ira par-dessus les bords». Il y aura la bénédiction de Dieu aussi dans le chemin, quoique le «*moi*» soit mortifié. La grâce abondera selon les voies de Dieu.

Verset 39. Remarquez le contraste qu'il y a entre ceux qui sont tout aveuglement, et les aveugles qui conduisent des aveugles. Laissez-les; laissez-les poursuivre leur propre chemin; mais vous, vous devez prendre votre place avec Moi et le disciple n'est pas au-dessus de son Maître, mais vous serez comme votre Maître. Si votre Maître souffre, vous souffrirez; s'il en a coûté cher à votre Maître, il faut qu'il vous en coûte cher à vous. Si Christ vous enseigne, il fait ainsi pour que vous possédiez la science divine qu'il a lui-même. Et voyez quelle place il nous donne! Quand il donne, que donne-t-il? La chose même que Lui possède. «Comme Lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). «Je ne vous donne pas comme le monde donne» (Jean 14: 27), car le monde, s'il donne un peu, réserve le principal pour lui-même; mais, quant à Lui, si j'ose faire parler le Seigneur, c'est comme s'il disait: Je vous place dans la même connaissance, qui est dans ma nature: la grâce que moi j'ai, vous l'aurez. Mais on n'aime pas faire les choses que Jésus a faites. Pourquoi tant raisonner sur ce seul passage: «Ne résistez pas au mal» (Matthieu 6: 39)? Parce que l'homme aime résister au mal: sa volonté est touchée, sa conscience est atteinte, car elle lui est donnée comme une exhortation naturelle; mais il ne l'aime pas, et s'il le peut, il s'en débarrasse. Ces choses sont données comme une pierre de touche pour la conscience; elles jugent l'oeil, non pas seulement le sentier. «Si ton oeil est simple, tout ton corps aussi est éclairé» (Luc 11: 34). L'objet est mauvais, si vous n'avez pas la lumière pour le pas que vous avez à faire. Vous pouvez rencontrer des difficultés en faisant l'ascension d'une colline escarpée, mais si vous voyez clairement le but auquel vous tendez, vous passerez par dessus les difficultés aussi rapidement que vous pourrez: c'est là le sens de l'expression: «Je fais une chose...» (Philippiens 3: 13-44). L'âme a un objet, et elle le poursuit, absorbée par lui. S'il en est ainsi de vous, vous pouvez être assuré que la lumière éclairera votre sentier, la lumière non pas pour dix ans de chemin, mais pour ce pas que vous avez à faire, et puis pour un autre pas. Dieu dit à Moïse: «Parle aux enfants d'Israël, qu'ils marchent» (Exode 14: 15), et quand il introduisit le peuple dans le désert, il lui donna la nuée pour les guider tout le long du chemin. Il en est de même pour nous: nous sommes appelés à suivre Christ sur le principe de l'obéissance, et ainsi nous sommes mis en relation avec Lui dans la révélation de sa volonté qui ne nous donne pas de voir à l'avance tout le chemin que nous avons à parcourir. Un homme peut voir un mur se dresser devant lui, et dire: «Je ne puis avancer dans ce chemin-là», alors que s'il faisait un seul pas en avant il apercevrait qu'il y a un sentier courant tout le long du mur.

Verset 44. «Chaque arbre se connaît à son propre fruit». Nous ne devrions pas seulement porter du fruit, mais du fruit que Christ produit. Il est tel fruit qui est produit par une nature honnête et droite, — un fruit semblable à celui du jeune homme qui vint à Jésus (Matthieu 19: 16 et suivants; Marc 10: 17 et suivants); mais ce fruit n'est pas du fruit divin, — «son propre fruit»: et là où Christ est la racine et le tronc, le fruit est du fruit chrétien, du fruit qui demeurera (Jean 15: 16). Deux hommes peuvent marcher de front jusqu'à un certain point; puis une épreuve pour Christ se présente, et l'un poursuit sa route avec Christ, tandis que l'autre se détourne. Le fruit que l'Écriture appelle «son propre fruit» se montre lui-même et se produit spontanément. On ne demandera pas: Quel mal y a-t-il à

ceci ou à cela? Quel mal y a-t-il à être riche, comme me disait un jour quelqu'un? Si votre richesse ou telle autre chose vous exclut du ciel, cela est-il indifférent? Vous n'aviez pas cette pensée peut-être? Mais le secret de votre état, c'est que vous aimez les choses en question. Le mal n'est pas dans les choses elles-mêmes, tirées de la terre, mais dans l'amour pour elles qui est dans le coeur. «De l'abondance du coeur la bouche parle» (verset 45): une parole d'impatience trahit le coeur. Je retiens mon bras peut-être, mais je laisse échapper la parole.

Verset 47 et suivants. Devant toute la multitude, le Seigneur parle maintenant de la maison bâtie sur le roc. Il ne s'agit pas ici de bâtir sur Christ, le Rocher, pour le salut du pécheur; mais c'est le sentier du fidèle qui fait le sujet du passage. Mais là où la parole de Christ ne met pas en rapport avec Lui, voyez quel est le résultat!

La chose même à laquelle nous sommes appelés, c'est de le suivre; et si je le suis, il y a là une preuve que les paroles du Maître ont tellement pris possession de mon âme qu'elles ont la puissance de me faire surmonter les difficultés. «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre». Christ prend possession de mes affections, de mon coeur, de ma volonté, qui sont désormais liés à Lui, au lieu qu'elles soient liées à moi. — Est-ce que Christ a pour moi assez de prix pour que j'abandonne tout et que je le suive, afin de faire les choses qui lui plaisent? «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde». «Comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» ([Jean 10: 9](#); [Luc 11: 36](#)). Si nous nous tenons près de Christ, la lumière luit sur nous. Si nous avons à *entrer* dans la lumière, la lumière peut-être nous éblouira. Ainsi Christ a rassemblé autour de Lui dans la lumière et dans l'amour ceux qu'il appelle à jouir de Lui et dont il veut être comme le Maître, afin que, quand le moment sera venu, ils soient rendus conformes à son image en gloire.

Chapitre 7

Nous avons vu le Seigneur, rejeté par Israël, graduellement dépasser en vertu de sa personne et de ses droits les anciennes limites et rassembler le résidu autour de Lui, le nouvel et seul juste objet de Dieu, la source d'une mission de grâce, le plein développement et le vivant exemple du saint amour dans un monde mauvais car quels que soient les principes établis dans le chapitre 6, ces principes ne sont que l'expression du caractère de Dieu en grâce, tel qu'il a été manifesté en Christ ici-bas sur la terre.

L'histoire si frappante de la guérison de l'esclave du centurion est bien à sa place ici. Elle ne nous rapporte pas seulement un acte de grâce, mais un acte de grâce envers un gentil. Ce n'est pas tout; le principe même sur lequel l'apôtre fait reposer cette grande question de la grâce s'étendant aux gentils est mis en lumière: «C'est donc sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, pour que la promesse soit assurée à toute la semence» (Romains 4: 14). La foi est introduite comme grand principe et pivot de la bénédiction. Ce n'était pas seulement de la théorie qu'il y avait chez le centurion, mais une foi vivante, et une foi telle qu'on n'en avait pas vu en Israël. Ce n'était pas non plus de la

présomption qu'il y avait chez cet homme, mais une humilité remarquable. Il reconnaissait l'honneur que Dieu avait conféré à Israël; il voyait cet honneur, et en tenait compte; il le reconnaissait et s'appuyait sur lui, en dépit de la vile et misérable condition du peuple de Dieu. Quelque méprisés et en chute que fussent les Juifs, le centurion les aimait parce qu'il voyait en eux le peuple de Dieu, et pour l'amour de Dieu: et il leur avait bâti une synagogue. Il était vraiment humble, bien que sa foi dépassât de beaucoup ceux qu'il honorait, ou plutôt parce que sa foi les dépassait. Aussi avait-il une très haute idée de la puissance et de la gloire du Christ comme personne divine, comprenant que cette gloire s'étendait bien au delà de toutes les pensées juives. Le centurion ne parle pas du Seigneur comme Messie, mais il reconnaît en Lui la puissance de Dieu en amour. Il avait cette bienheureuse foi qui s'oublie dans l'exaltation de son objet. Il n'avait pas vu Jésus, il semble; mais d'après ce qu'«il avait entendu» à son sujet, il avait certainement compris que pour Lui les maladies n'étaient rien que les occasions de la manifestation de son autorité absolue et de sa grâce souveraine. Le centurion était un étranger, et les Juifs étaient le peuple de Dieu: les Juifs et leurs anciens n'étaient-ils donc pas mieux qualifiés que personne pour amener ce glorieux personnage, Jésus? — Car le centurion avait foi en la miséricorde aussi bien qu'en la puissance de Jésus; et son serviteur qui lui était «fort cher» était malade et s'en allait mourir. Il lui fallait Jésus.

«Et Jésus alla avec eux; et comme déjà il n'était plus guère loin de la maison, le centurion envoya des amis vers lui, lui disant: Seigneur, ne te donne pas de fatigue, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit; c'est pourquoi je ne me suis pas cru digne moi-même non plus d'aller vers toi; mais dis une parole et mon serviteur sera guéri». Il y avait là assurément le plus profond respect et la plus vraie affection personnelle. Quelque ignorant qu'il fût peut-être à d'autres égards, le centurion avait un sentiment profond de l'excellence de la personne de Christ, et ici encore avec l'humilité correspondante à la mesure de gloire qu'il discernait. Le message des amis du centurion dépeint admirablement le caractère et les sentiments de celui-ci. *Lui* ne disait rien à Jésus des services qu'il avait rendus aux Juifs; il ne parlait de rien qui lui fût personnel, si ce n'est de son indignité, et il était si conséquent dans toute sa manière d'agir qu'il demandait à Jésus de ne pas venir sous son toit, tant il se sentait indigne de le recevoir. Il y avait dans l'âme de cet homme tout juste l'opposé de l'idée de faire à Christ un honneur en croyant en Lui, et il ne pensait pas à recevoir Christ pour se donner du crédit à lui-même: deux choses qui, hélas, se retrouvent souvent ailleurs. La simplicité de coeur de cet homme est aussi apparente que sa grande foi: il n'y en avait pas de pareille en Israël; et cependant elle se trouvait chez un homme qui aimait Israël. C'était une leçon de grâce, en toute manière, pour la foule qui suivait Jésus, et pour nous également, je n'ai pas besoin de le dire.

En même temps que la grâce envers les gentils, apparaissait la puissance de ressusciter les morts; mais cette puissance était manifestée ici dans des sympathies humaines, en témoignage que Dieu avait visité son peuple (versets 11-17). La puissance de la résurrection était mise en évidence, une puissance qui devait être manifestée encore plus

glorieusement et devenir la source de ce qui est nouveau pour l'homme selon Dieu, le Dieu qui ressuscite les morts. C'était une nouvelle et merveilleuse démonstration que le Seigneur, dans le caractère de son oeuvre, dépasse ici la sphère de la loi et de ses ordonnances: «Car la loi a de l'autorité sur un homme aussi longtemps qu'il vit» (Romains 8: 1). De quel profit peut-elle être pour celui qui est mort? «Mais ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance du péché et pour le péché...» (Romains 8: 3). La grâce et l'énergie divine se déployaient dans un homme touché par le sentiment de nos infirmités. Chaque détail en est la démonstration. Le mort était «le fils unique de sa mère, et elle était veuve». «Et le Seigneur la voyant, fut ému de compassion envers elle, et lui dit: Ne pleure pas. Et s'approchant, il toucha la bière... et le mort se leva sur son séant et commença à parler. Et il le donna à sa mère». Comme tout ici est à la fois admirablement humain et en même temps manifestement divin!

La guérison de l'esclave du centenier et la résurrection du fils de la veuve montrent le changement qui se fait dans cette partie de Luc. Il en est de même de la scène qui suit et qui met par le fait en évidence le pivot de la dispensation; le Seigneur rend témoignage à Jean-Baptiste, non pas Jean au Seigneur. Jean envoie deux de ses disciples auprès du Seigneur, dont on lui avait rapporté les miracles, afin d'apprendre de sa propre bouche qui il était. En sommes-nous surpris? — Jean avait prêché et baptisé en la confession des péchés et en la foi au Messie qui venait. Mais tout était changé maintenant. Jean était en prison, non délivré — et il ne s'agissait plus d'un peuple se préparant pour le Seigneur. Cela n'était-il pas étrange? En tout cas, Jean cherchait une réponse catégorique, et il pouvait compter justement sur la parole de Celui qui opérait de si grandes et saintes oeuvres! Mais quel commentaire que ce message de Jean, quant au merveilleux changement qui s'opérait! Jean remettait pour ainsi dire ses disciples au Seigneur. «Et, en cette même heure-là, Jésus guérit plusieurs personnes de maladies et de fléaux et de mauvais esprits, et il donna la vue à plusieurs aveugles». Et répondant aux messagers de Jean, il leur dit: «Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu, que les aveugles recouvrent la vue...» (versets 21-23). En même temps, si le Seigneur ne reçoit plus témoignage de Jean, il rend, Lui, témoignage à Jean, il reconnaît Jean et son oeuvre, mais il le fait comme d'un terrain plus élevé sur lequel il s'était placé en grâce et en puissance de résurrection, tout ceci étant fondé sur sa complète réjection dans le monde et par le monde, en sorte que, quoiqu'il fit du bien à tous, il dit cependant: «*Bienheureux* quiconque n'aura pas été *scandalisé* en moi». C'est pourquoi, dans le verset même dans lequel le Seigneur reconnaît Jean-Baptiste de la manière la plus explicite, il fait ressortir le changement qui allait s'opérer, disant: «Mais le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui» (verset 28). Bienheureux ceux qui justifiaient Dieu en étant baptisés par Jean; malheureux les hommes à propre justice qui rejetaient le conseil de Dieu contre eux-mêmes! «La sagesse est justifiée par tous ses enfants»; ils comprennent les voies de Dieu dans le serviteur ou dans le Seigneur. Ces voies sont très différentes, mais comprises en grâce. «Cette génération», hélas, ne comprend ni les unes ni les autres, et trouve à redire aux unes,

comme aux autres. Jean est trop juste pour eux, Jésus est trop plein de grâce. Les plaintes de l'un et les douces mélodies de l'autre leur inspirent la même aversion. Telle est la sagesse de l'homme devant les voies de Dieu. Mais les enfants de la sagesse justifient néanmoins la sagesse.

En dépit de la perversité des hommes, notre Seigneur ne cesse pas de se manifester au monde. En conséquence Luc introduit ici (versets 36-50) une histoire qui montre comment la sagesse de Dieu est justifiée par ceux qui la reconnaissent en Jésus. C'est une scène de grâce, de pure, pleine grâce qui pardonne et qui ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'elle ait renvoyé en parfaite paix la pécheresse qui en est l'objet. Jésus est dans la maison du pharisien, qui avec toute sa sagesse était en défaut sur le point essentiel: Simon n'avait pas su reconnaître la gloire de Christ. Le Seigneur, en réponse à la pensée qu'il lisait dans son coeur, lui montre, en contraste avec la femme «qui était une pécheresse» que le point au sujet duquel il portait un jugement, était précisément ce en quoi il était en défaut. Les pensées de Dieu ne sont pas comme nos pensées, ni ses voies comme nos voies. Quoi? — Si ce Jésus méprisé n'était pas seulement un prophète, mais un Sauveur de pauvres pécheurs perdus? Dieu n'était pas connu; — c'était là le secret! L'âme convertie voit la gloire du Seigneur comme la grâce envers elle; celui qui n'est pas convaincu, quoique humainement intéressé, juge selon ses propres pensées et par conséquent ne sait pas voir la gloire qui n'est pas selon ces pensées. Le jugement de l'homme à l'égard de l'évangile doit donc être faux; recevoir l'évangile comme une grâce est la seule chose juste et la seule voie pour arriver à le connaître.

L'histoire de la femme pécheresse nous fournit donc un exemple clair et direct des voies de Dieu: Dieu pardonnait les péchés en grâce, souverainement, librement à tout pécheur quel qu'il fût, manifestant, et produisant l'amour dans l'âme pardonnée qui aime Dieu, parce que Dieu est amour, et cela à l'égard de ses péchés, en Jésus le Seigneur. C'était vraiment la grâce, — le principe sur lequel un homme quelconque, gentil ou non, serait reçu, et sur lequel Dieu était manifesté, non en exigeant de l'homme et en donnant ainsi de l'importance à l'homme dans la chair, mais en faisant Dieu tout, le caractère de Dieu en grâce souveraine introduisant ainsi la bénédiction et ses bienheureux effets dans le coeur ramené à la confiance en Dieu par le sentiment de sa bonté.

Quel tableau! La bonté connue non seulement dans l'acte, mais dans la personne de Celui qui l'accomplit. Le discernement du péché dans sa forme grossière par l'homme était une chose; mais la grâce de Dieu qui pouvait tout effacer et pardonner était une autre chose bien différente. Christ n'était pas là pour juger et pour sanctionner des pharisiens, mais l'amour pour un pécheur manifestait Dieu sous ce nouveau caractère de grâce, produisant un amour saint et plein de gratitude pour Dieu et une relation bénie, souveraine et hors de la portée de l'homme. Mais il faut que Dieu démontre toujours de nouveau la justice et la perfection de ses voies de bonté envers l'homme, tant est dur le coeur de l'homme! Mais le Seigneur s'identifie Lui-même avec le croyant; et il le soutient et le défend contre le monde orgueilleux: et la foi puise là son assurance. Parfaitement sans égard pour

les commentaires, il s'adresse non à l'incrédulité, ce qui serait sans profit, mais à ceux qui ont de la foi; et ayant communiqué le pardon, montre à l'âme sa droiture, c'est-à-dire les justes pensées quant à Dieu et au «moi», qui sont la part de la foi. La dernière parole du Seigneur met tout en règle. L'amour de la femme était une base d'évidence et de raisonnement, non pas certainement la cause. «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix». La conscience est déchargée de tout le poids qui l'oppressait, et le coeur se trouve infiniment et éternellement débiteur à la fontaine toujours jaillissante de toute grâce.

Chapitre 8

Nous avons vu, dans ce qui précède, le Seigneur se présentant par ses paroles et par son oeuvre comme un centre nouveau, vers lequel et autour duquel les siens étaient rassemblés. Avant ce moment, quand Israël était le point de rassemblement, *Jéhovah* avait été le centre, car *Jéhovah* était au milieu des Juifs, et le temple était le lieu où il se rencontrait avec le peuple. Mais maintenant le *Fils* est là, «Dieu manifesté en chair», et il faut que Lui soit le centre de tout. Mais Israël ne voulait pas être rassemblé, comme le Seigneur lui-même le dit au chapitre 23 de l'évangile de Matthieu: «Jérusalem, Jérusalem, la ville qui fait mourir les prophètes, et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants..., et vous ne l'avez pas voulu» (verset 37). Esaïe tient le même langage, chapitre 62: 2: «J'ai tout le jour étendu mes mains vers un peuple rebelle». — Israël ne pouvait pas jouir de la bénédiction, parce que la chair était incapable de la retenir. La chair envisagée simplement comme telle est «comme l'herbe» (Esaïe 40). «Toute chair est comme l'herbe». Nous retrouvons ces deux grands principes au travers des derniers chapitres d'Esaïe: d'abord, la chair comme chair ne pouvait pas retenir la bénédiction et être dépositaire des promesses, car lorsque la grâce parfaite vint dans la personne du Seigneur, celui-ci trouva le peuple auquel il était envoyé, flétri comme l'herbe. «L'herbe est séchée et sa fleur est tombée; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement». Mais Dieu n'abandonnait pas ses desseins: c'est pourquoi, au chapitre 49, nous trouvons *Jéhovah* disant au Christ: «Tu es mon serviteur, ô Israël, en qui je serai glorifié», et le Christ répondant: Si Dieu doit être glorifié *en Israël*, «j'ai travaillé en vain et j'ai usé ma force pour néant et sans fruit: toutefois mon droit est par devers l'Eternel, et ma récompense par devers mon Dieu». Alors *Jéhovah* dit: «Quoique Israël ne soit pas rassemblé, moi je serai toutefois glorifié aux yeux de *Jéhovah*... C'est pourquoi je t'ai donné pour lumière aux nations afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre». Voilà ce que Christ devient dans l'évangile de Luc une lumière pour éclairer les gentils, etc.; et plus tard, Paul, avec cette parfaite justesse de l'Esprit, cite ce même passage, si bien fait pour eux, aux Juifs d'Antioche. «C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes pas dignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous a commandé ainsi: Je t'ai établi pour être la lumière des nations...» (Actes des Apôtres 13: 46l, 47 et encore Actes des Apôtres 28: 28); Israël sera rassemblé plus tard, car Christ rétablira les tribus de Jacob et délivrera les captifs d'Israël; mais auparavant, il se tourne vers les nations. Le

Seigneur nous présente un tableau de tout cela dans Luc. Au chapitre 7, nous voyons Israël rejeter et Jean-Baptiste et Christ, mais «la sagesse justifiée par tous ses enfants». Les pharisiens et les docteurs de la loi ne justifiaient pas Dieu du tout, car ils ne voyaient aucune beauté en Jésus, tandis que les publicains; le faisaient; et ainsi la pauvre femme «qui était une pécheresse», dont le coeur était touché par la grâce de Dieu, est le vrai «enfant de sagesse» et est introduite ici comme démonstration du grand fait que Christ est le nouveau centre de bénédictions, «quoiqu'Israël ne soit pas rassemblé».

Le Seigneur ensuite poursuit son témoignage, rassemblant d'abord par la parole, comme au chapitre 8, et ensuite, au chapitre 9, en envoyant ses disciples prêcher avec cet ordre de secouer la poussière de leurs pieds, s'ils n'étaient pas reçus, en signe que le dernier témoignage était donné alors qu'ils étaient rejetés.

Versets 1, 2. Deux classes de personnes sont rassemblées ici autour de Christ. D'abord, les douze apôtres, les témoins publics donnés par la grâce de Dieu pour être les vases de témoignage, manifestant le pouvoir électif de Dieu dans leur appel et dans le fait que Christ les envoyait dans toute l'énergie du ministère, — les apôtres de Christ, envoyés par Lui-même, selon qu'il dit: «Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie» (Jean 20: 21), — ses «élus», comme ailleurs il dit: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis, etc.» (Jean 15: 16); en second lieu, d'autres personnes que l'affection rassemblait autour de Christ, des personnes qui n'avaient aucun office dans l'Eglise, mais dont les coeurs avaient été touchés et attirés vers lui, des personnes qui n'étaient pas envoyées comme ceux dont nous venons de parler plus haut, mais qui n'étaient pas moins dévouées de coeur que les apôtres, car elles suivaient le Seigneur et l'assistaient de leurs biens.

Les versets 4-8 nous donnent la parabole du *semeur*, avec ceci de particulier que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il ne s'agit pas ici du royaume comme dans Matthieu, mais du témoignage relativement à ce que Christ ressemblait et à ceux qu'il rassemblait, non pas quant à la forme que prendrait plus tard le royaume. Le fait même que Christ venait comme Semeur démontrait qu'*Israël* était mis de côté, car si Christ avait été là pour Israël sa vigne, il eût dû chercher du fruit de sa vigne qu'il avait plantée si longtemps auparavant: Christ était venu ainsi à Israël précédemment, cherchant du fruit, et n'en trouvant point. Mais maintenant il vient sous le nouveau caractère d'un *Semeur*, ce qui est bien différent. Il vient dans un vaste monde où il n'y avait rien, et où il commence une oeuvre nouvelle. Dieu ne cherche pas maintenant du fruit de l'homme, dans un certain sens, parce que l'homme a été démontré un arbre mauvais et que plus vous labourez et vous fumez le sol autour d'un mauvais arbre, plus l'arbre porte de mauvais fruits: «chaque arbre se connaît à son propre fruit» (Luc 6: 44). Christ vint pour chercher et sauver ce qui était perdu. Dieu va produire maintenant le fruit qu'il veut: il ne pense pas désormais à demander à l'homme de produire quelque fruit que ce soit, car Jean Baptiste dit que «tout arbre qui ne fait pas de bon fruit est coupé et jeté au feu». C'est pourquoi le Seigneur vient

maintenant comme un Sauveur, ne cherchant pas de fruit, mais faisant ce qui produira ce fruit.

Le Seigneur décrit ensuite le caractère et l'effet de son oeuvre de semeur, et les disciples (versets 9-15) lui demandent de leur expliquer le sens de la parabole. Israël comme tel avait perdu sa place et était ainsi devenu «un peuple sans intelligence» (Esaïe 27: 11). Dieu avait usé de longue patience envers lui; sept cents ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait envoyé Esaïe disant: «Va et dis à ce peuple: En entendant vous entendrez, mais vous ne comprendrez pas» (Esaïe 6: 9). Individuellement un Juif pouvait être attiré vers Jésus; mais, comme nation, Israël était endurci. Le Seigneur donne aux disciples l'explication de la parabole; mais au peuple comme tel il parle en paraboles (voyez verset 10), accomplissant ainsi les paroles mêmes du prophète prononcées si longtemps auparavant. Le témoignage est clos maintenant quant à Israël, quoique non pas quant au propos final de Dieu à son égard.

La semence est semée indistinctement, et quoique l'homme la rejette parce que sa *volonté* est opposée, elle est semée néanmoins dans le coeur, car la parabole du semeur montre comment la parole de Dieu est parfaitement adaptée aux besoins de l'homme, parlant à sa conscience et à son coeur. «Jamais homme ne parla comme cet homme» (Jean 8: 46). Christ parla avec une puissance qui atteignait le coeur et les affections; mais la *volonté* est corrompue, et ainsi elle résiste à la parole. Il ne s'agit pas ici de grâce abstraite, mais la condition de l'homme est reconnue; c'est pourquoi nous trouvons la parole si parfaitement appropriée aux besoins de l'homme, non pas réclamant de lui la justice, mais intervenant avec puissance pour lui montrer qu'il est un pécheur et mettant à découvert les pensées et les intentions du coeur (comparez Hébreux 4: 12, 13). Quand le coeur est ainsi mis à nu, la parole vient avec toute la douceur et les consolations de la grâce; car il y a en Dieu de quoi satisfaire une âme dans quelque état qu'elle puisse se trouver. La parole s'adresse au coeur, c'est pourquoi l'évangile laisse l'homme sans excuse.

Quelques-uns reçoivent la parole avec joie (verset 13). c'est la preuve que la *conscience* n'est pas touchée, car lorsqu'elle est touchée, l'âme est tout plutôt que joyeuse, jusqu'à ce qu'elle connaisse le pardon. Les sentiments peuvent être atteints pour un temps et la parole être écoutée avec joie, mais cette joie fera place à la douleur. La parole, là où elle est ainsi reçue, n'a pas de racine; et ainsi elle est reçue avec joie et abandonnée dans la *tribulation*.

Une autre classe est celle de ceux qui ont la parole semée au milieu des épines. L'intelligence peut être convaincue et recevoir la vérité; mais les soucis, les plaisirs et les richesses de ce monde viennent et étouffent la parole. Ces *soucis* sont d'autant plus subtils qu'ils se présentent comme des *devoirs* nécessaires, et que ce n'est pas un mal de faire son devoir, bien au contraire, car il est bon et juste que chacun vague à son devoir dans sa vocation journalière. Mais si ces devoirs étouffent la parole et qu'un homme perde ainsi son âme par eux, n'avons-nous pas fréquemment besoin, à cause de la tendance naturelle du coeur, d'être rappelés à cette parole: «Voyez, et gardez vous de l'avarice» (Luc 12: 15),

c'est-à-dire de l'amour des choses d'ici-bas. Un homme était venu au Seigneur, disant: «Maître, dis à mon frère qu'il partager avec moi l'héritage». Le coeur de cet homme désirait jouir de ce qui lui revenait. Si l'amour du monde ou l'avarice s'introduisent au milieu des saints, le mal est d'autant plus difficile à guérir qu'il a un caractère insidieux et que souvent la discipline ne peut pas atteindre. Si l'avarice se glisse dans le coeur, elle entrave la puissance de Christ sur l'âme et sur la conscience et elle boit pour ainsi dire la vie pratique du chrétien; et l'âme est flétrie, — flétrie! La puissance de Dieu peut lui mettre une barrière; mais ces soucis de l'avarice pour les choses de la terre sont si subtils que lors même qu'il n'y a rien de positif sur quoi mettre la main, la puissance pratique de la vie chrétienne dans l'âme est perdue, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, la *vie éternelle* ne puisse jamais se perdre en ceux qui l'ont une fois reçue.

«Mais ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un coeur honnête et bon, et portent du fruit avec patience». Le monde peut estimer qu'il y a des fruits beaux et excellents; mais là où le coeur n'a pas saisi Christ, on devient *las*. Il n'y a pas de persévérance là où Christ ne possède pas l'âme; mais là où il la possède, il y aura un motif qui demeurera; et l'âme persévérera et «portera du fruit avec patience». Ceux qui entendent et qui gardent persèverent; car ils ont dans le Seigneur leur motif pour agir. La tribulation peut surgir dans l'Eglise; on peut être désappointé même dans des frères; mais ceux qui ont Christ devant eux persèverent; la parole qu'ils ont entendue et qu'ils gardent les met en rapport avec Lui et Christ est plus que tout le reste.

Il s'agit ici (versets 16-18), non du salut éternel, mais de l'effet pratique de la parole semée dans le monde, — de la croissance de la parole dans l'âme; et cet effet ne restera pas caché sous un boisseau. «Vous êtes la lumière du monde» et «le sel de la terre» (Matthieu 5: 13-16). Ceux qui paraissent seulement être chrétiens se montreront bientôt tels qu'ils sont: «A quiconque n'a pas, cela même qu'il *paraît* avoir lui sera ôté». Mais ceux en qui la parole opère efficacement sont appelés à être comme une «lampe» placée sur un pied de lampe. Israël étant rejeté pour un temps, Dieu place une nouvelle lumière dans le monde, une lumière que Dieu a allumée à cause des ténèbres du monde. Quand Christ était sur la terre, il était la lumière du monde, à cause des ténèbres de celui-ci; et maintenant nous, nous devrions être une lumière dans le monde, car nous sommes «lumière dans le Seigneur» (Ephésiens 5: 8). La lumière est allumée ici par la parole de Christ, et les hommes sont responsables de la parole qu'ils ont reçue. Supposez que vous ayez entendu la parole et que vous ne portiez pas de fruit; il sera bientôt manifesté que vous avez entendu la parole et que vous l'avez *perdue* avec la puissance spirituelle qui l'accompagne; car lors même que vous seriez des saints, il n'est pas moins vrai que tout ce que vous avez entendu sans fruit ou puissance qui en découlât, apparaîtra au grand jour, «car il n'y a rien de caché qui ne se connaisse et ne vienne en évidence». «Prenez donc garde comment vous entendez». Christ attend les *résultats* de son travail de semeur: il faut non seulement écouter, mais posséder; et à cela tient la responsabilité, car si vous gardez la parole que vous avez entendue, il vous sera donné davantage. Si, en écoutant, je possède ce que

j'entends, n'ayant pas seulement de la joie en le recevant, mais le possédant comme mon bien, — alors ce que j'entends devient une partie de la substance de mon âme et j'en recevrai davantage; car lorsque la vérité est devenue une réalité dans mon âme, il y a une capacité pour recevoir davantage. Vous avez entendu parler par exemple de la seconde venue du Seigneur et vous avez compris la part de l'Eglise comme Epouse de Christ; si vous ne saisissez pas ces choses pratiquement pour les posséder, ayant communion avec Dieu à leur sujet, ce qui est la possession, il arrivera que vous perdrez l'attente présente de cette venue de Christ et que vous oublierez votre place de séparation d'avec le monde; et la vérité peu à peu vous échappera, parce que vous ne l'avez pas gardée dans votre âme devant Dieu. Puis votre âme s'émoussera et tombera dans un sommeil de mort et vous perdrez la vérité même que vous aviez reçue. Par contre, si vous vivez dans l'attente journalière du Seigneur venant du ciel, vous ne ferez pas de plans d'avenir, vous n'amasserez pas des biens pour le lendemain, mais vous apprendrez toujours plus, parce que d'autres vérités viendront se grouper autour de cette grande vérité centrale, et vous serez gardés dans la vérité. Si, au contraire, comme je l'ai dit plus haut, vous laissez échapper cette vérité centrale en disant que Jésus ne peut pas venir encore, parce qu'il faut que tant de choses s'accomplissent avant qu'il vienne, le progrès de votre communion avec Dieu se trouvera entravé; car tout progrès d'une âme est selon la mesure de ce que cette âme a entendu et gardé devant Dieu. Quel profit peut il y avoir à m'apprendre que le Seigneur peut venir demain, si je continue à vivre comme s'il ne devait pas venir avant un siècle? Quelle consolation aussi et quelle bénédiction cette vérité apportera-t-elle à mon âme, si je dis dans mon coeur: «Mon Maître tarde à venir» (voyez Luc 12: 45)? Quoique je ne puisse pas perdre la vie éternelle, cependant je perds la vérité et la lumière que j'avais, et je flotterai simplement dans le courant de la vie, moitié monde, moitié Christ, et toute la puissance de la vie chrétienne sera obscurcie dans mon âme. Si la vérité est tenue ferme en communion avec Dieu, elle sépare pour Dieu. La *vérité* doit produire du fruit; et vous n'avez aucune vérité qui ne porte du fruit. La vérité est là pour édifier l'âme: «Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité» (Jean 17: 17). Christ me devient précieux dans la vérité que j'apprends, et par cette vérité; et si la vérité n'a pas cette puissance, elle se perd, elle n'aboutit à rien et est ôtée. Si Christ a du prix pour moi, je l'attendrai *avec affection*, et s'il n'en est pas ainsi, la simple vérité sera bientôt abandonnée.

Versets 19-21. Ici le Seigneur clôt sa relation avec Israël selon la chair, car les relations de mère et de frères le mettent en rapport avec Israël selon la chair. Remarquez que Jésus ici distingue le résidu par l'expression de: «*ceux-ci*», comme il avait fait au chapitre 6 en disant: «*Vous*». Sa mère et ses frères venaient auprès de lui seulement à cause de leur relation naturelle avec lui; et il y *avait* toutes les affections naturelles dans le Seigneur, comme à la croix nous le voyons se souvenir de sa mère et la recommander aux soins de Jean. Mais ici, dans sa réponse, c'est comme s'il disait: Je suis sur un terrain nouveau; «ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique». Israël, quant à la relation selon la chair qu'il avait avec le Seigneur, était rejeté, Jésus n'avouant et ne reconnaissant pour siens que ceux dans les coeurs et dans les consciences

desquels la parole de Dieu avait eu de l'effet. Il ne s'agissait pas de ce qu'on trouvait dans la nature, mais de ce qui était le fruit de la grâce, et qui était ainsi produit par la puissance divine, par la parole, le principe étant ainsi établi, afin qu'il s'étende aux nations aussi bien qu'aux Juifs, quoiqu'il n'ait été pleinement manifesté qu'après la résurrection du Seigneur. Ces trois versets 19-21 sont une sentence judiciaire contre Israël, qui prend fin au verset 21.

Dans les versets 22-26 nous trouvons une exposition parabolique de ce que nous avons à attendre si nous suivons le Seigneur et de ce que le Seigneur sera pour ceux qui seront éprouvés par des circonstances comme celles qui nous sont présentées ici. Le fait qu'ils étaient les disciples et les compagnons de Jésus a pour effet de placer ceux qui suivent ainsi le Seigneur à toute heure dans toutes sortes de dangers: ils ne sont pas sur *terre ferme*, mais ils sont ballottés sur une mer orageuse et Christ est absent; — «il dormait». Un vent impétueux fond sur le lac, la nacelle se remplit d'eau et les disciples pleins d'effroi sont en péril. Mais Jésus était dans la même nacelle qu'eux. Celui qui a fait les mondes, le Fils de Dieu, était avec eux, et cependant ils sont effrayés et s'écrient: «Maître, maître, nous périssons», comme si Lui avait pu être englouti par les eaux, montrant ainsi qu'ils ne connaissaient pas *quel* était Celui qui était avec eux dans la nacelle. Pour nous qui lisons paisiblement les détails de cette scène, nous trouvons bien absurde l'incrédulité des disciples; mais n'en est-il pas de nous, hélas, exactement de même, spirituellement? N'avons-nous aucune crainte, quand nous sommes poussés çà et là par la tempête et que les flots bruient dans l'Eglise? Assurément oui, car plus d'un coeur a dit. «Qui nous fera voir des biens?» — oubliant ce que *Dieu* fait et opère, quoique l'homme lutte visiblement contre les desseins de Dieu. Mais on ne se moque pas de Dieu, et Dieu poursuit l'accomplissement de ses desseins à travers tous les orages que les hommes ou le diable peuvent susciter. Au chapitre 16 de l'évangile de Jean, nous voyons les disciples dans la tristesse, parce que Jésus s'en allait. Le Seigneur leur avait dit (25: 28): «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père; car le Père est plus grand que moi»; — à présent (chapitre 16) il leur dit: «Maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande: Où vas tu? Mais parce que je vous ai dit ces choses la tristesse a rempli votre coeur». Dieu accomplissait ses conseils de grâce en rédemption par le départ de Christ. Les disciples perdaient de vue que Dieu était à l'oeuvre dans tout ce qui se passait et que rien ne peut l'empêcher d'accomplir ce qu'il s'est proposé. Ils pensaient lorsque Jésus fut crucifié, que toutes leurs espérances étaient réduites à néant. Ils disaient: «Nous espérions que c'était Lui qui doit délivrer Israël» (Luc 24: 21), au moment même où, par la résurrection de Jésus, tout allait s'accomplir pour eux. Ils auraient dû demander: «Où vas tu?» (voyez Jean 16: 5). Ce n'est pas qu'il ne paraisse pas maintenant y avoir des périls, de la confusion, des afflictions; mais la foi regarde vers Dieu et voit Dieu à travers tout, et elle demande: Que fait le Seigneur? Où va le Seigneur? En tout et à travers tout, le Seigneur ne s'est pas détourné de son chemin de l'épaisseur d'un cheveu. Nous pouvons être dans la détresse; mais la foi ne dira pas que le Seigneur se tient loin; elle le sait près. Jésus permet que ses disciples soient en péril, que la nacelle s'emplit d'eau, et lui dormait, — *afin* de

mettre à l'épreuve la foi des disciples pour voir s'ils se confiaient réellement en lui, et si d'aussi folles pensées que celles qu'ils expriment, surgiraient dans leurs coeurs en présence du danger. «Maître, maître, nous périssons», s'écrient-ils, mais ils étaient dans la nacelle avec Christ, et les flots étaient impuissants contre eux. Il leur dit: «Où est votre foi?». Et il pouvait justement leur parler ainsi; car, si l'eau remplissait la nacelle, Lui aussi était là, et il pouvait dormir au milieu de l'orage. Mais les disciples ne pensaient pas tant à Lui qu'à eux-mêmes, et ils disent: «Nous périssons». Il en est exactement de même aujourd'hui: on peut être en danger avec Christ dans la nacelle, en tout temps, *aujourd'hui* comme *alors*, et Christ est réellement bien plus avec nous maintenant qu'il ne l'était alors avec les disciples, car il nous est bien parfaitement révélé, et nous sommes unis à Lui, un avec Lui, en sorte qu'il est avec nous à chaque instant dans la puissance de l'Esprit. Quelle que soit l'élévation des vagues, la mer n'engloutira pas son amour et ses pensées envers nous. Dieu éprouve notre foi, Il pose la question si nous avons cette foi qui réalise la présence de Christ de telle manière qu'elle nous tient calmes et en paix au milieu de l'orage comme dans les jours sereins. Ce n'était pas réellement à l'état de la mer, à ce qu'elle était calme ou agitée, que tenait le danger que Pierre courait (Matthieu 14), car *sans Christ* il aurait enfoncé aussi bien dans une mer calme que dans une mer agitée. Ce qui faisait que Pierre enfonçait, c'était que ses yeux s'étaient détournés de Christ et regardaient vers les flots. Si nous marchons avec Christ nous rencontrerons toutes sortes de difficultés, plus d'une mer orageuse; mais étant *un* avec Lui, *sa* sûreté est la nôtre. Notre oeil devrait se *détourner* des événements, quelque solennels qu'ils soient, — et ils le sont de nos jours, j'en ai le sentiment profond, — et demeurer fixé sur Christ. Oui, les temps sont graves, le mal croît; — mais tout est sûr et arrêté comme si le monde nous était favorable. J'ai vraiment peur de la manière dont beaucoup de bien-aimés frères s'occupent des événements, au lieu de regarder à Christ et de l'attendre. Le Seigneur Lui-même est la sûreté des siens; et que le monde suive son train comme il l'entend, aucun événement ne peut atteindre Christ. Nous sommes sains et saufs sur la mer, si seulement nos yeux ne regardent pas aux vagues et que nos coeurs soient concentrés sur Christ et sur les intérêts de Christ: alors le diable lui-même ne peut nous toucher.

Verset 26 et suivants. Quel tableau solennel des conséquences de la réjection de Christ par le monde! Christ vient et trouve l'homme entièrement sous la puissance du diable. Un homme d'entre les Gadaréniens était possédé; mais Christ le délivre, montrant ainsi qu'Il avait toute puissance sur l'ennemi. Une parole de Christ chasse les démons. «Le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable» ([1 Jean 3: 8](#)). Quel fut l'effet de cette délivrance opérée par le Seigneur? — «Tous ceux qui habitaient le territoire des Gadaréniens *prièrent Jésus de s'en aller de chez eux*». Ces Gadaréniens, qui avaient supporté les démons, parce qu'ils ne pouvaient pas s'en débarrasser, ne veulent pas supporter Christ, et ils le prient de s'en aller de chez eux! L'homme voudrait bien enchaîner «Légion», s'il pouvait, car il n'aime pas les effets de la puissance de Satan; mais la *volonté* de l'homme est opposée à Christ; l'homme a une haine délibérée contre Christ. Le Seigneur vint dans le monde, plein d'amour et de puissance, pour délivrer des conséquences du

péché; mais l'homme rejeta Christ, et Dieu ne demeure pas là où la *volonté* est résolue et déterminée contre Lui. Quand les Gadaréniens demandèrent à Christ de se retirer de chez eux, il monta immédiatement dans la nacelle et s'en retourna. Le monde dans lequel nous vivons est comme ces gens: il a tranquillement rejeté Christ. Mais Dieu les abandonna-t-il, quoique Christ s'en soit allé pour un temps? Non, il ne le fit pas; bien au contraire il envoya au milieu d'eux l'homme qu'il avait guéri, afin qu'il leur racontât quelles grandes choses Dieu lui avait faites: et c'est là ce que les disciples de Christ ont fait dans le monde; et le résidu délivré, lui aussi, dira au monde quelles grandes choses Dieu aura faites pour lui.

Les «porcs» me semblent représenter l'état des Juifs après qu'ils ont rejeté Christ. Le Seigneur sans doute permet aux démons d'entrer dans les pourceaux, car les porcs, n'ayant pas de passions à eux, étaient poussés par les démons à se précipiter dans la mer, montrant que c'était leur possession par les mauvais esprits qui les poussaient à la destruction. Nous savons par Joseph et d'autres sources historiques qu'il est difficile de se figurer l'infatuation avec laquelle les Juifs se précipitèrent vers leur propre ruine, lorsque ces puissances gentiles vinrent et foulèrent la sainte ville. Leur ruine fut la conséquence de la réjection du Seigneur dont ils se rendirent coupables.

Le Seigneur nous fournit par le moyen de faits réels deux autres tableaux de ses voies pour délivrer. Au verset 40 et suivants, nous trouvons le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus qui nous présente en figure (dispensationnellement) l'histoire d'Israël: Le Seigneur s'en allait guérir Israël qui se mourait; mais pendant qu'il était en chemin, le peuple le serrait. Et «qu'il était venu faire, il le fit; car le monde le serrait tandis qu'il était en chemin pour guérir «la fille de mon peuple» qui était malade. Quiconque pouvait le toucher par la foi trouvait la guérison, la puissance sortant de lui. La fille de Jaïrus «se mourait»; l'homme n'a pas été déclaré mort avant que Christ ait été crucifié. Avant que Christ vint, il n'y avait pas de guérison pour l'homme. Abraham a désiré de voir le jour de Christ (Jean 8: 16). Il y a eu des prophètes qui ont parlé de Christ comme de Celui qui guérirait; la bénédiction était promise, mais il n'y avait pas de médecin. «N'y a-t-il point de baume en Galaad»; N'y a-t-il pas quelqu'un pour guérir? Non, il n'y avait personne; car aucun médecin ne pouvait guérir la condition de l'homme jusqu'à ce que Christ vint; et quand il vint, on le crucifia. En lui il y avait une puissance vivante, car lorsque la foule le pressait, une femme touche seulement le bord de son vêtement, et il sort de lui de la puissance qui la guérit. La guérison ne dépendait pas de l'état de ceux qui étaient guéris, mais de la puissance de Celui qui guérissait. Des médecins pouvaient appliquer remède après remède, tout était inutile jusqu'à ce qu'il vint, Lui qui pouvait communiquer la vie, alors tout changeait. Quand les foules le serrent, Jésus reconnaît que quelqu'un l'a touché du toucher de la foi, et il dit: «Quelqu'un m'a touché; car je sais qu'il est sorti de moi de la puissance»; et avant qu'il intervienne dans la puissance et la gloire de la résurrection pour apporter la vie d'entre les morts en Israël, il guérit parfaitement là où il y a de la foi, car le Seigneur est toujours vivant pour répondre à la *foi*. La femme se cachait, car elle avait honte de se montrer à cause du sentiment qu'elle avait du mal dont elle avait eu besoin d'être guérie. Mais elle ne pouvait

être cachée. Le coeur craint toujours de s'ouvrir, tant qu'il est replié sur lui-même; mais lorsqu'il regarde vers Christ, il s'ouvre à Christ, car c'est là toujours l'effet de la présence de Jésus sur l'âme. La honte, la réputation, le caractère qu'on peut avoir aux yeux des hommes, tout s'efface devant le sentiment de *ce que Lui est*. Quand la grâce atteint le fond du coeur, tout le reste est facilement abandonné. Un lien s'était formé entre l'âme de cette femme et Christ: «Ta foi t'a guérie; va-t-en en paix». Le Seigneur apporte la paix et une consolation parfaites dans l'âme de cette femme: car il ne guérit pas seulement, mais il se fait connaître aussi. La femme ne doit pas seulement être guérie, mais elle doit recevoir de sa bouche l'assurance de la paix.

Dans ce moment, quelqu'un vient de chez Jaïrus, disant: «Ta fille est morte; ne fatigue pas le Maître», car ces gens pensaient que Jésus pourrait bien peut-être guérir la jeune fille aussi longtemps qu'elle serait encore vivante; mais maintenant qu'elle était *morte*, ils supposaient qu'il ne pouvait plus rien. Dans cet état la jeune fille est une image d'Israël qui est *mort* devant Dieu, comme le sont les nations, assurément. Mais Jésus répond, disant : «Ne crains pas; crois seulement, et elle sera sauvée». Et quand il arrive dans la maison, il ne laisse entrer personne que Pierre et Jacques et Jean (les colonnes de la gloire future, pour le temps où il viendra comme la résurrection et la vie pour la nation morte) et le père de la jeune fille et la mère.

Nous trouvons donc, dans ce chapitre, un tableau de ce qui s'accomplissait alors et de ce qui arrivera dans l'avenir. La semence, «la parole» est semée; nous apprenons quel effet elle produit, l'usage que l'homme en fait. Dieu nous fournit l'explication de tout ce qui arrivait et qui était parfaitement connu et arrêté dans sa pensée; et si un orage s'élève, et si Christ paraît dormir et semble insensible au danger, quoique «Celui qui garde Israël ne sommeille ni ne s'endorme» (Psaumes 121), comme disciples nous sommes dans la nacelle avec lui. Qu'il nous donne de nous reposer sur cette assurance en toute simplicité et sans laisser nos coeurs se tourner ailleurs, car Christ est dans la nacelle aussi bien que l'eau. Il faut seulement que le regard de la foi demeure arrêté sur Lui; et alors, adviene que voudra, nous dirons: «Qui nous séparera de l'amour du Christ?... Au contraire, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8). Plus alors il y aura de difficultés, plus aussi il y aura de bénédiction, à cause de l'exercice de la foi.

Chapitre 9

Après nous avoir fourni au chapitre 8 un tableau de tout ce qui s'accomplissait, si je puis dire ainsi, le Seigneur, au chapitre 9, soulève la grande question quant à sa propre personne: Qui était-il? Et puis il dit à ses disciples que quelques-uns d'entre eux verraient sa gloire, car la montagne de la transfiguration montre ce que sera la gloire du royaume. Pierre parle de cette scène comme de «la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ», «lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1: 16 et suivants). Mais c'était un témoignage final ici que les

disciples étaient appelés à rendre, quoique la gloire dût venir; et comme preuve de ce caractère de leur témoignage, les disciples devaient secouer la poussière de leurs pieds lorsqu'ils n'étaient pas reçus. Il est intéressant de remarquer toutes les circonstances qui mettent en évidence le fait que c'était le Seigneur lui-même qui était là, et qui mettait ainsi Israël à l'épreuve. Il opérait des miracles et pouvait conférer à d'autres le pouvoir d'en accomplir, nous l'avons vu; mais ici il ne confère pas seulement la puissance à qui il veut individuellement, il fait quelque chose de plus: il confère la puissance à un *certain nombre d'hommes réunis*, leur donnant puissance et autorité sur les démons.

Nous avons signalé trois choses en rapport avec le témoignage du Fils de l'homme: 1° le témoignage de Dieu à son sujet; 2° la misère de l'homme ôtée par lui; et 3° les démons chassés, triple preuve que c'était réellement le Seigneur qui visitait ce monde en grâce et en puissance. La manifestation de la puissance aura lieu quand le moment sera venu; mais le Seigneur, en sa personne, introduisait la manifestation de ce qui alors sera plein et parfait, et qui était ainsi une anticipation «des miracles (litt.: puissances) du siècle à venir», dont parle l'épître aux Hébreux (6: 5). Ce n'est pas ici la rédemption, mais l'exercice de la puissance vis-à-vis de l'inimitié de l'homme contre le Seigneur; et les hommes n'ont pas voulu de lui quand il s'est ainsi présenté.

Verset 3 et suivants. Le Seigneur envoie ses disciples; et en faisant ainsi, il règle toutes les circonstances du chemin qu'ils auront à parcourir: tandis qu'il était avec eux, il pourvoyait à tout ce qu'il leur fallait; — ils ne manquaient de rien (comparez Luc 22: 35). La puissance du Seigneur était là pour prendre soin d'eux partout où ils allaient. Plus tard, lorsqu'il fut sur le point de les quitter, il leur dit de prendre une épée leur montrant qu'ils auraient à se garantir eux-mêmes, pour ainsi dire; mais tandis qu'il était avec eux, il les gardait et prenait soin d'eux. Ainsi à propos de l'ânon sur lequel il devait entrer à Jérusalem, il montre son autorité royale et divine à la fois, disant: «Le Seigneur en a besoin» (Luc 19: 29-34). — Les disciples s'en vont, prêchant l'évangile et guérissant partout. Alors s'élève la question de sa personne: «Hérode... étant en perplexité de ce que quelques-uns disaient que Jean était ressuscité d'entre les morts...»; Jésus voulait que les consciences fussent exercées à son sujet. Deux choses, on le voit, sont mises en évidence dans l'homme par cette question: d'un côté, la curiosité est excitée, — d'un autre côté, la perplexité et la crainte.

Versets 7-9. Jésus poursuit son chemin, et partout où il y a une oreille pour entendre, il est pour l'homme le ministre de la *grâce du royaume*.

Versets 11-12. Les disciples lui demandent de renvoyer la foule, «afin qu'ils s'en aillent aux bourgades et aux champs d'alentour et s'y logent et trouvent des vivres». Non, dit le Seigneur, «vous, donnez-leur à manger». Il ne dit pas qu'il les nourrirait, mais il communique à d'autres la même puissance qu'il avait lui-même, et il veut exercer leur foi dans ce qu'il pouvait faire par eux. Ceci s'applique à l'église, maintenant: la foi use de la puissance qui est dans le Chef (la Tête). «Vous, donnez-leur à manger». Ce que Jésus attendait, c'est que la foi usât de sa puissance divine, de ce que les disciples voyaient en

Lui. Nous devrions ainsi compter sur la puissance qui est dans le Chef. Le Seigneur mettait la foi des disciples à l'épreuve: «Vous, donnez-leur à manger». Mais, non, hélas! ils n'avaient pas de foi; ils faisaient le compte de leurs ressources: «Nous n'avons pas ici plus de cinq pains et de deux poissons!». Il en est ainsi de nous! Nous n'avons point de foi! De la mémoire n'est pas de la foi. Il frappa le rocher et les eaux jaillirent et les ruisseaux débordèrent. Mais pourrait-il bien donner aussi du pain? Il nous donne de l'eau, mais peut-il nous donner de la nourriture? Nous savons qu'il a fait cette chose; mais pourrait-il bien aujourd'hui faire cette autre chose? Il faut que nous sachions compter sur l'énergie de l'amour du Seigneur et nous attendre à ses soins pour nous. Quand il dit à ses disciples: «Vous, donnez-leur à manger», ils auraient dû s'attendre à ce qu'il leur donnerait la puissance pour faire ce qu'il leur disait. Jéhovah était au milieu d'eux, exerçant sa puissance; mais leur réponse trahit leur affreuse incrédulité. L'incrédulité exclut Dieu et se réduit à ce qu'elle voit: «A moins que nous n'allions et que nous n'achetions de quoi manger...». Mais lui les fit asseoir par rangs de cinquante chacun... «et ils mangèrent tous et furent rassasiés». Le Psaume 132 avait dit: «Je rassasierai de pain ses pauvres»; et ici en Jésus cette parole s'accomplissait. Le psalmiste parlait de leur Roi. Jéhovah avait choisi Sion; il l'avait désirée pour sa demeure; et ici il montrait par un miracle qu'il était là pour accomplir sa promesse car il rassasiait de pain leurs pauvres. Il ne transmettait pas seulement la puissance par ses disciples, mais il était *lui-même* au milieu d'eux; non pas seulement comme un homme, un messenger; mais selon l'expression de Hébreux 2, la parole «commença d'être annoncée par le Seigneur». Il était, Lui, «l'Apôtre». D'autres furent envoyés après Lui; mais lui vint le premier comme l'Apôtre d'Israël. — C'est une chose bien solennelle de penser que le Seigneur a réellement visité ce monde! Il est venu et il s'est présenté d'abord à son peuple d'Israël; mais Israël ne voulut pas de lui! Nous apprenons ainsi quel est le monde dans lequel nous sommes. Dieu agit maintenant en grâce envers les hommes, quoique son Fils ait été rejeté.

«Et de ce qui leur restait, on ramassa douze paniers de morceaux». Remarquez en passant, que le nombre *douze* est l'expression du pouvoir exercé en rapport avec le gouvernement: il y a douze apôtres, douze portes de la ville dans l'Apocalypse, etc.

Jusqu'ici nous avons vu Christ se présentant au milieu d'Israël comme le Messie: maintenant le voici un homme dépendant, priant. Il était Emmanuel, Dieu avec nous; il était Fils de David, il était Fils de l'homme: il résume en Lui toutes ces gloires. Alors il soulève au milieu des disciples la question: «Qui disent les troupes que je suis?» (versets 18 et suivants). «Et répondant ils dirent: Jean le baptiseur; d'autres Elie, etc.»; les uns une chose, les autres une autre. Mais Pierre dit: «Le Christ de Dieu!» — sur quoi Jésus leur défend de dire cela à personne. C'était la foi, quelque faible qu'elle fût, qui avait dicté la réponse de Pierre; c'est pourquoi il n'a pas besoin d'y réfléchir. Avec une parfaite assurance, il dit: «Le Christ de Dieu!» La foi fait toujours ainsi. Quand l'Esprit de Dieu applique la vérité avec puissance, il n'y pas dans l'âme d'incertitude à son égard. Un homme peut croire ou ne pas croire que Christ est le Fils de Dieu; mais son esprit peut travailler et l'amener à penser

peut-être: Je ne l'aime pas assez pour être sauvé, et ainsi l'incertitude entre dans l'âme. Mais quand l'Esprit montre avec puissance que quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, alors je le crois, et je vois que Dieu «ne se souviendra plus» de mes péchés. L'Esprit peut conduire un homme à penser aux conséquences d'une vérité.

Verset 21. Le Seigneur laisse maintenant ce qui a été déjà mis en évidence, et il se présente à ses disciples comme le Fils de l'homme; et comme tel il va souffrir, il sera crucifié. Il faut par conséquent qu'ils sachent prendre leur croix et le suivre. Jésus leur annonce quelque chose de tout nouveau: Il allait être rejeté et crucifié; puis il ressusciterait le troisième jour. Il ne reste pas sur le terrain *messianique*, mais il place l'espérance des siens dans une sphère qui est entièrement au delà de celle qui se rattache au Messie. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive». «*Chaque jour*», — là est l'épreuve. Un homme, par un mouvement héroïque, pourrait prendre sa croix une fois pour toutes, et il deviendrait un objet d'admiration pour plusieurs; on écrirait sur lui beaucoup de livres, peut-être; mais il est bien difficile de poursuivre son chemin chaque jour en se reniant soi-même et sans que personne en sache quoi que ce soit. Ce que le Seigneur disait revient à ceci, que si vous épargnez la chair dans cette vie, vous perdrez votre vie dans la vie qui est à venir: «Et que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se détruit lui-même et se perd lui-même?». Ou: «Que donnera un homme en échange de sa vie?». Il ne s'agit pas d'abaisser la vie au niveau de la chair; mais si vous faites la perte de votre vie ici-bas, vous la trouverez ailleurs, au dessus et au delà de ce monde; «car quiconque veut sauver sa vie la perdra; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, celui là la sauvera». Faire abandon de ce monde pour la *vie éternelle* ou pour la misère éternelle, voilà ce dont il s'agit réellement! «Que profitera-t-il à un homme?». — Il faut de *toute manière* que vous fassiez la perte de ce monde: vous ne pouvez pas le conserver.

Là est la gloire du royaume; là est la manifestation de la gloire à venir. Ces affections et ces dispositions qui attirent l'âme vers Jésus ne peuvent trouver leur satisfaction ici-bas. «Ils montrent clairement qu'ils cherchent une patrie; c'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu»... (Hébreux 11: 13-16). «Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans *sa gloire*». «Voici comme le Fils de l'homme et il vint jusqu'à l'Ancien des jours ... et il lui donna la seigneurie, l'honneur et le règne ...» (Daniel 7: 13). Mais il vient aussi dans la gloire du Fils de Dieu, la gloire de son Père et dans la gloire des anges. Les anges le servent Lui qui les créa, car ils ont été créés pour Lui aussi bien que par Lui, et ainsi ils le glorifient lui le Fils de l'homme, lui rendant la gloire qui lui appartient, car il n'a pas perdu un atome de sa gloire: «Tu l'as établi sur les oeuvres de tes mains ...». «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage». Au Sinaï il était entouré de cette même gloire: «La loi a été ordonnée par des anges...» ([Galates 3: 19](#)). «La cavalerie de Dieu se compte par vingt mille, par des milliers...» (Psaumes 68).

Nous trouvons maintenant la gloire manifestée sous ce triple caractère dont nous venons de parler (verset 26). Il apparaîtra dans cette gloire, quand il sera manifesté; et il aura honte de ceux qui auront eu honte de Lui parce qu'ils n'auront pas su renoncer à des avantages présents. Je ne parle pas ici de la maison du Père qui a, il va sans dire, un autre caractère. Il s'agit ici du royaume manifesté à la terre dans sa gloire.

Verset 28. «Et il arriva... qu'il monta sur une montagne pour prier». Ce détail ne se retrouve pas dans les autres évangiles. Le Seigneur allait montrer sa gloire à ses disciples, afin de faire connaître sa puissance et sa venue (voyez [2 Pierre 1: 16](#)); et d'après les autres évangiles, nous savons qu'*une semaine* après cet événement, il monta à Jérusalem où il devait être crucifié. — «L'apparence de son visage devint tout autre» (verset 29). Un changement complet a lieu ici. Jésus parle de son «départ», qu'il devait accomplir à Jérusalem, où il aurait dû être *couronné*, mais où il va pour être crucifié. Là, à Jérusalem, où cette corne de David devait germer, cette racine de David sera prise et crucifiée et mise à mort par des mains iniques. C'est ici qu'il faut chercher le centre profond de tout le changement qui s'accomplit. «Et voici, deux hommes qui étaient Moïse et Elie parlaient avec Lui». On peut considérer ce fait sous deux aspects différents. Nous pouvons l'envisager à un point de vue dispensationnel, regardant Moïse et Elie comme représentant respectivement la loi et les prophètes. A ce point de vue Moïse avait une place très particulière, car c'est par lui que la loi fut donnée; mais la place d'Elie était presque aussi importante parce que quoique les Juifs fussent dans une position bonne et vraie, ils y avaient failli et étaient déchus, — c'est pourquoi Elie s'en retourne à Horeb. Les autres prophètes ne furent jamais appelés à opérer des miracles; à part le fait du cadran d'Achaz (Esaïe 38: 8) nous n'entendons parler d'aucun miracle dans Esaïe, Jérémie, Osée, Habacuc, etc.... Ces prophètes envoyés de Dieu montraient que Dieu prenait soin d'Israël; mais dans tout ce que nous apprenons d'eux, il n'y a aucun événement qui ressemble à l'appel qu'Elie adresse à Israël pour le ramener à Dieu. Elie nous apparaît comme celui qui maintient la loi lorsque le peuple s'en est grossièrement détourné, quoique tous les prophètes, même jusqu'à Malachie (voyez Malachie 4: 4), rappelassent à l'observation de la *loi*.

Moïse et Elie disparaissent et Jésus est laissé *seul*. La loi avait disparu, la prophétie avait pris fin, et Christ reste *seul* et il allait être crucifié. Tout l'édifice bâti par la loi et les prophètes (non pas le témoignage rendu par eux, mais la loi comme donnée à l'homme dans la chair) est renversé, parce que l'homme en vint jusqu'à tuer le Seigneur venu en chair: tout est fini désormais. Pierre aurait voulu placer ensemble et comme sur la même ligne le Seigneur et ses deux compagnons: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, etc....» Mais à ce moment Moïse et Elie disparaissent, et une voix de la nuée se fait entendre disant: «Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le» (verset 35). C'est maintenant la justice de Dieu sans loi, en Jésus. La *loi* n'envoya pas Christ. Quelle loi eût-on pu imposer à Dieu pour qu'il l'envoyât? L'amour divin seul pouvait avoir une telle pensée. «La *grâce* règne par la justice» (Romains 5: 21). La loi était bonne et parfaite; mais Christ dépassait de beaucoup la loi. Moïse et Elie ne devaient

donc avoir aucune place avec Lui. Dieu le Père les fit disparaître quand Pierre désire de les associer à Jésus. Ils disparaissent: et ce fait est la chose importante pour nous. Chaque parole de la loi et des prophètes est la vérité de Dieu; mais la loi et les prophètes sont jusqu'à Jean. Maintenant le Fils de Dieu est le messenger de l'amour du Père et celui qui accomplit la justice divine. Quand il est là, la voix dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le et Jésus est laissé *seul*.

Remarquez aussi que quand Moïse et Elie parlent avec Lui, ils sont occupés de sa *mort*. Une chose occupe le ciel et la terre: Jésus allait souffrir la croix là où il aurait dû être Roi. En pareille circonstance, le ciel et la terre n'avaient pas à s'entretenir d'autre chose que de sa mort. Il en est de même pour nous: le grand sujet qui doit nous occuper relativement au Messie, c'est qu'il mourut. Quoiqu'il eût pu détruire tout le mal qui était entré dans le monde, il faut qu'il meure, en grâce, je n'ai pas besoin de le dire. Tout doit prendre fin dans la mort, parce que la pensée de la chair n'est pas seulement sous la puissance de Satan, mais inimitié contre Dieu: c'est pourquoi il faut que le ciel parle.

Sion, le lieu même qu'il avait choisi, où Il avait été et où Il sera, le lieu spécial de la faveur de Dieu, doit être la scène de sa mort. C'est là qu'il est rejeté hors du monde qu'il venait sauver; c'est là que Celui en qui toute justice et toute perfection humaine et divine sont concentrées doit mourir. Toute la nature de l'homme, dans les circonstances les plus favorables, toute sa méchanceté en dépit de la publicité, de la patience et de la variété des voies gouvernementales de Dieu, sont manifestées là.

Moïse avait pu s'occuper de l'homme comme homme, et faire jaillir de l'eau du rocher pour le peuple, en réponse à ses murmures. Le prophète pareillement avait pu dire: «*Comparaissons ensemble*». «Remets-moi en mémoire, et plaidons ensemble». Mais maintenant c'en est fait de tout cela. Dieu avait cultivé sa vigne; il avait fait pour elle tout ce qui pouvait être fait. Il restait encore une chose, — la meilleure, — son Fils. Il l'envoya; et ils le jetèrent dehors et le tuèrent. Désormais le témoignage au sujet de l'homme est celui-ci: il a «mis à mort le Prince de la vie»; il a «renié le Saint et le Juste» (Actes des Apôtres 3: 13). Nous n'avons jamais de paix jusqu'à ce que nous ayons trouvé le pardon par le Christ, à la croix. — Ici apparaît un vrai tableau du ciel; mais toutes les voies intermédiaires de témoignage manquent complètement de ce que nous trouvons en Christ sur la croix, parce que la vérité quant à ce que l'homme *est* réellement leur fait défaut, cette vérité qui ne fut mise pleinement en évidence que lorsque l'homme «mit à mort le Prince de la vie».

Quand Jésus abandonne sa position de Messie, il prend celle de Fils de l'homme qui doit souffrir et puis être élevé dans le ciel. Il n'est plus là comme le Chef d'Israël sur la terre, mais comme le Christ céleste, car il prend sa place dans le ciel quand il est rejeté par l'homme ici-bas; et ce grand fait devait donner un caractère au sentier de ceux qui le suivent. Ce caractère est double, savoir la réjection sur la terre et puis une place céleste. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive» (verset 23). Le Seigneur montre à ses disciples que l'appel céleste implique la croix ici-bas: il en a été ainsi pour Lui-même. La place glorieuse qui lui est

donnée dans le ciel dépendait, dans les conseils de Dieu, de la croix qu'il porta comme Homme. «Il s'abaissa Lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix; ... *c'est pourquoi* aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au dessus de tout nom...» (Philippiens 2: 6-11). La croix fut pour lui le chemin du ciel; et si nous devons avoir une place dans le ciel, il faut que nous passions par le même chemin. La croix était pour la destruction du péché et pour la destruction du «moi» dans lequel habite le péché. Il en est de même pour nous; c'est pourquoi Jésus dit: «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Nous avons besoin de l'appel céleste pour recevoir la puissance qu'il nous faut pour prendre et porter la croix; et c'est en même temps dans la mesure selon laquelle nous mourons aux choses d'ici-bas, que les choses célestes sont réalisées par nous. Quand le sang du sacrifice était porté au dedans du voile, la victime était menée hors de la porte: nous avons à sortir ainsi «hors du camp, portant son opprobre» (Hébreux 13: 11-14); et si nous saisissons la valeur du sang et que nous entrons au dedans du voile, nous prenons place là où la victime était brûlée, *hors du camp*; car tandis que nous sommes en Esprit là où le sang a été porté, au dedans du voile, nos corps sont là où le corps de la Victime a été brûlé, c'est-à-dire hors du camp. Le judaïsme plaçait l'homme dans une position intermédiaire: le Juif n'entrait pas au dedans du voile, et il ne sortait pas hors du camp (Hébreux 8: 10; 13: 10, 11). Christ allait prendre une autre place, et ses disciples doivent l'y suivre; et alors, pour les fortifier à cet effet, il leur montre la gloire de la position céleste. «Il prit avec lui Pierre et Jean et Jacques, et il monta sur une montagne pour prier, etc.» (verset 28). La partie céleste du royaume est représentée ici par Christ, Moïse et Elie; — la partie terrestre par les disciples (et il y a une partie qui fait allusion à l'Eglise ici-bas, à sa position sur la terre). Pierre parle de toute cette scène comme «de la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Pierre 1: 16). Christ lui-même dans la position de l'homme dépendant, c'est-à-dire priant, prend ses trois disciples avec lui sur une montagne. «Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil», endormis en la présence de la gloire, comme ils l'ont été à Gethsémané, — montrant ainsi ce que c'est que la nature humaine. Elle est sans force, dans la souffrance ou dans la gloire, pour fixer son attention sur Christ et les intérêts de Christ.

Moïse et Elie apparaissent dans la même gloire que le Seigneur; et nous, nous sommes les compagnons de Christ dans la même gloire, la gloire du royaume dans son caractère général, non pas, je n'ai pas besoin de le dire, la gloire essentielle de Christ. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15: 49), c'est-à-dire du Fils de Dieu dans la gloire. Nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2). «Quand Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 2). Notre part n'est pas d'être bénis sous le sceptre de Christ, mais d'être avec Christ. «Nous apparaîtrons avec lui en gloire», avec lui dans la même gloire. Nous attendons le Seigneur Jésus Christ des cieux comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire...» (Philippiens 3: 20, 21). Nous serons avec lui et semblables à lui; nous le serons tous, les uns

comme les autres, quoiqu'il doive y avoir différents degrés de gloire pour l'un et pour l'autre, car la mesure de Paul ne sera pas celle de chacun. Nous parlons ici de la gloire commune, et nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils» (Romains 8: 29). «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22).

Moïse et Elie sont parfaitement à leur aise dans la gloire; ils s'entretiennent familièrement avec Jésus; — ils ne lui présentent pas une requête, ils ne sont pas à ses pieds, quoique cette place précieuse nous appartienne aussi. Cette partie céleste de la scène est l'image de la *communion*, de la liberté familière de relation, qui est la même que celle des disciples sur la terre, quoique plus excellente. Sur la sainte montagne, dans la gloire, les compagnons de Christ avaient une intelligence plus profonde de ce qui les occupait que les disciples, mais c'était le même sujet qui les occupait. Nous apprenons ainsi quel est le genre de relation que nous avons avec Jésus maintenant, car nous appartenons à la partie céleste du royaume.

Le sujet de l'entretien du Seigneur avec Moïse et Elie n'est pas moins digne de remarque. C'est une chose toute nouvelle, car Christ aurait dû être un Roi. Mais l'homme était pécheur, et il fallait que le conseil déterminé de Dieu s'accomplît, savoir *la rédemption*: Jérusalem était la cité royale, et c'est là que son «départ» devait s'accomplir, là où il aurait dû être reconnu comme Roi. Il y avait complète intimité entre Lui et ceux qui parlaient avec lui quant au sujet qui occupait son cœur; car ils parlaient de sa mort. Plus tard, il dit à ses disciples quelles seraient pour eux les conséquences de cette mort: il fallait qu'ils se renonçassent eux-mêmes. «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues...». Le grand sujet qui occupait le cœur de Dieu devait être celui-là, pour nous. Une autre chose, c'est que c'est la gloire qui nous rend capables de parler de ce sujet. Nous ne pouvons pas en parler avant que nous ayons la paix avec Dieu par la connaissance du pardon des péchés. Aussi longtemps qu'un homme ne connaît pas ce pardon, il faut qu'il vienne à Dieu dans sa misère et qu'il trouve le pardon; mais quand il l'a trouvé, il peut le contempler et en jouir. En outre, Dieu voyait tout ce qui se passait dans l'âme de Christ quant à l'obéissance jusqu'à la mort... Nous ne cesserons jamais d'avoir de l'intérêt pour ce sujet glorieux; quand nous serons auprès du Père dans la gloire, il sera le thème absorbant. Christ dit Lui-même: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin...» (Jean 10: 17): combien plus *nous* ne l'aimerons-nous pas pour ce même motif? Pensez à ce que ce devait être que d'être occupé avec Christ de sa «mort»! Pensez à la connaissance qu'il avait de ce qu'il allait faire! Il savait ce qu'était l'homme, ce qu'était le conseil de Dieu. Il vint pour «réconcilier toutes choses avec Lui-même» (Colossiens 1: 20); et il accomplit si effectivement cette oeuvre de la réconciliation que l'oeil de Dieu ne pouvait plus voir que l'effet de ce sang en ce qui était lavé par lui. Le Christ rejeté un Sauveur! — et ce sujet le fond de la communion avec Christ lui-même! Car «ils parlaient de sa mort».

Pierre dit: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, etc.» et immédiatement il y eut une voix de la nuée, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le!». L'effet de ce que Pierre voyait, fut de le porter à placer Moïse et Elie sur le

même niveau que Christ. Nous avons parlé de ce sujet plus haut, l'envisageant à un point de vue dispensationnel, la loi et les prophètes étant associés avec Christ; mais comme nous l'avons dit, on peut considérer la scène à un autre point de vue, remarquant que ce qui caractérisait le Fils lui était particulier. Rien ne pouvait être placé sur le même niveau avec Lui. C'est pourquoi nous trouvons ici le témoignage que le Père rend au Fils: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...!». Quand une fois un homme connaît le Sauveur, quoiqu'il sache aussi qu'il Lui sera semblable quand Il sera manifesté et que tous les saints lui seront semblables également, Christ cependant a la suprématie dans son coeur. Il est seul béni, étant souverain dans le coeur, en même temps qu'il est l'objet de la foi. Je prends mon plaisir dans les saints, mais Christ est le seul objet de la foi. J'entre dans cette communion avec le Père; j'ai les pensées du Père au sujet du Fils et les pensées du Fils au sujet de l'oeuvre; j'ai communion avec le Père et avec le Fils. Nous ne pouvons pas avoir communion avec le Père au sujet de l'oeuvre de la rédemption parce que le Père n'a pas été fait homme. Remarquez que le Père ne dit pas: Ceci est mon Fils que vous devez adorer et admirer, mais il parle de ses propres pensées quant à Lui, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Pourquoi «bien-aimé»? Le voici: «C'est pourquoi le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie». Ainsi je sais que j'ai une même pensée avec le Père, quand je trouve ma joie dans le Fils et dans la mort du Fils. Le Père, je le répète, communique ses propres pensées au sujet du Fils, et par la puissance du Saint Esprit ces pensées sont versées dans mon âme; et comme conséquence, je sais que celui qui a la vie éternelle ne viendra jamais en jugement (voyez Jean 5: 24).

Remarquez aussi comment ils entrèrent dans la gloire excellente. Une nuée vint, qui les couvrit de son ombre. La nuée est le «Shechinah», le lieu de la demeure de Dieu, qui avait été donné au peuple pour le conduire à travers le désert, et Israël devait marcher ou s'arrêter, selon que la nuée se levait ou s'arrêtait (voyez Nombres 9). La nuée était la présence divine. «Et ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée». Ils ne sont pas protégés par la nuée comme Israël l'avait été et comme il le sera plus tard, «car sur toute gloire il y aura une couverture» (Esaïe 4: 5, version anglaise), mais ici ils entrent dans la nuée; et entrer dans la nuée, c'était entrer dans la présence du Père, maintenant un lieu d'habitation pour nous. C'est de là que la voix du Père se fit entendre: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...»; c'est de là qu'ils apprirent qui était ce Fils. Il avait été avec eux comme l'un d'eux. Il était le Fils bien-aimé du Père, dans une position digne d'adoration, mais le compagnon de leurs coeurs. *Lui* les amenait «au Père», la seule place dans laquelle la rédemption nous introduit, pour ce qui est de notre relation avec Dieu. Jusqu'à ce qu'un homme connaisse la rédemption et soit amené dans la présence du *Père*, il ne peut jamais savoir ce que c'est que l'amour du Père; mais une fois qu'il est arrivé là, il ne peut jamais connaître la fin de cet amour. C'est un genre d'amour que le prodigue (Luc 15) ne connut jamais avant qu'il fût dans les bras de son père. Il avait des doutes et des craintes pendant qu'il s'en allait vers lui, et des pensées quant aux mercenaires, mais rien de tout cela quand il fut dans la maison de son père. Cet amour n'est connu que par l'enseignement du Saint Esprit en nous, — dans la nuée, — Dieu en nous. C'est dans la présence de la gloire, réalisée

par la foi maintenant, que nous connaissons la puissance de la rédemption, et par sa gloire et sa vérité elle efface toutes les autres relations.

Remarquez *quels* sont ceux à qui cette gloire est révélée. Ce sont des saints vivants sur la terre, Pierre, Jacques et Jean; et il en est de même pour nous. Les vérités écrites dans ce livre ne nous sont pas données pour les connaître dans le ciel. Est-ce que l'amour du Père ne serait connu que lorsque nous serons dans le ciel? La rédemption serait-elle connue seulement là? La relation de Dieu avec ceux qui étaient sur la terre était-elle moins intime que l'était sa relation avec ceux qui étaient dans le ciel? Nullement. La communication de Dieu est adressée à Pierre, à Jacques et à Jean, non pas à Moïse et à Elie. La voix du Père était pour des hommes sur la terre. Nous apprenons ici la réjection de l'homme, et la grâce qui nous a amenés à avoir une part dans la gloire.

Dans ce qui suit (versets 57 et suivants), nous voyons le Seigneur descendant au milieu de la foule de ce monde; il ne reste pas sur la montagne. Nous pouvons écouter et jouir; mais il faut que nous descendions de la montagne et que nous passions à travers ce monde. Le Seigneur descend, et rencontre trois choses: une grande foule, la puissance de Satan et l'incrédulité des disciples. Il ne se tient pas à l'écart ici, mais il s'approche d'une foule. Quel tableau de détresse nous trouvons ici! — Le fils d'un homme qui avait un démon, et le cœur du père plus torturé que le corps du fils! Le monde pleurera jusqu'à ce qu'il soit las de pleurer, et puis il recommencera son même train.

Nous avons vu plus haut comment le Seigneur était venu dans la manifestation de sa puissance et avait lié l'homme fort. Les disciples n'ont «pas pu» le faire. Le pouvoir de Satan reste le même jusqu'à ce jour, Satan n'est pas littéralement jeté dehors; il reste «le chef du monde» (Jean 14: 30), caractère qu'il a acquis et non pas perdu par le christianisme. Il sera lié; son pouvoir sera renversé de fait, et non pas seulement pour la foi (voyez Apocalypse 20: 1-3; 7-10). La question, quant au droit de Satan, devait être vidée. Qu'est-ce que le Seigneur dit de lui? «Maintenant est le jugement de ce monde. Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (Jean 12: 31). Son droit, c'est: «il sera jeté dehors»; mais Christ n'a pas encore exercé ce pouvoir. C'est pourquoi, dans les épîtres, l'Écriture parle de Satan comme régnant encore dans ce monde. Dans l'épître aux Ephésiens, elle l'appelle «le prince de l'autorité de l'air», «l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance». Plus loin elle parle des «dominateurs de ces ténèbres...» (Ephésiens 2: 2; 6: 12). Quand «les puissances du siècle à venir» sont pleinement manifestées, Satan sera jeté dehors entièrement; mais la scène que nous avons ici devant nous, et d'autres, montrent qu'il était alors présent et actif, comme il l'est encore. Le Seigneur dit: «Jusques à quand serai-je avec vous etc.?». Non pas parce que Satan était présent, mais parce que les disciples ne savaient pas user de la puissance qu'il avait apportée ici-bas; et c'est là ce qui mettait fin à la dispensation. Il en sera de même de celle dans laquelle nous nous trouvons. La puissance et la bonté de Dieu amenèrent Christ dans le monde; mais l'incapacité de l'homme à croire, pour user de cette puissance, mettra fin à la dispensation actuelle. Ainsi nous lisons dans l'épître aux Romains, chapitre 11: 22: «La bonté envers toi, si tu persévères dans cette

bonté, puisque autrement toi aussi, tu seras coupé». Mais jusqu'à ce que la grâce cesse, la porte est ouverte pour que nous trouvions notre refuge auprès de Christ. Pendant qu'il était ici-bas, dès que le père de l'enfant eut recours à Lui, il chassa le démon. Aussi longtemps que la grâce de Christ est à l'oeuvre, lors même qu'il n'y aurait qu'un seul croyant sur la terre et que tout le reste serait en chute autour de lui, le fidèle trouvera la puissance de Christ prête à s'exercer en sa faveur. Il est impossible que le besoin d'une âme ne soit pas satisfait, parce que, comme Christ est là, à qui on peut aller, on trouve du secours en lui. Quelque sombre que la dispensation puisse être, il y a toujours de la part de Dieu pour le fidèle exactement la grâce qui lui est nécessaire pour la position où il se trouve; non pas que Dieu veuille que nous fermions nos yeux à l'obscurité qui nous entoure, car si nous ne prenons pas garde à l'état de ruine au milieu duquel nous nous trouvons, la conscience est en mauvais état. Si je suis disposé à dire: «Pourquoi Christ ne resterait-il pas?» lorsqu'il dit: «Jusqu'à quand serai-je avec vous?» je suis insensible à l'état de chose qui m'entoure; mon âme n'est pas en état de répondre à ce que demande l'amour de Christ pour l'église; mais d'un autre côté, si je ne sais pas regarder en haut et compter sur la grâce de Christ pour satisfaire à tous les besoins qui se rattachent à un pareil état de chose, quelque mauvais qu'il soit, je suis sans force.

Verset 45 et suivants. «Et tous furent étonnés de la grandeur de Dieu». Il est bien humiliant de voir combien ils étaient *étonnés*. Ils ne témoignaient pas d'étonnement quant à la puissance du mal, et ils auraient dû compter assez sur la puissance de Christ pour être étonnés si cette grande puissance ne s'était pas exercée. Christ les ramène à la croix; «Vous gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Vous auriez dû être capables de recevoir cette puissance, mais il faut maintenant que vous connaissiez, non seulement la puissance de Christ, mais la croix d'un Christ rejeté. «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux». Nous avons plus à nous réjouir d'avoir nos noms écrits dans les cieux, que si un miracle devait être opéré demain: il y a plus de bénédiction à connaître la croix qu'à jouir de cette puissance qui chassait les démons. Christ eût voulu que les disciples eussent compris que le reconnaître comme le rejeté des hommes valait bien mieux que de recevoir de lui cette puissance des effets de laquelle ils venaient d'être témoins. Chers amis, vous ne pensez pas à ce que *Dieu* fait dans ce moment, si vous ne voyez pas qu'il ne s'agit pas maintenant de puissance sur la terre, mais de réjection.

Verset 46. «Et il s'éleva au milieu d'eux une question, celle de savoir lequel d'entre eux serait le plus grand». Quelle révélation dans ce fait! Quel égoïsme pénètre tout! Même quand Jésus mange la dernière pâque avec eux et qu'il institue la cène avant de souffrir, les disciples font de même: ce détail nous est fourni par Luc dans lequel sont mises en évidence tant de choses relativement à ce que l'homme est.

Nous voyons donc, d'après ce qui précède, qu'il faut que nous descendions de la montagne, — non pas pour être sans Jésus, mais pour apprendre ce que l'homme est.

Il n'est pas nécessaire de descendre de la montagne, comme disent quelques-uns, de peur que nous ne nous élevions là, car nous ne nous élèverons jamais tant que nous serons sur la montagne. Comme Pierre, nous pouvons être effrayés; mais nous ne nous enorgueillissons jamais quand nous sommes dans la présence de Dieu; c'est quand nous sortons de cette présence que nous sommes en danger. Paul ne s'enorgueillit pas outre mesure quand il se trouva dans le troisième ciel; mais après qu'il en fut descendu, il eut besoin d'une écharde en la chair, afin qu'il ne s'élevât pas (2 Corinthiens 13).

En outre, il y a une nécessité historique pour nous de passer par ce monde; mais Jésus était tout autant avec ses disciples quand ils descendirent de la montagne, que lorsqu'ils étaient sur la montagne, et c'est là notre consolation et ce qui doit nous encourager. Ne pensons pas un instant que nous ayons perdu Christ. Nous avons à le servir, à marcher avec lui, à apprendre de lui, et à discerner sa patiente grâce envers nous dans toutes les circonstances et tout le long de notre chemin. — Que le Seigneur, pendant que nous traversons ce monde, nous donne de connaître quel Christ nous avons, gardant nos cœurs purs du monde qui nous entoure, en sorte que, soit que nous ayons un avant-goût de la gloire ou que nous traversions la foule de ce monde, il *nous* soit toutes choses, comme il est toutes choses de la part de Dieu *pour* nous.

Verset 46 et suivants. Le Seigneur montre maintenant à ses disciples la place qu'il leur convient de prendre sur la terre. Ils ne sont pas appelés à être associés avec lui comme le Messie dans une gloire terrestre; la gloire du ciel, ils ne peuvent la posséder qu'à la fin; en attendant ils ont à prendre leur place avec lui dans la réjection. Ils étaient ainsi mis à l'épreuve, car dans ce chemin ils avaient à abandonner des choses qui étaient très bonnes en elles-mêmes: il fallait qu'ils haïssent père, mère, femme, etc., ne tenant pas compte de toutes ces relations terrestres qui avaient un droit sur eux et qui l'avaient particulièrement sur eux comme Juifs: «Honore ton père et ta mère». Toutes ces relations, quelque bonnes qu'elles fussent, ne pouvaient pas demeurer, à côté de la croix. Il fallait que tout fût sacrifié, que tout ce qui liait l'homme avec la terre fût entièrement rompu pour la foi, quand Christ était rejeté. Le caractère du monde a été pleinement manifesté en ce qu'il a rejeté Christ; ses oeuvres étaient mauvaises, et il rejeta la lumière. L'incarnation qui aurait dû être le lien pour amener la bénédiction de l'homme est rejetée; Christ accomplit la rédemption par sa réjection sur la terre, et il a une place dans le ciel. Ce fait change le caractère de toutes choses; il introduit le jugement du moi, ce qui n'aurait jamais eu lieu si Christ avait été couronné sur la terre. Mais «il a été livré entre les mains des hommes...». Celui-là, dont le nom même apportait la puissance et l'autorité, doit être livré. Si Christ avait eu sur la terre la place qui lui appartenait, le cœur de l'homme n'eût jamais été mis à l'épreuve, et cela par la raison que, si les hommes avaient vu manifestées sur la terre toute la dignité et la gloire qui lui appartenaient, la grandeur de cette gloire eut flatté leur chair. Mais la chair ne peut pas hériter du ciel; et quelle place a-t-elle à la croix? La croix et le ciel sont là si merveilleusement associés; et pour la chair, il n'y a de place ni à l'une ni dans l'autre. Il y avait une séparation complète entre l'homme et Dieu, et Celui qui y aurait porté remède,

les hommes le crucifièrent. Alors toute pensée charnelle qui était en harmonie avec un pareil acte doit être jugée. Les disciples étaient à disputer entre eux lequel serait le plus grand, — non pas le plus grand dans le monde, mais le plus grand dans la gloire. C'était le «moi» après tout. Ils n'ont pas besoin d'en dire beaucoup; mais leurs *pensées* sont jugées. Dans la lumière, tout est jugé. Jacob, dès qu'il a la parole de Dieu qui lui dit d'aller à Béthel, se tourne immédiatement vers sa famille et vers tous ceux qui étaient avec lui, disant: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous» (Genèse 35: 1-5). Et pourquoi? — Parce que tout est mis à découvert dans la présence de Dieu. Jacob a pu recevoir la bénédiction avant d'aller à Béthel; mais quand il se trouve devant Dieu, les idoles sont jugées. Quand il est délivré des idoles, il appelle Dieu «El-Bethel», le Dieu de Béthel. Les disciples raisonnaient entre eux lequel serait le plus grand; et quand Christ voit leur pensée, «il prit un petit enfant et le plaça auprès de lui, etc.». Nous apprenons ainsi quelle est notre place: nous devrions rechercher la dernière place, quoiqu'elle ne puisse jamais être notre part, parce que Christ l'a prise. Il s'abaissa sous le péché, sous la colère, sous la mort. Il prit la place la plus basse parce qu'il était le Serviteur de tous. C'est la place vraiment bénie pour nous; mais comme elle juge le «moi»! La croix juge le moi; — non seulement elle juge les idoles, mais le «moi».

C'est une grande bénédiction d'en avoir fini avec le «moi». Quand il y a place pour *Dieu*, nous pouvons être pleins de joie et de bonheur. Nous ne sommes pas humbles alors même que nous sommes occupés de notre néant ou de notre méchanceté; mais nous sommes humbles quand nous ne pensons pas à nous du tout. Quand nous apprenons notre néant et notre iniquité, nous sommes *humiliés*; si nous nous égarons loin du Seigneur, nous avons besoin d'être ramenés, et c'est là une opération humiliante. Il faut que nous jugions la chair en *nous-mêmes*. La juger dans un autre n'est pas difficile, mais ce qui nous manque, c'est de la juger en *nous*.

Verset 49 et suivants. Tout se dessine; le moment est venu: «Celui qui n'est pas contre vous est pour vous». Le Seigneur a conscience parfaitement de son entière réjection par l'homme; il l'a si complètement qu'il dit que celui qui n'était pas *contre* eux était démontré être *pour* eux. Christ était parfait; c'est pourquoi il était une pierre de touche parfaite pour les consciences des hommes; et pour autant que *Lui* est manifesté en nous, nous le serons aussi. Paul pouvait dire: «Si notre évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent...» (2 Corinthiens 4: 3). Comment se fait-il que Paul puisse parler ainsi? — Parce que l'évangile se répandait par lui aussi pur qu'il l'avait reçu. Jean dit: «Nous le lui avons défendu parce qu'il ne te suit pas avec nous». Voilà le résumé de tout: les disciples pensaient à eux-mêmes, non à Christ. Ils étaient occupés de leur propre importance, non de la gloire de *Christ*. S'ils avaient pensé à *sa* grandeur, ils se seraient réjouis de voir l'effet de son nom, — car cet homme chassait les démons en son nom, — et de voir comment son pouvoir était exercé par l'homme. Mais non, — ils sont occupés d'eux-mêmes autant que du Messie. Même *Jean* faisait servir ainsi le nom de Christ à rehausser sa propre importance. N'y a-t-il pas chez nous aussi quelque chose de semblable, une satisfaction dans ce qui élève le *moi*

aussi bien que Christ, au lieu que nous cherchions la gloire de Christ seul? Le Seigneur répond à Jean comme étant déjà absolument rejeté, anticipant l'heure qui approchait: «Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous». L'égoïsme même de Jean met en évidence la grâce de Christ: Si vous trouvez quelqu'un qui sache user de la puissance de mon nom, *réjouissez-vous-en!*

Verset 51 et suivants. «Il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem» (Luc 13: 33). Je vais recevoir une part dans le ciel, et vous aurez la même part; mais, pour l'obtenir, il faut passer par la réjection ici-bas. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et me suive».

«Or il arriva comme les jours de son assumption s'accomplissaient, qu'il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem». «J'ai rendu mon visage semblable à un caillou», dit Esaïe (50: 7). Jésus accomplissait la volonté de son Père ici, comme dans toute sa carrière. La rédemption dut être accomplie par la *croix*. «Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5: 8). Cette obéissance est la même qu'au commencement lorsqu'il venait au milieu d'Israël, disant: «Bienheureux, vous pauvres, etc.»; elle est plus *douloureuse*, et sans doute Christ sentait la différence; mais néanmoins il poursuit son chemin dans le même esprit et avec la même ferme résolution. «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si donc quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas...» (Jean 11: 9).

Il avait trouvé «sa viande» à faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé (Jean 4: 34), et il y avait de la joie pour lui en cela; mais dans la coupe de la colère qu'il allait boire maintenant il n'y avait point de joie. Il avait rencontré ici le mépris; là, il avait été frappé, rejeté du commencement à la fin; mais il n'avait rien rencontré qui fût pareil à cette coupe; c'est pourquoi il s'écria, disant: «S'il est possible que cette coupe passe loin de moi». Christ démontra sa perfection, car il sentit ce que c'était que d'être «fait péché». Sa sainte nature reculait devant cette coupe; toutefois il persévéra dans la même paisible, ferme et patiente obéissance, car «il dressa résolument sa face pour aller à Jérusalem», comme il fit toujours. Il connaît la volonté de son Père et il la fait; il tourne sa face vers le lieu où la volonté de son Père devait s'accomplir, ne regardant ni d'un côté ni de l'autre, mais *là*, — vers Jérusalem.

Nous aussi, selon la mesure dans laquelle notre oeil sera simple, nous suivrons le même sentier, marchant résolument vers la croix avec un seul but; et dans la proportion dans laquelle nous ferons ainsi, nous rencontrerons l'opposition de ceux qui ne dressent pas ainsi leur face. Mais le Seigneur dit: «Si quelqu'un me sert qu'il me suive» (Jean 12: 26). Paul s'appliquait à servir chaque jour, mais nous trouvons que le Saint Esprit lui avait défendu d'aller en Bithynie ou en Troade; et, cependant deux ans après nous lisons que «tous ceux qui étaient en Asie... ouïrent la parole du Seigneur» (Actes des Apôtres 19: 10). Il fallait que l'oeuvre de Dieu fût accomplie, mais il fallait qu'elle le fût au temps de *Dieu* et selon son commandement. Son serviteur n'avait qu'à suivre dans l'obéissance le chemin qu'il lui traçait: il en avait été de même de Moïse. La nature dirait de lui: Pourquoi ne pas rester à la cour de Pharaon afin que ceux qui sont là soient convertis, plutôt que de

l'abandonner? La chair ne peut pas comprendre ce à quoi la foi conduit. Ensuite après qu'il est sorti dans tout le zèle de son esprit, *l'énergie naturelle* intervient, mais alors il n'y a pas de délivrance; il faut que Moïse aille et qu'il soit berger quarante ans au désert pour être brisé et réduit à néant. Et quelle était la part d'Israël pendant tout ce temps? — Sa part était d'*attendre*. Alors, quand Moïse revient pour les servir, comment le fait-il? La chair réapparaît encore ici d'une autre manière. «Hélas! Seigneur, je ne suis point un homme qui ait ni d'hier ni d'avant d'hier la parole aisée...» (Exode 4: 10). Alors Dieu envoie Aaron avec lui, et l'oeuvre est faite dans la puissance de Dieu.

Verset 52 et suivants. «Et il envoya devant sa face des messagers; et, s'en étant allés, ils entrèrent dans une bourgade de Samaritains...; et ils ne le reçurent point parce que sa face était tournée vers Jérusalem». Son obéissance même, la simplicité de son oeil, qui le conduisent à faire la volonté de Dieu sans honneur, sans rien qui la rende attrayante ou qui lui fasse une réputation, sont la raison pour laquelle les Samaritains ne veulent rien avoir à faire avec Jésus. Remarquez l'opposition religieuse des disciples qui s'élèvent contre les Samaritains. Ceux-ci ne voulaient pas se soumettre aux voies de Dieu. *Christ s'y soumet*: c'est là la différence entre eux et lui; et les disciples demandaient que le feu descendît du ciel, comme avait fait Elie, et au lieu même où Elie fit le miracle. Dans leurs raisonnements charnels ils pensent que Christ est aussi digne qu'Elie de faire descendre le feu du ciel. C'est ici un autre genre plus subtil du «moi» que l'autre: il révélait l'apparence du zèle pour Christ; mais les disciples ne comprenaient pas le zèle de Christ; il n'était pas venu pour juger ni pour détruire la vie des hommes, mais pour *souffrir lui-même pour eux*. S'ils avaient compris les pensées de Dieu, ils se fussent soumis paisiblement. Pierre non plus ne comprenait pas la pensée du Seigneur quand il tira son épée et qu'il en frappa le serviteur du souverain sacrificateur. Tous les miracles d'Elie sont caractérisés par l'esprit de jugement, au contraire du service d'Elisée, qui avait reçu sa mission du ciel. Le témoignage *d'Elie* était un témoignage de jugement et de justice semblable à celui de Jean-Baptiste qui vint dans l'esprit et la puissance d'Elie, disant: «Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu, et déjà aussi la cognée est mise à la racine des arbres». *Elisée*, au contraire, avait la puissance qui communique la vie, et il était un type de la grâce. Elie passa à *travers* le Jourdain, (en type, la mort); tandis qu'Elisée vient de l'autre côté du Jourdain, en résurrection.

Verset 56. «Et ils s'en allèrent à une autre bourgade». Ce n'est pas une chose agréable que d'être foulé aux pieds; mais Christ le fut. Notre part, c'est de faire bien, et de souffrir en faisant le bien, et de l'endurer patiemment; et est-ce là tout? Oui, et cela est agréable et digne de louange devant Dieu. Christ vint pour souffrir, pour endurer toutes choses pour l'amour de Dieu et des siens; et il n'aurait pas fait cela s'il avait fait descendre le feu du ciel sur les Samaritains. *Nous* sommes appelés à suivre Christ en portant le témoignage de l'amour de Dieu dans le monde dans toute notre marche au travers de ce monde. Le monde en a besoin. Nous ne devons rien rechercher pour nous-mêmes, mais avoir Christ pour objet.

Dans la dernière partie du chapitre, le Seigneur continue à montrer comment les liens avec le monde doivent être rompus.

Versets 57-58. «Un certain homme lui dit: Seigneur, je te suivrai partout où tu iras»; mais Christ met cet homme à l'épreuve: «Tu ne peux pas me suivre» si tu n'as pas fait ton compte d'être associé à Celui qui n'a pas où reposer sa tête; mieux vaudrait s'en aller aux oiseaux de l'air pour trouver un nid, ou aux renards pour trouver une tanière, qu'au Fils de l'homme pour avoir un chez soi dans ce monde. Il ne fallait pas venir à lui maintenant comme à Celui qui avait les promesses, mais comme à Celui dont le sort était d'être entièrement et absolument rejeté. Le suivre ne pouvait pas s'allier avec les aises et le confort ici-bas: il devait être livré entre les mains des hommes. Il en est de même lors de sa naissance: l'hôtellerie était pleine, mais pour lui il n'y avait point de place; et si quelqu'un avait besoin de lui et le recherchait, lui, que célèbrent les anges, il fallait qu'il s'en allât à la crèche.

Verset 59. «Et il dit à un autre: Suis-moi». L'homme dont il est question plus haut avait besoin de quelque chose en outre de Christ; ici où Jésus dit: «Suis-moi» une difficulté s'élève immédiatement. C'est lorsque le Seigneur *appelle* quelqu'un que les difficultés se font sentir. Celui qui disait, sans l'appel de Christ: «Seigneur, je te suivrai partout où tu iras», n'avait pas le sentiment de ces difficultés; mais celui qui était appelé dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père». Il s'en va présentement, mais un lien qu'il sent le retient. Jésus dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts»; laisse-les, il faut que tu les abandonnes pour me suivre. Vous pouvez penser que les choses de la terre n'ont pas de puissance sur vous; mais allez et essayez ce que c'est que de les avoir, et vous apprendrez l'étendue de leur pouvoir. Un homme retenu par une corde s'en va aussi loin que va la corde, mais quand il arrive au bout il est arrêté. Un père avait les premiers droits selon la nature, et particulièrement pour un Juif, mais Christ dit: Je t'appelle dehors dans la puissance de la *vie*; je fais valoir mes droits pour la vie que je t'ai donnée, et ils rompent toute chaîne ici-bas. Il s'agit d'une vie au milieu de la mort. Ce «*premièrement*» dans la réponse de celui qui est appelé et qui dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», manifeste quelque chose qui va avant Christ, et qui fait dire à l'homme: Il y a quelque chose que *moi* je place avant *ton* appel. La mort était entrée, et le motif même que l'homme mettait en avant disait à Christ que les hommes étaient tous sous la mort. Il était parfaitement bon et juste que l'homme ensevelit son père; mais si la vie est venue et qu'il s'agisse de rédemption, d'être perdu ou sauvé, il faut se rendre à ce fait. A la lumière divine de la croix, Christ voyait tous les hommes morts; c'est pourquoi il dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». L'unique et seule chose à faire maintenant, c'est de suivre Christ: il s'agit de mort dans le monde ou de vie en Christ. *Où se trouvent les affections?*

Verset 61. «Un autre aussi lui dit: Seigneur, je te suivrai; mais permets-moi de prendre premièrement congé de ceux qui sont dans ma maison». Dans le cas précédent, l'homme avait dit: Lorsque mes premières affections seront satisfaites, je viendrai et te suivrai. Il n'a rien de bon là; et le Seigneur répond: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». Mais ici

l'homme n'avait pas rompu de coeur avec ceux qu'il avait laissés dans sa maison; il sentait qu'il fallait les quitter et cependant son coeur restait en arrière. Et Jésus lui dit: «Nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est propre pour le royaume de Dieu». «Souvenez-vous de la femme de Lot». «L'homme incertain dans ses pensées est inconstant dans toutes ses voies». Si Christ n'est pas le *premier* et le *dernier*, il sera toujours le *dernier*, car la foi n'est pas en activité. La question est si nous marchons comme des gens qui comprennent ce que la croix nous dit. La croix soulève le voile, montrant le squelette de ce monde; et quand je vois cette sentence écrite sur tout ce qui est dans le monde, sur le «moi» aussi bien que sur les choses extérieures et sur nos liens d'affection avec elles, j'apprends qu'il faut renoncer à tout, mais Christ *lui-même* et l'amour qui est en lui sont là pour faire face à la difficulté. La croix jugera et doit juger le «moi», et elle manifeste la volonté aussi, car il y a beaucoup de volonté dans cette crainte de la croix. On parle des droits des affections, mais il n'y a pas réellement et seulement les affections de famille; mais la volonté qui lie au «moi» se fait sentir. Les affections naturelles sont très bonnes, — l'absence de ces affections sera même un signe des derniers jours fâcheux (2 Timothée 3: 3); mais si vous avez le pouvoir de vous juger vous-mêmes, vous découvrirez que le secret de plus d'une de vos excuses est là, en fin de compte: ainsi dans l'affliction, dans les séparations, etc. Ce n'est pas l'affection qui est touchée, mais la volonté. Il y a de la douceur dans la douleur aussi longtemps que nous y réalisons Christ, et l'affection seule souffre. Mais si la volonté est en question, il y a rébellion, résistance, lutte, et il faut que le Seigneur juge tout cela, car tout ce qui est la chair et le moi ne peut jamais suivre Christ. Quels merveilleux détails que tout ce que nous lisons ici! Dieu passe par nos coeurs regardant dans les coins et les recoins. Et pourquoi? A cause de l'invariable et constante fermeté de son amour; et comme un père aime son enfant quand il n'est pas sage aussi bien que lorsqu'il se conduit bien, ainsi notre Dieu prend de la peine, si on peut dire ainsi, pour nous tous, alors même que nous sommes si méchants.

L'effet de tout n'est pas seulement de nous rendre pratiquement justes, mais heureux, — «imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). il faut que nous sachions, d'un côté, nous juger et voir ce qu'il y a à découvrir en nous, et d'un autre, voir la plénitude de la grâce divine en Christ.

Que le Seigneur nous donne de sentir toujours plus que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4), et que l'énergie de la chair ne peut pas faire l'oeuvre de Dieu, en sorte que nous apprenions à travailler comme *de la part* de Dieu, *pour* Dieu, et *avec* Dieu!

Chapitre 10

Le sujet qui nous a occupé dans le chapitre précédent se retrouve ici, lié avec le changement qui a eu lieu dans la position du Seigneur lui-même au milieu d'Israël et des hommes. Il ne faut plus désormais regarder au Messie sur la terre, mais vers le Christ céleste. Un autre trait est mis en évidence dans l'importance extraordinaire qui est

attachée à ce moment: le dernier témoignage étant adressé à Israël, en rejetant ce témoignage, ceux qui l'avaient entendu seraient dans une condition plus terrible au jour du jugement que Tyr et que Sidon. Ces villes-là se seraient repenties si elles avaient eu la vérité que *vous*, vous avez; mais vous ne vous êtes pas repentis! La bénédiction maintenant c'était que le Seigneur était présent ici-bas; et le Seigneur était si glorieux et excellent, que l'entendre était la source première de la bénédiction. Tout dépendait pour chacun d'une seule chose, le recevoir ou le rejeter, *Lui*. La mission des soixante-dix avait sa source dans la même patiente grâce que celle des douze qui l'avait précédée: s'ils n'étaient pas reçus, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds... Dieu ne s'arrête jamais, quelle que soit l'iniquité de l'homme, avant qu'il ait achevé son oeuvre. Sa grâce ne faillit jamais. Christ regarde à la puissance de la grâce en Dieu plus qu'à l'iniquité des hommes; et il poursuit patiemment sa course, disant: «La moisson est grande», quoiqu'il sût bien tout ce qui l'entourait. Il n'était pas comme Elie qui avait besoin qu'on lui rappelât les 7000 que Dieu connaissait, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Bahal. Il est entré par la porte, et passa à travers tout avec Dieu. Rien ne l'arrêta ni ne l'empêcha de rechercher ses brebis dispersées sur les obscures montagnes. Il mit sa vie pour sauver ses brebis, et aucune d'elles ne sera perdue.

Pour les rassembler, il poursuivait sa route dans la puissance de la grâce. Paul était rempli de cet esprit quand il dit: «J'endure tout pour l'amour des élus» (1 Timothée 2: 10).

Christ ne souffrit-il pas dans ce sentier? Voyez-le, fatigué de la route, assis sur la fontaine avec une pauvre pécheresse devant lui à laquelle il donne l'eau de la vie (Jean 4). Là il trouve de la viande à manger que ses disciples ne connaissaient pas; et il dit: «Les champs sont blancs pour la moisson». Il y avait autant de fraîcheur en Lui et il était aussi heureux dans son témoignage, quand il était ainsi assis sur la fontaine, conversant avec cette pauvre femme, que si tout Jérusalem l'avait reçu, parce que la fontaine était au dedans de Lui. En lui, il y avait «une fontaine d'eau jaillissant...»; et il en est de même pour nous. Si nous marchons avec Lui, nous serons affligés de toutes manières, mais non pas réduits à l'étroit; nous serons dans la perplexité, mais non pas sans ressource, nous serons persécutés, mais non pas abandonnés, abattus, mais non pas perdus» (2 Corinthiens 4: 8, 9). Le témoignage est dans des vases de terre, il est vrai; mais la fontaine est dans ces vases; — les disciples devaient être parfaitement dépendants de Dieu et indépendants de tout le reste. Ils devaient s'attendre à rencontrer des ennemis: «Allez, voici, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups». Vous ne pouvez pas faire d'un agneau un loup qui se défend lui-même. Pierre prit son épée pour en frapper l'esclave du souverain sacrificateur; mais le Seigneur l'arrêta, disant: «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée» (Matthieu 26: 52). C'est une chose difficile de souffrir toutes choses et de ne rien faire, d'être un agneau au milieu des loups, comme Sadrac, Mésac et Abed-Négo menacés de la fournaise, disant: «Il n'est pas besoin, ô roi, que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise de feu ardent...» (Daniel 3).

«Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne saluez personne en chemin», — non pas pour être impolis, mais pour ne pas perdre votre temps en cérémonies inutiles, etc....

Quand on est au service de Dieu et au milieu des ennemis de Dieu, il faut que Dieu soit tout. Il faut pour cela que votre coeur soit concentré en Lui, sachant que le monde a rejeté votre Maître et vous rejettera si vous lui êtes fidèles. La foi sait cela, et elle va en avant, non pas avec une prudence charnelle et avec une sagesse mondaine, mais comme sachant que faire et persévérant à le faire. La foi apporte toujours à la maison *la paix* (verset 5); elle produit l'inimitié, — deux contre trois, et trois contre deux, — parce que quelques uns veulent recevoir cette paix et d'autres n'en veulent pas: mais la chose qui est apportée est toujours la paix. «Le royaume de Dieu s'est approché de vous» (verset 9). Il ne s'agit pas seulement d'une déclaration que telle ou telle chose est la volonté de Dieu, mais de ce que, quoique vous fassiez, — que vous le receviez ou que vous le rejetiez, — «le royaume de Dieu s'est approché de vous». L'état du monde actuellement, c'est que le monde a rejeté le royaume. Le Fils de Dieu, le Roi, est venu dans le monde et a mis le monde à l'épreuve; et le monde a dit: Je ne veux pas de Lui. Ce fait n'a pas perdu sa solennité maintenant, car nous traversons le monde qui a rejeté Christ; nous lui apportons un message de paix,— de la paix qui a été faite, car le sacrifice a été offert (voyez Ephésiens 2: 11-17; 2 Corinthiens 5: 19-21). Il est aussi vrai que le témoignage a été rejeté: «Mais sachez ceci que le royaume de Dieu s'est approché de vous» (versets 10, 11). La foi amène ces choses dans sa propre sphère, n'ayant besoin que d'une chose, savoir de la parole de Dieu. La vue des yeux tend toujours à obscurcir le jugement de la foi; et si la foi n'est pas nourrie par la Parole, elle baisse et elle s'évanouit. Si nous ne nous nourrissons pas de la Parole, la foi n'est pas nourrie, car elle ne peut pas être nourrie par la vue des choses qui nous entourent. Quand le Seigneur parla à Jérusalem, disant aux Juifs que leur maison leur serait laissée abandonnée, les Juifs ne pouvaient pas, dans ce moment-là, voir les pierres tomber; mais ils étaient appelés à croire cette parole de Christ qu'ils entendaient. Le raisonnement naturel est nourri par ce que nous voyons, mais la *foi* est nourrie par ce que Dieu a révélé à l'âme.

«Toi, Capernaüm..., tu seras abaissée jusque dans le hadès» (versets 15), aux *yeux de Dieu*, non pas aux yeux de l'homme. Pour l'oeil de l'homme, Capernaüm peut donc être élevée jusqu'au ciel; et ainsi ce monde! Qu'est-ce que cela prouve? Que le monde durera aussi longtemps que Dieu le permettra, mais que sa parole sera accomplie qui dit: «la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 10). Il n'y a rien de stable ici-bas. Quand Dieu entrera sur la scène, où seront toutes ces choses? — quoiqu'il y ait des moqueurs qui disent: «Où est la promesse de son avènement?» (2 Pierre 3: 3, 4).

Verset 16: «Celui qui vous écoute, m'écoute». C'est ici qu'est la ressource de la foi. En écoutant la parole que le disciple a dite, j'entends Christ lui-même. Ainsi marche la foi. Je sais que ce que j'entends doit être vrai, parce que Christ l'a dit. Tout peut aller de travers, le monde, les Juifs, l'Eglise, mais la parole de Dieu, jamais; et elle a été donnée. Elle ne change jamais; car elle a été donnée par l'inspiration de Dieu, et elle est utile pour

enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire... (2 Timothée 3: 16, 17). L'église, comme fondement de confiance en fait de témoignage, a failli (quoique nous sachions qu'elle est fondée sur le roc, et que quant à sa sûreté, elle ne peut jamais être détruite), mais la parole de Dieu ne faillira pas. Tout ce que nous voyons tend à affaiblir et à altérer la foi et met à l'épreuve ce que sont les affections de l'âme, parce que le chemin de la foi ne sera pas ce que j'aime, mais ce que Dieu dit.

Versets 17-20. «Mais réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Cette parole montre que tout est changé désormais. Les démons peuvent vous être assujettis, mais le Seigneur dit: Ce n'est pas là la portion dont vous devez vous réjouir; je manifeste ma puissance d'une autre manière maintenant.

Cette parole: «Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair», fait allusion au temps où Satan, «l'accusateur des frères» (Apocalypse 13: 10), sera précipité sur la terre. Maintenant il est dans le ciel, non pas dans la présence de Dieu, dans la lumière inaccessible, mais devant le trône du jugement, ce qui est fort différent. La parole de l'Eternel: «N'as tu point considéré mon serviteur Job?» démontre que lorsque d'autres se présentaient devant le trône, Satan aussi s'approchait. Les versets 19 et 20 sont en contraste l'un avec l'autre: l'un parle de ce qu'on peut voir; l'autre, de ce qui peut être connu seulement de la foi. Les pensées invisibles de votre coeur sont infiniment plus importantes que ce qui peut être vu: ce qui est invisible est toujours plus important que ce qui se voit.

L'état de ce monde n'est pas seulement caractérisé par le fait que l'homme est pécheur, mais par cet autre fait que la puissance du mal est entrée dans le monde. Satan s'est emparé de ce monde par le péché de l'homme. C'est pourquoi le Seigneur dit de la pauvre femme, que «Satan l'avait liée, voici il y a dix-huit ans». Mais quand l'église sera enlevée dans le ciel, Satan sera précipité: «Il y avait un combat dans le ciel, etc....» (Apocalypse 12: 7). Mais quand Satan sera sur la terre, pendant trois ans et demi, il poussera l'homme de la terre contre le Seigneur du ciel et puis le Seigneur viendra, et le pouvoir de Satan sera ôté: mais Satan ne sera pas jeté dans «l'étang de feu» avant la fin des mille ans, mais il sera jeté dans «l'abîme» (Apocalypse 12; 20: 1-5, 7-10). C'est là précisément que les démons demandaient au Seigneur de ne point les envoyer, quand ils furent chassés de l'homme qui avait nom «Légion» (Luc 8: 31). Nous retrouvons dans les deux passages la même expression, «l'abîme». Le Seigneur ne les y envoya pas, parce que le temps n'était *alors* pas encore venu.

C'était une grande chose que cette capacité de chasser les démons. La communication du pouvoir par le Seigneur était un pouvoir plus grand que l'accomplissement des miracles eux-mêmes; elle exigeait la puissance divine: celle-ci seule pouvait communiquer ce pouvoir à d'autres. Dans le millénium la puissance du bien et la puissance du mal ne coexisteront point; la puissance du mal sera ôtée: «Le trône de la méchanceté aura-t-il communion avec toi?» (Psaumes 94: 20). La fosse sera préparée pour le méchant. Il faut que Satan soit jeté dehors; et quand Christ était sur la terre, il se présentait lui-même, dans

la puissance de Dieu, pour lier l'homme fort et piller ses biens. C'était une chose merveilleuse que de rencontrer un homme sous la puissance de Satan, et de jeter Satan dehors: c'était une anticipation des «miracles du siècle à venir»; le «siècle à venir» ne se rapportant nullement au ciel, mais au temps du renouvellement de cette terre. Jésus déployait alors la même puissance qu'il exercera pleinement dans le royaume qui vient.

Verset 19. «Voici je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi». C'était au moment où il était rejeté que le Seigneur disait ces choses. Il savait ce qui s'accomplissait; et quoiqu'il dit: «paix!» — on ne lui dit pas «paix», à Lui. «Je vous donne l'autorité... sur toute la puissance de l'ennemi; — toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux»; voilà la place de l'église. Lorsque Christ vint et fut manifesté sur la terre, c'était une immense bénédiction; mais c'est une bénédiction plus grande encore d'être ses compagnons dans le ciel comme nous le serons quand il viendra pour nous prendre auprès de lui; — oui c'est une bénédiction plus grande d'être avec lui et comme lui dans la maison du Père. Nous n'avons rien à faire avec la terre; nos noms ne sont pas écrits ici-bas, quoique nous y sommes des rois; mais notre portion n'est pas sur la terre: Dieu «nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). Nous posséderons l'héritage avec Lui; mais l'héritage est au-dessous de nous; notre espérance est d'être avec Lui, plus haut que l'héritage. La possession de celui-ci est la conséquence de ce que nous avons cette place avec Lui (Ephésiens 1). Nous sommes enfants du Père, — pour être «saints et irréprochables devant lui en amour». Maintenant, nous avons notre portion selon les richesses de sa grâce, comme de pauvres pécheurs qu'il a sauvés, et nous serons «à la gloire de sa grâce» quand nous serons manifestés dans la position que cette grâce nous a faite. L'héritage vient après. «Mais réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Le Seigneur ne veut pas que les âmes des siens soient remplies des choses d'ici-bas, mais qu'ils pensent à ce qu'ils ont en lui et avec lui. Deux grands sujets nous sont présentés dans les voies de Dieu, savoir le gouvernement de ce monde, ce qui est encore prophétique et lié au royaume, et puis l'Eglise en haut dans le ciel. Quand il est question de l'héritage, celui-ci est toujours présenté comme une chose future; mais quand il s'agit de la place qui nous a été faite en Christ, cette place est toujours présentée comme étant dans le ciel. Le Seigneur prévoyait que l'établissement présent du royaume faillirait, et il apportait avec lui ce qui est meilleur que quelque royaume que ce soit: et il se réjouissait en cela, car quand il donne de la joie à d'autres, il ne peut pas ne pas l'avoir aussi Lui-même. Quand le brigand sur la croix lui demande de se souvenir de lui dans son royaume, il lui dit: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis». Il satisfaisait le brigand et il se satisfaisait aussi lui-même. Ainsi il voulait pour ses disciples aussi, qu'ils ne se réjouissent pas dans les bonnes choses d'ici-bas: elles ne sont pas assez bonnes. Ne vous laissez pas troubler par les mauvaises choses, mais ne vous réjouissez pas dans ce qu'il y a de meilleur ici-bas dans le monde. «En cette même heure, Jésus se réjouit en esprit, et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre,... car c'est ce que tu as trouvé bon». Jésus sentait profondément qu'elles étaient

les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, mais son âme puisait à la source, et il voulait dire qu'il était parfaitement juste que ces orgueilleux vissent qu'ils n'étaient rien, et que ces pauvres agneaux méprisés obtinssent la gloire. «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon». Il faut qu'il supporte le mal parce que le temps pour le juger n'était pas encore venu. Le mal suit toujours son cours, et les hommes disent: Où est le Dieu de la terre? Il faut que nous endurons cela, le Seigneur l'a enduré. Il faut que nous apprenions à renoncer à l'espoir de voir l'état des choses s'améliorer ici-bas. L'âme qui entre dans les pensées et les desseins de Dieu s'incline devant sa volonté: «Oui, Père...!».

Maintenant Jésus se retire, si on peut dire ainsi, dans la gloire de sa personne. Le *Fils* est là pour révéler le *Père*. Le monde le rejette, et Lui se soumet à la réjection du royaume et met en évidence, à sa place, la bénédiction céleste, et il parle maintenant de lui-même comme du Fils, et se réjouit en cela. Le résultat présent de sa venue, c'est le Fils révélant le Père; et cela vaut mieux que même le royaume. Le témoignage brille plus glorieusement, relativement à ce qui occupe Dieu, si je reçois toutes choses patiemment et que je me soumette, désirant ne pas être un loup au milieu des loups. Il est extrêmement difficile pour le cœur de se soumettre et de dire: Je ne veux rien être qu'un agneau. Mais c'est là notre place, car le Seigneur dit: «Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais laissez agir la colère. A moi la vengeance; moi, je rendrai la pareille...» (Romains 12: 19); et «Ne donnez pas lieu au diable» (Ephésiens 4). Si vous ne laissez pas agir la colère, vous donnerez lieu au diable. Perdrons-nous quelque chose en demeurant tranquilles et en prenant toutes choses patiemment? Non, car il dit: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18). Il faut que nous nous soumettions à l'état de choses extérieur et que nous soyons satisfaits avec ce qui est écrit; sinon, nous ne ferons que nous fatiguer et nous travailler dans la grandeur de notre voie. Puissions-nous nous réjouir et être satisfaits d'avoir «nos noms écrits dans les cieux»

Versets 23, 24. «Et se tournant vers ses disciples, il leur dit en particulier...» On ne pouvait jouir de ces choses que par la *foi* et le Seigneur voulait que ses disciples fussent heureux, dans la conscience d'une bénédiction présente.

Verset 25. Maintenant que le Seigneur a montré le changement dispensationnel qui s'opérait, il s'occupe aussi du changement moral. Un docteur de la loi vient et demande comment il peut acquérir la vie éternelle. Jésus le place devant la loi et lui dit: «Fais ces choses et tu vivras». Mais le docteur est aussitôt arrêté par la simplicité de ce: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même». Il n'aime pas son prochain comme lui-même! Il demande: «Et qui est mon prochain?» — «Fais cela et tu vivras!». Mais qui aime son prochain comme lui-même? Le bon Samaritain ne demande pas qui est son prochain, mais il agit *en grâce*, sans demander quel titre le prochain a à son amour. *Christ* a le droit de faire du bien à celui qui est dans la misère et le besoin.

La grâce est en ceci, qu'on donne sans que celui à qui on donne y ait aucun titre.

Cette grâce et cet amour pensent à tout. Le Samaritain ému de compassion vint à l'homme; il n'envoya pas quelqu'un d'autre, mais il s'approcha lui-même, banda les plaies du blessé, y versa de l'huile et du vin; et l'avant placé sur *sa propre bête*, le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Il le confia à l'hôte et dit: «Prends soin de lui, et ce qu'il dépensera de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai». Quelle beauté dans tous les détails de l'activité de cette grâce qui découle de ce qui est au dedans, et qui agit selon ce qui opère là, et non selon les titres qu'on aurait sur elle.

Dans la dernière partie du chapitre 10 (versets 38-42), nous voyons que la grande chose, la seule chose nécessaire, c'était d'écouter la parole de Jésus. C'est pourquoi Jésus approuve Marie par dessus Marthe qui, en un certain sens, faisait une très bonne oeuvre. Marthe recevait Jésus dans sa maison et le servait. Mais il y a quelque chose de meilleur que cela: «Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée». Jésus voulait que ses paroles entrassent dans l'âme et eussent de la puissance dans le coeur. La seule chose qui demeure à jamais, c'est la «parole du Seigneur» (1 Pierre 1: 25). La sagesse de ce monde va contre elle, le raisonnement de l'homme va contre elle; mais elle est la seule chose qui soit digne qu'on y prête une sérieuse et diligente attention; et si les chrétiens se mettent à raisonner sur les choses de Dieu au lieu d'en appeler à la Parole, ils sont sûrs de déchoir. Ce dont nous avons besoin, c'est que la parole demeure dans nos coeurs, c'est d'être assis aux pieds de Christ afin que nous comprenions la parole et que nous la gardions soigneusement. Ecouter Jésus, est la «seule chose» nécessaire; aucune attention, même pour Lui dans la chair, alors même qu'elle viendrait de quelqu'un qu'il aimerait et qui l'aimerait, ne peut remplacer cela. Les «beaucoup de choses» qui occupaient Marthe finissent par le désappointement et la mort, au lieu de conduire à la vie éternelle comme font les paroles de Jésus, débordant d'un coeur brisé pour que le fleuve de la vie en découlât librement. Jésus prenait plaisir à l'oreille attentive à sa parole. Il apportait la *vérité* aux âmes: «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». «De sa propre volonté, il nous engendra par la parole de la vérité». «Vous, vous êtes déjà nets par la parole que je vous ai annoncée» (Jean 1: 17; Jacques 1: 18; Jean 15: 3). La vérité met tout en ordre; elle donne à Dieu et à l'homme leur vraie place, autrement elle ne serait pas la vérité. Le péché, la justice, l'amour ne furent jamais pleinement manifestés par la loi, mais «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Tout était placé moralement dans la lumière parfaite par lui, mais les hommes ne virent pas la lumière, parce qu'il ne l'ont pas connu, Lui. La *parole*, maintenant, est l'instrument pour la révélation de la vérité. La loi était parfaite parce qu'elle était de Dieu; mais la loi ne disait pas ce que *l'homme était*, bien moins ce que *Dieu* était; elle disait ce que l'homme *aurait dû être*. Christ vient comme la lumière (Jean 12: 46; 12: 35; 1: 9), et il dit: Vous êtes tous morts; mais je puis vous donner la vie. Sa venue dans le monde manifesta chaque chose exactement telle qu'elle était. Il vint, la Parole vivante, et révéla Dieu à ceux qui pouvaient voir, — Dieu, non pas d'abord en rédemption, mais en témoignage. Que valait pour lui tout le souci que Marthe se donnait pour le servir, en comparaison de l'âme qui écoutait sa parole! Il en est de même pour un chrétien maintenant. Quand la parole de Dieu vient sans rien d'autre, elle a droit d'avoir de la

puissance sur l'âme. Elle fait son chemin par sa propre autorité et sa grâce attractive pour le coeur; et là où elle est reçue elle donne la vie en Christ. Il n'y a point de puissance vivante dans un miracle pour vivifier une âme, mais il y a une puissance vivante dans la parole. C'est par la parole qu'une âme peut entrer dans le ciel; et il n'y a pas d'autre voie. Nous sommes engendrés par la parole. Si la parole ne le fait pas, l'oeuvre ne se fera jamais.

Il y a trois choses qui sont constamment mises en avant, en liaison avec la puissance de la parole: en premier lieu, les paroles qui ont été dites viendront témoigner contre ceux qui, les ayant entendues, ne les auront pas reçues (Jean 12: 47 et suiv.); ensuite, quoique des temps fâcheux viennent (2 Timothée 3), la parole peut rendre sage à salut par la foi en Jésus Christ; enfin, quand une âme est vivifiée par la parole, l'effet moral de celle-ci est de rendre l'âme dépendante et obéissante, de la «sanctifier... pour l'obéissance» (1 Pierre 1: 2), car tel est le caractère du nouvel homme, comme celui du vieil homme est de vouloir toujours être indépendant.

Chapitre 11

Verset 1. Au commencement de ce chapitre nous voyons encore une fois le Seigneur *priant*: et la prière est l'expression de la dépendance vis-à-vis de Dieu. Alors ses disciples lui demandent de leur enseigner à prier. Ils n'avaient pas appris à se confier dans le Père comme des enfants qui s'adressent naturellement à lui et lui disent tout. On peut n'avoir pas toute la sagesse dans ce qu'on demande, mais on devrait avoir toujours la confiance de la communion par le Saint Esprit. Même Paul n'a pas eu toujours l'intelligence de la pensée de Dieu; autrement il n'aurait pas demandé que l'écharde dans la chair fût ôtée; mais il n'a pas craint de faire sa requête. Les disciples n'avaient pas cette simplicité de coeur pour se confier dans le Père; ils ne comprenaient pas leur place d'enfants du Père. Jésus condescend à les enseigner quand ils sont dans cet état, et il leur donne la prière que nous trouvons ici. Il leur apprend à prier pour des choses au sujet desquelles son propre coeur était occupé. «Père, glorifie ton nom», telle était l'expression du grand désir de son coeur; et il enseigne ses disciples à demander: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Il leur parle en premier lieu de Celui avec qui ils sont mis en relation, non pas qu'ils eussent la puissance actuelle du Saint Esprit leur donnant la conscience de leur relation avec Lui; car ce privilège, ils ne l'ont possédé que depuis le jour de la Pentecôte; mais il leur apprend à dire: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Voilà la perfection. C'est le désir quant à Dieu que Dieu soit glorifié, quoique celui qui prie ainsi ne se rende pas compte de ce qui en résultera pour lui. Avec cela, il y aura dans le coeur le désir de ne pas pécher, et d'autres. Cette première demande était l'expression du désir parfait qui était en Christ lui-même: «Que ton nom soit sanctifié!».

«Que ton règne vienne». Le changement des choses muables, faites de main, viendra, afin que celles qui sont immuables demeurent (voyez Hébreux 12: 26 et suivants). Etes-vous bien sûr que vous voudriez voir le Seigneur venant dans ce royaume qui implique l'ébranlement de tout ce qui ne demeurera *pas*? Assurément ce désir détacherait votre

coeur d'une foule de choses qui vous lient à ce qui n'appartient pas au royaume qui vient. Je peux aimer les choses du royaume, tout en ayant en même temps la conscience que quelque chose me voile et les tient à distance de moi, en sorte que je n'en jouis pas librement, quoique je sache qu'Il est «un porte-enseigne entre dix mille» et que «tout ce qui est en Lui est aimable» (Cantique des Cantiques 5: 9-16). Il y a des prières qui sont comme une plainte de l'âme, et qui tiennent à ce que celle-ci n'a pas la jouissance présente de la vue du Seigneur dans le sanctuaire, quoiqu'elle en ait le souvenir. Nous pouvons avoir l'espérance de la venue du Seigneur, nous réjouissant d'arriver au bout du désert, parce que c'est un désert, ou bien nous pouvons soupirer en nous-mêmes, désirant sortir du désert, parce que Canaan vient après. Si nous ne sommes pas dans ce dernier cas nous courons danger de nous lasser dans notre course, ce qui est toujours mauvais. Nous devrions avoir l'esprit de pèlerins dans l'attente, non pas de pèlerins *las*. Nous ne devrions pas être las: je ne dis pas que nous ne le *soyons* pas, mais nous devrions toujours désirer la venue du Seigneur, parce qu'Il est précieux. Au chapitre 18, verset 22 de l'Apocalypse, l'Epouse dit: «*Viens*», en réponse à ce qu'Il est, lorsqu'il dit: «Je suis l'Etoile brillante du matin». Dieu ne rejette pas le cri qui monte jusqu'à Lui «des lieux profonds»; mais il y a une différence entre le cri de la *détresse* et le cri du *désir*.

«Que ta volonté soit faite...». Quand Christ était sur la terre, il y avait une réponse en lui à toute la volonté de Dieu, car il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père. Il faisait cette volonté comme jamais ange n'a pu la faire.

Ensuite, le Seigneur descend jusqu'aux détails de nos besoins de tous les jours, et en prend connaissance, car à cet égard aussi nous sommes dépendants: «Donne-nous chaque jour le pain qu'il nous faut».

«Remets-nous nos péchés, car nous-mêmes aussi nous remettons...». Il n'est pas question ici des privilèges proprement dits de l'Eglise: les *désirs* exprimés sont parfaits, mais la *position* n'est pas connue. Le Seigneur touche à toutes les circonstances d'ici-bas. L'homme regarde de la terre en haut, il marche ici-bas et a besoin que ses pieds soient lavés. Il y a des fautes qui ont besoin d'être pardonnées, et on a besoin de l'esprit de grâce. Aucun péché ne nous est imputé maintenant, car le péché tout entier a été aboli; mais cela me rendra-t-il dur quand d'autres pécheront? Non, — la croix où Christ a souffert pour moi me donne la conscience de ma liberté, mais non de l'indifférence quant au péché. Au lieu d'être endurci par elle, elle me donne un esprit de débonnairété et de tendresse.

«Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal». On peut se demander pourquoi Dieu nous induirait jamais en tentation? — Il faut quelquefois qu'il nous fasse passer sous une certaine discipline pour que nous apprenions notre faiblesse. Voyez Pierre: il avait besoin d'être criblé, autrement Jésus eût pu prier pour lui afin qu'il fût préservé de cette chute; mais Jésus ne demande pas cela. Une âme désirerait toujours de ne pas passer par ce criblement. Christ lui-même, quoique la tentation fût une chose différente pour lui, désira d'en être délivré lorsqu'il dût porter le péché. Paul pria que l'écharde fût ôtée, mais Paul ne fut pas élevé dans un quatrième ciel; — cela n'eût fait qu'aggraver son état; mais il

lui fut donné une «écharde dans la chair», quelque chose qui le rendait méprisable et un objet de dégoût quand il prêchait (car autrement on eût pu venir à lui et lui dire: Il faut que tu sois meilleur que tous les autres, car tu as été dans le troisième ciel), afin qu'il ne s'élevât pas et qu'il fût gardé de l'orgueil. La grâce prenait ainsi soin de lui. Toutefois c'est un désir juste et bon qu'une âme demande à ne pas être induite en tentation, mais à être délivrée du mal.

Verset 5 et suivants. «Qui est celui d'entre vous qui ayant un ami, etc...». Nous avons ici un autre caractère de la prière, l'attente patiente envers Dieu. Il y a de la majesté dans la bonté de Dieu, et cependant il prend connaissance de tous nos besoins et nous devons nous attendre à sa volonté et à son bon plaisir. Supposez qu'un enfant demande quelque chose à son père et que le père lui dise d'attendre un moment; — l'enfant dira-t-il: Non, je ne peux pas attendre; il faut que tu me donnes immédiatement ce que je t'ai demandé? En même temps, tandis que nous attendons, la *foi* est exercée et la volonté est brisée dans le sentiment du besoin dans lequel nous nous trouvons. Voyez Daniel. Dieu lui donna un profond sentiment de son identification avec Lui dans ce qu'il faisait; c'est pourquoi il le tient en prière trois semaines avant de lui accorder l'objet de sa requête: c'est là un grand privilège, car c'est avoir communion avec Dieu. Dans le cas que nous avons devant nous, un intérêt profond pour l'objet du désir est suscité et à cause de l'importunité de celui qui vient ainsi, l'homme obtient ce qu'il cherchait. Il y a une *certitude* d'exaucement et de bénédiction de la part de Dieu pour celui qui demande, quoique Dieu puisse tarder.

Versets 9-13. La prière dont il s'agit ici est celle pour le Saint Esprit, que les disciples, quoique *croyants*, n'avaient alors pas encore reçu. En un sens, quelqu'un peut faire cette demande à Dieu maintenant, quand il n'a pas l'Esprit d'adoption, comme c'était le cas des disciples dans ce temps-là. Mais *maintenant* le Saint Esprit a été donné, en conséquence de l'ascension de Christ à la droite du Père (Actes des Apôtres 2: 33). Il ne pouvait pas y avoir d'union avec l'homme Christ sur la terre. C'est comme peuple céleste qu'il y a union avec lui. Christ était seul jusqu'à ce que son oeuvre fût accomplie: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul...» (Jean 12: 24). Le Saint Esprit était le sceau de l'oeuvre de Christ, non pas de la prédication de Jean, prêchant la justice. La seconde fois que Christ reçut le Saint Esprit, il le reçut pour l'Eglise. Il reçut le Saint Esprit pour lui-même à son baptême (Matthieu 3: 16), mais pour nous quand il monta au ciel après avoir accompli l'oeuvre de notre salut (Actes des Apôtres 2: 33). Les fruits de l'Esprit en nous sont les conséquences de la grâce et de la justice en Lui, le seul homme juste. Les premiers fruits de l'Esprit en nous sont l'amour, la joie, la paix; — ensuite viennent les fruits pratiques vis-à-vis de l'homme: les premiers sont vis-à-vis de Dieu, — ensuite la patience, la tempérance vis-à-vis des hommes. Le Saint Esprit ne peut pas être le sujet de la requête de l'Eglise comme telle, *maintenant*; parce que maintenant le Saint Esprit a été donné, comme nous voyons, Actes 2. Nous prions par ou *dans* l'Esprit saint, maintenant (Ephésiens 6: 18), non pas pour recevoir l'Esprit. Nous devrions prier pour qu'il agisse davantage en nous et désirer davantage d'en être rempli, pauvres et étroits de coeur que nous sommes,

— mais nous pouvons être *remplis* (Ephésiens 5: 18; Actes des Apôtres 6: 3; 7: 55). Il ne résulte nullement du fait que nous sommes «scellés du Saint Esprit» que nous soyons aussi «remplis de l'Esprit». Si nous étions remplis de l'Esprit, nous serions gardés de mauvaises pensées. La présence du Saint Esprit en nous n'ôte pas d'au dedans de nous la mauvaise nature qui demeurera aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas; mais par elle cette nature sera tenue dans l'assujettissement (Romains 8: 12-14; Galates 5: 13-25).

Verset 14 et suivants. Voyez l'affreuse opposition du coeur de l'homme contre le Seigneur et la solennelle épreuve qu'elle amène: «Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi, disperse». Quand Christ est manifesté, c'est pour ou contre lui que chacun prend position. Nous avons des ennemis spirituels contre lesquels nous devons lutter; et Josué qui conduisait le peuple à la lutte, était la figure de l'Esprit conduisant l'âme contre nos ennemis spirituels. Ce ne sont pas les chrétiens, mais c'est Christ qui est devenu le centre de Dieu. Nous pouvons rassembler des chrétiens, mais si, dans l'esprit de chacun, ce n'est pas Christ qui rassemble, c'est disperser. Dieu ne connaît pas d'autre centre d'union que le Seigneur Jésus; il est lui-même l'objet, et lui seul peut être le centre. Tout ce qui n'est pas rassemblé autour de ce centre, pour lui et de sa part, c'est disperser. On peut rassembler, mais si on n'assemble pas «avec moi», c'est disperser. Nous sommes par notre nature si essentiellement sectaires que nous avons besoin de veiller pour ne pas tomber dans cette voie. Je ne peux pas faire de Christ le centre de mes efforts, si Christ n'est pas le centre de mes pensées. C'est beaucoup pour un homme de dire: je n'ai pas d'autre objet que Christ, aucune activité dans mon coeur si ce n'est pour Christ. Il ne faut pas seulement que Christ soit le principal objet au fond du coeur, car il en est ainsi pour tout chrétien, mais encore que toutes ces choses qui tiennent le milieu entre le dedans et le dehors dans nos coeurs, soient jugées par nous. A côté de l'amour pour Christ, il peut y avoir dans nos coeur l'amour de la société et d'autres choses, et il faut que nous jugions tout ce qui est entre nous et Christ, la racine et les rejetons.

Verset 27 etc. «Bienheureux est le ventre qui t'a porté etc.». La femme parle de l'honneur qu'il y a à être la mère du Seigneur; mais non, la relation la plus étroite avec le Fils de l'homme n'est rien en comparaison de garder la parole de Dieu. Le monde religieux fait grand cas des affections naturelles; mais, quelque justes et bonnes qu'elles soient à leur place, elles ne sont rien en comparaison de la vie de Dieu dans nos âmes. Assurément c'était une bénédiction d'être la mère du Seigneur, mais ce n'était qu'une relation naturelle quoique miraculeuse; la mère du Seigneur ne pouvait pas la tenir pour peu de chose non plus, dans son coeur; cependant la relation restait bien inférieure à la bénédiction que la parole de Dieu apportait à une âme en l'amenant ainsi à Dieu. Chers amis, si vous avez soin seulement de garder dans vos coeurs la pure parole de Dieu, vous trouverez qu'elle dissipera toutes les imaginations et les pièges trompeurs de la chair.

Verset 29. Les foules recherchent un signe — une autre chose *naturelle*; mais le Seigneur dit: «Il ne leur sera pas donné de signe». Jonas est un signe; il prêcha, et les Ninivites se repentirent. Maintenant ma parole est venue à vous et elle vous met, *vous*, à

l'épreuve. «Une reine du midi se lèvera au jugement», etc. La parole de Dieu est si parfaitement adoptée aux besoins du cœur de l'homme que même les sentiments naturels sont touchés par elle. La parole est *semée dans le cœur*, quoiqu'elle puisse ne point porter de fruits.

Versets 33-36. *La lumière est là*; mais quel est l'état de l'oeil de l'homme? Si un homme a des yeux malades la lumière le fait souffrir; ainsi est la parole pour celui qui n'a pas la vue claire, ou dont l'oeil n'est pas simple. C'est une parole solennelle, que celle que nous lisons ici; elle pourrait être vraie d'une personne qui serait convertie d'hier seulement: cette personne pourrait être remplie de lumière. Qu'on soit enfant en Christ ou homme fait, il en est de même à cet égard. Là où Dieu demeure dans l'âme, celle-ci voit sa lumière: «Si quelqu'un marche de jour il ne bronche pas». «Si donc ton oeil est simple..., tout ton corps aussi est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, etc.». Quand la lampe est là, nous voyons *tout* à l'entour d'elle; elle se montre *elle-même*, et ainsi elle montre tout ce qui est autour d'elle. L'oeil reçoit la lumière, qu'il soit *simple* ou *mauvais*; l'oeil n'est pas simple ou double, mais simple ou *mauvais*. Si l'oeil n'a pas Christ pour objet, il a devant lui quelque objet mauvais. Si l'oeil est simple, tout est simple, quoiqu'on doive rencontrer certainement des difficultés sur le chemin, comme il en fut pour Paul. La lampe est placée sur un pied de lampe, afin que tous ceux qui s'approchent «voient la lumière».

Il faut que chacun se pose la question s'il voit ou s'il ne voit pas. Christ a fait luire la lumière dans le monde: Dieu s'est manifesté en lui; et l'effet de cela, c'est de nous montrer notre état. Vous dites peut-être: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», vous avez donc quelque chose qui vient *avant* Christ. Si mon corps n'est pas rempli de lumière, c'est qu'il y a quelque chose qui n'est pas simple dans mon oeil, quelque chose qui n'a pas cédé devant la puissance de Christ, — quelque chose à quoi je n'ai pas renoncé. Vous dites, peut-être: je ne vois pas. Sans doute, et vous ne pouvez pas voir, car vous avez quelque autre lumière. De plus, ce que vous voyez maintenant, vous le perdrez bientôt si vous ne marchez pas dans la puissance de ce que vous avez reçu. «Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres». Notre façon de juger peut être fausse, parce que notre mesure n'est pas Christ; et alors la lumière devient ténèbres: nous sommes menés de travers, et nous errons de notre sentier. Quand, au contraire, notre oeil est rempli de Christ et que nous jugeons toutes choses par cette lumière-là, si nous voyons quoi que ce soit qui ne glorifie pas Christ, nous sentons que cette chose n'est pas convenable pour nous. Nous pouvons être de petits vaisseaux, mais il faut que nous soyons *entièrement* pour Christ. Que Dieu nous donne de marcher dans la puissance du Saint Esprit et selon le divin enseignement du Seigneur Jésus, heureux de le suivre, et ne cherchant pas d'autre sentier que celui dans lequel Lui nous conduit, nos yeux étant fixés sur lui, et sur lui seul, en sorte que lorsque d'autres objets sont placés devant nous, nous soyons capables de dire: «Je fais *une chose*» (Philippiens 3: 13). Oui, puissions-nous passer au travers de ce monde en étant occupés de Christ, non pas en étudiant le mal pour le juger, mais en étant «simples quant au mal» (Romains 16: 19).

Depuis le verset 37, nous voyons le Seigneur juger les différentes formes que revêtait la religion sans vie des conducteurs d'Israël. Ce jugement du Seigneur est exprimé de différentes manières; mais c'est son jugement, et un jugement sans mélange. Le premier motif de condamnation, c'est la substitution de lavages et de services extérieurs que la chair peut accomplir, au lieu et place de la pureté de coeur et de l'esprit d'amour. Là où ces derniers existent, les choses extérieures sont pures. Ainsi le coeur aime l'argent, là où il n'y a qu'une forme religieuse, car le «Mammon» représente le monde; et l'amour des premières places est une autre expression de la même chose. Ensuite (versets 45 et suivants), les docteurs de la loi reçoivent leur sentence, eux qui imposent aux hommes des fardeaux difficiles à porter, et qui ne touchent pas eux-mêmes à ces fardeaux d'un de leurs doigts. On ne voit pas d'abord peut-être pourquoi «bâtir les sépulcres des prophètes», démontrait que ceux qui faisaient ainsi approuvaient ceux qui avaient tué les prophètes, mais il était de fait que les docteurs de la loi cherchaient en cela leur propre honneur, au lieu de recevoir le témoignage des prophètes qui les aurait humiliés à cause de la complète ruine de la nation; mais ils ornaient les tombeaux des justes, comme si tout avait été en ordre. C'était l'esprit du monde qui animait ces hommes, cet esprit qui veut se donner du crédit par la piété envers les morts et non par une sainte crainte éveillée par l'avertissement et la censure du prophète. Mais Dieu, dans sa sagesse, devait donner une preuve plus grande encore que ces docteurs de la loi ne prenaient pas plaisir à la parole des prophètes, mais bien aux oeuvres de leurs pères: «Je leur enverrai des prophètes et des apôtres», et de nouveau «ils en tueront et en chasseront par des persécutions». Les pharisiens étaient des hypocrites, et étaient jugés comme tels; les expositeurs de la loi traduisaient en haine contre tout vrai témoignage rendu à leur propre conscience leur familiarité avec les Ecritures; moins que tous, ils pouvaient supporter ce qui découvrait leurs péchés; c'est pourquoi, dans leur orgueil et leur crainte, ils accaparaient toutes les sources de la connaissance, n'entrant pas eux-mêmes, car ce sont les pauvres en esprit, les misérables et ceux qui sont perdus qui apprennent; mais les docteurs de la loi n'entraient pas eux-mêmes, ni ne permettaient d'entrer à ceux qui auraient voulu entrer, de peur de se condamner eux-mêmes et de perdre en outre leur honneur et le caractère qu'ils voulaient maintenir. Les derniers versets du chapitre nous montrent l'invariable conduite de la fausse piété: n'ayant aucune réponse de vérité morale à l'évidence de tromperie et d'iniquité manifestée dans leurs voies, ils cherchaient à embarrasser et à faire tomber dans le piège. Convaincus de péché et incapables de vérité, ils auraient voulu rendre vaine la bonté de Dieu en accusant même Christ d'erreur. C'était de la miséricorde de la part du Seigneur envers d'autres de s'exprimer nettement quant à ces faux conducteurs: c'est pourquoi il les dénonce sans ménagements.

Chapitre 12

La dernière partie de cet évangile que nous venons de parcourir (10: 58 et suivants; 11) nous a présenté les deux grands moyens de la bénédiction pour l'âme, savoir la parole de Dieu et la prière, le précieux don de Dieu et le vrai besoin de l'homme en présence d'un

Messie rejeté; elle nous a montré en outre le jugement du peuple qui refusait tous les témoignages de Dieu. Dans le chapitre 12, nous voyons les disciples poursuivant leur témoignage au milieu de l'hypocrisie et de l'opposition, mais dans la puissance du Saint Esprit. Le Seigneur s'adresse tout premièrement à eux; il s'adresse à eux sans détour et sans crainte devant une grande foule, comme quelqu'un qui agissait dans l'esprit de ce qu'il enseignait. Il les met en garde contre ce formalisme religieux qui consiste dans ce qui pouvait être présenté à *l'homme* et il insiste fortement et explicitement, sur ce qu'il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu (versets 1-3).

Mais précisément comme l'écroulement des formes et la révélation de la pleine lumière de Dieu ont eu leur plus haute et pleine opération et leur plus complet effet dans sa propre mort ainsi les disciples doivent s'attendre à l'opposition du monde, et être préparés, pour ce qui les concerne, à souffrir peut-être jusqu'à la mort même. Si le Messie était rejeté et mis à mort, qu'est-ce que ses disciples pouvaient attendre sur la même scène, alors que le pouvoir de Satan n'est pas encore aboli? De là vient aussi que dans ces chapitres qui nous occupent, c'est la relation de l'âme avec Dieu qui est en question. Il ne s'agit pas encore ici de l'Eglise et de ses privilèges; mais le royaume dans son application juive est mis de côté, et il en résulte que les disciples doivent attendre le retour du Seigneur, et jusque-là, l'épreuve et la tribulation. La venue du Seigneur a deux aspects; l'un, pour ceux qui sont en relation avec lui, et l'autre, pour le monde; ils sont tous deux relevés ici. Les disciples devaient se donner garde de l'hypocrisie et se souvenir que Dieu amènerait nécessairement toutes choses à la lumière: «Car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu; c'est pourquoi toutes les choses que vous avez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce dont vous avez parlé à l'oreille dans les chambres sera publié sur les toits».

Versets 4 et 5. Relativement aux dangers qu'ils couraient en marchant dans la lumière, les disciples ne devaient pas craindre ceux qui tuent le corps, mais Dieu, qui peut jeter dans la géhenne. Jésus craignait Dieu parfaitement, et il appelait ses amis à ne craindre personne que Lui seul: «Oui, vous dis-je, craignez celui-là». Mais de plus (versets 6-8): pas un seul passereau n'est oublié devant Dieu, et les cheveux mêmes de leur tête étaient tous comptés; c'est pourquoi ils ne devaient *pas* craindre. Notre Dieu il voulu que la foi trouvât son repos dans la certitude qu'il prend soin de nous dans tous les détails.

D'un autre côté les disciples ne devaient pas se confier en eux-mêmes, en leur propre courage ou en leur propre sagesse, mais ils devaient *confesser Christ*. Là se trouvait le résultat en relation avec le Fils de l'homme, humilié maintenant, mais bientôt glorifié; il reviendrait en amour, ou pour la honte, devant les anges de Dieu, selon qu'il serait confessé ou renié devant les hommes. Il avait caché sa gloire pour donner cours à la grâce: il était venu au milieu des hommes et au milieu du mal, afin que Dieu fût pleinement glorifié dans son humiliation. C'était la patience de Dieu, car Christ ne réclamait rien. Mais le Saint Esprit viendrait proclamer la gloire de Dieu, et réclamer la soumission à celle gloire, rendant

témoignage de la grâce et démontrant la gloire dans la puissance qu'il apportait: c'est pourquoi une parole injurieuse contre le Saint Esprit ne serait pas pardonnée. Il est bien digne de remarque que ce que le Seigneur dit ici, au verset 10, il le dit à ses disciples pour les consoler et les fortifier dans leur faiblesse. On parlerait peut-être contre le Fils de l'homme, et on serait pourtant pardonné; mais si Celui-là par lequel les disciples parleraient, était blasphémé, il n'y aurait point de pardon. — De plus le Saint Esprit parlerait par eux, quel que fût d'ailleurs le pouvoir, ecclésiastique ou civil, qui les ferait comparaître devant Lui.

Tels étaient les principes, les avertissements, les motifs et les encouragements que le Seigneur attachait à une mission qui, rejetée par le judaïsme et en dehors du judaïsme, apportait la lumière par la grâce dans un monde de péché et de ténèbres.

Le Seigneur, dans les versets 13 et 14, refuse expressément d'agir en juge en Israël et montre que la bénédiction juive avait perdu sa place. Il ne s'agissait plus de partager l'héritage, mais de l'âme dans sa position devant Dieu. Seulement le Seigneur met en garde contre la folie qu'il y a à aimer les choses qui devenaient l'occasion de pareilles contestations. Dieu n'est pas occupé de rechercher la justice sur la terre maintenant. Jésus refuse d'en être l'administrateur, et met en évidence le principe intérieur du royaume en contraste avec le monde. C'est pourquoi il avertit les foules de se tenir en garde contre l'avarice, car la vie d'un homme n'est pourtant pas dans ses biens (verset 15); et il ajoute à son avertissement une parabole qui montre le malheureux sort de l'homme riche qui n'était pas riche en Dieu. Quoiqu'il pût dire à son *âme*, Dieu lui redemandait cette âme cette nuit même. «Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour *lui-même*» (versets 16-21).

Versets 22-31: S'il en est ainsi pour le monde, vous qui avez un père, — «le Père», — ne soyez pas en souci pour votre âme ou pour votre corps. La nourriture et le vêtement ne doivent pas être les objets de votre poursuite; mais si vous êtes les disciples de Christ, vous devez plutôt vous décharger sur Lui de votre souci pour ce qui concerne ces choses. Vos pensées devaient suivre un autre cours, s'élevant au dessus de la simple idée naturelle de la vie et du corps. Mais le Seigneur présente maintenant des principes positifs qui devaient agir sur les âmes des disciples comme croyants. Les choses dont ils avaient besoin étaient des choses accessoires que Dieu fournissait; car elles étaient entre ses mains et il en disposait. Dieu prenait soin de choses bien moindres; les oiseaux de l'air et les lis des champs leur disaient une leçon qui n'était pas peu instructive, étant interprétée par Christ. Et si, d'un côté, Dieu prenait soin des plus petites et des plus faibles de ses créatures, il fallait aussi que les disciples se souvinsent de la complète inutilité de leurs soucis. Il y avait des choses qui étaient naturelles pour ceux qui ne connaissaient pas Dieu; — mais *eux* ils ne devaient pas rechercher le manger ou le boire: leur Père savait qu'ils avaient besoin de ces choses: «Recherchez donc le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par dessus».

Versets 32-40: Le Seigneur se place maintenant sur un terrain plus élevé pour eux: «Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume». C'est

pourquoi faites plutôt abandon de ce que vous avez comme hommes, et pourvoyez-vous de ce que le Père donne aux héritiers du royaume. Les disciples devaient se conduire comme des rois appelés à un plus glorieux héritage et le possédant. Le cœur suit le trésor (verset 34): faites-vous donc un trésor dans les cieux, et votre cœur sera là aussi. Ce qui était le grand point, ce n'était pas la valeur ou le mérite de ce que les disciples donnaient, mais l'effet intérieur qui convenait à leur position et à leur appel: «Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu» (Hébreux 11). De plus (versets 35 et suivants), ils devaient attendre le Seigneur, et cette attente devait particulièrement former leur caractère et être continuellement et extérieurement exprimée, — l'attente habituelle du Seigneur. «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées», comme si le Seigneur était déjà actuellement en chemin. «Et Celui qui doit venir viendra...; et bienheureux ces esclaves que le Maître quand il viendra trouvera veillant; en vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira».

Les disciples étaient maintenant associés au caractère céleste du royaume. Ce monde n'était rien: ce qu'ils en avaient, ils pouvaient, au lieu de le faire servir à leur égoïsme, en user pour faire le bien, et avoir leur trésor en haut où rien ne peut se perdre, et ainsi leurs cœurs seraient gardés dans le ciel et leur caractère serait céleste. En même temps, ils devaient être comme des serviteurs qui attendaient leur seigneur à son retour des noces. La portée générale de l'effet céleste de l'appel est ici en question: les disciples devaient veiller. Il ne s'agit pas de prophéties, mais de caractère et de position. Il n'y a ni signe, ni circonstances historiques, comme dans les chapitres 17 et 21, pour des hommes sur la terre; mais les disciples sont séparés de la terre pour le ciel. Pour ceux qui attendent ainsi, Jésus est toujours un serviteur: Il les fera mettre à table et, s'avançant, il les servira. Ceint pour le service comme homme, son oreille étant percée dans la mort, il s'avance, prenant plaisir dans les disciples qui marchent ainsi; il les délivre avec joie de leurs souffrances, de leur attente patiente et de leur service; il les fait asseoir à la table, et honore ainsi leur fidélité. C'est pourquoi ils sont laissés dans l'incertitude quant au moment de sa venue, comme aussi l'église l'a été lorsqu'elle a été formée. L'église doit être *toujours* dans l'attente de Christ, ne sachant pas quand il viendra; chaque moment est son temps, en désir et en devoir, comme hélas! il est le temps du monde pour la négligence. Les Juifs ont un temps; les jours, les mois, les années, les computations terrestres sont pour eux, et par conséquent les signes. Pour nous, ce peut être à la seconde ou à la troisième veille; bienheureux seulement, si nous sommes trouvés «veillant»!

Versets 41-48. Pierre soulève la question de l'application de ce qui précède, et la réponse qu'il reçoit du Seigneur met en évidence quelle sera la part de ceux qui servent fidèlement: ils seront établis sur tous les biens du Seigneur, quand il reviendra pour prendre possession de tout ce qu'il a fait et héritera. Pensée bien encourageante, bien qu'elle ne soit pas la plus élevée! D'un autre côté, la chrétienté apostasie en reléguant en arrière dans son cœur la venue du Seigneur. Le grand soutien de l'esprit céleste est ainsi perdu, et avec lui notre vocation et notre espérance particulières. Attendre le Seigneur détache du

monde; reléguer loin cette attente laisse le serviteur à sa propre volonté. Le Seigneur ne parle pas d'un reniement doctrinal; mais il parle de quelqu'un qui dit en *son coeur*: Mon maître tarde à venir; et de ce qui en sera la conséquence, savoir la violence envers les compagnons de service et l'association avec le monde. Mais cet esclave a un seigneur, quelle que soit l'indépendance avec laquelle il agit, et ce seigneur viendra quand on ne l'attendra pas, et il assignera à ce serviteur sa part avec les infidèles, quels qu'aient pu être les droits et les privilèges dont celui-ci se vantait. De plus, si on entre davantage dans les détails (versets 47, 48), il y aura un jugement juste; car il s'agit des principes du service ici, comme plus haut des principes de la position. L'ignorance du paganisme et toute autre, ne sera point épargnée; mais le sort de la chrétienté sera bien plus terrible. Cela est parfaitement juste, mais hautement solennel.

Verset 49. Il y a une autre chose à remarquer ici, — savoir l'importance de la venue du Seigneur dans le monde, quand il viendra ainsi. Si l'homme avait été ce qu'il aurait dû être, la paix en serait résultée; mais l'homme n'a vu aucune beauté en Christ pour qu'il le désirât, et ainsi l'effet de la venue du Christ dans le monde fut la haine, — non pas la paix, mais l'épée. Plus la relation est rapprochée, plus le froissement sera sensible. La *volonté* de l'homme est mise au jour, et elle est entièrement opposée à Dieu. L'homme ne supporte pas qu'on lui annonce qu'il est sous le jugement de Dieu. Mais il y a ceci de particulier dans le caractère de la division que produit l'entrée de la grâce dans une maison, que celui qui est converti dans une famille devient généralement tout d'un coup l'esclave des autres. La nature même est subvertie en pareils cas. Combien de fois un mari ou un parent perd ainsi son autorité! Un feu est allumé avant que Christ revienne en jugement pour le faire brûler. Il n'était pas venu alors pour juger; mais les hommes en le rejetant allumaient le feu du jugement.

Voyez maintenant la part du Seigneur: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!». Qu'est-ce qui pouvait mettre à l'étroit le coeur du Seigneur? L'amour infini de Dieu en Lui était pour ainsi dire retenu. S'il parlait à ses disciples de sa mort: «Dieu t'en préserve, Seigneur», était toute la réponse qu'il trouvait, même auprès de Pierre. Son coeur était ainsi douloureusement renfermé en lui-même. Mais il poursuivait son service d'amour vivant à travers le monde, regardant en avant vers le baptême de sa mort; et si son coeur était à l'étroit, la plénitude et la puissance de son amour étaient ainsi manifestées. Jusqu'à ce que ce baptême fût accompli, son coeur ne pouvait pas *se répandre*, car qui le comprenait? Les Juifs disaient: Voici un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs». Ils étaient enfermés dans les murailles du Judaïsme, de sorte que quoiqu'il y en eût un au milieu d'eux qui était une fontaine jaillissante de bénédictions, ils ne voulaient pas le recevoir. L'amour divin était pour ainsi dire retenu et refoulé dans le coeur de Dieu. Mais Lui fait face à tout. «Combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli?». — Il n'est pas à l'étroit maintenant, car la barrière a été brisée dans sa mort.

Comment, en tant que pécheurs, ceux qui l'entouraient auraient-ils pu avoir communion avec Christ? La chose était impossible. Quand il vint pour répondre aux besoins de l'homme, ils le haïrent et le rejetèrent.

Mais à la croix il a ôté le péché, et maintenant la grâce a son libre et plein cours. «Là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Romains 5: 20). L'homme n'est pas changé, mais Dieu peut agir comme il Lui plaît par la rédemption. L'amour et la gloire de Christ furent manifestés en une mesure avant la rédemption, car «il ne pouvait être caché»; mais, à la croix, tout ce qui est bon débordait; et si de Golgotha nous jetons un regard en arrière sur la vie du Sauveur, nous voyons quel amour, quelle douleur et quelles souffrances l'ont remplie!

Dans les versets 54-57, Jésus s'adresse aux foules sur le principe de la responsabilité individuelle, en présence d'abord des signes manifestes des voies de Dieu envers le monde, et ensuite en rapport avec leur jugement moral au sujet de ce qui était juste et bon. Le Seigneur conclut en montrant que Dieu était en chemin avec le peuple juif et que si les Juifs ne s'accordaient pas avec Lui alors, ils feraient de Lui un juge et porteraient toute la peine de leurs iniquités. Dans les affaires humaines, en pareil cas, l'homme serait assez prudent pour se mettre d'accord avec sa partie adverse, se sachant en faute et anticipant le jugement. Si les Juifs ne se soumettaient pas et n'étaient pas réconciliés avec le Seigneur, maintenant pendant qu'il était en chemin avec eux, ils auraient bientôt à faire avec Lui comme Juge, et ils ne seraient pas délivrés de sa main avant qu'ils n'eussent reçu de Lui le double pour tous leurs péchés.

Chapitre 13

Il y a deux grands sujets ou principes qui se lient à l'homme sur la terre, savoir l'Eglise de Dieu comme telle et le gouvernement de Dieu dans le monde: et ces deux sujets sont très distincts l'un de l'autre. Dans l'Eglise les richesses de la grâce divine sont manifestées; dans les voies gouvernementales de Dieu, nous voyons le déploiement de la justice, de la miséricorde et de la bonté de Dieu. La main gouvernementale de Dieu quant à Israël se montre au chapitre 34 de l'Exode, versets 5-7. C'est autre chose ici que la souveraine grâce amenant une âme à la vie éternelle; il s'agit de «gouvernement», de ces voies que nous pouvons voir s'accomplir tous les jours autour de nous. Si un homme dissipe sa fortune ou qu'il ruine sa santé par des excès en une manière ou une autre, les enfants de cet homme en porteront les conséquences: «Ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7, 8). Les voies de Dieu envers David à l'occasion d'Urie en rendent témoignage: «L'épée ne partira pas de la maison... Tu l'as fait en secret; mais moi je le ferai en la présence de tout Israël et devant le soleil,... parce qu'en cela tu as donné occasion aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, à cause de cela le fils qui t'est né mourra certainement» (2 Samuel 11, 12). Nous savons que ce jugement que Dieu prononça sur le péché de David fut accompli plus tard historiquement, car ce n'est pas de grâce qu'il s'agit ici, mais de

gouvernement. Dieu s'occupe des siens de la même manière maintenant, savoir en grâce et en gouvernement.

Au chapitre 12 de notre évangile nous avons pu voir que les Juifs avaient cette pensée du «gouvernement» dans leurs esprits; et en un sens ils n'avaient pas tort. Ils pensaient que Dieu ne pouvait pas laisser vivre un grand coupable comme ce Pilate qui avait mêlé le sang des Galiléens avec leurs sacrifices. Mais Christ les amène à un autre principe, d'après lequel ils doivent juger, et leur dit que le jugement va tomber sur *eux-mêmes* s'ils ne se repentent: «Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs... Non, vous dis-je, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière». Le Seigneur parlait du jugement dans le gouvernement de ce monde, ce jugement qui tomberait sur tous ceux qui ne se repentiraient pas. Le Fils de Dieu était là présent devant eux, et ils le rejetaient pratiquement; et de combien de Juifs Titus n'a-t-il pas «mêlé le sang»? — Christ avait dit aux Juifs, à la fin du chapitre 12: «Quand tu vas au magistrat avec ta partie adverse, efforce-toi en chemin d'en être délivré, de peur qu'elle ne te tire devant le juge...» parlant ainsi des Juifs qui étaient en chemin avec Dieu et qui n'échapperaient pas avant que les châtiments du Seigneur quant à eux fussent complets. Il s'agit donc, dans ce passage, simplement du gouvernement de Dieu quant à son peuple. La conscience naturelle eût dû dire à ces Juifs de ne pas rejeter le Messie, car Dieu était tout le long du chemin en route avec eux vers le juge, usant de grâce et de patience envers eux, et il eût voulu leur faire comprendre que s'ils ne se repentaient pas et n'étaient pas réconciliés, le jugement tomberait sur eux, alors qu'il en serait pour eux comme il en avait été pour ceux qu'ils estimaient de si grands pécheurs.

Versets 6-9. Le Seigneur poursuit ici le même courant de pensées. Le figuier, c'est Israël, et Dieu vient, cherchant du fruit en Israël, et n'en trouvant pas. Dans l'évangile, au contraire, Dieu, au lieu de chercher du fruit, sème, afin de produire du fruit. Il n'a pas trouvé de fruit en Israël; c'est pourquoi il prononce la sentence: «Coupe-le». Non seulement, le figuier était inutile, mais il encomrait la vigne: «Le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations» (Romains 2: 24). Alors Christ vient: «enfin, il envoya vers eux son Fils» (Matthieu 21: 37). Dieu avait planté une vigne et l'avait émondée, mais elle n'avait pas porté de fruit. Alors un nouveau cultivateur vient, et il dit: «Seigneur, laisse-la cette année-ci aussi, jusqu'à ce que je l'aie labourée et fumée...». Il faut qu'elle porte du fruit alors, ou qu'elle soit arrachée. Et il a fait comme il a dit; et, cependant il n'y a toujours pas de fruit.

Verset 11 et suivants. La femme avec un esprit d'infirmité que Jésus guérit un jour de sabbat, met en lumière une autre chose qui agissait dans les coeurs des Juifs, à la place de la loi, et qui donnait entrée à l'hypocrisie. Les Juifs détachaient bien un boeuf ou un âne de la crèche un jour de sabbat, mais ils ne voulaient pas supporter qu'une fille d'Abraham que Satan avait liée, voici il y avait dix-huit ans, fût déliée ce jour-là. L'une des infirmités de l'esprit de l'homme, c'est qu'il use de la vérité qu'il possède pour résister à la vérité révélée. Paul en est un exemple: «sans reproche quant à la justice de la loi», il «pensait cependant en lui-même qu'il fallait faire beaucoup contre Jésus le Nazaréen». Les Juifs dont le Seigneur

parle, Jean 16, en sont un autre exemple: «Ils vous feront ces choses, etc.», usant du nom du seul vrai Dieu qui leur avait été donné, «l'Eternel ton Dieu est un seul Eternel» (Deutéronome 6: 4), pour rejeter le «Fils»; car lorsque Christ vint dans l'humiliation, ils ne voulurent pas le recevoir. On prétexte de l'orthodoxie pour mettre une barrière à la réception de la vérité. Quand une vérité est le fondement de la position d'un homme, elle lui donne du crédit; mais quand une vérité nouvelle se présente, elle met l'âme à l'épreuve. La vérité qui demande de la foi pour être pratiquée trouve de la résistance dans le coeur naturel; et cela vient d'une racine qui est l'hypocrisie. Le chef de synagogue dit: «Il y a six jours auxquels il faut travailler; venez donc ces jours-là, et soyez guéris et non pas le jour du sabbat». Mais il aurait dû savoir que le Seigneur du sabbat était là, car cette seule parole: «fille d'Abraham» aurait dû lui ouvrir les yeux et lui montrer devant qui il se trouvait. Le Seigneur lui répondit: «Hypocrite...» et c'est là une parole solennelle!

Verset 18. Le Seigneur montre maintenant à quoi ressemblera le royaume, lorsque le roi sera rejeté, et s'en sera allé. Un royaume sans roi!... celui-ci étant assis sur le trône de son Père jusqu'à ce qu'il vienne pour occuper son propre trône. Le royaume est semblable à une petite graine jetée dans le sol qui lève et devient un grand arbre, — précisément ce que nous appelons la chrétienté et qui remplit l'espace entre la réjection du Roi et son retour. Il n'y a pas d'exercice du pouvoir tandis que le roi est absent. Comme nous lisons dans Marc: «La semence germa et crût, sans que l'homme sache comment» (Marc 4: 27). Quand la moisson sera mûre, Christ reviendra. Il sema à sa première venue; mais il usera de la faucille à sa seconde venue. Il veut et il attend du fruit céleste maintenant; mais quand il viendra, il trouvera le grand arbre de la chrétienté avec les oiseaux de l'air logeant dans ses branches. Pharaon était un grand arbre (Ezéchiel 31); Nébucadnezar, un plus grand arbre encore (Daniel 4); ils étaient l'un et l'autre les grands et les puissants de la terre, les représentants de la puissance du monde. Israël même qui avait été planté un «cep exquis», — une semence tout à fait bonne, ne portait pas de fruit; c'est pourquoi, comme dit le prophète (Ezéchiel 15) «Que vaut le bois de la vigne plus que les autres bois», s'il ne porte pas de fruit? Il ne vaut rien qu'à être brûlé. Inutile pour tout autre usage s'il ne porte pas de fruit, il reste seulement le meilleur bois pour le feu.

Verset 21. Ici le royaume est fait semblable à du levain qu'une femme prit etc.; et le levain est ce qui pénètre toute la pâte et qui aussi donne un caractère à la chose dans laquelle il opère. Il s'agit de la profession extérieure du christianisme qui devient un vaste système. Il n'est question en aucune manière ici du Saint Esprit, mais de l'effet dans le monde. Au chapitre 13 de Matthieu, dans la première parabole, le Seigneur parle du résultat individuel, non pas du royaume; dans les trois premières des six paraboles qui suivent, il décrit la forme extérieure et publique de celui-ci, dans les trois dernières le caractère intérieur.

Verset 23. «Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en grand nombre?». L'expression dont le Seigneur se sert ici est la même par laquelle la version des Septante désigne le résidu juif ou «ceux qui doivent être sauvés». La question portait au fond sur le point de

savoir si ce résidu qui devait être épargné quand le jugement viendrait, serait peu ou très nombreux; mais la question était tout à fait oiseuse, et le Seigneur n'y répond pas; mais il dit: «Luttez pour entrer par la porte étroite...» (verset 24). La porte étroite, c'était recevoir Christ dans ce temps-là, — la vraie mais étroite entrée de la foi en Lui et de la conversion à Dieu. Il y aura des gens qui viendront et qui se mettront à heurter lorsque la porte aura été fermée, et auxquels il dira: «Je ne vous connais pas ni ne sais d'où vous êtes»; — vous n'êtes pas changés. Luttez pour entrer par la porte étroite par laquelle Christ marche devant vous, c'est-à-dire la réjection. «Beaucoup chercheront à entrer (*non pas* par la porte étroite) et ne pourront pas».

Tout cela est fort simple quand nous voyons la réjection de Christ. Ceux qui le rejettent au jour de son humiliation, seront eux-mêmes rejetés au jour de sa gloire; et au lieu d'être ses compagnons dans le royaume, ils seront jetés dehors. Les Juifs incrédules verront les Gentils entrer dans la gloire du royaume, alors que, persistant dans leur incrédulité, ils seront eux-mêmes jetés dehors.

Verset 31. Les pharisiens disent au Seigneur: «Retire-toi et t'en va d'ici, car Hérode veut te tuer». Or Hérode était un Iduméen; et quel droit un étranger comme lui avait-il à être le roi des Juifs? Qu'est-ce que *lui* avait à faire avec les promesses d'Israël? Absolument rien. Hérode nous présente, en figure, le roi qui fait sa volonté. Il chercha à tuer Christ; c'est pourquoi il a le caractère de roi-adversaire. Il n'avait pas de foi dans les desseins de Dieu ou dans la gloire de Christ; et le Seigneur dit: «Allez, dites à ce renard...»; — je ferai la volonté de mon Père jusqu'à ce que le moment soit venu pour moi d'être glorifié; je suis ici aussi longtemps que mon Père voudra et ensuite je serai consommé. Il faut que la puissance de Dieu soit *pleinement* connue. Quel divin dédain pour le roi apostat; mais en même temps quelle parfaite obéissance humaine! «Mais il me faut marcher aujourd'hui, et demain et le jour suivant, car il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes...!». Après tout c'est Jérusalem qui est la ville coupable. Que le roi Edomite fasse et dise ce qui lui plaît, c'est la «sainte ville» qui est coupable, car elle était la plus rapprochée de *Lui*. Plus je suis près de Dieu, si je le rejette, plus mon péché est grand et plus le jugement est terrible. Voyez les Psaumes 132 et 78, versets 65-68, qui nous parlent de l'élection de Sion: «L'Eternel a choisi Sion...». Christ ne charge pas les Juifs de leurs péchés avant qu'ils n'aient rejeté et Lui et son Père (Jean 15: 22-25). — Dans les derniers versets Christ révèle un dessein de grâce: le vieil homme est condamné et inutile, — Israël, et nous tous, «Le more changerait-il sa peau, et le léopard ses taches...?» (Jérémie 13: 23). L'évangile commence par chercher et par sauver ce qui était *perdu*. Ici nous voyons que si les Juifs ont rejeté le Christ au jour de leur responsabilité, Lui ne les a pas rejetés au jour de sa grâce. La grâce brille en ce qu'il choisit encore Juda (Psaumes 78: 68).

Remarquez comment la personne divine du Seigneur apparaît ici. «Jérusalem, Jérusalem... combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants...!». Un prophète ne pouvait pas parler ainsi, et Christ était aussi un prophète, et plus qu'un prophète; il était Jéhovah,

car Jéhovah seul pouvait rassembler Israël: «Celui qui a dispersé Israël, le rassemblera» (Jérémie 31: 10). Israël avait rejeté Jéhovah, sous sa responsabilité; mais Jéhovah les reconnaîtra quand il viendra en grâce souveraine. Qu'elles sont merveilleuses les voies de cette grâce! Les circonstances par lesquelles Il passa, dans son sentier ici-bas, manifestaient d'une manière bien plus glorieuse *qui Il était* que quelque texte que ce soit qui le déclarerait expressément, quelque importants que soient ces textes en leur lieu et place. Supposez en effet que vous croyiez qu'il y a un Dieu, si ce Dieu descendait et venait se placer à côté de vous disant: «*Je suis*», ne serait-ce pas autre chose encore? Christ était l'homme humilié tout le long de son sentier ici-bas, car il était toujours le serviteur de tous; cependant lorsque son service était accompli et rejeté comme inutile, sa gloire resplendit. «Avant qu'Abraham fut, *je suis*» (Jean 8: 58). Voyez dans le chapitre que nous ici devant nous, dans Luc, la liaison entre les versets 33, 34 et 35, comme exemple de ce que je viens de dire. «Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants... Voici votre maison vous est abandonnée...; et vous ne me verrez plus *jusqu'à* ce que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Le Psalmiste se plaint de ce qu'il n'y a personne pour dire: Jusques à quand? — personne pour compter sur la fidélité de Dieu à son peuple (voyez Psaumes 74: 9). Cette expression: «Jusques à quand» se retrouve souvent dans les Psaumes et dans Esaïe, chapitre 6, et a trait au châtement, non pas à la rétribution. Jusques à quand Israël bronchera-t-il et sera-t-il en chute (Romains 11)? Au chapitre 6 d'Esaïe, le prophète ayant prononcé ces paroles: «Engraisse le coeur de ce peuple,...» rappelées au chapitre 12 de l'évangile de Jean, s'écrie: «Jusques à quand...?». Il attend dans la foi, et compte sur Dieu; et ayant la pensée de Dieu, il ne peut pas croire que Dieu veuille abandonner son peuple; c'est pourquoi il demande: «Jusques à quand» le châtement doit durer?

A cette question le Seigneur répond: «Jusqu'à ce que..., et que la terre soit mise dans une entière désolation; toutefois il y aura encore en elle un dixième... et la sainte semence sera son tronc». La sève est encore là, quoiqu'il n'y ait point de feuilles. Ainsi, dans le Psaume 118: 18: «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a pas livré à la mort». De la même manière encore le Seigneur ne dit pas: Voire maison vous est abandonnée, c'est pourquoi vous ne me verrez plus; mais il dit: «Vous ne me verrez point *jusqu'à ce qu'il* arrive que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Il peut, comme étant Jéhovah, répondre en grâce à la question posée; et quand il donnera la repentance à Israël, alors il enverra Jésus que jusqu'à ce jour-là le ciel a reçu (comparez Actes des Apôtres 3: 19-21). En attendant, notre association avec Jésus est introduite. Le prophète ne parlait que de choses terrestres, quoique divines; mais quant à l'Eglise il est dit: «Frères saints, participants de la vocation céleste» (Hébreux 3: 1), et «il nous a vivifiés... et nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux céleste, dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). *Cela* donne de la sécurité. Comment avons-nous été amenés là? Par Christ. C'est Lui qui est notre titre. Mon désir est de bien connaître ces choses, savoir que je suis *un* avec Christ dans le ciel, ayant cette part éternelle que le Saint Esprit scelle sur mon âme et dont il veut me faire jouir toujours davantage.

Quand Israël sera amené à la repentance, «la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée» sera «la principale du coin»; et en la reconnaissant, ils diront: «Célébrez l'Eternel, car il est bon et sa bonté demeure à jamais» (Psaumes 118: 22-29). Hélas! ils en recevront un autre d'abord; mais quand leurs coeurs seront changés et que la grâce opérera, ils useront des paroles du Psaume 119 et trouveront l'expression de la loi au dedans de leurs coeurs; et quand leur foi sera ainsi exercée et que leurs coeurs brisés seront ouverts pour le recevoir alors il viendra Lui-même à eux. S'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?». Jéhovah donnera la réponse. Il ne change jamais, et quoiqu'il exécute le jugement et la justice, la grâce se trouve encore en Lui. «Quand le Fils de l'homme viendra trouvera-t-il de la foi sur la terre?». S'il n'y a pas de foi, s'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?» — il y en a Un, qui dans la souveraineté de sa propre grâce mettra pour la foi en réserve dans ses trésors quelque chose qu'elle pourra saisir.

Ainsi, nous trouvons Jéhovah dans le Christ humilié et nous voyons comment il sait s'élever au-dessus de toute iniquité. Combien tout cela nous rend Jésus précieux! — et nous sommes un avec lui! Puisseons-nous le connaître Lui, et le suivre ainsi, nous souvenant que tout ce qui est en dehors du chemin étroit est la chair et péché!

Chapitre 14

Ce chapitre nous présente la justice distributive de Dieu, la Parole nous la montrant d'abord en rapport avec les saints, comme conséquence de la conduite de chacun envers Dieu, et avec la place que chacun prendra en vue de ce qui lui sera sûrement ainsi dispensé. Ensuite, il s'agit de responsabilité en relation avec la grâce, de la position morale de l'âme parce que la grâce lui a été présentée: mépriser la grâce de Dieu comble la mesure du péché de l'homme. Mais c'est de la *présentation* de la grâce qu'il est question ici, ce qui est une chose différente de la *possession*. Les conséquences du mépris de la grâce sont mises en évidence dans ceux qui refusent de venir au souper.

Versets 1-6. Le Seigneur en mettant fin à la dispensation ramène toujours le sujet du *sabbat*. La question était celle-ci: l'homme, comme homme, pouvait-il trouver du repos auprès de Dieu? L'homme pouvait-il jamais entrer dans le repos de Dieu? Nous savons, quoique le jour exact de la chute nous reste caché sans doute, que l'homme rompit le repos de Dieu immédiatement (Genèse 3), et que, peut-être, le jour même où il aurait dû se reposer, il mangea du fruit défendu: l'homme n'entra jamais dans le repos de Dieu. Maintenant il s'agissait de savoir *comment* on y entrait, par sa propre oeuvre ou par l'oeuvre de Christ? C'était un caractère essentiel du repos après la création, qu'il se trouvât placé après les six jours de travail, comme Dieu s'était reposé au septième jour; et ainsi plus tard, lorsque les ordonnances légales furent données, le sabbat devint un signe de l'alliance (Exode 31: 17; comparez 20: 8-11). Quand Christ vint, il rompit constamment le sabbat, pour montrer que le péché n'était pas ôté, il fallait qu'il *travaillât*. Il ne pouvait pas se *reposer*, le sabbat étant le signe que le repos pour l'homme se trouvait après le travail, et la loi montrant que toujours l'homme rompait cette alliance. Le Seigneur fait peser sur la

conscience des docteurs et des pharisiens le poids de leur péché, en leur montrant qu'il fallait qu'il travaillât, si, eux, ils devaient avoir du repos. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi aussi je travaille» (Jean 5: 17). Si l'homme avait gardé la loi, il aurait eu droit au repos; mais il ne l'accomplit pas, ni ne pouvait l'accomplir (Romains 8: 7). Tout ce qui était le signe du repos de Dieu pour l'homme, après le travail, a failli; mais «il reste un repos pour le peuple de Dieu» (Hébreux 4). Le sabbat continue comme signe; et tous les prophètes ont rappelé Israël à son observation (voyez Esaïe 56: 2-6; 58: 13; Jérémie 17: 21 et suiv.; Ezéchiel 20: 11 et suivants); mais ils n'entrèrent pas dans le repos. Paul dans l'épître aux Hébreux (chapitre 4), raisonnant sur ce point, dit: «Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos». Mais dans Canaan, le repos nominal, les anciens Hébreux n'entrèrent pas, sauf le très petit nombre des fidèles; et ceux-ci même ne trouvèrent pas le repos, car s'ils y étaient entrés, Dieu n'eût pas parlé d'un autre jour, comme il fait par la bouche du psalmiste, disant: «S'ils entrent dans mon repos!» — «Si», veut dire: «ils n'entreront pas».

Les choses étant ainsi, le sabbat n'était pas le repos: il était bien toujours le signe du repos, mais non pas un repos réel. Tout espoir était perdu pour l'homme d'entrer dans le repos de Dieu: il faut qu'il y entre maintenant sur un tout nouveau principe, par la foi, et non par les oeuvres. Quand le Messie vint, il aurait apporté au peuple le repos; mais l'homme ne voulut pas de Lui, comme nous le voyons ici. L'homme ne *pouvait* pas entrer dans le repos de Dieu par la *loi*, et il n'a pas *voulu* y entrer par la *grâce*; et ce fait démontre que l'homme a absolument rompu avec Dieu. Si j'ai été amené à Dieu, j'ai trouvé le repos, et je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour le chercher. J'ai mon repos en Dieu lui même, car la grâce, non pas la loi, m'a donné une capacité de jouir de ce que *Dieu est*. Mais quand la créature eut rompu le repos de son Créateur, toute relation entre elle et lui était désormais impossible. Le péché est venu et a placé Dieu vis-à-vis de moi dans la position de Juge, et il ne peut pas y avoir de lien de coeur entre un juge et un criminel.

Si Dieu me juge comme pécheur, la seule parole que j'aie à attendre de Lui est: «Maudits, allez-vous-en loin de moi» (Matthieu 25: 41). C'est pourquoi tout ce que l'homme peut dire, c'est: «Seigneur, n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi!» (Psaumes 143: 2). Il y a, entre un père et un enfant, un lien qui les met en relation l'un avec l'autre; mais ce lien est une chose nouvelle. Il faut, s'il doit y avoir du repos, que tout soit placé sur un terrain nouveau, car il n'y a pas de repos dans l'ancienne création.

Au chapitre 15 nous voyons la grâce à l'oeuvre pour donner du repos: le Berger apporte la brebis dans sa maison...; dans le chapitre qui nous occupe nous avons devant nous un cas de misère humaine, un homme hydropique. Christ dit: «Est-il permis de guérir un jour de sabbat?». Et ils se turent. Alors il en appelle à eux-mêmes: «Qui sera celui d'entre vous, qui ayant un âne ou un boeuf, lequel vienne à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat... Et ils ne pouvaient répliquer à ces choses». Il n'y avait ni repos présent, ni espérance de repos, — aucune possibilité de repos pour l'homme comme pécheur, et il ne pouvait pas y avoir de repos pour *Dieu*, parce que Dieu ne pouvait pas se

reposer tant que le péché n'était pas ôté. Il n'y avait pas de sabbat pour la justice, car l'homme n'avait pas de justice; il n'y avait pas de sabbat pour l'amour, car l'amour ne pouvait pas se reposer là où il fallait que le jugement fut exécuté. L'amour pouvait venir et travailler; mais le *travail* n'est pas le *repos*. L'homme a perdu sa communion avec Dieu par son péché, et c'est là une chose bien solennelle; l'homme a fait de Dieu un *Juge* par son péché. L'idée même du jugement liée à Dieu démontre que l'homme est un pécheur; car il n'y avait aucune association nécessaire entre le jugement et Dieu: mais une fois que le péché est entré dans le monde, il faut que le jugement suive, car Dieu est saint. Si une fois nous avons été amenés à comprendre qu'il n'y a point de relation entre nous, comme pécheurs, et Dieu, nous apprenons quelle place nous convient, une fois que nous avons foi en la grâce de Dieu.

Versets 7-11. «Or il dit une parabole aux convives, observant comment ils choisissaient les premières places à table...» la nature recherche «les premières places». Le monde qui n'a pas de rapports avec Dieu trouve son plaisir à glorifier le «moi» et à tenir Dieu à distance. Le «moi» trouve pour le «moi» ce qu'il aime, et il oublie Dieu. L'homme s'élève toujours contre Dieu, se recherchant lui-même et tout ce qui peut satisfaire son «moi». Il ne pense pas qu'il fasse ainsi, car il prétend ne faire qu'user de ses facultés. Mais Adam fit ainsi pour se cacher de devant Dieu. Et nous, n'usons-nous pas de nos facultés pour nous complaire à nous-mêmes, plutôt que d'en user pour Dieu? Pendant que le Maître est absent, les serviteurs s'en vont chacun son propre chemin et font leur propre volonté. Un homme est naturellement froissé quand on l'humilie et qu'on le méprise; la chair n'aime pas à être mise de côté; mais cette recherche d'une place est au fond rechercher une place là où Christ n'en eut point. C'est pourquoi: «Quand tu seras convié, va et t'assieds à la dernière place».

Les versets 8-11 nous disent le secret de cette parabole; ils dirigent le *coeur* vers le *Maître*, vers «celui qui t'a convié». Si j'ai le sentiment que je suis un pécheur, et que par conséquent je ne mérite aucune place, je n'en prendrai point, mais j'attendrai jusqu'à ce que Dieu m'en donne une. J'aurai de la gloire en vérité, quand Dieu me donnera une place. La question est de savoir ce qu'il me donne. Tournez vos yeux vers Dieu, et vous en remettant à Lui, recherchez la dernière place comme Christ fit. Il ne vous servira rien de dire que vous ne recherchez pas une place dans le monde: la grande affaire, c'est que votre coeur demeure tourné vers la place de Dieu dans le monde. Quand le regard est ainsi fixé sur Dieu, le moi est oublié; autrement, on pense au manque d'égards dont on est l'objet; et ni la foi, ni la grâce ne sont en exercice. Si je savais me tenir pour rien, je serais *parfait*. L'homme qui invitait les conviés, apprécie justement chacun et l'honneur qui leur est dû: les places de l'évangéliste, du pasteur, de l'apôtre seront toutes ordonnées par Dieu. Quand Dieu donne une place, c'est une place de puissance et de proximité de Lui; mais quand un homme prend une place pour lui-même, c'est une place de faiblesse et d'éloignement de Dieu, parce que le *moi* est l'objet de sa recherche.

Il faut aussi nous tenir en garde contre le simple refus de prendre une position dans le monde, parce que nous savons que ce serait mal de faire ainsi, pour des serviteurs de Celui qui a été rejeté. Une estimation légale seulement, de ce qui est bien ou mal ne peut jamais *tenir bon*. Une chose peut être très juste et bonne; mais il n'y a pas de stabilité dans sa poursuite, parce qu'il n'y a pas de puissance pour soumettre la *chair*, si on fait seulement ce qu'on sait être bien. Il y avait le sentiment de l'obligation avec la loi; mais la loi ne plaçait pas un objet devant le coeur pour attirer celui-ci; elle n'amenait pas Dieu vers moi, ni ne m'amenait vers Dieu. Mais il y a de la stabilité là où est le sentiment que nous ne sommes rien devant Dieu, et que Dieu est tout. Plusieurs ont commencé avec beaucoup d'énergie et ont pris une certaine place, bonne en elle-même; mais là où le légalisme était la source de l'activité, il n'y a pas eu de persévérance, car ce qu'on entreprend sous la loi, on le perdra certainement dans la chair. Quand Dieu est l'objet du coeur, la place la plus basse ici-bas suffit. Lui-même nous conduit et nous fait avancer; et de quoi qu'il s'agisse, si les pensées et les affections sont tournées vers Lui, ce qui était pénible d'abord n'est plus un effort à mesure que j'avance. L'amour divin qui m'attira et me donna de la puissance au commencement pour prendre la position, brille d'un plus vif éclat à mesure qu'il est mieux et plus longuement connu; et ce que j'accomplissais d'abord en tremblant, devient facile avec un courage croissant.

La seule chose qui puisse me rendre capable de marcher ainsi, c'est d'avoir Christ pour objet; et en proportion que je l'aurai ainsi devant moi, je serai heureux. Il y aura toujours mille et une choses de quoi me chagriner, si le «moi» a de l'importance; — mais ces choses ne me chagrineront point du tout, si le «moi» n'est pas là pour être chagriné. Les convoitises de la chair ne me tourmenteront pas, si je marche avec Dieu. Que de contrariétés et d'embaras nous rencontrons quand nous ne marchons pas avec Dieu et que nous ne pensons qu'à nous-mêmes! Il n'y a pas de plus grande délivrance que d'en avoir fini avec soi, en sorte qu'on n'a pas d'importance à ses propres yeux. Alors on peut être vraiment heureux devant Dieu.

Si nous regardons à Christ, nous apprenons deux choses: d'abord, qu'il s'humilia Lui-même à cause du péché du monde qui l'entourait; ensuite, que le monde fit tout ce qu'il put pour l'humilier, car plus Christ s'abaissait, plus les hommes cherchaient à l'accabler.

Personne ne se met en souci des autres; en sorte que si quelqu'un ne prend pas soin de lui-même, il peut être assuré d'être mis assez bas. Nos coeurs aussi sont si rusés qu'il est possible que nous serions disposés à nous humilier nous-mêmes si nous pouvions gagner quelque chose par là, ne fût-ce que l'approbation des hommes. D'un autre côté, si dans le sens ordinaire des termes, nous cherchons simplement à *imiter* Christ s'humiliant, ce ne sera qu'un effort légal, sans puissance et sans durée. «Qu'il y ait donc en vous cette *pensée* qui a été dans le Christ Jésus» (Philippiens 2). Il s'anéantit lui-même. D'abord, il «s'anéantit lui-même», il se dépouilla de sa gloire, pour devenir homme; en le faisant, il laissa la gloire du Père pour devenir un homme: c'était une grande humiliation (quoique nous ayons haute

idée de nous-mêmes). Mais ce n'est pas tout: étant en figure comme un homme, il s'abaissa jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Le même principe est placé devant nous dans le chapitre de Luc qui nous occupe. «Celui qui s'abaisse sera élevé». La vraie humilité consiste en ceci, c'est qu'on soit prêt à servir chacun et tout homme, quel qu'il soit; et quoique ce service puisse paraître bas aux hommes, il est au fond très élevé, étant le fruit de l'amour *divin* opérant dans nos coeurs. *Dieu*, opérant dans nos coeurs, nous dépouille de notre égoïsme. La seule chose qui soit digne de notre poursuite dans le monde, c'est ce service, — à moins que ce ne soit la jouissance de la communion de Dieu. Nous devrions être prêts à servir nos ennemis: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Etre humilié n'est pas la même chose que de s'humilier soi-même et de ne pas le faire devant ceux qui nous honoreraient d'autant plus que nous serions humbles. Paul pouvait dire de lui et d'autres: «Nous-mêmes vos esclaves pour l'amour de Christ» ([2 Corinthiens 4](#)). Il sentait qu'ils avaient, lui et ses compagnons, un droit à servir en grâce; et dans la proportion dans laquelle il prit la place basse, il sera élevé au jour qui vient.

Versets 12-14. Le Seigneur parle maintenant de celui qui conviait. Plus haut, il avait parlé des conviés; mais ici il s'agit du principe sur lequel les fêtes se font. «Convie les pauvres, les impotents, les boiteux... et tu seras bienheureux, car ils n'ont pas de quoi te rendre la pareille; et la pareille te sera rendue en la résurrection des justes». Le Seigneur les sépare de nouveau tous du monde et les transporte au moment où ils se rencontreront avec Dieu, et il veut qu'ils trouvent là un principe dirigeant pour leur activité. Les disciples ne doivent pas agir en vue d'obtenir une récompense ici-bas, mais ils doivent attendre le moment où ils rencontreront le Seigneur, car ce n'est pas avant que le Maître revienne que les esclaves reçoivent leur salaire. Il ne s'agit pas ici de salut, mais de rémunération du service. «La pareille te sera rendue en la résurrection des *justes*».

Remarquez ici comment le Seigneur présente les justes comme une classe particulière de personnes. La résurrection n'est pas une résurrection commune pour tous: l'Écriture n'en connaît pas de pareille; elle ne confond pas, dans un autre monde, ce que Dieu a séparé dans ce monde-ci. La grâce a séparé le croyant en sorte qu'il est ressuscité dans son âme maintenant; mais le fidèle ne reçoit pas sa récompense de serviteur avant «la résurrection des justes». Un pécheur est vivifié ici-bas, quoique non manifesté judiciairement, parce que nous sommes dans une dispensation de foi et que notre part est dans la gloire.

Il n'y a pas, je le répète, de résurrection *générale* pour les justes et les méchants indistinctement; mais il y a «la première résurrection dans laquelle Dieu sépare en *puissance* ceux que, en *grâce*, il a fait siens. C'était «la résurrection d'entre les morts» qui excitait tant d'étonnement au milieu des Juifs. Les pharisiens pouvaient enseigner la résurrection, quoique les sadducéens la niassent; on croyait généralement à une résurrection; Marthe nous le dit: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Mais les Juifs ne pouvaient pas comprendre la puissance divine entrant dans la maison de Satan et retirant les justes *morts* d'entre tous les autres morts. Jésus répondit à

Marthe: «Moi, je suis la résurrection et la vie», — parlant de la puissance vivante qui visite un homme quand il est dans un état de mort et qu'elle l'en fait sortir. Les Juifs ignoraient entièrement la séparation qu'opérait la résurrection des uns pour la vie et la résurrection des autres pour le jugement (Jean 5: 28, 29; comparez Apocalypse 20).

Le maître de la maison manifestera son approbation du fidèle serviteur. Il y aura des degrés de gloire donnés selon le service accompli par chacun: non pas que personne soit jamais *sauvé* pour ce qu'il a fait, mais le service de chacun sera rémunéré, quel que soit le fruit que le Saint Esprit aura produit en moi en répondant au désir de Christ en opérant en moi, car c'est un service dont je ne pourrais accomplir un seul atome sans sa puissance. Ce grand fait est également la réponse de Dieu selon ses conseils, comme nous pouvons l'apprendre par les paroles du Seigneur à la mère des fils de Zébédée: «Vous boirez ma coupe...; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé par mon Père» (Matthieu 20: 20). Le service de l'amour n'est jamais influencé par la récompense. La rémunération n'est pas placée devant l'âme comme *motif* pour faire quoi que ce soit; mais quand nous rencontrons des difficultés dans le chemin du service, alors la couronne est placée devant nous pour nous encourager à persévérer. Il en a été ainsi pour Christ lui-même; car à cause de la joie qui lui était proposée, «il a enduré la croix, méprisant la honte» (Hébreux 12: 2). Ainsi encore pour Moïse: il estima l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte, car il avait égard à la rémunération (Hébreux 11). Si la récompense, non l'amour, était la source de notre service, cela reviendrait au fond à ceci: prend ton argent et va-t-en. Mais si on a rompu avec le monde, on ne peut pas attendre de récompense de ce côté, ce qui est une aussi grande délivrance que la délivrance qui affranchit du «moi».

Versets 15-24. Voyez maintenant comment la grâce, quand elle est introduite, est rejetée. Le souper était prêt; les conviés étaient invités, mais ils ne veulent pas venir. Le Seigneur avait parlé auparavant du royaume, et ici il montre ce que coûterait la réception du royaume. Tout est prêt maintenant; — mais les hommes s'excusent. Ils ne se souviennent pas assez du souper pour laisser leurs boeufs, leur champ, etc. Le souper était dans les pensées de Dieu depuis le commencement, et il devait avoir lieu quand il vint chez les Juifs comme leur Messie, à la fin du jour; mais ils le rejetèrent, parce qu'ils ne se souciaient pas de Lui. Ce n'est pas que leurs péchés les exclussent du souper, car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs péchés. Ce n'est pas non plus que le champ, les boeufs, la femme fussent en eux-mêmes le mal; mais ils devenaient tels pour ceux qui étaient appelés, parce que leurs coeurs étaient attachés à ces choses de manière à leur faire mépriser le souper. N'en est-il pas exactement de même maintenant? Quel mal y a-t-il à ces choses, direz-vous? Si elles ont occupé votre coeur et vous ont fait mépriser Dieu, — *voilà* le mal! Dans le royaume de Dieu, où êtes-vous? Il n'y avait pas un seul lien de coeur entre Christ et le peuple qu'il vint visiter, et c'est pourquoi ils rejetèrent le souper. C'est là aussi une pierre de touche pour nos âmes tout le long du jour. Il ne s'agit pas de seulement savoir, si une chose est bonne ou mauvaise, mais quelle

saveur les choses de Christ ont pour nos âmes quand nous en jouissons ainsi? Il s'agit peut-être de quelque chose de très petit. Si nous trouvons que la lecture d'un livre rend la manifestation de Christ moins précieuse pour nous, nous nous sommes écartés de Dieu et nous ne pouvons pas dire où le pas suivant nous conduira. Satan souvent nous séduit de cette manière. L'âme est mise à l'épreuve chaque jour, afin qu'il apparaisse si les choses qui sont révélées par Dieu en Christ ont assez de pouvoir sur nous pour engager nos coeurs; mais si d'autres objets se sont placés entre nous et les choses de Christ, quand nous aurons besoin de la jouissance de celles-ci, nous ne l'aurons pas, et il deviendra ainsi évident combien nous nous sommes égarés loin de Dieu. Si un objet, quel qu'il soit, vient prendre place dans votre âme et vous ôte la fraîcheur de Christ, prenez garde! Car si boeufs ou champs, ou ferme, préoccupent ainsi vos coeurs, lorsque vous auriez l'occasion de jouir des choses de Christ, vous ne goûterez pas celles-ci.

Au verset 21 le Seigneur s'adresse aux «pauvres du troupeau», à ceux qui n'ont pas de couple de boeufs et qui se réjouissent de la fête. Les sacrificateurs et les chefs des Juifs ont reçu la première invitation, mais ils l'ont rejetée; et alors le Maître de la maison envoie dans les rues et dans les ruelles pour amener les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles du peuple; mais la maison n'est pas encore remplie. Le Maître envoie donc en dehors de la ville, dans les chemins, et le long des haies, et contraint les gens d'entrer, afin que la maison soit remplie: c'est des gentils qu'il est question ici. Luc, dans son évangile, distingue «les pauvres du troupeau» d'avec les gentils, tandis que Matthieu dont le point de vue est juif ne fait pas mention des deux classes comme étant distinctes. «La salle des noces remplie de gens qui étaient à table» (Matthieu 22: 10), comprend les gentils, introduits après que les Juifs ont été amenés à la bénédiction.

Remarquez aussi l'humilité du serviteur et la patiente grâce du Maître qui va jusqu'au bout; il ne peut pas se reposer avant que la maison soit remplie. Quelle persévérance il y a de la part de Dieu! Et nous sommes appelés à poursuivre notre course dans le même esprit. Il en coûte beaucoup de persévérer toujours et toujours en dépit de tous et de toute chose; et le faire témoigne de la présence de la puissance divine en nous, car la grâce de Dieu est infatigable. A côté de cela sans doute nous trouvons le jugement, car il est dit: «Aucun de ces hommes qui ont été conviés ne goûtera de mon souper; mais le fait que Dieu agit ainsi nous montre quelle humilité il devrait y avoir en nous, pour ce qui nous concerne, et quelle grâce pour ce qui regarde les autres, quels qu'ils soient, et combien tout doit reposer sur ce grand et unique fait que toutes les relations de l'homme avec Dieu sont momentanément brisées, et que si vous entreprenez réellement de suivre Christ dans un chemin comme celui-là, vous devez calculer la dépense. C'est très bien de voir cette grâce et de l'admirer, mais il n'y a aucune puissance pour y persévérer si le coeur n'est plein de l'amour que donne l'établissement d'une nouvelle relation avec Dieu. Il faut qu'il y ait un lien de coeur avec la chose nouvelle, et il faut que Christ ait assez de puissance dans le coeur pour donner le pouvoir de rompre avec des choses vieilles.

Versets 25-33. De grandes foules sont attirées à l'ouïe d'une pareille grâce, et Jésus leur dit ce qu'impliquera la position de disciple. Peut être y a-t-il ici une allusion à Michée 7: 5, 6? Il faut pour Christ faire le sacrifice de ses amis, — de tout, peut-être; car la question est: Abandonnerai-je Dieu? Mais comment? — Vous dites qu'il faut tout abandonner, la vie même? Oui, tout; car dans cette vie vous êtes associés avec le monde, et il faut que vous renonciez au monde aussi, si «*Moi*» je suis en question. Vous ne pouvez avoir deux coeurs, un coeur pour le monde, et un coeur pour *Moi*, dit le Seigneur. — Je tremble quand je vois des personnes qui n'ont pas calculé la dépense, se mettre en route, professant de *suivre* Christ. Il est selon les voies de Dieu de placer la barrière là où on entre dans le chemin. Si vous pouvez franchir la barrière, vous pourrez aller votre chemin. L'obéissance légale ne tiendra pas bon; ce qu'il faut, c'est de suivre Christ. Si Lui est dans le sentier, le chemin est heureux et facile, mais il est enserré de haies. Si Christ n'y est pas avec vous, vous n'y aurez que trouble et difficulté.

Versets 34, 35. Le «sel», c'est la grâce en énergie spirituelle, les saints étant les témoins, dans le monde, de la puissance de l'amour saint, au lieu qu'ils le soient de l'égoïsme. Le sel est le principe consacrant de la grâce; quand le sel a perdu sa saveur, avec quoi salera-t-on? Le sel est la grâce envisagée comme la sainte séparation pour Dieu plutôt que sous les traits de la bonté et de la débonnairété, quoique assurément ces traits soient aussi inséparables de la grâce. «Si le sel a perdu sa saveur avec quoi le salera-t-on?» Si j'ai de la viande sans sel, je peux la saler; mais si le sel n'a pas de saveur, que ferai-je? Quelle image nous avons ici d'une église non spirituelle et d'un saint non spirituel! Ils sont semblables à la vigne qui représentait Israël et qui n'a été bonne que pour déshonorer le Seigneur, son possesseur, et pour être détruite. La miséricorde, il est vrai, peut nous restaurer, mais comme saint nous devrions avoir la saveur de Christ. Tout ce qui affaiblit l'attachement du coeur à Christ, détruit la puissance. Ce n'est pas le péché grossier qui attire sur lui la discipline et le jugement qui a cet effet; mais ce sont les petites choses de la vie de chaque jour que nous sommes aptes à placer *avant* Christ. Quand le monde se glisse dans le coeur, le sel a perdu sa saveur et nous montrons qu'un Christ rejeté a peu de puissance à nos yeux.

Que le Seigneur nous garde dans le chemin avec Christ, là où tout est lumière et bénédiction. Si nous avons laissé le voile trompeur de ce monde se placer devant notre vue spirituelle, et cacher Christ à nos yeux, Christ seul peut lever le voile et faire que nous voyions.

Chapitres 15-16

Nous avons vu le Seigneur mettre en évidence la réjection, suivie, en grâce, par un ordre de choses absolument nouveau. L'Eglise introduite plus tard, n'est pas un «siècle» proprement dit, mais un épisode céleste entre deux «siècles». L'Ecriture nous parle de trois «siècles»: le siècle qui a précédé la loi, le siècle de la loi, et le siècle du millénium. Christ naquit sous la loi; et ce siècle n'a pas encore pris fin. Les disciples demandèrent: «Quel sera

le signe de la venue et de la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3)? Ce siècle dont ils parlaient était celui où Christ était présent sur la terre; mais Christ fut rejeté, le siècle fut interrompu; c'est pourquoi s'adressant avec force à ses disciples, il leur commanda de ne dire à personne qu'il était *le Christ*, disant: «Il faut que *le Fils de l'homme* souffre beaucoup et qu'il soit rejeté» (Luc 9: 21, 22). Et plus tard, il dit: «Vous ne me verrez point jusqu'à ce qu'il arrive que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur» (Luc 13: 35). Nous qui formons une partie de l'Eglise de Dieu, et qui n'avons proprement rien à faire avec la terre, nous ne sommes en aucun sens un «siècle», mais nous sommes un peuple céleste uni à Christ glorifié pendant l'interruption du siècle, et nous remplissons l'espace de temps qui sépara le moment où le Seigneur a abandonné les Juifs de celui où il reviendra à eux. L'olivier de Romains 11, a quelques-unes de ses branches coupées, et d'autres ont été greffées sur lui: c'est un arbre qui a sa racine dans la *terre*, et qui ne pouvait par conséquent rien avoir à faire directement avec l'Eglise dans le ciel. Quelques-unes de ses branches ont été coupées, et quelques-unes ont été laissées; mais on ne peut jamais parler ainsi de l'Eglise, le corps uni à la Tête, Christ à la droite de Dieu. L'Eglise certainement occupe une certaine position et remplit un certain espace de temps, mais elle les occupe pendant la suspension du siècle auquel Christ vint. Caractéristiquement nous appartenons à ce qui est au-dessus et au-delà de tout ce qui est lié à ce monde; la grâce nous a placés là, et la grâce n'est pas d'ici-bas, mais du ciel.

Au chapitre 15, le Seigneur s'élève complètement au-dessus de la dispensation juive, pour la pleine manifestation de la nature de Dieu qui est amour, dans l'évangile. A la fin du chapitre 14, il s'était occupé du système professant dans sa responsabilité: «Le sel est bon; mais si le sel est devenu insipide», il n'est plus bon à rien, montrant ainsi ce que l'homme est. Maintenant, au chapitre 15, les publicains et les pécheurs viennent, et nous trouvons la manifestation de ce que *Dieu* est. Ici, Dieu s'occupe de l'homme perdu, en grâce. Des pécheurs qui confessaient leurs péchés et venaient à la repentance, étaient ceux qui justifiaient Dieu. «La sagesse a été justifiée par tous ses enfants». Dieu est justifié dans ses voies, soit dans la condamnation, soit dans le salut d'un pécheur. Les publicains et les pécheurs justifiaient Dieu, étant baptisés par Jean, tandis que les pharisiens rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu. Tout ce qu'il fallait pour que Dieu fût justifié, c'est qu'il se montrât lui-même; et c'est là ce que le Seigneur fait maintenant: il manifeste ce que Dieu est en grâce, donnant ainsi à ce chapitre pour nos âmes une fraîcheur et une plénitude toujours nouvelles: le coeur qui a été une fois réveillé, ne se fatigue jamais d'un pareil récit.

Ensuite au chapitre 16, Christ montre la responsabilité de ceux dont Dieu s'occupe ainsi. La terre a été donnée aux enfants des hommes, et Dieu en attendait du fruit. Il s'occupe de l'homme d'abord au point de vue de ce que l'homme aurait dû être sur la terre; mais l'homme *faillit entièrement*. Alors Dieu fait autre chose: il visite le monde en *grâce parfaite*, grâce entièrement indépendante de ce que l'homme était, et qui révélait un caractère absolument céleste. L'amour divin est la source de cette chose nouvelle et son caractère est céleste, révélant le ciel, elle met l'homme en rapport avec le ciel; et ceux

qu'elle visite ainsi doivent être un peuple céleste. Pourquoi? — Parce que ce monde s'est entièrement détourné et éloigné de Dieu et qu'il est devenu le «pays éloigné». C'est pourquoi ses richesses n'ont aucune valeur et sont au contraire un grand empêchement, à moins qu'on n'en use d'une manière céleste: et le chapitre 16 montre de quelle manière on doit ainsi s'en servir. Le chapitre 15 nous montre le pécheur appelé par la grâce; ce qui suit nous apprend ce que celui qui est ainsi appelé, doit être comme homme céleste. Ce monde est une scène de péché, et ce qui s'y rattache est maintenant la misère, et non la bénédiction (voyez l'histoire de l'homme riche et de Lazare). Adam avait une place dans ce monde et Israël y avait une place; mais tout cela a pris fin, et la grâce est venue, élevant ceux qui en sont les objets à un état de choses entièrement nouveau. Christ justifie Dieu. Dieu étant amour, c'était sa joie de manifester la grâce aux pécheurs. Il ne s'agit pas ici de la joie de ceux que Dieu ramène, mais de la joie de Dieu à ramener le pécheur à Lui-même. Cette joie de la grâce donne au ciel son caractère: il y a de la joie là au sujet du pauvre pécheur ramené.

Je ne doute pas que le Seigneur ne nous donne dans ces trois paraboles du chapitre 15 le développement des voies de la *Trinité*. Dans la première, le Fils nous est présenté comme le bon Berger s'en allant après la brebis perdue. Dans la seconde, sous la figure de la femme qui allume sa lampe et qui cherche diligemment sa drachme, Dieu nous présente l'activité du Saint Esprit et la peine qu'il prend pour faire briller un témoignage au milieu de ce monde de ténèbres. La troisième nous apprend comment le Père reçoit le pécheur repentant quand il est ramené. Dans celle-ci, dans le prodigue, nous pouvons voir l'oeuvre de Dieu *dans le pécheur*; dans les deux précédentes, il s'agit de la souveraineté et de l'activité de la grâce qui s'en va, dans l'amour, chercher ce qui était perdu, et ramène le pécheur sans que celui-ci ait aucune part dans l'oeuvre. Cette énergie persévérante de l'amour se trouve dans le Berger lui-même; le Bon Berger est en souci de sa brebis et ne lui laisse rien à faire pour trouver le chemin de la maison, car il la prend sur ses épaules. La parfaite grâce du Seigneur Jésus apparaît en ceci, cette grâce dans laquelle il s'est ainsi chargé du fardeau de chacun de nous, de nos tentations et de nos difficultés, tout le long du chemin: Christ est le Berger et le Surveillant de nos âmes (1 Pierre 2). — Remarquez, au verset 6, le caractère particulier de cette joie du Berger qui a trouvé sa brebis perdue: «Et étant de retour dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, leur disant: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé *ma* brebis perdue». Où trouver un tableau plus vrai, et une expression plus pleine de la joie d'une personne heureuse? La joie déborde toujours.

Dans la seconde parabole, nous retrouvons le même principe général. La peine que prend le Saint Esprit en cherchant les pécheurs dans le monde, nous est représentée par les soins que prend la femme qui est à la recherche de sa drachme: celle-ci ne pouvait avoir elle-même ni trouble ni joie. La différence entre cette seconde parabole et la première, est celle-ci: que dans la première, le Berger porte tout le fardeau, tandis que dans la seconde, la peine que prend la femme pour trouver la drachme perdue, montre qu'elle portait assez d'intérêt à sa drachme, pour qu'elle se donnât toute cette peine afin de la trouver. C'est

ainsi que l'amour de Dieu agit envers nous, afin de nous tirer de ce monde de ténèbres et de nous amener à Lui-même. Quelle œuvre que celle de ramener le cœur de l'homme à Dieu! Si tirer le monde du néant par une parole a été quelque chose de grand, ça a été quelque chose de plus grand de le racheter!

Si nous regardons à l'homme tel qu'il est en lui-même, il ne pouvait jamais revenir à Dieu. Mais regardez à ce que *Dieu est en Lui-même*, et à qui ou à quoi peut résister à sa grâce! — Toujours est-il qu'il s'agit de la joie de celui qui trouve, et non pas de la joie de l'objet qui est trouvé. «Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé «ma brebis», — «ma drachme» — «qui était perdue». — Et pour ce qui concerne le prodigue qui remonte vers son père, *qui* fit le festin? Était-ce le jeune homme? — ou bien était-ce le père, disant à ses esclaves: «Mangeons et faisons bonne chère, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, et il était perdu, et il est retrouvé». Tous les gens de la maison partagèrent la joie du cœur du Père, tous excepté le malheureux frère aîné, l'homme à propre justice (le pharisien, le Juif), auquel le père répondit: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir, car celui-ci, ton frère, était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé». Il s'agit de la joie que Dieu a à recevoir à lui un pécheur qui se retourne vers Lui.

Dans l'histoire du prodigue en elle-même, toute la gloire de la grâce n'est pas manifestée comme elle apparaît dans la réunion des trois parties de ce merveilleux chapitre. Dans la première parabole, je le répète, celle de la *brebis*, le Berger se charge de tout le fardeau de celle-ci; la femme recherchant sa drachme, nous représente la patiente et diligente activité du Saint Esprit. — Avant que le prodigue quittât effectivement la maison paternelle, il était déjà moralement éloigné, et son départ ne fut que la manifestation du péché qui était dans son cœur. Il était tout aussi coupable quand il demandait la part de bien qui lui revenait et qu'il franchissait le seuil de la maison de son père, que lorsqu'il mangeait des gousses avec les pourceaux dans le pays éloigné: il était là sans doute plus *misérable*, mais son cœur s'était déjà éloigné auparavant. Un homme peut aller plus avant qu'un autre dans la voie du péché; mais si nous avons tourné le dos à Dieu, nous sommes entièrement mauvais et corrompus. Dans ce sens «il n'y a pas de différence».

Le mal moral était le même en Eve: elle abandonna Dieu pour le fruit d'un arbre. Elle pensa réellement que le diable était un bien meilleur ami pour elle que Dieu, et elle crut sa parole au lieu de tenir ferme celle de Dieu. Satan est menteur dès le commencement; et à la croix, le Seigneur Jésus le démontre. Il en coûta au Seigneur sa vie pour constater que Dieu était bon. Christ vint pour contredire le mensonge du diable que l'homme croyait, et sous lequel gît le monde tout entier. La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ; et au prix même de sa vie, elles furent établies par lui à la croix. L'homme ne peut se passer de Dieu, et depuis le commencement le monde tout entier a été un mensonge public contre Dieu. Qui pouvait le démasquer? Voyez la créature, comme elle est en travail et soupire sous la servitude de la corruption. Voyez la providence, et dites-moi, si Dieu est bon, comment il se fait qu'un enfant se tord dans la douleur? Comment concilier ces deux choses? le méchant prospère, l'homme juste souffre. Mais quand je vois Christ sur la croix, je vois ce

que Dieu est! La mort devient le partage de l'homme à cause du péché; mais Christ prend mon péché sur lui-même, qui est sans péché; il s'abaisse jusqu'à la mort, à la croix, et ainsi il détruit le mensonge de Satan qui avait dit: «Vous ne mourrez nullement» (Genèse 3). *Ainsi*, la vérité de Dieu fut rétablie ici-bas dans l'oeuvre et la personne du Seigneur Jésus, et nulle autre part. En lui, nous voyons la *sainteté*, la *vérité* et l'*amour*, quoiqu'il en dût coûter.

L'homme naturel est exactement comme le prodigue: il dissipe son bien dans le pays éloigné et se ruine lui-même. Un homme qui a 5000 fr. de rente et qui en dissipe 20000, paraîtra pour un temps fort riche, mais quelle est sa fin? Il est un homme ruiné. — Du moment que l'homme s'éloigna de Dieu, il se vendit à Satan, et il dépense son âme et son coeur loin de Dieu il dépense même ce que Dieu lui a donné *contre* Dieu et quand il a tout *dissipé* et qu'il n'a plus rien pour vivre, il commence à être dans le *besoin*. «Et une grande famine survint dans ce pays-là»: tout le monde est sensible à un pareil état de choses. Tous les pécheurs ne s'enfoncent pas tous au même degré dans cette misère qui désirait se nourrir des gousses que les pourceaux mangeaient; mais ils sont tous dans le même état de ruine. Tout homme a tourné le dos à Dieu, quoique tous n'aient pas poussé leurs excès au même point et qu'ils ne soient pas tombés dans la même dégradation.

La famine ne fait jamais remonter vers la maison du Père. Le prodigue se joignit à l'un des habitants, de ce pays-là, non pas du pays de son père. «Il désirait de remplir son ventre des gousses que les pourceaux mangeaient et personne ne lui donnait rien». Satan ne *donne* jamais; on ne donne que là où est l'amour de Dieu, qui n'épargna pas son propre Fils.

Quand le prodigue pense à la maison de son père, toute l'oeuvre est moralement faite, quoiqu'il ne soit pas encore de retour là, maintenant. Il revient à lui-même: son coeur était changé; et ainsi tout le désir de son âme est de rentrer dans la maison de son père qu'il avait abandonnée. Il n'était pas encore arrivé à la pleine liberté de la grâce, de manière à être en paix et heureux; et il se dit à lui-même: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai: «Mon père j'ai péché..., traite moi comme l'un de tes mercenaires». Il est amené au sentiment de son péché, et qu'est-ce que c'était que son péché? — de manger de ce dont les pourceaux mangeaient? Non, sa misère était le fruit de son péché; ce dont il était coupable, c'était d'avoir abandonné la maison de son père, se détournant de Dieu. Quand il revint à lui-même, il désira de retourner chez son père, et c'était là assurément un désir juste est bon; mais la forme que ce désir prenait dans son esprit, par le fait qu'il ne connaissait pas encore la grâce, était légale: «Je ne suis pas digne d'être appelé *ton fils*; traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Mais le père ne le laisse pas dire ainsi, — il n'est plus question de mercenaires; — car «lorsqu'il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui se jeta à son cou et le couvrit de baisers». Il n'eut pas pu être un mercenaire avec les bras de son père autour de son cou: les sentiments du *père* en eussent été dénaturés, si ce n'eût été ceux du *fils*. C'était la joie du Père de recevoir ainsi le pécheur, et c'est la connaissance de cela qui apporte la paix dans l'âme, — et rien d'autre.

Si quelqu'un ne connaît pas l'amour, il ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour (1 Jean 4: 7 et suivants). La pleine révélation de Dieu nous est donnée en Christ: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu?» Dieu agit d'après la joie et la satisfaction qu'il a en lui-même, en recevant le pécheur à lui; c'est pourquoi il ne pense pas aux *haillons*, mais au *fils* qu'il a retrouvé. Quel droit l'homme a-t-il de douter de Dieu quand Dieu satisfait son propre coeur en laissant déborder son amour vers le pécheur?

Vous ne trouverez jamais la paix par le simple fait que vous revenez en arrière; mais vous la trouverez en apprenant à connaître la pensée du Père à votre égard. Le prodigue aurait-il pu trouver la paix quand il montait vers son père, si celui-ci n'était pas venu au devant de lui et ne s'était pas rencontré avec lui? Non. Tout le long du chemin il se serait demandé: Comment me recevra-t-il? Sera-t-il irrité contre moi? Me repoussera-t-il loin de lui? Et s'il le fait, que deviendrai-je? «Mais comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers». S'il n'en eût pas été ainsi, le prodigue eût tremblé même en heurtant à la porte. Quand les bras du père entouraient le fils, le père était-il souillé par les haillons qui couvraient celui-ci? Non, et il ne veut pas que le fils apporte des haillons *dans* la maison, mais il en fait apporter la plus belle robe. Dieu envoie son propre Fils du ciel et revêt le pécheur; et ainsi vêtu, le jeune homme pouvait faire honneur à la maison de son père. Si nous sommes revêtus de *Christ* de cette manière, nous apporterons de l'honneur à Dieu, et dans les siècles à venir il montrera les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ (Ephésiens 2: 7).

«Et mangeons et faisons bonne chère». Le père ne dit pas: Qu'il mange et qu'il se réjouisse! — Et il redit encore une fois: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir...»

Il n'y avait qu'une exception à la joie de la maison. — Le frère aîné, l'homme à propre justice, était irrité, et il ne voulait pas entrer. Dieu avait montré ce qu'il était en lui-même, par son Fils, en recevant ainsi le prodigue, et maintenant il montre ce que, *eux*, ils étaient en eux-mêmes. Les pharisiens, nous le savons, murmuraient depuis le commencement, et le frère aîné n'avait aucune communion de pensée avec le père; car si le père était heureux, pourquoi n'était-il pas heureux, lui? Il était en colère et ne voulait pas entrer. Si un être aussi vil que ce publicain entre, toute ma justice, pensait-il, est anéantie. Et cela est vrai; car là où est la joie de Dieu, la propre justice ne peut pas entrer. Si Dieu est bon envers le pécheur, de quel profit est ma justice? Le frère aîné n'avait point de sympathie avec son père. Ce n'est pas qu'il aurait dû dire: Mon père est joyeux, il faut donc que moi je sois joyeux; mais il aurait dû y avoir communion dans la joie. «Ton frère est revenu:» voilà ce qui aurait dû résonner dans son coeur, — mais non!

La parfaite patience de Dieu apparaît ici: le père sort et le prie. N'est-ce pas ce que nous voyons tout le long du livre des Actes, — Dieu suppliant les Juifs d'être réconciliés, bien qu'ils eussent crucifié son Fils?

Ainsi Paul (1 Thessaloniens 2: 15, 16) dit que les Juifs ont comblé la mesure de leurs péchés en défendant aux apôtres de parler aux nations afin qu'elles fussent sauvées. Tout est *égoïsme* dans le fils aîné: «Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis». A quoi le père répond: «Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi». Les oracles de Dieu, les alliances, les promesses, Dieu les donna aux Juifs; mais Dieu ne veut pas renoncer au droit qu'il a de montrer sa grâce à des pécheurs, à cause de l'égoïsme et de la propre justice des Juifs ou de quelqu'un d'autre, quel qu'il soit.

Chapitre 16. — «Il y avait un homme riche qui avait un économe; et celui-ci fut amené devant lui comme dissipant ses biens». L'homme, d'une manière générale, est l'économe de Dieu; et en un autre sens et d'une autre manière, Israël était l'économe de Dieu, placé dans la vigne de Dieu, et ayant reçu la loi, les promesses, les alliances, le service divin, etc. Mais en toutes choses, Israël a été trouvé dissipant les biens de Dieu. L'homme, envisagé comme économe, a été trouvé entièrement infidèle. Que faire donc? Dieu apparaît, et dans la souveraineté de sa grâce, il fait tourner ce dont l'homme a abusé sur la terre en un moyen de produire du fruit céleste. Les choses de ce monde étant entre les mains de l'homme, celui-ci ne doit pas en user pour jouir actuellement de ce monde qui est entièrement étranger à Dieu, mais il doit en user en vue de l'avenir. Nous n'avons pas à rechercher de posséder ces choses *maintenant*, mais, en en usant justement, à faire provision pour d'autres temps: «Faites-vous des amis avec les richesses injustes...». Il vaut mieux changer tout en un ami pour d'autres jours, que d'avoir des richesses maintenant. L'homme ici-bas s'en est allé à sa perte; c'est pourquoi maintenant l'homme est un économe qui a perdu sa place: «Rends compte de ton administration, car tu ne pourras plus administrer». L'homme est renvoyé de son administration; il a perdu sa place, mais non pas les choses dont il avait l'administration. Il y a ici quelque chose de meilleur que l'alchimie qui voudrait tout changer en or; car nous voyons la grâce tournant *l'or* lui-même, cette chose vile qui asservit les cœurs des hommes, en un moyen de manifester l'amour et d'acquérir des richesses pour le ciel.

A Israël, Dieu dit: Tu as failli dans ta charge d'économe, c'est pourquoi je vais te mettre dehors. Au chapitre 15, le frère aîné, — le Juif, — ne voulait pas entrer; et ici, au chapitre 16, Dieu ôte au Juif son administration et le met dehors. Pour Adam tout est perdu; mais nous avons un droit en grâce d'user d'une manière céleste de ce à quoi nous n'avons aucun droit quelconque comme hommes. «Si donc vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies?». *Nos vrais biens* sont les choses célestes; les choses d'ici-bas sont *à un autre*; et si vous n'usez pas de votre droit en grâce pour user en amour de ces choses terrestres et temporelles qui ne sont pas *vôtres*, comment Dieu vous confierait-il les choses spirituelles qui sont *vôtres*? Ce qui est nôtre, ce sont toutes les gloires de Christ; tout ce qui est à Christ est *nôtre*, car nous n'avons pas été rachetés par des choses corruptibles, *argent ou or...* Nous avons été rachetés à prix, *non* avec de *l'argent*, mais «par le précieux sang de Christ». Dieu ne nous a pas donné la vie éternelle pour que nous acquérions des richesses. «Nul homme ne peut servir deux maîtres», et si vous voulez

devenir riches, vous ne pouvez chercher à servir Dieu. Nous avons à faire notre devoir ici-bas, mais ce n'est jamais notre devoir de servir Mammon et de désirer la richesse.

Maintenant le Seigneur, poursuivant son discours, montre qu'il y a ces «tabernacles éternels», — quand les grands résultats de ce qui a été fait ici-bas apparaîtront. La chose vieille s'évanouit, la chose nouvelle apparaît: le Juif qui refuse de venir à la fête, *perd la loi, en rejetant la grâce* (voyez chapitre 15: 18, 19).

Verset 19. «Il y avait un certain homme riche qui se vêtait de pourpre...». La pensée est juive ici, et le grand principe dont il s'agit, c'est que toutes les voies de Dieu, pour ce qui est de la justice distributive sur la terre, étaient interrompues, et que Dieu maintenant n'agissait qu'en *grâce*. Le Seigneur soulève le voile pour montrer le résultat dans un autre monde. L'homme riche avait ses biens ici-bas; il appartenait à la terre, et la corbeille et le grenier étaient à lui; son trésor était sur la terre et son cœur était là aussi. Mais regardez dans l'autre monde et voyez le résultat, — les «tourments!» Les biens sont changés maintenant: «Le riche... mourut et fut enseveli; et étant en hadès, et élevant ses yeux, comme il était dans les tourments,...».

«Et il y avait un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, tout couvert d'ulcères...; et il arriva que le pauvre mourut...» Fut-il enseveli? La parole n'en dit rien, car il n'appartenait pas à la terre: «Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham». Celui qui avait «ses maux» ici-bas, fut porté à la meilleure place dans le ciel. Remarquez bien que ce ne furent pas les afflictions, les ulcères de Lazare qui le rendaient juste, pas plus que les richesses de l'homme riche ne le rendaient injuste. Dieu en ayant fini avec les choses terrestres, il n'y a pas de circonstances terrestres qui soient un signe de la faveur présente de Dieu ou l'inverse, quoique certainement les voies de Dieu à l'égard de Lazare, aient été le moyen d'abaisser son orgueil, de briser sa volonté, etc., et de le préparer ainsi pour la place qu'il allait lui donner.

Verset 31. «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus...». Le Seigneur met ici en évidence cette solennelle vérité que même la résurrection de Christ ne convaincrerait pas le cœur incrédule d'Israël, car s'ils refusent d'écouter la parole de Dieu qu'ils possèdent, ils n'écouteront pas le témoignage de Dieu, même si quelqu'un des morts ressuscitait d'entre les morts. Nous savons qu'en effet ils n'écouteront pas.

Ce chapitre 16 amène la lumière d'un autre monde sur les voies de Dieu dans celui-ci. Le monde tout entier a fait banqueroute devant Dieu, en sorte que l'homme trafique maintenant avec «ce qui est à autrui». Quand l'homme rejeta Christ, Dieu lui ôta son administration. C'est là qu'en est l'homme. Nous devrions, par conséquent, user de tout maintenant en vue du monde à venir, puisque la grâce nous permet comme nous le voyons dans ce chapitre 16 de nous servir des choses dont nous avons l'administration. Si nous servons «Mammon», nous ne jouirons pas de la bénédiction accordée au service de Dieu, dans le sens dans lequel il en est parlé ici, car il s'agit de justice rétributive ici, en un sens.

Si vous n'êtes pas fidèle dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est vôtre? Si vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses? Si vous aimez l'argent, vous ne pouvez avoir votre cœur rempli de Christ. Nous ne devons pas être «paresseux, quant à l'activité», mais «fervents d'esprit, servant le Seigneur»; et en vue de cela, il nous ouvre le ciel, non pas en nous disant comme à Abraham: «dans un pays que je te montrerai» (Genèse 12: 1); car il nous *a montré* le ciel, il nous l'a ouvert en grâce. C'est la révélation de la grâce qui donne de la puissance dans les choses terrestres. Que le Seigneur tienne devant nous un Christ vivant, comme notre lumière pour la marche et le salut, et pour que nous marchions et que nous nous confiions en lui!

Chapitre 17

Nous avons vu le grand principe de la grâce divine en contraste avec la propre justice, et l'économie juive qui refusait son Messie, le Fils de Dieu, mise de côté pour ouvrir le chemin pour la manifestation de la vie et de l'incorruptibilité par l'Évangile (2 Timothée 1). Or, il dit à ses disciples: «Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent» (verset 1).

Nous abordons ici le sujet de l'esprit dans lequel il faut servir, et de la manière de servir, maintenant que le monde à venir jette sa lumière sur la conduite et la foi des disciples dans ce monde, car on ne peut servir deux maîtres. Dieu accomplit une oeuvre, dans un petit enfant peut-être, mais une oeuvre qui est sa propre oeuvre; et puis il faut la foi individuelle pour marcher dans la voie d'un Christ rejeté. Au milieu de ceux qui professaient de le suivre, il y avait, hélas, bien des scandales. Ce n'était pas alors, ni encore, le moment de l'exercice du pouvoir judiciaire du Fils de l'homme venant cueillir, de son royaume, tous les scandales et ceux qui pratiquent l'iniquité. La puissance de Satan est tolérée; l'exercice de la foi est nécessaire. C'est un temps pour éprouver, par la prédominance du mal, ce qui demeure, parce que Dieu en est l'Auteur. Il faut prendre la croix et se renoncer soi-même: c'est une dure leçon, mais une leçon salutaire quand elle est apprise. La croix et la gloire sont toujours associées. La croix doit devenir la part de l'homme *naturel*, non pas du péché seulement, de manière à briser la volonté. Christ n'avait point de volonté; il était parfait; mais nous avons besoin de la croix pratiquement comme moyen de communion, afin de briser ce qui est un obstacle en nous. — De plus, tout le système du monde est une occasion de chute: il n'y a pas une seule chose dans le monde qui ne soit pas calculée pour détourner de Dieu les cœurs. La moindre bagatelle, l'habillement, les étalages des magasins, la flatterie des hommes, celle des frères peut-être, — tout tend à élever la chair. Quelle différence entre cela et le ciel s'ouvrant sur un Sauveur rejeté! Et c'est cette lumière qui trace notre chemin à travers ce monde; car maintenant les cieus sont ouverts à la foi, pendant que nous le traversons pour aller à Lui que nous voyons dans la gloire. Il y a un courant actif et puissant de l'amour de Dieu qui déborde pour conduire les âmes en avant. Notre marche est-elle un témoignage? Prenez garde que vous ne soyez une occasion de chute. Vous direz peut-être qu'il faut que telle ou telle

personne soit bien faible pour penser telle ou telle chose, mais c'est précisément parce qu'elle est faible qu'elle a besoin qu'on prenne soin d'elle. Que le Seigneur nous donne de ne jamais être des obstacles, mais d'être en aide à ceux qui sont faibles. Toutes ces choses sont la pierre d'achoppement de l'ennemi, et l'homme par qui elles se présentent est pour autant un instrument de Satan. Le Seigneur aime les petits qui sont à lui. Mieux vaudrait pour un homme qu'on lui mit une meule d'âne au cou et qu'il fût jeté dans la mer que de scandaliser un de ces petits.

Verset 5. Mais supposez que quelqu'un fasse quelque chose pour vous faire broncher: — alors: «Prenez garde à vous-même». Votre part est de pardonner. Prenez garde à vous-même, vous jugeant vous-même. Si ton frère pêche contre toi, reprends-le; et s'il se repent, «pardonne-lui». Comment? S'il pêche souvent, «sept fois le jour?». Oui, «si, sept fois le jour, il retourne à toi, disant: Je me repens, tu lui pardonneras». Veillez incessamment sur vous-mêmes et voyez que l'esprit d'amour (la puissance de l'unité et le lien de la perfection, comme Dieu nous le dit ailleurs) ne soit pas froissé, ni l'esprit de sainteté, pour que la paix ne soit pas une fausse paix. Bienheureux sentier! Quelle condescendance pour notre faiblesse et pour le danger auquel nous sommes exposés, dans l'introduction de la grâce et dans le jugement moral des choses présentes qui sont l'aliment de la chair et le domaine du monde! Puissions-nous veiller soigneusement sur nous-même et être plein de grâce envers les autres pour passer ainsi à travers tout, nous élevant comme un bateau de sauvetage par-dessus tous les brisants.

Versets 5-10. Le Seigneur fait comprendre aux siens que dans une position comme celle-là, il faudrait de la foi et l'énergie qui est propre à la foi. Les apôtres, conduits en cela par Dieu, quoique peut-être voyant seulement une petite partie de la difficulté et ayant un sens bien confus encore de cette nouvelle position, demandent que le Seigneur augmente leur foi. Jésus répond en leur présentant toute la plénitude de l'énergie de la foi, car la foi réalise une puissance qui n'est pas dans la personne qui croit, et elle agit ainsi sans limites; il en fait l'application aussi, bien qu'en termes généraux, au renversement des obstacles d'un système qui pouvait présenter la forme de ce qui était bon et grand, mais qui était sans fruit. Quelle que soit notre difficulté, nous pouvons recourir à Dieu. Tout consiste à regarder simplement à Lui. «Toutes choses sont possibles pour celui qui croit»; car Dieu intervient pour accomplir sa volonté, et il a voulu l'accomplir par l'homme et pour se glorifier lui-même dans l'homme, après avoir été déshonoré par Satan dans l'homme et par l'homme; mais Dieu le fait dans la foi, selon sa volonté, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus revienne en puissance et en gloire. Dieu est à l'oeuvre, et si vous êtes co-ouvriers sous Lui, vous pouvez bien croire que Dieu est à l'oeuvre et dire: Fais que ceci se fasse, et cela. N'est-ce rien que de tenir en main la puissance de Dieu? Si vous savez ce que c'est que d'avoir à faire à Satan comme adversaire, vous sentirez de quel prix il est pour vous de faire intervenir la puissance de Dieu. Votre position et votre oeuvre peuvent être très humbles, — extérieurement, — n'importe: mais vous avez besoin de la puissance de Dieu pour être petit. Ce que le Seigneur dit dans les versets 7-10, n'est pas applicable à un serviteur

insouciant. Si le serviteur a négligé son travail, il est un esclave *paresseux*; mais je suis un esclave *inutile*, quand j'ai fait tout ce que j'étais obligé de faire. Suis-je délaissé? Non, Dieu m'éprouve. Il y a quelque chose en moi qui fait que j'ai besoin d'être éprouvé. Peut-être ai-je à apprendre ce que Dieu peut faire sans moi. S'il se sert de moi, c'est un grand honneur; s'il me met de côté parce que le «moi» s'enflait, c'est une grande miséricorde. Le Seigneur dit, si je puis m'exprimer ainsi: Sois satisfait de Moi; sois content de savoir que *Moi je t'aime*. Etes-vous contents de son amour? Vous faut-il la gloire des hommes, ou la vôtre propre? Souvenez-vous que quand vous aurez fait *tout*, c'est le moment de dire: «serviteur inutile!».

Versets 11-19. Le récit qui suit montre que quand Dieu introduit une nouvelle puissance, ceux qui ont eu les anciens privilèges sont les derniers à s'élever au-dessus de ces privilèges pour entrer en possession de ce qui est meilleur. Mais il y a une foi que Dieu opère dans le coeur, qui affranchit des formes subsidiaires dressées autour de la volonté de Dieu dans l'économie passée. Cette foi, reconnaissant Dieu en Jésus, conduit l'âme au-delà de la loi d'un commandement charnel et l'associe à Lui, en qui est la puissance d'une vie impérissable. Elle nous occupe d'une personne qui est au-dessus de tout, nous établissant, non au déshonneur de la loi «au contraire, nous établissons la loi, par la foi»; (Romains 3: 31), mais dans la liberté, dans laquelle la vérité, — le Fils nous a placés en nous affranchissant. Les neuf lépreux s'en allèrent se montrer aux sacrificateurs, agissant sur la parole de Jésus, et pour autant dans la foi; mais le Samaritain discernait la gloire de Dieu dans ce qui était arrivé, et ainsi il revint sur ses pas vers Jésus, et glorifiait Dieu à haute voix. Les autres reconnurent la puissance qui était venue, mais ils restèrent dans leurs habitudes et leurs associations religieuses. Le Samaritain, moins préoccupé d'institutions extérieures, retourna vers la source de la puissance, non pas à ce qui en était l'ombre et le témoignage et dont la nature use toujours pour tenir Dieu caché. Il avait expérimenté la puissance divine en Jésus, et au lieu de jouir simplement du don, il revint au Donateur, humblement, mais dans la liberté de la foi et comme il convenait à la foi. «Il se jeta sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces». Il n'avait pas besoin de sacrificateurs. Ceux-ci ne rendaient pas, et ne pouvaient pas rendre net; mais seulement reconnaître et déclarer un homme net. Le péché avait placé au même niveau le Juif et le Samaritain: l'un et l'autre ils étaient rejetés hors de la présence de la communion divine par la lèpre qui les affligeait. Mais Celui qui guérissait des lépreux sous la loi, était Celui qui donna la loi, et la parole de Jésus en même temps reconnaissait la loi et manifestait Jéhovah qui l'avait donnée. La gratitude de la foi était un meilleur raisonneur que l'instruction de la loi, car la bénédiction apportée par l'oeuvre et la présence de Jésus était, pour les neuf, le moyen de maintenir la distinction juive; pour le dixième, elle était l'évidence de la bonté divine; et par conséquent elle était pour lui la complète délivrance. Il était par la foi arrivé *en grâce* à la source de laquelle la loi elle-même procédait, et le Seigneur le renvoyait en paix, guéri par la foi qui lui apportait la liberté de la part de Dieu et avec Dieu, faisant monter de son coeur des actions de grâces à la gloire de Son nom, en lui donnant en même temps la conscience que ces actions de grâces étaient agréables devant Lui.

Combien de raisons n'aurait-on pas pu avancer pour faire poursuivre à cet homme soit chemin et l'empêcher de retourner vers Jésus! Les neuf n'auraient-ils pas pu dire: Il t'a commandé de t'en aller et de te montrer au sacrificateur? Mais la foi va droit au coeur de Dieu, et là elle trouve toute grâce et une parole qui la renvoie dans la liberté de la grâce. Celui qui retourna vers Jésus net et le coeur plein de gratitude, laissait les sacrificateurs derrière lui: en esprit et en figure, le Samaritain guéri avait passé dans un autre système, par la foi, dans la grâce et la liberté de l'évangile. Quelle bénédiction de se trouver ainsi à la source de la puissance et de la bonté, et c'est là seulement et nulle autre part que Dieu amène maintenant ceux qui croient. Si nous avons été sous la loi auparavant, nous sommes morts à la loi désormais par le corps du Christ, afin que nous appartenions à un autre, à Celui qui est ressuscité des morts. C'est de cette manière seulement que Dieu est glorifié, quoique les hommes puissent avancer d'ailleurs en faveur de la loi. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous réjouir en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ par lequel nous avons maintenant obtenu, non la loi, mais la réconciliation (Romains 5: 11). En Lui, que nous connaissons et dont nous jouissons ainsi, nous possédons tout, et plus que tous les prêtres ou sacrificateurs ont jamais imaginé; nous avons communion avec le Père et avec le Fils, par la foi en Dieu pleinement révélé. Nous avons à faire avec Lui dans le ciel maintenant, non avec un temple et des sacrificateurs sur la terre. «Lève-toi, et t'en va»; — tu as trouvé la personne et la gloire du Seigneur; tu es par de là les prêtres et le temple, la foi a pénétré au delà du voile et a trouvé Celui qui est plus grand qu'eux. Les autres s'en allèrent leur chemin nets pour être sous la loi: aveuglés par le judaïsme, ils ne revinrent pas sur leurs pas pour glorifier Dieu. — Tout ceci, au point de notre évangile où nous sommes arrivés, est plein de signification. C'est un nouveau jour jeté sur le grand fait qui s'accomplissait: la loi passait et la dispensation qui s'y rattachait.

Dans les versets suivants (verset 20 et suivants), la question de la venue du royaume de Dieu est soulevée. Les pharisiens demandent quand viendrait le royaume, et le Seigneur les place sous leur responsabilité. «Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à attirer l'attention». On ne dira pas: «Voici, il est ici, ou voilà, il est là»; car voici le royaume de Dieu était alors au milieu d'eux. Le roi leur parlait. N'eussent-ils pas dû l'avoir connu, puisqu'il était venu en grâce? S'il s'était humilié lui-même pour connaître leurs afflictions et pour mourir pour leurs péchés, était-ce là une raison pour qu'ils ne discernassent pas sa grandeur et sa perfection morale manifestées de tant de manières? Son saint amour pour les pauvres et coupables pécheurs ne démontrait-il pas assez qui il était? Si le coeur de l'homme n'eût pas été opposé à tout ce qui était la joie de Dieu dans le royaume, si ses yeux n'eussent pas été aveuglés à tout ce qui était aimable et de bonne réputation, il eût senti que plus Christ descendait bas, plus merveilleuses étaient ses oeuvres.

A ses disciples le Seigneur avait d'autres choses à dire. Il était rejeté et il allait les quitter. La souffrance les attendait. Quelque pénible que pût être maintenant leur position comme compagnons de sa réjection, les jours viendraient où ils désireraient en vain un de ce jours où ils avaient joui de la douce et précieuse société du Fils de l'homme. Comme Juifs

dans le pays, ils sentiraient la différence; et Satan pour tenter et tromper en ce jour-là, ferait dire aux hommes: «Voici, il est ici», ou «Voilà, il est là»; mais les disciples sauraient que tout cela était mensonge. Il n'y avait point d'espoir pour la nation qui rejetait Christ. Le Roi était venu, mais on l'avait rejeté; il n'était plus «ici» ou «là»; mais en ce jour-là, le Fils de l'homme serait comme un éclair qui brille d'un des côtés du ciel jusqu'à l'autre côté de dessous le ciel. Mais auparavant il fallait qu'il souffrît beaucoup et qu'il fût rejeté par cette génération, c'est-à-dire par les Juifs incrédules.

Il est évident que tandis que le Seigneur prend vis-à-vis de ses disciples ce nom de Fils de l'homme comme révélant une relation plus élevée et plus étendue que celle du Messie, dont le lien était brisé et perdu par le crime de la nation qui l'avait rejeté, l'ensemble de l'instruction que nous trouvons ici est juif et trouvera son accomplissement proprement dit dans un résidu pieux des derniers jours. La part chrétienne n'est pas mentionnée ici, car elle consiste en une association d'un genre céleste avec Christ, et est décrite, dans ses grands traits moraux tout au moins, au chapitre 12 de notre évangile. Ici nous sommes sur le terrain de la responsabilité, non pas sur celui de la grâce céleste. Il faut séparer la part de l'Eglise *avec* Christ, du gouvernement de ce monde *par* Christ. Le caractère même de la séduction prédite, confirme cette différence dont nous parlons: car si les hommes disaient au chrétien: «Voici, Christ est ici», le chrétien saurait immédiatement que c'est une suggestion de Satan, parce que *nous* chrétiens, nous ne devons pas rencontrer Christ sur la terre, mais *dans l'air*, comme nous lisons, 1 Thessaloniens 4. Mais il en est autrement quand il s'agit du gouvernement du monde: l'espérance alors repose sur un terrain juif, et les témoins pour Dieu, alors, doivent passer par la tribulation comme il n'y en a jamais eu. Or dans ce cas, à moins d'avoir été expressément avertis à cet égard, les fidèles regarderaient naturellement ici et là cherchant le Libérateur, car sous ce caractère il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers et il viendra à Sion et sortira de Sion. «L'Eternel transmettra de Sion le sceptre de ta force, disant: Domine au milieu de tes ennemis» (Psaumes 110: 2). Tout cela est bien différent de l'espérance du chrétien et du désir qui le remplit en attendant, car nous ne désirons pas de voir nos ennemis détruits, mais nous désirons qu'ils soient convertis, et nous attendons d'être enlevés du milieu d'eux tous au devant du Seigneur en l'air, pour être toujours avec le Seigneur, au lieu de l'attendre pour qu'il vienne à nous et qu'il nous bénisse sous son règne sur la terre.

Remarquez aussi que Lui ne parle pas ici du siège passé de Jérusalem, ni du jugement à venir des morts. La prise passée de Jérusalem par Titus n'a pas été comme l'éclair, mais une longue, terrible et opiniâtre lutte; les Juifs non plus, jusqu'au moment du coup final, n'étaient pas dans un état de bien-être et de sécurité charnelle, comptant sur la continuation des choses comme elles étaient, ainsi qu'il arriva aux jours de Noé et de Lot. Le premier trait de ce dont il est question ici, c'est la soudaineté du jugement; le suivant, c'est la certitude du jugement: ni l'un ni l'autre de ces traits n'a caractérisé la prise de Jérusalem par les Romains. Au dedans ou au dehors, au repos ou au travail, hommes ou femmes, n'importe, Dieu brûlera la balle et préservera le froment: l'un sera pris, l'autre

laissé. D'un autre côté, tout ici a un caractère local, terrestre, qui distingue la scène de celle du grand Trône blanc du jugement (Apocalypse 20: 11-15), car il n'y a point de ressemblance entre le jugement des morts, et le déluge ou la destruction de Sodome. Il s'agit de la fin du *siècle*, non pas de la fin du monde, et puis d'un jugement sur un peuple terrestre et plus spécialement sur sa ville, car celui qui serait sur le toit ne devait pas rentrer dans la maison, ni celui qui était aux champs revenir en arrière. On ne peut appliquer aucun de ces avertissements aux morts, pas plus que le lit ou le moulin dont le Seigneur parle. Le temps dont il est question ne sera pas un temps pour des motifs humains, des artifices ou des concessions (verset 33). La fidélité envers le Seigneur et son témoignage sera la vraie sagesse à salut. Le jour de la révélation du Fils de l'homme était en question, — son jugement des vivants, et spécialement d'une génération qui l'a rejeté et qui avait fait de Lui un homme de douleurs. Si on demandait «Où sera-ce?» — la solennelle réponse pour la conscience était: Là où sera le corps, le corps mort, là tomberont les soudains et inévitables jugements de Dieu.

Chapitre 18: 1-34

Nous avons vu à partir du verset 20 du chapitre précédent, que le royaume de Dieu fut présenté, d'abord, dans la personne de Jésus comme question de foi, non pas de manifestation extérieure, ni de manière à ce qu'on dît: «Voici, il est ici», ou: «Voici, il est là»; et ensuite sous la forme de jugement qui délivrerait le résidu pieux par l'exécution de la vengeance divine contre ses ennemis.

Versets 1-8. Les huit premiers versets de notre chapitre complètent l'avertissement prophétique et montrent que la ressource des justes aux derniers jours sera la prière. Néanmoins bien que la parabole ait cette application spéciale à la future oppression des témoins de Dieu qui se trouveront alors dans Jérusalem, l'instruction, comme il en est d'habitude dans cet évangile, a un caractère général, qui fait qu'elle s'adapte à toutes les difficultés quelles qu'elles soient par lesquelles les hommes peuvent être éprouvés. «Il leur dit aussi une parabole pour faire voir qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser». La foi serait mise à l'épreuve. Si dans l'épreuve l'âme était tournée vers *Dieu*, et non pas seulement vers la bénédiction, elle ne se découragerait pas, quoiqu'il n'y eût pas de réponse de la part de Dieu. Elle persévérerait, regardant toujours en haut, alors même que tout paraîtrait tourné contre elle. La veuve représente ceux qui n'ont pas de ressources humaines: leur ressource était dans la persévérance dans la prière. Ainsi sera la semence sainte en Israël, car c'est du résidu fidèle de ce peuple, non pas de l'Eglise, que l'Ecriture nous parle ici. Ils feront appel au juge pour qu'il les *venge* de leurs adversaires. Leur patience et leur confiance seront profondément mises à l'épreuve, mais ils ne crieront pas en vain. «Et le Seigneur dit: Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit...». Il est possible qu'il soit lent à intervenir pour eux, mais quand une fois il se lèvera, il fera une oeuvre abrégée sur la terre. En attendant, il faut que la patience ait son oeuvre parfaite (Jacques 1: 4). En Jésus elle a eu toute sa perfection.

Il rencontra la haine et le mépris des hommes, l'abandon de ses disciples, la puissance de Satan, la coupe de la colère de Dieu; — mais il traversa tout pour entrer dans la gloire de Dieu. En détail, nous aussi nous avons besoin d'être criblés et de trouver toutes les circonstances contre nous, mais *Dieu pour nous*, même plus que si nous avions de l'aide extérieure, la puissance des miracles, tout en ordre dans l'Eglise... Même la joie peut entraver notre entière dépendance de Dieu, nous faisant oublier pratiquement que la chair ne profite de rien. Lorsqu'il n'y a *aucune* circonstance qui vous donne de l'espérance, votre espérance est-elle alors en Dieu? La chair peut s'avancer assez loin comme nous le voyons en Saül, mais la foi seule sait attendre quand elle a tout contre elle; c'est alors la vie divine dépendante de la puissance divine. Telle elle fut, en Christ, parfaitement. «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (2 Corinthiens 4: 13). Il descendit dans la poussière de la mort, et a introduit un ordre de choses entièrement nouveau; et nous, ayant un même esprit de foi, nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons. «En sorte que pour nous, nous ne connaissons désormais personne selon la chair; et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 16, 17). Christ est mort, ressuscité, et maintenant assis à la droite de Dieu. Ayant cette vie, nous sommes mis à l'épreuve pratiquement pour apprendre la leçon de la mort et de la résurrection, où Dieu seul peut soutenir.

Il y a deux choses à remarquer dans la parabole qui nous occupe ici. Si le Juge *inique* entre et agit en faveur de ceux qui sont humainement sans ressource, quel qu'en soit le motif, *Dieu* ne le fera-t-il pas? Mais ce n'est pas tout, — loin de là! Dieu a ses affections, non pas seulement son caractère, mais des objets de son bon plaisir. «Et *Dieu* ne fera-t-il pas justice à ses élus?...». Il ne convient jamais au Dieu juste et vengeur de passer légèrement sur le mal ou de laisser le méchant échapper sans punition. Car alors comment jugera-t-il le monde (Romains 3: 6)? Il prend garde au cri des opprimés jour et nuit; et ce cri, c'est le cri de ses élus. «Je vous dis, que bientôt il leur fera justice». Mais y aura-t-il la foi qui attend son intervention? Ils crieront dans leur détresse, et Dieu entendra. Néanmoins la question sera soulevée: Y aura-t-il sur la terre quand le Fils de l'homme viendra, cette foi qui repose sur Dieu connu dans une paisible communion? N'y aura-t-il pas plutôt le cri des justes dans l'amertume de l'esprit, un cri que les circonstances leur arracheront, plutôt que le cri du désir?

Verset 9. Les traits moraux du royaume suivent maintenant, avec les caractères qui, convenant au royaume, sont en harmonie ou en désaccord avec l'état des choses introduit par la grâce. Le pharisien et le publicain nous présentent, non pas la doctrine de l'expiation, ou de la justification par la foi, mais la certitude que la propre justice déplaît à Dieu, et que l'humilité à cause de notre péché est très agréable devant Lui. Le pharisien ne met pas Dieu de côté: «Il se tenait à l'écart et priait en ces termes: O Dieu! je te rends grâces, etc.». Mais il remercie Dieu de ce qu'il est *lui*, le pharisien, non pas pour ce que Dieu est. Le seul espoir du publicain était en Dieu lui-même. Il était très ignorant, sans doute, mais il avait le

sentiment qui convenait pour s'approcher de Dieu. La lumière s'était fait jour dans son âme et lui avait montré qu'il était un pécheur; et il se soumettait à cette douloureuse conviction et confessait la vérité de sa condition devant Dieu. Il était rejeté sur la miséricorde de Dieu envers son âme. Il n'osait pas en appeler à la justice, il ne demandait pas que Dieu fût indifférent à son péché, mais il faisait appel à cette miséricorde qui censure le péché et le pardonne. La révélation de la grâce n'était pas venue encore, l'oeuvre de la réconciliation n'était pas encore accomplie, en sorte que le publicain «se tenait loin», mais son coeur était touché, et il lui fallait *Dieu*. *Si* aujourd'hui une âme est amenée au sentiment de son péché, elle n'a pas besoin de se tenir loin et ne doit pas le faire. La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue. Néanmoins quoiqu'il ne connût pas et ne pût pas connaître ainsi la grâce, le publicain donne à Dieu son vrai caractère et se le donne à lui-même. Il n'avait pas une pleine connaissance, mais la connaissance pour autant qu'il l'avait était vraie. «Je vous dis que celui-ci descendit en sa maison justifié plutôt que l'autre, car quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé». — C'est là une vérité universelle, mais où fut-elle jamais manifestée comme en Jésus? Car si le premier homme, s'élevant lui-même, a été abaissé en enfer, Celui qui était Dieu s'anéantit lui-même et s'abassa, se rendant obéissant jusqu'à la mort même de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement exalté, etc. (Philippiens 2).

En un sens les hommes ne peuvent pas s'humilier eux-mêmes, parce qu'ils sont déjà des pécheurs, et ne peuvent pas descendre plus bas; — mais un saint peut s'humilier. La vraie humilité, c'est l'oubli de soi-même.

Cette grande vérité est mise en relief davantage encore par l'incident qui suit, versets 15-17, où nous voyons qu'on apporte de petits enfants à Jésus afin qu'il les touchât. Ici nous sommes en face de l'humilité, de ce qui est vraiment insignifiant, comme plus haut devant l'humilité qui tient à un état de péché. Qui s'inquiéterait de petits êtres de si peu d'importance que ces enfants qu'on apportait à Jésus? — Non pas les disciples; — mais Jésus. Lui, le Seigneur, trouvait son plaisir en eux, et c'est là l'esprit du royaume de Dieu. — Une grande maxime morale apparaît ici aussi. Si quelqu'un doit entrer dans le royaume, il faut que toute sa confiance en lui-même soit brisée, et qu'il reçoive la vérité simplement comme un petit enfant reçoit les paroles de sa mère. S'il n'en est pas ainsi, Dieu et l'homme n'ont pas la place qui leur appartient. Quand Dieu parle, tout ce que nous avons à faire, c'est d'écouter. C'est là l'humilité de qui sent son néant, comme le publicain nous présente l'humilité qui tient au sentiment du péché.

Maintenant, verset 18 et suivants, vient la question de *faire* pour avoir la vie éternelle, non pas la question du salut pour un être perdu, mais ce qui sonde le coeur jusqu'au fond. Le jeune homme avait un caractère aimable, comme créature; car si nous voyons partout autour de nous les ravages du péché, nous y voyons aussi les traces de Dieu. Ce chef du peuple ne voyait pas Dieu en Christ. Attiré moralement vers Jésus, il venait pour apprendre à faire le bien, sans qu'il eût en lui-même le moindre doute sur sa propre capacité. Il ne voyait en Jésus qu'un homme parfait et bon, et par conséquent éminemment propre pour

l'enseigner et le diriger dans la même voie dans laquelle il marchait. Le péché comme la grâce lui étaient tous deux inconnus. Il ne se connaissait pas plus lui-même qu'il ne connaissait Dieu. Nul homme n'est bon; ils se sont tous égarés; ils sont des pécheurs et ont besoin que Dieu soit bon envers eux: ils sont incapables de faire le bien qui satisfait Dieu.

Le Seigneur prend le jeune chef du peuple sur le terrain où il s'est placé, lui qui pensait pouvoir faire ce qui était bon, — afin de mettre en évidence ce qu'il était. Le bon Maître auquel il s'était adressé met son coeur à l'épreuve: «Une chose te manque encore, vends tout ce que tu as... et viens, suis-moi». Le jeune homme renoncerait-il à sa propre importance? Après tout, il aimait trop réellement ses richesses. «Il devint fort triste, car il était extrêmement riche». Ces choses n'avaient-elles pas été promises aux Juifs, direz-vous peut-être? Christ montre qu'elles sont un piège. Mais, dit-on, elles servent à faire beaucoup de bien? — Mais, je vous demande, — sont-elles bonnes pour votre coeur? Ce n'est pas qu'on n'en puisse pas user en grâce; mais le jeune homme ne connaissait pas son propre coeur. Là il n'y a ni bien, ni force pour produire le bien. Tous les motifs qui gouvernent le coeur de l'homme sont déracinés par la croix. Mais tout ce qui est au dedans est mauvais, et on ne peut jamais avec de mauvais matériaux produire quelque chose qui plaise à Dieu. Il faut donc que je trouve *Dieu*, qui peut me donner une nouvelle et sainte nature, Dieu qui peut être miséricordieux envers moi, parce qu'il est élevé au-dessus de tout péché. La source de tout ce qui est bon est en Dieu, et ce qui est bon, c'est ce qui vient de Lui et non pas de l'homme.

Il est impossible, pour autant qu'il s'agit de l'homme, que personne soit sauvé. Le péché a perdu l'homme et a détruit toutes ses espérances. Si quelqu'un regarde aux moyens dont il pourrait user, ces moyens sont tous vains pour le sauver! Mais «les choses qui sont impossibles aux hommes» dit le Sauveur, «sont possibles à Dieu». Là est le seul terrain sûr pour le pécheur,

D'un autre côté, versets 28-30, si Pierre est prompt à parler du dévouement des disciples qui ont tout quitté et qui ont suivi Jésus, le Seigneur montre que toute perte faite pour l'amour du royaume de Dieu, tournera en gain et maintenant et dans le siècle qui vient.

Mais le Seigneur lie tout, versets 31-33, avec ce qui allait lui arriver à Lui-même. Ils montaient à Jérusalem. mais pourquoi? Lui, le Messie, «sera livré aux nations; il sera moqué, injurié, et on lui crachera au visage; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort». Toutes les espérances doivent finir là; oui, «et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16). Lui-même, s'il doit délivrer ceux qui sont perdus, il faut qu'il descende dans la poussière de la mort. Christ n'a aucun lien avec l'homme pêcheur. Comment donc délivrera-t-il? Il faut qu'il meure pour nous. Il ne peut pas unir la corruption avec Lui-même. Un Christ *vivant*, nous pouvons le dire avec révérence, ne pouvait pas nous délivrer en maintenant la nature et le caractère de Dieu: la rédemption était une nécessité. «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit».

Mais si la rédemption était le seul moyen d'un saint salut, le fond de l'iniquité de l'homme fut manifesté, dans la réjection et dans la mort de Christ. L'homme a haï ce qui est en Dieu et Celui qui est Dieu, — il a haï et le Fils et le Père. Toute question de justice humaine est vidée et négativement résolue pour toujours.

Hélas, les disciples ne comprenaient aucune de ces choses, ni sa honte et sa mort, ni sa résurrection. C'était l'accomplissement de ce que les prophètes avaient écrit touchant le Fils de l'homme; mais ils ne comprenaient ni ce que Lui disait, ni ce que les prophètes avaient écrit. La mort de Christ manifesterait ce que l'homme était et ce que Dieu était; sa résurrection mettrait en évidence la puissance de vie qui peut délivrer les morts. Mais Jésus n'était pas compris.

Chapitres 18: 35 et suivants, et 19

Le verset 34 du chapitre 18 terminait cette partie de notre évangile, qui montre l'introduction de la nouvelle et céleste dispensation. Au verset 35, nous abordons les détails historiques des relations finales du Seigneur avec les Juifs.

Dans le cours de son récit, Luc nous a présenté le Seigneur sous le caractère général «de Fils de l'homme»; mais maintenant, au milieu d'Israël, Jésus prend le caractère de «Fils de David». Jéricho était la première ville qu'Israël rencontra lorsqu'il passa le Jourdain et une malédiction particulière avait été prononcée contre elle. Mais Israël n'avait pas été obéissant et le Messie n'entre pas comme Roi avec une pompe extérieure, mais comme le Jésus rejeté de Nazareth, apportant la bénédiction pour le résidu qui le recevait par la foi.

«Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, etc». La parole ne dit pas: lorsqu'il fut «proche», comme s'il s'agissait nécessairement de sa première venue auprès de la ville; mais elle se sert d'une expression générale, aussi applicable à la proximité du Seigneur lors de son départ de la ville, qu'à sa proximité lors de sa venue à Jéricho (comparez Matthieu et Marc). «Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, qu'un aveugle était assis près du chemin et mendiait. Et entendant la foule... il cria disant: Jésus, Fils de David, aie pitié de moi». Plusieurs le reprirent, mais il *persévéra* dans la foi et cria d'autant plus: «Fils de David, aie pitié de moi». Il était un exemple du rassemblement à ce nom qu'Israël rejetait. Les yeux de l'aveugle furent ouverts alors, comme ils le seront pour le résidu quand le moment sera venu.

Au chapitre 19, versets 1-10, nous trouvons le récit de ce qui touche Zachée, car l'Esprit de Dieu n'a pas lié Luc au simple ordre chronologique; au point de vue moral, l'histoire de Zachée venait à propos après celle de la guérison de l'aveugle. Cet épisode, qui ne se trouve que dans Luc, est une illustration de la grâce qui reçoit un homme de quelque bas étage qu'il soit, et cela en face des préjugés juifs; car un publicain, un riche chef de publicains, était justement abhorré par ceux qui regardaient de telles gens comme l'expression de l'oppression des gentils. Tout était gâté par le péché et Israël n'était pas humilié. Cependant c'était pour un Israélite une triste position que celle qu'occupait Zachée, quelque honnête

et consciencieux qu'il pût être. Mais c'était le jour de la grâce, et il «cherchait à voir Jésus». Il y avait des difficultés, des obstacles en lui et autour de lui; mais la foi persévère en dépit de l'opposition. Comme l'aveugle s'était attaché à son objet, ainsi Zachée le publicain voulait voir Jésus: c'est là un trait distinctif de l'opération de l'Esprit de Dieu; l'âme saisit la valeur de l'objet que Dieu lui présente. Nous en avons besoin, et il nous en faut davantage; nous en connaissons assez pour qu'il nous en faille plus. C'est une soif produite par le Saint Esprit. Combien il est triste quand, étant chrétiens, nous n'avons pas cette faim et cette soif d'une jouissance plus profonde de Dieu; car là où ce désir n'existe pas, l'âme est desséchée et plongée dans l'apathie.

«Et quand il fut venu à cet endroit, Jésus, regardant, le vit et lui dit: Zachée, descends promptement, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. Et il descendit promptement, et le reçut avec joie». Zachée n'avait pas encore la pleine connaissance de Jésus, mais son désir avait été satisfait et il était joyeux. Ce n'était ni la loi, ni la gloire, mais un Messie caché, venu ici-bas plein de grâce. Jésus était entouré de témoignages qui disaient qui il était, mais il était descendu en grâce là où l'homme se trouvait. N'importe ce que le monde en pensait. *Trouver Jésus*, c'est tout. Zachée eut la réponse au besoin que la grâce divine avait créé dans son âme. La grâce ne donne pas, au début, la connaissance de l'oeuvre de Christ: il peut y avoir dans ceux qui en sont les objets, peu ou point de connaissance quant au fait, que nous sommes faits la justice de Dieu en lui. C'est pourquoi la première joie s'évanouit souvent, parce que, quand je me suis accusé dans ma conscience, j'ai besoin de cette justice. La première joie consiste souvent en ce que l'âme découvre, qu'elle sent le besoin qu'elle a de Christ; mais le fond de la question de la justice peut être révélé encore dans la conscience, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, tout croyant, en possédant Christ, possède la justice divine. Néanmoins en dépit de tout ce qu'il y a à apprendre, l'âme est joyeuse. De nombreux intérêts sont suscités, de nouveaux désirs s'élèvent dans le coeur, on a une vue nouvelle du bien et du mal. Quand il y a chez quelqu'un un sentiment profond de ce que c'est qu'un être perdu et sauvé, le monde (l'homme) compte pour peu de chose. Mais quand le poids qui pesait sur la conscience est ôté, trop souvent la nature reprend une sorte de place, et alors Christ n'est pas absolument tout pour le fidèle.

Le coeur de Zachée est ouvert; il est plein d'une confiance qui s'exprime. Il peut y avoir toute l'honnêteté possible dans les efforts que fait un homme pour satisfaire sa conscience dans une fausse position: mais après tout, quelle position que celle-là! Les hommes murmurent. Le Seigneur passe par dessus tout. Se justifier soi-même était inutile. Jésus n'en usait pas, et il ne parle de rien que du salut qui était venu aujourd'hui à cette maison. Zachée était fils d'Abraham, et le Fils de l'homme était venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Qu'est-ce qu'un pharisien pouvait objecter? Il y avait eu un travail dans l'âme du publicain, mais le Fils de l'homme était venu et ce qu'Il apportait c'était le salut. Il *apporte* le salut. Il donnait ce dont Zachée n'avait aucune idée. Il était venu pour satisfaire

le besoin qu'il avait lui-même créé; il était venu pour *chercher*, c'est-à-dire pour produire le désir, — et pour *sauver*, c'est à dire pour satisfaire ce désir.

Le Seigneur était maintenant près de Jérusalem, et ainsi (versets 11 et suivants). il ajoute une parabole, pour corriger la pensée que le royaume de Dieu allait paraître immédiatement, car Jérusalem est la ville du grand roi et la question de sa réjection devait se clore là. Jésus montre que, tout au contraire de ce que les hommes pensaient, il s'en allait, il allait dans un pays éloigné, le ciel, pour y recevoir un royaume et ensuite revenir. Le temps n'était pas venu pour établir le royaume sur la terre. En attendant, ses propres esclaves devaient trafiquer avec les richesses qu'il leur confiait. Quand il reviendrait, après avoir reçu le royaume, il assignerait à chacun sa place, selon la fidélité qu'il aurait montrée; car dans Luc il s'agit de la responsabilité de l'homme, tandis que dans la parabole correspondante, dans Matthieu (chapitre 25), c'est la souveraineté de Dieu qui est en question. Il y a des différences de *dons* dans Matthieu; dans Luc des différences de *rémunérations*. Dans Luc, chaque esclave reçoit une mine du Seigneur; dans Matthieu tous ceux qui «gagnèrent» en trafiquant, entrent également dans la joie de leur Seigneur. Ici toute la force du passage est dans le: «Trafiquez». «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne». Notre position comme disciples, c'est de servir un Sauveur rejeté jusqu'à ce qu'il revienne. Nous ne sommes pas appelés à participer maintenant à la gloire du royaume. Quand Jésus s'en reviendra, il disposera de tout sans partialité, et il y aura ce qui répond à l'autorité «sur dix villes» et «sur cinq villes». La justice de Dieu est la même pour nous que pour Paul; mais comme il y a une grande différence de service et différentes mesures de fidélité, il y aura aussi une rémunération spéciale pour chacun. Sans doute c'est sa grâce qui travaille, cependant il y a ici une rémunération pour le service fidèle. Le secret de tout service est la juste application de la grâce du Maître. Si quelqu'un le craint comme un «homme sévère», il y aura de l'infidélité aussi chez lui, même selon la mesure de ses propres principes.

Le verset 26 est un principe général. Quand par la grâce nos âmes réalisent la vérité qui nous est présentée, nous sommes de ceux «qui *ont*». Mais si la vérité est placée devant un homme et que celui-ci en parle sans qu'elle soit mêlée avec la foi dans le coeur, cela même qu'il a lui sera ôté, La vérité, si elle révèle Christ, m'humilie et a à faire avec le mal qui est en moi. Alors elle n'est pas seulement Christ comme objet en dehors de moi, mais un Christ vivant *en* moi. Une connaissance qui n'a pas de puissance sur la conscience ne fait qu'«enfle» (voyez 1 Corinthiens 8: 1). Si on ne pratique pas la vérité qu'on connaît, elle trouble la conscience. Mais combien souvent ne voit-on pas une conscience qui a perdu la lumière, se réjouir de ce qu'elle est délivrée de son tourment, quoique la lumière de la vérité se soit évanouie avec lui! L'âme est tombée plus bas que ce qui avait exercé la conscience, et ainsi toute la mesure et le principe et la vie sont rabaissés et les occasions de gagner Christ perdues pour toujours. Si je tiens ferme la vérité, — Christ, — je le possède comme une partie de moi-même et j'apprends à haïr le mal et à aimer le bien en sorte que j'obtiens «davantage», jusqu'à ce que je croisse jusqu'à Christ, — jusqu'à la mesure de la stature de sa plénitude (voyez Ephésiens 4: 13-15). Les devoirs ordinaires de la vie ne nous

privent pas de lui: le coeur revient de ceux-ci avec une nouvelle joie vers son propre centre. Mais c'est l'attachement du coeur à la vanité, qui corrompt notre joie; c'est tout ce qui élève le moi et rabaisse Christ — ne fût-ce qu'une pensée légère, si le coeur la tolère.

Quant aux «citoyens», — les Juifs sur lesquels Christ avait des droits comme roi, — ils ne voulaient pas de lui, ne le haïssant pas seulement pendant qu'il était parmi eux, mais, par dessus tout, envoyant un message après lui pour lui faire savoir: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». La vengeance les trouvera et les frappera devant lui.

Verset 28. Jésus entre à Jérusalem comme Messie. Il fallait que ses droits de Seigneur de tout fussent proclamés et qu'il s'en prévalût (versets 29-36). Jésus se présente pour la dernière fois à Israël, dans l'humilité de la grâce, qui était d'une importance infiniment plus grande que le royaume. Il en résulte le plus frappant contraste entre les disciples et les pharisiens. «Toute la multitude des disciples se réjouissant, se mit à louer Dieu à haute voix, disant: Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur. Paix sur la terre, et gloire dans les lieux très-hauts». Quelques-uns des pharisiens lui demandent de reprendre ses disciples, mais ils apprennent de sa bouche, que si ceux-ci se taisaient, les pierres mêmes crieraient. Il faut qu'un témoignage soit rendu à sa gloire (versets 37-40).

Quand Jésus naquit, des anges l'annoncèrent aux pauvres du troupeau, et les armées du ciel donnèrent gloire à Dieu, disant: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes». Tel sera le résultat et les anges l'anticipent, sans se préoccuper des obstacles ou des moyens. Mais Christ était rejeté, et les disciples disent: «Paix *au ciel* et gloire dans les lieux très-hauts». Quand la question de la puissance s'élève, pour l'établissement du royaume, alors il y aura un combat (Apocalypse 12). Et il ne peut pas de fait y avoir de paix dans le ciel, jusqu'à ce que Satan et ses anges soient précipités. Alors le Roi sera établi en puissance, quand les obstacles seront ôtés. Le Psaume 118 célèbre ce glorieux moment, sa miséricorde demeurant à toujours, en dépit de tous les péchés du peuple. C'est le cantique des derniers jours. Si Dieu envoie la paix à la terre dans la personne de son Fils, c'est en vain, non pas quant à l'accomplissement, mais quant à l'effet présent. Mais pour la foi il y a paix dans le ciel, et quand cette paix y sera proclamée en puissance vis-à-vis des mauvais esprits dans les lieux célestes, ce sera certainement un jour de bénédiction. Quel jour que celui-là! Quel soulagement pour le travail de la grâce! Car maintenant, son oeuvre est toujours veille et travail. Comment, toujours? Oui, toujours, et ce n'est pas là le repos. Mais *alors* ce sera le repos, aussi sûrement que Dieu prendra sa grande puissance et régnera. «Le Seigneur répondra aux cieux... (Osée 2: 21). Il y aura une suite ininterrompue de bénédictions, et sur la terre également. Ce ne sera plus bâtir une maison pour qu'un autre y habite (Esaïe 65: 21, 22), mais la bénédiction se répandra partout. Jusque là, comme aujourd'hui, la parole est souffrir en grâce, non pas puissance triomphante. Ne craignez jamais la persécution; elle fera briller votre visage comme le visage d'un ange (voyez Actes des Apôtres 7). Mais Dieu ne pouvait pas se taire si son Fils était rejeté. Il pouvait le laisser souffrir, mais non pas sans un témoignage. S'il n'en trouvait

point d'autres, les pierres mêmes crieraient: et ainsi pour nous, si nous sommes fidèles et que nous nous tenions près de Christ, «cela nous tournera en témoignage».

Versets 41-44. Nous ne trouvons pas ici la malédiction du figuier, mais l'Esprit de grâce, — Jésus pleurant sur la ville. Les conseils de Dieu s'accompliront certainement, mais Dieu veut aussi que nous reconnaissions sa vraie tendresse en Jésus. Ces larmes du Sauveur n'étaient pas vaines, quelles que puissent être les apparences. C'était pour Jérusalem la journée de sa visitation: mais elle ne le connaissait pas. Nous devrions, puisque nous avons la pensée de Christ (1 Corinthiens 2: 16), savoir comment intervenir spirituellement. Nous sommes la lettre de Christ (2 Corinthiens 3: 5), par laquelle le monde devrait savoir lire ce que Dieu est. Christ l'a manifesté parfaitement. Mais que trouva-t-il en Israël? Voyez les versets 45, 46. Dieu déclare que sa maison est une maison de prière; les hommes, les Juifs, en avaient fait une caverne de voleurs. C'était un terrible jugement moral, mais c'est là la vraie manière de juger: avoir la parole de Dieu pour voir les choses comme elles sont. Nous sommes ignorants et moralement incapables de juger sans la parole de Dieu. Que nos yeux soient arrêtés sur Christ, et que notre jugement sur toutes les choses qui nous entourent soit formé par la parole de Dieu.

Chapitre 20

Les principaux sacrificateurs et les scribes sont les premiers à interroger Christ; ils demandent par quelle autorité il fait ces choses, et quelle est la source de cette autorité. Mais Jésus les interroge lui-même: «Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes?». Les scribes étaient sans connaissance dans leurs raisonnements. Ils reconnaissent leur incompetence plutôt que de reconnaître Jésus comme le Messie. L'enfant de Dieu qui est simple, reçoit la parole avec la même certitude avec laquelle Christ la donne: la confiance en la parole est le seul terrain sûr et ferme. — Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude? *Dieu l'a dit; «il est écrit»*. Si ce que Dieu dit a besoin d'être éprouvé, il faut qu'il y ait quelque chose de plus sûr et de plus vrai que Dieu. Serait-ce l'Eglise peut être? — Hélas, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Si Dieu ne peut pas parler de manière à revendiquer l'autorité pour ce qu'il dit, sans qu'il y ait besoin de quelqu'un pour l'accréditer, c'en est fait de la foi, elle n'est plus.

Le parabole du cultivateur (verset 9, etc.) nous présente les voies de Dieu à l'égard d'Israël auquel la vigne avait été d'abord louée, et après que l'Héritier a été rejeté, le don que Dieu en fait à d'autres. Mais il y a plus. La pierre rejetée devient la maîtresse pierre du coin. Quiconque tombera sur cette pierre, sera brisé; mais elle broiera celui sur qui elle tombera. Les péchés passés de Jérusalem nous présentent le premier de ces cas; pour le second, il faut attendre l'exécution du jugement lors de l'apparition du Seigneur.

Verset 19. La question concernant le tribut à payer à César était très subtile. Ceux qui tendaient ce piège au Seigneur usaient pour cela de l'effet de leur propre iniquité. En effet, les Juifs, abstraitement, n'auraient pas dû être asservis aux nations; de plus le Messie, le Libérateur d'Israël était venu. Si Lui disait qu'il fallait obéir aux nations, où était sa puissance

libératrice? S'il poussait à la rébellion, ils auraient eu un prétexte pour le livrer à Pilate. A cause du péché d'Israël, Dieu a jeté par terre la clef de voûte des nations, et a donné la puissance aux gentils. Le Juif a été rebelle sous la sentence et a toujours soupiré après la délivrance du joug qui avait été mis sur lui. — Mais le Seigneur répond avec une sagesse divine; il place les Juifs exactement là où leur péché les avait placés; les choses de César il faut les rendre à César, et les choses de Dieu à Dieu.

Après avoir vidé la question touchant ce monde entre Dieu et le peuple, le Seigneur rencontre l'incrédulité saducéenne touchant le monde à venir (versets 27-38). Il montre la place des saints ressuscités en contraste avec le monde. Il met de côté l'idée d'une résurrection générale. Si tous ressuscitent ensemble, il y a incertitude, un jugement commun, etc.; mais si les saints sont ressuscités à part parce qu'ils sont «fils de Dieu», laissant le reste des morts derrière eux pour une autre résurrection spéciale, une «résurrection de jugement» (comparez Jean 5: 29), tout est changé. La résurrection *distingue* plus que toute autre chose, et pour toujours. Elle est le grand témoignage rendu à la différence qu'il y a entre les bons et les méchants. Les saints seront ressuscités à cause de l'Esprit de Christ qui habite en eux (Romains 8); leur résurrection sera l'application à leurs corps de cette puissance de vie en Christ qui a déjà vivifié leurs âmes: c'est une «résurrection *d'entre les morts*», comme l'a été celle de Christ. «Ils seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là», car il est tel, «et à la résurrection d'entre les morts». «Ils sont semblables aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection». Luc ajoute un caractère que nous ne trouvons pas ailleurs: «car tous vivent pour lui». Il s'agit ici de la présente et bienheureuse vie à Dieu de ceux qui sont morts et qui attendent la résurrection d'entre les morts.

Dans les versets 41-44, Jésus soulève la question: Comment le Fils de David est-il Seigneur de David? Les Juifs n'y comprenaient rien. C'était le point auquel se rattachait et tenait le changement dans le système moral tout entier. Jésus avait pris la place de l'homme saint, obéissant, dépendant, — un pèlerin comme d'autres; et il avait bu au torrent par le chemin (Psaumes 110: 7). Il s'en allait dans la débonnairété et la paix, mais vivant par les eaux rafraîchissantes qui venaient de Dieu son Père. Ainsi s'étant anéanti lui-même, abaissé lui-même, il est maintenant souverainement élevé par Dieu.

Le grand principe universel que celui qui s'abaisse sera élevé et que celui qui s'élève sera abaissé, est illustré dans les deux Adam. Le premier Adam, la *nature* de l'homme, a voulu *s'élever* pour être «comme Dieu», jusqu'à ce que, dans sa pleine maturité, l'antichrist «s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou Lui est un objet de vénération» (2 Thessaloniens 2: 3, 4). Satan tenta l'homme au commencement, l'excitant à devenir comme Dieu, et à la fin Dieu enverra aux hommes une énergie d'erreur pour croire au mensonge (2 Thessaloniens 2: 11). Satan ne pouvant pas s'élever dans le ciel, cherchera à le faire par la semence de l'homme; mais la fin sera l'abaissement (Esaïe 14: 12-15). Dans le second Adam nous voyons Celui qui était Dieu s'humiliant lui-même, s'abaissant, devenant obéissant jusqu'à la mort, même la plus ignominieuse, et puis nous le voyons, Lui

qui s'humilia, reprenant la place de la puissance à la droite de Dieu, mais comme *homme* aussi bien que comme Dieu. Dieu l'élève souverainement, afin qu'au nom de *Jésus* se ploie tout genou (Philippiens 2: 5-11). Ayant été obéissant d'un bout à l'autre de son sentier dans l'humiliation, il est exalté pour être le Seigneur de David. Il sort ainsi des limites des promesses juives, quoique comme Fils de David il les possédât assurément. Les Juifs ne comprenaient pas les Ecritures et les accomplissaient en ne les comprenant pas. Les voies de Dieu ont suivi leur cours en dépit de tout, manifestant *sa* grâce et *sa* patience envers l'homme. Dieu avait placé l'homme sur la terre; il avait ensuite envoyé la loi, des prophètes, etc., jusqu'à ce que l'homme arrive à la fin en rejetant tout. Dieu met l'homme à l'épreuve, et ensuite il introduit le nouvel homme qui est l'accomplissement de tous ses glorieux conseils, — le second Adam. Puis, il élève le second Adam comme l'homme céleste à une place céleste, et tout maintenant dépend non de la responsabilité de l'homme, mais de la stabilité de Dieu. La vie, la justice et la gloire descendent du ciel. Est-ce la vie qu'il faut? Dieu donne la vie de Christ en résurrection. Est-ce la justice? Dieu donne la justice divine. Est-ce un royaume? C'est le royaume des cieux. Tout descend non pas simplement de Dieu en grâce, mais de la place que l'homme occupe en gloire, des conseils de Dieu au sujet de l'homme céleste dans la gloire. Dieu l'a d'abord élevé, et de là où il l'a placé la bénédiction descend. L'homme Christ Jésus a pleinement satisfait à toutes les responsabilités de l'homme. Là est la raison de la plénitude de la bénédiction de l'évangile, et aussi de la bénédiction du royaume qui vient. L'évangile est la puissance de *Dieu*, et le royaume doit être établi dans les *cieux*. Le roi s'en est allé dans un pays éloigné, et quand il reviendra, ce sera afin d'introduire le royaume des *cieux*. Tous les conseils de Dieu maintenant ont leur centre et leur siège dans les cieux. Ainsi, dans le sens le plus étendu, le centre de tous les plans et de tous les conseils de Dieu, c'est l'élévation de *Jésus* à la droite de Dieu. Le caractère tout entier, et toute la stabilité et la perfection de notre bénédiction tirent leur source de Jésus glorifié. Le caractère de cette bénédiction est *céleste*; elle tire sa stabilité de ce que *Dieu* a fait; et la justice, qui me rend capable d'y avoir part, est la *justice de Dieu*.

L'Esprit de Dieu, le Saint Esprit est venu pour rendre témoignage de Lui, sur qui la paix de l'âme repose, car cette paix repose sur la justice accomplie de Celui qui a été élevé dans la gloire. L'office du Saint Esprit est d'agir au dedans de nous, et de nous manifester ce que *Dieu est*, ici-bas. Et nous jouissons de tout cela comme résultat de ce que Christ a fait en introduisant les promesses comme le *Seigneur de David*, au lieu de les accomplir comme le Fils de David.

Remarquez la beauté et la bénédiction morale de ce principe général: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Christ s'abassa lui-même; il ne fut pas humilié, il s'humilia lui-même, ce qui est tout autre chose. «Celui qui s'abaisse sera élevé». Voilà ce que nous avons à faire, — prendre la dernière place. Nous ne pouvons pas faire ainsi avant que nous soyons chrétiens, mais c'est notre gloire de prendre la place la plus basse, et entendre Christ nous dire: «Monte ici». «Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre

2: 21). Le Seigneur Jésus a été rejeté comme Fils de David; il reviendra comme Seigneur de David.

Or dans l'intervalle, pendant qu'il est ainsi caché, nous voyons la place de l'Eglise. Nous sommes «cachés avec Christ en Dieu», et notre part est d'être unis à Lui pendant qu'il est caché à nos yeux. Le Saint Esprit étant descendu nous donne une place et une part avec Lui dans toute la béatitude de la maison du Père, et dans toute la gloire qui doit être révélée bientôt.

La place d'Eve était d'être unie à Adam dans la domination que Dieu lui avait donnée sur toutes choses (Genèse 1: 26-28; 5: 2). L'Eglise aussi, dans la manifestation de la gloire de Christ, n'apparaît que comme l'Epouse et la compagne de Christ par grâce, jamais comme une partie de l'héritage. Envisagés même individuellement, nous sommes «cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17; comparez Galates 4: 7). Il est de la plus haute importance pour les saints, dans ces derniers jours, de saisir la place particulière qui nous appartient comme étant *un* avec Christ, l'homme céleste.

Chapitre 21

La fin du chapitre 20 et le commencement du chapitre 21 nous présentent un contraste instructif, quoique affligeant, entre l'hypocrisie égoïste des scribes, que le Seigneur condamne devant le peuple, et l'amour vrai et dévoué de la veuve qu'il distingue pour «l'honorer». On voit aussi à ce propos que le Seigneur sait comment séparer l'intention d'une âme sincère du système qui l'entoure, en jugeant l'état de choses tout entier auquel la personne est associée. De plus, remarquez la différence qu'il y a entre donner ce qu'on a pour vivre et donner de son superflu. Il est facile de complimenter Dieu par des présents et de se gratifier ainsi réellement soi-même; mais la femme qui donne ce qu'elle a pour vivre, se donne elle-même à Dieu et montre qu'elle dépend de Dieu. Les deux pites de celle qui n'avait pas davantage exprimaient tout cela parfaitement, car les besoins de la veuve et toutes les circonstances dans lesquelles elle se trouvait, étaient là pour l'arrêter; et en même temps la louange des hommes et la vanité de la donatrice ne trouvaient pas de place ici. Pour la gloire juive l'acte de la femme avait peu de valeur; mais le Seigneur la voyait et lui rendait témoignage; elle était bienheureuse dans ce qu'elle faisait.

Verset 5 et suivants. La description que le Seigneur nous donne dans cet évangile des souffrances de Jérusalem, est aussi, comme ce qui précède, liée bien davantage au simple fait du jugement de la nation et au changement de la dispensation. Les détails que nous lisons ici diffèrent beaucoup de ceux que nous trouvons dans le chapitre 24 de Matthieu, qui se rapporte entièrement à ce qui doit arriver à la fin, tandis que Luc envisage, plus que les deux premiers évangiles, le temps présent et la réjection de Jérusalem. C'est pourquoi Luc parle très clairement du siège et de la destruction de Jérusalem par Titus, ainsi que du temps des gentils. Remarquez également que la question des disciples, au verset 7, ne va pas plus loin que la destruction prédite. C'est pourquoi, dans ce qui suit, nous trouvons le

jugement de la nation envisagé comme un tout, depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'à l'accomplissement des temps des nations, de «l'économie» desquelles Luc est si occupé. Nation s'élèverait contre nation, il y aurait des signes du ciel, et des douleurs sur la terre ensuite; et avant tout cela les disciples seraient les objets de l'hostilité des hommes, mais tout leur tournerait en témoignage au lieu de détruire leur témoignage. Ils devaient persévérer et poursuivre leur chemin, tandis que la malheureuse Jérusalem où ils se trouvaient, comblait la mesure de ses péchés. Le Seigneur permettait qu'ils fussent éprouvés, mais pas un cheveu de leur tête ne périrait. Mais il y aurait un terme à ces choses: Jérusalem serait environnée d'armées, car c'est de ce fait historique et non de l'abomination de la désolation qu'il est question ici. La désolation de Jérusalem approchait. Les disciples auraient à s'en retirer, non à y retourner. Ce seraient «les jours de la vengeance», non de la tribulation sans pareille (comme au chapitre 24 de Matthieu) qui aura lieu seulement aux derniers jours, — afin que toutes les choses qui sont écrites fussent accomplies. Il y aurait une grande détresse sur le pays et de la colère contre ce peuple. Ils tomberaient sous le tranchant de l'épée, et puis, seraient menés en captivité, et Jérusalem, jusqu'à ce que son heure fût passée, serait la proie de seigneurs gentils.

Dans les premiers versets (versets 8-19), le Seigneur s'étend sur les dangers, les devoirs et les tribulations des disciples avant le sac de la ville par Titus. Les disciples auraient à se tenir en garde contre un prétendu libérateur et contre le cri que le temps (celui de la délivrance) était venu. Ils ne devraient pas non plus se laisser épouvanter par les guerres et les bruits de guerre, pas plus qu'ils ne devraient se laisser séduire par de belles promesses. «Il faut que ces choses arrivent premièrement, mais la fin ne sera pas tout aussitôt». Il n'y aurait pas seulement des bouleversements, des pestes et de grands signes d'un changement et d'un mal à venir dans le monde; mais avant toutes ces choses, les disciples eux-mêmes passeraient par la tribulation et la persécution pour le nom de Christ. Alors, aux versets 20-24, vient le jugement de la ville et du peuple, déjà virtuellement jugés par la réjection du Seigneur; et cette partie s'étend jusqu'à nos jours, en principe. Mais tout n'est pas encore accompli, car au verset 25 le Seigneur commence à décrire la scène finale, le jugement non pas seulement des Juifs, mais aussi des nations, car les puissances des cieux, la source d'autorité, seront ébranlées, comme nous lisons en Aggée 2 et Hébreux 12. Jésus ne dit pas que ces choses dussent arriver immédiatement après le siège de la ville par Titus, mais au contraire il laisse de la marge pour la longue période où Jérusalem est foulée par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. C'est dans Matthieu qu'il faut lire ce qui concerne la grande tribulation des derniers jours, parce que Matthieu est occupé des conséquences de la réjection du Christ, et spécialement pour ce qui concerne Israël. C'est pourquoi Matthieu dit: «Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là», c'est-à-dire des jours abrégés de la «tribulation de Jacob», qui est encore à venir. Ici, cependant, après la mention des temps des gentils, nous lisons qu'il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité, la mer et les flots faisant un grand bruit, les hommes rendant l'âme de peur, etc. Les hommes seront épouvantés parce qu'ils ne verront pas la fin, et ils trembleront

parce qu'ils se sentiront entraînés vers une fin terrible et inconnue, par des principes qui agiraient sans qu'ils sussent comment, et qui les envelopperaient bon gré mal gré, dans la ruine générale. La venue du Fils de l'homme plaçait toute la scène dans son vrai jour devant les disciples. Mais il est évident par les circonstances et particulièrement par le caractère de la rédemption dont il est question (verset 28), qu'il s'agit non de chrétiens, mais de disciples terrestres et d'une délivrance terrestre par un jugement terrestre. Le Seigneur, dans sa miséricorde, fait de la terreur de l'homme un signe de délivrance pour le résidu de ce jour-là.

Les versets 31, 32 sont intéressants à ce point de vue, en ce qu'ils fournissent une preuve évidente, d'abord que «le royaume de Dieu» ne signifie pas «l'évangile de sa grâce», et ensuite que l'expression de «cette génération» *ne peut pas* se rapporter à la période qui sépare la prophétie de la destruction de Jérusalem

Je dis que le royaume de Dieu n'est pas l'évangile de sa grâce, car quand les disciples verront arriver ces choses (et le Seigneur avait parlé de la tribulation finale et universelle, qui viendrait sur tout le monde habitable, et non pas seulement des calamités qui sont tombées sur les Juifs), ils doivent en conclure que le royaume de Dieu est proche. Or, si même il ne s'agissait que de la prise de Jérusalem par les Romains et de la dispersion du peuple qui en fut la suite, et à plus forte raison, si le discours du Seigneur embrasse la tribulation des derniers jours, on ne peut nier que l'évangile s'était répandu bien loin en tout sens avant le premier de ces événements. En fait, la manifestation de son influence déclinait plutôt avant cette époque, comme nous l'apprennent les dernières épîtres. Mais les signes, dont le Seigneur parle ici, étaient comme les bourgeons des arbres, quand ils commencent à pousser, et le royaume de Dieu viendra à l'arrivée du Roi, quand le Seigneur Dieu Tout-puissant prendra en main sa grande puissance et régnera. Qu'il y ait eu un jugement analogue partiel, lors de la chute de Jérusalem, cela ne fait pas l'objet d'un doute, mais les versets 25-28 montrent clairement qu'il y a encore un jugement postérieur plus étendu, accompagné de signes qui introduisent, non pas les afflictions des Juifs, mais le Fils de l'homme venant dans son royaume.

Pour une raison analogue, l'expression de «cette génération» ne s'applique pas à la durée de la vie d'un homme seulement, mais elle est employée dans un cas moral comme au chapitre 32 du Deutéronome, au Psaume 12 et dans une foule d'autres passages de l'Écriture. Elle s'étend ici expressément à la fin, non seulement au temps qui a suivi la chute de Jérusalem, mais à la scène tout à fait distincte de la venue de Christ en puissance et en gloire.

L'expression du verset 33 est très solennelle: il s'agissait de quelque chose de plus que d'un simple changement momentané quant à Jérusalem. Le temps précis était enveloppé dans une obscurité intentionnelle, mais rien n'était plus sûr que les deux faits annoncés.

Le Seigneur a préparé pour ses disciples d'alors ce qui était nécessaire, mais il a aussi donné sa parole écrite, pour des temps analogues à venir. Cependant, quoique le principe

soit toujours vrai, le verset 34 s'applique clairement à un jour à venir sur la terre. Le privilège dont le Seigneur parle, consiste à échapper aux jugements et à se tenir devant le Fils de l'homme; et quant à celle-ci encore, il s'agit de la terre, et non pas de l'enlèvement des saints dans le ciel. Les grands principes moraux, sans doute, restent vrais pour tous, et en une façon particulière, certainement pour ceux qui, en vertu d'un appel plus glorieux, peuvent en jouir d'une manière plus excellente.

Versets 37, 38. Le Seigneur cependant poursuivait son témoignage, marchant et travaillant pendant le jour; mais le lieu de sa retraite était «dans la montagne des Oliviers», là où il quitta ce monde, et où ses pieds se tiendront dans ce jour-là. Patient dans son service, il enseignait le jour, dès le matin, dans le temple; de nuit, il se tenait éloigné de la cité jugée; son temps était maintenant venu.

Chapitre 22

La pensée de la chair s'est montrée ce qu'elle est, — inimitié contre Dieu, par la réjection de Christ! L'iniquité fut résumée, mise en évidence chez tous, — peuple, prêtres, conducteurs. L'ami? — il est un traître. Les disciples? — ils fuient quand le danger approche. Celui qui s'est le plus avancé? — quand il se voit exposé, il renie son maître. Les chefs religieux, ceux qui auraient dû reconnaître le Messie? — ils le livrent au pouvoir idolâtre du monde. Celui qui est assis au tribunal? — il lave ses mains en reconnaissant l'innocence de Celui qui est amené devant lui; il le livre à la volonté, à la rage des hommes. Ainsi le péché de l'homme a été mis en complet et flagrant contraste avec ce qui était parfait, et cela en mettant à mort Jésus. Il est inutile de chercher du bien dans l'homme; — non qu'on ne rencontre pas d'aimables traits du caractère naturel, mais *Dieu* n'a absolument aucune place dans le coeur de l'homme, quand celui-ci est mis à l'épreuve. — En même temps, nous trouvons ici le tableau de la patience parfaite du Seigneur au travers de tout. Ce n'était pas seulement l'homme, mais Satan aussi, qui était là pour tenter. C'était la puissance des ténèbres, aussi bien que l'heure de l'homme. Jésus traverse cette scène de la méchanceté de l'homme et de la puissance de Satan; son coeur se fondait comme de la cire, mais l'effet était toujours, la manifestation de la perfection. Un ange vient le fortifier; car Jésus était réellement homme, mais un homme parfait, endurant tout ce qui pouvait l'éprouver, et ne manifestant rien que la grâce parfaite et l'obéissance parfaite. Partout où il y a de la douleur, son amour surmonte sa propre souffrance pour consoler les autres et leur venir en aide.

Versets 3-6. Qu'il est solennel de penser, que plus on est près du Seigneur, si la vie spirituelle fait défaut, plus on résiste à Dieu, et plus on devient un sûr et triste instrument de l'ennemi. Si la vérité a été présentée, et qu'elle n'ait pas été reçue dans le coeur, Satan n'a nulle part plus d'empire. La convoitise fut le moyen que Satan employa à l'égard de Judas; mais les principaux sacrificateurs et les scribes peuvent comploter avec lui pour crucifier Jésus en secret. Dieu ne le permettra pas: ils sont forcés d'accomplir leur crime selon les desseins de Dieu. Alors, de par derrière la scène (versets 8-13), la lumière jaillit.

C'est le Seigneur; et quelles que soient ses souffrances, et quoi qu'il rencontre sur son chemin, nous trouvons toujours la connaissance et la puissance divines. Voici la salle! Quelle paisible et calme dignité! Point d'effort, — rien pour faire montre d'un certain caractère. Tout fléchit devant l'autorité de ce Sauveur rejeté, tout, excepté ce à quoi il avait été le plus manifesté, le coeur non renouvelé de l'homme. Pour le maître de la maison, inconnu de tous à ce qu'il paraît, sauf d'un seul, c'en était assez d'entendre: «Le maître te dit».

Verset 14 et suivants. Qu'il est précieux de voir des affections humaines parfaites mêlées avec une connaissance divine de toutes choses. «J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre». — Le Seigneur parle ainsi comme quelqu'un qui, avant de quitter sa famille, désire avoir encore avec elle une réunion d'adieu. Quand nous voyons la gloire divine dans la personne du Sauveur, nous voyons briller en lui les affections humaines (comparez Matthieu 17: 27). C'est là ce qui donne à Jésus une puissance et un charme qu'aucun autre objet ne possède, en sorte que Dieu peut trouver son plaisir en l'homme et l'homme en Dieu. — Le Seigneur rompt tous les liens avec l'ancien ordre de choses (verset 16): Il n'établit pas le royaume ici-bas, mais il met l'homme en relation avec Dieu, quand les anciens rapports étaient devenus impossibles. Il prenait une place nouvelle, là où la chair et le sang ne peuvent entrer; sa mort et sa résurrection amènent une nouvelle relation avec Dieu.

Le Seigneur fait ici une distinction entre l'agneau pascal et le vin, et les distingue tous deux d'avec la cène.

Il entre de la manière la plus complète dans tous les sentiments d'Israël, de l'Israël de Dieu, dans les intérêts du peuple comme tel, jusqu'à ce que sa réjection les place sur un autre terrain et que la faveur divine soit placée dans une autre scène par la résurrection, lui-même devenant le substitut, le vrai Agneau pascal. Les disciples étaient au premier rang quant à cette communion avec lui, comme nous voyons ailleurs Husçai, l'ami du roi. C'est à eux qu'il veut donner ce dernier témoignage de son amour avant que de se séparer d'eux. Mais tout en exprimant ainsi son affection pour eux, il prend d'une manière manifeste (verset 18) le caractère de Nazaréen, qui était moralement toujours le sien, mais qui désormais le devient extérieurement et douloureusement: «car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu». Il renvoie le moment de sa joie avec eux dans la commune jouissance du royaume, jusqu'à ce temps-là.

Ensuite dans les versets 19, 20, il institue le mémorial de sa meilleure rédemption, de son amour qui va jusqu'à la mort et au sacrifice de lui-même; s'il se séparait maintenant pour Dieu, dans sa joie, ce n'était pas un manque d'amour pour ses disciples, mais au contraire le plein déploiement de son amour. «Faites cela en mémoire de moi». Nous nous *souvenons* de lui souffrant, mort, absent; nous le *connaissons* comme un Sauveur présent et vivant. La nouvelle alliance est établie dans son sang. Dans toute la joie de la communion avec Christ dans le ciel, nous ne pouvons pas oublier ce qui nous a amenés là. D'un côté, c'est un corps rompu, et du sang répandu; de l'autre c'est *lui-même* et toute la perfection

de l'amour dans sa mort pour nous. Nous sommes unis à lui, en Christ ressuscité; mais il nous appelle à nous souvenir de lui comme d'un Christ mort. La bénédiction de cette mort est dans l'oeuvre qu'il accomplit tout seul: par sa vertu, je suis uni à lui-même, et vivant pour toujours. Quant à la part de l'homme dans cette oeuvre (versets 21, 23), c'était la trahison et l'iniquité.

Le Seigneur montre ensuite de la manière la plus claire, la nécessité pour les siens de marcher dans la même humiliation que lui, et non pas comme le monde. La grandeur humaine était reconnue parmi les Juifs, mais cette grandeur, désormais, était jugée et condamnée, ainsi que tout le système judaïque, comme des rudiments du monde. Toute autre grandeur, même si elle se présentait sous la forme de bienfaiteurs, était du monde. Christ était venu pour être serviteur. La grâce de son coeur met les siens à leur place, sans qu'il leur adresse aucun reproche. Il leur fait connaître que quelque élevée que fût la place qu'ils pourraient chercher, lui prenait la place la plus basse. Il aurait pu dire: Rien ne brisera donc cet affreux égoïsme! — mais il dit: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Et il est le même maintenant. Ce que nous devrions rechercher, c'est de porter autant du fardeau de l'Eglise que nous pouvons en porter. Si nous souffrons ainsi avec lui, son coeur est avec nous.

Verset 31. Pierre avait assez de confiance en la chair, pour aller au-devant de la tentation. Mais il est impossible à l'homme, de tenir ferme là où il s'agit d'une question de bien ou de mal. Il est pécheur et ne peut pas traverser cette épreuve. Si Dieu juge la chair, c'en est fait de la chair, elle est comme l'herbe. Il y a la faiblesse de la nature humaine et en outre les titres et le pouvoir de Satan sur l'homme, qui avait mis à découvert sa propre condition dans la présence de Dieu et était devenu assujéti à la mort par le jugement de Dieu. Je puis avoir appris par la grâce, que la chair ne profite de rien, mais il faut l'apprendre par des rapports avec l'ennemi, si je ne l'apprends pas avec Dieu. Le Seigneur prie pour que la foi de Simon ne défaille pas; mais toute la confiance de Pierre en lui-même doit périr; et l'effet de l'intercession de Christ c'est que Pierre ne perdît pas sa confiance en Christ, comme Judas, qui n'avait pas de foi. — Qu'est-ce qui le rendit plus tard capable de fortifier ses frères? C'est qu'il découvrit qu'il n'y avait que du péché en lui, quand il avait les meilleures intentions, et qu'il y a une parfaite grâce en Christ, quand lui, Simon, agissait le plus mal.

Les versets 35-38 nous présentent un changement complet de circonstances. Jusque-là le Seigneur avait protégé les siens et avait pourvu à tout pour eux, comme le Messie qui disposait de tout ici-bas. Ce temps était passé, et le Juste allait être de plus en plus rejeté. Il était venu avec la capacité de détruire le pouvoir de Satan; mais c'était le Seigneur qui était venu, et l'homme ne voulait pas le recevoir: telle est la condition dans laquelle le monde se trouve. Il faut que lui, le Juste, il soit compté parmi les transgresseurs! Quel lien pouvait-il y avoir entre Dieu et l'homme? — L'humanité est condamnée, parce qu'elle a rejeté Christ, Nous pouvons trouver une conscience scrupuleuse quand il est question de mettre l'argent dans le trésor du temple, mais point de conscience quand on trahit le saint

Fils de Dieu et qu'on le crucifie. — Mais c'est en un Christ rejeté et mort que la foi trouve ses délices. Il faut la foi et la grâce pour confesser un Christ méprisé des hommes. Les disciples se reposaient encore sur la force de l'homme, non sur le Messie crucifié en faiblesse, et ils disent: «Voici deux épées». Le Seigneur, en disant: «C'est assez», fait allusion à leurs paroles, et fait entendre qu'ils n'entraient pas dans sa pensée. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

Versets 39-46. Il faut que nous passions par le crible pour être exercés et pour que nous jugions la chair. Christ, il est superflu de le dire, n'avait pas besoin de cela, mais il avait à faire avec tout en communion avec son Père. — Son sentier était un sentier d'obéissance, et la tentation, pour lui, était une occasion de faire la volonté de Dieu; pour Pierre, c'était la puissance de Satan. Christ ne parle pas de la méchanceté des sacrificateurs, de la volonté du peuple, de l'injustice de Pilate, mais de la coupe que son Père lui donnait à boire. Il avait eu des rapports positifs avec Dieu au sujet de la tentation, avant que le moment fût arrivé; et il faut toujours qu'il en soit ainsi. Il est bien tard pour revêtir l'armure quand nous devrions être au combat. Un homme qui vit avec Dieu traverse l'épreuve, dans sa mesure, comme Christ l'a fait. Il tient ferme au mauvais jour, parce qu'il a été avec Dieu quand il n'y avait pas de mauvais jour. Sur la croix il ne s'agit pas de communion; mais dans le jardin Christ est en *communion* avec le Père, quant à la puissance de Satan, qui allait fondre sur lui. Il sentait tout, mais ne succombait sous aucune chose. Ainsi au lieu d'entrer en tentation, il était dans le plus haut exercice de la spiritualité, accomplissant la volonté de Dieu dans les circonstances les plus difficiles, et la soumission la plus parfaite, même alors qu'elle lui coûtait toutes choses. Notre Père ne peut jamais nous induire à pécher, mais il peut nous induire en tentation, c'est-à-dire il peut permettre que nous soyons criblés, la chair étant abandonnée à elle-même, quand cela est nécessaire, à cause de la dureté ou de la légèreté de nos coeurs, ou de notre manque d'attention à ses patients avertissements. C'est le dernier moyen dont Dieu use, mais souvent un moyen nécessaire, pour nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, et nous discipliner. Quoique ce soit une grande grâce de la part de Dieu, qu'il s'occupe ainsi de nous, cependant, si nous connaissons notre faiblesse, et ce qu'il y a de terrible dans le combat avec l'ennemi, il nous convient bien de prier, et le Seigneur nous y invite, pour que nous ne soyons pas placés dans la fournaise. Dans de pareils moments une mauvaise conscience pousse au désespoir. La chair, dans sa coupable légèreté, va au-devant de l'épreuve sans assurance ou dans une opposition charnelle, et elle succombe. D'un autre côté, si l'épreuve arrive, nous apprenons à nous tenir dans notre vraie position devant Dieu, — veillant, priant, suppliant, plaçant tout devant Dieu dans une confiance d'enfant, mais avec un humble désir que sa volonté soit faite.

Le Seigneur était absolument *homme*, ici, car un ange apparaît et l'assiste, car le combat de son âme était grand; mais l'épreuve dont il ressent les ardeurs le pousse à prier plus instamment. La puissance du mal et de la douleur est ainsi mise plus clairement en évidence, et de manière à agir même sur le corps. Jésus était en angoisse, mais il dit

toujours: «Père». Il est le Fils, et parle à son Père comme Fils; il n'est pas encore la victime devant Dieu, mais il souffre en esprit, sentant toute la profondeur des eaux qu'il traverse; mais de cette profondeur, criant à son Père. — Satan a cherché à arrêter Christ par la difficulté, quand il n'a pas pu le détourner par les choses agréables de la vie. Mais Christ a passé à travers tout avec son Père. A la croix il y avait autre chose, — la puissance de Dieu contre le péché.

Versets 47-53. C'est un bonheur que de voir ces deux choses réunies ensemble, la patience envers les hommes et en même temps la puissance qui dispose de tout et peut tout arrêter. Christ a été dans l'angoisse du combat, avec Dieu, — il est calme devant les hommes. Si Pierre coupe l'oreille de Malchus, lui, il étend ses mains et guérit. Quel tableau et de l'homme et de Dieu, si nous regardons ici à Christ!

Versets 54-62. Quand nous tremblons devant les hommes, nous n'avons pas été avec Dieu. Pierre tombe, témoin de la faiblesse et du caractère trompeur de la chair. En Christ, — quoiqu'il souffrît, — il n'y a rien qui rendît vaine la simple et parfaite action de la grâce, à quelque moment que ce fût. Lorsque le coq chante, Il se tourne et regarde Pierre, qui se ressouvient de la parole qu'Il avait dite, et qui sort, pleurant amèrement.

Versets 63-71. Le Seigneur ne passa pas la nuit avec ses juges, qui prirent leur temps jusqu'au matin, avant de faire comparaître devant eux le Seigneur de gloire, mais il fut laissé au milieu de ceux qu'ils employaient, l'objet de leur mépris et de leurs insultes. Puis, quand il leur convint, on l'amena devant un conseil des chefs du peuple, mais lui savait que ce n'était pas le temps pour rendre témoignage, et il les laissa à leur propre faiblesse. La présentation du Messie aux Juifs était close: désormais le Fils de l'homme serait assis à la droite de Dieu. Tout était vidé et réglé avec Dieu; ils pouvaient poursuivre leur chemin. — Ils tirent eux-mêmes la vraie conclusion: «Tu es donc le Fils de Dieu». Ils seront donc coupables, non pas d'une erreur, mais d'avoir condamné Jésus, parce qu'il était le Fils de Dieu et qu'il le confessait devant eux.

Chapitre 23

Versets 1-25. L'iniquité religieuse, n'avait plus maintenant qu'à achever son oeuvre et à conduire le monde en avant, dans la voie dans laquelle elle l'avait elle-même dirigé. Il faut que le pouvoir civil cède à l'iniquité volontaire d'un peuple apostat. C'est là l'histoire du monde; et si, du pouvoir civil ou du pouvoir religieux, il en est un qui soit plus près de Satan que l'autre, c'est toujours le dernier. Les souverains sacrificateurs manifestent leur inimitié, par l'accusation qu'ils portent contre le Seigneur et qui était calculée de manière à exciter la jalousie du gouverneur; ils accusent Christ de ce qui était absolument faux quant à César, mais en comptant perfidement sur la confession, que ferait Christ, de la vérité à laquelle ils savaient bien qu'Il ne pouvait pas ne pas rendre témoignage. La culpabilité des Juifs est complète, comme l'est aussi celle des gentils, car Ponce Pilate lui-même déclare Christ innocent, et il eût désiré le relâcher. Cruel lui-même, le gouverneur romain n'aimait pas la cruauté dans les autres; mais il ne voulait pas aller jusqu'à sauver Christ de la malice de ses

ennemis; il lui en aurait *coûté* quelque chose de le faire, ses intérêts eussent été compromis, et il cède. Ce qui seul a de la puissance dans le monde, c'est l'inimitié contre Christ.

Mais il y a une autre forme du mal; il y a Hérode, le roi apostat d'un Israël apostat; et Hérode et Pilate, quelque jaloux l'un de l'autre et divisés entr'eux qu'ils soient, sont amis pour rejeter Christ: union terrible entre la quatrième bête et ceux qui professent être le peuple de Dieu. Mais si les gentils se rendent honteusement coupables, en ne protégeant pas le Juste et en prononçant contre lui un jugement inique, c'est chez les Juifs que se trouve l'activité d'une volonté méchante. Trois fois l'occasion leur est donnée de revenir à d'autres sentiments; mais tandis que l'indifférence du gouverneur est aussi évidente que l'insolence désappointée d'Hérode, la voix du peuple, chaque fois, ne fait que s'élever plus haut pour demander la mort du Messie; et pour l'apaiser, Pilate relâche le coupable Barrabas, qu'on lui demande, et il livre Jésus à la volonté du peuple.

Versets 26-31. C'est une heure terrible, une heure de violence. Peu leur importe l'homme qu'ils rencontrent, pourvu qu'ils puissent le forcer à leur venir en aide dans leur iniquité. Leur heure avait sonné, et ils s'accordent tous pour rejeter et outrager Christ, avec cette seule différence que les Juifs agissent avec plus de connaissance. Les privilèges extérieurs se tournent en afflictions et en messagers de terreur, il faut qu'ils soient rabaisés, car tout est faux maintenant, quelle que soit d'ailleurs, chez les filles de Jérusalem, l'expression des sentiments naturels suscités par les circonstances. Elles ne comprenaient ni la croix de Christ, ni le sort terrible qui les attendait. On peut être touché de compassion, comme si on était supérieur à Christ, et tomber sous le jugement qui est la conséquence de sa réjection et de sa mort. Aucune humiliation ne fait jamais sortir Jésus de la place de parfaite capacité à s'occuper de tous les autres de la part de Dieu; hélas! ce n'était pas seulement sur Pilate et Hérode, ou sur les principaux sacrificateurs que le jugement allait tomber, mais sur les femmes qui se lamentaient et pleuraient sur Jésus, dans l'ignorance de leur propre condition et de la condamnation qui pesait sur elles. Conscience naturelle, religion naturelle, sentiments naturels, tout est insuffisant, tout, sauf la gloire de Dieu en Christ. Et si lui, le vivant et vrai Cep, qui portait réellement du fruit pour Dieu, était traité ainsi, quelle serait la part des branches stériles, ou du bois sec? Où paraîtra l'impie et le pécheur? l'homme rejette le bois vert, et Dieu rejette le bois sec. La vie était là, dans la personne de Jésus, et ils n'en ont pas voulu et sont rejetés par conséquent, et cette vie maintenant, on ne peut y avoir part que par un Christ mort et ressuscité...

Versets 32-43. Toutes les espérances de délivrance présentes sur la terre sont mises de côté. il faut que Christ meure. Mais si Dieu nous montre jusqu'à quel point l'homme peut s'abaisser moralement, il nous montre en même temps que Christ, dans sa grâce, peut descendre plus bas encore: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne *meure*, il demeure seul» (Jean 12: 24). C'est pourquoi toutes les fois qu'on tentera (et c'est l'effort de la religion de l'homme) d'associer un Christ vivant, avant la mort et la résurrection, avec des pécheurs vivants, vous pouvez compter qu'on est dans l'erreur, car

c'est unir le péché avec le Seigneur du ciel, et c'est nier que les gages du péché c'est la mort. Si Christ était descendu de la croix, comme les gouverneurs et le peuple l'y invitaient, en se moquant de lui, il ne nous aurait pas délivrés. Il faut que Jésus passe par la mort et qu'il prenne une place plus élevée dans la résurrection; et là il nous prend à lui. L'incarnation par elle-même ne peut pas donner la vie et la rédemption à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés; il faut que Dieu nous donne une place bien au-delà, dans la vie de résurrection en Christ.

Ainsi donc, en dépit de la grâce de Jésus qui intercède, les Juifs et les gentils s'associent pour l'outrager et le crucifier. Mais Dieu avait préparé, même ici, la consolation de sa grâce pour Jésus, dans un pauvre pécheur. Mais aucune douleur, aucune honte, aucune souffrance n'accablent assez le coeur, pour qu'ils n'insultent pas Jésus: un malfaiteur crucifié l'outrage! Il y a dans tout coeur non renouvelé, une opposition instinctive contre Jésus, que la puissance de l'amour, qui faisait descendre le Fils de Dieu jusque dans la plus profonde humiliation, pour souffrir la colère due au péché, n'apaise même pas. Ne dites pas que vous soyez en aucune manière meilleurs que ce misérable: «Il n'y a pas de juste, non pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu; ils se sont tous détournés du droit chemin; ils se sont tous ensemble rendus inutiles»; en un mot, «il n'y a pas de *différence!*». Vous êtes aussi mauvais devant Dieu que le brigand impénitent et moqueur. Voyez maintenant le fruit de la grâce dans l'autre brigand. La grâce opère dans un homme, dont la condition est tout aussi dégradée que celle de celui qui, en dépit de sa propre agonie et de son sort ignominieux, trouvait son plaisir à outrager le Seigneur de gloire: tous les deux, en effet, ils avaient insulté Christ (Marc 16: 32). Mais quoi de plus glorieux et de plus certain que le salut de ce malfaiteur, lorsqu'il s'incline devant le nom de Jésus? Il s'en va au paradis avec le Seigneur, qu'il reconnaît comme tel.

On a dit quelquefois légèrement que l'un des deux hommes fut sauvé ainsi, afin que personne ne désespérât, et qu'il n'y en eût qu'un seul, afin que personne ne présomât de lui-même. Ce qu'il y a de vrai, c'est que c'est ici le seul moyen par lequel un pauvre pécheur, quel qu'il soit, peut être sauvé; il n'y a qu'un seul et même salut pour tous. Le temps eût manqué évidemment s'il se fût agi de faire quoi que ce soit, mais tout est fait pour le pécheur qui croit. Ce même jour, ses jambes devaient être brisées, comment pouvait-il entrer dans le paradis? Christ opérait sa délivrance par sa propre mort, et l'oeil du brigand était ouvert dans la foi à ce que Christ accomplissait.

Ce n'est pas non plus seulement que l'oeuvre de Christ fût accomplie pour lui et devint la base sur laquelle son âme se reposait pour le salut; il y avait aussi une grande oeuvre morale opérée en lui par la révélation de Christ à son âme, par le Saint Esprit qui le convainquit de sa complète iniquité: «*Ne crains-tu donc pas Dieu, toi*», dit-il, en censurant son compagnon, «car tu es dans la même condamnation? Et pour *nous, nous y sommes justement*». Tout n'était pas joie. La conscience était réveillée; il y avait un vrai sens du bien et du mal, car en esprit le brigand avait trouvé la présence de Dieu; et ainsi, oubliant ses

propres circonstances, il devenait prédicateur de justice. Il reconnaît la justice de *sa propre* condamnation, dans la sincère et loyale confession de son péché; mais quel témoignage merveilleux il rend en même temps à Christ? «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Il parle comme s'il avait connu Christ toute sa vie, il a une perception divine du caractère du Sauveur; et il en est ainsi pour le chrétien, maintenant. Etes-vous si jaloux de la pureté et de la gloire de Christ, que vous ne pouvez faire autrement que de vous récrier, quand on parle de lui sans révérence. Le brigand croyait que Jésus était le Seigneur, le Fils de Dieu, et il pouvait répondre ainsi avec assurance pour ce qu'il avait été comme homme. Christ était parfaitement homme, aussi vraiment et parfaitement homme que tout autre, mais son obéissance était aussi divine: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Quelle réponse du coeur renouvelé à la joie qu'il trouve dans la pureté et l'absence de péché. Son oeil embrasse pour ainsi dire toute la vie de Christ; il peut répondre pour Christ partout et toujours, parce qu'il a appris à le connaître *Lui-même*.

Puis, se tournant vers Jésus, il dit: «Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume».

Aussitôt qu'il peut se débarrasser de ce qui est triste, quand il en a fini avec l'autre brigand, ayant rendu témoignage, son coeur se tourne instinctivement vers Christ. Rien ne le distrait de Lui. Pense-t-il à ses souffrances? S'occupe-t-il du peuple qui entoure la croix? Non, comme il arrive toujours là où la présence de Dieu domine, il est absorbé. Dans l'extrémité de son impuissance, pour ce qui est de l'apparence extérieure, il entend la voix du berger, et il le reconnaît comme le Sauveur et le Roi. Il veut que Christ se souvienne de lui. Le jugement des hommes, c'était que Christ était un malfaiteur; les femmes qui pleuraient sur lui, ne discernaient pas qui il était; mais les circonstances les plus avilissantes ne pouvaient pas cacher au brigand la gloire de la personne de Celui qui était crucifié à son côté. Il reconnaît Jésus comme le Seigneur, et il sait que son royaume viendra certainement. L'autre brigand, s'il pensait à quelque chose, ne pensait qu'à la délivrance présente; mais celui-ci voyait les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient. Son âme ne recherchait pas la délivrance des souffrances corporelles, mais se portait toute entière sur la personne de Christ dans la gloire. Ses yeux ne sont pas tournés vers la terre, ni vers la nature, mais vers un autre royaume où la mort ne peut entrer. Il n'y avait aucun nuage; nul doute n'obscurcit chez lui la paisible et ferme assurance que le Seigneur viendra dans son royaume.

Le Seigneur lui donna plus que sa foi ne demandait. Il lui donna la paix *actuelle*; et il ne lui parla pas seulement du royaume qui allait venir, mais il lui dit: «En vérité, je te dis que, aujourd'hui, tu seras avec moi, en paradis», — comme s'il eût dit: Tu auras le royaume, quand il viendra; mais je donne maintenant un salut d'âme; tu vas être immédiatement associé à moi, d'une manière infiniment plus excellente et plus glorieuse que tout ce que le royaume apportera, quelque béni qu'il soit. En effet, l'oeuvre qui pouvait transporter une âme dans le paradis fut accomplie à la croix. Si le Sauveur a pris la place du pécheur, le pécheur est, par grâce, en droit de prendre la place du Sauveur. Sans doute, le pauvre

brigand n'avait que peu de connaissance de l'oeuvre de Christ et de ses effets, mais le Saint Esprit avait fixé son coeur sur la personne de Christ. La parole du Seigneur (verset 43) implique l'expiation, en vertu de laquelle nous sommes rendus propres à être ses compagnons dans la présence de Dieu. L'oeuvre de Christ est aussi parfaite pour nous, maintenant, qu'elle l'était alors pour le pauvre brigand; elle est tout aussi bien accomplie pour nous que si nous étions déjà réellement ravis dans le paradis. Combien cela est différent de tout ce qui ressemble à un progrès de l'âme, qui la rendrait propre pour le ciel! Quelle chose merveilleuse qu'une telle âme devienne une consolation pour le Sauveur! Jésus était descendu jusque sous la condamnation et tous les flots de la colère ont passé sur lui; et maintenant le brigand converti était le glorieux témoin de la grâce parfaite et du salut éternel par le sang de Jésus.

Versets 44-49. La scène où resplendit la lumière d'un autre monde par un coeur purifié par la foi, fait place maintenant aux ténèbres qui convenaient à cette heure, et qui s'étendaient, paraîtrait-il, spécialement sur Israël: «Et le soleil fut obscurci, et le voile du temple fut déchiré par le milieu». Ainsi le chemin des lieux saints est rendu manifeste par l'acte qui s'accomplissait dans ces ténèbres; et Dieu, dans la grâce du sacrifice de Christ, luisait dans ce monde. A travers les ténèbres du jugement la lumière jaillit, et le chemin était ouvert pour entrer au dedans du voile. Tout était accompli et le Seigneur, d'une voix forte, non affaiblie, s'écrie: «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit». C'est ici quelque chose de bien plus glorieux que la bénédiction juive, car, quant à Israël, le vivant, le vivant est celui qui te célébrera ([Esaïe 38: 19](#)); c'est l'adoption, la mort vaincue, et l'occasion seulement pour remettre l'esprit sain et sauf, heureux, confiant, en dépit de la mort, aux soins du Père et dans sa présence. Principe d'une immense importance et que rien, si ce n'est la résurrection, ne peut dépasser. La mort, dans les mains de Jésus, — quel fait! — Le centurion, présent dans l'accomplissement de son devoir, atteint tout au moins dans la conscience naturelle, glorifie Dieu, reconnaissant que, «certainement, cet homme était juste». Les foules assemblées, voyant les choses qui étaient arrivées, s'en retournent se frappant la poitrine, n'augurant rien de bon. Ceux de sa connaissance et les femmes qui l'avaient accompagné de Galilée, plus intéressés que les autres, se tiennent loin toutefois, regardant ces choses.

Versets 50-56. Mais la providence et l'opération de Dieu, le juste Juge, prennent soin du corps du Juste. Si les premiers témoins sont disparus, d'autres, faibles en foi, sont rendus actifs et fidèles au poste du danger, dans la confession et l'attachement au Seigneur. Combien souvent les difficultés qui effraient les uns, poussent en avant les autres! Il en fut ainsi pour Joseph d'Arimatee, car il fallait que Jésus fût «avec le riche dans sa mort». Les femmes aussi, dans une vraie mais ignorante affection, font d'inutiles préparatifs, attendant l'heure juive pour un Seigneur qui s'en était allé bien au-delà de leur foi. La résurrection allait briller à l'aurore d'un glorieux matin, car les honneurs du tombeau semblables aux intentions des femmes de Galilée, avaient un caractère juif, et tout cela prenait fin maintenant dans la mort.

Chapitre 24

Versets 1-12. Luc s'occupe maintenant de l'*Homme Ressuscité*, présent de nouveau au milieu de ses disciples, et du témoignage adressé au monde sur le fondement de la résurrection, celle nouvelle vérité et cette puissance qui est supérieure à tous les principes naturels. La porte de la croix s'est fermée sur tout ce que «l'homme dans la chair» est, et la chose nouvelle est introduite dans ce Christ ressuscité. La résurrection est une toute nouvelle condition; sans elle, le Juif même ne pouvait pas jouir des grâces assurées de David. L'homme, sans loi et sous la loi, se trouvait placé sous une sentence de mort. Il peut se glorifier lui-même de ses facultés naturelles, mais il est sans *Dieu*. Il a rejeté celui qui vint à lui, un homme en parfaite et divine grâce; et en faisant ainsi, il a montré pleinement ce qu'il était. C'est pourquoi, dit le Seigneur: «Maintenant est le jugement de ce monde». Un terrain et une scène entièrement nouveaux apparaissent, et sont mis en évidence, ici, en Christ lui-même. Nos corps restent les mêmes; mais la vie, le caractère, les mobiles du coeur, les moyens, le but, sont entièrement nouveaux dans le chrétien: «les choses vieilles sont passées et toutes choses sont faites nouvelles».

Les femmes préoccupées de leurs propres pensées et de leurs affections, s'en viennent avec leurs aromates, pour embaumer le corps mort de Jésus alors qu'il était déjà vivant devant Dieu, dans le parfum de son oeuvre et de son sacrifice, ayant accompli tout ce qui plaçait l'homme à nouveau, devant Dieu le Père, — le dernier Adam vivant, en justice et en faveur devant Lui. Les femmes rencontrent d'abord une difficulté inattendue, car elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur, comme aussi elles ne savaient pas qu'il était ressuscité; elles ne comprenaient pas qu'il ne restait plus ni jugement, ni péché. Il peut y avoir une vraie et grande affection pour Jésus, là où l'on ignore cela. Mais bientôt la question qui impliquait la réponse à tout, fut posée. «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?». Ces femmes qui, si elles étaient ignorantes, étaient fidèles, n'étaient pas oubliées du Seigneur; et lui, dont les voies sont amour, a conservé leur mémoire et le souvenir de leur sortie matinale à la recherche de leur Seigneur, d'où elles devaient rapporter à ses apôtres eux-mêmes, le précieux message: «Mais leurs paroles semblèrent à leurs yeux comme des contes, et ils ne les crurent pas». Mais Pierre, dont le coeur brisé et repentant était plus que les autres affecté par ce qu'il entendait, courut au sépulcre; et se baissant pour regarder, il vit les linges, là tout seuls, et s'en retourna, s'étonnant en lui-même de ce qui était arrivé. Assurément c'était un merveilleux secret, confondant toutes les pensées des hommes et s'élevant au-dessus d'elles (versets 1-12).

Les détails des circonstances que nous fournit Luc, sont toujours *générales*; Jean nous donne plus de détails, et développe plus particulièrement l'affection dévouée de Marie-Madelaine pour la personne de Jésus, montrant aussi en même temps combien peu jusqu'alors, elle connaissait de la puissance de Dieu en résurrection.

Versets 13-27. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans le détail de la touchante entrevue du Seigneur avec les disciples, sur le chemin d'Emmaüs. Comme il éveille leurs

affections! Mais il apparaît, ici, tout à fait comme un homme, et les disciples parlent de la vérité au point de vue juif. Leurs coeurs restent toujours enfermés dans le même cercle. Combien cela est naturel! Jésus était un prophète, — et ils espéraient que c'était lui qui délivrerait Israël. Le fait de la résurrection occupait bien leurs pensées, mais il était sans lien avec les conseils de Dieu. Les disciples étaient étonnés, et comme d'autres avant eux, ils en restaient là. Christ se place sur un terrain absolument différent, quoiqu'il ne s'agisse encore ici que d'intelligence et non de la puissance du Saint Esprit: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites». Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur explique, dans toutes les Ecritures, les choses qui le regardent, et il ouvre leur intelligence pour les entendre; car, quoique présenté ici entièrement comme homme, il opère divinement et spirituellement dans leurs âmes. «Ne fallait-il pas», dit-il; n'était-ce pas le conseil de Dieu, clairement révélé dans sa Parole? Ce sur quoi il insiste, c'est la pensée de Dieu dans les Ecritures, relativement au Christ. C'était là un pas immense qui faisait sortir les disciples de leur préoccupation d'eux-mêmes et de leur égoïsme juif. Ils pensaient que lui délivrerait Israël par puissance; ils n'avaient aucune idée d'une vie nouvelle et céleste, quoique, sans doute, ils la possédassent. Même pour ce qui regarde le Christ, il faut que la mort intervienne, si Dieu doit être glorifié et l'homme être réellement béni; et ainsi Moïse et tous les prophètes avaient enseigné. «Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses et qu'il entrât dans sa gloire?» — Non pas «établir son royaume ici-bas», mais «entrât dans sa gloire».

Les versets 28 à 35 nous fournissent un tableau vivant de la scène d'Emmaüs. «Il fit comme s'il allait plus loin». Pourquoi lui, qui à leurs yeux était «un étranger», serait-il entré avec eux? Mais ils le forcèrent disant: «Demeure avec nous, car le soir approche et le jour baisser. Et il arriva que comme il était à table avec eux, il prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu il le leur distribua. Et leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent; et il devint invisible, et disparut de devant eux». Ce n'était pas ici manger la cène du Seigneur avec eux, c'était cependant en relever une partie, la fraction du pain qui était le signe de sa mort. Il n'était pas là maintenant, seulement comme le pain vivant qui était descendu du ciel, mais comme il avait dit, «mais c'est ici ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde», — non pas que je *prendrai*, mais que je *donnerai*. Il prit part à la chair, sans doute, afin de la donner; mais c'est sa mort qui devint la vie du monde. Pour le Juif, aussi bien que pour le gentil, il n'y avait pas d'autre moyen de salut. La condition de l'homme était telle, qu'il ne pouvait être vivifié qu'en liaison avec la croix. Tout ce qui était dans l'homme, comme enfant d'Adam, était sous une sentence de mort et de jugement. Christ, en grâce, entra là où l'homme se trouvait, là où j'étais, afin que je fusse dans une même position avec lui, pour ce qui est de l'acceptation devant Dieu: son corps rompu me montre que j'ai part à ce qui m'amène à Dieu. Un pécheur mort ne peut trouver la vie et la faveur de Dieu que dans un Christ mort: c'est ce que le Seigneur avait enseigné au chapitre 6 de Jean; il fallait manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie. Il ne s'agissait plus simplement de sa présence corporelle, effectuée par l'incarnation; il fallait nécessairement la rédemption et la foi en elle. Il fallait qu'on se nourrit de Christ, non pas seulement comme Messie vivant

ou seulement comme ayant revécu pour toujours dans la résurrection, mais en outre comme de Celui qui était mort, dont le corps avait été rompu et le sang versé pour l'expiation.

C'est ainsi que le Seigneur fut connu des disciples à Emmaüs, quoique ce ne fût pas la cène du Seigneur: leurs coeurs avaient été ouverts par ce qui les encourageait à lier la vérité de Dieu avec le fait de l'incrédulité humaine et de la réjection de Christ et tournait ainsi la cause de leur désespoir en joie et en paix, par la vue des conseils de Dieu dans ces choses. Mais la révélation actuelle du Seigneur avait eu lieu par la circonstance touchante de son association personnelle avec eux dans la fraction du pain. C'était *lui-même*, qui avait rompu le pain; il ne pouvait y avoir à cet égard aucun doute. Un instant après, il avait disparu de devant leurs yeux; mais il avait atteint son but. Ils avaient la vie par sa mort, et lui était ressuscité; son corps était un corps spirituel et avait de la chair et des os qu'un esprit n'a pas. Il avait montré aux siens, non seulement le fait, mais la nécessité du fait. Pourquoi ne dit-il pas qu'il «était» ressuscité, mais qu'il «fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts?» — Parce qu'il faut que la sentence toute entière tombe sur le premier Adam et en finisse avec lui. Tout ce que j'ai maintenant, je le possède dans le dernier Adam; je ne suis pas seulement vivifié, mais vivifié ensemble avec Christ, ayant le pardon de tous mes péchés. Christ, par sa mort, les a tous ôtés pour tous ceux qui croient; et pour eux, tout ce qui se rattachait au premier Adam est désormais passé. C'est ici de la puissance contre le principe du péché, qui comme fait est encore en nous, afin qu'il ne domine pas sur nous; c'est pourquoi l'apôtre appelle les croyants à se tenir eux-mêmes pour morts au péché (Romains 6). Dans la puissance du Saint Esprit, qui me donne la conscience de la vie nouvelle que je possède en Christ, j'ai à mortifier mes membres qui sont sur la terre, car j'ai à faire l'application de la mort de Christ à ma vieille nature. Le principe monacal s'efforce de tuer le péché, afin de trouver la vie; mais l'apôtre montre qu'il faut que nous ayons la vie par la foi en Christ, pour traiter le péché comme une chose morte (Romains 6; 7; 8).

C'est une chose importante que les yeux des disciples aient été retenus. Dans la condition où ils se trouvaient, reconnaître Jésus eût satisfait leurs pensées. D'un autre côté, le Seigneur engageait leurs coeurs par toutes les choses que Dieu avait dites de lui, et ouvrait leur intelligence spirituelle, et ensuite, dans l'intimité de la communion, par la fraction du pain, qui rappelait la grande vérité de sa mort, découvrait à leurs yeux sa grande délivrance. «Nous marchons par la foi, non par la vue». Pleins du grand événement qui commença un nouveau monde, les deux disciples retournent en hâte à Jérusalem où les onze étaient assemblés et ceux qui étaient avec eux, disant: «Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il est apparu à Simon»; ils font le récit de leur merveilleuse rencontre et de la manière plus merveilleuse encore dont Jésus s'était fait reconnaître en rompant le pain. Le Seigneur prouvait qu'il voulait qu'il y eut des témoins indépendants.

Versets 36-53. Leurs coeurs étaient ainsi préparés; cependant, dans le fait de cette chose nouvelle, «le commencement, le premier-né d'entre les morts», il y avait ce à quoi des coeurs terrestres n'associaient difficilement. Le Seigneur se présente lui-même comme

le même homme, toujours et de toute manière. Dans son entretien avec les deux disciples, il en avait été exactement de même; tout était humain, quoique ce que jamais aucun homme ne fut et ce que nul, excepté Dieu, ne pouvait être, fût mis en évidence ainsi. Ici aussi le Seigneur montre à ses disciples ses mains, ses pieds, les blessures qui lui avaient été faites; il mange devant eux, quelque peu d'un morceau de poisson cuit et un rayon de miel. Deux sentiments dominent les coeurs des disciples, la joie de le revoir le nouveau lui-même, et l'étonnement. Le Seigneur présente la vérité de la résurrection, non pas comme une doctrine, mais en vivante réalité, restaurant ainsi les âmes des disciples et leur faisant connaître la sienne de la manière la plus familière, étant ressuscité maintenant, mais cependant toujours un homme, réellement et véritablement. «Et il leur dit: Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes et dans les psaumes soient accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Ecritures».

Le Seigneur met ainsi en évidence la vraie position devant Dieu en justification de vie et en liberté, mais il fallait une autre chose devant les hommes, savoir la puissance. Ce n'est pas ce dont il s'agit devant Dieu, devant qui le chrétien est placé comme Christ lui-même, «agréable dans le bien-aimé»; mais pour le témoignage qu'il est appelé à rendre ici-bas, soit par la parole de la prédication ou de quelque autre manière que ce soit, l'homme a besoin de recevoir de la puissance. Cette puissance était promise aux disciples; mais même maintenant, il faut qu'ils attendent encore pour la recevoir. Il faut nous garder de confondre le service, quel qu'il soit, avec la position. La puissance de l'Esprit est nécessaire pour vivre devant les hommes, la puissance, outre et par dessus la génération, est une chose distincte de l'intelligence spirituelle. Nous avons besoin de cette dernière pour saisir notre position en Christ; et quand il ouvre nos intelligences pour comprendre les Ecritures, cette intelligence ne nous élève pas; c'est une révélation *de* lui-même qui met en communion *avec* Lui: l'autre besoin subsiste néanmoins. — Même cette connaissance n'est pas nécessairement la puissance. Le témoignage et le propos de Dieu dans la Parole doivent être accomplis. La grande vérité d'un Christ, qui a souffert et est ressuscité, atteint jusqu'aux gentils. Dans Matthieu, l'association de Christ avec le résidu juif est mise en évidence; c'est pourquoi le Seigneur rencontre les siens en Galilée après sa résurrection ou avant; et c'est là qu'est le point de départ de la mission d'aller et de faire disciples les nations. Tout cela manque dans Luc, où Jérusalem, Emmaüs, et Béthanie avant tout, ont la première place, car c'est de là que le Seigneur monte au ciel; et le témoignage vient de plus haut que le terrain où le formalisme légal du Juif et le péché plus grossier du gentil pourraient être distingués; le Juif, enfant de colère comme le gentil, est placé sur le même pied que lui.

Le témoignage devait toutefois commencer par Jérusalem, expressément: il faut que les richesses de la grâce soient manifestées d'abord là où le péché est le plus grand. La croix brisait ce lien, ce lien de Christ comme Messie juif avec les Juifs, mais elle ouvrait la porte de la repentance et de la rémission des péchés au Juif premièrement, puis au gentil. «Et

vous êtes témoins». Le Saint Esprit vint pour répondre au besoin de puissance: «Et voici moi j'envoie sur vous la promesse de mon Père; mais vous, restez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance *d'en haut*». Ce glorieux témoin de l'exaltation de Christ, le Saint Esprit, ne pouvait devenir la part de l'homme que par la réception de Christ dans le ciel, une fois que la rédemption était accomplie. Le Saint Esprit avait toujours été actif, en création, en révélation, en providence, en régénération, et dans tout ce qui est bon, mais il n'avait jamais été *donné* auparavant. Le don dépendait de la gloire de Jésus: de cette gloire le Saint Esprit pouvait devenir serviteur dans l'homme, car c'était le conseil de Dieu et la perfection de l'amour.

En attendant, et jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de cette puissance, les disciples s'en retournèrent avec une grande joie à la ville que leur Seigneur avait quittée. Leurs cœurs étaient remplis de l'influence de ce grand fait que leur Maître était glorifié, quoiqu'ils le liassent encore à des pensées juives. Ces deux éléments se retrouvent dans les Actes, particulièrement dans la première partie du livre.

Le salut de Dieu

ME 1871 page 10 Actes des Apôtres 28: 28; comparez Luc 2: 30; 3: 6; 19: 9

«Le salut de Dieu a été envoyé aux nations, et eux l'écouteront» (Actes des Apôtres 28: 28). Quel fait: le «salut de Dieu», rien de moins, envoyé maintenant par Dieu dans son vaste, vaste monde! Quand Dieu parla de *la loi*, il se contenta de s'adresser dans un coin étroit de la terre, au plus petit d'entre tous les peuples; mais quand il vient parler de grâce et de salut, à la fin de la loi, il veut que tout le monde l'entende.

Dieu avait parlé de salut dès le commencement, témoin la première promesse: «Elle te brisera la tête» (Genèse 3: 15). L'histoire des patriarches, les ordonnances mosaïques, les voix des prophètes, les annales de l'Évangile, en avaient tous rendu témoignage; et maintenant que Dieu abandonnait Israël pour aller au loin, porterait-il avec lui autre chose, — ou moins, que son propre riche et glorieux salut, propos de son conseil accompli par lui-même?

La fin du Livre des Actes nous le dit; et puis toutes les épîtres, en différentes manières, développent l'excellence et la gloire de ce salut. Dans l'Apocalypse nous le retrouvons encore, le grand salut de Dieu, célébré dans les cieux et sur la terre du monde millénial, parmi les peuples des rachetés et dans les siècles de l'éternité.

Le salut est une pensée trop grande pour être née dans le cœur de l'homme: le salut ne peut venir que de Dieu. Au sens *religieux* de l'homme il est incompatible avec ce que l'homme doit à Dieu, et avec la relation et la responsabilité dans lesquelles l'homme est placé devant Dieu; au sens *moral* de l'homme il n'offre aucune garantie de vie et de justice pratiques. Mais combien l'homme se trompe! Combien ce qu'il y a de meilleur dans l'homme est incapable d'atteindre à ce qui est divin! Pendant que ni la religion de l'homme ni la morale ne peuvent admettre l'idée du salut, Dieu nous le voyons en est occupé du commencement jusqu'à la fin. La première mention du salut, son histoire, son développement graduel, son accomplissement, son application aux pécheurs les uns après les autres, remplissent le volume sacré, et Dieu le dispense maintenant et nous appelle à en jouir; bientôt il le rendra parfait et nous appellera à le célébrer.

Le salut, nous l'avons dit, apparut aussitôt qu'il fut devenu nécessaire, c'est-à-dire, aussitôt que le péché fut entré, — dans la toute première promesse; — et s'étant révélé davantage et de plusieurs manières pendant les différents siècles des patriarches, de Moïse et des prophètes, — quand le Fils fut manifesté en son propre temps, que la Parole fut faite chair, le salut fut présenté dans une personne. Dieu «manifesté en chair» fut appelé «Jésus», parce qu'il «sauvera son peuple de ses péchés» (Matthieu 1: 21). Jésus est le nom impérissable. «Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement». Son nom garde à jamais sa beauté et sa jeunesse: c'est le titre incorruptible que l'éternité n'a pas le pouvoir d'anéantir! Le temps use les rochers; l'éternité ne pourra rien que donner gloire au nom de

Jésus. «Jésus», un «Sauveur», fut le premier mot que le doigt de Dieu inscrivit dans les annales de ce monde de péché; et comme l'arc dans la nuée, il a gardé dès lors toute sa fraîcheur primitive. C'est le nom qui ne change pas et qui ne peut pas changer, le salut de Dieu, le Sauveur vint, Jésus Christ, telle est la pensée suprême, éternelle, dominante. Ce n'est pas le nom *inexprimable*, c'est le nom *impérissable*. Israël sous la loi, trouva le nom de Dieu trop grand, trop élevé, trop saint, pour des lèvres humaines: le saint nom de Jéhovah ne se prononçait jamais; mais le pécheur sous la grâce parle maintenant de ce nom divin et en parlera toujours.

Le salut de Dieu embrasse un merveilleux ensemble de glorieux privilèges, qui nous appartiennent tous par la foi en Jésus. J'ai dit que les Epîtres surtout nous le font connaître; car n'est-ce pas là que nous apprenons que la justice de Dieu, l'adoption et l'Esprit d'adoption, l'habitation de l'Esprit, le corps glorifié, la transmutation au moment de la venue du Seigneur, une part dans le royaume et une place dans la maison du Père, l'acceptation dans le Bien-aimé, la confiance et l'intimité du Seigneur, l'héritage de toutes choses avec Lui, sa propre éternité, sont des privilèges de ceux qui ont part au salut de Dieu?

Mais tandis que le salut embrasse tous ces biens et d'autres d'égale excellence, la base sur laquelle il repose est aussi simple qu'elle peut l'être. Cette base c'est la *satisfaction*, — la satisfaction que Dieu a trouvée dans le sacrifice accompli sur le mont Calvaire: la croix est le fondement sur lequel tout repose. Donnez le nom que vous voudrez à tous ces biens de la foi, justification, acceptation, grâce, paix, gloire, sanctification, adoption, réconciliation, rédemption, — appelez-les comme il vous plaira, — ils reposent tous sur le seul et simple fait que Christ a satisfait Dieu dans ce qu'il a fait pour nous pécheurs. Le voile déchiré et la résurrection, la séance du Christ dans les hauts cieux à la droite du trône comme Celui qui a fait la purification des péchés, et la présence du Saint Esprit sur la terre, — sont les glorieux témoins de cette satisfaction de Dieu, des témoins si augustes et merveilleux que du côté de l'Accusateur nul ne peut les contredire, et que nul ne peut les surpasser de la part de Dieu Lui-même. Nous devons accepter le salut de la part de Dieu, parce que Dieu a accepté la satisfaction de la part de Christ.

Nous devons recevoir le salut avec une assurance pleine de reconnaissance et d'adoration. Une foi qui se confie est la réponse qui convient à une grâce qui abonde. Si Dieu a déchiré le voile, c'est de l'obéissance chez le pécheur que d'entrer. Si Dieu est satisfait, nous devrions être réconciliés et sciemment sauvés. La satisfaction, comme je l'ai dit, est la base de tout. Quand je dépose mes charges et mes fardeaux sur le fondement que Dieu a établi pour moi, sachant que le fondement est inébranlable, je *glorifie* ce fondement en en *usant*.

De plus, le salut de Dieu est un salut *présent*, nous n'attendons pas que le jour du jugement vienne démontrer la valeur de la croix. Le voile déchiré, la résurrection de Christ et la mission du Saint Esprit l'ont déjà fait. De même la foi en la croix n'a pas à attendre pour apprendre à connaître ses droits et ses privilèges et ses possessions, elle peut les

connaître déjà maintenant: «Recevant la fin de votre foi, le salut des âmes». Le jour du jugement aura son oeuvre à accomplir; mais il n'est pas chargé d'accréditer la croix ou la foi dans la croix. La croix a déjà conduit Jésus dans la gloire; la foi en la croix place le pécheur immédiatement dans la paix et la faveur de Dieu, dans l'espérance et la joie dans toutes ces choses (*), qui accompagnent le salut et qui témoignent d'un salut actuel de l'âme.

(*) Ces choses forment *la condition* du croyant, mais il est possible que *son expérience* soit restée au-dessous. Il a un droit à ces choses, bien qu'il puisse les discerner imparfaitement, comme à travers un voile.

Cette parole de l'ange: «Aujourd'hui dans la cité de David, vous est né un Sauveur», proclame un salut présent. Le cantique de Marie et la prophétie de Zacharie sont l'expression de la même vérité: «Il a visité et délivré»! Siméon pareillement, quand il tient l'enfant dans ses bras, parle comme quelqu'un qui sait qu'à ce moment il possède le salut. Anne aussi, parle de Jésus à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la délivrance: dans sa pensée, cet enfant était l'objet de leurs espérances et était donné dans le but même de changer l'espoir en jouissance.

Oui, nous pouvons le dire, la joie qui remplit ces scènes si précieuses qui occupent les premiers chapitres de l'évangile de Luc, n'est pas une joie d'espérance, mais une joie de possession; une joie non pas d'un salut possible, mais d'un salut certain. Le ciel apparaît, annonçant cette grande bénédiction; et on voit la foi sur la terre qui l'accepte. Le passage d'Esaië, avec lequel le Seigneur ouvre son ministère, au chapitre 4 du même évangile, parle d'un salut actuel pareillement. L'Esprit qui avait rempli le prophète, était Celui qui parlait maintenant par des vases oints tels que Marie, Zacharie, Elisabeth, et il avait une même pensée avec la gloire et les armées du ciel au sujet du salut de Dieu. Car le prophète, comme ces vases, comme la gloire et les armées célestes, annonçait une guérison *présente*, une vivification, une purification, une réconciliation *présentes*, — «l'an agréable», un temps ou un ministère de réconciliation actuellement arrivé, pour des pécheurs avec Dieu.

Tous s'accordent: — et peu de temps après, dans le même évangile, Pierre fournit personnellement la preuve de la venue de ce salut *immédiat* et *présent*. Il découvre ce qu'il est à la lumière de la gloire, et convaincu là de péché, il prend sa place d'«homme pécheur». Mais aussitôt Jésus dit à ce pécheur convaincu de péché, comme il le dit à tous ses pareils: «Ne crains point»; — et Pierre recevant cette parole, se relève dans la liberté d'un salut présent. Il ne craint pas, il ne doute pas. Il cesse de penser qu'il lui convient de se tenir à distance du Seigneur; mais il laisse tout le reste à distance, afin de commencer aussitôt, là même, dans la proximité de Christ, le long, lumineux et bienheureux avenir de son éternité (Luc 5).

Un peu plus loin, encore dans le même chapitre, et comme pour amener le sujet à sa plus simple et à sa plus sûre conclusion, nous trouvons l'histoire du paralytique. Le Seigneur lui dit: «Homme, tes péchés te sont pardonnés». Et quand cette parole offense le sentiment religieux de l'homme, qui instinctivement pense au pardon comme à une chose future, réservée pour un autre tribunal plus élevé et sur laquelle le jour du jugement doit décider

plutôt que la croix de Christ Jésus n'a qu'à répéter la pensée une seconde fois, disant: «Le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés», et à la sceller en guérissant l'homme de sa paralysie. Jésus insiste sur un salut présent. Si la prophétie d'Esaië, comme nous venons de le remarquer, s'accordait avec les anges et la gloire et les vases oints de l'Esprit, ainsi sont aussi maintenant les oeuvres et les paroles du Fils de l'homme. C'est en effet le salut qui est descendu du ciel sur la terre, un salut présent; et tous s'unissent pour dire et célébrer ce grand mystère. Mais de quelle manière ce salut a-t-il été communiqué? Quelles paroles ont accompagné le don? Y a-t-il eu de la joie à cette occasion?

Le commencement de l'évangile de Luc, que nous avons déjà mentionné, est plein de signification sous ce rapport. Tout y est salut, et dans le ciel tout est joie. Les anges parlent de salut, et les vases oints et remplis de l'Esprit parlent comme eux: une allégresse extraordinaire les anime tous dans ce ministère qui leur appartient. La gloire elle-même, les armées célestes et des vases oints, bergers, sacrificateurs, vieillards, enfants, vierges, saints qui ont longtemps et patiemment attendu, tous sont également appelés à partager la joie de ce moment, où le salut descendait du ciel sur la terre. Mais le ciel peut-être s'est repenti de cette joie, a changé de ton à la vue et à la pensée du salut de Dieu? Le 15^e chapitre du même évangile répondra. Il nous dira que cette joie a la même fraîcheur maintenant qu'aux jours des chapitres 1 et 2. Si elle a accompagné le salut, lorsqu'il a été annoncé pour la première fois, elle l'a accompagné toujours depuis lors, et elle le célèbre encore chaque fois qu'il est accepté par un pauvre pécheur.

Assurément ces mystères sont divins. Notre entrée dans le salut de Dieu pourrait-elle être scellée par des témoins plus excellents? Mettrons-nous en doute que notre droit à ce salut soit clairement, simplement, largement écrit devant nos yeux? Quand nous le lisons, il n'y a ni doute, ni difficulté quant à sa portée et à sa puissance, relativement à ce qu'il nous apporte. Nous ne pouvons pas nous y tromper et nous n'avons pas besoin d'un avocat pour qu'il nous donne son opinion. Les étoiles du matin se réjouissaient ensemble lorsque les fondements de la terre furent posés jadis. Dieu trouvait sa propre joie et sa propre gloire dans les oeuvres de ses mains, et ses délices étaient avec les fils des hommes: et sa créature n'aurait pas pu parcourir ce jardin que Dieu avait préparé et arrangé pour elle avec un coeur qui aurait douté? Elle ne pouvait pas ne pas avoir lu son droit à se trouver là, quels que fussent les richesses, l'éclat et la splendeur qui l'entouraient. Eden n'était pas trop beau pour l'homme, car l'Eternel Dieu l'avait planté expressément pour lui. Le titre que le pécheur croyant possède au salut de Dieu est écrit dans le même langage; et celui qui croit peut en jouir avec la même liberté et la même assurance de coeur.

Je poursuis encore un moment la pensée du salut de Dieu et je demande: A qui s'adresse-t-il?

La faiblesse et la pauvreté ont caractérisé la scène au milieu de laquelle il s'est présenté d'abord: la pauvreté de Marie de Nazareth, la faiblesse de Zacharie et d'Elisabeth, les Abraham et Sara sans enfants de ces jours. Et lorsque le Seigneur Lui-même vient

comme ministre de ce salut, ce ne sont que les pauvres qui l'obtiennent, ceux qui ont découvert qu'ils ne sont que des *pêcheurs*.

Précieuse pensée! Des pêcheurs sont les bienvenus auprès de Christ, — et nuls autres!

Le même Pierre, le pêcheur, du chapitre 5 de Luc, nous le montre. La conscience et la foi firent chacune en lui leur oeuvre nécessaire. Pierre apprend à connaître *ce qu'il est* à la lumière de la gloire qui alors remplissait sa nacelle; et puis il apprend à connaître *l'Etranger* qui pouvait lui donner la paix et la liberté dans ce moment solennel. Il était un pêcheur, voilà ce que sa conscience venait de découvrir; et le divin Etranger était un Sauveur, voilà ce que sa foi savait maintenant. Le pêcheur et le Sauveur, dès ce moment, commencèrent l'éternité ensemble. La barque du pauvre pêcheur était une terre sainte, un sanctuaire; tandis que peu auparavant, la synagogue de Nazareth, avec tout son étalage religieux, n'était après tout qu'un lieu profane.

Il en est encore ainsi. Nous voyons le lien qui est formé entre Dieu et nous. Nous voyons avec quelle joie Dieu dans les lieux très-hauts, et tout ce qui l'entourait ou sortait de devant Lui, introduisait ce qui devait former ce lien. La grâce et la foi l'ont formé entre le Sauveur et le pêcheur; et la joie dans le ciel suit cette oeuvre glorieuse, tandis que la liberté et l'assurance rempliront le coeur du pêcheur, qui s'approche et qui prend sa place dans ce mystère merveilleux.

Une seule question encore: est-ce que le «salut de Dieu», qui fut promis et accompli, et qui a été envoyé partout où pesait le jugement, a jamais désappointé le pauvre, misérable ou coupable pêcheur, qui se confiait en lui?

Au commencement il fut envoyé à Adam pêcheur caché parmi les arbres du jardin. Adam entendit la voix de l'Eternel Dieu qui l'appelait; il s'y confia; il put se réjouir de la promesse concernant la semence de la femme, et Dieu par le moyen de la mort le revêtit d'une robe qui était son oeuvre à Lui.

Il fut envoyé à Noé qui se trouvait alors au milieu d'un monde déjà jugé par Dieu et sur lequel le jugement allait bientôt être exécuté. Noé se confia au salut: selon la parole de Dieu, il bâtit une arche. L'Eternel Dieu l'y fit entrer et ferma la porte sur lui; et Noé était aussi en sûreté au milieu des eaux de la mort que s'il avait été sur les sommets d'Ararat, ou dans la terre milléniale ou dans les gloires du ciel lui-même.

Il fut envoyé à Israël au coeur de l'Egypte jugée; — il fut envoyé à Rahab au coeur de Canaan jugé; et ce qu'il promettait fut pleinement accompli pour tous les deux. Israël fut sauvé et Rahab fut sauvée, bien que l'épée fût en Egypte comme à Jéricho pour faire son oeuvre de mort et de jugement.

Et maintenant, sans parler d'autres exemples semblables à ceux qui précèdent, le salut de Dieu est publié dans ce vaste monde de pêcheurs, et jamais il ne laissera confus un seul d'entre eux. Le salut est de Dieu; c'est le salut de Celui qui ne peut mentir. Le présent siècle mauvais est sous le jugement, aussi véritablement que l'était le monde avant le déluge, —

ou l'Egypte ou Canaan —; le salut de Dieu est aussi près de nous, qu'il l'était alors de Noé, d'Israël ou de Rahab.

C'est par la foi qu'on en devenait possesseur alors et qu'on en jouissait, et il en est de même aujourd'hui, ainsi qu'il est écrit: «le salut de Dieu a été envoyé aux nations et eux *l'écouteront*». «La foi vient de l'ouïe, et l'ouïe est par la parole de Dieu». Il en fut ainsi pour Noé, pour Israël et pour Rahab. Comme eux nous avons à *écouter* la parole du salut, et à recevoir par la foi les bonnes nouvelles qui le concernent. Nous ne pouvons l'obtenir par les oeuvres, en le méritant: c'est le «salut de Dieu», lequel il a «préparé», comme il est écrit (Luc 2: 30). Il était dans les conseils divins, et il a été accompli et révélé par Dieu Lui-même. Nous n'avons qu'à contempler et à écouter; à être les débiteurs de la provision faite par la grâce divine en faveur d'une créature misérable et pécheresse plongée dans la plus désespérée des conditions. Et Dieu a «*préparé*» le salut, et c'est Lui aussi qui l'a «*envoyé*». Il a préparé le salut devant la face de tous les peuples, et là il le fait publier maintenant (voyez Luc 2: 31; Actes des Apôtres 28: 28).

De la suffisance de la Parole écrite et de son usage

ME 1871 page 10

Dieu ne laisse jamais son peuple sans lumière suffisante pour éclairer son chemin. Il apparaissait de temps en temps aux patriarches, dans leur pèlerinage. Il leur communiquait sa volonté par des visions et par des songes. Il apparaît à Isaac pour l'arrêter dans son projet de descente en Egypte. Il parla à Jacob par des songes de nuit, afin de l'encourager à séjourner dans ce même pays. Sous la loi, c'était par des songes ou des visions, par l'Urim et le Thummim, ou par le moyen des prophètes, que le peuple d'Israël recevait les directions divines, pour les circonstances dans lesquelles il se trouvait. La loi leur indiquait ce qu'ils avaient à faire. Mais lorsque vint la décadence, les Prophètes furent suscités pour ramener le peuple à la dépendance, pour le diriger dans le moment même, et pour lui faire connaître l'avenir. La Parole de Dieu écrite, telle qu'Israël la recevait, pouvait être complétée, à chaque occasion, par de nouvelles révélations communiquées à un prophète, lequel pouvait être d'humble origine, comme Amos berger de Tekoa, ou membre de la famille d'Aaron, comme Jérémie et Ezéchiel. Un tel état de choses, tout en servant à leur faire sentir le soin constant du Seigneur pour leur bien-être, devait tendre à les rendre attentifs à découvrir lequel d'entre eux serait appelé à apporter quelque nouvelle révélation de la pensée du Seigneur. La Parole écrite était alors manifestement une révélation incomplète de la volonté de Dieu, quoique, dans cette mesure, le peuple dût y prendre garde, et lui obéir. Elle avait une autorité que rien d'autre ne pouvait avoir; car c'était la Parole de Dieu; cependant le peuple avait le droit de s'attendre à de nouvelles révélations.

Le cas est différent pour nous; le départ des apôtres a mis fin à toute addition à la Parole de Dieu. Tout ce que Dieu a voulu révéler avant l'arrivée du Seigneur pour son Eglise, est entre les mains des saints depuis à peu près dix-huit siècles. Celui qui est «la vérité» a été manifesté, et Il a révélé le Père (Jean 14: 6). L'Esprit de vérité, qui est «la vérité», est présent pour nous guider dans toute la vérité (Jean 16: 13; 1 Jean 5: 6), tellement la révélation que nous possédons est complète. La Parole de Dieu est complète, et personne n'a le droit d'y rien ajouter. De là, la différence si marquée entre les recommandations finales de Moïse et de Malachie à Israël, et les dernières directions des apôtres pour nous. Dans le pays de Moab, près du Jourdain, Moïse parle des choses secrètes, alors encore cachées dans le sein de Dieu, et recommande au peuple d'attendre la venue d'un prophète semblable à lui et qu'ils devaient écouter en tout ce qu'il leur commanderait. Malachie, dernier prophète de l'Ancien Testament, finit par l'annonce de la venue d'Elie le prophète, avant la grande et terrible journée du Seigneur, affirmant ainsi, que Dieu pouvait envoyer de nouvelles communications à Israël. Paul, d'un autre côté, à la fin de sa vie, recommande à Timothée, de conserver le modèle des saines paroles qu'il a entendues de lui; il lui conseille la prédication de la Parole comme préservatif contre les erreurs qui existaient et

qui devaient encore augmenter; et il pourvoit à ce que la vérité déjà communiquée, soit transmise à ceux qui devaient le suivre. En vue de l'apostasie qui s'approche, Jude exhorte les croyants à combattre sérieusement pour la foi qui a été une fois donnée aux saints; il leur remet en mémoire les paroles prophétiques des apôtres relatives aux personnes qui s'introduisaient dans les assemblées des saints, puis il cite une prophétie d'Enoch, dont il n'est pas fait mention précédemment dans la Parole, et qui annonce le jugement de ces personnes. La prophétie donnée avant le déluge et l'enseignement des apôtres à ce sujet, suffisaient pour mettre en garde les fidèles contre ces hommes et leur fin. Jean, écrivant aux petits enfants en Christ, les exhorte à garder ce qu'ils ont entendu dès le commencement; s'ils font cela, ils demeureront dans le Père et dans le Fils. Jacques, tout en complétant ce que nous connaissons d'Elie, ne donne pas à entendre que de nouvelles révélations doivent avoir lieu. Pierre dit qu'il écrit: «pour réveiller votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites autrefois par les saints prophètes, et du commandement (que vous avez reçu) de nous, les apôtres du Seigneur et Sauveur». Tous dirigent les pensées de ceux qui avaient cru par eux, vers ce qui a été révélé, comme étant suffisant pour les guider, et pour leur donner tout ce qui est nécessaire pour la communion avec le Père et avec le Fils, jusqu'à la fin des jours.

Ainsi la possession de la pleine révélation des pensées de Dieu depuis le premier siècle de notre économie est un trait particulier au christianisme. Les hommes par lesquels la vérité de Dieu commença à être pleinement révélée, furent les mêmes par lesquels elle a été complétée. Après leur départ il ne fut plus accordé de révélations, quoique l'enfant de Dieu, toutes les fois qu'il en a besoin, puisse compter sur la direction divine. On en comprendra facilement la raison. La position propre de l'Eglise sur la terre, est celle de l'attente, — non pas de l'arrivée d'un nouveau prophète, mais du Seigneur Jésus qui peut venir à chaque moment «*sur les nuées, dans l'air*». Quoique Dieu seul connaisse le moment précis de cette heure, il est évident qu'une telle espérance ne peut pas être réellement vivante dans nos coeurs, si nous avons le droit d'attendre de nouveaux messagers, envoyés pour nous révéler encore quelque chose de Sa volonté. Cependant les apôtres parlent des derniers jours de la chrétienté. Ils voyaient l'avenir, et ils en tiraient le sujet de leurs exhortations inspirées les plus sérieuses. Ils ne recommandaient point aux saints d'attendre quelqu'un qui serait envoyé pour communiquer la sagesse et la direction divines en des temps de décadence; mais ils insistaient sur la suffisance de la vérité déjà communiquée, pour faire face aux erreurs que le temps aurait fait mûrir.

Après la période actuelle, qui est une parenthèse dans les voies de Dieu envers le monde, après la descente du Seigneur en l'air pour son Eglise, Dieu agira de nouveau directement envers les Juifs, les gentils et la terre; et de nouvelles révélations seront données par les instruments de son choix (Joël 2: 28; Apocalypse 11: 3). Jusque là, la Parole écrite est la parfaite direction et le recours de son peuple. D'elle nous apprenons à vivre, à

marcher et à combattre; c'est en elle que nous retrouvons toute la vérité qu'il a plu à Dieu de nous révéler pendant que nous sommes sur la terre.

Cette Parole suffit-elle à nos besoins? Pouvons-nous nous confier en elle comme offrant toutes les directions qui nous sont nécessaires? A-t-elle assez bien prévu les temps dans lesquels nous vivons, pour nous armer de manière à pouvoir combattre les erreurs du jour? Ceux qui se sont tournés vers d'autres sources pour trouver le secours, répondraient négativement. Nous, nous répondrons affirmativement, si nous sommes de l'avis de Pierre; et nous apprendrons de lui, dans sa seconde épître, combien la Bible est un arsenal richement pourvu. En effet, cet apôtre inspiré par l'Esprit saint, anticipant sa mort et prévoyant les erreurs qui devaient mûrir avant le retour du Seigneur, recommande la Parole de Dieu aux saints, comme leur guide, et leur montre quel usage ils doivent en faire.

Il y a un avenir pour les saints de Dieu, aussi bien que pour les impies: il y aura une dissolution des éléments embrasés. Voilà ce que présente l'apôtre. Pour les saints, l'avenir dont il parle est le Royaume; pour les impies le jugement et la perdition, tandis que la dissolution sera la fin pour la création matérielle. Tous ces événements sont intimement liés au retour du Seigneur sur la terre. Mais les moqueurs des derniers jours nient ouvertement la venue du Seigneur. Prévoyant l'avenir, par l'esprit de prophétie, Pierre annonce à ses lecteurs ce qui arrivera infailliblement, et les met en garde contre l'enseignement qui prévaudra, en les dirigeant vers la Parole que ces moqueurs ignorent volontairement. «Où est la promesse de son avènement?» disent-ils. En parlant ainsi, ils se détournent de la Parole de Dieu pour regarder à ses oeuvres, tirant de ce qu'ils voient, des conclusions qui sont en opposition avec ce qui est écrit. «Où est la promesse de son avènement?». Il y a donc une promesse. Les moqueurs reconnaissent donc l'existence de la Parole dans laquelle la promesse est conservée, mais ils refusent de croire à ce que Dieu a dit; «car, disent-ils, depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création». Créatures d'un jour, ils présentent leurs idées comme si elles étaient une preuve évidente de ce qu'ils désirent être vrai. Le cours de la nature est resté le même, depuis que nos pères se sont endormis, disent-ils; et il doit rester invariable, — telle est la pensée de leurs coeurs. Ces raisonnements peuvent leur sembler sans réplique, et les conclusions qu'ils tirent de l'examen des oeuvres de Dieu, leur paraître irrésistibles; mais ils oublient, dans leurs calculs, les points les plus importants, c'est-à-dire, l'origine de la création et la puissance de Celui qui a fait les cieux et la terre, la mer et les sources des eaux. «Car ils ignorent volontairement ceci, que les cieux subsistaient d'ancienneté et une terre (tirée) de l'eau, et subsistant au milieu des eaux, par la parole de Dieu». Les choses créées prirent leur forme par le décret du Tout-Puissant. La terre et les cieux eurent un commencement ils peuvent donc, sûrement, avoir une fin. Or, en effet «Le monde d'alors périt, étant submergé d'eau» (*). Telle est l'histoire du passé, racontée dans la Parole l'ordre de la nature, comme disent les hommes, a été interrompu; il peut donc l'être de nouveau.

(*) 2 Pierre 3: 6.

Les impies tirent, de ce qu'ils voient, des conclusions sur ce qui doit arriver; la stabilité présente des choses créées est pour eux un gage qu'elles doivent toujours rester ainsi. Nous devons, suivant eux, être assurés de ce qui doit être, par ce qui a été. Ils parlent du commencement de la création, de la condition invariable des choses depuis ce temps-là jusqu'à notre temps. Ici Pierre va au devant d'eux sur leur propre terrain, et nous rend capables de combattre leurs conclusions. Lui aussi parle du commencement de la création, et atteste la possibilité d'une interruption, dans ce que, eux, ils appelleraient: «l'ordre invariable de la nature».

Dieu est déjà intervenu en jugement; il veut et il doit intervenir de nouveau de la même manière, si les hommes refusent d'écouter Sa parole et de se soumettre à Son Fils. Est-il étonnant qu'il agisse en jugement, quoique ce soit pour lui «son oeuvre étrange». Avant que l'homme fût sur la terre, sa colère avait été manifestée, lorsqu'il n'épargna point les anges qui ont péché, mais que, les ayant précipités dans l'abîme, il les livra pour être gardés dans des chaînes d'obscurité, pour le jugement (*). Ce ne sont pas seulement les anges qui ont senti la puissance de sa colère, car il a agi en jugement aussi envers l'homme. Il n'a pas épargné les anges; «il n'a pas épargné l'ancien monde..., faisant venir le déluge sur un monde d'impies» (**); et encore plus tard, nous lisons qu'il réduisit en cendres les villes de Sodome et de Gomorrhe. Il les a condamnées par la destruction, les mettant pour être un exemple à ceux qui vivraient dans l'impiété». Ces jugements ont eu lieu, car la Parole les raconte; et nous n'avons aucune autre source d'information où nous puissions en apprendre quelque chose. La valeur de la Parole de Dieu est donc grande; elle renverse les stupides conclusions de l'homme égaré. Ce sont Pierre et Jude qui racontent, pour la première fois, ce qui est arrivé avant que Dieu, regardant sur la terre les oeuvres qu'il avait faites, les déclarât «très bonnes». Nous ne trouvons que dans la Bible, le récit véridique et circonstancié de ce qui arriva pendant la vie de Noé. La catastrophe de Sodome et de Gomorrhe, qui eut lieu dans les jours d'Abraham, n'a trouvé d'autre historien que le grand législateur d'Israël. Ces divers actes de jugement, témoignent de la puissance et de l'invariabilité du Tout-Puissant; mais l'exemple de Sodome et de Gomorrhe sera perdu pour ces vains raisonneurs qui se rient de la vérité de Dieu. Il a puni des anges et des hommes; aucune créature douée d'intelligence n'est hors de la portée de son bras; les anges tombés et les âmes perdues. attendent également leur sentence. Ici, la Parole nous reporte à un âge antérieur à l'homme, et nous donne le récit de choses qui ne nous concernent pas. Dieu avait dû agir en jugement avant que le serpent eût trompé Eve et qu'Adam eût donné des noms aux créatures de la terre que le Seigneur Dieu avait faites. Le péché s'était manifesté dans le ciel avant que Satan eût réussi dans ses desseins sur la terre. Les êtres qui sont tombés, la raison de leur chute, leur condition présente et l'avenir qui leur est réservé, tout cela nous est raconté clairement, quoique d'une manière concise. Quelle répréhension pour l'amour propre de l'homme, dans ce récit de la chute des anges. L'homme croit qu'il sait ou qu'il peut découvrir toutes choses, et il raisonne comme s'il ne pouvait errer. Il le fait même aux dépens de la vérité et de la fidélité de Dieu. L'Ecriture parle d'une chose qui eut lieu avant qu'Adam fût dans le paradis, et la présomption de l'homme est reprise. Ainsi

donc un événement de grande importance nous est raconté, des siècles après qu'il a eu lieu, non comme une découverte qui viendrait d'être faite, mais comme une chose familière à l'écrivain, et que les hommes devraient connaître, comme une indication certaine de l'action de Dieu dans l'avenir. En lisant cette relation de la chute des anges qui eut lieu, — qui peut dire quand? — l'on se croirait sur les bords d'un océan, avec un seul objet en vue à l'horizon, objet suffisant pour nous faire comprendre combien d'autres choses qui pourraient être connues, restent cachées à notre vue. Combien d'autres faits que nous ignorons, ont dû avoir lieu! Qui a séduit ces anges? Satan les a-t-il détruits avant d'avoir trompé l'homme? Nous pouvons faire toutes ces questions, et mille autres auxquelles personne sur la terre ne peut répondre; car c'est à la Révélation seule, que nous devons tout ce que nous savons sur ces anges. Mais cette histoire sert à nous montrer plus clairement, combien le savoir de l'homme est limité, et combien la race humaine est de création récente, comparativement à d'autres intelligences existantes. L'homme, ignorant tout ce qui s'est passé avant les six jours de la création, excepté ce seul événement que Dieu a révélé, ignorant même la création, au commencement, des cieux et de la terre, quelle aberration et quelle folie n'y a-t-il pas de sa part à se porter juge de la Parole de Dieu, et à prononcer que la promesse du Seigneur faillira?

(*) 2 Pierre 2: 4. — (**) 2 Pierre 2: 5.

En réfléchissant à cette intervention de Dieu en jugement, nous comprenons aussitôt la vanité de toutes les assertions si souvent répétées, que la miséricorde et l'amour de l'Etre divin sont en contradiction avec la notion de Dieu comme Juge. Puis, si nous nous souvenons de ce que Dieu dit à propos du déluge et de la destruction des villes de la plaine, tous les raisonnements des incrédules sur l'immutabilité des choses créées, sont immédiatement réfutés. Nous ne pouvons lire Pierre et Jude, et conserver la pensée que Dieu est trop miséricordieux pour agir en jugement, comme nous ne pouvons accepter le récit divin relatif au déluge et aux villes de la plaine, et affirmer ensuite que l'ordre de la nature ne peut subir des changements.

Nous poursuivrons notre sujet sans nous arrêter à ces déductions, quelque claires et justes qu'elles puissent être. En effet, la Parole ne se borne pas à nous révéler ce qui arriva avant la création de l'homme; mais elle nous annonce le Jugement à venir, son étendue, et la manière dont il sera exécuté: «Des cieux subsistaient d'ancienneté, et une terre (tirée) de l'eau, et subsistant au milieu des eaux par la parole de Dieu» (*). Pierre n'avait pas été témoin de ceci; cependant il parle comme tout à fait compétent pour le déclarer, et comme parfaitement familier avec le sujet qu'il traite. Il a écrit ces paroles, et cependant elles ne sont pas siennes; il était l'écrivain, mais le Saint Esprit est l'auteur qui nous enseigne ce qui a existé et ce qui arrivera. Les cieux et la terre ont été créés par la parole de Dieu; «par cette même parole, ils sont maintenant réservés pour le feu, pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies» (**). Combien de tels sujets ne font-ils pas ressortir la petitesse de l'homme! Il peut découvrir (car ceci est à la portée de ses facultés intellectuelles) que de vastes changements se sont opérés sur notre globe; mais l'origine

de celui-ci et sa fin sont également au delà de sa portée; il faut donc qu'il consente à recevoir, de la Révélation, ce qu'il désire apprendre sur ces choses. Il y a des sujets qui peuvent être familiers à un enfant, mais que toute la science de l'homme ne pourra jamais découvrir; voilà pourquoi Pierre nous renvoie à la Parole écrite, cette arme qui nous est donnée pour la manier sous l'enseignement de l'Esprit. Nous avons besoin d'armes pour le combat, et nous avons aussi besoin d'apprendre à nous en servir. Pierre nous montre ici, quelle doit être notre arme, et comment nous devons la manier; et il nous fait voir clairement la valeur de l'épée placée entre nos mains. A l'instar du caillou poli que David choisit, ce projectile fourni par Dieu au lieu de l'armure de Saül inventée par l'homme, nous avons, dans la Parole de Dieu, une épée qui détruit d'un seul coup toute la toile subtilement ourdie par l'ennemi. Lorsque le feu du jugement divin sera allumé, les cieux et la terre passeront. Au temps du déluge, le monde d'alors périt. Bientôt la terre et les oeuvres qui sont en elle, seront brûlées entièrement. Rien de ce qui s'est vu jusqu'ici, ne pourrait amener l'homme à prévoir une pareille chose. Comme toujours, Dieu a des ressources en Lui-même, et des manières d'agir qui Lui sont propres, mais imprévues pour nous.

(*) 2 Pierre 3: 5. — (**) 2 Pierre 3: 7.

Les impies ignoraient volontairement la Parole. Mais Pierre ne voulait pas que les saints ignorassent ceci que les années sont, pour l'Eternel, comme un instant. «Un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour» (*). Si les rebelles nient l'accomplissement de sa promesse, les croyants doivent se souvenir que c'est «Sa promesse» (verset 9). Ici l'apôtre nous rappelle ce qu'affirment ces moqueurs, en leur opposant les déclarations des écrits prophétiques, qui relient le Jour du Seigneur (thème si fréquent dans la Parole) avec sa Venue niée par ces incroyables. Faut-il mettre de côtés les témoignages de l'Ancien Testament relatifs à ce Jour? Impossible! «Or le Jour du Seigneur viendra comme un larron; et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement». Telles ont été en substance les prédictions des prophètes (Psaumes 102: 26; Esaïe 51: 6; 66: 22; Sophonie 3: 8), desquelles l'apôtre affirme qu'elles auront un accomplissement littéral. Dans le premier chapitre de cette épître, Pierre avait parlé «de la parole prophétique» de l'Ancien Testament, «à laquelle ils feraient bien d'être attentifs comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire, et que l'étoile du matin se soit levée dans leurs coeurs». Si, au contraire, ils écoutaient les incroyables, ils abandonneraient tout cela, et seraient comme un vaisseau sans rames et sans boussole, sur l'Océan. Mépriser l'une de ces prophéties, pouvait paraître de peu d'importance; mais, ne pas croire à l'une d'elles, c'est les mépriser toutes, car chaque prophétie n'est que l'un des anneaux d'une grande chaîne. Si l'on abandonne la promesse de sa Venue, l'espérance du Jour du Seigneur avec tout ce qui s'y relie, est nécessairement aussi abandonnée. Il est bon de se rendre compte de ceci, et de comprendre clairement ce qu'implique cette question des incroyables: «Où est la promesse de son Avènement?».

(*) 2 Pierre 3: 8.

En nous tenant à la Parole écrite, nous pouvons aller à la rencontre de ces hommes et leur résister; mais nous pouvons faire davantage encore. A travers la dissolution des cieux et des éléments par le feu, nous pouvons, par la foi, voir de nouveaux cieux et une nouvelle terre se former par la volonté du Créateur: «Nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre». Il a promis de venir; il a promis une nouvelle création. Dieu s'est gracieusement engagé Lui-même, d'une manière immuable, à accomplir les choses dont la Parole nous parle; combien doivent être éloignées de Dieu les âmes qui jettent du discrédit sur Ses promesses!

Mais la Parole va plus loin, en nous désignant, comme le trait caractéristique de cette nouvelle création la justice qui y habitera. L'injustice, la fraude, l'oppression, l'insubordination, caractérisent notre époque; la Justice immuable caractérisera cette nouvelle création, «selon Sa promesse». Voilà un fondement sur lequel l'âme peut se reposer. Les choses créées, quelque stables quelles puissent paraître, seront dissoutes et brûlées, car Il a promis de revenir sur la terre, — après quoi ses jugements seront exécutés. De nouveaux cieux et une nouvelle terre seront créés et subsisteront à jamais, car Il l'a aussi promis (Esaïe 66: 22). C'est ici la vraie solution de ce qui, autrement, nous paraîtrait incompréhensible. En effet, si nous pouvions supposer que Satan pût gâter pour toujours la belle création de Dieu et renverser ses desseins, ce serait élever Satan au-dessus de Dieu. Si donc quelques-uns sont troublés par le succès actuel de l'ennemi, qu'ils se tournent vers la Parole, et qu'ils apprennent d'elle la fin de toutes choses. Celui qui a créé les cieux et la terre, en créera d'autres. Celui qui, au commencement, a été manifesté comme Dieu, par ses oeuvres, sera reconnu à la fin pour être toujours le même. La puissance créatrice sera de nouveau mise en action; de nouveaux cieux et une nouvelle terre apparaîtront, pour n'être plus jamais souillés par la détestable présence du Méchant.

Quant au passé et à l'avenir, notre seul guide est la Parole écrite. Mais que dirons-nous du présent? Ces impies ébranleront-ils les âmes parce que le Seigneur tarde à venir? Se serviront-ils avec succès de son retard, comme d'un argument pour renverser ceux qui ne sont pas sur leurs gardes? Ici encore, la Parole intervient, et Pierre nous en montre la valeur: elle nous révèle la raison de ce délai. L'apôtre nous la communique dans le verset 9, et nous renvoie aux épîtres de Paul, pour la confirmer (verset 13). Ce n'est ni à la tradition, ni à la voix de l'Eglise ou aux déductions des hommes, quelque saints qu'ils puissent être, que Pierre nous adresse; mais après nous avoir enseigné la valeur de la Parole écrite, il continue à nous y renvoyer, appelant les écrits de Paul en témoignage de cette vérité, que «la longanimité du Seigneur est salut». Son retard apparent n'est pas de la lenteur à remplir sa promesse; ce n'est pas de l'indifférence, mais un long support, — «ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance». Voilà la vraie cause de son retard, à laquelle tous feraient bien d'être attentifs. Car tandis qu'il ne nous est pas dit qu'aucun des anges tombés ait été épargné, nous savons que Dieu garda Noé et sa famille à travers le déluge. Il délivra Lot et ses deux filles, et aurait sauvé toute sa famille si

elle y avait consenti. Il y a, pour l'homme tombé, un chemin par lequel il peut échapper au jugement qui le menace; de là le retard du Seigneur — «comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement». Ainsi, non seulement les actes de Dieu, mais aussi ses motifs sont les sujets de la Révélation. Car de même que, sans une révélation, nous ne pouvions ni prévoir comment il agirait, ni découvrir ce qu'il fit avant la création de l'homme, de même nous n'aurions jamais su discerner le véritable motif de la prolongation de l'absence du Seigneur. La Parole écrite nous enseigne le présent, le passé et l'avenir ; le passé nous donne la clef de l'avenir; car nous sommes les objets de l'action de Dieu, non de celle de l'homme, ce jouet des circonstances.

Outre que cette Parole nous est un guide dans les conseils de Dieu, elle nous fournit encore l'explication de l'opposition des impies: «Ils marchent d'après leurs propres convoitises» — le moi est leur objet, non le Seigneur Jésus. Le Seigneur étant exclu de leur coeur, ils voudraient lui ôter sa place sur la terre, et persuader aux autres que sa venue enseignée par les apôtres, ne peut pas avoir lieu. Les mobiles secrets de leurs actions étant mis à découvert, Dieu fournit aux saints le remède à ce mal. L'attente de la dissolution des choses créées doit produire la piété et une sainte conduite. Libre aux impies de se moquer de la pensée de Son retour! Les justes attendent et hâtent sa venue; avertis à l'avance des erreurs qui doivent se répandre, ils croîtront dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ.

En nous servant de la Parole, comme Pierre nous l'enseigne, quelle idée étendue n'acquérons-nous pas de la sagesse, de la puissance et de la grâce de Dieu. Il connaissait, dix-huit cents ans d'avance, ce que Satan suggérerait à l'homme, à la fin des jours, et fournissait à son peuple, par la Parole écrite, l'armure qu'il lui fallait. Sa puissance nous y est dépeinte, telle qu'elle s'est exercée et qu'elle s'exercera plus tard; et la raison de sa non-intervention apparente dans les affaires de la terre nous y est découverte.

Nous n'avons pas besoin de sortir des limites de la révélation pour chercher des armes propres à combattre les ennemis de la vérité, ou un bouclier pour nous défendre contre leurs assauts; tout a été prévu et fourni d'avance. Avec un guide tel que la parole vivante et permanente de Dieu, notre oeil peut suivre les voies de Dieu dans le passé, et comprendre la raison de la prolongation de l'absence du Seigneur. Nous pouvons aussi attendre avec pleine confiance et certitude l'intervention de Dieu dans l'avenir; et là où tout est ténèbres pour l'homme du monde, il y a de la lumière pour le simple croyant.

L'Evangile dans le livre de Josué

ME 1869 page 214 et continue dans le ME 1870 page 3 et dans le ME 1871 page 55

Parmi les lecteurs sérieux et attentifs de la Parole de Dieu, plusieurs ont, sans doute, observé l'analogie qui existe entre le Livre de Josué et les Epîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Le but des articles qui vont suivre, s'il plaît à Dieu, est de signaler cette analogie et d'engager ainsi le lecteur à sonder plus profondément les vérités, auxquelles le livre de Josué sert, en quelque sorte, d'illustration.

«Or toutes ces choses leurs arrivaient en types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11).

Remarques préliminaires

Il est, je crois, généralement admis que le livre de Josué se divise en deux sections. La première, chapitres 1 à 12, nous donne le récit de la conquête du pays de Canaan; la seconde, chapitres 13 à 24, celui de la répartition de ce pays entre les tribus.

La première section commence par une exhortation à se mettre en possession; puis après cette déclaration: «Le pays fut tranquille, sans guerre», elle se termine par une récapitulation des conquêtes et des victoires. La seconde section commence par cette parole de l'Eternel: «Il reste encore un fort grand pays à posséder», et elle se clôt par les graves avertissements que Josué adresse au peuple et par le récit de sa mort.

La première division est tout empreinte d'une divine énergie. C'est la puissance dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, les chutes qui y sont rapportées sont des chutes en action. Ce qui caractérise principalement la seconde, c'est l'inaction, et, en elle-même, l'inaction est un manquement; cependant, là-même, on rencontre encore des exemples de zèle pour le Seigneur. Ces hauts et ces bas ne nous retracent que trop l'histoire de toutes les époques dans lesquelles le peuple de Dieu a été placé sous la responsabilité de maintenir sa position; hélas! ceux qui en sont là, après avoir commencé leur course pleins de zèle, de renoncement et d'ardeur confiante, se sont souvent relâchés en s'abandonnant à un repos prématuré; puis, par une conséquence nécessaire, ils sont devenus indifférents et mondains.

Si, à cet état d'indifférence se joint un esprit de confiance en soi-même, le relèvement, s'il a lieu, est le résultat de l'oeuvre de Dieu par le moyen de la discipline.

Pussions-nous recevoir, de manière à en être encouragés, les sains enseignements que renferme ce Livre — et qui sont particulièrement convenables à nos temps de tiédeur et de recherche du bien-être ici-bas.

1. Le conducteur

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi» (Josué 1: 2).

Dieu, dans sa sagesse, a voulu que les histoires bibliques de plusieurs saints hommes de jadis nous présentassent Christ sous des types variés.

Moïse figure Jésus retirant son peuple hors du pays de la condamnation; tandis que Moïse, joint à Aaron, représente Jésus Christ conduisant son peuple à travers le désert de ce monde. Il ne fut pas permis à Moïse d'introduire Israël en Canaan; mais Josué, qui typifie le Seigneur Jésus Christ comme le Capitaine de notre salut, fut désigné pour ce service.

Dans le Livre que nous méditons, Moïse, *ou* «le tiré dehors», serviteur de Jéhovah, choisi pour faire sortir son peuple de l'Egypte, avait disparu de la scène. Jéhovah l'avait enterré, en cachant le lieu de son sépulcre jusqu'à ce jour (Deutéronome 34: 6).

Josué prend sa place, et son nom est aussi significatif. Dans l'origine, il s'appelait Osée «Délivrance» (Nombres 13: 9; Deutéronome 32: 44). Il fut un des douze espions envoyés en Canaan, et c'est alors que son nom fut changé. «Moïse appela Osée, fils de Nun, Josué (*)», qui en grec se traduit par Jésus (voir Hébreux 4: 8) et qui signifie «la délivrance, *ou* le salut de Dieu». Ce changement ajouta quelque chose de précieux au nom du fils de Nun: il devait lui rappeler, à lui et à ses compagnons, qu'il n'y a qu'une seule délivrance efficace: seul avec Caleb, il échappa à la sentence de mort prononcée contre les hommes d'Israël.

(*) En Hébreu, Josuah ou Jéhosuah (voir Zacharie 3).

Moïse était mort, et Josué était le conducteur, divinement établi, d'Israël; aussi, pour les Israélites, le sentier de l'obéissance et de la bénédiction consistait à suivre leur nouveau capitaine.

Les enseignements du Livre de Josué, considéré spirituellement, se rapportent à la vocation céleste du chrétien. Là, sous la conduite de son Seigneur ressuscité, le chrétien peut se voir lui-même. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1).

2. Exhortation

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi, passe ce Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je leur donne, à eux, les fils d'Israël.

Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, selon que je l'ai dit à Moïse: depuis le désert et le Liban que voilà, jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, et jusqu'à la grande mer, vers le soleil couchant; tel sera votre territoire.

Personne ne pourra tenir devant toi, tous les jours de ta vie. Comme j'ai été avec Moïse, je serai avec toi: je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point.

Fortifie-toi et sois ferme; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner.

Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que t'a commandée Moïse, mon serviteur; ne t'en détourne ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche; mais médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit; car alors tu rendras heureuses tes entreprises, et alors tu prospéreras.

Ne t'ai-je pas commandé?

Fortifie-toi et sois ferme; ne tremble point et ne te laisse point abattre! car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras» (Josué 1: 2-9).

C'est un principe invariable, que les exhortations des Ecritures sont basées sur la grâce.

Dieu est le Dieu de toute grâce; aussi, quand Il exhorte ses serviteurs à faire quelque chose, Il leur donne la force de le faire.

Il n'est peut-être aucune portion de la parole de Dieu qui témoigne d'une plus grande grâce, que ses exhortations; car leur but est d'amener ses rachetés plus près de lui, et de les faire entrer plus profondément dans la connaissance et la jouissance de leurs privilèges.

L'impressive exhortation que nous venons de lire est fondée sur ce fait, que le pays appartient aux fils d'Israël selon la promesse; et parce que Dieu leur a donné le pays, il dit ou ordonne: «Lève-toi, et possède-le».

Quand cette exhortation fut prononcée, les Israélites, par la grâce souveraine, la miséricorde et le long support de Jéhovah, avaient été amenés aux limites mêmes de la terre de promesse. Ses beautés et ses richesses s'étendaient sous leurs yeux de l'autre côté du Jourdain: les champs de blé, les oliviers, les vignes, et les montagnes desquelles ils «tailleraient l'airain» (Deutéronome 8: 9). Déjà, par anticipation, «les torrents d'eau, les sources et les lacs, où l'eau sourd dans les vallées et dans les montagnes», sont à eux; une seule chose est encore requise pour qu'ils puissent jouir, chacun de son lot: il faut qu'ils se «lèvent» et prennent possession. C'était le temps de la moisson — l'époque de la riche abondance des biens de la terre — et le Jourdain (c'est-à-dire, en type, la rivière de la mort et du jugement) menaçait de leur barrer le chemin, car «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives durant tout le temps de la moisson», Néanmoins la foi se cramponne à la parole du Dieu vivant et, sans tenir compte des difficultés, elle obéit immédiatement à cette parole.

Or, contempler de loin des champs de blé, ce n'était pas en manger les fruits; porter ses regards sur les montagnes, ce n'était pas en extraire les riches métaux; et la seule condition que le Seigneur imposait au peuple, c'était que, de fait, il entrât et posât le pied sur la terre que Dieu lui avait donnée.

Oh! qu'il est vrai que, relativement à nos privilèges spirituels, ni ce qu'on pourrait appeler une connaissance géographique de la vérité de Dieu, ni l'habileté à faire comme

des cartes de doctrines ou de dispensations ne sont pas une vraie possession. La possession réelle devient l'apanage de ceux qui, pas à pas, par des efforts individuels, se sont rendus maîtres du terrain; et c'est à eux qu'est faite la promesse: «Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné».

Dans le but de stimuler les enfants d'Israël à conquérir leur possession, l'Eternel, dans sa grâce, leur promet sa présence, sa force et son secours dans le combat. Le Seigneur n'avait pas oublié les craintes qu'ils avaient eues au retour des espions d'Eshcol. Il savait qu'il y avait encore des fils d'Anak dans le pays, et qu'il contenait plusieurs grandes villes fortifiées jusqu'au ciel; et, dans sa miséricorde, il voulait encourager ses serviteurs, en leur apprenant à mesurer les fils d'Anak à la force de Jéhovah, au lieu de les comparer avec leur propre force, et les cités fortifiées à sa puissance à Lui, et non à la nature imparfaite de leurs armes de guerre. La force, que Jéhovah désirait voir en son peuple, était la force de la main pour saisir et retenir fermement, et celle des genoux pour que le combattant ne fut pas abattu.

Et nous, chrétiens, nous sommes exhortés à nous «fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force», «car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes», et qui sont pour nous ce que les armées de Canaan étaient pour Israël. Or nous ne devons pas nous donner de repos quand il s'agit de vaincre un ennemi, car, «après avoir tout surmonté», nous sommes appelés à «tenir ferme» (Ephésiens 6). La ville fortifiée peut être prise, mais, comme des sentinelles à leurs postes, nous devons demeurer debout et fermes, si nous avons l'espoir et le désir de la conserver.

Dieu, en nous donnant des exhortations et des encouragements, nous avertit des dangers et des difficultés qui nous attendent. Mais, bien-aimés lecteurs, si nous reculons devant la difficulté, rappelons-nous que nous reculons par là même, loin du pays de promesse. Quoi! est-ce qu'un chrétien restera assis au bord du Jourdain du côté du désert, parce qu'il y a des géants en Canaan?

Puis, une seconde fois, l'Eternel exhorte son peuple à se fortifier et à être ferme, et cette fois, c'est par le motif qu'ils doivent obéir à sa parole. La moindre déviation de cette parole est formellement interdite. C'est une route droite qu'il faut suivre, un seul pas de côté pourrait égarer tout à fait: «tu ne t'en écarteras ni à droite ni à gauche». Sa parole ne devait pas s'éloigner de leur bouche: «Il est écrit», voilà ce qui devait décider de tout — elle devait être le sujet de leurs méditations et de jour et de nuit, — leur étude constante. Leur prospérité et leurs succès dépendraient de leur obéissance à la parole de Dieu,.

Eh bien, mes frères, ceci nous présente une bonne occasion d'être francs avec nous-mêmes. Pourquoi l'un de nous ne jouit-il pas pleinement de la paix avec Dieu? Pourquoi l'âme d'un autre est-elle dans la langueur? Pourquoi un troisième est-il dans le trouble, au

lieu d'être joyeux? Cela vient de ce que l'on ne se conforme pas implicitement à la parole de Dieu, et que l'on s'est écarté du droit chemin qu'elle prescrit.

Une troisième fois, l'Eternel dit: «Fortifie-toi et sois ferme». La première fois, parce que tout est grâce; la seconde, parce que la Parole est celle de Dieu; maintenant c'est parce que sa propre autorité est ce qui nous qualifie comme son peuple. Que le chrétien retienne seulement ferme le fait de la divine autorité de la Parole de Dieu, et aussitôt tout ce qui est purement humain devra céder.

L'exhortation se termine par cette promesse: «L'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras»; car il ne serait pas possible d'obéir à ses commandements, si l'on ne jouissait pas de sa présence bénie.

3. Avertissement

«Après cela, Josué commanda aux officiers du peuple, en disant: Passez au milieu du camp, et commandez au peuple, en disant: Préparez-vous des provisions, car dans trois jours vous passerez ce Jourdain, pour aller posséder le pays que l'Eternel, votre Dieu, vous donne à posséder» (Josué 1: 10, 11).

Après la pressante exhortation qui, venait d'être donnée aux fils d'Israël, le commandement de s'arrêter trois jours encore avant de passer le Jourdain présente un contraste avec les voies humaines.

Ils devaient se préparer des provisions, attendre et non pas se précipiter impétueusement en avant. De là vient que, après avoir quitté Sittim, la dernière station de leur route à travers le désert, Josué et tout le peuple viennent camper et s'arrêter sur les bords du Jourdain avant de le passer (Josué 3: 1).

Cela nous apprend que l'énergie humaine ne peut ni traverser le fleuve de la mort, ni renverser les remparts des forteresses de ce monde et que, si nous nous sentons poussés à suivre le Seigneur pour quelque oeuvre, il faut le suivre dans son temps à Lui aussi bien que selon sa parole. Une simple impulsion n'est pas la foi, et aller en avant avec la seule force de la connaissance que nous avons acquise de la vérité de Dieu, se trouvera souvent n'être qu'une impulsion.

Dieu a son temps à Lui. Il ne se hâte pas, et Il ne veut pas que ses serviteurs agissent avec un zèle charnel, ni dans l'excitation que donne une connaissance récemment acquise. Des actions, bonnes en elles-mêmes, peuvent être faites dans un mauvais moment; et il serait fort à propos que quelques-uns de ceux qui aiment leur Seigneur, au lieu d'aller en avant sous l'impulsion d'une vérité tout récemment connue, sussent, tout d'abord, attendre leurs trois jours pour la digérer, — pour se l'approprier complètement, par la grâce de l'Esprit Saint. Tant que la vérité de Dieu ne sera pas devenue comme une partie de nous-mêmes, notre faiblesse se trahira bientôt au jour de l'épreuve. Cette connaissance de la parole divine, qui ne pénètre pas profondément dans le coeur, ne soutiendra pas l'âme dans le moment où elle aurait le plus besoin d'être soutenue; les résultats feront voir

qu'une telle connaissance était tout extérieure, et que, par conséquent, elle n'a pu nous être utile. Apprendre d'un autre, comme affaire d'intelligence, une vérité de Dieu, sans en avoir expérimenté la force dans nos âmes, c'est là une connaissance sans puissance.

En tirant cette instruction de cette histoire, n'allons pas pourtant supposer qu'un intervalle de temps soit toujours nécessaire pour accomplir dans l'âme un exercice dont elle a besoin; car Dieu peut faire et il fait chez les uns, en très peu de temps, une oeuvre que, selon son bon plaisir, il n'accomplit chez d'autres que par une leçon plus ou moins prolongée, même pendant toute la vie.

4. Le message évangélique

«Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'avaient pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Comme le récit tout évangélique qui va nous occuper est bien placé dans l'ordre moral du Livre que nous méditons!

Nous voyons en Rahab un monument de la miséricorde et un exemple pour nous: elle nous apprend que le salut peut toujours atteindre même le premier des pécheurs.

De même que ses concitoyens de Jéricho, Rahab avait ouï parler du jugement qui s'approchait; comme eux, elle en avait été excessivement effrayée, discernant déjà, dans les Israélites pèlerins, l'armée puissante de Jéhovah. Mais comme le jugement était lent à venir, les hommes orgueilleux de Jéricho, comptant sur un long répit, s'endurcissaient dans leur iniquité. Rahab ne partageait pas leurs pensées et leurs dispositions à ce sujet, car elle profitait de ce délai pour fixer son esprit sur la délivrance. Quand nous voyons des âmes toutes tremblantes un jour, de crainte d'être perdues avec ce monde méchant, et, le lendemain, quand leurs frayeurs se sont dissipées, reprenant et poursuivant leur train d'égarement et de péché, elles nous rappellent le fer qui devient de plus en plus dur en étant chauffé dans la fournaise, au point que, à la fin, c'est à peine si les coups du marteau y laissent une marque ou une empreinte. Mais le jugement viendra, et le pécheur endurci devra le subir, comme ce fut le cas des hommes arrogants de Jéricho.

Suivons les deux espions. Le jugement, dès longtemps dénoncé, est aux portes de la ville; il y entre avec ses deux hérauts qui sont reçus dans la maison de Rahab. Elle les accueille comme des messagers de miséricorde, tandis que les gens de sa ville, guidés par leur roi, les cherchent pour les faire mourir.

La parole d'en haut est un jugement pour le monde. «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31); mais au pécheur individuellement, le message de Dieu est celui de la délivrance. Pour chaque maison, pour chaque pécheur, auquel s'adresse le héraut de Dieu, la salutation avec laquelle il doit les aborder est: «Paix vous soit», paix par le sang du Christ, et tous ceux qui acceptent le message de Dieu sont sauvés et délivrés de la colère à venir. Malheur donc à ceux qui rejettent le message de la miséricorde de Dieu, car par là ils se ferment la seule porte par laquelle ils pourraient échapper. Ceux qui sentent leur danger

et leurs besoins, qui reconnaissent le juste jugement de Dieu sur ce monde rebelle, accueillent ses messagers avec joie. C'est la foi de Rahab qui la sauva, tout comme c'est l'incrédulité des habitants de Jéricho qui fut la cause de leur ruine. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Pour nous, qui vivons dans ces derniers jours du long support de Dieu, il est très sérieux et fort instructif de regarder en arrière et de contempler la destruction de Jéricho et le salut de Rahab, préservée de cette destruction. Plaçons-nous donc en esprit, avec Rahab et les deux espions, sur le toit en terrasse de la maison de cette femme et, portant nos regards sur tout ce qu'on aperçoit de là, nous pourrions y puiser une leçon qui convient aux temps actuels. Remarquez le développement qu'a pris la cité, ses récents embellissements, ses grandes et hautes murailles et ses portes d'airain. Comme depuis la création du monde, les montagnes sont là à leurs places. Comme auparavant, les vallées sont blanches ou dorées des blés mûrs, les pentes des coteaux sont pourpres de vignes abondantes; car c'est le temps de la moisson. Le vieux Jourdain coule non loin de là, ses rives sont couvertes par les hautes eaux, comme s'il disait orgueilleusement: Je suis une barrière contre l'approche de l'ennemi. Le soleil, que les Cananéens adorent, calme dans le ciel, descend derrière les montagnes, épandant, comme à l'ordinaire, ses riches splendeur sur les vallées, et chacun, lui jette des baisers avec la main. Les occupations de la ville: manger de la chair et boire du vin, se marier et donner en mariage, naître et mourir, continuent comme dans toutes les précédentes générations. Les moqueurs dans Jéricho disent: L'histoire d'un jugement commence singulièrement à vieillir: il s'est écoulé quarante longues années depuis qu'on nous racontait que l'Eternel avait desséché les flots de la mer Rouge pour y faire passer le peuple qui prétend posséder notre pays; il n'y a donc rien à craindre.

Le témoignage de la venue du Seigneur est aussi devenu bien vieux pour le monde. Le Fils de Dieu venant du ciel avec des flammes de feu, et la destruction de l'ordre de choses existant sur la terre, voilà ce qui ne s'accorde guère avec les notions humaines de stabilité et de permanence. «Où est la promesse de son avènement? Car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création». «Le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés seront dissous». Cette parole de Dieu fut prononcée il y a plus de dix-huit cents ans. Ne jugez donc pas par la vue, n'ignorez pas volontairement le déluge, ou l'embrasement de Sodome et des villes de la plaine, car, si le jugement est retardé, c'est uniquement par ce motif: «Le Seigneur n'est pas tardif par rapport à la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (lisez [2 Pierre 3](#)).

Appartenez-vous à la cité de destruction, ou bien attendez-vous du ciel le Fils de Dieu qui nous a délivrés de la colère à venir? Peu importe dans quelle partie de la ville vous demeurez, peu importe que ce soit dans la rue de la Moralité, ou dans le Quartier Religieux;

peu importe que votre maison soit richement meublée de bonnes oeuvres, car si vous êtes du monde, c'est précisément au monde que Dieu a dénoncé ses jugements. Les hommes peuvent dire et diront: «Paix et sûreté», mais tandis qu'ils parleront ainsi, il leur surviendra une subite destruction, et ils n'échapperont pas. Les hommes de Jéricho peuvent se railler des Israélites faisant le tour de leurs murailles, jusqu'à ce que, étonnés et confondus, ils périssent dans leur écroulement,

Le coeur de Rahab est plein de confiance, parce que la parole de Jéhovah est une réalité pour elle. Par la foi, elle comprend que les jours de Jéricho sont comptés, que ses progrès et sa prospérité sont à leur terme, et que les dernières minutes de son heure de grâce vont sonner. Les pensées de cette pauvre femme ne sont pas celles de ses concitoyens, son esprit est séparé de sa ville natale, ses espérances de vie sont ailleurs. Dans les deux espions, qui sont avec elle sur le toit, elle voit les messagers de celui qui est «Dieu dans les cieux en haut et sur la terre en bas»; aussi leur témoignage a plus de puissance sur son âme que celui de toutes les choses extérieures qu'elle peut voir. Elle ouvre et décharge son coeur devant ces hommes et, autant qu'il est en elle, elle choisit sa part avec le peuple de Dieu, objet de la haine de Jéricho.

Par nature et par sa vie, Rahab était un enfant de colère comme les autres. En commun avec tous les pécheurs de sa ville, elle n'avait aucun droit au salut de Dieu — aucun, mais elle crut et confessa que le jugement du Seigneur était sur elle; elle reconnut que le pays, dans lequel elle habitait, n'appartenait plus à son peuple, mais au peuple de Dieu. «Je sais, dit-elle, que Jéhovah vous a donné ce pays». Elle connaît et déclare que le jugement qui s'approchait était le jugement de Jéhovah: «Jéhovah, votre Dieu, est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas». Saisie de terreur à la pensée de ce Dieu tout-puissant, qu'avait-elle à faire? «Qu'il saisisse ma force afin qu'il fasse la paix avec moi, et il fera la paix avec moi» (Esaïe 27: 5). Rahab en appelle à la bonté de Dieu. Elle se confie en Lui et réclame sa miséricorde: «Sauve-moi ou je péris», tel semble être son refrain. Ayant la mort autour d'elle, la mort en elle, qu'est-ce qui pouvait la satisfaire, sinon la vie? Elle dit: «Vous délivrerez nos âmes de la mort».

Peut-être faut-il attribuer aux antécédents de la vie de Rahab le mensonge qu'elle fit aux envoyés du roi. C'est là aussi un sujet de réflexion pour nous. Ne pouvons-nous pas fréquemment observer un mauvais penchant, une habitude immorale ou un défaut de caractère demeurant comme attaché même aux croyants les plus sérieux? Une vie immorale prolongée garde parfois de ses traces ou de ses allures même après la conversion.

Le signe de vie pour Rahab était en dehors d'elle. C'était le cordon de fil écarlate, au moyen duquel les espions s'étaient échappés de Jéricho, et Dieu agréa ce signe. Sous son abri, il pouvait se trouver bien des craintes anxieuses, ou, peut-être aussi, une grande foi, alors que l'armée faisait le tour de la cité, mais il couvrait tout. Ce cordon écarlate nous parle du sang de Christ, ce précieux «signe» de la faveur de Dieu qui nous montre sa parfaite satisfaction au sujet du péché. Par ce précieux sang, Dieu peut être juste et

sauveur, car le sang a répondu à ce qu'il réclamait au sujet du péché, et a satisfait à ses justes exigences. Aussi maintenant Dieu justifie de toutes choses celui qui croit en son Fils.

Mais, pour sa sécurité, Rahab avait autre chose encore que ce cordon écarlate, elle avait les deux hommes vivants. C'est en vain que le cordon eût été attaché à sa fenêtre, si les deux espions n'étaient pas parvenus à regagner le camp. Ces hommes avaient engagé leurs vies pour la sienne: «Nos personnes répondront pour vous»; leur vie était sa vie. Cela ne nous rappelle-t-il pas ces paroles encourageantes du Sauveur: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19)? C'est sa vie qui est la vie du croyant, une vie au-dessus des droits et du pouvoir de la mort. Jésus, le Fils de Dieu, est la Vie éternelle. «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 12). Par la mort du Christ, la vie de l'homme a été judiciairement terminée, et dans la vie du Christ ressuscité et monté au ciel, le plus faible croyant vit. Puissiez-vous, mon cher lecteur, si vous ne l'avez pas fait encore, croire au nom du Fils de Dieu et avoir ainsi la vie éternelle, car en Adam «nous sommes tous des hommes morts». Nous qui croyons, nous sommes en dehors du jugement du monde; car, puisque Christ est notre vie, nous n'appartenons plus à la cité de destruction, mais nous sommes du nombre de ceux qui attendent la venue du Seigneur pour nous enlever hors du monde.

Quel bel exemple de sollicitude pour des pécheurs près de périr nous offre Rahab! Qu'elles sont ardentes ses sollicitations pour son père, sa mère, ses frères, ses soeurs, et tous ceux qui leur appartiennent! Elle profite du temps qui lui reste pour en amener plusieurs dans sa maison, et aucun d'entre eux ne périt dans la ruine de Jéricho.

Elie était elle-même un témoignage de la miséricorde, et le cordon écarlate à sa fenêtre était la démonstration de sa foi. En montrant ce cordon, elle pouvait dire à ses parents que c'était par ce moyen que les espions avaient quitté la ville, et qu'ils avaient engagé leurs vies pour la sienne, et pour les vies de tous ceux qui demeureraient sous la sauvegarde de ce cordon.

Venons-en maintenant aux vantards incrédules de Jéricho. Les flots du Jourdain se sont arrêtés et amassés en amont, pour laisser passer les armées de Dieu qui environnent la ville, que ses habitants, toujours plus obstinés, ont fermée et barricadée, défendant à chacun d'en sortir ou d'y entrer. L'armée de Jéhovah, dans une ordonnance divinement déterminée, en fait le tour. Sept sacrificateurs sont là devant l'arche avec des trompettes retentissantes, offrant comme une anticipation de «l'année agréable du Seigneur». Pour les assiégés, c'est un vain et ridicule son qui n'excite que leurs railleries et leur mépris. Quoi! est-ce que des hommes marchant autour de la ville pendant sept jours peuvent renverser une cité? Enfin, vient le septième jour, avec ses sept tours de la ville, ses retentissements de trompettes sept fois répétés, avec le plus grand ébranlement du camp, debout «au lever de l'aurore». C'est le dernier jour où la maison de Rahab pourra servir de refuge; avant le soir le peuple de Jéricho doit périr.

Tout est silence d'abord; la ville est entourée; le chef de l'armée donne le signal, et le peuple pousse des cris de victoire, qui vont déchirer les coeurs des incrédules. Les murailles

de Jéricho s'ébranlent et s'écroulent: c'est une subite destruction. L'épée dévore jeunes et vieux, riches et pauvres; la ville est détruite par le feu; l'orgueil de Jéricho est anéanti.

Lecteur, écoutez encore une fois cette question: Etes-vous du monde? Ce monde est «une cité de perdition». Contemplez, dans le destin de Jéricho, la fin certaine du monde.

Mais Rahab, où est-elle et qu'est-elle devenue? Est-elle en sûreté, est-elle sauvée? Elle était en sûreté, dès l'instant où elle avait cru. Le pécheur est sauvé aussitôt qu'il croit. Est-elle vivante au milieu de la mort? Oui, la vie lui était assurée, lorsque les espions avaient engagé leurs vies pour la sienne. «Et Josué laissa vivre Rahab, la prostituée, et la maison de son père, et tout ce qui était à elle; et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour explorer Jéricho».

Mais où trouver un historien capable de décrire ou de raconter la durée de l'habitation de ceux qui entrent dans leur céleste héritage? «Ils n'en sortiront plus jamais» (Apocalypse 3: 12).

5. La position du chrétien

«On passa à pied au travers du fleuve» (Psaumes 66: 6).

«*Qu'avais-tu... Jourdain, pour retourner en arrière?*» (Psaumes 114: 5).

Le passage du Jourdain par Israël est ordinairement considéré comme une figure de l'entrée du croyant dans le ciel après la mort; mais nous pensons qu'il y a là plus que cette simple application.

Les enfants d'Israël avaient été, par la Pâque, délivrés du jugement infligé à l'Egypte. Par le passage de la Mer Rouge, la poursuite de Pharaon avait été amenée à son terme, et ils avaient été délivrés de sa puissance. Ils avaient passé à pied sec à travers les flots qui semblaient devoir devenir leur tombe, et là leur persécuteur et son armée avaient été engloutis. Ils étaient affranchis de l'Egypte et de son roi, et placés sur la rive opposée, comme une troupe de pèlerins en route pour Canaan. Mais le passage de la Mer Rouge ne les introduisait pas en Canaan; cela n'eut lieu que par la traversée du Jourdain.

Avant de passer le fleuve, les Israélites devaient, d'abord, regarder l'arche; et, en second lieu, se sanctifier.

Dans le désert, si l'arche demeurait sous ses couvertures, le peuple restait dans ses tentes; si elle marchait en avant, il la suivait. Maintenant qu'ils vont marcher dans un sentier que nul n'a encore foulé, dans un chemin dont ils n'ont aucune connaissance, ils doivent, tout particulièrement, observer les directions de l'arche, «afin qu'ils connaissent le chemin par lequel ils doivent marcher; car, leur dit Josué, vous n'avez point ci-devant passé par ce chemin». Cependant, tout en étant invités à regarder l'arche et à la suivre, ils ne devaient pas s'en approcher, mais laisser entre eux et elle une distance déterminée d'au moins deux mille coudées.

En second lieu, ils sont appelés à se sanctifier à cause des «choses merveilleuses» que l'Eternel opérerait au milieu d'eux le lendemain.

L'arche est un type du Christ. Le sentier de la foi est nécessairement toujours nouveau pour le peuple de Dieu, et c'est uniquement en regardant à Jésus que chacun de nous «connaît le chemin par lequel il doit marcher». Israël ne devait pas se presser trop sur l'arche, et le chrétien doit donner au Seigneur Jésus toute la place qui lui convient, «afin qu'en toutes choses Il tienne, Lui, le premier rang» (Colossiens 1: 18). Il y a une distance selon Dieu entre Lui et les siens. Si les Israélites n'avaient pas laissé un espace suffisant entre eux et l'arche, les premiers rangs auraient empêché ceux qui venaient après de la voir. Le Chrétien, de même, doit toujours être placé de manière à voir Christ pleinement, s'il veut marcher dans les voies de Dieu.

Mais comment suivrons-nous Christ? «Sanctifiez-vous», telle est la parole que Dieu adresse à Israël, et combien plus encore à nous! En effet, peut-on suivre le Seigneur autrement qu'en marchant sur de saintes traces? Impossible de s'approcher des «choses merveilleuses» de Dieu, autrement que comme Moïse s'approcha du buisson ardent. Comment donc nous sanctifierons-nous? Notre sanctification parfaite, c'est Christ, qui «nous a été fait de la part de Dieu..., sanctification» (1 Corinthiens 1: 30). Ce n'est qu'en Christ que nous trouvons la force nécessaire pour nous séparer du mal. Plus nous méditerons attentivement sur la sanctification cérémonielle des Juifs, plus nous nous convaincrions que, dans tous ses détails, elle avait rapport à Christ.

L'arche de l'Eternel, au passage du Jourdain, est appelée «l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre». Or, le Seigneur Jésus dit: «Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18) car «le Père lui a donné toutes choses entre les mains» (Jean 13: 3).

Le fleuve du Jourdain barrait l'entrée de Canaan à Israël. Nul moyen selon Dieu d'entrer dans ce pays de promesse, si ce n'est à travers cette rivière. Israël en atteignit les bords au temps de la moisson, alors que «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives»; le courant débordant était changé en un torrent impétueux, épanchant ses eaux surabondantes sur la vallée. Nous pouvons nous figurer les troupes d'Israël, hommes de guerre, femmes, vieillards et enfants, accumulées près de ses rives; représentons-nous aussi l'arche de l'Eternel, portée par les sacrificateurs, à deux mille coudées en avant de l'armée. Tous les yeux sont fixés sur cette arche, car tous sont pleinement persuadés que, s'ils doivent posséder Canaan, ce ne peut être que par le moyen de l'arche. Assurément, il n'est personne, dans cette immense multitude, qui doute de la puissance de Dieu; au contraire, ils sont plutôt dans l'attente de voir ses «merveilles» opérées devant eux.

Ainsi «au moment où les porteurs de l'arche furent parvenus au Jourdain, et où les pieds des sacrificateurs portant l'arche plongèrent au bord des eaux... il arriva que les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent; elles s'élevèrent en un monceau fort loin, près d'Adam, la ville qui est à côté de Tsarthan; et celles qui descendaient vers la mer de la

plaine, la mer Salée, s'écoulèrent, elles furent coupées». Dans la mer Morte, la Rivière de la Mort fut engloutie; et le flot menaçant des eaux impétueuses s'arrêta en amont, s'élevant comme un monceau devant l'arche de l'Eternel. Y avait-il dans toute cette foule un seul coeur qui craignît que les ondes enflées du Jourdain le noyassent? Avant qu'une seule goutte de ces ondes pût toucher le plus faible des fils d'Israël, il eût fallu que l'arche de Dieu fût entraînée.

«Jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer le Jourdain», l'arche se tint au milieu devant les flots amoncelés; mais aussitôt que «les plantes des pieds des sacrificateurs se levèrent pour se poser sur le sec, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent, comme auparavant par-dessus toutes ses rives». Nous avons encore ici une figure du Seigneur, retenant l'explosion du jugement jusqu'à ce que son peuple ait été recueilli dans le lieu préparé par Christ. C'est là une bien sérieuse pensée pour celui qui ne connaît pas Jésus Christ comme le Seul qui sauve et qui délivre de la condamnation. Croyez-le bien: les flots du jugement longtemps retenus fondront un jour sur cette terre avec une violence irrésistible, et si le dernier de l'armée de Dieu passe devant vous et que vous soyez laissé en arrière, comment pourrez-vous trouver accès au delà dans le séjour de l'amour et de la lumière? Que Dieu, dans sa grâce, vous donne, cher lecteur, de vous hâter de passer pendant que le chemin est encore ouvert!

Dieu interdit à Israël toute autre route à travers le Jourdain, sauf celle que son arche avait ouverte. Trente-huit ans auparavant, en suivant leur propre volonté, les fils d'Israël avaient essayé de forcer l'entrée de Canaan par les armes; leur audacieuse incrédulité dans cette tentative avait été vaine, ils avaient été battus et repoussés; maintenant le Seigneur leur montrait que sa voie ne peut être suivie que dans la force découlant de l'arche. Or, si un Israélite ne pouvait pas gagner l'héritage terrestre par sa propre force, comment le pécheur pourrait-il gagner le ciel par ses propres efforts?

Comme un Jourdain, la mort borne le désert de ce monde, à travers lequel les hommes sont en voyage, et il n'y a ni gué, ni bac, ni pont pour traverser ce torrent. Tôt ou tard, chacun des fils des hommes doit arriver au bord de la rivière, mais aucun d'eux n'entrera dans le séjour de la vie, au delà, si ce n'est, par le chemin que Dieu lui-même a choisi.

De même que dans la figure qui nous occupe, la course d'Israël, comme pèlerins murmurants et incrédules, finissait au Jourdain, ainsi notre histoire, comme hommes dans la chair, se termine, aux yeux de Dieu, dans la mort de son Fils. Dans la grâce et la puissance de Dieu, ce que le Fils a accompli, Il l'a accompli pour tous les élus et pour chacun d'eux. Le Seigneur et ses rachetés sont «devenus une même plante» (je ne dis pas: sont unis, car la mort n'unit pas) dans la mort. Ils occupent la même place; nous sommes «morts avec le Christ». C'est une grande joie pour le croyant de réaliser cette vérité ou plutôt ce fait; car quand nous savons que, aux yeux de Dieu, nous sommes judiciairement morts, et qu'il nous considère, non plus dans notre état naturel, mais dans son Fils seulement, nos doutes et nos craintes sont dissipés, et nous sommes rendus capables de nous «tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» ([Romains 6](#)).

La même puissance, qui conduisait à pied sec les sacrificateurs portant l'arche à travers la rivière, agissait de même pour le passage du dernier homme de l'armée. L'arche et le peuple étaient identifiés. Le Christ est descendu dans la mort et l'a dépouillée de sa puissance, comme l'arche de Jéhovah tarissait les eaux du Jourdain; et c'est par Lui que tout fidèle entre dans le séjour céleste. Si nous sommes «devenus une même plante avec Christ» dans la ressemblance de sa mort, nous sommes unis à Lui dans sa vie. Parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons. «Nous sommes sauvés par sa vie» (Romains 5: 10). «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3). Christ, notre arche, a conduit son peuple en sûreté, à travers le fleuve de ta mort, dans la terre promise. En Christ, le croyant est, en esprit, de l'autre côté du Jourdain, en repos en Canaan. «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Il peut être bon et instructif pour nous de rapprocher et de comparer les trois grands symboles de la Pâque, de la Mer Rouge et du Jourdain.

La nuit de la Pâque met sous nos yeux l'oeuvre de Christ, comme l'Agneau sans tache, dont le sang précieux a répondu à toutes les exigences de la justice contre nous, et «nous a délivrés de la colère avenir» (1 Thessaloniens 1: 10).

La nuit de la Mer Rouge nous montre l'oeuvre glorieuse de Dieu qui délivre son peuple de la puissance de Satan. Pharaon, s'il l'eût pu, aurait arraché des mains de Jéhovah, Israël racheté par le sang; il fit tous ses efforts dans ce but. Mais quand le matin approcha, Jéhovah regarda, à travers la colonne de nuée et de feu, le persécuteur et son armée, lesquels s'écrièrent: «Fuyons, car Jéhovah combat pour Israël contre les Egyptiens». Alors la mer retourna à son ancien lit et retomba sur eux. «Il n'en resta pas un seul» (Exode 14: 25, 28). Ainsi, par la puissance de Jéhovah, les six cent mille hommes d'Israël passèrent à pied sec à travers la mer, et chantèrent sur l'autre rivage: «L'Eternel s'est hautement élevé», les femmes répondaient à ce chant avec des tambours et des danses. Il y a là plus encore qu'un cantique de délivrance, car, par la foi, attribuant toute l'oeuvre de leur affranchissement à Jéhovah, ils s'expriment comme s'ils étaient déjà en Canaan: «Tu as conduit par ta miséricorde le peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 13).

Quand le Seigneur Jésus ressuscita d'entre les morts, la puissance de Satan, le persécuteur de l'Eglise, fut détruite. Depuis ce matin triomphant, l'hymne de la victoire a été chanté par tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Jésus comme leur Libérateur. Puis, par la foi, tout fidèle devrait savoir, non seulement qu'il est racheté, mais que, malgré le désert qui l'en sépare encore, il est, par la force de Dieu, amené dans les lieux célestes — «la demeure de la sainteté» de son Père.

Quand les Israélites commencèrent à marcher dans le désert, leur grande foi fit place à l'incrédulité. Leurs ennemis, il est vrai, étaient morts, mais le *moi* était dans toute son

activité; ils devinrent si occupés d'eux-mêmes, qu'ils en oublièrent leur grande délivrance et leur chant de triomphe au bord de la Mer Rouge.

Ils atteignirent le Jourdain au matin, et ils le passèrent en plein jour. Il n'est pas question de cris de victoire dans ce passage, — ni de tambourins, ni de danses: un silence solennel paraît régner sur eux tous, en regardant l'arche de l'Eternel descendre pour eux dans le lit du fleuve.

Une claire intelligence de cette scène nous apprend la mort au moi et la vie en Christ. Nous y apprenons que le même tout-puissant Sauveur, qui répandit son précieux sang pour de pauvres esclaves de Satan, et qui, par sa force, détruisit leurs ennemis, les a, dans la puissance de sa vie, amenés dans les lieux célestes. Il est réellement heureux de réaliser, par l'enseignement du Saint Esprit, la grandeur de l'oeuvre du Christ en faveur de son Eglise, telle qu'elle est figurée dans le passage de la Mer Rouge, et notre position en Christ, telle qu'elle est exprimée dans le passage du Jourdain.

Avant ce passage, Jéhovah avait dit à Josué: «Aujourd'hui je commencerai à te grandir aux yeux de tout Israël»; et quand le Jourdain fut traversé: «En ce jour-là l'Eternel grandit Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie» (4: 14).

Dieu le Père a magnifié Jésus comme le Vainqueur de la mort, et le Seigneur n'est jamais entièrement honoré par les siens, tant qu'ils n'ont pas compris la grandeur de son oeuvre en résurrection.

Quand tout le peuple eut traversé le Jourdain, l'Eternel donna cet ordre à Josué: «Prenez-vous d'entre le peuple douze hommes, un homme de chaque tribu, et commandez-leur en disant: Enlevez d'ici, du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs ont posé un pied ferme, douze pierres que vous transporterez avec vous, et que vous déposerez au lieu où vous logerez cette nuit».

Ces douze pierres représentaient tout le peuple d'Israël, une pierre pour chaque tribu; étant sorties des profondeurs du Jourdain, elles parlaient de l'oeuvre de Dieu qui, par son arche, avait conduit le peuple au delà de ce fleuve. Ces pierres furent dressées dans le pays, comme un signe que tout Israël n'était qu'une seule famille — que les douze tribus étaient un seul peuple de Jéhovah: un signe aussi (alors qu'elles furent dressées en Canaan) que c'était là que l'union manifestée des tribus était réalisée. Deux tribus et demie avaient pu choisir leur territoire en delà du Jourdain du côté du désert — elles pouvaient ainsi n'avoir pas atteint la plénitude de bénédiction que le pays de promesse leur offrait; néanmoins leurs pierres étaient élevées dans ce pays de promesse et, malgré la faiblesse de leur foi, elles ne faisaient qu'un avec leurs frères en Canaan.

Israël était constitué, en une unité qui fut manifestée en Canaan; l'Eglise est un seul corps qui sera manifesté comme tel dans les lieux célestes (Jean 17: 22, 23). Dieu ne reconnaît en elle ni tribus, ni divisions, ni Juif, ni Gentil. «Il nous a vivifiés avec le Christ... il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en

Christ Jésus». L'unité est effectuée par le Saint Esprit, comme résultat de l'oeuvre de Christ. En étant membres de son corps, nous sommes membres les uns des autres.

Si quelques membres de l'Eglise de Dieu (à l'instar des deux tribus et demie d'Israël qui choisirent leur part en dehors de la terre promise) prennent de leur libre choix une position qui, en pratique, est la négation de l'unité du corps, toujours est-il qu'étant unis à Christ, ils font partie de l'assemblée une et indivisible. Il est vrai qu'ils perdent la jouissance de leur partage; mais ils ne peuvent pas annuler le conseil de Dieu, ni changer son dessein de les bénir. Quoique, sur cette terre, les divisions détruisent la beauté de l'Eglise de Dieu, cependant, dans la gloire, aucun de ses membres n'y manquera. Quand, par la foi, le chrétien contemple le Corps dans sa divine et céleste beauté, il peut envisager avec calme les divisions de la chrétienté, il peut regarder, sans en être troublé, les schismes qui la déchirent, — car Christ n'est pas divisé, — il peut prendre en pitié la vanité des efforts que l'on fait pour former une union sur la rive du Jourdain du côté du désert, pour ainsi dire; union qui n'est pas céleste et qui n'est pas basée sur la puissance de la résurrection de Christ.

Les douze hommes, portant sur leurs épaules les pierres prises dans le lit du Jourdain, nous présentent ainsi une image de ce que devrait être la condition des disciples ressuscités du Seigneur, dans leur marche au travers de ce monde. «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Ces représentants des douze tribus, en foulant la terre de promesse avec ces pierres sur leurs épaules, proclamaient, non pas seulement qu'ils avaient été introduits en Canaan, mais encore de quelle manière ils y étaient entrés. La vie de Jésus n'est pas rendue manifeste en nous, uniquement parce que nous nous disons ressuscités avec Lui; mais aussi et surtout pour le renoncement au moi, la mort au péché et au monde, par la puissance de la mort du Sauveur.

Ces pierres furent déposées à Guilgal, où elles devinrent «un mémorial pour les fils d'Israël à perpétuité»; or, combien plus la mort et la résurrection du Fils de Dieu devraient être le grand et unique mémorial pour tout chrétien! «Quand vos enfants interrogeront à l'avenir leurs pères, en disant: Que sont pour vous ces pierres? vous leur direz: C'est que les eaux du Jourdain furent suspendues devant l'arche de l'alliance de l'Eternel... quand elle passa le Jourdain... Israël a passé ce Jourdain à sec, parce que l'Eternel, votre Dieu, fit tarir les eaux du Jourdain devant vous jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme l'Eternel, votre Dieu, avait fait à la mer Rouge, qu'il mit à sec devant nous jusqu'à ce que nous eussions passé; afin que tous les peuples de la terre sachent que la main de l'Eternel est forte, et afin que vous craigniez l'Eternel, votre Dieu, dans tous les temps». Ainsi les Israélites devaient répondre à la question: «Que signifient ces pierres-ci?» laquelle devait tout naturellement s'élever dans les esprits de plusieurs dans les âges à venir. Si quelqu'un nous posait une question analogue relativement à notre salut, nous pourrions hardiment répondre: Le Christ est mort et Il est ressuscité; par Lui nous avons passé à pieds secs à travers le fleuve de la mort; non seulement sa mort et sa résurrection nous ont, pour

toujours, délivrés de nos ennemis, mais elles nous ont encore affranchis de notre moi; et maintenant c'est le partage, à la fois heureux et glorieux de tous ceux qui se confient en l'Agneau qui a été immolé, de rendre témoignage à l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers ceux qui croient. Est-ce que le court espace de dix-huit cents ans a pu altérer pour le peuple de Dieu, le fondement de la foi chrétienne? Faut-il maintenant d'autres signes, des signes que l'Eglise primitive eût dédaignés? C'est, pour tout coeur fidèle, un lamentable fait, que la raison humaine et qu'un organisme religieux d'humaine invention, aient altéré et corrompu le simple et franc témoignage rendu à l'oeuvre du Christ. Néanmoins, quoi qu'il en soit de la réponse que les chrétiens donnent aujourd'hui à leurs enfants, le Fils de Dieu crucifié, ressuscité et monté au ciel est et sera toujours le seul fondement de la foi, comme tout pécheur sauvé l'attestera un jour. Puissions-nous être de fidèles témoins pour Dieu dans cette affaire! (Lisez 1 Corinthiens 15: 1-4, 14, 15).

Avant de quitter cette scène de «merveilles» de Jéhovah, notons encore ces paroles: «Josué dressa aussi douze pierres au milieu du Jourdain, au lieu où s'étaient arrêtés les pieds des sacrificateurs portant l'arche de l'alliance, et elles sont là jusqu'à ce jour». Le Fils de Dieu, monté au ciel, n'oublie jamais ceux pour lesquels il mourut. Il n'oublie jamais sa mort. Les eaux profondes, dans lesquelles son pied tout-puissant s'est tenu ferme, sont toujours présentes à son souvenir et à celui de son Dieu et Père. Du trône d'en haut, il se rappelle la croix.

Puissions-nous, nous qui, en Lui, avons foulé le chemin merveilleux, dont l'humaine raison ne peut se faire une idée, et qui, en Lui, sommes entrés dans les lieux célestes, tout en jouissant de l'ineffable bénédiction de la vie dans le Fils de Dieu ressuscité et exalté — puissions-nous conserver constamment le souvenir de sa mort, — et, par la puissance du Saint Esprit, plonger nos regards dans les eaux profondes qu'il a traversées pour nous!

6. Le caractère chrétien

«En ce temps-là l'Eternel dit à Josué: Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois... Et voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, tous les hommes de guerre, étaient morts dans le désert en chemin, après être sortis d'Egypte. Or tout le peuple qui était sorti avait bien été circoncis; mais de tout le peuple qui était né dans le désert, en chemin, après la sortie d'Egypte, on n'avait circoncis personne. Car les fils d'Israël avaient marché dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'eût pris fin toute la nation des hommes de guerre, sortis d'Egypte qui n'avaient point écouté la voix de l'Eternel; et auxquels l'Eternel avait juré de ne point leur faire voir la terre que l'Eternel avait juré à leurs pères de nous donner, terre ruisselant de lait et de miel. Et il avait suscité à leur place leurs fils: ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin... »

«Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (roulement) jusqu'à ce jour» (Josué 5: 2-9).

«Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 3, 5).

Plus un homme fait de progrès dans la connaissance de Dieu, plus aussi il connaît la grâce. Si nous voulons appliquer à nous-mêmes, dans un sens spirituel, les enseignements que nous donne la circoncision pratiquée dans le pays, il faut que nous laissions à la grâce de Dieu, qui conduisait à la circoncision, toute la place qui lui appartient, et que nous nous rappelions que Dieu demande le dévouement à ceux qui lui appartiennent, parce qu'Il les a amenés, en Christ, à une position de parfaite faveur de sa part; sans cela, nous tomberions dans l'erreur d'un esprit monacal, offensant pour Dieu, en cherchant à obtenir cette faveur par nos efforts propres.

Est-ce parce qu'il avait observé les ordonnances de Dieu, ou bien est-ce par la puissante grâce de Dieu qu'Israël était entré dans le pays de promesse? Ils y entrèrent comme un peuple dans l'incirconcision, et par conséquent uniquement par la souveraine grâce de Dieu. Les fils d'Israël étaient circoncis avant qu'une sentence de jugement fût prononcée sur leurs hommes de guerre au désert de Paran, où ils méprisèrent la grâce de Dieu et durent, en conséquence, errer pendant quarante ans dans le désert (Nombres 14). Pendant ces quarante ans la circoncision fut négligée; c'est pourquoi Dieu, les considérant comme son peuple, maintenant qu'Il les a introduits dans la terre de promesse, ordonna à Josué de «circoncire de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois».

Dieu n'avait rien demandé aux Israélites, quant à la circoncision, aussi longtemps qu'ils furent «en chemin» dans le désert; mais quand Il les eut amenés dans le pays, alors («en ce temps-là») Il exigea la circoncision. Or d'où vient que Dieu ne requit pas la circoncision des enfants d'Israël, pendant qu'ils marchaient dans le désert? Le désert était la scène de leur défiance de Dieu. Pendant qu'ils y furent, ils doutaient de sa promesse de les amener dans sa terre et n'étaient, par conséquent, pas dans une position qui témoignât d'une entière séparation pour être à Lui, ce que signifiait la circoncision. Mais maintenant qu'ils étaient amenés par la fidélité de Dieu et, on peut le dire, presque malgré eux, dans le pays de promesse, et parce qu'ils étaient là, ne pouvant plus douter, Dieu pouvait réclamer d'eux la circoncision. La grâce les avait délivrés de l'incrédulité de leurs coeurs, la grâce les avait introduits dans le pays, et Dieu pouvait les appeler à une entière proximité de Lui, et en conséquence, à une entière séparation de toutes les autres nations.

Un esprit défiant est toujours dans l'ignorance du vrai caractère de Dieu et, par là même, il n'est pas moralement qualifié pour une séparation de tout en vue de Dieu; mais Dieu, nous ayant révélé, par sa grâce, que nous sommes dans les lieux célestes en Christ, attend et demande de nous une séparation en vue de Lui, correspondante à la liberté à laquelle Il nous a amenés. La grâce connue et réalisée est la seule vraie puissance, capable de produire la séparation du coeur pour être tout entier à Dieu.

«Voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, les hommes de guerre, étaient morts dans le désert, en chemin... Et Jéhovah avait

établi leurs fils à leur place. Ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin».

Une distinction est faite ici entre les hommes de guerre qui étaient sortis d'Egypte et ceux qui avaient grandi dans le désert. Les hommes de guerre sortis d'Egypte avaient été consumés dans le désert, parce qu'ils n'avaient pas obéi à la voix de l'Eternel, relativement à la terre promise (Nombres 14: 32, 33). Au désert de Paran, vers Kadès, ils refusèrent de croire à la promesse que Dieu leur avait faite de les amener dans le pays de Canaan; puis à ce péché d'incrédulité ils ajoutèrent celui de la propre volonté, en se décidant d'eux-mêmes, et malgré les avertissements de Moïse, à monter au pays de la promesse, dans l'énergie d'une chair rebelle. Dieu rejeta ces hommes de guerre et, à leur place, il en suscita d'autres dans le désert, qu'il éleva pour Lui par la discipline.

C'est par une longue et pénible expérience que les Israélites apprirent la mort de leurs hommes de guerre qui étaient sortis d'Egypte; — l'un après l'autre, pendant quarante dures années, ils déclinaient et moururent, jusqu'à ce que tous fussent consumés. Ainsi, c'est lentement, très lentement que la force et la vigueur, avec lesquelles nous sommes sortis du monde, diminuent et meurent en nous, à mesure que Dieu nous discipline, nous châtie et nous apprend ce que nous sommes. Cet enseignement ne se fait pas en un jour. C'est une expérience qui dure toute la vie et qui, dans un sens, embrasse les «quarante ans» de notre pèlerinage. Cet enseignement n'en est pas moins béni, car la même main qui consume suscite ce qui demeure à la place de ce qu'elle flétrit. Partout où Dieu discipline, c'est-à-dire dans le désert de ce monde, Dieu produit dans les siens de nouvelles capacités; à proportion que le *moi* diminue et meurt, la vie du Christ se manifeste. L'opération en est pénible, mais les résultats en sont bénis. Dieu, dans sa grâce, consume notre zèle charnel, afin que sa propre vertu demeure en nous.

La circoncision, pour Israël, était une ordonnance purement charnelle et, comme toutes les ordonnances, elle ne donnait aucune force, ni pour la communion avec Dieu, ni pour le combat avec ses ennemis. C'était un signe indiquant que les enfants d'Israël étaient la famille terrestre de Dieu, et un peuple séparé de tout le reste des hommes. La circoncision, faite sans mains, dont le chrétien est circoncis en Christ, est une séparation du monde pour être à Dieu. Dieu avait amené son peuple d'Israël dans sa propre terre, à Lui, et telle étant leur position devant Lui, il en résultait nécessairement que, pour les mettre en harmonie avec son propre caractère, Il exigeât d'eux cette condition. Il ne pouvait, sans se compromettre, tolérer que son peuple fût semblable au reste de l'humanité. «La sainteté sied à ta maison, ô Eternel! pour toute la durée des jours» (Psaumes 93: 5). C'est un principe de l'Ecriture, que plus sont intimes avec Lui-même les relations dans lesquelles Dieu introduit miséricordieusement son peuple, plus aussi devient obligatoire l'appel qu'Il lui adresse de se séparer de tout mal.

Dieu commence par conduire les Israélites, à travers le Jourdain, en Canaan, puis Il leur commande de se faire circoncire. De même qu'ils étaient, par le fleuve du Jourdain, séparés pour Dieu, de l'Egypte, du désert et de leurs anciens «hommes de guerre», de même le

chrétien, par la mort de Christ, est séparé pour Dieu, du monde et de sa vieille nature, soit dans l'incrédulité, soit dans l'énergie de celle-ci. Et parce que nous avons une nouvelle vie en Christ, il nous est enjoint, dans la puissance de cette vie, de nous tenir nous-mêmes pour morts (Romains 6: 11). Quant à la marche et au témoignage du croyant, voici l'ordre que suit la parole de Dieu: «Vous êtes ressuscités»; «vous êtes morts». «Vous êtes ressuscités»; c'est pourquoi «cherchez les choses qui sont en haut... pensez aux choses qui sont en haut». «Vous êtes morts»; «mortifiez donc». Vous êtes ressuscités; le Christ est votre vie; de là, la force pour l'énergie céleste. Vous êtes morts; le Christ est mort; de là, la puissance pour mourir au monde et au moi. Le chrétien est, aux yeux de Dieu, mort à tout ce à quoi le Christ mourut; notre vieil homme a été crucifié avec le Christ» (Romains 6: 6).

Mais, tout en ayant la vie divine, le chrétien a encore la chair en lui. Autrefois il marchait dans les convoitises de la chair; mais maintenant, étant mort avec le Christ, il est exhorté à dépouiller les péchés de la vieille nature, attendu que «vous avez dépouillé le vieil homme avec ses actions, et que vous avez revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Colossiens 3: 9, 10). La nature d'Adam est appelée le vieil homme, dont il est dit que le chrétien l'a «dépouillé». Ceux qui ne sont pas morts avec le Christ vivent dans la désobéissance envers Dieu, et sont appelés «les fils de la désobéissance» (Ephésiens 2: 2; Colossiens 3: 6). Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils sont les enfants de leur père Adam, l'homme désobéissant.

De même que Dieu avait ordonné aux Israélites, parce qu'ils avaient passé le Jourdain, d'être circoncis, vu que leurs voies d'indifférence dans le désert ne pouvaient plus être tolérées; ainsi le chrétien, parce qu'il est mort avec Christ au monde et à son vieux *moi*, est exhorté à mortifier ses membres, qui sont sur la terre, et ses voies mondaines ne lui sont plus permises. Cette mortification, c'est au fond le renoncement à soi-même par la puissance du Saint Esprit. Naturellement, l'homme aime le péché; il aime son propre chemin et sa propre volonté, qui sont l'essence du péché; mais celui qui vit en Christ est appelé à mourir à lui-même dans sa marche et sa conduite journalières. Le seul moyen de vivre pour Christ, c'est de mourir à soi-même.

Le Fils de Dieu, vu dans la gloire, tarit, d'un côté, toutes les sources de notre vieille nature, et, de l'autre, il donne de l'énergie à la vie nouvelle. Si donc le chrétien veut vivre en harmonie avec la mesure de grâce dans laquelle il est placé — comme rendu vivant dans un Christ ressuscité, il doit se rappeler qu'il est mort au monde avec le Christ. Impossible de se glorifier dans le fait d'être ressuscité avec le Christ, à moins que nous ne soyons morts avec Lui. Il n'y aurait point de place pour le chrétien dans les lieux célestes, si le Christ n'avait pas été cloué à la croix pour le péché. Jamais les fils d'Israël n'auraient pu demeurer dans les villes du pays de promesse, s'ils n'avaient pas traversé le Fleuve de la Mort.

Le système de doctrine chrétienne, qui ne se glorifie que dans «la vie cachée avec le Christ de Dieu» et qui ne traite pas le *moi* comme mort, n'est nullement pratique. Pour être saintement pratiques dans notre marche sur la terre, il faut que nous soyons comme des

hommes circoncis; c'est-à-dire, comme des hommes qui, étant morts au monde et à eux-mêmes par le Christ, mortifient leurs membres qui sont sur la terre.

Il ne suffisait nullement aux Israélites de savoir qu'ils avaient traversé le Jourdain, pour jouir des richesses de l'héritage; car tant que la circoncision n'était pas opérée ils ne mangeaient d'aucun des fruits de Canaan, et ils n'étaient pas appelés à combattre. De même, nous pouvons être assurés que, aussi longtemps que nous marchons selon la chair, et que nous nous complaisons à nous-mêmes, — il n'y aura pas pour nous de communion avec Dieu, nous ne pourrons pas nous nourrir du Christ; et, d'un autre côté, il n'y aura point de victoires dans le bon combat, à moins que le moi ne soit assujetti.

Les hommes ont toujours la tendance de donner une prééminence indue à quelque doctrine favorite, et les maux, résultant de cette erreur, se voient partout. Dans ces derniers temps, Dieu, dans sa grâce, a fait connaître à ses rachetés bien des vérités relatives à la vie en Christ et à la vocation céleste de l'Eglise; et Satan est activement occupé à essayer d'induire les enfants de Dieu à ne prendre que des portions ou qu'une face de ces vérités, afin qu'il puisse mettre de faux poids dans la balance et, ainsi, tourner la grâce de Dieu en dissolution.

Satan voudrait amener ou laisser les chrétiens, jeunes en la foi, dans l'atmosphère nuageuse d'une Canaan imaginaire, où il serait permis à la chair d'agir. Dans ce christianisme en l'air, il ne peut être question de la circoncision ou mortification de soi-même; on ne veut rien du résultat pratique d'être mort avec le Christ, qui vexe trop la volonté propre. Aussi n'y a-t-il là ni stabilité de l'âme, ni solide dévouement. Un tel croyant est comme l'insecte qui, n'ayant presque que des ailes et point de poids, est entraîné, par le premier orage, loin du jardin fleuri. Lorsque Dieu, par son Esprit, amène un tel homme à la conscience et à la claire intelligence de Sa présence, il s'ensuit une sainte et vigilante abnégation qui contrebalance et fait taire toutes les prétentions d'un christianisme de paroles.

Quelque dangereux et déplorable qu'il soit de laisser son imagination entraîner l'âme, l'effet de l'acceptation de la vérité par la seule intelligence l'est peut-être plus encore. Un chrétien qui ne reçoit la doctrine de la mort avec le Christ, et de la résurrection avec le Christ, que dans son entendement, passe de la lumière de la présence de Dieu dans des régions de froideur de mort. S'il pèche, son âme n'est pas travaillée au sujet de son péché; mais il se borne à dire: «Je suis mort». Il couvre ses mauvaises voies d'un manteau glacial de doctrine et parfois peut-être s'éloigne-t-il moralement de Dieu au point de dire que son caractère chrétien est de peu de conséquence en comparaison de sa position en Christ. Hélas! ce ne sont pas des portraits de fantaisie que nous faisons: nous avons vu les fruits délicats de la culture de Dieu rudement foulés aux pieds par des hommes de cet esprit. On se glorifiait de la doctrine, mais on ne tenait nul compte des oeuvres qui en découlaient. C'est vraiment une pauvre chose que de professer une doctrine seulement en parole; cela ne vaut guère mieux qu'un brillant clair de lune sur un morne paysage tout blanc de neige; ce qui ne réjouit pas le coeur et ne réveille aucun désir de demeurer sous son influence.

Si la circoncision, dans sa signification spirituelle, était dûment appréciée, de tels abus de la vérité de Dieu ne pourraient certes pas trouver place dans le coeur du croyant. Mortifier nos membres n'est pas un exercice agréable et facile. Dire: «Nous sommes morts», ce n'est pas mortifier; mortifier, c'est abjurer tous les désirs, les penchants et les goûts de notre vieille nature, et cela parce que «nous sommes morts». «Si par l'Esprit vous faites mourir [ou mortifiez] les actions du corps, vous vivrez» (Romains 8: 13).

Le simple fait de l'entrée des enfants d'Israël en Canaan ne les constituait pas en liberté devant Dieu. Ils avaient été introduits dans la terre de promesse par le passage du Jourdain; mais jusqu'à la circoncision ils ne furent pas déclarés libres de par Jéhovah «Et L'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (*roulement* et par conséquent *liberté*) jusqu'à ce jour». Dieu retire son peuple d'Egypte, Il le conduit, à travers le désert, dans le pays de promesse, Il leur ordonne d'être circoncis, après quoi Il déclare qu'Il les a rendus libres.

La liberté que Dieu donne à son peuple est l'oeuvre de Dieu et, par conséquent, elle est parfaite. Dieu l'approuve tout à fait et Il y prend plaisir. Le moyen, par lequel Il amène, pas à pas, son peuple à la jouissance de cette liberté, c'est la grâce. Si nous sommes les affranchis du Seigneur, c'est évidemment dans le pays de promesse que nous avons la liberté, car c'est seulement dans la plénitude de la faveur de Dieu que nous pouvons expérimenter qu'Il a roulé de dessus nous l'opprobre de notre servitude.

Or tout croyant en Christ est spirituellement au delà de la rivière de la mort, et assis dans les lieux célestes, «Tout le peuple a achevé de passer», car le Christ est ressuscité. Voici donc une question bien solennelle et propre à sonder le coeur jusqu'au fond, que tout croyant doit se poser à lui-même: Suis-je un des affranchis du Seigneur? Non seulement ressuscité avec le Christ et assis, en Christ, dans les lieux célestes, mais pratiquement délivré de l'amour du monde? Est-ce que la mort du Christ a sevré du monde mes affections, ou de même qu'Israël convoitait parfois la nourriture de l'Egypte, y a-t-il encore en moi des convoitises pour les attraits du monde? Dieu lui-même déclare que son peuple est libre; cette liberté était le résultat de son oeuvre, à Lui. Sa main miséricordieuse avait si bien tout opéré pour eux, que non seulement ils avaient traversé le Jourdain et étaient entrés dans le pays de Canaan, mais encore qu'ils s'étaient circoncis.

Guilgal est un centre et un foyer de force pour les Israélites durant tous les combats relatés dans le livre que nous étudions. C'est là qu'ils revenaient après chaque victoire et chaque défaite; c'est là qu'était le camp. De même nous avons besoin de retourner continuellement à notre Guilgal, soit à l'heure de l'affliction, soit aux jours de la prospérité. Si nous désirons marcher dans la fidélité envers le Seigneur, il faut que nous nous hâtions de revenir au lieu secret où se puise la force — à un saint jugement de soi-même dans la présence d'un Sauveur jadis crucifié et maintenant monté au ciel.

On ne saurait trop le répéter, c'est là un principe si profondément important, que Dieu exhorte ses rachetés à se dépouiller de tout le mal qui existe en eux. Il dit: «Vous êtes

morts, mortifiez donc vos membres». Dieu place la mort à notre vieille nature comme le point de départ, tandis que l'homme, dans ses enseignements religieux, exhorte ses semblables à faire mourir la vieille nature, afin qu'un jour ils puissent ainsi obtenir la vie; ce qui pousse les âmes dans le désespoir. De tels exacteurs sont plus impitoyables que ceux qui frappaient les esclaves, en Egypte, quand, la paille leur ayant été ôtée, ils alléguaient l'impossibilité où ils étaient de faire la même quantité de briques. Plus amer est le cri que font monter à Dieu plusieurs de ses bien-aimés: les uns martyrisant leurs corps dans le but de se délivrer de leurs convoitises; d'autres se torturant dans les pénitences; d'autres encore se levant avant le jour et ne se livrant au repos que fort tard: tous frappés par leurs tyrans spirituels et aiguillonnés, dans leurs tâches désespérées, par ces mots: «Vous êtes des paresseux, des paresseux». Ces pauvres chrétiens font de vains efforts pour détruire la vieille nature, ne sachant pas qu'ils ont été crucifiés avec le Christ et qu'ils sont morts; ils essaient de se mortifier par leur propre force, ignorant la puissance de l'Esprit qui habite en eux. «Si PAR L'ESPRIT vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». «La chair ne profite de rien» (Jean 6: 63).

En présence d'un enseignement aussi clair que celui des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, il y a lieu de s'étonner que ces esclaves spirituels puissent s'assujettir à une telle servitude. Si le croyant n'avait pas une nouvelle nature, il ne pourrait pas être exhorté à se tenir lui-même (c'est-à-dire sa vieille nature) pour mort. Quand le chrétien s'impose le joug d'ordonnances charnelles, il se soumet à un système religieux qui s'adresse à l'âme par les sens — ou par des choses qui flattent la vue, l'odorat, l'ouïe — ce qui évidemment ne vient pas de la foi ni de l'Esprit de Dieu. Si, par la mort du Christ, le chrétien en a fini avec les rudiments du monde, s'il est mort à ces éléments, devra-t-il, comme s'il était encore en vie dans ce monde, se soumettre à des ordonnances qui n'affectent que les sens de sa vieille nature: «Ne prends, ne goûte, ne touche pas?» Se détournera-t-il de sa Tête glorifiée dans le ciel, de laquelle procède toute nourriture spirituelle, vers ces faibles et misérables éléments, tels que des viandes, des breuvages, des jours de fête, des nouvelles lunes ou des sabbats? Qui induira le plus faible des affranchis du Seigneur à une humilité volontaire et partant fausse, et au culte des anges? Cette «apparence de sagesse» est selon les commandements et les traditions des hommes, et non pas selon le Christ.

Les sources de la vie du croyant sont en Dieu et non dans l'homme: cette vérité simple et pourtant bénie (bénie au delà de toute expression pour ceux qui connaissent, par expérience, quelque peu de la puissante action du péché au dedans d'eux), cette vérité est comme une forteresse pour le croyant. Il n'existe pas la moindre relation avec Dieu par les canaux de la vieille nature adamique. Quand Dieu les fit, ces canaux, ils étaient aimables et purs; et, tels qu'ils étaient dans l'origine, ils pouvaient servir aux rapports de l'homme avec Dieu. Mais quand Adam tomba, quand, dans son esprit de désobéissance et d'indépendance, il mangea du fruit défendu — les sources de sa nature furent corrompues et les canaux en furent brisés. Dieu n'a jamais purifié les sources, jamais réparé les canaux. Il les laisse en ruines. Maintenant, c'est du Christ dans le ciel, comme d'une fontaine qui

donne la vie, et par le Saint Esprit, comme canal, que le peuple de Dieu est nourri, soutenu et restauré sur la terre. L'eau du ciel désaltère et entretient la nouvelle nature qu'il a donnée à ses rachetés; elle ne communique rien à la vieille nature — elle n'a rien à faire avec elle. Ceux de nos lecteurs qui ont observé les puits creusés sur les pentes des collines d'Italie, lesquels sont alimentés par des sources éloignées, comprendront mieux ce que nous voulons dire. Là, pendant de longs mois d'été, la sécheresse flétrit les vallées, et pour remédier au manque de fruits, les paysans creusent des puits, sur les flancs des collines. Les puits reçoivent l'eau des montagnes élevées vers le ciel, des cimes desquelles la source intarissable répand ses ondes. Les eaux de la source, nous pouvons bien le dire, sont la vie des puits; et le milieu par lequel l'eau parvient dans les puits est un petit filet d'eau, bien humble en apparence, mais des plus importants. Ce filet arrive du haut des montagnes jusqu'aux puits, projetant de petits canaux dans son cours de haut en bas, et il apporte, avec une constance infaillible, les bienfaits de la source dans les puits inférieurs. Semblable à la source est notre Tête dans le ciel, et semblable au canal est l'Esprit de Dieu, qui rend témoignage du Christ et communique de sa plénitude à ses bien-aimés.

La Parole de Dieu enseigne cette doctrine, et l'expérience de tout enfant de Dieu en atteste la vérité. En appeler à cette expérience, c'est en appeler au témoignage que l'Esprit rend au Christ en chaque racheté. Or, que dit cette voix? Elle ne parle que du Christ qui est notre Vie, notre Source, notre Force. Rien du moi, ou provenant du moi, ou étant dans le moi, ne nous aide, en aucune mesure, à connaître, à aimer Jésus Christ, ou à jouir de Lui; mais, au contraire, c'est quand le moi est perdu de vue, tenu pour mort et oublié, que l'amour de Dieu et la puissance de Dieu remplissent le vase de terre. «C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui adorons Dieu dans l'Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3).

De quoi Dieu veut-il que ses enfants fassent usage pour leur mortification propre? C'est, nous le croyons, de la croix de Christ. Etant ressuscités avec Lui, nous avons le privilège de pouvoir user du fait de sa mort, comme d'un instrument de séparation d'avec tout ce qui est du *moi*, de la chair et du monde. La croix a prouvé que notre vieil homme — le moi est judiciairement mort aux yeux de Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (Galates 2: 20). Quand, par la grâce de Dieu, le croyant réalise qu'il est mort avec Christ, il n'y a plus moyen d'excuser l'inclination du vieil homme à transgresser la volonté de Dieu; il n'y a plus moyen de pallier les oeuvres de la chair ou les actes de péché. Et tant qu'il marche avec Dieu dans la puissance de la vie de Celui qui l'a aimé et qui s'est donné lui-même pour nous, il peut, par grâce, combattre, en pratique, les penchants de la chair et les surmonter. L'affection de la chair est toujours inimitié contre Dieu. Le monde qui haïssait le Fils de Dieu est toujours le même monde. Sa religion, ses conducteurs, son peuple, les uns comme les autres, sont opposés à Christ. Mais est-ce que la puissance de la croix a fait défaut dans les coeurs et dans la vie de ceux qui sont morts au monde et vivants à Dieu?

C'est une vanité que de dire: «Nous sommes ressuscités avec le Christ, et assis en Lui dans les lieux célestes,» si nous marchons ici-bas comme des hommes de la terre. «Vous êtes morts;... mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre».

7. Communion avec Dieu

«Les enfants d'Israël campèrent à Guilgal, et ils célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Josué 5: 10).

Précisément quarante ans avant le campement des fils d'Israël à Guilgal, ils étaient de pauvres esclaves, opprimés dans la maison de servitude, et Dieu avait déterminé leur entrée en Canaan, de telle manière que la première fête qu'ils y célébrèrent était le mémorial de leur délivrance.

La pâque et la fête de pâque étaient distinctes; l'une était la délivrance elle-même, l'autre le mémorial de la délivrance. Dans la première, les Israélites étaient occupés de leur fuite hors de l'Égypte; dans l'autre, ils méditaient sur les moyens par lesquels Dieu les avait fait sortir.

Maintenant, ils se réjouissaient devant Dieu, comme ils n'avaient pas pu le faire auparavant, parce que, étant en Canaan, ils n'ont plus, comme en Égypte, à craindre l'ange destructeur. De même, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui sont passés de la mort à la vie, il n'y a maintenant aucune condamnation. Notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. Faisons donc la fête; méditons avec des cœurs reconnaissants sur notre rançon, et sur l'amour jusqu'à la mort de notre Sauveur. Dieu a donné du repos à notre conscience, et il aime à voir nos affections constamment en exercice. Plus nous contemplerons le sacrifice de Christ, et plus nos cœurs jouiront de la communion avec Dieu le Père.

Si nous n'étions pas passés de la mort à la vie, nous ne pourrions pas nous souvenir de la mort du Seigneur Jésus, et plus nous connaissons la vie éternelle en Christ, plus aussi nous attachons de valeur à la mort de Christ.

C'était un témoignage aux yeux de Dieu, quand son peuple racheté, qu'Il avait introduit dans sa terre, célébrait la fête de pâque: «Et ceci te sera un signe sur ta main, et un mémorial entre tes yeux» (Exode 13: 5-10). De même, Dieu est glorifié dans le souvenir de la mort de Christ par ses rachetés, qui sont assis en lui dans les lieux célestes.

Israël, campant à Guilgal, la place de la liberté parfaite, Dieu dressa cette table pour eux en présence de leurs ennemis — «dans les plaines de Jéricho».

Mais ce n'était pas tout: «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays;... et les fils d'Israël n'eurent plus de manne; et ils mangèrent du produit de la terre de Canaan cette année-là» (Josué 5: 11, 12). Tant qu'on n'était pas entré dans le pays, on ne pouvait pas manger du blé de la précédente récolte. Ce blé du pays représente le Seigneur Jésus ressuscité d'entre les morts. Ressuscités avec lui, nous sommes entrés en lui dans les lieux célestes, et il est la force de nos âmes. Si nous désirons croître dans l'appréciation de notre

héritage céleste, cela ne peut avoir lieu que dans la communion avec le Sauveur monté au ciel. Il est notre céleste objet, et c'est uniquement dans l'intimité avec lui par la grâce et la puissance de l'Esprit, que nous pouvons, en quelque mesure, apprécier les richesses des «choses d'en haut».

Les besoins journaliers du croyant le poussent vers le Seigneur Jésus, qui fut jadis humilié et rejeté ici-bas. Pour recevoir une grâce appropriée aux difficultés de chaque jour, il faut nous adresser à Jésus qui a lui-même passé par le désert, comme à Celui qui peut nous secourir et nous fortifier, et ainsi nous apprenons à le connaître comme «le pain du ciel», comme la Manne.

Quant à son corps mortel, le croyant est dans le désert; mais «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; et tout ce qu'il nous faut pour cette vie se trouve dans la personne de Christ. Nous avons besoin de connaître le Christ, soit comme la Manne, soit comme le vieux Blé du pays.

Le pain sans levain est intimement lié à cette fête. «Il ne se verra point chez toi de pain levé, il ne se verra point chez toi de levain, dans toutes tes limites» (Exode 13: 7). «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du précédent blé du pays, des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour-là». Il est impossible à un chrétien de réaliser la présence de Christ, de se nourrir de Lui, si, en même temps, le mal est doux à sa bouche, et s'il le cache sous sa langue (Job 20: 12). Quand nous avons communion avec Christ, cela aussi se fait voir «le même jour». C'est pourquoi faisons la fête «avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 8).

Dès ce moment, le pays de Canaan fournit la nourriture à Israël», ils mangèrent du crû de la terre de Canaan cette année-là». Mais remarquez l'ordre divin: premièrement, l'ancien blé, ensuite le crû de la terre: Christ, d'abord, puis la jouissance des choses célestes.

Parmi les lecteurs de ces lignes, en est-il quelqu'un qui soit indifférent aux bénédictions célestes, et sans goût pour les choses du ciel? Il n'aurait pas encore goûté que le Seigneur est bon; il se contenterait encore du monde. «L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel» (Proverbes 27: 7); et de même le cœur du mondain se détourne de Christ.

Les fêtes d'Israël se célébraient annuellement, ce n'étaient que de pâles ombres de l'éternelle substance. Nos fêtes sont éternelles. Notre pâque est une «fête à l'Eternel» à perpétuité; le blé céleste de notre céleste pays nourrit éternellement.

8. Victoire

«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours» (Hébreux 11: 30).

Dieu avait accompli bien des faits en faveur des Israélites, avant de pouvoir les employer comme son armée: ainsi, entre les plus récents, le passage du Jourdain — la circoncision et Guilgal — la pâque et le vieux blé du pays — ont successivement témoigné

de cette vérité. Maintenant le peuple sort pour faire la guerre. Tout le pays leur était donné, mais à la condition expresse de le conquérir pied à pied; c'est pourquoi leur responsabilité d'entrer dans la plénitude de la bénédiction ne pouvait cesser tant que n'avaient pas été subjugués, en Canaan, tous les ennemis, tous les géants, toutes les villes fortifiées. Ce n'est que quand tout cela serait fait qu'ils pourraient se reposer.

Josué, restauré par les fêtes de la pâque et des premiers fruits, s'approche de Jéricho: alors il voit le Chef de l'armée de l'Eternel, avec «son épée nue en la main». Josué se prosterne pour l'adorer; puis il apprend de Lui que la ville, son peuple et son roi sont livrés entre les mains d'Israël; il apprend aussi de quelles armes il doit faire usage dans cette guerre.

Remarquez que le verset 1 du chapitre 6 est une parenthèse qui coupe en deux les paroles du Chef de l'armée de l'Eternel, et qui a pour but de signaler l'esprit de rigueur et de défiance qui animait les habitants de Jéricho. Elle «était fermée et barricadée... personne ne sortait, et personne n'entrait». «Ils n'ont pas cru» (Hébreux 11: 31). Hélas! c'est là un tableau trop fidèle de l'esprit qui dirige aujourd'hui le monde. Est-ce que, oui ou non, nous suivons la marche de la foi, quelque méprisable qu'elle paraisse aux yeux des hommes du monde? Sommes-nous et nous tenons-nous dans la troupe méprisée de ceux qui sonnent des cors de bélier, ou sommes-nous avec les moqueurs sur les hautes murailles de la cité de destruction?

En figure, Jéricho est le monde. L'Egypte est aussi une figure du monde, considéré comme «la maison de servitude», de laquelle Dieu délivre et retire le pécheur par le sang de l'Agneau. Jéricho est le monde envisagé comme ville destinée à la perdition, et que le croyant, comme soldat du Christ et dans la puissance de la résurrection du Christ, vient conquérir.

Le Seigneur avait promis la victoire à Israël, dont les armes de guerre consistaient en la foi. «Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent». La foi s'approprie la force de Celui à qui tout est possible, et ainsi «toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23). Si les villes sont «fortifiées jusqu'au ciel» (Deutéronome 1: 28), Dieu siège sur le trône des cieux. Si les adversaires du croyant sont «les dominateurs des ténèbres de ce siècle» (Ephésiens 6: 12), le Seigneur de tous et de tout est sa force. Aussi, quels que soient les ennemis, comme ils sont moins que rien devant le Dieu tout-puissant, le soldat du Christ, s'appuyant sur le Seigneur, s'avance contre eux avec une parfaite assurance. «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). La main de Dieu n'est point raccourcie, et Il exauce les prières en faveur de son peuple, aujourd'hui encore avec autant de puissance que lorsque, en réponse à la foi d'Israël, les murailles de Jéricho s'écroulèrent; ceux qui comptent sur Lui pour toutes choses éprouvent, par leurs fréquentes victoires, combien il est agréable à Dieu de voir ses enfants mettre en Lui toute leur confiance. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (1 Jean 4: 4).

Josué donne des ordres pour un jour seulement, quoique l'Eternel eût assigné sept jours à l'oeuvre de la foi d'Israël. Le premier jour il dit: «Faites le tour de la ville... une fois», et ainsi leurs pensées devaient être occupées de la victoire finale promise par Jéhovah, et non pas de leur propre marche de ce jour. Laissons les résultats à Dieu. Si nos esprits sont préoccupés des résultats actuels de l'oeuvre que Dieu nous a donnée à faire, la foi n'est guère en exercice. L'apogée, pour le croyant de l'oeuvre de foi, le but auquel nous devrions toujours regarder, c'est la victoire finale, — l'apparition du Seigneur.

Les Israélites eurent à apprendre la patience dans leur oeuvre de foi; car ils devaient marcher sept jours autour de Jéricho — et sept fois de suite le septième jour. S'ils n'avaient pas marché patiemment jusqu'au bout, les murs de Jéricho ne seraient point tombés. De même dans le chemin de l'obéissance chrétienne, il est, pour le soldat du Christ, une septuple ou parfaite épreuve de la foi. Le Seigneur fait souvent passer les siens par la discipline de l'attente, comme Il le faisait avec Israël, afin de produire ou de manifester en eux les qualités d'un bon soldat. «L'épreuve de votre foi produit la patience» (Jacques 1: 3).

Outre la foi inébranlable, et la patience, il y avait chez les fils d'Israël de la diligence. «Josué se leva de bon matin», et, le septième jour, «ils se levèrent dès le matin à l'aube du jour». Une foi sincère, tout en se reposant calmement sur Dieu, n'est jamais oisive. Plus est grande la foi du soldat du Christ, plus aussi il se mettra avec une énergique vigueur à l'oeuvre de son Chef. Mais prenons garde à l'ordre divin: la foi premièrement, l'énergie ensuite. Hélas! cet ordre est trop fréquemment renversé; dans le cas d'une telle énergie, c'est le moi qui est la source de la force, et Dieu est laissé de côté. La foi lie nos âmes à Dieu, et il faut que nous soyons en communion avec Lui pour que la foi puisse agir. C'est de Dieu qu'elle tire toute sa force. Elle est un principe actif et vigoureux, tant qu'elle ne perd pas de vue son objet et, pourtant, en même temps, elle est patiente.

En obéissant à cette parole de Josué: «Vous ne pousserez aucun cri, vous ne ferez pas entendre votre voix, et il ne sortira pas une parole de votre bouche, jusqu'au jour où je vous dirai: Poussez des cris; alors vous pousserez des cris», les Israélites marchèrent en faisant le tour de Jéricho, et cet acte exprimait l'obéissance de leurs coeurs. De même, les pensées de Dieu devraient se lire aujourd'hui dans les vies de ses rachetés. Une vie chrétienne est plus persuasive que des sermons et des livres; et tous, soit jeunes enfants soit pères en Christ, ont part à ce témoignage. Que nul ne dise qu'il est trop faible pour cela, mais qu'il reçoive instruction de l'armée d'Israël, où non seulement les «hommes de guerre», mais aussi l'arrière garde — étaient tenus de faire le tour de la ville.

Le résultat certain de la foi en Dieu, c'est la victoire. En sonnant continuellement, les trompettes proclamaient, en quelque sorte, la victoire des Israélites ou leur triomphe prochain. Le jour du jubilé, il est vrai, ne revint que bien des années après la ruine de Jéricho; mais les trompettes employées dans cette occasion-ci avaient aussi leur haute signification, c'était comme l'écho de la foi triomphante en face de la cité arrogante de Jéricho.

Le soldat du Christ a, lui aussi maintenant, un chant de victoire — anticipatif de son jubilé — et le Seigneur en haut aime à l'entendre résonner. Nous ne devrions pas rester en arrière des éminents hommes de foi des temps passés, car nous savons que tout ce qui s'oppose à Christ, — tout ce qui s'élève contre Christ pour le repousser, toute la puissance du prince et dieu de ce monde — et toutes choses doivent être soumis à notre Seigneur. Si nous savions, comme Israël, porter, pour ainsi dire, nos chants et nos louanges sur nos fronts; si nous disions à nos coeurs — «Croyez en l'Eternel, votre Dieu, et vous serez affermis» (2 Chroniques 20: 20), nous aurions plus de sujets de nous réjouir de victoires remportées. La simple confiance dans le Seigneur commence et termine la lutte avec des actions de grâces; si nous réalisons que Christ est avec nous, comme Israël portait l'arche en tête de l'armée, il doit y avoir louanges. Plût à Dieu que l'armée du Seigneur présentât de nos jours une aussi glorieuse unité de foi, de patience, de diligence, d'obéissance et de triomphe, que le faisait le peuple d'Israël en faisant le tour de Jéricho! Plût à Dieu que tout croyant, en vue du jour qui s'approche, obéît au commandement de son Chef, et montât, que le chemin fût rude ou facile, «chacun devant soi».

Puissions-nous aussi ne jamais oublier que ce monde est la cité de destruction et, en nous le rappelant, que nous prêtions une sérieuse attention au solennel avertissement, contenu dans la malédiction prononcée par Josué sur celui qui rebâtirait Jéricho!

9. Défaite

Profondes et poignantes furent les leçons données à Israël par la défaite devant Aï, où le coeur du peuple, naguère fort par la foi, se fondit et devint comme de l'eau, où les cris de victoire firent place aux lamentations.

Au premier verset du chapitre 7, le doigt de Dieu montre la source cachée d'où sort l'affliction. Le mal commence au dedans, les oeuvres le manifestent au dehors. «Le coeur abusé le fait égarer» (Esaïe 44: 20). Le croyant qui décline est semblable au noble chêne qui, dans un état de déchéance, conserve l'apparence extérieure de la vie et de la vigueur, longtemps après que sa force est disparue.

C'est seulement dans la lumière que nous pouvons avoir communion avec Dieu. Si les Israélites eussent marché dans la lumière, ils auraient consulté le Seigneur avant la bataille, et se seraient ainsi épargné bien des souffrances. Les fils d'Israël jugèrent par la vue des yeux: «Ils montèrent et explorèrent le pays»; enflés par leur victoire, ils comptèrent sur leurs propres forces, au lieu de se confier en Jéhovah. «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là, car ils sont peu nombreux». Aussi, quand vint la défaite, le désespoir qui les saisit mit au dehors l'état réel de leur coeurs. Les circonstances manifestent toujours ce qui est dans l'homme en montrant sa vraie condition. Lorsqu'une chute grave surprend le croyant qui se confie en lui-même, le désespoir peut aisément s'emparer de lui.

Josué en vient presque à blâmer Dieu de la déroute d'Israël. Dans son amertume il crie: «Hélas! Seigneur Eternel, pourquoi donc as-tu fait passer le Jourdain à ce peuple, pour nous

livrer en la main des Amoréens, et pour nous faire périr?» Le désespoir provient de l'éloignement de Dieu. Josué voyait déjà Israël comme entièrement retranché, et il va jusqu'à dire: «Et que feras-tu pour ton grand nom?» Or, de fait, c'était la question même à laquelle la défaite et les hommes tués sur lesquels il pleurait avaient déjà répondu; et Dieu lui fait connaître qu'Israël a péché, et que Son Nom doit être, coûte que coûte, purifié de toute association avec le mal. Les Israélites avaient pris de l'interdit: ils l'avaient volé, et même ils l'avaient caché.

Quand les serviteurs de Dieu se mettent volontairement en contact avec le mal — quand ils dérobent ce que Dieu a destiné au feu, il y a en eux de la fraude et de la dissimulation. Or, comme «Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres» ([1 Jean 1: 5](#)), il doit juger de tels serviteurs, soit à cause de «l'interdit», soit parce qu'ils «ne marchent pas honnêtement et comme des enfants du jour». Est-ce que des enfants de Dieu dont les péchés sont expiés par le sang de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, peuvent cacher le mal au milieu d'eux, quand Israël, qui s'approchait du Seigneur par le sang des veaux et des boucs, lequel ne pouvait jamais ôter les péchés, était séparé de Lui à cause de l'interdit qui était parmi leurs bagages?

«Sanctifiez-vous».

«Il y a de l'interdit au milieu de toi, ô Israël! tu ne pourras pas subsister devant les ennemis, jusqu'à ce que vous ayez ôté l'interdit du milieu de vous».

Josué s'empressa d'obéir, «il se leva le matin de bonne heure», et conformément à la parole de Dieu., il se mit à faire une enquête pour découvrir le mal. Dieu le lui fit trouver, ce qui réveilla chez le peuple une vive sollicitude pour la gloire du grand nom de Jéhovah. Ils coururent, ils prirent les objets cachés, ils les apportèrent à Josué et à tous les fils d'Israël, et ils les déployèrent devant la face de l'Eternel. Aucun détail du honteux péché qui avait été commis ne demeura caché, car la question pour le peuple était celle-ci: Acan ou Jéhovah. On n'avait point fait de quartier à Jéricho, comment aurait-on pu épargner l'Israélite qui avait introduit l'interdit de Jéricho dans le camp du Seigneur? Comme tout Israël était solidaire du déshonneur fait au nom de l'Eternel, tout Israël se réunit pour se purifier de cette souillure: «Tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierre et ils les brûlèrent au feu».

Ils élevèrent sur le transgresseur un grand monceau de pierres, car ils ne voulaient pas que le souvenir de l'amère leçon qui leur avait été donnée s'effaçât de leurs esprits. Aussi «l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère; c'est pourquoi on appelle ce lieu-là la Vallée d'Acor (*du trouble*) jusqu'à ce jour».

Cette vallée d'Acor devint a une porte d'espérance» pour Israël (Osée 2: 15) et, béni soit le Dieu de toute grâce, les vallées de trouble sont toujours des portes d'espérance pour le chrétien au coeur brisé et repentant, car «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). La

tristesse selon Dieu est toujours salutaire à l'âme. Pleurer sur le mal et le rejeter, c'est le moyen de recouvrer la bénédiction et d'obtenir de nouvelles victoires.

L'interdit lui-même a son instruction pour nous. Le beau manteau venait de Sinhar, la plaine sur laquelle fut construite Babel. Les hommes d'alors, s'éloignant de la lumière, partirent de l'orient, et après avoir quitté leurs lieux élevés — les montagnes où l'arche s'était arrêtée, ils trouvèrent une campagne au pays de Sinhar, où ils s'unirent de coeur et de main dans l'intention de s'acquérir de la réputation en se rendant indépendants de Dieu. C'est là ce qui devint Babel ou Confusion. Hélas! de nos jours les vêtements de l'apostasie sont non seulement cachés dans les tentes des croyants, mais ils sont portés au grand jour. Et quant à l'argent et à l'or, ils sont toujours pour les enfants de Dieu, un déplorable piège qui les transperce de beaucoup de douleurs.

Israël était maintenant rétabli dans toute la faveur de Dieu, qui leur rappelle les anciennes promesses et qui, dans son immuable fidélité, adresse de nouveau cet encouragement à Josué: «Ne crains point, et ne t'effraie de rien». C'est ainsi que le Seigneur amène nos âmes restaurées à la fontaine de sa grâce, et rafraîchit nos coeurs par son amour toujours le même. Mais parce que les fils d'Israël avaient été lâches et avaient dit: «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là», l'Eternel leur ordonne maintenant de se mettre tous en marche: «Prends avec toi tout le peuple propre à la guerre»; et comme ils s'étaient confiés en leur propre force, ils ont maintenant à subir l'humiliation d'une fuite simulée afin de remporter la victoire.

Il est bon de marcher tranquillement après une chute, car bien que Dieu nous pardonne l'iniquité de notre péché après que nous en avons fait la confession, il n'en imprime pas moins profondément en nous le sentiment de nos mauvaises voies.

Il y a un encouragement à recevoir aussi en considérant la manière dont le roi d'Aï sortit contre les Israélites restaurés. Il n'aperçut aucune différence en eux, et se précipita plein d'assurance au-devant de son jugement. Les voies de Dieu avec les siens déjouèrent les calculs de leurs ennemis, qui ne voient qu'un combat d'homme contre homme, et laissent Dieu complètement en dehors de leurs combinaisons.

La clef pour l'entière victoire se trouve dans la persévérance de Josué à obéir aux commandements de l'Eternel: «Josué ne retira point sa main, laquelle il avait élevée en haut avec l'étendard, avant qu'on n'eût entièrement défait, à la façon de l'interdit, tous les habitants de Aï». Il nous faut un coeur bien décidé et un esprit de dépendance du Seigneur. Un homme de foi, bien cordialement dévoué, ne peut jamais être satisfait tant que le nom du Seigneur n'est pas glorifié et triomphant. C'est un pauvre soldat du Christ que celui qui, ayant une fois, à l'ordre de son Chef, étendu sa main, la retire en arrière avant que l'objet qu'il avait en vue soit pleinement atteint.

10. La Parole de Dieu

La discipline, subie par les Israélites, produisit des fruits paisibles de justice: ils montrèrent du zèle à obéir à la Parole de Dieu. C'est ce que l'on voit dans l'ordre donné par Josué (8: 29) d'enterrer le cadavre du roi d'Aï avant le coucher du soleil, de peur qu'en le laissant sur le bois, la terre ne fût souillée (Deutéronome 21: 23). Mais, en outre, ils se rendent maintenant sur les montagnes d'Ebal et de Guérizim, où Josué bâtit un autel de pierres sur lesquelles il écrit un double de la Loi.

Le Seigneur, par le moyen de Moïse, avait commandé aux fils d'Israël de dresser ces pierres à leur entrée en Canaan (Deutéronome 27: 2-4); il avait indiqué d'avance, dans le chapitre que nous venons de citer, ces montagnes sur lesquelles ils devaient prononcer les bénédictions et les malédictions, en rapport avec leur obéissance ou leur désobéissance à sa Parole, et leur avait fait connaître, qu'en affichant ainsi les paroles de sa Loi, ils se plaçaient sous son autorité et devenaient pour Lui un peuple de bonne volonté (voir Deutéronome 11: 29; 27: 9, 10).

La foi en Josué s'affirme en consacrant le premier autel, élevé par les Israélites en Canaan, à «l'Eternel, le Dieu d'Israël». Cet autel fut construit de pierres intactes, non souillées par des instruments de fer, et qu'aucune main d'homme n'avait taillées. Il servit à offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérité; il n'est pas fait mention de sacrifices pour le péché à faire sur cet autel. Ceux qu'on devait y offrir impliquaient donc que les enfants d'Israël écoutaient la Parole de Dieu comme des adorateurs en communion avec Lui. L'autel fut bâti sur le mont Ebal, où furent prononcés les «Amen», répondant aux malédictions sur les transgressions de la loi.

Ils élevèrent aussi de grandes pierres sur la montagne, les enduisirent de chaux et y écrivirent les paroles de la loi (Deutéronome 27: 1, 2). Après quoi les Lévites, entourant l'arche dans la vallée entre les deux collines, Josué lut toutes les paroles de la loi, toutes les tribus d'Israël écoutant sur la pente des monts (Josué 8: 33). Les anciens d'Israël, ses officiers et ses juges «les étrangers ainsi que les Israélites de naissance»; le petit enfant, le guerrier, hommes, femmes et enfants: tous étaient là. Toute cette immense multitude était réunie, afin que, par de solennels «Amen» prononcés devant Dieu, ils se soumissent à sa Parole et à la responsabilité de l'observer.

Quelle leçon nous donne cette foule assemblée, manifestant ainsi son respect obéissant pour la Parole de Dieu. Hélas! la Parole de Dieu est trop peu révérée, trop peu observée par son peuple de nos jours. On se permet d'y associer des idées purement humaines; elle n'est pas toujours l'autorité finale à laquelle on en appelle, ni la force et la nourriture des enfants de Dieu. Leurs «Amen» ne s'élèvent pas toujours de leurs coeurs vers le ciel, quand ils lisent ou entendent les préceptes qu'elle leur adresse.

Les malédictions étaient lues à haute voix par les Lévites, et à mesure que chaque malédiction contre la désobéissance résonnait aux oreilles d'Israël, les centaines de milliers réunis sur le mont Ebal répondaient par d'unanimes «Amen». Douze fois ils dirent «Amen»

aux douze malédictions proférées, et la douzième: «Maudit soit celui qui ne persévère pas dans les paroles de cette loi pour les faire» (Deutéronome 27: 25), comprenait toutes les négligences et les transgressions possibles. Les bénédictions furent lues aussi (Josué 8: 33, 34); mais est-ce qu'alors les «Amen» retentissaient du mont Guérizim? L'écriture n'en dit rien. Elle ne nous rapporte pas un seul «Ainsi soit-il», en réponse aux bénédictions obtenues par l'obéissance de l'homme déchu (lisez Deutéronome 27). Il est bien juste que l'homme acquiesce à «tous les jugements» (Exode 24: 3) de la loi de Dieu; mais tous ceux qui sont et qui demeurent sous la loi, ou sur le principe des oeuvres de loi, sont et demeurent sous la malédiction de la loi (Galates 3: 10).

La position du chrétien présente un frappant contraste avec celle d'Israël dans cette scène. Par sa mort, Christ a affranchi ses rachetés, car, en Lui, ils sont morts à la loi. Sa croix les a délivrés de la puissance et de la domination de la loi, car la loi n'adresse pas ses prescriptions à des hommes qui sont morts: «Mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ» (Romains 7: 4).

L'alliance, écrite sur la chaux, couvrait des pierres. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'apôtre Paul disait: «Ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître» (Hébreux 8: 13); mais l'alliance de grâce est immuable et éternelle.

«Si cette première alliance avait été irréprochable, il n'eût jamais été cherché de lieu pour une seconde» (Hébreux 8: 7). Mais celle de la grâce est parfaite devant Dieu. Le Seigneur Jésus en est le médiateur, et c'est son précieux sang qui l'a confirmée.

Nos bénédictions ne sont pas confiées à notre propre garde; mais elles sont sous la sûre et éternelle garde de Dieu notre Père lui-même, qui nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles «en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Ce n'est donc pas sur un Ebal — une montagne de malédiction — que s'élève, comme celui d'Israël, notre autel d'actions de grâces et de culte, car «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (Galates 3: 13).

Mais le contraste s'applique à notre responsabilité aussi bien qu'à nos bénédictions. Dieu requiert de ses serviteurs une sainteté en rapport avec les révélations qu'Il leur donne: ainsi, la mesure de sainteté pour Israël était la loi; la mesure pour le chrétien, c'est Christ; attendu que, nos bénédictions étant plus grandes que celles d'Israël, il en est de même de notre responsabilité.

Le chrétien est bien-aimé selon la souveraine grâce et il est exhorté à obéir à la vérité parce qu'il est ainsi bien-aimé, non pas de peur que, par sa désobéissance, il ne perde la grâce qui lui est témoignée (comp. Romains 12: 1, 2, avec Deutéronome 11: 26-28). Ceux qui se disent chrétiens sont, de leur propre aveu, sous l'autorité du Seigneur Jésus, et leur responsabilité est de marcher comme Il a marché. «Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit, lui-même aussi, marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2: 6). Un tel homme se soumet aux préceptes de la Parole, car le chrétien, qui n'obéit pas à la Parole de Dieu, dément son christianisme. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est un

menteur, et la vérité n'est pas en lui» (1 Jean 2: 4). Le «service raisonnable» de ceux qui ont été amenés à la plénitude de la bénédiction de Dieu, c'est de livrer leurs corps «en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu». Précisément parce que leurs péchés sont pardonnés pour l'amour de son nom, il leur convient de rechercher et de faire tout ce qui est agréable aux yeux de Dieu. «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5: 3).

11. Alliance

«Et il arriva qu'en apprenant ces choses, tous les rois qui étaient de l'autre côté du Jourdain, sur la montagne et dans le bas pays et sur tout le littoral de la grande mer... s'unirent ensemble pour faire la guerre à Josué et à Israël, d'un commun accord» (Josué 9: 1, 2).

Les nouvelles de l'arrivée des fils d'Israël et de leur formelle prise de possession du pays à Ébal et Guérizim ravivèrent probablement l'antagonisme de leurs ennemis. Nous savons bien, nous aussi, combien l'inimitié du monde est excitée quand les enfants de Dieu affirment l'autorité de sa Parole, et le droit qu'ils ont à toutes ses promesses.

Quand l'opposition de nos ennemis spirituels s'élève contre nous, elle nous rejette sur le Seigneur pour trouver de la force, et cela nous est bon; mais s'ils nous abordent, déguisés en anges de lumière, et avec l'Écriture à la bouche, nous sommes en grand danger d'être trompés. C'est là ce qui arriva aux Israélites dans leurs transactions avec les habitants de Gabaon qui, ayant appris la destruction de Jéricho et d'Aï, «agirent avec ruse». Ils faisaient partie des nations ennemies qui combattaient contre Israël, mais ils prennent pour arme la fourberie au lieu d'une hostilité ouverte.

Les ambassadeurs gabaonites s'introduisent avec de douces et humbles paroles et des flatteries religieuses; ils font compliment à Israël de la renommée de son Dieu. Il est bien difficile de surmonter une semblable tentation, et tout naturellement ce genre d'honneur est agréable à l'homme. Les principaux du peuple auraient dû immédiatement recourir à l'Éternel, et chercher ses directions; mais ils commencent par parlementer avec le mal, ce qui ouvre toujours la porte à l'affliction, car quand Satan a réussi à se faire écouter par des serviteurs de Dieu, il a gagné beaucoup de terrain. Eve n'en fit que trop l'expérience, et, après elle, tous ses enfants déçus l'ont faite à leur tour. Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» ([Jacques 4: 7](#)). Les ambassadeurs, en ne parlant que des victoires remportées par Israël de l'autre côté du Jourdain, éludaient l'application de la parole de Dieu à eux-mêmes, sans pourtant en dénier ouvertement l'autorité. Ils faisaient usage de la vérité uniquement pour arriver à leur propre but; ils ne disaient qu'une partie de la vérité, qu'ils mettaient en avant pour cacher le mensonge qu'ils faisaient en assurant qu'ils venaient d'une contrée fort éloignée. C'est de cette manière que Satan emploie la parole de Dieu, et ses serviteurs savent bien revêtir les apparences de la dévotion et se servir au besoin du langage religieux; mais aucun d'eux ne se soumet à l'autorité de la parole divine, ni n'expose toute la vérité.

Comme preuves à l'appui de leur dire, les Gabaonites présentaient du pain moisi, des outres à vin crevassées et vides, de vieux sacs, des vêtements usés, et des souliers vieux et rapiécés à leurs pieds. C'étaient leurs moyens de déception: ces objets tout détériorés n'étaient que les signes caractéristiques de faux ambassadeurs.

Le vrai but des Gabaonites était d'obtenir une alliance avec les fils d'Israël: «Traitez maintenant alliance avec nous». Grande était la tentation; Israël était en pays ennemi; une alliance semblait lui donner de la force, et c'était un soulagement de rencontrer des amis là où l'on n'était entouré que d'adversaires: mais une alliance, dans la position où se trouvait Israël, c'eût été se confier dans un secours humain; ce qui était plus dangereux que l'opposition de toutes les forces réunies des puissances du pays. Aussi longtemps que les Israélites avaient résolument combattu contre les armées ennemies, ils en avaient triomphé; mais l'introduction de l'ennemi dans leur camp était le commencement de l'action d'un levain qui, avec, le temps, corrompait le peuple tout entier.

Satan s'efforce de faire former des alliances entre les enfants de Dieu et le monde, tout aussi bien qu'il cherche à les renverser par une opposition décidée. De nos jours, par exemple, il y a moins d'opposition ouverte, et l'on voit bien que le principal piège de l'Ennemi, ce sont les associations avec les infidèles, par lesquelles il n'a eu que trop de succès sur plusieurs, en les abusant et leur faisant quitter leur position d'intégrité et de vigilante dépendance du Seigneur pour le sable mouvant, où ils se sont placés, ou pour le borbier fangeux où ils enfoncent. Que tout chrétien, qui a à coeur la gloire du saint Nom de son Maître, considère ce qui se passe autour de lui et se demande: Où est l'église? où est le monde? N'y a-t-il pas maintenant une alliance entre eux? puis qu'il médite sur Jacques 4: 4.

En abordant le peuple d'Israël, les Gabaonites se trouvent dans un lieu saint. Le camp des Israélites avait été purifié par la discipline, parce que Dieu était là, et qu'ils étaient sous la responsabilité de maintenir le saint caractère du camp. La lumière de la sainte parole de Dieu venait de répandre un brillant éclat au milieu d'eux en présence du sacrifice, et elle avait expressément déterminé la conduite qu'ils devaient tenir envers les peuples de Canaan. Les exigences morales de Dieu voulaient que son peuple extermina entièrement de sa terre tous les idolâtres: étant saint, il requérait la sainteté de son peuple. Dieu habitait au milieu d'eux, pouvaient-ils donc impunément s'allier avec les ténèbres? S'ils croyaient en Dieu, pouvaient-ils avoir communion avec les infidèles? Toute alliance avec les Cananéens était, en pratique, une dénégation du saint Nom de Dieu, et une transgression de sa parole. C'était une infidélité envers le sacré dépôt que Jéhovah leur avait confié. S'allier avec les Cananéens, c'était, de fait, vouloir se passer de la protection de Jéhovah. Les princes de l'assemblée pouvaient faire la paix, mais c'était une paix avec le mal, et non pas la paix de Dieu.

Si ces chefs du peuple furent induits par tromperie à traiter alliance, cela vint de ce qu'ils ne se soumettaient pas à Dieu, et cela ne fit que rendre l'affaire plus mauvaise. «Ils prirent de leurs provisions; et ils ne consultèrent point la bouche de l'Eternel». Si nous

commettons des erreurs de jugement; cela vient de ce que notre propre sagesse nous égare, beaucoup plus probablement que de la conscience que nous devrions avoir, que nous n'avons point de sagesse. Si ceux qui dirigeaient le peuple de Dieu s'étaient soumis au Seigneur, Il aurait ouvert leurs yeux et leurs oreilles, de telle sorte que les mensonges du pain moisi et des flatteries religieuses eussent été manifestés.

Comme la confiance du peuple en lui-même leur procura la défaite d'Aï, ainsi la confiance des chefs en eux-mêmes amena l'alliance avec Gabaon. Israël manqua à son devoir de «vouer à l'anathème», ou de «détruire entièrement» les nations qui, en conséquence, leur enseignèrent «à faire selon toutes leurs abominations» (Deutéronome 20: 18). Toute la sagesse de Salomon ne lui servit de rien pour combattre le mal qui se trouvait dans sa maison; son cœur s'était détourné du Seigneur, et il devint un idolâtre. La connaissance ne sera pas une sauvegarde pour ceux qui transigent avec les injonctions morales de Dieu. Dans un temps tel que le nôtre, où nous sommes tout entourés de l'esprit de compromis et d'une soi-disant libéralité, qu'y a-t-il de plus à propos pour le chrétien que le devoir d'obéir à cette exhortation: «Garde-toi pur toi-même» (1 Timothée 5: 22); que de se conformer rigoureusement aux préceptes de la parole de Dieu, et de fermer la porte de son cœur à toute invitation à l'alliance avec le mal? Les princes d'Israël auraient paru fort désobligeants en doutant de la sincérité d'ambassadeurs qui se présentaient si paisiblement; mais: «La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible» (Jacques 3: 17).

Au bout de trois jours de marche les yeux des Israélites furent ouverts, et ils s'aperçurent que le résultat de leur alliance était une perte pour eux. Or, il était trop tard pour recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu — trop tard pour se dégager de la position dans laquelle leur esprit d'accommodement les avait amenés. Ils ne pouvaient plus conquérir des villes qui auraient dû leur échoir — ils ne pouvaient plus en chasser les Gabaonites. Et toute l'assemblée murmura contre les princes». De combien de bénédictions les croyants ne se sont-ils pas privés en s'alliant avec le mal? Combien souvent n'ont-ils pas eu à déplorer la présence continuelle de ce qui était devenu une cause d'affaiblissement au lieu d'une force; — de ce qui contribuait à les égarer loin du Seigneur, au lieu de les aider à suivre ses voies. Aussi, plus de trois siècles après, Israël moissonna des fruits amers de cette alliance; car Saül, «dans son zèle pour les enfants d'Israël», chercha à exterminer les Gabaonites — prétendant ainsi écarter de sa propre main le châtement que l'insouciance et la présomption des princes avaient attiré sur le peuple. Dieu en eut du déplaisir et envoya, trois ans de suite, la famine dans le pays (2 Samuel 21). «On ne se moque pas de Dieu, car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7).

12. L'héritage conquis

L'alliance des Israélites avec Gabaon leur attira de sérieux conflits; mais la grâce de Dieu eut le dessus, et la victoire la plus remarquable dont il soit fait mention en Josué, en fut le résultat.

Tandis qu'ils étaient au camp de Guilgal, les enfants d'Israël apprirent le dessein des cinq rois des Amorréens. «Josué donc monta de Guilgal, et avec lui tout le peuple qui était propre à la guerre, et tous les hommes forts et vaillants», et l'Eternel dit: «Ne les crains point; car je les ai livrés entre tes mains, et aucun d'eux ne subsistera devant toi». Se confiant en cette promesse, «Josué donc vint promptement à eux» et, répondant à sa foi, «l'Eternel les mit en déroute devant Israël». Nous pouvons suivre ici l'ordre des voies miséricordieuses de Dieu envers ses enfants. Il les conduit dans le chemin de l'obéissance, il leur donne des promesses propres à les encourager, les assure de la victoire, leur donne de croire à sa parole fidèle même au milieu des plus grands dangers, et enfin couronne le tout par un plein succès. En vérité, nous pouvons dire: «C'est toi qui prends soin de tout ce qui nous regarde».

Dans cette journée mémorable de la victoire d'Israël, en réponse à leur foi, Jéhovah détourna les lois de la nature, pour venir en aide à son peuple. Pour leur encouragement, et pour la déroute de leurs ennemis, il montra sa puissance «dans les cieux en haut, et sur la terre en bas» et le soleil et la lune qui étaient adorés comme Baal et Hastaroth (Juges 2: 13) s'inclinèrent devant le Tout-puissant. «Car l'Eternel combattait pour les Israélites».

Une leçon instructive nous est donnée par la seconde victoire à Hébron (versets 23, 36) Le roi de Hébron était l'un des cinq rois qui avaient été détruits, et son peuple avait été dispersé; néanmoins nous lisons, pour la seconde fois, que le roi de Hébron fut mis à mort. Dans la rapidité de leur victoire, les Israélites n'avaient pas eu le temps de fouiller toutes les cachettes des fugitifs, dont quelques-uns s'échappèrent, repeuplèrent et refortifièrent Hébron et y établirent un nouveau roi (verset 20). C'est pour cette raison que Hébron dut être conquis une seconde fois.

Dans les combats du chrétien, il ne suffit pas de vaincre et de mettre en déroute l'ennemi; il faut encore armer la forteresse. Les ennemis spirituels peuvent être défaits, mais ils ne sont nullement détruits. L'ennemi vaincu ne se retire que pour sortir de nouveau et avec une nouvelle énergie de son lieu d'embuscade. Il ne peut donc y avoir de repos ni d'arrêt; la lutte spirituelle doit avoir lieu sans relâche, sinon les anciennes batailles devront recommencer.

Dans cette campagne aucun habitant n'était épargné; tout ce qui respirait était totalement détruit au commandement de l'Eternel, le Dieu d'Israël; les victoires se succédaient très rapidement. «Josué prit donc tout à la fois ces rois-là et leurs pays, parce que l'Eternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël». L'obéissance implicite à l'Eternel eut sa récompense. Et quelle force gagnerait le soldat chrétien, et quelles victoires lui seraient accordées, si, comme Israël dans cette campagne, il ne faisait aucun arrangement avec les ennemis de Dieu, mais obéissait à sa parole, dans la puissance de sa séparation à Dieu!

Les chefs du pays, les cinq rois, s'inclinèrent devant Israël. «Approchez vous», dit Josué aux capitaines qui étaient allés avec lui, «mettez vos pieds sur le cou de ces rois». Le Seigneur a promis d'écraser Satan sous les pieds de ceux qui sont ses soldats. «Ne craignez

point et ne soyez point effrayés; fortifiez-vous et vous renforcez; car l'Eternel fera ainsi à tous vos ennemis contre lesquels vous combattez».

Après la bataille contre les cinq rois, Israël retourna «en paix» au camp (verset 21). Jéhovah avait protégé chaque combattant individuellement, il les avait gardés et fortifiés, et ramené chacun sain et sauf.

La conquête du pays du Midi étant achevée, Israël, selon sa coutume, retourna au camp, à Guilgal.

C'est seulement à la place du vrai jugement spirituel que nous pouvons trouver la nouvelle vigueur nécessaire pour les nouveaux conflits qui nous attendent. Dans un sens nous allons à Guilgal tout naturellement après la défaite, mais la nécessité de nous y rendre après la victoire est tout aussi grande, sans cela nous devenons orgueilleux et nous nous confions en nos victoires au lieu de nous confier au Seigneur, car la prospérité engendre d'ordinaire la présomption et amène la négligence. Il serait bon que nous eussions toujours la sagesse de nous rappeler que la chair est morte, et la grâce de mortifier nos membres, et d'être ainsi préparés à combattre le combat de la foi.

Les victoires gagnées par les enfants d'Israël furent bientôt suivies de nouveaux conflits, car les rois du Nord s'unirent pour les attaquer. Jéhovah donna de nouvelles forces pour subjuguier ces nouveaux ennemis.

«Ne les crains point». Ils vinrent donc contre eux «promptement», car, dans le chemin de l'obéissance tout délai amène la faiblesse. L'Eternel commanda à Josué de détruire les chariots et les chevaux en qui les ennemis d'Israël se confiaient, et Josué obéit implicitement. Et si l'Eternel ne veut pas que son peuple s'appuie sur aucun autre bras que le sien, il ne veut pas non plus permettre qu'ils se fassent un centre du siège du gouvernement de leurs ennemis, c'est pourquoi Hatsor la capitale de tous ces royaumes-là fut brûlée. Et cependant dans la chrétienté ces leçons sont oubliées, et il est difficile pour le chrétien individuel d'en accepter les instructions. Il en est bien peu qui reconnaissent en pratique que les armes de notre guerre ne sont point charnelles et, qu'avec Dieu, elles sont puissantes pour abattre les forteresses; il en est peu aussi qui soient disposés à refuser l'influence et la force que les puissances de ce monde offrent à la chrétienté, et à ne reconnaître d'autre chef qu'un Sauveur ressuscité.

Il ne saurait y avoir de paix entre le bien et le mal, ni d'affinité entre la lumière et les ténèbres. En terminant le récit des guerres d'Israël, d'un côté il est dit: «Il n'y eut aucune ville qui fît la paix avec les enfants d'Israël excepté Gabaon» et de l'autre: «Josué fit la guerre plusieurs jours contre ces rois-là».

«Tel qu'est l'homme, telle est sa force». «En ce temps-là aussi Josué vint», et les géants de la montagne, les grands hommes qui avaient tant effrayé Israël et Eschol, furent détruits. Ils avaient été la première terreur des Israélites et ils furent les derniers à tomber. La première fois qu'Israël les vit, ils se mesurèrent homme à homme et «voici ils ne paraissaient auprès d'eux que comme des sauterelles». Mais maintenant ils avaient appris,

par l'expérience de nombreuses victoires, à se reposer sur Jéhovah, à comparer la force des géants avec celle du Tout-Puissant. Quel progrès dans la force de Dieu dénote cette destruction des Hanakins, mais combien d'années durent s'écouler, que de leçons durent être apprises avant d'en arriver à ce résultat! Et maintenant, les géants étant exterminés, il est parlé de repos.

«Josué donc prit tout le pays, suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël selon leurs portions et leurs tribus. Et le pays fut tranquille, sans avoir la guerre».

Le caractère de ce repos est toutefois différent de celui mentionné à la fin du chapitre 21. Ici c'est une tranquillité résultant de la soumission du pays «suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse», là c'est le repos que l'Eternel avait promis de leur donner selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères. Ici il s'agit d'une tranquillité dont Israël, délivré de ses ennemis, pouvait jouir, mais cela n'implique pas la cessation de toute lutte.

Ainsi, bien que les victoires sur les rois et sur les gouvernements soient énumérées au chapitre 12, il y avait cependant encore au milieu d'eux des restes de ces nations vaincues, qu'il fallait exterminer. Dieu avait laissé à dessein ces ennemis au milieu d'eux; ils devaient témoigner de la fidélité des enfants d'Israël à qui l'Eternel avait dit qu'après avoir vaincu leurs ennemis, ils devraient avoir en extrême horreur et en extrême détestation les abominations des nations (Deutéronome 7: 22-26).

Il en est de même avec le chrétien. Le Seigneur Jésus a brisé les puissances du mal. Il a vaincu Satan, et ses enfants maintenant doivent détester et repousser les ennemis qu'il a vaincus, tout en se reposant sur sa complète victoire.

«Car ce n'est point par leur épée qu'ils ont conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les a délivrés; mais ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, parce que tu les affectionnais» (Psaumes 44: 3).

13. Possessions

La seconde partie du livre de Josué (chapitre 13) commence par ces paroles de l'Eternel: Il reste encore un fort grand pays à posséder». Au nord et au sud, au levant et du côté du pays des Sidoniens, l'Eternel voyait des possessions qu'il avait données à Israël, non encore foulées par eux. Il ne voulait pas que son peuple perdît la jouissance de ses bénédictions, c'est pourquoi il lui promet de nouveau son secours et déclare, même devant leur indolence: «Je chasserai moi-même» l'ennemi. Ce «moi-même» était expressif et aurait dû réveiller Israël. Après cette promesse, l'Eternel dit à Josué: «Maintenant fais qu'on jette les lots (de tout le pays non conquis), afin qu'il soit à Israël en héritage, comme je te l'ai commandé». Ainsi la possession du pays tout entier leur fut assurée de nouveau. Mais l'énergie des Israélites était sur son déclin. Ils s'établissaient dans cette partie du pays de Canaan que leur valeur et leur persévérance leur avaient conquise.

Nous voyons ici que les deux tribus et demie ne réussirent pas à chasser le reste des géants de leur héritage de l'autre côté du Jourdain.

Ainsi donc Israël tout entier semble tombé dans une indolence plus difficile à vaincre que les ennemis qu'il avait subjugués. L'indolence devrait être la constante terreur du chrétien. «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera» (Ephésiens 5: 14).

Si les Israélites avaient pu voir la longueur et la largeur de leur héritage comme Dieu les voyait, auraient-ils pu être si peu empressés à le posséder? Mais leurs yeux étaient fixés sur ce qu'ils avaient déjà conquis, et ils étaient aveugles pour ce que Dieu tenait en réserve pour eux.

Avec quelle ferveur Paul désire que tous les croyants aient «leurs coeurs unis ensemble dans la charité, et dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu dans lequel se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science» (Colossiens 2: 2, 3). Et pourtant, bien que la gloire de l'héritage soit au-delà de toute description, qu'y a-t-il de plus difficile que d'amener l'âme à jouir des bénédictions qui sont «encore à venir?». Il est dangereux de vouloir nous reposer pour jouir de ce que nous avons déjà obtenu, car on ne saurait demeurer stationnaire dans les choses divines. Les Israélites découvrirent leur erreur en rependant ce qu'ils avaient gagné.

«Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but: mais je fais une chose, c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant moi, je cours regardant au but, savoir vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus». Voilà l'esprit qui devrait être notre modèle: «C'est pourquoi, nous tous qui sommes parfaits (d'âge mûr, hommes faits) ayons ce même sentiment» (Philippiens 3: 13-15).

14. Fidélité de coeur

Le Seigneur prend plus de plaisir à rappeler le zèle de ses enfants que leur indolence, leurs triomphes que leurs défauts. La fidélité de Caleb forme un beau contraste avec l'esprit général qui régnait dans le camp; et ce n'est pas sans une intention divine qu'il en est fait mention, avant l'énumération des possessions présentes ou futures d'Israël.

L'histoire de Caleb est un exemple de foi, une poignée du plus beau froment; — son coeur était selon le coeur de Dieu.

Caleb avait été éprouvé au jour de la défaillance. Il était demeuré ferme avec Josué, quand tout Israël abandonnait pratiquement l'Eternel. Lorsque les espions qui l'accompagnaient pour reconnaître la terre promise rapportèrent leurs mauvaises nouvelles, se lamentant de la présence des géants et faisant pleurer tout le peuple, Caleb, lui, ne pensant qu'à l'excellence de l'héritage promis et au plaisir que Dieu prenait en son peuple qu'il avait retiré du pays de l'esclavage, s'écrie de l'abondance de son coeur: «Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts». Son coeur rempli des preuves de la bonté et de la fidélité de Dieu était armé contre

l'incrédulité et les murmures. Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; et Caleb de même que Josué, servait l'Eternel son Dieu en intégrité» et en face de la lâcheté et de l'incrédulité des enfants d'Israël, — ennemis plus redoutables que les fils de Hanak, — il leur déclare que: «l'Eternel est avec nous». C'est pour cette raison que Caleb occupa une place différente de celle de ses frères qui montèrent avec lui pour reconnaître le pays (Nombres 13; 14: 10).

Dans les dispensations de Dieu envers son peuple il arrive souvent que Dieu, après avoir donné la promesse, envoie l'épreuve. Les souffrances du désert, sa discipline, ses leçons, interviennent. Caleb dut errer avec les rebelles Israélites, supporter avec eux leurs humiliations; il vit leurs hommes de guerre tomber et mourir l'un après l'autre, il vit l'Eternel déshonoré par son peuple; — il souffrit de les voir négliger la circoncision et la Pâque et gémit de voir les idoles qu'ils portaient avec eux; mais la promesse le soutenait, son regard était fixé sur elle: elle brillait au-dessus du triste désert, elle éclairait sa route, elle dirigeait sa vie; son âme était élevée au-dessus du désert, ayant trouvé son trésor dans la terre promise.

Il avait foulé cette terre une fois précédemment, et par la foi se l'était appropriée. Il savait que c'était un pays excellent, et que le Dieu de grâce qui avait donné un tel pays au peuple en qui il prenait son plaisir, l'y conduirait aussi. Il n'avait pas oublié la saveur des premières grappes de raisin, ni la fertilité de la vallée d'Escol. Le feu de son amour, qui avait été allumé en ce premier jour, brûlait encore en lui.

Son intégrité de coeur n'avait nullement souffert par l'attente de l'accomplissement de la promesse, ni par les épreuves ou les espérances momentanément déçues.

Sa force non plus n'avait pas diminué, car à quatre-vingt-cinq ans ce noble soldat était encore aussi fort pour la guerre que quarante-cinq ans auparavant. Jetant un regard en arrière sur sa rude carrière dans le désert, il dit: «Or, maintenant voici, l'Eternel m'a fait vivre selon qu'il en avait parlé; il y a quarante-cinq ans que l'Eternel prononça cette parole à Moïse».

Il se confiait en Dieu pour lui-même et pour ses enfants, et pas une seule des paroles de l'Eternel ne tomba à terre! Ami chrétien, plût à Dieu que nos coeurs fussent fidèles et forts comme celui de Caleb! Ne laissons pas les murmures ou l'agitation de nos alentours éloigner nos âmes de la grâce du Seigneur. Nous avons la discipline à subir, non seulement pour nous-mêmes — pour éprouver nos propres coeurs, — mais aussi en communion avec la famille de Dieu en général. Si nous marchons pendant un certain temps dans le désert nous verrons «des hommes de guerre» tomber à nos côtés. Les uns sortiront des rangs, des autres retourneront au monde, d'autres feront cause commune avec l'adversaire; mais qu'aucune de ces épreuves n'éloignent nos coeurs de notre Dieu. L'Eternel est notre force, son secours ne fait jamais défaut: si nous demeurons en sa présence, il sera avec nous tout le long du chemin.

Le fait que Caleb pouvait jeter un regard sur le passé en face du présent, était une preuve certaine que son coeur ne le condamnait point et qu'il demeurait dans la force de Dieu. Ce n'était pas en doutant qu'il avait dit: «Peut-être que l'Eternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Eternel en a parlé», — mais en réalisant la nécessité d'avoir la force et la présence de l'Eternel, afin de pouvoir obéir à sa parole. La précieuse promesse: «Le Seigneur ton Dieu sera avec toi partout où tu iras», donnait de l'énergie à sa force. Le bon plaisir que l'Eternel prenait en son peuple, lui donnait force et courage vis-à-vis des géants et de leurs grandes villes fortes.

Il arrive parfois que le chrétien qui a été longtemps au service du Seigneur, oublie presque que Dieu seul est sa force et le «peut-être que l'Eternel sera avec moi» se change en une orgueilleuse confiance en soi-même: «Je sortirai et me tirerai de leurs mains, comme les autres fois» (Juges 16: 20).

L'Eternel récompensa la confiance que Caleb avait en lui: «Caleb prit Hébron et déposséda de là les trois fils de Hanak» (chapitre 15: 14).

Nous avons en Caleb un noble exemple des plus belles qualités d'un soldat chrétien: un coeur intègre, une force toujours la même, une constante dépendance.

«Et Josué le bénit». Son âme, sans doute, fut touchée par les paroles de Caleb.

Cette parole se termine par une sorte d'actions de grâces. «Et le pays fut tranquille sans avoir la guerre». La fidélité mérite le repos. «Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur». Caleb eut sa portion dans le grand héritage de Juda.

La nouvelle naissance

ME 1871 page 67 - «Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3: 7) - Darby J.N.

Chapitre 1 - Qu'est-ce que la nouvelle naissance?

La Parole de Dieu, au troisième chapitre de l'Evangile de Jean, est profondément solennelle pour chaque pauvre pécheur dans ce monde. «Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (Jean 3: 3). Elle coupe à leur racine toutes les prétentions, la religion et la propre justice de l'homme.

Lecteur, si vous voulez voir Dieu autrement que comme un juste Juge, si vous voulez passer une éternité dans sa présence où il y a abondance de joie, si vous voulez être sauvé d'une éternité de malheur avec les réprouvés, avec le diable et ses anges; «il vous faut être nés de nouveau». Arrêtez-vous, je vous en supplie, et pesez bien cela, car à cette vérité est lié le sort éternel de votre précieuse âme. Qui que vous soyez, dans quelque état ou quelque position que vous vous trouviez aujourd'hui, s'il s'agit du ciel et de ce que vous êtes devant Dieu, vous êtes un pécheur; et à ses yeux, entre tous les hommes, il n'y a pas de différence, vu que tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu». Hommes moraux ou immoraux, — religieux ou profanes, — sobres ou intempérants, — honnêtes gens ou coquins, — jeunes ou vieux, — savants ou ignorants, — riches ou pauvres, — grands de la terre ou gens de bas étage, *tous* sont égaux *devant Dieu*, c'est-à-dire «des pécheurs!». Si vous voulez voir Dieu dans la lumière et demeurer avec Lui à jamais, «il vous faut être nés de nouveau».

La grâce de Dieu dans l'Evangile apporte le salut à l'homme *perdu!* (Tite 2: 11). Elle le traite comme tel. C'est là ce qui distingue cette grâce d'avec les dispensations antérieures de Dieu. Celles-ci ne plaçaient pas l'homme sur ce terrain. La loi, par exemple, faisait appel à sa responsabilité: elle s'adressait à lui comme étant capable de faire quelque chose pour son salut. Dieu savait dès le commencement ce qu'il y avait dans le cœur de l'homme et ce qu'était «toute chair»; mais il a donné la loi afin de prouver cette vérité au cœur et à la conscience de l'homme.

L'Evangile est introduit «à la fin des temps», c'est-à-dire à la fin des dispensations de Dieu, avant le jugement; il proclame ce grand fait que l'homme est *perdu*. Beaucoup de gens s'abusent eux-mêmes en pensant qu'ils sont encore dans une position où Dieu les met à l'épreuve comme il a fait avant la proclamation de l'Evangile. Mais il n'en est pas ainsi. Cette partie de l'histoire de l'homme s'est *terminée* à la croix de Christ, après avoir duré plus de 4000 ans.

Lorsque Dieu chassa Adam hors du jardin d'Eden, *Il savait* ce qu'était l'homme; mais il éprouva toutefois la race déchue, sous diverses dispensations, afin qu'elle fût sans excuse et que sa ruine totale fut clairement démontrée. Ainsi la conscience de chacun devrait

fléchir, elle *doit* fléchir désormais devant le fait que l'homme a été pesé à la balance, plusieurs fois pesé, et qu'il a été trouvé «léger».

Pauvre pécheur qui périssez, si seulement vous vous soumettiez à la sentence que Dieu a prononcée sur vous et que vous acceptiez son remède, au lieu d'essayer des moyens que vous suggèrent les pécheurs vos compagnons, moyens qui flattent l'orgueil de votre coeur en vous mettant en activité, en vous poussant à prier, à être religieux, ascétique même, ou à recevoir telle ou telle élucubration de l'imagination si fertile de la pensée humaine. Les uns peut-être vous présentent Christ pour réparer vos manquements, ou comme supplément à vos efforts pour obtenir le salut. D'autres vous disent, — et votre misérable vanité est toute disposée à le croire, — que vous pouvez par vous-mêmes faire votre salut, par votre propre volonté devenir enfant de Dieu, naître de nouveau... Pauvres inventions d'un cerveau humain qui n'a jamais mesuré le péché dans la présence de Dieu, ni compris ce qu'est l'homme devant Lui!

C'est une grâce de Dieu d'être amené à accepter clairement, simplement, d'une manière positive le fait que l'homme est perdu sans ressource, incapable par lui-même d'aucun effort vers le bien, «mort dans ses fautes et dans ses pêchés», «sans force», ne recherchant ni Dieu, ni cette sainteté «sans laquelle nul ne verra le Seigneur». — Que Dieu vous l'accorde, cher lecteur, par Celui qui a proclamé le remède afin que tout pécheur en profite.

Nous lisons dans l'Evangile que plusieurs crurent en Jésus, contemplant les miracles qu'il faisait: «mais il ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage de l'homme: car Lui-même connaissait ce qui était dans l'homme» (Jean 2: 23-25). La même nature qui est en vous maintenant, a contemplé Jésus accomplissant les grands desseins de Dieu et a cru ce qu'elle n'a pu nier; mais une *foi* de *cette* nature ne fit jamais entrer une seule âme dans le ciel. Vous dites peut-être avec des milliers de vos semblables: «je crois en Jésus Christ; je crois qu'il est Fils de Dieu, Dieu Lui-même...; je sais qu'il est mort pour les pécheurs, qu'il est ressuscité, monté au ciel...»; et pourtant il est possible que vous soyez encore de ceux auxquels Jésus ne s'est pas révélé jusqu'ici et qui n'ont aucune part avec Lui.

Je n'écris pas ceci pour décourager les âmes, surtout pas celles qui auraient la plus petite parcelle de vraie *foi* en Jésus. Dieu m'en préserve. Mais le désir de mon coeur est d'amener le formaliste, l'indifférent, celui qui professe une religion sans force, si ces lignes lui tombent sous les yeux, à juger de son état à la lumière de ces solennelles vérités.

Si une fois nous reconnaissons qu'il *faut* être «né de nouveau» pour voir le royaume de Dieu ou pour y entrer, nous pouvons aller plus loin et rechercher par quelle voie pleine de grâce Dieu révèle, non seulement la ruine de la créature, mais encore ce qu'Il a fait pour elle en déployant sa riche miséricorde envers tous dans le don de son Fils.

Vous direz peut-être: «Comment puis-je naître de nouveau?». Je désire de tout mon coeur arriver à cette «nouvelle naissance»; mais «comment y parvenir?». Eh bien! le

Seigneur lui-même nous répond. Nicodème étonné, lui aussi demandait: «Comment un homme peut-il naître quand il est vieux? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître?» Jésus lui répond: «En vérité, en vérité, je te dis: si quelqu'un n'est né *d'eau et de l'Esprit*, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu», ce qui signifie simplement que la Parole de Dieu, l'eau», arrivant à la conscience du pécheur par la puissance de l'Esprit de Dieu et étant reçue par la foi dans l'âme, produit une nature que l'homme *n'avait jamais eue auparavant*. La réception de la Parole peut être le résultat d'une prédication, d'une lecture, de quelqu'autre des mille moyens employés par Dieu; car le premier principe de cette nouvelle nature est la *foi*, et «la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 17).

Mais quelqu'un demandera peut-être: «Est-ce que l'eau dont il est question ici, ne serait pas à la lettre *de l'eau*, l'eau du baptême, plutôt que la Parole comme on vient de le dire?». La réponse est simple. «S'il s'agissait de l'eau du baptême, aucun des saints de l'ancienne alliance n'aurait pu avoir cette nouvelle nature et aucun d'eux par conséquent ne pourrait avoir place dans le royaume de Dieu» (*). Il n'a jamais été même question de l'eau du baptême avant Jean Baptiste, et le Seigneur déclare la nouvelle naissance positivement nécessaire pour tous, s'étonnant que Nicodème ne connaisse pas ces choses par les prophètes; mais les prophètes n'ont rien su de l'eau du baptême. Mais Ezéchiel avait parlé de la promesse que Jéhovah fit à Israël de le retirer d'entre les nations et de l'amener dans la terre de Canaan où Il répandrait sur eux des *eaux nettes* et mettrait au dedans d'eux *son Esprit*, les purifiant de toute souillure, etc. (Lisez attentivement: Ezéchiel 36: 24-27)

(*) Le baptême est le signe de la mort; — naître d'eau et d'Esprit, est la réception de la vie.

La Parole de Dieu est comparée à de l'eau en Ephésiens 5: 20: elle est ce qui purifie moralement. Christ sanctifie l'Eglise, «la purifiant par *le lavage d'eau par la parole*». Jacques, chapitre 1: 18, parle dans le même sens, disant: «Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité». Dans Pierre aussi, chapitre 1: 23, nous lisons: «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, *par la parole de Dieu*, vivante et permanente»; et enfin le Seigneur ajoute Lui-même (Jean 15): «Vous, vous êtes déjà nets à cause de la parole que je vous ai dite». — Ces passages montrent clairement que l'eau et la parole sont identiques.

Mais ne faut-il pas que la nature mauvaise de l'homme ainsi que tous les péchés qu'elle produit, soient ôtés et abolis si l'homme doit être fait participant d'une nouvelle nature? Oui, certainement. La nature qui a offensé Dieu doit être bannie de sa présence, de même que les fruits qui en sont l'effet. La sainteté de Dieu le demande; sa justice l'exige et elle doit être satisfaite. Tout ce qui tient au péché doit être balayé de devant Dieu pour toujours, afin qu'Il soit libre, pour ainsi dire, de conférer la nouvelle nature à chaque pauvre pécheur qui croit.

Dieu nous montre l'homme succombant sous les effets du péché, sous une sentence de mort. Comment donc la condamnation peut-elle être ôtée, car Dieu ne révoque pas la sentence de mort qu'il a prononcée, comme si elle eût été une erreur de sa part?... Voyez

les Israélites dans le désert: en proie aux morsures des serpents brûlants, ils crièrent à l'Eternel, et l'Eternel ne retira pas les serpents, mais il fournit un remède qui répondait aux exigences de sa gloire; et ceux qui tournèrent leurs yeux vers le serpent d'airain que Moïse leur présentait de sa part, furent guéris... Il en est de même pour ce qui nous concerne: nous lisons, qu'afin d'ôter la condamnation sous laquelle gémissent les pauvres pécheurs, il a fallu que le Fils de l'Homme fût élevé, — fait péché, — qu'il mourût sous l'effet du jugement de Dieu contre le péché, pour devenir l'objet de la foi de pécheurs qui s'en allaient mourir, afin que quiconque croit en Lui ne pérît pas, et échappant à la condamnation éternelle, ne fût pas seulement «né de nouveau», mais eût «*la vie éternelle*».

Quel spectacle pour une pauvre âme qui va périr: le Fils de l'Homme, le Saint et le Juste, portant en sa personne immaculée la malédiction d'une loi violée, le jugement de Dieu contre l'homme déchu, les péchés et la nature qui les a produits et qui avait offensé Dieu, afin que tout pauvre pécheur regardant avec foi Jésus à la croix fût délivré à jamais de *tout* ce qui séparait son âme de Dieu.

Tel est le remède que Dieu a préparé pour vous, pécheurs... Regardez donc vers Lui, et vivez!... Sentez-vous que vous avez besoin d'un Sauveur? Dieu vous en a donné un. Etait-ce pour vous qu'il l'envoya? Certainement. Et pourquoi? Parce que vous aviez besoin de Lui. Bienheureuse pensée! un seul simple regard de foi jeté sur la croix vous dit de la part de Dieu que tout ce qui vous séparait de Lui est ôté, que la propitiation a été faite pour vous, que vos péchés (la racine et les branches) ont été expiés et ont été abolis à jamais, et que vous possédez maintenant ce que vous n'aviez jamais eu, «la vie éternelle»: — non seulement que vous êtes né de nouveau, mais que croyant au Fils de l'homme qui a été élevé et crucifié, vous avez «la vie éternelle».

Vous voyez, bien-aimés, que Jésus n'est pas mort seulement pour ôter vos péchés et votre nature mauvaise, mais qu'il est mort pour que vous *viviez*, que vous ayez la vie éternelle *dès à présent*. Le double effet de son oeuvre est révélé en ces termes par l'apôtre Jean (1 Jean 4: 9, 10): «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde afin que nous *vivions* par Lui». Nous recevons la vie par Lui et en Lui. Mais il y a plus: «En ceci est l'amour, — non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aime et qu'il envoya son Fils pour être la *propitiation pour nos péchés*».

Cher lecteur, que cette précieuse portion devienne la vôtre pour l'amour de son nom!

Chapitre 2 - La repentance

Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'homme est «né de nouveau» par la foi à la Parole de Dieu appliquée à la conscience par la puissance de l'Esprit, ou pour parler plus simplement, par la foi au témoignage de Dieu par sa parole, quel que soit l'objet qu'il présente ou le moyen dont Dieu se sert pour communiquer sa parole. La foi est le premier

principe de la nouvelle nature. «La foi est de ce qu'on entend et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (Romains 10: 17). Nous avons vu encore que la réception de cette nouvelle nature par la foi au témoignage de Dieu, est aussi, pour quiconque croit, «la vie éternelle».

Mais il y a une chose qui *accompagne* invariablement la nouvelle naissance et qui souvent trouble l'âme anxieuse qui cherche la paix. Je veux parler de *la repentance*. Cette oeuvre importante que Dieu opère au-dedans de nous est si peu comprise, on l'explique de tant de manières embarrassantes, que je désire la placer simplement devant mon lecteur, selon que Dieu m'en fera la grâce.

En traitant ce sujet je voudrais établir d'abord un fait, c'est qu'il n'y a jamais une oeuvre réelle de Dieu dans l'âme, qui ne soit accompagnée de vraie repentance. On a troublé des âmes en disant que la repentance est une *préparation nécessaire à la foi* et à la réception de l'Evangile. qu'elle *précède* la foi et par conséquent la nouvelle naissance, dans une âme. Mais je puis affirmer que dans *toute* l'Ecriture, *partout* où l'oeuvre de la repentance est mentionnée comme doctrine, ou qu'il est question de ses fruits dans l'âme, elle est présentée comme *suivant invariablement* la foi. Je ne veux point dire qu'elle ne précède pas *la paix*. Le croyant peut être longtemps avant de connaître la paix avec Dieu, mais l'oeuvre de la repentance suit toujours *la foi*, et par conséquent *accompagne toujours la nouvelle naissance*.

Beaucoup de gens croient que la repentance c'est le chagrin d'avoir péché et qu'il faut avoir éprouvé ce sentiment à un certain degré avant d'être en état de recevoir l'Evangile. D'autres se jettent dans l'extrême opposé, et ne voient dans la repentance qu'un changement de sentiments à l'égard de Dieu. Ces deux manières de voir sont également fausses. Sans doute, comme le dit l'apôtre: «La tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret» (2 Corinthiens 7: 10). Mais les Corinthiens étaient convertis depuis longtemps, et la tristesse de leur coeur à l'endroit de ce dont Paul les accusait, les porte à juger leurs voies sous la puissance de la parole qui leur était adressée par son moyen. Ailleurs, nous lisons: «La bonté de Dieu te pousse à la repentance» (Romains 2: 4). D'un côté donc la tristesse selon Dieu opère la repentance, de l'autre la bonté de Dieu y pousse, mais ni l'une ni l'autre de ces choses ne sont la repentance. La repentance est le jugement que je porte sur moi-même et sur tout ce qui est en moi, en présence de ce que Dieu m'a révélé et déclaré.

Pour nous rendre plus clairement compte de ce que je veux dire, passons maintenant en revue quelques-uns des exemples de repentance que nous fournit la Parole de Dieu.

Jonas le prophète fut envoyé aux habitants de Ninive pour leur annoncer le jugement qui allait tomber sur eux: «Encore quarante jours et Ninive sera renversée». Le résultat de sa prédication fut que «les hommes de Ninive crurent Dieu... et se vêtirent de sacs depuis le plus grand d'entre eux jusqu'au plus petit» (Jonas 3: 4, 5). Il y avait là une oeuvre véritable de repentance qui suivit la foi à la parole de Dieu prêchée par Jonas et qui en était la conséquence. Ailleurs nous lisons: «Des hommes de Ninive... se sont repentis à la

prédication de Jonas» (Matthieu 12: 41). Il y avait là un vrai jugement de soi-même devant le témoignage de Dieu. La repentance est donc le jugement que nous portons sur nous-mêmes et sur tout ce qui est en nous, sous l'effet du témoignage de Dieu auquel nous avons cru.

Nous trouvons un autre exemple de repentance dans le passage d'Ezéchiel que nous avons cité à propos de la nouvelle naissance. Il y est question de la nouvelle naissance, d'eau et de l'Esprit, qui est nécessaire pour qu'Israël puisse avoir part aux bénédictions terrestres du royaume. «Je répandrai sur vous des eaux nettes...; je mettrai mon esprit au-dedans de vous... *Alors* vous vous souviendrez de votre mauvaise voie et de vos actions qui n'étaient pas bonnes et vous détesterez en vous-mêmes vos iniquités et vos abominations» (Ezéchiel 36: 25-31). Ici nous voyons encore une oeuvre véritable de repentance dans une âme née de nouveau d'eau et de l'Esprit.

Le témoignage que Jean-Baptiste apportait à Israël était: «Repentez-vous car le royaume des cieux s'est approché» (Matthieu 3: 1, 2). La foi à ce témoignage opéra la vraie repentance dans les âmes de ceux qui se faisaient baptiser par Jean: ils se jugeaient, eux et leur état, indignes du royaume de Dieu et ils produisirent des fruits convenables à la repentance, — des fruits qui prouvaient la sincérité du jugement qu'ils portaient sur eux-mêmes et la juste appréciation qu'ils faisaient de leur condition devant Dieu.

Le Seigneur Jésus lui-même prêche en Galilée, disant: «Le temps est accompli et le royaume de Dieu s'est approché; repentez-vous et croyez à l'Evangile» (Marc 1: 15). Comment les Galiléens se seraient-ils repentis avant d'avoir cru la bonne nouvelle du royaume? La foi au témoignage qui lui était rendu produisit la repentance ou le jugement de soi-même eu égard à ce témoignage.

Jésus ressuscité envoie ses disciples (Luc 24: 47), voulant «que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations en commençant par Jérusalem». Ces choses étaient annoncées *en son nom*; et sans *la foi en son nom*, ni la repentance ni la rémission des péchés ne pouvaient suivre.

On peut tirer de la Parole de Dieu bien d'autres exemples démontrant que la véritable repentance est toujours précédée par la foi au témoignage de Dieu et est inséparable de la nouvelle nature qui par la réception du témoignage est implantée dans l'âme.

Quand une âme est née de nouveau, quand elle a reçu cette nouvelle nature qu'elle ne possédait pas auparavant, elle commence à découvrir l'activité de l'ancienne. Quelquefois ce travail est très profond, très long; et souvent l'âme passe par les plus tristes expériences avant de trouver la paix, allant peut-être jusqu'à douter de son salut et de son adoption.

Peut-être êtes-vous dans ce cas, lecteur? Vous êtes malheureux, tourmenté? Il vous souvient d'un temps où aucun trouble d'âme n'inquiétait le cours paisible de votre vie. Vous n'aviez alors qu'*une nature*: vous étiez simplement un pécheur. La parole de Dieu dès lors a réveillé votre conscience et vous a rendu malheureux. Vous avez d'heureux moments

d'espérance, peut-être, en pensant à l'amour et à la grâce de Dieu, à la tendresse de Christ pour les pauvres âmes perdues; puis viennent les accusations de votre conscience et d'une loi violée; vous sentez que vous avez négligé ce que vous saviez être bien et que vous avez pratiqué le mal et que vous vous êtes adonné à des choses indignes de Dieu; — et votre âme est troublée, vous n'avez point de paix. Votre état n'est-il pas semblable à celui du prodigue alors qu'il retournait vers son père incertain de la réception qui lui serait faite, songeant tantôt à ses haillons et à sa souillure, tantôt à l'abondance et à la richesse de la maison paternelle? — Mais, c'est précisément la nouvelle nature que vous possédez maintenant qui vous fait découvrir l'activité et les oeuvres de l'ancienne. Aussi longtemps que vous n'aviez pas cette nouvelle nature, il n'y avait pas de trouble dans votre âme, mais maintenant le tourment même qui vous poursuit est le résultat de l'existence chez vous de la nouvelle nature que vous ne possédiez pas auparavant. Ayant une nouvelle nature qui aime les choses de Dieu et a sa source dans l'Esprit de Dieu, vous avez appris à détester ce qu'elle découvre en vous et vous soupirez après la paix: (considérez soigneusement l'état d'âme qui est décrit au chapitre 7 de l'épître aux Romains, versets 14, 15).

Une âme ainsi exercée cherche la paix en essayant de faire des progrès et de remporter des victoires sur elle-même. Elle pense trouver la paix en détruisant les mauvais désirs, en domptant le caractère naturel et les passions qui l'agitent. En d'autres termes on cherche la paix en tâchant de devenir meilleur, *au lieu de renoncer à toute prétention, à toute espérance semblables, et de se reposer entièrement et uniquement sur Christ*, qui a passé à travers les vagues et les flots du jugement, non seulement pour ôter les péchés qui troublent la conscience, mais encore pour que la mauvaise nature qui tourmente et angoisse le coeur trouvât sa fin à la croix. Quand il fut démontré que vous étiez absolument sans force, incapable de rien faire pour vous délivrer vous-mêmes, Jésus vint subir devant Dieu le jugement prononcé contre vous. Il mourut sur la croix; et Dieu, en le ressuscitant d'entre les morts, vous transporta en Lui *de l'autre côté* de la tombe, afin que vous viviez maintenant de sa vie en résurrection, dans une position qui est le fruit de la rédemption, — de la vie de son Fils, la nature qui vous trouble étant condamnée et mise de côté pour jamais. Quel bonheur de découvrir que Dieu maintenant ne reconnaît que l'homme *nouveau*. Quelle douceur de savoir que ces douloureuses expériences par lesquelles l'âme doit passer, sont l'école à laquelle nous apprenons ce qu'est la vieille nature aux yeux de Dieu, et qu'elles sont une oeuvre véritable de repentance dans l'âme. Dieu a exécuté sur notre vieil homme, dans le jugement de la croix, la sentence de mort prononcée contre lui. Il n'entreprend pas de *l'améliorer* en aucune manière. Son témoignage est qu'Il nous a donné la vie éternelle en son Fils (1 Jean 5: 11-13); c'est cette vie et cette vie seulement qu'Il reconnaît, qu'Il dirige et par laquelle Il vous forme et vous instruit par la puissance de son Esprit, traitant le vieil homme comme ayant pris fin à la croix (Romains 6: 6, 7). La vieille nature, «la chair» existe cependant encore en vous aussi longtemps que vous êtes dans ce corps, et l'Esprit, par l'intercession de Christ, agit sur votre conscience à son sujet, ne vous laissant jamais insensible à son activité, quoique ne vous *l'imputant* jamais, afin que vous continuiez à la juger vous-même et que, étant occupé de Christ qui est votre vie, vous la

teniez toujours à cette place de mort que Dieu lui a faite, pour que la seule vie de Jésus soit active dans votre corps.

Dans le chapitre suivant, nous examinerons, s'il plaît au Seigneur, le fait si important à comprendre, que Dieu ne change, n'ôte, ni n'améliore à aucun degré le vieil homme. Les deux natures demeurent aussi distinctes que possible, mais il n'y a pour le chrétien aucune obligation ou nécessité de vivre dans la pratique ou la puissance d'une autre nature que la nouvelle *seulement*, ou plutôt c'est là ce que Dieu attend de vous en tout temps.

Chapitre 3 - Deux natures

La vieille nature demeure et n'est pas changée

Nous avons vu dans le chapitre 1^{er} qu'il est absolument nécessaire pour l'homme d'être né de nouveau, s'il veut voir le royaume de Dieu ou y entrer. Cette grande vérité ressort du chapitre 3 de l'évangile de Jean.

L'histoire morale de l'homme était achevée lorsque le Fils de Dieu descendit sur la terre. S'il eût été possible pour l'homme en la chair, c'est-à-dire pour l'homme dans son état de pécheur et de créature responsable devant Dieu, d'être rétabli et ramené à Dieu, cela se serait manifesté en ce qu'il aurait reçu Christ lorsque celui-ci vint. On aurait vu que, bien que pécheur, l'homme dans la chair pouvait être restauré. Mais non! «Il était dans le monde et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a point connu». «Il vint chez soi et les siens ne l'ont point reçu». Combien il est important que le pécheur accepte cette place de ruine totale et irréparable. C'est dans cette condition que Dieu vient le trouver pour lui révéler le dessein de son coeur dans le don «de la vie éternelle que Dieu qui ne peut mentir a promise avant les temps des siècles» (Tite 1: 9; comparez Romains 6: 23; 1 Jean 5: 6-13). L'homme est dans la même condition qu'Israël au chapitre 21 des Nombres, lequel après avoir erré trente-neuf ans par le désert parlait contre Dieu, avait pris en dégoût le «pain léger» qui lui était envoyé du ciel, et mourait de la morsure des serpents ardents. Il n'y avait rien à *améliorer* en lui; alors Dieu intervient en grâce selon son propre dessein: il *donne la vie là où il n'y a que la mort!*

Au chapitre 3 de l'évangile de Jean, Dieu révèle ses desseins par le moyen de son Fils. Il n'améliore pas l'homme tel qu'il le trouve; il donne la vie éternelle. C'est pourquoi «il faut que le Fils de l'homme soit élevé». Un Christ rejeté du monde, cloué à la croix, portant en son corps le jugement de Dieu contre le péché, est la porte par laquelle tout pécheur peut sortir de sa demeure charnelle de mort et de ruine irréparable, pour entrer par la résurrection de Christ dans une sphère nouvelle, la vie éternelle (Romains 5: 1 8-21; 6: 5-11). Le Fils de l'homme sur la croix porte la colère et le jugement de Dieu contre le vieil homme, ôtant ce qui a offensé Dieu, et laissant ainsi Dieu libre (si on peut parler ainsi) de conférer la vie éternelle en Christ, comme don de sa part, à tout pécheur qui croit.

Mais si, à cause de l'état de l'homme, il a fallu que Christ souffrît ainsi la croix, la gloire de la croix n'est pas bornée là. L'homme a des besoins, mais Dieu a voulu aussi se révéler

Lui-même. Il envoie son Fils sur la terre, comme un ministre de grâce, pour publier que la pensée de Dieu, le dessein de Celui que l'homme a méconnu, que Satan a calomnié, a été de constater en caractères indélébiles à la face de l'univers entier que: «Dieu est amour». Par un effet de cet amour il nous a envoyé, sans que nous le demandions, ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, son Fils unique et bien-aimé, afin de se révéler Lui-même, afin que l'homme connût Dieu! «*Dieu* a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16).

Le don de la vie éternelle n'améliore en aucune façon le vieil homme et ne l'ôte pas, bien que *judiciairement* il prenne fin à la croix. La vie éternelle n'est pas non plus quelque chose d'indépendant de Christ. «C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle: et cette vie est *dans son Fils*» (1 Jean 5: 11, 12).

Lecteur, avez-vous compris *cela*? Avez-vous appris que votre nature mauvaise, telle qu'elle est en elle-même, n'entrera jamais devant Dieu? Avez-vous accepté la vie éternelle dans le Fils de Dieu, en vous tenant vous-même pour mort, tenant le vieil homme pour crucifié, comme Dieu le fait (Romains 6: 6-11)?

C'est *par la mort* que le pécheur qui croit a part à cette vie. Le pécheur gît dans la mort. «Et vous lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, etc.» (Colossiens 2). Dieu a envoyé son propre Fils en sacrifice pour le péché. Christ entre dans le domaine de la mort. En y entrant, il porte si complètement le jugement prononcé contre l'homme, que Dieu, glorifié dans sa nature et dans tous ses attributs par la perfection de l'oeuvre de l'expiation, le ressuscite d'entre les morts et de dessous le jugement; et tous ceux qui croient «sont ressuscités ensemble dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 1-11). Le chrétien vit maintenant «en Christ» devant Dieu (2 Corinthiens 5: 17-21): Dieu ne reconnaît pas d'autre vie que celle-là; il nous a *vivifiés*, «nous *ayant pardonné* toutes nos offenses» (Colossiens 2: 13). Nos péchés sont restés dans le sépulcre dont Christ est sorti; le péché, le principe de la vieille nature, a été expié et ôté judiciairement à la mort de Christ; le croyant vit maintenant *de l'autre côté* de la mort et du jugement, en Celui qui a été mort et qui est ressuscité, quoique en même temps la vieille nature demeure en lui. Cette vie éternelle est quelque chose qu'il n'avait pas auparavant; mais maintenant il est enfant de Dieu, ayant dépouillé «le vieil homme» et ayant revêtu «le nouvel homme» (voyez Ephésiens 4: 21-24; Colossiens 3: 9, 10; comparez aussi 1 Jean 3: 1, 2).

Il est important que nous comprenions clairement ce point sur lequel tant de gens se trompent. Quant à la condamnation et devant Dieu, la vieille nature est mise de côté, la racine et les branches, l'arbre et les fruits; elle a disparu pour jamais. Dieu ne voit pas le croyant «dans la chair»; mais en même temps, il n'est pas moins vrai que la vieille nature, «le péché», demeure en lui, — un ennemi qu'il faut traiter comme tel et qu'il faut vaincre. Le chrétien portera cette nature avec lui jusqu'à ce qu'il meure ou qu'il soit changé à la venue de Christ.

Dieu a cherché du fruit chez l'homme dans la chair, mais il n'en a point trouvé. Le Seigneur Jésus, dans l'exercice de son ministère, dans l'évangile, s'est toujours adressé à l'homme dans la chair comme responsable dans cet état. Après l'avoir éprouvé et avoir trouvé qu'il n'avait point produit de fruit, nous l'entendons dire: «l'esprit est prompt, mais la chair est faible». Alors il se charge du jugement que la chair méritait: il meurt, et puis ressuscite d'entre les morts et communique sa propre vie de résurrection, comme don de Dieu, au pécheur qui croit et qui vit maintenant en Lui: Christ est sa vie; sa vie est cachée avec Christ en Dieu (Colossiens 3: 3, 4). Dieu désormais ne cherche plus du fruit chez le vieil homme: il ne s'adresse plus à lui, ni ne le reconnaît en aucune façon. Il y a des âmes qui n'étant pas affranchies reconnaissent encore ce vieil arbre et qui cherchent à lui faire porter de bon fruit, essayant, souvent avec un ardent désir et une grande angoisse, mais par leur propre force, de réprimer les mouvements de la chair qu'ils savent devoir être réprimés devant Dieu. Mais Dieu s'adresse au croyant, reconnaissant l'Esprit comme vie et comme réalisant la vie de Christ en lui, et il dit: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9).

Cette nature nouvelle ne s'amalgame jamais avec la chair; chacune des deux natures a son caractère distinctif. «Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit», c'est-à-dire que ce qui est né de l'Esprit tire sa nature de l'Esprit, de Dieu qui vivifie ou donne la vie; la chair ne profite de rien (comparez Romains 7: 25; 8: 5, 6; Galates 5: 17; Philippiens 3: 3).

Mais bien qu'il en soit ainsi, le chrétien n'a aucune excuse pour marcher selon la vieille nature, ou pour en accomplir ses oeuvres en quelque manière que ce soit. Bien plutôt, nous voyons que Dieu donne la grâce et la puissance pour en vaincre les effets et la tenir pratiquement dans la mort où il l'a placée, et où il la voit Lui-même (Romains 6: 11-14; 8: 12-15; Galates 5: 1-6, 13-25).

Le cas de l'apôtre Paul lui-même est bien remarquable à ce point de vue, et montre clairement que la vieille nature, la chair, n'est jamais changée ou ôtée ou améliorée ici-bas chez le croyant, même par la plus haute réalisation de la place qu'il a en Christ. Même alors il est encore nécessaire que Dieu tienne la chair en échec et la mâte, qu'il aide au chrétien à la tenir à sa place pour ne pas lui céder. Paul avait été ravi jusqu'au troisième ciel et pouvait se glorifier d'être «un homme en Christ» (2 Corinthiens 12). Quand il revint ensuite à la conscience de sa vie ici-bas, la chair en Paul est si incorrigible, que Dieu est obligé de lui envoyer une écharde, un ange de Satan pour le souffleter, de crainte que le vieil homme ne soit exalté par l'excellence des révélations. La vieille nature de Paul était aussi incorrigible que celle de tout autre. Quand il revient à la conscience de son existence comme homme, il découvre que Dieu, en grâce, a envoyé le correctif nécessaire à ce qui eut été un obstacle dans sa course. Il avait pensé d'abord que cette écharde était quelque chose dont il ferait mieux de chercher à être débarrassé, et il supplie trois fois le Seigneur afin qu'elle soit retirée; mais quand il reconnaît que la grâce divine lui fournissait par elle ce qui le gardait dans le sentiment de sa faiblesse comme homme, afin que la puissance de

Christ se déployât en lui sans entraves, il s'écrie: «Je me glorifierai donc très volontiers dans mes infirmités, afin que la puissance de Christ repose sur moi»...; «car quand je suis faible, alors je suis fort» (2 Corinthiens 12: 8-10).

En résumé, Dieu n'ôte pas la vieille nature lorsqu'il en donne une nouvelle; il ne travaille pas non plus à l'améliorer. Le chrétien porte avec lui deux natures aussi distinctes que possible l'une de l'autre: «le vieil homme» qui est corrompu..., et le «nouvel homme créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté» (Ephésiens 4: 22-24). Mais Dieu nous voit «en Christ» (2 Corinthiens 5: 17-21).

Chapitre 4 - Le nouvel homme. La vie éternelle

Récapitulons avant d'aller plus loin ce que nous avons appris dans nos précédentes méditations.

1. Nous avons vu d'abord l'absolue nécessité pour l'homme d'être «né de nouveau» s'il veut voir le royaume de Dieu ou y entrer. La nouvelle nature n'est pas une autre condition de la vieille nature; mais la communication d'une nature nouvelle qui diffère totalement de la première. Cette nouvelle nature est produite par la parole de Dieu appliquée à la conscience par la puissance de l'Esprit, mettant ainsi à nu le fond de la nature de l'homme né d'Adam et démontrant que cette nature est mauvaise, corrompue, incapable d'amélioration; et l'âme, rejetée tout entière sur Jésus et croyant en Lui, a la vie éternelle. Ainsi celui qui croit reçoit Jésus comme sa vie, étant né de nouveau, sur le fondement de la rédemption par le sang de Christ.
2. La nouvelle naissance (la parole de Dieu atteignant les sources et le principe même de la nature humaine) a amené l'âme à se juger et à se détester elle-même, de telle manière qu'elle a été jetée peut-être dans la plus profonde angoisse avant de trouver la paix. Mais il fallait qu'elle passât par ce travail de vraie repentance qui accompagne la nouvelle naissance, apprenant ce qu'est la vieille nature aux yeux de Dieu.
3. La nouvelle nature est absolument distincte de l'ancienne, ne s'amalgame jamais avec elle, ne l'améliore jamais et ne la supprime jamais. Les deux natures demeurent dans le chrétien jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'il soit changé à la venue de Christ, ou jusqu'à la mort. Cependant il a le privilège de ne reconnaître désormais que la nouvelle nature comme étant *lui-même*; la vieille nature est seulement un ennemi qu'il faut vaincre.

Examinons maintenant de plus près cette vie éternelle que le chrétien possède en Christ. L'âme reste souvent dans un grand vague quant à ce qu'est cette vie éternelle. L'un croit que c'est la félicité éternelle, un autre pense que c'est le ciel après la mort, un autre qu'il s'agit d'un bonheur à venir. Mais *la vie éternelle c'est simplement Christ. Il est la vie de quiconque est né de nouveau.*

Aux yeux de Dieu, l'homme, — la race humaine toute entière, — gisait moralement dans la mort; mais avant que le monde fût, Dieu s'était proposé en Lui-même de donner la vie éternelle (Tite 1: 2, 3). La révélation de ce secret n'avait été confiée à personne dans les

temps anciens; il était trop glorieux pour Dieu pour être communiqué par une bouche humaine, même par celle d'un Moïse ou d'un David. Il était réservé au Fils de le révéler. *Lui*, le Fils, est la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée dans le Fils de son amour: (1 Jean 1: 2; comparez 5: 19, 20; Jean 1: 4); Jésus descendit du ciel, — Il devint Homme sur la terre et déploya devant nous la puissance et la beauté de la vie éternelle caractérisée par deux traits particuliers: la complète dépendance de Dieu, et la plus parfaite obéissance envers Dieu. Il était le pain de Dieu descendu sur la terre pour donner la vie au monde; et sa présence ici-bas mit en évidence qu'aucun des principes qui gouvernent le coeur de l'homme ne gouvernait le sien, de même qu'aucun des principes qui gouvernait son coeur, ne gouvernait celui de l'homme! Son amour était à l'étroit; — il ne trouva en retour que haine et que mépris; il fut l'Homme de douleurs sachant ce que c'est que la langueur. Le grand amour de Dieu était comme enfermé dans le coeur de cet homme humble qui n'avait pas ici-bas un lieu où reposer sa tête. Il ne trouva aucun canal dans lequel il pût faire couler cet amour, et ainsi il fut à l'étroit jusqu'à ce qu'il l'eût répandu jusqu'à la mort! La justice de Dieu réclamait que le premier homme prît fin devant ses yeux, afin qu'il eût, pour ainsi dire, la liberté de traiter la race humaine comme morte, comme ayant cessé d'exister moralement devant Lui. Le Seigneur Jésus vient et entre, comme victime, en puissance de grâce divine, dans cette scène de mort. Le monde était enseveli sous un linceul de jugement qu'aucun effort humain n'aurait pu soulever ou déchirer. Jésus descend là; le linceul de jugement enveloppa le Bien-aimé du Père. Il porte en son corps, sur la croix, le jugement de Dieu sous lequel gisait la race du premier homme; il livre son âme à la mort; il est compté parmi les transgresseurs. Puis il se relève du sein des grosses eaux, après en avoir brisé la puissance et avoir établi la justice de Dieu; il rompt les liens qui l'enveloppaient; il annule la mort, rend impuissant celui qui en est le prince, et se relève d'entre les morts, Lui le second Adam, dans la majesté de sa résurrection, comme la fontaine, la source et la substance de la vie pour quiconque croit.

Il est le second Adam, le second Homme. L'histoire du premier homme devant Dieu est terminée, sauf en ce qui concerne le jugement de l'étang ardent de feu et de soufre. La foi croit cela et vit par la foi au Fils de Dieu. Le croyant sait qu'il a la vieille nature en lui, mais qu'aux yeux du Juge le péché en la chair a été condamné en la personne de Christ (Romains 8: 3; 6: 6-11). Sa vie est en Christ ressuscité d'entre les morts; elle est cachée avec Lui en Dieu (Romains 5: 17; 6: 11; Colossiens 3: 3).

Combien nos âmes saisissent peu ces choses! Combien souvent nous ressuscitons le vieil homme. Les uns lui demandent encore des fruits; d'autres lui donnent une place dans les expériences de leurs âmes, prêtant l'oreille à ses incroyables suggestions; d'autres encore lui accordent une place dans leur religion, ramenant ainsi sur la scène l'homme que Dieu a ôté de devant ses yeux pour jamais.

Quelle gloire pour nous de savoir qu'il n'y a *qu'un Homme vivant* devant le Dieu vivant, — un Homme sur lequel son regard peut se reposer avec une parfaite satisfaction; — une vie qui remplit de sa beauté la sphère à laquelle elle appartient! Et quel bonheur de savoir

que Lui l'Homme Christ, le Fils de Dieu, est ma vie, Celui en qui je vis à jamais. Cette vie, que Dieu nous donne, n'est pas *en nous*; Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est *dans son Fils* (1 Jean 6: 11-13)! Son Esprit, par lequel je suis né de nouveau, m'a communiqué la vie et m'a lié au Fils de Dieu pour toujours. Oh! qu'Il nous donne l'oeil du coeur qui le contemple, et le contemple sans cesse, et qui se rassasie de son excellence; qu'il nous donne de respirer l'atmosphère de sa présence vivante, de puiser sans cesse à la source intarissable de son amour! Qu'il nous enseigne à vivre de sa vie ici-bas, pour nous élever ainsi au-dessus de ce monde où chaque souffle d'air est un souffle ennemi; qu'il nous garde purs au milieu du mal et nous fasse expérimenter la puissance de cette parole: «Christ vit en moi» (Galates 2: 20; comparez l'épître aux Philippiens).

Vous dites peut-être: Je ne l'ai jamais expérimentée, je n'ai jamais senti son merveilleux pouvoir; pourtant je vois que tout cela est vrai? J'ai ressuscité et reconnu le vieil homme; j'ai cédé à ses avis, j'ai écouté ses incroyables suggestions; j'ai cherché à lui faire dans ce monde mauvais une place, comme s'il pouvait servir Dieu; j'ai obéi à ses convoitises, à son orgueil et à sa vanité, et je vois maintenant qu'aucun des mouvements de toute cette vie n'a jamais été reconnu devant Dieu. Comment puis-je boire à la source excellente de cette vie nouvelle? Comment puis-je vivre dans sa puissance?

Vous ne l'apprendrez pas en un instant, mais c'est par là que Dieu *commence*, dans ses voies envers nous. Tous mes exercices d'âme et de conscience m'ont amené au sentiment de cette chose glorieuse, la nouvelle création en Christ (2 Corinthiens 5: 17, 18). Mais c'est *là* qu'est mon point de départ, le point de départ des voies de Dieu envers moi comme chrétien. Quand mon âme a saisi cette position, je suis dans l'état dans lequel je devrais commencer à pousser des feuilles et à porter des fruits, à glorifier Christ dans mon corps ici-bas.

Maintenant la question est de savoir *si vous acceptez entièrement et complètement la position que Dieu vous a faite, si vous êtes décidé à n'avoir rien d'autre que ce que vous avez de Dieu. La grande affaire c'est d'accepter. On cherche à réprimer telle ou telle disposition, à renoncer à telle ou telle vanité, afin d'arriver à la conscience de cette vie. Mais si, une fois seulement, on l'acceptait et on la goûtait, on ferait l'expérience que les choses que recherche la vieille nature n'ont pas de place devant Dieu dans le ciel. On commencerait à haïr et à redouter les choses qui nuisent à la joie de l'âme de demeurer en Christ ou qui l'interrompent; on ne demanderait rien à la scène de ce monde, mais on comprendrait qu'on est ici-bas pour jouir des dons de Dieu, des choses que le Saint Esprit verse dans les âmes des fidèles, pour qu'ils vivent ainsi de la vie de Celui qui les a délivrés du monde.*

Beaucoup de chrétiens sont en défaut sur ce point. Ils se savent en Christ devant Dieu et s'étonnent de ne pas ressentir la joie de cette position. Mais considérez-les dans leur vie journalière, et vous les verrez s'occupant du vieil homme, l'entourant de ce qui plaît à ses yeux, cédant à ses désirs, nourrissant les dispositions qui émanent de sa nature, le retirant de la mort où Dieu l'a placé, et le faisant revivre. Comment alors s'étonner de ce qu'ils ne

sont pas heureux en Christ?... Il est bien important que chacun soit vrai envers lui-même par la grâce, ayant l'oeil net et le regard fixé sur Christ, en l'acceptant comme Celui en qui nous avons la vie, car Christ est notre vie cachée en Dieu (Colossiens 3: 5, comparez 1 Jean 5: 9-13). Tout alors sera facile. Si vous avez goûté cette joie seulement pour un instant, si jamais vous en avez connu la douceur, vous vous élèverez au-dessus de vous-même et de tout ce qui détourne vos yeux de Lui; vous redouterez ce qui pourrait vous distraire ou occuper votre coeur d'autre chose que de Jésus.

Que Dieu donne à ses bien aimés de connaître ces choses, — de vivre, d'agir et de demeurer en Christ, de se nourrir de sa mort qui les a séparés de tout ici-bas, — d'eux-mêmes en premier lieu; de cette mort qui est leur délivrance et qui maintient dans l'âme qui s'en nourrit la séparation d'avec le monde, liant le coeur à Celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, et qui est entré dans la glorieuse et bienheureuse présence de Dieu.

Chapitre 5 - Marchant par l'Esprit

Considérons maintenant la *puissance* de cette vie éternelle en Christ que possède le croyant selon Jean 3: 36; 5: 24; 6: 40; etc.

Au chapitre 2 de l'épître aux Galates, nous trouvons le langage d'un homme qui a expérimentalement accepté cette merveilleuse portion; l'apôtre écrit: «Je suis crucifié avec Christ». Il accepte d'une manière positive par la foi, le fait qu'aux yeux de Dieu le pécheur Paul n'existe plus! Son existence, quant à sa vie d'enfant d'Adam, s'est terminée à la croix de Christ. La justice de Dieu demande que toute la race du premier Adam qui s'était révolté contre Lui prenne fin judiciairement. Dieu ne pouvait tolérer que le péché dans la chair continuât; et dans son amour, il s'est pourvu d'un sacrifice qui satisfait à toutes les exigences de sa gloire. Par le don de Jésus, il exprime cet amour sans mesure. «En la consommation des siècles» son propre Fils vient à nous; il vient se placer en grâce, à la croix, sous le jugement terrible que le premier homme avait attiré sur sa race; il en porte tout le poids; il en vide la coupe; il meurt et on le couche dans le sépulcre. Alors la gloire du Père le ressuscite; Dieu le glorifie, car sa justice voulait que l'Homme qui avait accompli une telle oeuvre, prît place immédiatement sur son trône. Dieu met fin ainsi judiciairement à la race toute entière du premier Adam. Jusque-là, Dieu n'avait jamais donné à l'homme sa place dans la mort, il n'avait jamais prononcé sur lui cette sentence qui est: «mort dans ses fautes et dans ses péchés». Christ «est mort pour tous, tous aussi sont morts» (2 Corinthiens 5: 14); la mort de Christ est la démonstration que tel était l'état de l'homme. C'est donc un privilège inexprimable de savoir que, n'étant qu'enfant d'Adam, *je suis mort!* Dieu ne me demande pas de devenir *meilleur*; il me dit que je suis *mort!* «Mais je ne vis plus moi». «Toutefois ce que je vis,... je le vis,...» dit Paul, le croyant. — «Plus moi», non: — ce «moi» coupable est rayé de la liste des vivants, rayé pour jamais. «Mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Oui: aux yeux de Dieu, et pour la foi, Christ a mis fin à ce «moi» qui me tourmentait et qui accablait mon coeur par son iniquité; et ayant accompli par sa mort

l'oeuvre de la rédemption, il ressuscite comme *la seule vie*, la vie de quiconque croit. «Et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Voici donc ce que Dieu présente à la foi et ce qu'elle reçoit: Je vis par un objet, Christ; mes yeux sont fixés sur Lui qui est ma vie dans le ciel; le Saint Esprit est venu, et il habite dans mon corps (1 Corinthiens 6: 19), me liant à Christ et réalisant sa vie au dedans de moi; en sorte que «je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi».

Le Saint Esprit donc est la puissance de cette vie dont je vis; par Lui d'abord, par l'eau de la parole, l'âme naît de nouveau (Jean 3: 3-8); la Parole atteignant la conscience, rend la conscience *mauvaise* d'abord. Mais l'eau et le sang sortirent du côté percé d'un Christ mort (Jean 19: 34). Le sang purifie la conscience, et il la rend *bonne* (comparez Hébreux 9: 8-14; 10: 1-22; 1 Jean 1: 7, etc.). Ainsi le pécheur croyant a trouvé la vie par la mort de Celui qui, sur la croix, a porté le jugement de Dieu en son corps, et qui ressuscité est devenu *sa vie*.

La présence du Saint Esprit réalise alors cette vie — Christ — dans le chrétien: «Si Christ est en vous le corps est bien mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice», la justice pratique qui découle de là (Romains 8: 10). Cette vie est, en résurrection, de l'autre côté de la mort et du jugement; Christ ressuscité devient la vie dans laquelle nous nous réjouissons et de laquelle nous vivons devant Dieu.

Or, il y a dans l'écriture un principe que nous ne connaissons que bien faiblement, et qui est «*marcher par l'Esprit*». Nous lisons: «Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair» (Galates 5: 10); et «afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (Romains 8: 4, etc)..

Si nous devons définir le caractère d'un homme qui vit ainsi par l'Esprit, nous dirions de lui qu'il a les yeux fixés sur Christ. Il a compris que Christ est sa vie et qu'il est uni à Lui par le Saint Esprit. Et quand le Saint Esprit n'est pas contristé, il maintient l'âme dans une communion ininterrompue avec Christ qui est la vie; et le chrétien marche ainsi par l'Esprit en dehors de la chair et des pensées et des affections de la chair. La contemplation de Jésus, — son humilité, sa douceur, sa débonnairété, sa grâce, sa sainteté au milieu du mal, la tendresse de son coeur aimant, l'absence chez lui de tout égoïsme, — toutes les grâces et toutes les perfections de Christ occupent alors l'âme, qui se prosterne et adore à la pensée que *Lui est sa vie!* Absorbée par Lui elle vit délivrée d'elle-même dans la vie d'un autre par l'Esprit. Elle marche par l'Esprit, et aucune trace de la vieille nature n'apparaît; non que cette vieille nature soit ôtée ou améliorée, car elle demeure toujours la même; mais elle est tenue dans le silence de la mort où Dieu l'a placée et l'Esprit porte son fruit.

Ce résultat ne s'obtient pas au moyen d'efforts tentés pour mettre la chair à l'ordre et pour remporter sur elle une victoire qui servirait uniquement à lui rendre de l'importance en la reconnaissant; non, cette oeuvre est produite par la contemplation de Christ et l'attachement du coeur à Lui, qui est ma vie, absolument en dehors de moi. Ainsi la chair est tenue à sa vraie place, — comme *crucifiée*, — *dans la mort*, non pas *améliorée*.

Hélas! que de fois le chrétien cherche à excuser ses manquements par le fait qu'il a en lui une nature perverse! Que de fois il accorde encore dans sa vie une place à deux natures, tandis que pratiquement il ne devrait en avoir *qu'une seule*.

Etienne, dans le chapitre 7 des Actes, nous fournit un exemple d'un homme marchant par l'Esprit. — Au chapitre 1, les disciples regardaient Jésus montant au ciel, jusqu'à ce qu'une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux. Quelques jours plus tard, à la Pentecôte, le Saint Esprit descendit et établit sa demeure dans les disciples et dans l'Assemblée. L'un d'entre eux, au chapitre 7, se présente à nous «plein de l'Esprit saint et ayant les yeux attachés sur le ciel, voyant la gloire de Dieu et Jésus se tenant à la droite de Dieu» (verset 55). C'est un homme qui vit et qui marche par l'Esprit; ses yeux sont fixés sur Jésus; et il devient son témoin (verset 50). Par là il provoque l'inimitié du monde et le peuple le lapide, mais Etienne est si complètement au-dessus de cette haine sanguinaire dont il est l'objet, il est si plein de Christ qui est sa vie dans le ciel, qu'il vit déjà de la vie du ciel autant que s'il y avait pris place entièrement. Il dépense ses derniers moments ici-bas pour Christ, n'éprouvant pour lui-même ni anxiété ni crainte. Il est «livré à la mort pour l'amour de Jésus» et «la vie de Jésus est manifestée dans son corps» (2 Corinthiens 4: 10). Par la puissance de cette vie le vieil homme avec ses passions et ses convoitises est si complètement subjugué qu'il n'apparaît pas plus que s'il n'existait plus absolument.

Beaucoup d'âmes sincères, sentant que la vieille nature doit être mise à sa place aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes, cherchent à la brider et à la dompter par leur propre force. De longues vies s'écoulent ainsi. On prie peut être; on mène deuil sur une nature qui tourmente et brise le cœur, cherchant avec ardeur, mais en vain à mettre un frein à son activité: mais on n'a pas saisi la puissance seule capable de la dominer. Comme quelqu'un l'a dit: «La chair veut être l'objet d'une certaine considération; elle n'aime pas à être traitée comme vile et incapable d'aucun bien, elle se refuse à être exclue et condamnée à l'impuissance, *non par des efforts* pour la subjuguer qui lui rendent toute son importance, mais par une oeuvre qui l'a abandonnée à sa propre impuissance et qui a prononcé sur elle qui ne sait que pécher une sentence absolue de mort et de condamnation. Si la chair agit, elle ne fait jamais que le mal; sa place est dans la *mort*, — non pas d'être *améliorée*. Nous avons à la fois le droit et le pouvoir de la «tenir» comme telle, parce que Christ est mort et que nous vivons en Lui de sa vie de résurrection «Lui-même est devenu notre vie» (Romains 6; 8: 12-14; Galates 5; Philippiens 3). L'âme doit plutôt se retourner de la contemplation de cette chose haïssable, la chair, et fixer son regard sur Christ; et l'office du Saint Esprit est de nous garder ainsi en communion avec Lui, occupant nos pensées de Jésus et remplissant nos cœurs de sa Personne. Là où il n'est pas contristé, les intérêts, les préoccupations, les pensées et les desseins du chrétien deviennent ceux de Christ, qui est sa vie; et l'effet de la grâce versée dans le cœur par l'Esprit, est que la chair subjuguée, est tenue à sa place, tenue pour rien; ses convoitises et ses désirs sont réprimés, ils sont pratiquement mortifiés, et l'âme en paix et heureuse vit et marche pratiquement par l'Esprit; les membres sont mortifiés, non par des efforts

propres, mais par la puissance des choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu (Colossiens 3). «Par l'Esprit nous faisons mourir les actions du corps» (Romains 8: 13); et au lieu de n'être jamais occupé que du combat entre les deux natures, «la chair convoitant contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair», le chrétien marche par l'Esprit, n'accomplissant en aucune façon les convoitises de la chair (Galates 5; Philippiens 3). Les tristes «oeuvres de la chair» sont remplacées par le fruit de l'Esprit: «l'amour, la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance» résultats naturels de la vie de Christ, contre lesquels il n'y a pas de loi.

«Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit» (Galates 5: 25); cette exhortation est fondée sur le fait que l'Esprit est notre vie en nous liant à Christ. «Or ceux qui sont du Christ *ont crucifié* la chair avec les passions et les convoitises» (Galates 5: 24). La chair *est crucifiée* et la foi agit en vertu de cette délivrance et de ce privilège merveilleux, nous faisant «marcher par l'Esprit» qui est la puissance de cette vie éternelle.

Que le Seigneur accorde aux siens de comprendre ces choses et de les pratiquer pour l'amour de son Nom!

Chapitre 6 - «Dans la lumière» — Confession

Il nous reste maintenant à voir quelles sont la sphère et la mesure de la marche, pour l'homme nouveau; et veuille le Seigneur que nous le saisissions.

Le jugement qui frappa sur la croix le Bien-aimé du Père, déchira le voile qui cachait Dieu et tenait le pêcheur loin de Lui. Le même coup, qui manifestait et exprimait en même temps l'amour et la justice de Dieu, ôta pour toujours les péchés et l'état de péché qui excluait l'homme de la présence de Dieu: dès lors le croyant, ayant la vie éternelle en Christ, se trouve introduit devant Dieu dans la lumière!

La sphère de la marche du chrétien est donc la *présence de Dieu dans la lumière*; Dieu l'a lavé et l'a réengendré pour une sphère comme celle-là, et maintenant la mesure de sa marche est ce qui convient à la *lumière, au dedans du voile*. Tout ce qui n'est pas en accord avec la présence de Dieu dans la lumière est jugé comme étant «du vieil homme». «L'homme nouveau» ainsi jouit en liberté de la communion avec Dieu. Il était «autrefois ténèbres»; maintenant il est «lumière dans le Seigneur»; et Dieu l'exhorte à «marcher comme un enfant de lumière». La lumière manifeste tout ce qui n'est pas de Dieu dans ses voies.

Quelle merveilleuse position que celle du chrétien! Quel bonheur pour l'homme nouveau que Dieu l'ait faite aussi élevée! — Appelé à vivre en communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, comment cette communion pourrait-elle exister autrement que dans la puissance de la vie éternelle? La communion est le privilège et la réalisation de la vie éternelle. Le chrétien ne peut pas vivre dans une autre sphère; il ne peut pas avoir une autre mesure. La vie qu'il possède en Christ l'introduit dans la présence de Dieu dans la lumière; cette lumière ne le juge pas comme si Dieu mettait en question son titre à s'y

trouver, car plus la lumière est brillante, plus ce titre est clairement établi. Mais la lumière l'amène à se juger lui-même pour tout ce qui ne s'accorde pas avec elle. Quand la chair est à l'oeuvre d'une manière ou d'une autre (même si l'action est purement intérieure), s'il y a la moindre chose au sujet de laquelle la conscience devrait être exercée, l'âme ne peut pas jouir de la communion avec Dieu, l'effet de la lumière étant de mettre la conscience en activité. Mais quand la conscience n'a rien sur elle qui ne soit déjà jugé dans la lumière, l'homme nouveau est en activité relativement à Dieu.

L'existence de la vieille nature ne rend jamais la conscience mauvaise dans la présence de Dieu; mais dès qu'elle entre en action d'une manière ou d'une autre, alors la conscience devient souillée; l'âme sent qu'un nuage intercepte la lumière, et elle perd la jouissance de la communion.

Dans cet état toutefois, elle rencontre encore les soins de Dieu, qui a pourvu à ce qu'exigeait ce qui est rendu manifeste dans sa présence lorsque nous avons failli dans notre marche comme chrétiens; elle rencontre l'intercession de Christ qui fait fléchir le coeur et l'amène au jugement de lui-même et à la confession des péchés.

De même qu'un homme qui aurait sali et déchiré ses vêtements, se hâterait instinctivement, en entrant dans une salle bien éclairée, de réparer le désordre de sa toilette, de même l'âme, quand elle entre dans la lumière, découvre tout ce qui n'est pas en accord avec la lumière et qui fait tache et se sent forcée à confesser la plus petite souillure; car «ce qui manifeste tout, c'est la lumière»; et Dieu «est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9).

Quand nous cédon, hélas! à la nature mauvaise, quand nous lui permettons d'apparaître sous la forme de «péchés», la conscience est souillée et troublée; l'Esprit est contristé, et plus la conscience est délicate, plus l'âme est malheureuse. Mais comment ce travail du coeur et de la conscience devant Dieu au sujet du péché a-t-il été produit? Par *l'intercession de Christ* qui a été en exercice pour moi. Ce n'est pas parce que je me suis repenti du péché et que je me suis jugé moi-même, que Christ a intercédé pour moi, mais parce que j'ai péché, et qu'il fallait que mon coeur fût amené à s'humilier devant le Seigneur à cause du péché. Une personne vivante, le Seigneur Jésus, agit sur mon coeur et sur ma conscience par sa parole et son Esprit, me fait sentir le péché, et fléchit mon coeur en l'amenant à la confession devant Celui qui «est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité». Il est écrit: «si quelqu'un a péché», — non pas si quelqu'un s'est *repenti* de son péché, — «nous avons un Avocat, auprès du Père» (1 Jean 2: 2). Il pardonne le péché et purifie le coeur; il délivre l'âme de la peine du péché et la ramène à la jouissance de la communion.

La véritable confession est une oeuvre profonde et douloureuse dans l'âme. Elle n'a pas seulement affaire avec le péché du moment, mais avec la racine du mal qui, pour n'avoir pas été jugée, a produit le péché. Nous trouvons au chapitre 21 de l'évangile de Jean un exemple de l'intercession de Christ et de la manière dont il agit en faveur de Pierre,

qui avait besoin d'être amené à sentir son péché et à se connaître lui-même autrement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Pierre avait «pleuré amèrement» sur son péché, le péché d'avoir renié Christ; mais les racines du mal n'étaient pas atteintes chez lui, et pouvaient se faire jour de nouveau. Le Seigneur s'occupe de lui et l'enseigne, ne lui reprochant pas son péché, ni n'en faisant même mention. «M'aimes-tu plus que ne le font ceux-ci?» As-tu toujours cette présomptueuse confiance en toi-même? Il s'était vanté que si tous abandonnaient leur Maître, lui demeurerait fidèle (Matthieu 26: 33-35). Le Seigneur ne regarda pas aux effets, mais à la source du péché; il la découvrit et l'exposa devant le coeur et la conscience de Pierre. La racine du mal fut ainsi atteinte, jugée et détruite. Quel bonheur de savoir que le Seigneur, qui nous aime parfaitement, est beaucoup trop fidèle dans ses soins pour nous, pour nous épargner une leçon nécessaire. Il ne nous charge de rien; il ne nous impute rien, mais il ne laisse rien inaperçu. S'il permettait le péché ou ne s'en inquiétait pas, il ne serait pas amour, il ne serait pas Dieu. Le coeur l'adore en contemplant ses voies. Mais combien peu nous savons en profiter. Nous verrons un jour combien il a été fidèle dans ses soins pour nous, combien les âmes exercées qui ont prêté l'oreille à sa voix en ont retiré de profit, et quelle perte ont fait celles qui insouciantes ne l'ont pas écouté.

Quelle position glorieuse, quelle vocation merveilleuse que celle du chrétien! Il marche par l'Esprit en dehors de tout ce qui est de la chair et du «moi», en Christ; il vit de la vie de Christ; sa sphère, sphère inaccessible aux souillures du péché et à l'esprit du monde, est la lumière de la présence de Dieu. Son coeur et son âme sont à découvert devant Dieu; car quel motif aurait-il de rien cacher à Dieu, si même il le pouvait? Dieu est sa ressource contre tout ce qui est mauvais au dedans. La «lumière» est l'armure de son âme. Il apprend à être sévère pour lui-même et à rejeter tout ce qui n'est pas de Dieu; et marchant ainsi dans la joie d'une communion non interrompue avec Lui, il a la conscience de Lui plaire (comparez Hébreux 11: 5, 6; Jean 14: 22-24). Il ne regarde pas au dedans de lui, pour chercher là des fruits; il regarde au dehors de lui, en haut, vers Christ. Christ est toujours, partout, devant ses yeux: Christ est sa vie. Les choses extérieures sont vues sous leur vrai jour. La chair est mise à découvert et jugée dans sa racine, alors même que ses fruits ne la trahissent pas; elle est connue pour ce qu'elle vaut et elle est rejetée comme le plus puissant obstacle à la joie de la communion avec Dieu. L'âme croit dans la présence de Dieu, non pas en se contemplant, elle et ses progrès, mais en étant toute entière tournée vers Christ, comme n'ayant pas encore atteint le but, mais courant vers lui, vers le prix de la céleste vocation de Dieu en Jésus Christ: elle est transformée en la même image de gloire en gloire par la puissance de l'Esprit (voyez Philippiens 3; 2 Corinthiens 3: 13).

Bien-aimé lecteur chrétien, nous avons reçu de Dieu une vie qui nous lie au ciel *maintenant*, mais qui doit être manifestée ici-bas sur la terre, pendant que nous y sommes. Nous avons des membres à mortifier, car notre vie est cachée avec Christ en Dieu, et ce qui est sur la terre ce sont seulement des «membres»; la «vie» est en haut (Colossiens 3). C'est une vie divine, formée en nous par le *dépouillement* de *nous-mêmes*, dans le reniement

d'un moi dans lequel il n'y a point de bien et que nous ne reconnaissons plus. Les mouvements de cette vie et ses voies ne sont jamais que ce qui plaît à Dieu et qu'il approuve. La vie de Jésus ici-bas fut une vie de dépendance parfaite, d'entière et continuelle obéissance; sa volonté était soumise à celle de son Père: «Que ta volonté soit faite et non la mienne». Il est notre vie; — «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17). Ses paroles nous disent ce qu'il était quand il était ici bas dans ce monde; il était ce qu'elles disaient (Jean 8: 25). Nous vivons par elles; et ce sont elles qui nous forment et nous façonnent à son image. Quand nous ne sommes pas formés par elles, *le courant de la vie divine est arrêté*, et nous cessons de croître en Christ, et à son image jusqu'à Lui.

Que le Seigneur nous accorde d'avancer de jour en jour, croissant dans sa grâce et dans sa connaissance, afin que la vie qui est en nous remonte vers sa source dans la lumière de la clarté de la face du Père, là où il est, jusqu'au jour où nous serons, corps, âme et esprit, rendus conformes à Christ, semblables à Lui; le voyant comme Il est, et étant pour toujours avec Lui (Philippiens 3: 20, 21; 1 Thessaloniens 5: 23, 24; 4: 16-18; Jean 17: 24; 1 Jean 3: 2). Amen!

La volonté de Dieu - Romains 12: 2

ME 1871 page 80

... Je suis heureux de savoir et de croire que la *volonté de Dieu*, bonne, agréable et parfaite a commencé d'agir à notre égard avant la fondation du monde d'après Ephésiens 1: 5: «Nous ayant prédestinés à nous adopter à lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa *volonté*». — Cette volonté a continué d'agir à notre égard quand le Seigneur Jésus s'est présenté pour s'offrir à Dieu en se donnant pour nous, Hébreux 10: 5-10: «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta *volonté*». — Cette volonté a continué d'agir encore quand «Il nous a de sa *propre volonté* engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons comme une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 48). — Or quand, en suivant ainsi la voie de cette *volonté*, nous arrivons à son application à nos circonstances, ainsi qu'à notre sanctification pratique, selon cette parole: «Car c'est ici la *volonté* de Dieu, votre sanctification» (1 Thessaloniens 4: 3), alors nous sommes à même *d'éprouver* combien elle est *ce qu'elle est*, savoir: bonne, agréable et parfaite. — Mais pour cela, il faut en effet, comme dit l'apôtre, ne pas nous conformer à ce siècle, mais être transformés par le renouvellement de notre entendement.

La connaissance de Dieu

ME 1871 page 97

La connaissance de ce qu'est Dieu ne peut pas enfler; mais la connaissance théorique des choses de Dieu peut produire l'enflure. Un savant qui n'aurait jamais mangé de pain pourrait définir théoriquement les diverses parties nutritives dont le pain est formé; mais un pauvre homme, ignorant la science, mais qui mange chaque jour du pain et en éprouve les effets sur son corps; celui-là *connaît* le pain d'une manière plus vraie et meilleure que le savant. L'un a étudié le pain scientifiquement et il peut dire: je connais le pain, je sais de quoi il est composé. L'autre dira: moi j'en ai mangé, j'en connais le bon goût et les effets salutaires, je me nourris de pain. Il en est ainsi, — et bien davantage, quant à la différence qu'il y a entre ce que nous appelons avoir des connaissances sur la Parole de Dieu, *la connaissance même de Dieu*; ou en d'autres termes, entre la connaissance théorique de Dieu, si j'ose dire ainsi, et la connaissance expérimentale de Dieu. Il ne s'agit pas, dans ce que j'appelle la connaissance expérimentale de Dieu, de quelque chose de mystique en dehors de la révélation dans la Parole, car cette révélation est complète, soit par la création soit par la loi et les prophètes, puis positivement par le Fils de Dieu et par l'Esprit. Nous avons tout cela dans la Parole. Mais si la parole de Dieu est pour moi quelque chose qui meuble seulement mon intelligence, et si cette intelligence n'est pas simplement un canal par lequel la vérité de Dieu pénètre réellement dans mon coeur, je ne connaîtrai pas Dieu, tout en ayant peut-être beaucoup de connaissances. C'est alors que la connaissance enfle (1 Corinthiens 8: 2, 3): le «moi» s'en empare pour se vanter. Mais la vraie connaissance de Dieu met le «moi» à sa place et elle rend humble. — Quelques passages de la Parole nous disent l'importance de cette vraie connaissance DE DIEU: Nous lisons au chapitre 11 du livre des Proverbes —. «Mon fils, si tu reçois mes paroles, et que tu mettes en réserve par devers toi mes commandements, tellement que tu rendes ton oreille attentive à la sagesse, et que tu inclines ton coeur à l'intelligence; si tu appelles à toi la prudence, et que tu adresses ta voix à l'intelligence; si tu la cherches comme de l'argent, et si tu la recherches soigneusement comme des trésors: alors tu *connaîtras* la crainte de l'Eternel, et tu *trouveras* la *connaissance de Dieu*. Car l'Eternel donne la sagesse, et de sa bouche procèdent la connaissance et l'intelligence. Il réserve *pour ceux qui sont droits* un état *permanent*, et il est le bouclier de ceux qui marchent dans l'intégrité, pour garder les sentiers de jugement; tellement qu'il gardera la voie de ses bien-aimés». — Quelle sécurité se trouve dans de telles paroles! Pouvoir compter sur un état permanent en restant avec Dieu; l'avoir pour bouclier et savoir qu'il garde la voie de ses bien-aimés! Si quelqu'un aime Dieu, celui-là est connu de Lui (1 Corinthiens 8: 3).

La Parole montre que c'est un sujet de gloire que de connaître Dieu: Voyez, Jérémie 9: 23, 24. — Le verset 25 montre que ce n'est ni la force, ni la sagesse, ni les richesses qui sont un sujet de gloire; celui qui se glorifie dans ces choses sera déçu. Mais au verset 24, nous

trouvons qui est celui qui a le droit de se glorifier, et en quoi et en qui il peut se glorifier. «Que celui-là qui se glorifie, se glorifie en ce qu'il a de l'intelligence et qu'il *me connaît*»: Voilà le sujet de gloire, c'est de *connaître* DIEU! — Paul reprochait aux Corinthiens que quelques-uns étaient sans *la connaissance de Dieu*; il leur en faisait honte. Ils avaient des connaissances, remarquez-le bien; mais ils étaient sans la connaissance *de Dieu*. Celle-ci fait croître, comme dit l'Écriture: «Croissant par la connaissance de Dieu, étant fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance avec joie, etc.» (Colossiens 1: 10). Voyez aussi dans la 2^e épître de Pierre comme cette connaissance est expérimentale: «Grâce et paix vous soient multipliées dans la connaissance *de Dieu* et de Jésus notre Seigneur, etc» (2 Pierre 1). — Enfin nous voyons dans la 1^e épître de Jean que ce n'est que cette vraie connaissance de Dieu et de Christ qui est reconnue, chapitre 2: 3: «Et par ceci nous savons que nous *Le connaissons*, savoir si nous gardons ses commandements. Celui qui dit: je le connais, et qui ne garde pas ses commandements est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa Parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé; par cela nous savons que nous sommes en lui». — Puis, chapitre 3: 6: «Quiconque demeure en lui ne pèche point, quiconque pèche ne l'a point vu, ni ne l'a point *connu*». — Et encore, chapitre 4: 8: «Celui qui n'aime pas, n'a pas *connu Dieu*; car Dieu est amour». Et: «C'est ici la vie éternelle qu'ils te *connaissent* seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17: 3).

Pensées

ME 1871 page 100

Nos corps sont les temples du Saint Esprit. Dieu habite en nous comme un hôte. Quelle pensée! Quel est celui qui, croyant cela, pourrait encore faire servir, son corps pour le péché? ou l'orner de ce qui n'est que de la vanité? On ne ferait pas ainsi, si l'on pensait sérieusement à cette vérité (voyez 1 Corinthiens 6: 19, 20; Ephésiens 4: 30).

ME 1871 page 180

L'amabilité humaine est souvent de l'inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4).

Nous devons apprendre que, après tous nos progrès, nous ne sommes rien que des pécheurs sauvés par grâce.

Le vrai progrès chrétien est caractérisé par notre appréciation des grandes vérités, des vérités essentielles — savoir des vérités en rapport avec la personne de Christ: «afin que je le connaisse».

La communion des saints ne procède pas d'un accord mutuel entre eux, mais de leur union de coeur au sujet de Dieu ou de leur union en Christ.

ME 1871 page 200

La lumière ne peut nous guider qu'autant qu'elle a dissipé les ténèbres.

La porte ouverte au *moi* est ouverte aussi à Satan.

Honorer Dieu et garder une conscience sans tache sont d'un plus grand prix que des relations avec des hommes pieux: je n'entends pas par là la communion des saints, qui ne peut jamais se trouver en dehors de l'honneur de Dieu et d'une conscience pure.

ME 1871 page 220

«Sortez du milieu d'elle, mon peuple». Cette Parole s'applique sans doute au peuple terrestre de Dieu, aux Juifs, qui sont destinés à être les témoins de son gouvernement en justice ici-bas. Quand le moment sera venu ils entendront cet appel de la part de Dieu. Mais

en même temps le *principe* trouve pour nous sa pleine application; car l'essence de Babylone, c'est l'union du monde avec le nom de Christ. «C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai, — et je vous serai pour Père, et vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur Dieu Tout-Puissant» (2 Corinthiens 6: 17, 18).

ME 1871 page 260

La souffrance de Christ était infiniment profonde; mais sa parfaite communion avec son Père faisait que toute l'angoisse qui en d'autres se répandait en plaintes, se passait dans le secret de cette communion, entre Lui et son Père. Elle est rarement exprimée dans les évangiles; Christ y est entièrement pour d'autres, en grâce.

Babylone. Sur son front «un nom» était écrit. Un monde enivré de ses breuvages ne voit pas le nom; mais un saint ne devrait pas le méconnaître. Nous devrions juger comme *du dehors* et si nous sommes à notre place, dans l'Esprit, dans le désert, nous ne nous tromperons pas. Mais si nous nous mêlons avec elle, nous avons perdu le sens de ce qu'elle est; nous avons bu plus ou moins de son vin, si nous ne la discernons pas (voyez Apocalypse 17; 18).

La puissance contre le mal est unie à la sainteté qui le rejette.

ME 1871 page 280

C'est toujours une chose bien affligeante et humiliante quand nous sommes obligés de confesser que les ennemis de Dieu ont raison contre son peuple. La vraie consolation dans ce cas, c'est que Dieu est juste dans ses voies, qu'il fait tout bien et qu'à la fin, il ne peut pas manquer d'accomplir les promesses de sa grâce.

Dieu nous forme à l'image de son Fils.

Le chrétien peut dire: «Il y a longtemps que la mort m'a atteint, et je dois la porter partout, toujours dans le corps — si elle atteint mon corps pour me faire déloger, ce ne sera qu'un gain immense».

ME 1871 page 320

On entend dire souvent, quand on parle de la pleine grâce de Dieu en Christ et du privilège d'être «parfaits à perpétuité» —: Prenez garde! — A quoi? — Sans doute, prenez

bien garde à vous-mêmes, prenez garde aux ruses de Satan, prenez garde au monde mais prendrai-je garde de trop tenir Dieu pour vrai dans ce qu'il dit?

ME 1871 page 477

Ceux qui ont été amenés à Dieu par l'efficace du sang et par l'onction du Saint Esprit, doivent se mouvoir dans une sphère hors de la portée des influences naturelles.

Paix soit aux frères, et amour, avec la foi, de la part de Dieu, le Père, et du Seigneur Jésus Christ! Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté (Ephésiens 6: 23-24).

Dagon - 1 Samuel 5

ME 1871 page 121

La beauté du christianisme et les bénédictions qu'il apporte sont des choses si généralement reconnues partout où le saint nom de Jésus a été prêché, que dans la mesure où l'homme naturel sait mettre un frein à ses passions, il veut se ranger sous la bannière de la croix. L'homme né d'Adam aime mieux les ténèbres que la lumière; c'est pourquoi le monde a toujours nécessairement la première place dans son cœur. Mais, pauvre être insensé qu'il est, il se souvient toutefois qu'il est mortel, et sa conscience le convainquant plus ou moins de péché, il prend le nom de Dieu sur ses lèvres, dans le vain et fol espoir que lorsque sa carrière d'égoïsme ici-bas sera terminée, il pourra la recommencer sous une autre forme dans le monde à venir. C'est là ce qui a donné lieu à la profession générale du christianisme dans une si grande partie du monde et qui a donné naissance à ce qu'on appelle la chrétienté ou les églises ou différentes dénominations chrétiennes. Les nations sont ainsi devenues soi-disant chrétiennes, tout en conservant tout ce qui est du prince de l'autorité de l'air, et en faisant servir à leurs propres fins la profession du nom de Christ. La plupart de ceux qui réfléchissent à ces choses, sont eux-mêmes plus ou moins convaincus, à leur propre jugement, de l'impossibilité absolue d'unir ensemble la lumière et les ténèbres, la justice et l'injustice, Christ et Bélial, le fidèle et l'infidèle (voyez 2 Corinthiens 6: 11); et cependant nous voyons chaque jour, qu'en dépit de tout, la stupide perversité du cœur humain persiste à vouloir les concilier. Le Seigneur, source de toute vérité, a dit: «Nul ne peut servir deux maîtres» (Matthieu 6: 24): et pourtant, au mépris de cette déclaration si positive, l'homme passe son temps à favoriser ce partage dans son service. La lumière, — si elle atteint un moment sa conscience, lui fait sentir la folie et la vanité de son attachement pour le monde; il continue néanmoins à aimer ce monde et à le suivre, cherchant à oublier ou à repousser tout ce qui pourrait se placer entre lui et son idole. Si même le Dieu de miséricorde, par un avertissement de sa grâce, réduit à néant tout son travail et lui découvre le véritable caractère de ce monde périssable et jugé, il sait trouver toujours à son malheur toute espèce de cause plutôt que la vraie, repoussant ainsi l'amour qui voulait le faire sortir de son rêve.

Ainsi en était-il des Philistins, comme nous pouvons lire au chapitre 5 du premier livre de Samuel. Placés dans le voisinage des enfants d'Israël, ils devaient être frappés de l'aspect extraordinaire sous lequel ceux-ci se présentaient aux yeux du monde. Peuple pauvre et comparativement chétif, ils avaient été délivrés de la puissante main de Pharaon et de la dure oppression de l'Egypte. Les puissances du ciel et de la terre avaient servi d'instrument pour leur bénédiction. L'Eternel lui-même avait été avec eux, de jour dans la colonne de nuée, et de nuit dans la colonne de feu; il leur avait donné le pain du ciel pour nourriture et de l'eau du Rocher qui suivait pour les abreuver. Le bruit de la présence du Seigneur de gloire au dessus du tabernacle et de l'arche de l'alliance, était parvenu jusqu'aux oreilles

des Philistins, et ils avaient été forcés de voir la grande puissance qui se manifestait et qui accompagnait ce symbole de la présence divine. Il n'est donc pas étonnant que l'arche, cette source reconnue de force et de bénédiction pour les Israélites, ait attiré l'attention et le respect de ceux entre les mains desquels elle avait été livrée, et (leur première pensée étant l'élévation du *moi*, ce mobile gouvernant du monde) qu'ils aient mis la main sur ce qui, à leur point de vue, devait les élever. Ils placèrent donc l'arche dans la demeure de celui qui était l'objet de leur confiance, au premier rang *après* celui en qui ils s'imaginent que reposait leur force. Le Dieu d'Israël ayant montré sa puissance en protégeant et en gardant le peuple de son alliance, son secours ne pourrait-il pas être utile aussi à leur gloire à eux? Ils lui donnaient un trône dans le lieu de leur culte auprès de Dagon; mais Dagon restait le dieu de leur choix, celui à qui leurs coeurs étaient assujettis: et aussi longtemps que cette association pouvait exister, les Philistins consentaient à recevoir et à reconnaître le Dieu d'Israël. Du moment toutefois où Celui-ci fit valoir sa suprématie et revendiqua la juste autorité qui lui appartenait, leurs passions n'ayant plus leur libre cours, le dieu de ce monde fut préféré par eux. L'impuissance de leur idole «avait été cependant pleinement manifestée devant leurs yeux: la tête et les mains de Dagon gisaient par terre brisées, mais l'obstination des Philistins et leur propre volonté n'est furent que renforcées, en sorte qu'ils voulurent faire de l'instrument que Dieu avait choisi pour la destruction de l'idole l'objet d'une vénération plus grande, et que finalement, ils rejetèrent la source de toute vraie puissance et de toute bénédiction plutôt que de s'y soumettre. Ainsi il est bien manifeste que ceux qui se font des idoles leur sont semblables; ils se repaissent de cendres; leur coeurs abusés les font égarer; ils ne délivrent point leur âme ni ne disent: ce qui est dans ma main droite n'est-il pas une fausseté (Esaïe 44: 20)?

Maintenant, cher lecteur, poursuivons un peu les voies de Dieu envers son peuple, et voyons quelle est la nature de la bénédiction qu'il s'est plu à répandre sur ceux qui connaissent et qui craignent son saint nom. «Ichabod» est écrit sur la face d'Israël dispersé et dépouillé: l'arche de Dieu a été prise et la gloire a quitté le peuple (voyez Ezéchiël 10; 11). L'Eternel s'en est allé et est retourné en son lieu, jusqu'à ce qu'ils se reconnaissent coupables et qu'ils recherchent sa face (Osée 5: 15). L'esprit d'apostasie, qui se manifestait depuis longtemps et de diverses manières, a atteint son plein développement dans la crucifixion du Seigneur de gloire, et Israël est en dérision et en moquerie parmi tous les peuples; le royaume de Dieu lui a été ôté, et «la lumière de la connaissance de Dieu en la face de Jésus Christ» nous a été révélée, pour un temps, à nous, les gentils, afin de provoquer Israël à la jalousie (Romains 11: 11). La parole de notre bienheureux Seigneur au sujet d'Israël a reçu son accomplissement: le Seigneur de la vigne a fait périr misérablement ces méchants cultivateurs, et il a loué sa vigne à d'autres. Mais de quelle révélation infiniment plus glorieuse ce fait n'a-t-il pas été accompagné! et comment le Dieu Tout-Puissant, le Dieu d'amour, ne s'est-il pas fait connaître maintenant aux fils des hommes? L'oeil ne pouvait voir ces choses, l'oreille ne pouvait les entendre; elles ne pouvaient pas monter au coeur de l'homme, mais Dieu les avait préparées. Ce n'est pas ici de la relation de serviteur du Roi des rois qu'il est question, quelque haute et bénie qu'elle soit; ce n'est

pas de la gloire du monde, même aux jours où la terre sera remplie de la justice comme les eaux couvrent le fond de la mer; non, mais de la gloire inexprimable de Jésus lui-même dans le ciel, de la position bienheureuse d'enfants, de cohéritiers avec Lui et de membres d'un même corps. Dieu a découvert les gloires de son propre royaume, et il annonce qu'elles sont la part de tous ceux qui croient: le libre don de son amour dans le Seigneur Jésus, qui a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités. Il invite tous les hommes à venir librement, avec confiance, sans argent et sans aucun prix, à la croix de Jésus, pour voir et trouver là la pleine rémission de leurs péchés par le sang qui a été versé, et pour se réjouir désormais par l'Esprit d'adoption dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

Mais comment cette miséricorde sans égale a-t-elle été accueillie? comment le Dieu de tout amour a-t-il été traité? Ayant devant elle une perspective illimitée de gloire et de bénédiction, qu'est-ce que l'église professante lui a rendu en gratitude et en amour? Le Dieu de toute grâce a-t-il eu dans son affection la place à laquelle il avait droit? Ceux qui ont dit «Seigneur, Seigneur», se sont-ils renoncés eux-mêmes et ont-ils pris leur croix chaque jour pour le suivre? Ou bien le Dagon de ce monde a-t-il été sous une forme ou une autre l'objet de leur recherche et de leur adoration? Se prévalant de la patience de Dieu, n'ont-ils pas poursuivi leurs plans d'agrandissement terrestre; et avec son nom sur les lèvres, n'ont-ils pas poursuivi les désirs de leurs coeurs? «La convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie», bien loin d'être crucifiés, sont entretenus et favorisés, et tous les jours on voit ceux-là même qui font une profession plus particulière de la vérité telle qu'elle est en Jésus, courir après le pouvoir, la gloire et l'amitié d'un monde qui est «inimitié contre Dieu», maintenant ardemment et de propos délibéré tous ces détails de la bourgeoisie de ce monde qui gît dans le mal et est sous la domination *du Méchant*, au lieu d'y réaliser et d'y manifester le caractère d'étrangers et de forains, qui montrent clairement que leur conversation est dans les cieux, d'où aussi ils attendent Jésus Christ comme Sauveur (Jean 17: 16; Hébreux 11; Philippiens 3; Jacques 4: 4; 1 Jean 2: 15-17). Que reste-t-il donc à faire au Dieu de toute vérité pour venger son saint nom, et maintenir sa propre gloire? Il l'a déjà solennellement déclaré, cher lecteur; il a annoncé ce que nous croyons qui est en train de s'accomplir, c'est-à-dire, que par un jugement et une destruction plus terribles, il jettera dehors les cultivateurs aux soins desquels la vigne a été maintenant confiée et qui ont méchamment fait servir ses richesses à la satisfaction de leurs convoitises et de leurs propres vues égoïstes. «Car si ceux-là n'ont pas échappé qui ont refusé Celui qui leur parlait en oracles sur la terre, combien moins échapperons-nous, si nous nous détournons de Celui qui parle ainsi des cieux; duquel la voix ébranla alors la terre; — mais maintenant il a promis, disant: Encore une fois je secouerais non seulement la terre, mais aussi le ciel» (Hébreux 12: 25, 26). Ils ont rejeté les messages répétés de son amour; et dans ces derniers jours, au lieu d'avancer vers le bien, comme quelques-uns dans leur ignorance l'espèrent peut-être encore follement, «il viendra des temps fâcheux», la consommation de leur péché se manifestant en ce qu'ils ont une forme de piété, en en reniant la puissance (2 Timothée 3). Ils n'ont donc plus à attendre que le jugement; et

«comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du Fils de l'homme». — «Car le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ, lesquels seront punis d'une perte éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force» (2 Thessaloniens 1: 7-10). Le Fils de l'homme ayant sur sa tête une couronne d'or et dans sa main une faucille tranchante, l'appliquera et moissonnera, quand la moisson de la terre sera mûre; et les grappes de *la vigne de la terre* seront vendangées et jetées dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve sera foulée hors de la ville, et de la cuve sortira du rang jusqu'aux mors des chevaux (voyez Apocalypse 14).

A qui donc est-ce que je parle en ce moment? Ces lignes sont-elles entre les mains d'un homme qui s'est contenté jusqu'à présent de l'une ou l'autre des *formes* du christianisme, et dont le coeur et les affections sont encore engagés dans les choses de la terre? Ah! pensez-y bien! ce n'est pas là la position où doit se trouver celui qui fait profession de tout devoir à Christ. Dieu qui sonde les reins dit: «Mon fils, donne-moi ton coeur!». Etes-vous un enfant de Dieu? Croyez-vous que la rédemption a été accomplie par le sang de la croix? Où donc vos affections devraient-elles être placées, sinon sur les choses d'en haut, là où Christ est assis à la droite de Dieu? Qui a droit à toute l'adoration, à tout le dévouement de vos coeurs sinon Celui qui nous a lavés de nos péchés dans son sang et qui nous a fait rois et sacrificateurs pour Dieu son Père? Ne restez donc plus au nombre de ceux qui ont le bruit de vivre et qui sont morts. Le jugement va tomber sur la dispensation actuelle et qui touche à son terme; mais un résidu sera sauvé sur lequel un Père plein de grâce a fait reposer son amour et par lequel il manifestera sa louange. Eloignez-vous donc de toute forme de mal, de toute association avec l'apostasie croissante; séparez-vous, et ne touchez à aucune chose souillée (2 Corinthiens 6: 17, 18; 7: 1; 2 Timothée 2: 20-22; 3: 1-5; Apocalypse 18: 4-6). Le Seigneur veut que les siens soient comme des luminaires au milieu des ténèbres (Philippiens 2: 14-16), et qu'à cette fin, ils soient pour un temps *dans* le monde mais non pas *du* monde. Son Eglise devait être comme une ville située sur une montagne (Matthieu 5: 14-16), convainquant le monde de péché, de justice et de jugement, pleine de courage pour témoigner contre lui dans un esprit d'humilité et d'amour; — car ce n'est qu'ainsi que vous serez un vrai témoin de Celui à qui vous faites profession d'appartenir. «Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites!».

Est-ce que je parle au contraire à quelqu'un qui veut vivre par l'Esprit, marcher par l'Esprit, qui trouve son bonheur en Jésus et qui ne recherche pas la conformité avec le monde? Dans ce cas, cher frère ou chère soeur, où devrions-nous être trouvés, vous et moi, pendant que mûrit autour de nous l'apostasie à laquelle est réservée l'obscurité des ténèbres pour toujours? N'est-ce pas dans le pavillon de Dieu, dans le secret de son tabernacle, à l'ombre de ses ailes, cherchant là notre refuge jusqu'à ce que les calamités soient passées; possédant nos âmes par notre patience, demeurant en Jésus, afin que nous puissions avoir confiance et n'être pas confus à sa venue; et, dans l'esprit humble et

obéissant de celui qui sait que par lui-même il n'est qu'ignorance et que faiblesse, mais qu'il peut toutes choses en Christ qui le fortifie, — étant «fermes et inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que notre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Corinthiens 15: 58)?

«Bienheureux est l'homme qui ne marche pas selon le conseil des méchants, et qui ne s'arrête pas dans la voie des pécheurs, et qui ne s'assied pas au banc des moqueurs!...».

Le caractère des brebis - Jean 10: 4-6

ME 1871 page 140

Ce qui caractérise les brebis comme suivant le Berger, ce n'est pas seulement qu'elles ont *écouté* sa voix; mais qu'elles *connaissent* cette voix. Elles en connaissent le son. C'est pour cela qu'elles ne suivront pas un étranger; elles ne *connaissent* pas la voix des étrangers; elles s'enfuient loin à l'ouïe du son de leur voix. — Il ne s'agit pas de s'arrêter à écouter les choses que prononce la voix des étrangers, même pour les contrôler; mais il s'agit de *fuir*. La sécurité consiste à *s'enfuir loin*, rappelons-nous-le: il y a danger, à cause de notre faiblesse de s'arrêter à écouter (*).

(*) Souvenez-vous d'Eve (Genèse 3)!

En suivant le Berger, qui va devant, sa personne se place entre moi et les circonstances. C'est Lui qui s'occupe de celles-ci; je ne vois pas le chemin d'avance, mais le Berger; je m'applique à le suivre, sans m'inquiéter où le chemin passe. — «Celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière et la vie» (Jean 8: 12). Les fidèles du chapitre 14 de l'Apocalypse sont caractérisés comme «suivant l'Agneau où *qu'il aille*».

Les signes d'une vraie conversion

ME 1871 page 154

Dans un temps comme le nôtre, où l'esprit inquiet de l'homme s'ouvre, pour ainsi dire, à tout ce qui peut l'impressionner ou agir sur lui, il est important que le serviteur de Christ pèse et comprenne d'après l'Écriture quels sont les signes d'une vraie conversion, — ce par quoi Dieu manifeste que quelqu'un est «né de nouveau», «né de Dieu». Qu'une certaine foi ou croyance puisse être produite sans la puissance de Dieu, n'est pas seulement une chose admise dans l'Écriture, mais positivement mentionnée et caractérisée pour ce qu'elle vaut. «Plusieurs crurent en son nom», lisons nous dans l'évangile de Jean, chapitre 2, «contemplant les miracles qu'il faisait. *Mais Jésus ne se fait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes...*». Dans la 1^{re} épître aux Corinthiens, chapitre 2: 3-5, Paul rappelle qu'il n'est pas allé à Corinthe avec excellence de parole ou de sagesse, mais en ne voulant savoir au milieu *d'eux* que Jésus Christ et Jésus Christ crucifié, «afin que leur *foi* ne reposât pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu». La parabole du semeur ne nous apprend-elle pas aussi que dans certains cas, même là où il y a une apparence de vraie réception de l'évangile, il n'y a réellement pas la vie, il n'y a point de racine.

Tout cela nous avertit d'être sur nos gardes, non seulement de peur que nous acceptions ce qui n'est pas vrai et réel, mais encore de peur que nous ne devenions en quelque manière des instruments pour provoquer un zèle faux et charnel, en produisant un foi qui ne serait pas seulement une perte pour son possesseur, mais une perte aussi pour le serviteur, parce que l'oeuvre de chacun sera éprouvée par le feu. Plus le serviteur est fidèle, plus il s'appliquera à ce que son oeuvre soit vraie. Ce n'est pas le bruit de son oeuvre qui satisfait l'homme spirituel, mais l'assurance qu'il a agi pour le Seigneur, et qu'il a fait sa volonté. Il a besoin non seulement de sentir qu'il a fait aussi bien qu'il a pu, mais bien plus, ayant conscience qu'il a agi pour le Seigneur et qu'il a fait *sa* volonté, la volonté révélée de Dieu. Il est à remarquer que quand nous suivons les pensées de l'homme naturel dans notre service, nous n'avons pas, pour nos actes de mesure plus élevée que la conscience naturelle mais plus nous agissons vraiment spirituellement, et plus nous mesurons tout à la mesure de la parole de Dieu, de Christ lui-même (Jean 17: 17; 1: 9; Ephésiens 5: 26). De là vient que le serviteur spirituel n'est satisfait ni de la renommée de son oeuvre ni même de l'approbation de sa conscience; il lui faut l'approbation du Seigneur (comparez 1 Corinthiens 4: 1-5); et comme il cherche simplement cela, il y a en lui un désir toujours plus profond que son oeuvre soit telle qu'elle demeure et fasse partie de ce qui satisfera Christ du «travail de son âme». Un serviteur qui vit près de son maître peut-il désirer autre chose si ce n'est que l'oeuvre qu'il lui est permis de faire soit vraie, et qu'il ait dans sa mesure une offrande agréable à présenter au Seigneur (comparez Romains 15: 16)? Y a-t-il rien de plus affligeant pour un serviteur que de découvrir que son oeuvre n'est pas

réelle et de bon aloi? Or il est bien manifeste que si un serviteur ne se tient pas près du Seigneur lui-même, il ne peut devenir un instrument pour amener d'autres âmes à Lui. Il pourra peut-être, par la grâce de Dieu, communiquer une certaine mesure de bénédiction, être employé à délivrer une âme de l'enfer, mais il ne sera pas serviteur pour délivrer du monde quelqu'un. Il ne connaît pas encore lui-même la parole en puissance, dans ce sens-là, alors que les eaux vives, les ruisseaux pour bénir, maintenant, doivent découler du ventre de celui qui est le ministre pour les répandre. Les âmes amenées par Paul étaient des plantes saines au commencement, quoiqu'elles se soient bientôt altérées; mais elles étaient, comme nous le voyons à Thessalonique, et même en Galatie, franches et décidées à leur naissance, et toutes les épîtres du même apôtre nous montrent l'intérêt profond qu'il leur portait et le désir qu'il avait de les voir dans un état vrai, sain et prospère: «exhortant» dit-il, «et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ» (Colossiens 1: 28, 29). Aucun langage n'est trop fort pour lui pour exprimer la ferveur de son désir à cet égard. «Mes petits enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ soit formé en vous», et ailleurs: «Je veux que vous sachiez», dit-il, «combien grand est le combat que j'ai pour vous» (Colossiens 2: 1-3; Galates 4: 19, 20). Personne ne peut être en quelque mesure rempli de l'Esprit de Dieu et ne pas être pénétré de la patiente et persévérante sollicitude avec laquelle Il travaille dans les âmes: la sollicitude de Paul s'étend à ceux-là même dont il n'avait pas vu le visage en la chair (Colossiens 2: 1). Pierre pourvoit aux besoins des croyants pour le temps où il ne sera plus avec eux (2 Pierre 1: 13-15); et Jean voit son salaire dépendant de la conduite des saints, qu'il exhorte à marcher de telle manière «que nous ne soyons pas», dit-il, «couverts de honte, de par lui, à sa venue» (1 Jean 2: 28), et « que nous recevions une pleine récompense» (2 Jean 8).

Tout cela, plus nous le méditerons, nous rendra vigilants et nous fera porter une sérieuse attention à l'état des âmes et à tout ce qui dénote leur prospérité devant Dieu. Des pleurs seulement, ou la plus grande expression de foi ou d'intelligence, ne tromperont pas celui qui, marchant près du Seigneur, a le sentiment, dans sa propre âme, que l'oeuvre de Dieu se reconnaît à d'autres et plus profondes marques. Il sait ce que c'est que d'être dans la présence d'un Dieu saint, et d'avoir trouvé un Sauveur là où l'âme ne peut subsister sans Lui; son attention se porte donc de ce côté-là, chaque fois qu'un pécheur fait profession de s'être tourné vers Christ.

Le premier signe qu'une âme a eu réellement affaire avec Dieu sera toujours que cette âme a le sentiment qu'elle avait offensé Dieu, mais que, alors qu'elle avait péché contre Lui, elle a trouvé en Lui un Sauveur. Jésus est venu chercher et sauver ce qui était perdu: il est *un Sauveur*; et le Sauveur attire le coupable. Toute vraie conversion est marquée de la crainte de Dieu, parce que la Parole de Dieu a atteint l'âme, et puis celle-ci a trouvé du repos par Jésus le Sauveur. Si la crainte est grande, le sentiment de repos est grand, si le Sauveur a été fidèlement présenté; et en proportion de la profondeur de ce sentiment, le coeur est tourné vers le Sauveur et attaché à Lui.

La femme pécheresse qui se fraie le chemin jusqu'à Jésus dans la maison du pharisien (Luc 7), a peu d'intelligence à beaucoup d'égards, sans doute, mais elle a entendu parler du Sauveur, et comme elle est pécheresse, elle est attirée à Lui par la foi. Elle, une pécheresse, qui peut l'attirer comme le Sauveur? Il avait ressuscité le fils de la veuve, le mort de Naïn. Le bruit s'était répandu: «Dieu a visité son peuple». — Le Sauveur a de l'attrait pour le pécheur, comme le bateau de sauvetage pour le naufragé que la mer va engloutir. Ils se conviennent naturellement l'un à l'autre. La femme est attirée vers Jésus; elle a discerné la grâce qu'il apporte; elle a pris confiance en Lui; son coeur la pousse vers Lui, dans la maison du pharisien. Elle y entre, car son Sauveur est là. Le trouver, avoir à faire avec Lui, est son premier besoin: c'est le premier instinct de l'âme nouvellement née.

Verser des larmes, ou parler de son bonheur en pensant à soi-même est très différent de ce qu'on voit chez cette femme. Elle se tient, il est vrai, derrière Jésus en pleurant; mais ce n'est pas autant à cause d'elle-même qu'à cause de Lui qu'elle fait ainsi. Elle pleure quand elle est près de Lui; elle est préoccupée de Lui et non de ses propres sentiments: c'est là un second, plutôt que le premier trait de la conversion.

Le premier trait, nous le voyons chez le brigand sur la croix: le brigand craint Dieu et il se confie; — il se tourne vers le Sauveur; il a foi en Lui et en sa bonté: «Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume».

Le second trait vient s'ajouter ensuite à celui-ci, savoir une grande estime pratique du Sauveur. C'est sous cette influence que les larmes de la femme se répandent, et qu'elles arrosent les pieds de Jésus. Elle essuie ses pieds de ses cheveux, — sa gloire personnelle; elle répand sur Lui le parfum dont elle aurait pu tirer avantage pour elle-même. Il en fut de même de Jonathan (1 Samuel 17, 18) quand il vit la tête de Goliath au pouvoir de David. D'abord il fit «alliance avec David, car il l'aima comme son âme»; et finalement, il se dépouilla de son manteau, et le donna à David, avec ses habits, même jusqu'à son épée, son arc et son baudrier. Ce sont là les actes ou les oeuvres qui accompagnent le salut (voyez Hébreux 6: 9, 10).

Deux choses sont très fâcheuses aujourd'hui. L'une, c'est la manière légère dont on parle de la conversion, comme si elle était l'effet d'un puissant et intelligent appel, comme le serait sur un autre terrain celui d'un patriote dévoué, ou d'un Croisé enthousiaste, et on oublie presque la *création* qui est opérée par Dieu dans l'âme à la conversion (Jean 1: 12, 13; 3; Ephésiens 2: 1-10; 4: 24; etc.). L'autre, c'est l'indifférence qu'on porte au progrès des convertis. On se contente de ce qu'ils ont fait une certaine profession; de ce qu'on peut les estimer nés de nouveau. Mais où est ce «travail» de l'apôtre «jusqu'à ce que Christ soit formé en eux»? Où le «grand combat» pour ceux même qui n'avaient pas vu sa présence, en la chair, afin qu'ils fussent unis ensemble dans l'amour et pour toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance? Soyez-en sûrs, tout cela se tient. S'il y avait un plus profond sentiment de ce qu'est réellement la conversion, il y aurait aussi un plus profond intérêt pour les convertis. L'indifférence pour l'âme gagnée pour Christ

trahit un manque de sérieux dans le travail pour la gagner. Nous sommes toujours étroitement liés et dévoués à ceux pour qui nous avons beaucoup souffert.

Que le Seigneur nous donne de participer à son amour pour les siens, de prêter plus d'attention aux signes d'une vraie conversion, et d'être remplis en même temps d'une sollicitude plus profonde et plus persévérante pour la croissance et la prospérité spirituelle des âmes converties (voyez 2 Corinthiens 10: 1 et suivants; Ephésiens 1: 15 et suivants; 3: 14-21; 4: 17 et suivants; Philippiens 1: 8-11, 27-30; Colossiens 1; 2; 3, etc.).

2 Corinthiens 3-5

ME 1871 page 176

Tout ce qui est du domaine du christianisme est fondé sur la résurrection. La croix de Christ est pour le chrétien, non seulement l'expiation de ses péchés, mais elle est la fin de l'homme en Adam, et la fin du monde. «Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). «Vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde»; vous n'êtes plus «en vie dans le monde» ... (Colossiens 2: 20). «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles». — C'est par la croix que les vieilles choses sont passées, parce qu'elles sont jugées là.

La résurrection de Christ aussi, se trouve être non seulement la preuve de l'acceptation de l'expiation, mais elle est l'introduction du nouvel ordre de choses où tout est de Dieu. Elle est aussi l'introduction du chrétien dans ce nouvel ordre de choses: il est *en Christ*, ressuscité *avec Christ*.

La mort *délivre*, la résurrection *introduit*. Dans la 2^e épître aux Corinthiens, nous n'avons pas seulement la doctrine, mais l'application pratique de ce que la doctrine nous apprend.

Voici ce qui a été dit à ce sujet dans une réunion de frères qui étudiaient la Parole: «Paul avait dû désespérer de sa vie dans les persécutions qu'il avait endurées (2 Corinthiens 1: 9); mais il se tenait pour mort. Il n'avait pas de confiance dans une vie qui se réalisait dans la chair; mais en Dieu qui ressuscite les morts. — La mort venant de dehors ne trouvait rien à tuer moralement en lui. — C'est en réalisant Christ habituellement que l'on est fort quand la tentation arrive. — Dans l'épître aux Romains nous avons la doctrine, la chose devant Dieu: là, on en a fini à tout jamais avec le moi; mais ici, dans la 2^e épître aux Corinthiens on trouve comment la chose se réalise devant le monde à chaque instant. — La racine de tout, c'est que la vie de la chair n'existe pas pour l'âme, la vie, les pensées, tout est de Christ. — Au verset 10 du chapitre 4, on voit comment Paul réalisait cela: il «portait toujours, partout, dans le corps, la mort du Seigneur Jésus». — Christ avait été de fait mis à mort, et Paul s'appliquait cela constamment; il était un homme toujours crucifié en pratique. Puis, comme nous lisons au verset 11, il était «toujours livré à la mort pour l'amour de Jésus». Dieu le faisait passer par des circonstances qui lui aidaient à réaliser la mort. Ces troubles en Asie dont il parle au chapitre 1, l'avaient trouvé mort, mais cela aidait. — La mort agissait donc en lui (verset 12). Paul était tenu dans la mort; et Christ seul agissait dans ses rapports avec les autres. — C'est la vie de Christ, en nous, non entravée par une autre vie en nous: voilà la vie chrétienne. Il faut un exercice de l'âme dans ces choses. Paul s'exerçait à avoir une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes. Si l'on a un autre but que Christ, c'est le vieil homme.

Versets 13, 14. Dans ce chemin de la mort, la résurrection l'encourageait; Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi par Jésus».

Extrait d'une lettre sur l'effet de la lumière

ME 1871 page 178

... Quand on se réveille, — et c'est preuve qu'on dormait, — en ouvrant les yeux, on voit la lumière et on se trouve dans la lumière; mais on ne voit pas *tout* du premier coup d'oeil. — On a tout d'abord les yeux ouverts sur *soi-même* et sur ce que l'on a été; or cette vue, vous le savez, ne produit pas premièrement la joie. Mais, quelle grâce! la même lumière qui nous montre notre souillure, nous montre en même temps l'efficacité de l'oeuvre qui nous en a lavé; il s'agit de prendre parti avec Dieu contre la souillure que la lumière manifeste, et ainsi on se trouve aussi avec Lui pour apprécier le sang de son Fils Jésus Christ qui nous purifie de tout péché! (1 Jean 1: 7).

Le premier effet sur nous sera de nous faire trouver la paix et le repos au sujet du travail que la lumière avait suscité en nous. — Ensuite, — et c'est là où j'en voulais venir, — en continuant de regarder, les choses qui sont autour de nous (parce que nous sommes dans la lumière) nous apparaîtront sous un jour tout nouveau, et ainsi plusieurs choses dont nous pouvions jouir auparavant sont mises en question pour nous comme légitimes ou non, ou plutôt comme souillées ou non. Tout cela est l'effet de se trouver dans la lumière. Il y a ainsi tout un remaniement des choses dans la conscience à la lumière de la Parole. Cela produit un travail intérieur qui conduit à juger et à apprécier les choses d'ici-bas au point de vue de Dieu; et penser des choses ce que Dieu en pense, doit nécessairement produire la paix et le repos.

Mais l'effet de la lumière ne s'arrête pas là, nous sommes amenés à considérer *Dieu lui-même* sous un jour tout nouveau; et là encore nous est réservé un trésor de paix et de repos. Apprendre *ce qu'est Dieu*, de manière que Dieu en Jésus Christ devienne l'objet positif du coeur d'une manière pratique, c'est là le bonheur ici-bas.

Si en arrivant dans la lumière on ne voit pas *tout* du premier coup d'oeil, on voit du moins tout autrement qu'auparavant; alors il s'agit de progrès sur tous les points. Nous nous trouvons dans ce sentier du juste où la lumière augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection (Proverbes 4: 18). — Quelle belle voie que celle-là! En y demeurant, nous sommes sûrs de connaître toujours mieux les magnifiques choses que nous avons en Christ, toujours mieux le Dieu qui nous les a données, et toujours mieux le Seigneur Jésus en qui et par qui elles nous sont données!

Plus on a besoin de tels objets, plus on s'en occupe; et plus on s'en occupe, plus ils deviennent précieux. En «trafiquant» avec cela, la mine produit dix autres mines, et le Seigneur y ajoute encore la mine de celui qui n'a pas fait de cas de celle qu'il avait reçue, car celui qui a, recevra encore (Luc 19: 12-26). — Quelle réjouissante pensée, que plus nous avançons vers le but, mieux nous connaissons Dieu, mieux nous connaissons le Seigneur Jésus, et mieux nous connaissons le Ciel. Et nous pouvons compter sur Dieu pour nous

garder dans ce chemin où il fait bon voir clair, et où il fait bon savoir ce que l'on fait et où l'on va!

Que le Seigneur vous garde et vous bénisse. Lisez beaucoup la parole de Dieu et les écrits qui en parlent.

N'occupez pas votre esprit de toutes sortes de choses. Exercez-vous à la piété; elle est utile à toutes choses; elle a les promesses de la vie présente et de celle qui est à venir (1 Timothée 4: 8). Le temps n'est pas trop long pour chercher les choses d'en haut et pour y penser, et notre coeur et notre esprit ne sont pas assez vastes pour nous occuper de tant de choses à la fois. — Il n'est besoin que d'*une* chose, dit le Seigneur, et Marie a choisi la bonne part qui ne lui sera pas ôtée (Luc 10: 38-42).

Etre assis aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, voilà la chose nécessaire et la bonne part!

Le joug mal assorti - 2 Corinthiens 6: 14

ME 1871 page 197

Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles, car:

Quelle participation y a-t-il entre LA JUSTICE et L'INIQUITE?

Quelle communion entre LA LUMIERE et LES TENEBRES? Quel accord DE CHRIST avec BELIAL?

Quelle part a LE FIDELE avec L'INFIDELE?

Quelle convenance du TEMPLE DE DIEU avec LES IDOLES?

Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit: «J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple» etc. (2 Corinthiens 6: 11-7: 1).

Quand Dieu nous exhorte quant à notre marche en tant que chrétiens, son point de départ est toujours la haute position où Il nous a placés. — Ainsi dans le passage que nous avons rappelé plus haut, les considérants pour ne pas nous mettre sous un joug mal assorti avec les infidèles, sont de toute beauté. Les expressions employées par l'apôtre pour désigner la position respective de celui qui est en Christ et de celui qui est en dehors de Christ, sont remarquables, et mettent très fortement en contraste les deux positions respectives.

1. Il ne peut y avoir *participation* entre la justice et l'iniquité; mais nous sommes «*justice de Dieu en Christ*». Cette expression est donc un titre donné aux saints, ou plutôt l'expression de leur position en Christ devant Dieu: nous sommes devenus cela (2 Corinthiens 5: 21).
2. Il ne peut y avoir *communion* entre *la lumière* et *les ténèbres*. Eh! bien, nous étions autrefois ténèbres, maintenant nous sommes lumière dans le Seigneur (Ephésiens 5: 8).
3. Il ne peut y avoir *accord* de *Christ* avec *Bérial*. Or, en 1 Corinthiens 12: 12, nous sommes, comme corps de Christ, nommés de son nom: «Car de même que le corps est un, et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont un seul corps, ainsi aussi est «le Christ». Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour [être] un seul corps», etc.
4. *Le fidèle* ne peut avoir une même *part* avec *l'infidèle*. — Ce titre de *fidèle* revient souvent dans la Parole pour désigner les saints en Christ, les croyants, mais en impliquant que ceux qui ont cru par la grâce de Dieu ont persévéré dans la foi, qu'ils ont reçue. «Aux saints et fidèles qui sont à Ephèse», etc. (Ephésiens 1: 1). «Aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colosses» (Colossiens 1: 2).

«Le Dieu vivant qui est le conservateur de tous les hommes, mais spécialement des fidèles...», «Sois le modèle des fidèles» (1 Timothée 4: 10-12). «Si quelque homme ou quelque femme fidèle a des veuves, qu'ils les assistent» (1 Timothée 5: 12), — «Que ceux aussi qui ont des maîtres fidèles ne les méprisent pas parce qu'ils sont frères» (1 Timothée 6: 2). — Puis encore Apocalypse 17: 14 ceux qui sont avec l'Agneau sont: appelés, et élus, et fidèles. Quelle belle *part* que celle du fidèle, quelle part que d'être en Christ et avec Christ (*)!

(*) A ce sujet nous empruntons une note aux Etudes sur la Parole de notre cher frère J-N. Darby, N.T., quatrième partie, page 279. «Comme dans le langage ecclésiastique français, le mot grec rendu par «*fidèle*» signifie également «*croyant*». Ce mot est employé ici en Ephésiens et dans l'épître aux Colossiens pour désigner les chrétiens d'Ephèse et de Colosses. Il faut se souvenir que, quand il écrivait ces deux épîtres, l'apôtre était en prison et que le christianisme était établi déjà depuis quelques années et était en butte à toutes sortes d'attaques. Dire qu'on était *croyant* comme au commencement, c'était dire qu'on était *fidèle*. Cette expression donc ne dit pas seulement qu'on croyait, ni que chaque individu marchait fidèlement, mais que l'apôtre s'adressait à ceux qui, par grâce, gardaient fidèlement la foi qu'ils avaient reçue».

5. Il n'y a pas de *convenance* entre le temple de Dieu et les idoles. — «Le temple de Dieu est saint, et nous sommes ce temple» (1 Corinthiens 3: 10). — Nous sommes «une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Et nous conserverons ce caractère dans l'état éternel: «*Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes*» (Apocalypse 21: 3). — Quelle position précieuse! Comment nous mettrions-nous sous un même joug avec ce qui est en dehors!

Dieu a toujours son point de départ, dans ce qu'Il est et dans ce qu'Il a fait; il nous montre qu'Il nous a amenés à Lui tel qu'Il est. Il s'agit donc pour nous de rester avec Dieu, là où Lui nous a amenés. Si nous abandonnons notre position, Lui ne nous suivra pas; Il doit rester DIEU. C'est pourquoi Il dit: «Ne touchez pas à ce qui est impur et je vous recevrai», etc. — Rappelons-nous que Dieu se doit à Lui-même, si j'ose dire ainsi, de ne pas marcher avec nous si nous nous égarons et que nous fassions le mal, quoique son oeil nous suive toujours. Dieu a *veillé* sur Jacob, mais Abraham a *marché avec Dieu*.

Ayant donc de telles promesses, — que Dieu veut habiter au milieu de nous et y marcher, — purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu!

2 Corinthiens 5: 4-10

ME 1871 page 217

Dans les versets 4 et 5, le chrétien est considéré comme possédant *la vie en Christ en* dehors de toute question de mortalité. Il gémit de se trouver dans un vase de terre avec une vie de résurrection. Or ce fait de se trouver avec une vie de résurrection dans un corps qui n'est pas ressuscité, le fait aspirer plus ardemment après la réalité de ce qui est son espérance propre qui est d'être rendu conforme à l'image du Fils de Dieu (Romains 8: 29). Voilà la pensée éternelle de Dieu à l'égard du chrétien; c'est là son unique espérance: Dieu l'a formé à cela même et lui a donné les arrhes de l'Esprit (2 Corinthiens 5: 5). Le chrétien a sa conversation dans les cieux, d'où il attend comme Sauveur le Seigneur Jésus qui *transformera* son corps d'humiliation pour le rendre *conforme* au corps de sa gloire (Philippiens 3: 21).

Le chrétien donc, possédant une vie qui n'a rien affaire avec la mortalité, et voyant devant lui la consommation de la pensée de Dieu à son égard, — dans la gloire où il sera personnellement semblable à son Sauveur, met en contraste sa position actuelle dans un corps impropre à son existence glorieuse avec sa pleine conformité personnelle à son Christ glorieux, et ainsi désire avec ardeur de revêtir son domicile qui est du ciel. Il ne désire pas d'être dépouillé, mais il désire ce moment bienheureux où la puissance de cette vie qu'il possède déjà absorbera ce qui est mortel en lui. — Remarquez que ce n'est pas la mort qui sera employée pour délivrer de ce qui est mortel — mais c'est *la vie* qui absorbera ce qui est mortel. Cette transformation se fera selon cette puissance par laquelle Christ peut s'assujettir toutes choses. Le délogement n'est pas en question ici, ni l'état de l'âme entre la mort et la résurrection.

Ensuite dans les versets 6 à 10, la pensée de l'apôtre se porte sur la condition naturelle de l'homme, assujetti à la mort et au jugement. Cette pensée l'amène à parler du tribunal de Christ où tous les hommes doivent comparaître. — Mais le chrétien n'est pas en peine. Christ, qui a triomphé de la mort, est sa vie; et s'il doit passer par la mort, et être «absent du corps» avant de revêtir son corps glorieux, la mort ne fait que de le rendre «présent avec le Seigneur», «ce qui est beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23). — «Nous avons donc toujours confiance», dit l'apôtre.

Remarquez ici un autre fait qui se lie à notre présence dans ce corps d'abaissement: c'est que tant que nous sommes dans ce corps, nous sommes «absents du Seigneur». Or si nous passons par le chemin ordinaire de tous les hommes, «la mort», le résultat en sera que nous serons présents *avec le Seigneur*. Mettant donc en présence ces deux choses: être dans le corps absents du Seigneur, ou être absents du corps, présents avec le Seigneur, le chrétien n'est pas long à se décider, et il dit: «Nous aimons mieux être absents du corps pour être présents avec le Seigneur».

Ainsi donc aux versets 4 et 5, ce qui est mis en contraste, c'est le corps impropre à la belle vie que nous possédons, et le corps glorieux propre à cette vie; — et dans les versets 6 à 10, ce qui est mis en contraste, c'est «être absents du Seigneur» par le fait qu'on est dans ce corps, et le bonheur d'être «présents avec Lui», si l'on quitte ce corps. — Dans le premier cas, la possibilité de déloger et le bonheur des délogés sont laissés hors de vue; dans le second cas, la gloire et le corps glorieux sont laissés hors de vue; et il n'y a ainsi aucune contradiction entre: «Nous désirons non pas d'être dépouillés», et, «Nous aimons mieux être absents du corps».

La conclusion de l'apôtre est que, pendant que nous sommes dans ce corps, nous devons nous *efforcer* d'être agréables au Seigneur, soit que nous soyons trouvés dans la catégorie des présents dans le corps, ou dans celle des absents du corps, quand le Seigneur viendra (verset 9), et le tribunal de Christ manifestera comment nous aurons employé notre temps, étant dans le corps (verset 10). — Solennelle pensée, quoiqu'elle soit en même temps pleine de joie!

Pensées pour ces temps-ci

ME 1871 page 229 - Pas de force sans la sainteté

Plus quelqu'un est près de Dieu en esprit, plus il apprend aussi ce qui n'est pas digne de Dieu, et il a le sentiment que s'il veut marcher selon la volonté de Dieu, ou recevoir de Lui, il doit se garder pur de tout ce qui pourrait s'interposer entre lui et Dieu ou faire obstacle à ce que Dieu veut. Il est clair que si toute ma force et ma joie procèdent de Dieu, alors plus je suis séparé de ce dont Il est séparé, plus je jouirai de ce qui me fortifie et me réjouit. Comment prétendre que Dieu est la source connue de force pour moi, et que c'est Lui qui à chaque moment me fournit la force dont j'ai besoin, si je marche là où Lui ne peut venir? Mon devoir et mon profit seront toujours de marcher de telle manière dans l'obéissance et la séparation d'avec le mal que, comme un enfant obéissant, — ayant son approbation, — je puisse jouir en toute circonstance de sa faveur; mais je ne puis avoir cette approbation si je me mêle avec ce qui est opposé à Lui. On admet bien ce principe d'une manière générale, mais il y a une grande différence d'opinion quant aux choses qu'on peut «faire» ou «auxquelles on peut se mêler» sans perdre la faveur de Dieu.

Or une grande partie du manque d'intelligence, à ce sujet, et de la perte qui en résulte pour les âmes, vient de ce qu'on est occupé de choses qu'on désire conserver, et non de Christ, et que dans cet état on veut être enseigné quant aux choses qui sont approuvées de Dieu. «Avec celui qui est pur, tu te montres pur» (Psaumes 18: 26). Mieux je connais Dieu, actuellement, pleinement manifesté en Lui qui fut fait chair et habita au milieu de nous, mieux je saurai distinguer ce qui n'est pas pur. C'est la lumière qui manifeste tout et qui découvre les ténèbres. Les ténèbres ne peuvent pas se découvrir elles-mêmes; et c'est réellement selon la simplicité de son oeil, comme étant dans la lumière, que quelqu'un peut déterminer ce qui est ténèbres. C'est un grand gain d'être convaincu de la vérité qu'il n'y a de vraie force que dans la sainteté, et que tout abandon de la sainteté entraîne avec elle la faiblesse morale. Mon sentiment de la sainteté quant aux choses qui sont en dehors de moi, est en proportion de la sainteté qui est au dedans de moi, personnellement. La vie s'épanche du dedans au dehors; et par conséquent s'il y a de l'imperfection extérieurement, c'est simplement la preuve d'un désordre intérieur. C'est assurément un principe simple et incontestable que pour agir dans la force de Dieu, dans un monde méchant et avec une nature pécheresse que je porte en moi, il faut que je sois aussi séparé de l'un et de l'autre que Dieu, sinon je bronche. Je ne puis m'associer à une chose et agir contre elle; et plus je suis séparé du mal, plus je serai pratiquement à même d'agir contre le mal. Quel que soit le cours de l'action divine en un temps donné, et quelle que soit la nature de l'opposition qu'il rencontre, il est évident que l'homme fidèle à Dieu, observant ce cours, est fortifié pour agir fidèlement là où il se trouve, pour autant qu'il se tient séparé de ce qui dénaturerait l'action divine ou y mettrait obstacle; et comme il aura ainsi la pensée et la force du Seigneur, il évitera même de toucher à ce qui leur fait obstacle. La

seule et simple vraie question est celle-ci: Y a-t-il une distinction positive, la plus absolue, entre ce qui est Dieu, et ce qui est contre Lui? — et cette distinction est-elle si nette que, si je suis du monde, je ne suis pas de Dieu? Car alors il serait impossible d'être de Dieu, et de s'associer au monde, en quelque mesure que ce fût. Comme il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal, il n'y a pas non plus de position neutre. Quiconque n'est pas avec Dieu, est contre Lui.

Au commencement, tout était très bon. Dieu vit tout ce qu'Il avait fait, et voilà c'était très bon (Genèse 1: 31). Le péché entra ensuite dans le monde, et Dieu chassa l'homme du jardin d'Eden, et lui en ferma l'entrée, l'épée flamboyante des chérubins se tournant çà et là pour garder le chemin de l'arbre de vie. Où y avait-il dès lors pouvoir ou capacité d'agir pour Dieu, si ce n'est en étant tout à Dieu, et séparé du péché? Ainsi, Enoch, septième homme après Adam, plût à Dieu, — ayant marché avec Lui, ayant été simplement et entièrement du côté de Dieu; — et il fut enlevé pour ne pas voir la mort (Genèse 5: 21-24; Hébreux 11: 5, 6). Plus tard, lors du déluge, Noé aussi, «marcha avec Dieu», et mû par la crainte, il bâtit une arche pour la conservation de sa maison; et par cette arche il condamna le monde (Genèse 6: 8, 9; Hébreux 11: 7), — il fut séparé de toute la ruine et du jugement, car Dieu ferma l'arche sur lui. Ensuite, quand l'homme se fut tourné vers les démons, vint Abram, à qui Dieu dit: Sors de ton pays, et d'avec ta parenté, et de la maison de ton père, et viens au pays que je te montrerai (Genèse 12). Puis d'une manière plus explicite et définie, quand à Sinäï la loi fut donnée, Dieu dit à son peuple racheté, comme nous lisons dans 1 Pierre 1: 16: «Soyez saints, car moi je suis saint», parole qui enjoignait pratiquement cette extrême séparation sur laquelle l'apôtre Paul insiste au chapitre 6 de la seconde épître aux Corinthiens: «Sortez du milieu d'eux et vous en séparez, et ne touchez pas à ce qui est impur». Moïse fait de même, après le péché du veau d'or (Exode 32): «Et Moïse se tenant à la porte du camp, dit: Qui est pour l'Eternel? Et il leur dit: Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Que chacun mette son épée à son côté; passez et repassez de porte en porte parle camp, et que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin». Ce cas montre bien à quel point la cause du Seigneur exige la plus absolue séparation d'avec le mal.

Le Nazaréen par son voeu adoptait cette vie sévère dans sa séparation pour Dieu, montrant ainsi en figure ce que la sainte séparation au Seigneur demande et impose; c'est pourquoi, quand Israël fut tombé dans une captivité presque sans espoir, Samson, que Dieu suscita pour le délivrer, fut un Nazaréen; et sa force était entièrement dépendante du maintien de sa séparation. Lorsqu'il y était fidèle, nul ne pouvait le surmonter, mais aussitôt qu'il cédait au tentateur, il se rendait impuissant: il fut vaincu et succomba. Ainsi encore, quand l'homme, après toutes sortes d'épreuves eut été démontré sans force et perdu, alors le Fils de Dieu vint dans le monde comme «le Saint»; et en Lui et par Lui, il faut que nous mesurions maintenant ce qui est saint. Il n'y a plus lieu, en ce sens-là, à rechercher ou à examiner jusqu'à quel point telle ou telle chose doit être acceptée ou rejetée: la vraie lumière désormais éclaire tout homme (Jean 1: 9): Il est de Dieu, et tout ce qui ne lui est pas attaché ou soumis, hommes ou choses, est rejeté.

Il y avait eu jusque-là des hommes fidèles, marchant selon la lumière qu'ils avaient, et se séparant selon la loi de tout ce que Dieu avait défendu: Jean-Baptiste était le plus grand de cet ordre-là; mais maintenant le Saint de Dieu est venu, comme Satan même le reconnaît, et dès lors tout est jugé en rapport avec Lui. Si une chose n'est pas pour Lui, elle est contre Lui. La lumière manifeste tout; il n'y a plus lieu à l'incertitude, il n'y a plus seulement le frein et les restrictions légales. La vie est maintenant manifestée; et c'est la vie du Fils de Dieu, sur la terre, qui met en évidence, dans Sa marche, les qualités morales qui conviennent à un homme de Dieu au milieu de la méchanceté environnante, comme c'est Lui aussi qui baptise du Saint Esprit. «Saint» est le trait caractéristique de l'Esprit de Dieu en rapport avec nous, au milieu du mal. Jésus fut oint de l'Esprit saint et de puissance, lui qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance, car Dieu était avec Lui (Actes des Apôtres 10: 34 et suiv.). Or tout ce que Dieu est, est manifesté par Lui: Dieu a été manifesté en chair; et tout ce qui est pour Dieu a été mesuré et éprouvé par Lui. Ce qui n'est pas de Lui est du monde, — n'est pas du Père, mais du monde (1 Jean 4: 4-6), parce que la seule personne qui soit réellement de Dieu, c'est Christ; et par conséquent la grande activité morale, en rapport avec ce monde, c'est la sanctification. Le Fils de Dieu s'est séparé, sanctifié lui-même, afin que nous fussions de coeur et d'esprit sanctifiés selon la *même mesure*, — par la vérité (Jean 17: 17-19).

La puissance pour toute la marche et le service est le Saint Esprit (Romains 8; Galates 5). Il nous manifeste Christ, si nous gardons sa parole en marchant dans la sainteté; et tout en condamnant le monde, il glorifie Christ à nos yeux: il prend ce qui est à Christ et nous le communique ([Jean 16](#)). Ainsi la force et la sainteté vont ensemble. Dès que nous accordons une place à notre chair, nous avons abandonné la sainteté de Dieu; c'était le cas à Corinthe. Quand le trouble ou le mal surgirent, il n'y eut pas de puissance pour y faire face; mais quand ils se séparèrent du mal, ils retrouvèrent la puissance de notre Seigneur Jésus Christ pour ôter d'entre eux le méchant. En suivant les voies de la chair, ils avaient perdu le sentiment de la sainteté de Dieu et avec cela la puissance du Saint Esprit. Ce fait est bien frappant. Les Ecritures nous montrent chaque restauration marquée par plus de sainteté; dans la mesure où celle-ci est réalisée, il y a aussi de la force. Les Corinthiens avaient été corrompus par de mauvaises compagnies, et c'est toujours de cette manière qu'on glisse, et qu'on déchoit de la stricte séparation que veut l'Esprit de Dieu. L'Esprit de Dieu doit nécessairement séparer l'âme où il règne, de la société de ceux qui sont charnels et dépourvus de spiritualité; et la première marque de la spiritualité de quelqu'un c'est la société qu'il recherche et dans laquelle il se trouve à son aise. La compagnie qu'on fréquente est celle qui nous attire; et souvent, quand nous ne savons pas découvrir nos goûts dominants, la compagnie que nous choisissons en sera l'indice, L'apôtre fait dater l'état «d'étroitesse» des Corinthiens (2 Corinthiens 6: 11 et suivants), de ce qu'ils s'étaient mis sous un joug mal assorti avec les infidèles. Leur association avait entravé chez eux toute énergie. Ils ne manquaient d'aucun don, et cependant ils étaient à l'étroit dans leurs entrailles, et le seul remède au mal, était une séparation nette et absolue. «Sortez du milieu d'eux et vous en séparez, et ne touchez pas à ce qui est impur». Le contact de ce qui était

impur entraînait la faiblesse, les liait avec ce qui était en opposition avec l'Esprit saint: pour Christ et Bélial, il ne pouvait y avoir de terrain ou d'intérêt commun. Comme l'acte d'Hacan (Josué 7) priva l'armée d'Israël de la puissance de Jéhovah, de même toucher à ce qui est impur prive maintenant le saint de la puissance présente de l'Esprit de Dieu et de la manifestation de cette puissance en notre faveur. C'est pourquoi quand l'Eglise est devenue semblable à une grande maison, où il y a des vases à honneur et des vases à déshonneur (2 Timothée 2: 20, etc)., le serviteur de Dieu n'a de force et n'est utile, un vase à honneur, sanctifié et propre au service du Maître, qu'en se tenant séparé des vases à déshonneur. Le Maître ne l'emploiera pas dans Sa maison, — il ne sera pas une lettre de Christ, à moins qu'il ne représente Christ saint comme Il était, et il ne pourra pas conduire d'autres âmes là où il n'est; pas lui-même. Dans tout service, la puissance est toujours en proportion de la sainteté; c'est toujours en raison de sa séparation en puissance morale, qu'un serviteur pourra introduire d'autres personnes là où il se tient lui-même par la grâce de Dieu. Où Dieu est, là il y a sainteté, et il y a puissance. Que ce soit un Daniel à Babylone, ou un Phinéas au milieu du débordement du mal, le seul canal du secours et de la grâce de Dieu est celui de la plus stricte sainteté. L'oeuvre de Christ maintenant (ministériellement) est de sanctifier l'Eglise qu'Il a aimée et pour laquelle Il s'est livré; et Il ne fera reposer sa puissance sur nous et ne nous gardera dans la communion de sa pensée qu'à proportion que nous serons séparés du mal, comme Lui était séparé du mal; et plus les jours sont mauvais, comme nous le voyons dans Jude, plus il faut que nous fassions un chemin droit à nos pieds, que nous soyons séparés et saints, ce qu'avaient oublié les «hommes naturels, n'ayant pas l'Esprit».

Puissions-nous pratiquement garder nos yeux fixés sur Lui, le Saint Fils de Dieu, — qui n'a pas connu le péché, et qui a tracé pour les siens un chemin de sainteté ici-bas au milieu du mal et de la souillure; il est un sûr refuge à l'heure la plus obscure, et pour ceux qui se rallient autour de Lui, il reste toujours «le Saint, le Véritable, qui a la clef de David, qui ouvre et nul ne ferme, qui ferme et nul n'ouvre».

Le prix et les primes

ME 1871 page 237

«Ce qui m'était un gain, je l'ai regardé comme une perte, à cause du Christ... Je cours, regardant au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 7, 14).

Cher frère,

Dans la confiance qu'il n'est besoin que d'attirer l'attention de mes frères sur le sujet dont je désire les occuper ici un moment pour qu'ils portent sur lui le même jugement que moi, j'ose vous adresser ces quelques lignes. Il s'agit de la coutume trop souvent encore pratiquée au milieu de nous d'envoyer du bétail ou d'autres choses aux expositions qui ont lieu de temps en temps afin d'y remporter des primes... Faire ainsi, est-ce garder la position d'étrangers dans le monde que la croix de Christ nous a donnée? Au chapitre 6, verset 14 de l'épître aux Galates, l'apôtre dit: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde». La croix de notre Seigneur Jésus Christ a tellement tranché notre position vis-à-vis du monde que maintenant, ou bien on est avec Christ rejeté, insulté, crucifié, ou bien on est associé avec un monde qui a cloué au bois le précieux Sauveur. Est-ce que le chrétien peut aller au nom de Jésus auprès d'un tel monde pour rechercher ses faveurs?

«Ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu? Quiconque donc voudra être ami du monde se fait ennemi de Dieu» (Jacques 4: 4).

Du reste si l'on vit pour Celui qui est mort et ressuscité pour nous (2 Corinthiens 5: 15), et quelque chose que l'on fasse, si l'on fait tout «au nom du Seigneur Jésus» (Colossiens 3: 17), (marchant selon le principe posé par l'apôtre Actes des Apôtres 24: 16), on s'inquiétera fort peu d'être jugé de jugement d'homme (comp. 1 Corinthiens 4: 2-5).

La vie du chrétien est de jouir dès maintenant, de ses relations avec le Dieu et Père de son Seigneur Jésus Christ, desquelles il a maintenant la connaissance et dont il comprendra tout à l'heure la pleine valeur. Il a à faire à Dieu en toutes choses, — dans les plus petites aussi bien que dans les plus grandes. Et s'il tient tout de Dieu son Père, c'est à Lui qu'il rend ses actions de grâces. C'est à ce même Dieu aussi de lui ôter de ses biens s'il en a de trop, ou de lui en donner davantage s'il en manque. A mesure que le chrétien marche dans cette dépendance complète de Dieu, il voit augmenter la joie céleste de sa simple vie, et il jouit davantage de la communion avec le Seigneur Jésus Christ. Au monde il n'a rien à dire à part le témoignage de grâce que Christ lui a confié dans la puissance de l'Esprit (Jean 16; comparez 2 Corinthiens 3: 2, 3; 6: 1-10; Philippiens 2: 12-16), et puisqu'il ne peut pas encourager le monde dans sa rébellion contre Dieu et contre Christ, il ne peut pas non plus

de recevoir ses faveurs. Il faut être conséquent, comme dit Jacques. On ne peut pas d'un côté rendre témoignage contre le monde comme un des rachetés de Jésus, et de l'autre se faire un avec ceux qui sont du monde.

Mais la question d'argent rend peut-être la pratique de cette vérité plus difficile que la théorie, tant il est vrai que «le présent aveugle les yeux des sages» (Deutéronome 16: 19). Cela fait de la peine de voir les enfants de Dieu aller même plus loin, et non seulement accepter les faveurs d'un monde éloigné de Dieu, mais aussi s'asseoir au banc des moqueurs, non pas sans doute pour se moquer, mais pour se trouver associés avec ceux qui le font (Psaumes 1: 1; Jérémie 15: 17), en se faisant membre d'un cercle, en donnant leurs votes, etc. afin de faire marcher leurs affaires temporelles. Combien nous avons besoin d'ouvrir nos oreilles pour entendre ces paroles de Jésus: «Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon» (Luc 16: 13). S'il faut faire un petit sacrifice pour le nom de Jésus, n'est-il pas toujours vrai que «l'Eternel en a pour nous en donner beaucoup plus» (2 Chroniques 25: 9; comparez Matthieu 19: 27)? Mais après tout, est-ce que c'est une perte pour l'enfant de Dieu de se tenir tout à fait séparé du monde? Paul dit: «Ce qui m'était un *gain*, je l'ai regardé comme une perte, à cause du Christ!».

Si nous voulons courir afin de remporter le prix de notre vocation céleste, il faut absolument nous débarrasser de toutes les vanités qui gênent notre marche, et juger comme l'apôtre les faveurs, la bonne opinion et l'amitié de ce pauvre monde.

Si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est pas en lui; et il n'est pas honnête de chercher les faveurs du monde, si on ne l'aime pas. «Mes petits enfants gardez-vous des idoles».

Christ a souffert dans le monde, et le Saint Esprit rend témoignage à ses souffrances (Jean 15: 18-27; 16: 8-14).

Nous sommes associés à Christ dans sa mort, afin de vivre sur la terre une vie nouvelle dans la puissance de Sa résurrection, en sorte que «portant toujours dans le corps la mort de Jésus, la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps...» (2 Corinthiens 4: 7-18); et ainsi, notre lampe étant à sa place, — sur le pied de lampe (Matthieu 5: 15), notre lumière luira devant les hommes; et voyant nos bonnes oeuvres, ils glorifieront notre Père.

Si nous ne vivons pas de Christ, attachés à Lui, et dépendants de Lui, si notre lampe n'est pas sur le pied de lampe, notre témoignage ne vaut rien pour Dieu. Il peut y avoir l'apparence d'un extérieur respectable, mais comme chez les vierges folles, il n'y a *pas d'huile* pour alimenter la lumière; car c'est uniquement sur le chandelier que le Saint Esprit déploie sa puissance pour maintenir la lumière qui brille pour Christ (Zacharie 4: 2, 3, 11, 12).

«Hors de moi vous ne pouvez rien faire».

Que le Seigneur nous accorde de penser sérieusement à ces choses, afin que notre témoignage soit sans reproche au jour de Christ; car Il nous a laissé dans le monde, comme

le démoniaque qui avait été guéri (Marc 5: 19), pour rendre un témoignage pour Lui dans le lieu où Lui a été rejeté. Plus nous sommes détachés et séparés du monde par la puissance de la grâce, dans notre vie journalière, plus notre témoignage au Christ rejeté sera aussi dans la puissance de l'Esprit saint. Puissions-nous glorifier Dieu ainsi et être des instruments pour amener quelques pauvres pécheurs à Christ.

Les deux natures, ou l'homme, et le Fils de l'homme

ME 1871 page 248 - Matthieu 20: 17-28

Il faut que tu naisses de nouveau; telle est la déclaration du Seigneur Lui-même; déclaration absolue dans son caractère, et universelle quant à son application.

Par le fait que nous avons péché, nous avons besoin d'un Sauveur; et le Sauveur, nous le possédons en Christ. Par son sacrifice, Il a fait propitiation pour tous les péchés de son peuple; et cette victime propitiatoire est suffisante pour le monde entier.

Mais *le pardon des péchés* n'est pas la seule question dont s'occupe la Parole de Dieu. Elle nous entretient aussi de la *nature corrompue* de l'homme, c'est-à-dire de la chair, qu'elle nous représente comme ne pouvant être changée ni améliorée. — Nous pouvons corriger ou brider notre nature; mais nous ne pouvons la changer.

L'homme a commis des péchés; — mais il est aussi un pécheur. Il faut que ses péchés soient expiés; mais il faut encore qu'il reçoive une nouvelle nature. De là, la nécessité de cette nouvelle naissance, dont parlait le Seigneur, Jean 3. Car c'est par naissance et par la naissance seule, qu'un être quelconque reçoit son genre de nature. Par la génération naturelle d'Adam, nous héritons d'une nature déchue; par la génération spirituelle d'eau et d'Esprit, nous recevons une nature nouvelle; nature qui est constante dans son caractère, pure et sans taches. «*Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est esprit*».

Il y a peu de gens dans le monde qui ne conviennent pas qu'ils ont péché, quelque faible que soit l'importance qu'ils attachent à ce fait. Mais combien peu en trouvons-nous qui reconnaissent que leur nature, celle qu'ils ont reçue d'Adam, est non seulement pécheresse, mais encore incapable d'amélioration. Cependant cette vérité nous est clairement enseignée dans la croix de Christ. C'est à cause de cela, dit Paul, que Dieu a envoyé son propre Fils dans le monde, *en ressemblance de chair de péché* et, pour le péché, afin qu'il condamnât *le péché qui est dans la chair* (Romains 8: 3). — C'était aussi pour satisfaire au besoin de l'homme pécheur, que du côté percé du Christ mort, il sortit *de l'eau*, aussi bien que *du sang*. — Il est venu pour *faire propitiation pour nos péchés*; et Il est venu aussi afin que *nous vivions par Lui* (1 Jean 4: 9, 10). — C'était pour imprimer dans l'esprit de Nicodème une vérité si importante, mais si généralement méconnue, que le Seigneur s'adresse à lui d'une manière, en apparence, si abrupte, en lui disant sans préambule: *En vérité, en vérité, je vous dis: si quelqu'un n'est né de nouveau, — (ou à neuf), — il ne peut voir le royaume de Dieu*. — Et ce que Jésus avait affirmé d'une manière si péremptoire, reçut une frappante confirmation dans les divers incidents de son dernier voyage à Jérusalem, qui nous sont rapportés Matthieu 20: 17-28, où nous voyons, comme placé en regard l'un de l'autre, les fruits respectifs des deux natures.

D'un côté, nous avons les fruits du *vieil homme*, qui nous sont représentés dans la conduite des Juifs et des Gentils, et dans celle des deux disciples Jacques et Jean. — De l'autre, nous voyons les fruits du *nouvel homme*, fruits qui nous sont démontrés dans la conduite du Fils de l'homme. Je dis: *nouvel homme*, quand nous parlons de nous; mais non *nouveau*, quand nous parlons de Christ, qui étant la postérité de la femme, a été conçu et est né du Saint Esprit. — Ces fruits divers sont caractérisés, les uns par *la haine* et *l'égoïsme*; les autres, par *l'amour* et *le renoncement*.

Il est de toute importance, en méditant notre sujet, de porter notre attention — sur *le lieu* où ces choses se sont passées; — sur *les personnages*, qui en ont été les acteurs; — et sur *l'époque* où elles se sont produites.

1° *Le lieu*. — «*Voici, nous montons à Jérusalem*». C'est là, — dans cette ville du Grand Roi; — là, où Dieu avait manifesté sa présence d'une manière si glorieuse, — où l'arche sainte avait trouvé son repos aux jours de Salomon, — où était le temple de Dieu, et la demeure du Souverain Sacrificateur; — c'est là que *le Fils de l'homme* devait dire *livré*. — Aucun autre point dans l'univers entier n'eût autant convenu pour cet acte de l'homme. Jérusalem était considérée comme le centre, le foyer de la connaissance religieuse, elle était la métropole du judaïsme. Si le Fils de l'homme eût été livré ailleurs, on aurait toujours pu objecter qu'à Jérusalem, il n'en aurait pas été ainsi. Mais pour faire voir ce qu'est l'homme, comme enfant d'Adam, c'est à Jérusalem même que ce forfait devait être accompli et que Jésus devait être crucifié.

2° Mais *comment* ces choses devaient-elles s'accomplir? — *Le Fils de l'homme sera livré*; voilà ce que le Seigneur annonce. Il se soumit Lui-même volontairement à faire toute la volonté de Dieu; mais ce fut *par un de ses propres disciples* qu'il fut *livré* aux Juifs. — Judas avait assisté aux enseignements de Jésus; il avait été un témoin de ses oeuvres merveilleuses; il reçut même, avec les autres disciples, le pouvoir extraordinaire de chasser les démons en son nom; — et néanmoins c'est lui qui devait le livrer! Il avait cependant joui de précieuses relations avec le Seigneur; il avait eu la faveur immense de participer à ses entretiens familiers. Eh bien! malgré cela, il se trouva tout prêt à laisser son Maître, pour trente pièces d'argent! Il est donc possible de jouir d'avantages tels que personne n'en a possédé, et pourtant de devenir *traître*, au bout du compte. — Oui, cela est possible, — à moins qu'on ne soit né de nouveau, participant de la nature divine, il faut cela; tout le reste ne sert de rien.

De plus, il sera livré, dit Jésus, *aux principaux sacrificateurs et aux scribes qui le condamneront à mort*. — Ils le condamneront; mais pour l'exécution de leur jugement, ces hommes-là n'avaient pas le pouvoir en main. Ce qu'ils purent faire, ils le firent; ils ne s'arrêtèrent que devant l'impossibilité d'aller plus loin. — Ils le condamnèrent à la mort; leur volonté fut pleinement mise en évidence; seulement le pouvoir leur manquait pour l'accomplir. Il fallait qu'il mourût; tel fut leur jugement; leur haine ne pouvait être assouvie que dans la mort.

Et qui étaient donc les personnages, qui prirent une part si proéminente dans cette affaire? — Ce n'étaient pas des Galiléens ignorants; ce n'était pas le peuple, cette populace qui ne sait ce que c'est que la loi et qui est plus qu'exécration (Jean 7: 49). — Non! C'étaient ceux qui avaient la charge de conserver et d'expliquer la Parole de Dieu, c'est-à-dire la classe la plus lettrée de la nation. Ils possédaient très bien la connaissance de la Loi et des prophètes. — Cependant ils le condamnèrent à la mort. Ce furent donc les personnages les plus élevés en dignité, en autorité ou en connaissance; ce furent les principaux sacrificateurs et les scribes de Jérusalem qui se rendirent coupables de ce crime! — Ainsi donc, — ni les relations avec le Seigneur, comme celles dont Judas eut l'avantage; — ni la connaissance de la lettre des Ecritures, comme s'en prévalaient les principaux sacrificateurs et les scribes; — rien de tout cela ne put empêcher tous ces hommes de tremper leurs mains dans le sang de leur Roi et Seigneur

Quant à exécuter leur sanguinaire dessein, leur pouvoir n'allait pas jusque là. Il fallut qu'ils le *livrassent aux gentils pour se moquer de Lui, le fouetter, et le crucifier*. — Interrogé par Pilate, Jésus fut déclaré innocent; envoyé à Hérode, il fut ramené à Pilate, comme quelqu'un qui ne méritait pas de mourir. — En sa qualité de gouverneur romain, Pilate s'assit au tribunal, pour le juger selon les lois. Les Romains avaient en général du respect pour la loi, comme règle. Ainsi, un gouverneur injuste pouvait être mis en accusation et être puni. Paul, dans une occasion, fit trembler les magistrats de Philippes, pour avoir battu deux citoyens romains avant qu'ils fussent condamnés. Une autre fois encore, le même apôtre échappa au supplice du fouet à Jérusalem, parce que le capitaine fut retenu par les prescriptions de la loi romaine. Paul en appela aussi à César; et dès ce moment, il fut protégé par la loi contre la fureur et le fanatisme de la populace juive. — Ce ne fut donc pas à un peuple barbare que le Seigneur eut affaire. — Mais pour mettre en évidence ce que l'homme est, le Seigneur, pendant qu'il était sous les yeux du gouverneur romain, pour y être jugé selon la loi, fut néanmoins bafoué et fouetté, contrairement à la loi. Quoique déclaré innocent par le juge, il fut cependant livré à la méchanceté des soldats romains, et, au divertissement d'Hérode et de ses hommes de guerre. Lors même que Pilate ne trouvait point de crime en Lui, il ordonna néanmoins qu'Il fût fouetté; et enfin, cédant aux clameurs des Juifs, il le leur abandonna pour être crucifié! — Partout où apparaît la nature de l'homme, né d'Adam, elle se démontre entièrement et toujours mauvaise. D'un arbre mauvais, on ne peut attendre que de mauvais fruits.

3° Laissant maintenant les acteurs de cette scène, portons notre attention sur *les temps* où ces choses s'accomplissent. — Si la crucifixion avait eu lieu dans l'enfance du monde, peut-être quelqu'un trouverait-il moyen de l'excuser. On pourrait objecter que l'éducation des hommes n'avait pas eu encore le temps de se faire; — que la culture intellectuelle ou morale n'était pas arrivée encore à un degré suffisant, n'ayant pas trouvé jusque-là un champ convenable à son développement. — Mais pour mettre à néant ces vaines excuses et pour faire voir ce qu'est réellement la nature de l'homme, ce fut dans le règne de Tibère que le Seigneur Jésus fut crucifié. — Pendant des siècles, les Juifs avaient

été en possession de la Parole de Dieu, et l'avaient lue chaque sabbat dans leurs synagogues; malgré cela, les sacrificateurs et les scribes furent trouvés les mêmes dans leurs coeurs. — Pendant des siècles aussi, les gentils avaient possédé une littérature qui dénotait une très grande culture intellectuelle. Beaucoup d'auteurs classiques, qu'on lit et qu'on apprécie encore de nos jours, étaient fort en vogue dans ces temps-là: c'était l'âge d'or de la littérature romaine. — Si l'éducation humaine avait le pouvoir de changer la nature d'une créature déchue, ou seulement de la diriger droitement, les gentils en avaient eu alors depuis longtemps à leur portée l'occasion et les moyens. Le moment de l'épreuve vint, et il trouva l'homme aussi coupable, aussi prêt que jamais à agir injustement, selon la pente de sa nature déchue. — Ainsi, ni le temps, ni l'éducation morale, ni la culture de l'esprit, ni la possession d'une révélation divine, n'empêchèrent les Juifs ou les gentils de manifester, dans leur conduite à l'égard du Fils de Dieu, leur haine de ce qui était bon, et leur inimitié contre Dieu. — Livré aux Juifs, les Juifs le condamnèrent à la mort, et le remirent aux mains des gentils, qui, à leur tour, le jugèrent, et enfin le clouèrent à la croix.

Telle est, dans sa simplicité, l'histoire de l'homme, en rapport avec la croix de Christ.

Mais, portons maintenant nos regards d'un autre côté: détournons-les pour un moment de notre nature irrémédiablement déchue et mauvaise, pour les reporter sur *la Parole de Dieu, qui ne peut changer non plus*. — «*Et le troisième jour, Il ressuscitera*». — L'homme s'est montré ce qu'il est; mais il ne peut, en aucune manière, déjouer le conseil de Dieu. La mort du Seigneur démontre que la nature de l'homme est entièrement mauvaise, non susceptible d'amélioration. — La résurrection du Seigneur prouva que les conseils de Dieu, quant à son Fils, étaient stables et non susceptibles d'amélioration. Tout ce que l'homme, poussé par Satan, s'abassa à entreprendre, ne put jamais, pour un seul moment, empêcher Dieu d'accomplir ses desseins de sagesse.

Jusqu'ici nous avons eu des exemples frappants du caractère de la nature humaine déchue, pris dans des personnes inconverties. Faisons un pas de plus, — et observons les mouvements de cette même nature, chez des personnes croyantes. — Ce point est de la plus grande importance, parce qu'il aidera à résoudre une question qui souvent trouble bien des âmes ignorantes, quoique sincèrement pieuses. Elles comprennent bien ce qu'est l'homme naturel, inconverti; mais ensuite, s'attendant à voir, après leur conversion, leur vieille nature changée, elles en viennent à être malheureuses et à tomber dans le doute, quant à la réalité de leur nouvelle naissance, parce qu'elles s'aperçoivent que leur vieille nature, quand elle opère, est toujours la même. — Mais nous le répétons, une nature ne peut jamais changer; il faut qu'elle soit remplacée. La vérité que nous avons sous les yeux, le prouve abondamment.

«*Alors la mère des fils de Zébédée vint à Lui avec ses fils, lui rendant hommage, et lui demandant quelque chose:... ordonne que mes deux fils que voici s'asseyent l'un à ta droite et l'autre à ta gauche, dans ton royaume*». — Ce qu'ils voulaient, c'était une place de prééminence au-dessus des autres disciples. — Mais quand il firent leur demande, quelle place occupaient dans leurs coeurs les intérêts de leurs compagnons, les autres disciples

du Seigneur? Il est évident qu'ils ne pensaient qu'à eux-mêmes, et nullement à leurs compagnons de service; car quoique ce soit la mère des fils de Zébédée qui nous soit représentée comme portant la parole, cependant il est très clair que les deux fils étaient d'accord avec elle. — Ils étaient cependant convertis; ils avaient eu le privilège d'être les compagnons du Seigneur dans plusieurs circonstances importantes (Matthieu 17: 1; Marc 5: 37); — et pourtant cette nature qui procède d'Adam, existait encore en eux, et quand il lui fut permis d'agir, on n'aperçut en elle aucun indice d'un changement quelconque. L'homme est, de sa nature, *égoïste*. Ce principe vicieux peut revêtir mille et mille formes; mais si l'on en vient à la racine, au fond même de la nature, on trouvera toujours que c'est la recherche de soi-même, ou le désir de se complaire à soi-même.

Mais si telle est la nature de l'homme, qui le caractérise, quelle est celle du *Fils de l'homme*? — Comme la lumière est opposée aux ténèbres, ainsi ce que le Fils de l'homme manifesta dans la scène que nous avons sous les yeux fut en tout point l'opposé de la tendance et du caractère du coeur de l'homme. — Jacques et Jean ne cherchaient qu'eux-mêmes; Jésus ne pensait qu'aux autres. Les hommes, dont nous avons parlé plus haut, montrèrent la haine la plus profonde; Jésus manifesta l'amour le plus grand.

«*Le Fils de l'homme, n'est pas venu pour être servi, mais pour servir...*» Quelle abnégation ne voyons-nous pas ici Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi: et qui est donc ce Fils de l'homme? — Le Psaume 8, nous le dit. — Et quelle est la position de ce Fils de l'homme dans l'univers? — Daniel répond: «*Voici comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées des cieux;... et l'Ancien des jours lui donna la seigneurie, ...l'honneur et le règne sur toute la terre*» (Daniel 7: 13, 14).

Les grands de la terre usent d'autorité sur leurs semblables; le Fils de l'homme est venu pour servir ses créatures. Il pouvait exiger les hommages de tous, et réclamer même le service des armées célestes. Mais sur la terre, Il apparut comme un serviteur, pour servir les enfants des hommes. Les aveugles de Jéricho, la Syrophénicienne, le centenier, le chef de la synagogue de Capernaüm, le malade de Béthesda, l'aveugle mendiant de la porte du temple, la veuve de Naïn, les soeurs de Lazare, tous nous disent combien il est vrai que Jésus était venu pour servir. Il entra dans la maison de la belle-mère de Pierre; il alla aussi dans celle de Jaïrus. Dans la maison, la multitude le suivait, tellement qu'il n'avait pas le temps de manger; mais jamais Il ne renvoya personne sans l'avoir assisté. Si le désert, aussi bien que le temple, atteste sa promptitude à secourir les multitudes; le puits de Sychar et le sycomore de Jéricho démontrent sa disposition à venir en aide à tout homme individuellement.

Il était *Dieu*, dira quelqu'un, et comme tel Il pouvait agir de cette manière. — Il était *homme* aussi, lui répondrons-nous. Il eut faim, il eut soif, il fut fatigué, il se coucha pour dormir, il fut fortifié par un ange dans le jardin, des femmes l'assistaient de leurs biens, pour ses besoins corporels. — C'était un *homme parfait* sans doute; cependant il vint, non pour être servi, mais pour servir. Il pouvait recevoir les secours des créatures, Il en avait

besoin; mais Il vint pour leur apporter, pour leur *donner*, ce qui leur manquait — Avec quelle douleur, et pourtant avec quelle clarté, Il reprend ici ses disciples!

Bien plus, pendant que Juifs et gentils lui montraient leur inimitié, Lui voulait leur montrer son *amour*, car Il vint pour *donner sa vie en rançon pour plusieurs*. — *Pour plusieurs*, c'était pour ses disciples, pour les Juifs qui le condamnaient, pour les gentils qui le crucifiaient; c'était pour eux qu'il venait donner cette rançon. — Il s'est donné Lui-même «*en rançon pour tous*», lisons-nous en 1 Timothée 2: 6, et ici «*en rançon pour plusieurs*». Quelle différence y a-t-il entre les deux expressions? Était-il moins disposé à sauver des pécheurs, quand Il était sur la terre, qu'il ne l'est maintenant dans le ciel? Voulait-il limiter ceux auxquels la valeur de sa mort pouvait être appliquée? — La vérité répond: *Il veut sauver tous; mais tous ne veulent pas être sauvés*. — Quand Jésus dit: *plusieurs*, Il parle, non de l'étendue de ses désirs, mais de la restriction que la folie de l'homme y apporte. Tous ne sont donc pas sauvés, par la raison que tous *ne veulent pas être sauvés*.

Tels sont les traits de la nature divine manifestée dans le Fils de l'homme. *Abnégation* et *amour*; et l'expiation, si elle a été nécessaire, n'en est que l'expression la plus complète et la plus absolue.

Maintenant, nous contenterons-nous d'étudier ces choses comme si elles étaient seulement des sujets intéressants de spéculation, avec lesquels, dans la pratique, nous n'avons rien à faire? Gardons-nous en bien. Ces choses sont écrites pour notre instruction et pour notre gouverne. Comme Lui a fait et ferait, nous aussi nous devons faire. L'expiation était son oeuvre à Lui, et à Lui tout seul; mais *l'amour*, qui fut la source du sacrifice, doit se manifester chez les disciples (1 Jean 3: 16). — Mais pour cela, il faut nécessairement être participant de la nature divine. Les caractères de la vie divine et les motifs qui la dirigent, ne peuvent absolument pas se rencontrer chez les enfants d'Adam, inconvertis.

Ainsi, les faits rapportés, Matthieu 20: 17-28, sont un commentaire très clair et très beau de la doctrine établie, Jean 3: 6: «*Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit*». Ils sont aussi une ample confirmation de la déclaration si absolue de notre Seigneur à Nicodème: *Il faut que tu naisses de nouveau!*

L'obéissance

ME 1871 page 261

Pour vous, qui par l'enseignement du Saint Esprit avez été amenés à la connaissance du Seigneur Jésus Christ et qui pouvez vous confier en la promesse que «vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12), rien ne peut être plus important désormais que de savoir de quelle manière il vous faut marcher pour plaire à Dieu (1 Thessaloniens 4: 1; comparez 1 Samuel 15: 22, 23). Par l'amour gratuit de Dieu, vous avez été lavés de vos péchés dans le sang de Jésus (Apocalypse 1: 5); vous n'êtes pas du monde, mais Christ vous a choisis du monde (Jean 15: 19); il a plu à votre Père de vous donner le royaume (Luc 12: 32); vous êtes donc maintenant héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ (Romains 8: 17), et rien ne peut vous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus (Romains 8: 39). Vous attendez dans ce monde le Seigneur Jésus des cieux, qui transformera le corps de votre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire (Philippiens 3: 21); par conséquent, pendant le temps que votre Père vous laisse encore ici-bas, le but dominant de votre vie doit être de glorifier Dieu dans vos corps (1 Corinthiens 6: 20) et de livrer ces corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent (Romains 12: 2).

Cependant il y a des hommes qui, tout en faisant profession de connaître ces choses si précieuses et en paraissant désirer l'avancement de la gloire de Dieu, n'agissent pas en accord avec la Parole. Ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance (Romains 10: 2). Ils veulent être employés à son service, — et pourtant, en même temps, ils se laissent détourner de *son* chemin par les suggestions de leur propre coeur, trop souvent abusés par la pensée que pourvu qu'ils soient sincères, tout est en règle. Une intention droite est sans doute d'une grande valeur à sa place; toutefois il peut se faire et il se fait souvent beaucoup de mal en toute sincérité. Mais vous, mes frères bien-aimés, vous vous souviendrez que les voies de Dieu ne sont pas comme nos voies, ni ses pensées comme nos pensées, et que notre seule part à nous est de détruire les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, amenant toute pensée captive à l'obéissance de Christ (2 Corinthiens 10: 5). «Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas», dit Jésus, «car à de tels est le royaume de Dieu» (Luc 18: 16), parce que *chez eux* il y a l'humilité, la simplicité, l'obéissance, — cet esprit qui au lieu de mettre en avant et de suivre ses raisonnements propres, se soumet sans peine à la parole d'un père, *sur sa propre autorité*. Le chemin de *l'obéissance* est donc le chemin du devoir et de la bénédiction (comp. Deutéronome 4: 1-40; 6). C'est la seule position qui convienne à la créature, parce qu'en toutes choses Dieu doit être souverain: de cela dépendent *le péché* et *la justice*. Il n'y a rien d'aussi humble que l'obéissance, rien d'aussi ferme; rien qui marque davantage la présence du Saint Esprit et soit aussi positivement le contraire de l'insubordination; rien non plus qui fasse taire aussi complètement toute pensée impie.

Le péché est *l'iniquité*; c'est l'état et la marche d'une créature qui est *sans loi* quant à Dieu, qui a sa *volonté propre*; tandis que celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement (1 Jean 2: 17). Si vous savez ces choses, *vous êtes bienheureux si vous les faites* (Jean 13: 17).

Examinons maintenant ce que les saintes Ecritures nous enseignent à ce sujet avec tant de puissance. Le premier Adam, et le second Homme, le Seigneur venu du ciel, — les deux grands chefs de race et les représentants, respectivement, de la chute et de la bénédiction de l'homme — sont distingués en ceci que l'un a été l'homme désobéissant, l'autre l'homme obéissant — «Par *la désobéissance d'un seul homme* plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes» (Romains 5: 19). Le premier Adam fit *sa propre volonté* et il périt ainsi. Il fut soumis à une épreuve d'obéissance, Dieu lui ayant dit: Tu ne mangeras pas; — et il mangea et fut perdu. La mort, les gages du péché, devint sa part comme conséquence de l'acte qu'il venait d'accomplir (Genèse 2: 16, 17; 3: 17, 18; 5; Romains 5: 21; 1 Corinthiens 15: 21, 22; Hébreux 9: 27).

Ce péché était *la désobéissance*, l'insoumission à Dieu, la porte largement ouverte à tout mal.

Chez le parfait et bienheureux Sauveur, nous trouvons précisément le contraire de tout cela. Si vous voulez savoir son caractère, lisez l'humble, saint, parfait tableau qu'il en trace lui-même: «Voici, je viens», dit-il, «il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté. Ta loi est au-dedans de mes entrailles» (Hébreux 10: 7; Psaumes 40: 8); et pendant le cours de sa vie sur la terre, lui-même dit encore: «Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4: 34); ce caractère était empreint sur chacune des circonstances de sa vie ici-bas: «il prit la forme d'un serviteur, étant fait à la ressemblance des hommes»; et comme son service était parfait, il était aussi incessant, car, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, et devint obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix» (Philippiens 2; Jean 13). Bien qu'accomplissant son oeuvre volontairement, *il avait reçu ce commandement de son Père* (Jean 10: 18), l'Eternel Dieu lui avait ouvert les oreilles (Psaumes 40: 6) (*); et il ne fut pas rebelle; il ne se retira pas en arrière, mais il expose son dos à ceux qui le frappaient et ses joues à ceux qui lui tiraient le poil (Esaïe 50: 5, 6); il ne cacha pas son visage de devant tout ce que l'obéissance amenait sur lui. L'obéissance fut le principe d'après lequel il agit dans la tentation: «Il est écrit», fut l'invariable réponse aux suggestions du Tentateur; et cette seule parole: «Je viens, ô Dieu, pour faire *la volonté*», est le sceau de son caractère et fait pleinement ressortir le principe de la vie du saint Fils de Dieu. Il a été le modèle de l'obéissance. «Quoiqu'il fût fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5: 8). Le contraire de tout cela, nous le voyons dans l'Anti-Christ «*le roi qui fera selon sa volonté*» (Daniel 11: 36) — son principe à *lui*, c'est de faire sa propre volonté: il fera selon sa volonté et *s'enorgueillira*; tandis que Christ s'est abaissé et a obéi. Et comme la perfection de l'obéissance caractérisait chacun des pas du Seigneur ici-bas, l'obéissance

est aussi le principe de la sanctification du croyant, «élu en sanctification de l'Esprit, pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang» (1 Pierre 1: 2). C'est en vue de cela, à cette fin, que le croyant est *sanctifié* ou *mis à part*; et ainsi il est écrit là où l'Écriture parle du contraire: «Dans lesquels (vos péchés) vous avez marché autrefois selon le train de ce monde, selon le prince de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance» (Ephésiens 2: 2). Rien non plus n'altère jamais le principe de l'obéissance; il n'y a que le péché qui puisse en détourner un homme: *faire sa propre volonté est toujours péché*, et la chair, avec toute l'activité du vieil homme, n'est pas soumise à Dieu, sinon elle ferait *la volonté de Dieu* et non *la sienne propre*. Il faut donc, envers et contre tout, que le principe de l'obéissance à Dieu soit maintenu dans toutes les circonstances, quelque difficiles qu'elles soient, qu'amène sur nous le refus de céder aux suggestions de Satan ou d'obéir à l'autorité de l'homme, quand celle-ci est contraire à la volonté de Dieu; car «il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Actes des Apôtres 5: 29); et on ne peut jamais le négliger, sans enfreindre le principe: «Soyez les imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). C'est le grand exercice de la vie à l'égard de Dieu.

(*) Comparez aussi, Exode 21: 5, 6, la figure du Seigneur serviteur volontaire et perpétuel. Lorsque le temps de la libération était venu pour un esclave, s'il disait positivement: «J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne sortirai pas pour être libre, — le maître le faisait approcher de la porte et lui perçait l'oreille avec une alêne, et l'esclave le servait à toujours.

Le premier pas vers la bénédiction pour *les enfants de Dieu* est toujours l'obéissance: «Si quelqu'un veut *faire sa volonté*, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). La même vérité nous est très clairement enseignée dans le chapitre 14 du même évangile: «Celui qui a mes commandements et qui les *garde*, c'est celui qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. Si quelqu'un m'aime, *il gardera* ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui». *Rien ne peut être plus clair et plus positif que le salut gratuit DU PECHEUR par l'obéissance de Christ, et que la certitude de la bénédiction pour LE SAINT par l'obéissance à la Parole. Les chrétiens n'ont donc pas à attendre d'être bénis pour obéir, mais ils ont à agir selon le commandement, et alors la bénédiction suivra. Ils sont déjà justifiés (1 Corinthiens 6: 11); et étant justifiés, la bénédiction suivra leur obéissance. «A celui qui a, il sera donné davantage». La rédemption de l'Église est complète maintenant, car «par l'obéissance d'un seul plusieurs seront constitués justes»; mais pour les rachetés, l'obéissance précède la jouissance de la bénédiction. Saul en est un exemple: renversé par terre, il demande: «Seigneur, que ferai-je?» Et le Seigneur lui dit: «Lève-toi et t'en vas à Damas, et là on te parlera de toutes les choses qu'il t'est ordonné de faire» (Actes des Apôtres 22: 10). Paul alla et fut fortifié et béni par le moyen d'Ananias qui lui avait été envoyé; mais d'abord, *préalablement*, il avait obéi. Il en est de même de l'homme aveuglé, à qui Jésus dit: «Va, et te lave au réservoir de Siloë. Il s'en alla et se lava et revint voyant» (Jean 9: 7); ayant obéi à l'ordre du Seigneur, il est rendu capable d'enseigner ceux qui*

l'enseignaient, et ayant été jeté hors de la synagogue à cause de cela même, Jésus le trouve dans cet état et se révèle à lui.

Cependant, bien-aimés frères, le chemin de l'obéissance sera toujours un chemin d'épreuve pour la chair. «Dans le monde vous aurez de l'affliction», dit Jésus à ses disciples (Jean 16: 33), et «tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés» (2 Timothée 3: 12). Est-ce que ces paroles ont cessé d'être vraies? ou bien ne s'appliquent-elles plus de nos jours aux enfants de Dieu? D'où vient-il donc, pourrait-on demander que faire profession de Christ est devenu, comparativement, une chose si paisible et si facile? Simplement, parce que la profession est infidèle, parce qu'il y a tant de *forme* de piété *sans puissance* et qu'on trouve si peu de chrétiens qui vivent pieusement dans le Christ Jésus.

Le chemin de l'obéissance est celui où Christ a marché, et il nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2: 20 et suivants). Malheureusement la conformité au monde et l'amitié du monde, bien que directement interdites aux enfants de Dieu (Jacques 4: 4; 1 Jean 2: 15-17), ne sont que trop clairement et trop tristement à l'ordre du jour. Le caractère de l'Eglise, dans le monde, devait être celui d'une lumière dans un lieu obscur: Jésus, quand il était dans le monde, était la lumière du monde, et il a dit à ses disciples: «Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée» (Matthieu 5: 12).

Le monde a crucifié le Seigneur de gloire, parce que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Le monde a haï Christ, parce qu'il rendait témoignage contre lui que ses oeuvres étaient mauvaises (Jean 7: 7); et les disciples de Christ, quand ils ont été amenés à la position de témoins, ne doivent pas s'étonner si le monde les hait; car le Seigneur a dit: «Vous savez que le monde m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite: l'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre» (Jean 15: 18-20). Les choses de Christ sont annoncées à l'enfant de Dieu par le Saint Esprit, qui les place avec puissance devant sa conscience, afin que sa lumière luise devant les hommes, de sorte qu'ils voient ses bonnes oeuvres. Son oeuvre, c'est «l'obéissance de la foi»; et dans l'esprit humble et docile d'un enfant (comparez Matthieu 5: 3), que produira toujours en lui la connaissance de sa perversité, le chrétien se méfiera des suggestions de son propre coeur et de la sagesse du monde, et les repoussera; et il amènera tout ce qu'il est appelé à dire ou à faire à la lumière de la sainte Parole de Dieu, éprouvant toutes choses et recherchant ce qui est bon (Ephésiens 5: 7-21). Puissiez-vous, cher lecteur, être dirigé de cette manière et être «toujours prêt à répondre avec douceur et avec crainte à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous» (1 Pierre 3: 15).

La manne

ME 1871 page 288

«Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts» (Jean 6: 48, 49).

Les circonstances difficiles manifestent la faiblesse et les besoins de l'homme; mais elles deviennent de grandes bénédictions quand le Seigneur y entre, pour fournir à tout ce qui manque, dans les richesses de son grand amour.

Quand les Israélites furent entrés dans le désert, ils se trouvèrent sans nourriture. Ils apprirent ainsi à connaître leur propre misère et la pauvreté, le vide du monde; mais ce fut aussi le moment où l'abondance des richesses de Dieu leur fut rendue visible comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Lorsqu'ils mangeaient les poireaux et les oignons d'Egypte, ou avant qu'ils fussent entrés dans le désert, ils ne connaissaient pas l'Eternel comme Celui qui fait pleuvoir des cieus du pain, «tellement que chacun mangeait du pain des puissants; il leur envoya donc de la viande pour s'en rassasier» (Exode 16: 4; Psaumes 78: 25). Maintenant aussi il y a une grande bénédiction à apprendre que le monde est un désert, que nos pauvres âmes sont affamées et que le monde n'a rien pour les nourrir; car alors nous sommes là précisément où nous trouvons pour nous le pain du ciel. «Jésus donc leur dit: En vérité, en vérité, je vous dis: Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi, n'aura pas de faim; et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif» (Jean 6: 32-35).

Il n'y avait pour les Israélites aucun travail par lequel ils pussent produire de la manne; l'homme n'avait aucune part à cela: la manne tombait du ciel sans le secours de l'homme, tout comme la pluie ou la rosée. L'Eternel avait dit: «Je vais vous faire pleuvoir des cieus du pain»; et l'homme maintenant n'a pas davantage à s'occuper de fournir, par ses propres efforts, de la nourriture à son âme: Dieu la donne gratuitement. «*Mon Père vous donne le véritable pain du ciel*». L'homme ne peut pas me faire recevoir Christ dans mon âme; il ne peut pas non plus m'en empêcher. «C'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir» (Philippiens 2: 13).

Le coeur insensé de l'homme ne peut apprendre à connaître aucune des riches bénédictions de Dieu par sa propre sagesse: il faut que la même main qui, en grâce, dispense le don, en enseigne aussi la valeur.

«Or l'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie, et il ne peut les connaître parce qu'elles se discernent spirituellement» (1 Corinthiens 2: 14). Quand l'Eternel fit pleuvoir la manne, les Israélites ne savaient pas ce

que c'était, jusqu'à ce que Moïse les instruisit de la part du Seigneur. «Ce que les enfants d'Israël ayant vu, ils se dirent l'un à l'autre. Qu'est-ce? Car ils ne savaient pas ce que c'était. Et Moïse leur dit: C'est le pain que l'Eternel vous a donné à manger» (Exode 16: 15). Il en a été de même du Seigneur Jésus. «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui; et le monde ne l'a pas connu» (Jean 1: 10). «Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit: Je suis le pain descendu du ciel. Et ils disaient: N'est-ce pas ici Jésus, le fils de Joseph, duquel nous connaissons le père et la mère? Comment donc, dit celui-ci: Je suis descendu du ciel? Jésus donc répondit et leur dit: Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé, ne le tire; et moi je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes: Et ils seront tous enseignés de Dieu. «Quiconque a entendu le Père et a appris de lui, vient à moi» (Jean 6: 41-45). Si votre âme ne connaît pas Christ comme le véritable pain, vous ne savez pas combien il vous reste à apprendre; si au contraire vous avez trouvé que Jésus est véritablement le Christ, alors vous êtes enseigné de Dieu (lisez Matthieu 16: 16, 17; 1 Corinthiens 12: 3; 1 Jean 5: 1). C'est une grande chose que de réaliser que nous connaissons une vérité que la chair et le sang ne pouvaient jamais nous révéler, et par la connaissance de laquelle nos âmes sont bénies pour l'éternité, car nous sommes «assurés de cela même, que Celui qui a commencé en vous une bonne oeuvre, l'achèvera jusqu'à la journée de Jésus Christ» (Philippiens 1: 6). «Mais pour nous, nous avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu» (1 Corinthiens 2: 12).

Les Israélites ne méritaient pas d'avoir la manne; ce qu'ils méritaient c'était de mourir de faim, car ils murmurèrent contre Moïse et Aaron, et ils leur dirent: «Ah! que ne sommes-nous morts par la main de l'Eternel au pays d'Egypte, quand nous étions assis près des potées de chair, et que nous mangions notre soûl de pain! Car vous nous avez amenés dans ce désert, pour faire mourir de faim toute cette assemblée» (Exode 16: 3). Mais, lorsqu'ils appelaient ainsi sur eux le juste jugement de Dieu, Dieu, au lieu de faire pleuvoir sur eux du feu et du souffre, fit pleuvoir le pain des cieux! Est-ce nous qui avons fait monter vers Dieu le cri qui a fait descendre du ciel le Fils unique? Etais-ce un appel d'amour qui l'a amené ici-bas? Hélas! non. «En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4: 10). Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). Le don était le souverain et libre amour de Dieu; nous n'avons contribué en rien à procurer le Sauveur, et nous n'avons eu aucune part en son oeuvre merveilleuse. La grâce, une grâce libre et gratuite, c'est le principe de toutes les dispensations de Dieu envers nous: «non par des oeuvres, afin que personne ne se glorifie» (Ephésiens 2: 8, 9).

Quelle que fût la partie du désert que les Israélites traversaient, partout ils trouvaient la manne. Le matin il y en avait une couche à l'entour du camp, et ils pouvaient la recueillir et la manger dans le lieu même de leur pèlerinage. N'est-ce pas aussi notre bénédiction à

nous? Assurément, car: «La justice qui est sur le principe de la foi, parle ainsi: Ne dis pas en ton coeur: Qui montera au ciel? — c'est à savoir pour en faire descendre Christ. Ou: Qui descendra dans l'abîme? — c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle? «*La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur*» (Romains 10: 6-8). Ceux qui habitaient l'Egypte ne pouvaient guère se douter combien le désert était riche et quelles récoltes il fournissait aux enfants de Dieu. L'Eternel ne faisait pas pleuvoir de manne sur l'Egypte, et les hommes du monde, qui s'abandonnent à «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie», ne savent pas combien le Seigneur Jésus Christ vaut mieux que tout ce qui est dans le monde; mais celui qui a goûté que «le Seigneur est bon», le sait bien, lui. Et pourtant, qu'il sait peu de chose en comparaison de ce qu'il verra et possédera dans le beau pays de la promesse, découlant de lait et de miel!

La manne était la nourriture *journalière* des enfants d'Israël — l'Eternel leur avait ordonné d'en recueillir une certaine quantité *chaque jour*; et ils la ramassaient *chaque matin*. Il en est ainsi pour nous maintenant: le Seigneur Jésus Christ est notre nourriture de chaque jour. «Mon père vous donne le véritable pain qui vient du ciel». La communion avec lui est l'exercice journalier de l'âme de celui qui marche, comme étranger et voyageur, vers l'héritage incorruptible. Celui qui néglige la recherche de ce privilège est privé de beaucoup de consolation, a peu de force pour son pénible voyage, car notre Seigneur a dit: «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix *chaque jour*, et me suive» (Luc 9: 23). Si nous ne nous nourrissons pas de notre manne, le poids de la croix sera plus lourd que nous ne pourrions le supporter, et le chemin étroit dans lequel on suit l'Agneau, sera plus étroit que nous ne pouvons l'endurer. Les difficultés sont grandes, mais le Seigneur donne de la force pour y faire face et les surmonter. «Ta force durera autant que tes jours».

Les Israélites recueillaient la manne, chacun autant qu'il lui en fallait pour sa nourriture: tous ne recueillaient pas la même quantité; «les uns recueillaient *plus*, les autres *moins*»: «Et ils la mesuraient par homer; et celui qui en avait recueilli beaucoup, n'en avait pas plus qu'il ne lui en fallait; ni celui qui en avait recueilli peu n'en avait pas moins; mais chacun en recueillait selon ce qu'il pouvait manger» (Exode 16: 17, 18). Parmi les chrétiens également, il y a une capacité différente pour recevoir les choses de Christ: il y a des pères, des jeunes gens et des jeunes enfants (1 Jean 2): il y a ceux à qui il faut du lait et non de la viande solide; puis ceux, qui pour y être habitués, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal, et à qui convenait la viande solide (Hébreux 5: 12-14). Mais en Christ se trouve le lait pour les plus faibles; et en Lui, la viande solide pour les plus avancés: tout ce que l'on apprend à son sujet est de la nourriture pour l'âme. Celui qui a le moins de connaissance voit en Christ une plénitude suffisante pour faire de lui son seul aliment; et celui qui le connaît le plus, découvre qu'il peut se nourrir de tout ce qu'il a appris. «La croix de Jésus Christ, le Seigneur, est à la fois de la nourriture et un remède, un bouclier et une épée».

Pendant les six jours de la semaine, il n'était pas permis aux Israélites de recueillir la manne un jour pour la manger un autre jour: ils devaient la cueillir chaque jour, pour la manger chaque jour. «Moïse leur avait dit: Que personne n'en laisse rien de reste jusqu'au matin». L'Eternel leur donnait la manne toute fraîche du ciel chaque jour, c'est pourquoi ils devaient la recueillir avec actions de grâces et s'en nourrir. Le ciel était leur grenier d'abondance, et Dieu était Celui qui leur en dispensait les richesses; c'était leur privilège que de ne pas avoir de grenier à eux, mais de recevoir, jour après jour, leur pain quotidien. Il en est de même de la famille de Dieu dans le désert maintenant. Dieu ne se lasse pas de communiquer de la force chaque jour à ses pauvres faibles enfants, et il les exhorte à ne pas mettre de négligence à recevoir de ses mains ce qu'il est si disposé à donner. Christ est l'aliment quotidien de chaque croyant; mais il est notre pain, non la connaissance de tête que nous ou d'autres, pouvons avoir de lui, mais comme étant devenu précieux à l'âme, par la puissance de l'Esprit de Dieu, entretenant les communications entre nous et le ciel. C'est là qu'est notre trésor, — c'est de là que vient notre force, notre consolation, notre bénédiction, jour après jour.

Mais hélas! des enfants orgueilleux et rebelles imaginent qu'ils sont capables de prendre soin d'eux-mêmes, et d'être les sûrs gardiens de leur propre bonheur; et c'est ainsi que les Israélites n'obéirent pas à Moïse et que quelques-uns d'entre eux réservèrent de la manne jusqu'au matin; et il s'y engendra des vers et elle puait. De même pour nous maintenant, si nous nous figurons qu'une connaissance ou une expérience quelconque de Christ doive faire cesser le sentiment de dépendance journalière du Seigneur pour le renouvellement de notre force en lui, nous découvrirons avec chagrin que la confiance enfle et engendre l'orgueil et la vanité, les vers odieux qui rongent la vie même de notre âme. Christ, le Seigneur venu du ciel, est notre pain quotidien par une communion journalière avec lui par l'Esprit; là il n'y aura pas de vers, mais il sera un véritable aliment.

La récolte journalière de la manne ne durait que six jours; quand le sabbat du repos était là, ceux qui avaient recueilli la manne le jour précédent pouvaient se nourrir en paix de la provision déjà faite. Il en est de même pour nous: maintenant est le temps du travail et non du repos; mais il reste un repos (ou un sabbatisme) pour le peuple de Dieu (Hébreux 4: 9), et alors les croyants, après que tout leur labeur sera terminé, jouiront de Christ dans un repos éternel, comme ceux dont il est parlé, Apocalypse 7: 16. «Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif — parce que l'Agneau qui est au milieu du trône, les paîtra».

Mais l'exemple d'Israël doit nous servir de sérieux avertissement. «Et au septième jour quelques-uns du peuple sortirent pour recueillir de la manne, mais *ils n'en trouvèrent point*». Les vierges folles également, après avoir attendu pour prendre de l'huile jusqu'à ce qu'il fut trop tard, n'en trouvèrent plus. «Or comme elles s'en allèrent pour en acheter, l'époux vint; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée». Si vous n'avez pas trouvé Christ, gardez-vous de tranquilliser vos consciences en pensant qu'un moment convenable pourra venir. «Cherchez l'Eternel pendant qu'il se

trouve; invoquez-le tandis qu'il est près» (Esaïe 55: 6). «Aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos coeurs» (Hébreux 3: 7).

Le Seigneur nous met en garde aussi contre la convoitise des Israélites (1 Corinthiens 10: 6). «Qui nous fera manger de la chair? Il nous souvient des poissons que nous mangions en Egypte, sans qu'il nous en coûtât rien; des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et des aulx. Et maintenant nos âmes sont asséchées; nos yeux ne voient rien que manne» (Nombres 11: 4) Pouvaient-ils avoir une nourriture meilleure que «le pain qui vient du ciel», «le pain des puissants»? Et pourtant ils murmuraient de ce qu'ils n'avaient pas des poireaux et des oignons. Ils voulaient bien la manne, s'ils avaient en même temps les aulx d'Egypte, mais Dieu ne voulait pas qu'ils les mangeassent ensemble. Heureux celui qui sait faire la perte de toutes choses et les estimer comme des ordures afin qu'il gagne Christ. Les Israélites qui préféraient la viande à la manne, l'obtinrent, mais ils trouvèrent en même temps l'affliction et la mort; et ceux qui recherchent le monde et ses biens, trouveront le monde, mais il leur deviendra bientôt amer. C'est pourquoi, mon cher lecteur, prenez garde. L'Esprit de Dieu ne nous fera jamais voir de la beauté dans le monde ou en dehors de Christ; — puissions-nous donc marcher par l'Esprit et nous n'accomplirons pas les convoitises de la chair; il n'y a pas d'autre sécurité que celle-là; car la chair soupirera toujours après le monde, tandis que le Saint Esprit glorifiera Christ, car il prendra du sien et nous l'annoncera (Jean 16: 14, 15).

Extrait d'une lettre

ME 1871 page 297

Vous me demandez pourquoi il est si difficile de croire que l'on est mort au péché. La réponse est simple, et vous l'avouez un peu plus loin: c'est que vous vous croyez être encore quelque chose, vous n'êtes pas dépouillée de vous-même. Mais Dieu agit en vous pour vous amener là. Ces désirs que vous avez viennent de Lui, et il les accomplira. Ne craignez pas; — son bonheur est de nous bénir et de nous rendre heureux dès maintenant.

Vous verrez combien nous avons de peine à accepter le jugement que Dieu a porté sur notre nature déchu. Nous convenons facilement que nous avons des défauts, parce que, hélas ils se montrent au dehors. Vous en êtes là; mais avez-vous accepté également que votre être tout entier est corrompu, et ne vaut rien que pour le péché? Quand vous aurez été amenée à cette conviction, vous serez heureuse de savoir que Dieu s'est débarrassé d'un tel être, et vous en a débarrassée par la mort. Toute la question est là; et la victoire pour nous, dans le sens pratique, consiste à prendre parti avec Dieu contre la chair. — Il peut y avoir des qualités naturelles chez nous; mais elles ne peuvent être utilisées qu'en les mettant au service de l'Esprit qui en maintient l'emploi sous la dépendance de Dieu. Je puis avoir un caractère naturel plus facile que d'autres; mais en soi-même cela ne profite de rien, parce que ces qualités aimables se rattachent à l'homme déchu, et si elles ne sont pas au service du nouvel homme, elles ne feront qu'élever le moi, ou bien corrompre les autres d'une manière plus subtile que ne l'eût fait quelque chose de plus grossier. Voyez, il s'agit de faire table rase du premier Adam, et de se livrer à Dieu, de tout mettre au service du nouvel homme: c'est là qu'est le bonheur et la victoire.

Vous me demandez ce que c'est que de glorifier Dieu, et si l'on peut ajouter quelque chose à la gloire de Dieu? Non, sans doute, on ne peut rien faire pour ajouter quelque chose à la propre gloire de Dieu; Dieu ne peut être plus qu'Il n'est; Il est tout; Il est le Dieu de gloire, le Père de gloire. Il EST, cela veut tout dire, Il s'appelle JE SUIS. — Mais si Dieu est tel, tout ce qui le rabaisse le déshonore, et tout ce qui le laisse être ce qu'il est le glorifie. — Le péché déshonore Dieu; le péché est entré dans le monde en faisant Dieu menteur. La foi, par contre, honore Dieu, glorifie Dieu, parce qu'elle le reconnaît dans sa vérité; elle met son sceau qu'il est vrai. Glorifier Dieu, c'est donc le reconnaître pour ce qu'il est, — et il est tout; — c'est être d'accord avec Dieu sur l'estimation de toutes choses, bien et mal. Ensuite, puisque Dieu EST et qu'il est tout; tout ce qui est au-dessous de Lui se trouve placé sous sa dépendance. Si j'accepte cette dépendance, je le glorifie parce que je laisse Dieu à la place qui lui appartient, et je prends la mienne; Dieu se trouve glorifié, et moi je me trouve béni. — Le Seigneur Jésus a pleinement glorifié Dieu, parce qu'il a été l'homme dépendant par excellence.

Cette dépendance est sans limites pour nous, et c'est là qu'est le bonheur; du moment que Dieu est exclu, le moi est en scène, et c'est le péché.

Mais il faut que Dieu soit connu du coeur, autrement, c'est un sujet de frayeur que la pensée de le faire entrer dans *tout*. — Si vous aimez à vous parer élégamment, et que vous sachiez dans votre conscience que Dieu n'aime pas cela, la pensée de la présence de Dieu, dans cet état, ne serait que jugement. Mais si au contraire vous jouissez de Dieu en le connaissant intimement, de manière que cette jouissance vous place instinctivement au-dessus de ces besoins de vanité, alors la présence continuelle de Dieu sera pour vous un sujet de joie, et vous le ferez entrer avec bonheur, même dans le choix de vos vêtements. Il sera glorifié en ce que vous refléterez dans votre personne, dans vos vêtements mêmes le caractère d'une fille de Dieu (voyez 2 Corinthiens 6: 17, 18; 7: 1). — Alors on ne s'abstient pas de telle et telle vanité parce que Dieu la défend; non, le christianisme n'est pas sur un principe de loi, quoique l'enfant de Dieu soit heureux de connaître la pensée de son Père à cet égard aussi dans un commandement spécial (1 Timothée 2: 9, 10; comparez 1 Pierre 3: 1-6); mais si le Seigneur et le ciel prennent place dans nos coeurs, le monde en sortira. Nous ne ferons pas sortir la mondanité de nos coeurs par commandement; mais si le Seigneur de gloire en prend possession, il n'y aura pas de place pour la mondanité.

Vous me demandez encore comment vous pouvez glorifier Dieu en allant exercer votre métier au milieu du monde? L'important est de savoir si dans ce que nous faisons et là où nous allons, nous sommes dans le chemin de Sa volonté: alors nous pouvons compter sur sa bonté qui nous accompagne dans toute difficulté. Il faut donc prendre Dieu avec vous partout où vous allez et dans tout ce que vous faites. Tout est sanctifié par sa présence, et tout est paix par conséquent. — Le Seigneur Jésus sait combien il est pénible d'entendre tout ce qui se dit au milieu du monde. Si l'on est avec Dieu, Dieu donne le discernement, et enseigne s'il faut tout écouter sans répondre, ou quand il faut répondre. Souvent il n'y a qu'à introduire Dieu dans la conversation pour obtenir bientôt le silence, et Dieu se trouve glorifié, tout comme, quand on sent que l'on n'a qu'à se taire, ce silence même que l'on garde, juge le monde, et Dieu se trouve glorifié: on souffre d'entendre, c'est clair; mais on souffre comme chrétien. Ce qu'il vous faut, c'est de rester sur le terrain de Dieu; et là, avec son secours, nous pouvons tout dominer; sa bonté nous garde; il veille toujours sur nous; il nous aime parfaitement; son bon plaisir est de nous rendre heureux en toutes choses. Qu'il vous bénisse et vous garde, Il le fera; attendez-vous à Lui.

Notes sur quelques portions de l'Écriture

Paru dans le ME 1870 page 206, ME 1871 page 307, 381 & 404

1 Jean 4

Si nos yeux sont tournés vers l'homme, nous trouverons toute son histoire dans l'histoire d'Adam. Ce qu'Adam a été dans le paradis, l'homme l'a toujours été depuis lors, depuis Eden jusqu'à la croix. Dieu éprouva l'homme; mais l'homme ne fit que gâter tout ce qui lui fut confié.

Quand Dieu choisit un peuple, les choses n'allèrent pas mieux. Le peuple devint idolâtre, les rois furent rebelles, les sacrificateurs souillèrent leurs vêtements de sorte qu'ils ne purent pas se tenir devant Dieu, quoi que ce fût que Dieu ait donné dans sa grâce, création, providence ou loi, l'homme l'a abandonné. Lorsque le Seigneur du ciel vint, la nation inique le rejeta. Mais *Dieu ne faillit jamais*, et il montra son amour et sa sagesse en venant au-devant de son peuple *dans chacune* des choses dans lesquelles l'homme a succombé. Tout sera manifesté, en gloire comme le fruit positif de la croix. Nous apprenons à connaître bien plus de ce que Dieu est en connaissant l'homme; et nous apprenons bien plus de ce que l'homme est en connaissant Dieu.

Si nous regardons à l'Église, l'homme est encore le même; — le mystère d'iniquité est en train, l'esprit des démons est là, l'amour de plusieurs se refroidit, jusqu'à ce qu'il ne reste pas un seul juste, et que tout finisse dans une ruine complète.

Dieu donne une puissance en dehors de l'homme; il donne une nouvelle vie, et la vie dans son Fils. A cause de Lui, cette vie ne peut faillir. C'est la vie éternelle — *la vie en Christ*. Dieu était parfaitement manifesté dans le Fils quand il descendit du ciel pour donner la vie. Mais cela n'est pas assez. Mes péchés sont là! Avoir la vie ne suffit pas si la question du péché n'est pas réglée. Christ a porté nos péchés sur la croix. Christ descendit du ciel pour ôter mon péché; et il l'ôte en effet, et a pu dire: «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14: 20), La vie de Christ est *en moi*, la vie éternelle, et cette vie est dans le Fils (Jean 1: 4; 1 Jean 5: 11, 12). J'ai sa vie, non pas sa divinité, je n'ai pas besoin de le dire. Aussi certainement que j'ai participé à la vie et à la nature du premier Adam, j'ai la vie dans le second Adam. Si quelqu'un est en Christ c'est une *nouvelle création*: il y a une nouvelle nature, *la nature divine*. Elle est dans un vase de terre, cela est vrai; mais la nature est divine et je devrais la manifester dans ma vie et dans mon caractère. Plus je connaîtrai Dieu, plus je manifesterai ce qu'il est. Plus je regarderai à lui, plus je lui serai *semblable*. Qu'est-ce qui faisait resplendir la face de Moïse? Était-ce de regarder à lui-même? Non; mais d'être avec Jéhovah et de contempler sa gloire. Moïse ne savait pas que sa face était resplendissante avant qu'on lui demandât de la couvrir d'un

voile. Il n'était pas occupé de lui-même; l'objet qu'il avait devant les yeux, c'était *Dieu*. Il avait contemplé *Dieu*, il était absorbé en Dieu, et ainsi il manifeste la gloire de Dieu. Il en sera de même pour nous. Si Christ est l'objet que j'ai devant les yeux, je ne penserai pas à moi-même mais à Lui. Je le manifesterai, lui, m'arrêtant sur ce qu'il est, et non pas sur ce que *moi* je fais. Si mon regard est fixé sur Christ, je lui serai semblable (faiblement sans doute) en sainteté, en humilité, en amour. Je trouve ces choses en lui avec tout leur charme, toute leur beauté; je les *vois* dans toute leur perfection, et en le contemplant je suis transformé à son image (2 Corinthiens 3). En Lui se trouve tout ce que la nouvelle nature peut rechercher ou désirer. En lui je puis me reposer, et prendre mon plaisir et me réjouir. Quel bonheur de savoir que le Fils de Dieu est venu! Satan est à l'oeuvre, il est vrai, mais l'apôtre peut dire: «Vous êtes de Dieu» (verset 4) et cela règle tout. Nous ne sommes plus de la vieille nature, vivant et agissant selon la vie du premier Adam, mais dans la puissance de la nature nouvelle, qui vient de Dieu.

Quelle bénédiction que d'être participants de la nature divine, faits supérieurs aux anges! Oui, l'apôtre peut nous dire: «*Vous êtes de Dieu*», de lui, de qui la nature est divine, et nul autre que *Lui-même* ne peut répondre à ce qu'exige cette nature divine. Christ nous a lavés de nos péchés dans son propre et précieux sang. Il nous a, du haut du ciel, baptisés du Saint Esprit, et scellés du Saint Esprit de la promesse. «Or, celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu» (2 Corinthiens 5: 5). Il nous a *donné* une *puissance* qui est au-dessus de la puissance de Satan. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (verset 4). «Vous êtes de Dieu». Je suis amené à Dieu. Je suis né de Dieu. Je me repose en Dieu. J'apprends à connaître Dieu parce que j'ai reçu la nature qui peut le connaître, tout comme je ne pouvais connaître ce qu'est l'homme qu'en ayant sa nature.

Je ne connais pas tout ce qui concerne Dieu, il est vrai; mais je n'ai aucune incertitude. Supposez que j'aie un ami; il est possible que je ne sache pas tout à son sujet, mais il est *mon ami* et j'ai ma joie en lui comme tel; je n'ai pas de doute quant à son affection, parce que je ne connais pas tout ce qui le concerne. Dieu est mon ami, et je trouve un doux repos à le connaître comme mon ami. Dieu est mon ami, que me faut-il de plus? Qu'est-ce qui peut être plus précieux? Pour connaître Dieu, il faut que j'aie sa nature. Je ne puis connaître la nature à laquelle je ne participe pas. Je ne connais pas les anges: je ne participe pas à la nature des anges.

Nous voyons, dans ce chapitre de la première épître de Jean, deux choses qui apportent à l'âme une joie infinie. Le verset 9 nous montre la manière dont Dieu fait *connaître* son amour; au verset 17, nous voyons comment son amour *est consommé*. Le verset 9 nous dit que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui, afin que nous eussions la vie, nous qui étions morts et que nous fussions rendus participants d'une vie qui découle de la manifestation de l'amour de Dieu, — une vie séparée à la fois de la nature, et des affections et des plaisirs de la nature, une vie qui ne peut s'associer avec l'égoïsme. Et quelle est ma nature comme homme né d'Adam? n'est-elle pas pur égoïsme? Si je considère les motifs qui me dirigent, jour après jour, que sont-

ils? Ne sont-ils pas le moi? Prenez la vie de chacun, ses affaires — quel en est le mobile? N'est-ce pas le *moi*? Nous ne nous faisons pas d'idée combien nous sommes sous l'influence du moi. N'est-il pas vrai que les futilités de la toilette occupent davantage la pensée de plusieurs que *tout ce que Dieu a fait* en envoyant son Fils du ciel pour sauver des pécheurs? C'est là un fait positif et il est inutile de chercher à nous le cacher à nous-mêmes. Nous ne pouvons pas le cacher à Dieu. — D'un autre côté, plus je considère cet amour, l'amour divin, plus j'en vois la perfection. Il est dit: «Pour l'homme de bien peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir» (Romains 5: 7); mais lorsqu'il n'y avait pas *une seule chose bonne* en nous, Dieu a constaté son amour à lui envers nous. C'était la grâce et rien autre.

Nous étions des pécheurs et rien que des pécheurs, lorsque Christ *mourut* pour nous sauver; et je ne comprendrai jamais ce qu'est l'amour de Dieu véritablement, jusqu'à ce que je puisse dire: je ne suis *rien* qu'un pécheur. Si vous ne savez pas ce que c'est que l'amour de Dieu, c'est que vous n'avez pas appris cette grande vérité, que: *Vous êtes un pécheur*. Qu'est-ce que Dieu a donné pour sauver des pécheurs? Il a donné ce qui était le plus près de son coeur, le bien le plus précieux qu'il avait à donner, son propre Fils unique et bien-aimé. On ne peut expliquer son amour; on ne peut l'estimer à sa valeur. Ce qui lui était cher par-dessus tout, c'était le Fils de son amour, et c'est lui qu'il a donné. Il n'y a pas de limites à son amour, Il m'a donné Christ, et il n'y a pas de fin à ce que je possède en lui. Le *Fils* de Dieu a été donné pour *mes* péchés: il descend jusque dans ces *abîmes*, et il en rapporte la vie. «En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (verset 10).

Comment puis-je savoir que Dieu m'aime? — C'est en regardant à l'objet parfait de son amour, et cela me donne du repos. Pourquoi? Parce que en lui je vois combien est merveilleux l'amour qui envoya le Fils pour me donner à *moi* la vie éternelle, et pour être la propitiation pour *mes* péchés. Si je n'ai pas trouvé le repos, ce dont j'ai besoin, c'est d'un sentiment plus profond du péché. Il faut que j'apprenne ce qu'est le péché, à la croix; et alors je discernerai l'amour qui s'en est occupé, qui a souffert pour lui; et ainsi mon âme trouvera *le repos*. L'amour de Christ n'était pas la théorie de quelqu'un qui vient et qui nous dit simplement ce que Dieu est, mais la manifestation pratique de Dieu. Christ présente Dieu dans toute la *variété* de son amour sans mesure et *sans réserve*. Comparez le verset 12 au verset 18 du premier chapitre de l'évangile de Jean: «Personne ne vit jamais Dieu»; Celui qui est au sein du Père, lui doit le faire connaître. Le *Fils* doit dire *ce qui* peut être connu du Père, tout *dépend* de Christ. Tous les obstacles sont ôtés par Lui pour le croyant; tout péché est ôté par Lui. J'acquiers une place d'intime proximité avec Dieu, en *Lui*.

J'ai appris à la croix ce que Dieu était pour moi comme pécheur; et maintenant j'ai à apprendre comment il répond à mes besoins comme saint, ayant conscience de ma misère et la plaçant devant lui. Avoir faim ne suffit pas; il faut que je périsse de faim pour savoir ce qu'il y a dans le coeur de Dieu pour moi. Ainsi dans l'évangile, quand le prodigue eut faim, il chercha à se nourrir de gousses; mais quand il vit qu'il allait périr de faim, il se tourna vers la maison de son père, et apprit alors l'amour du coeur *du père*.

Remarquez au verset 15 jusqu'où Dieu s'abaisse: «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu». Comme Dieu descend au devant de nous! — de sorte que chacun sera trouvé sans excuse. «Quiconque confessera etc.». Le petit enfant, qui est tout juste capable de confesser Christ, a la vie éternelle aussi réellement que l'homme fait en Christ. Il ne s'agit pas de ce que je suis, mais de ce que Christ est. Je suis hors de vue, moi; tout dépend de ce que Christ est. Je suis hors de vue, moi; tout dépend de ce que Dieu est. Comment puis-je connaître cet amour? Faut-il que j'attende sa pleine manifestation? Non: «Dieu a répandu son amour dans mon coeur par le Saint Esprit qu'il m'a donné» (Romains 5: 5). Verset 16: «Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui». Si je demeure en Dieu, je demeure dans l'amour, et je devrais montrer l'amour en regardant à *Lui*, et non pas à d'autres. Verset 17: C'est une chose merveilleuse que de pouvoir dire: «Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Christ a pris sa place à la droite de Dieu, et il m'amène là.

Nous sommes maintenant devant Dieu dans la justice de Christ. Il est ma vie et je ne puis être, réellement, ni ne devrais paraître hors de lui en aucune chose: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement» (verset 17). Est-ce que votre coeur est exercé à la pensée du jugement? Est-ce que la pensée de vous trouver devant le siège du Juge vous alarme? Pourquoi en serait-il ainsi? N'est-ce pas *ma justice* qui est *mon juge*? Lui n'a-t-il pas parfaitement ôté mon péché et purifié ma conscience de toute culpabilité? de sorte que je puis me reposer en Dieu sans crainte, n'ayant *plus* aucune pénible incertitude; mais regardant avec calme en avant dans la pleine assurance que *Christ* a été jugé à ma place et m'a amené à une communion bienheureuse avec *cet amour* qui me donne hardiesse au «jour du jugement»: «*Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde*».

«Il n'y a *pas* de crainte dans l'amour» (verset 18). S'il y a dans le coeur le moindre doute ou la moindre méfiance à l'égard de Dieu, vous n'êtes pas consommé dans l'amour, car l'amour parfait chasse la crainte. Il y a des choses que nous devons craindre, sans doute; nous avons raison de craindre le péché, et l'influence de nos propres intérêts égoïstes; mais l'effet pratique de se reposer sur Dieu est de bannir toute crainte et de consommer le coeur dans l'amour. L'amour de Dieu *est* parfait; nous n'avons qu'à le reconnaître, à nous incliner devant lui, à l'accepter comme nous appartenant en Christ, et à bénir Dieu pour lui. C'est là être consommé dans l'amour.

«Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier».

Philippiens 4

Il est très difficile de dire: «*Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, je cours, regardant au but*» (3: 14). L'apôtre avait une vue si distincte de ce qui se trouvait à la fin, que, pressé par elle, il était capable de courir vers le but.

L'épître aux Philippiens ne se distingue pas par de grandes doctrines, mais en ce qu'elle parle de la course chrétienne; et ce caractère de l'épître explique pourquoi l'apôtre parle de: «Travailler à notre salut avec crainte et tremblement», non pas parce que *Dieu a tout fait pour nous*, mais parce que «*c'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir*» (2: 12, 13). Il en fut de même quand les Israélites furent sauvés: ils pouvaient parler du salut comme du but de leur course, et non comme de l'acceptation de leurs personnes.

L'ennemi semblait avoir remporté un grand avantage en amenant Paul en prison; mais pas du tout, dit l'apôtre: «*Je sais que ceci me tournera à salut*» (1: 19). Ce n'était pas du tout légèrement qu'il parlait de son désir de déloger pour être avec Christ. «*Ce que je dois choisir, je n'en sais rien*» (1: 22). Il avait à choisir entre Christ et le service ici-bas, et Christ et le repos là-haut.

Il ne dit rien des circonstances, rien de l'empereur Néron; il laisse tout cela de côté sans en tenir compte. «*Je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi*» (1: 25). Ce que nous apprenons par les Ecritures des circonstances où se trouvait l'apôtre lorsqu'il écrivit cette épître, nous est d'un grand secours pour comprendre l'esprit dans lequel il écrivait. Plusieurs de ses lettres, telles que celle aux Galates, celles aux Ephésiens ou aux Colossiens, nous donnent plus de doctrine; mais aucune ne nous dépeint comme l'épître aux Philippiens, l'expérience pratique de l'apôtre dans sa vie chrétienne.

Christ en résurrection se trouvait au bout de la perspective que Paul avait devant lui, et la lumière de ce Christ luisait d'un bout à l'autre sur son sentier. Ce qu'il désirait avant tout, c'était de participer aux souffrances de Christ. Il recherchait un constant rapprochement de la résurrection, car c'était dans la résurrection qu'il serait rendu conforme à Christ. Il avait été saisi à cet effet par la grâce, mais maintenant il désire saisir lui-même le but. Il pouvait estimer toutes choses comme des ordures «à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus»; et l'on n'aime pas à être occupé de ce qui est des ordures. Si nous ramassons du «rebut», nous n'avons pas une vue de la gloire de Jésus comme celle que Paul avait. Pendant la première ardeur de la conversion, il n'y a pas de difficulté à cet égard; il est facile alors de regarder toutes choses comme une perte. Paul ne dit pas: «J'ai fait tous ces sacrifices; voyez ce que j'ai fait». Il ne dit pas: «*j'estimais toutes choses comme des ordures*», mais il dit: «je les estime, etc.». Ce qui entretient son énergie vivante et fraîche, c'est qu'il ne court pas avec incertitude.

La première chose que nous avons à comprendre, c'est, non pas que nous courons vers la résurrection, mais que la résurrection nous a placés dans une certaine position. Cela donne de l'énergie pour courir en avant vers le but, parce que nous avons un objet devant nous. Il en est ainsi même dans l'homme naturel; il devient clairvoyant lorsqu'il n'a qu'un seul objet, au lieu d'en avoir plusieurs. Mais, dans les choses de Dieu, il en est d'autant plus ainsi, parce qu'il y a une intelligence divine et une énergie divine.

«*Réjouissez-vous toujours DANS LE SEIGNEUR*» (4: 4). Paul ne pouvait certainement pas se réjouir dans les circonstances, dans lesquelles il se trouvait, car il était prisonnier. Les chrétiens sont souvent beaucoup plus heureux *dans* l'épreuve qu'ils ne le sont en y pensant, car dans l'épreuve la stabilité, la certitude, la proximité et la puissance de Christ, sont bien mieux connues; et ainsi les chrétiens sont plus heureux. Paul n'aurait pas pu dire aussi bien: «*Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur*», s'il n'avait pas su ce que c'était que d'être prisonnier. C'est comme dans le Psaume 34; «*Je bénirai l'Eternel en tout temps, sa louange sera continuellement dans ma bouche*». Et pourquoi? «*Cet affligé a crié, et l'Eternel l'a exaucé et l'a délivré de toutes ses détresses*» (Psaumes 34: 6). «*J'ai cherché le Seigneur et il m'a répondu*» etc.; et c'est ce qui le rendait capable de dire: «*Je bénirai l'Eternel en tout temps*». Il avait été dans *la détresse*, et il avait été *exaucé* dans sa détresse. Ce dut être une épreuve extrêmement pénible pour un homme aussi actif pour le service que l'était Paul, que d'être tenu en prison; et pourtant c'est *alors* qu'il peut dire à ceux-là dont les coeurs se laissaient abattre jour après jour par les circonstances tout ordinaires dans lesquelles ils se trouvaient: «*Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur*».

La grâce suffit pour les circonstances favorables, mais ce sont ces circonstances qui sont de beaucoup les plus difficiles (spirituellement) pour le croyant. Il y a une manière facile de marcher dans la mondanité, et il n'y a rien de plus triste que la vie d'un chrétien qui s'en va jour après jour, tranquillement à son aise, en dehors de la dépendance du Seigneur. Il fallait qu'Israël recueillît chaque matin la manne: et il faut ainsi recueillir chaque jour la nourriture spirituelle et vivre chaque jour dans la dépendance de Dieu. Si les circonstances se placent *entre* nos coeurs et Dieu, nous sommes sans puissance. Si Christ est plus près, les circonstances ne nous empêcheront pas de nous réjouir en Dieu.

«*Le Seigneur est près*» (verset 5.) Lorsque vous avez les yeux fixés sur une lumière, au milieu d'une nuit parfaitement obscure, quoique la lumière puisse se trouver à deux ou trois lieues de distance, elle semble être cependant tout près. Ainsi, plus nous sentons ce que sont les ténèbres du monde, tandis que nous jouissons de l'amour du Christ, plus l'espérance paraîtra proche.

«*Ne vous inquiétez de rien*», dit l'apôtre. Lorsque tout était fait pour lui donner de l'inquiétude; lorsqu'il savait ce que c'était que d'être en prison et d'avoir faim dans la prison! d'où vient qu'il puisse parler ainsi? Parce qu'il avait trouvé Christ là. De quoi un homme peut-il s'inquiéter lorsque Christ a soin de lui?

«*Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus*». Ce n'est pas vous qui garderez la paix de Dieu; «*la paix de Dieu gardera vos coeurs et vos pensées*». C'est la paix dans laquelle Dieu habite, et quelle paix cette paix ne doit-elle pas être? Est-ce qu'aucune circonstance, peut ébranler le trône de Dieu? Dieu n'est pas troublé au sujet de circonstances. Placez tout le fardeau sur lui «*et la paix de Dieu gardera vos coeurs et vos pensées*», et elle coulera dans vos coeurs comme un fleuve» surpassant toute intelligence». La parole nous dit: «*Ne vous inquiétez de rien*»,

pas même au sujet de l'église, quoique Dieu nous garde de ne pas prendre souci de ce qui la concerne.

«*Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, goules les choses qui sont de bonne renommée, s'il y a quelque vertu et quelque louange, que ces choses occupent vos pensées*». Commencez par rejeter tous vos soucis et toutes vos inquiétudes sur Dieu, et alors vos coeurs seront à même de se tourner vers toutes ces choses qui sont aimables, etc., et de s'en occuper, — toutes ces choses précieuses, qui, en dépit de Satan, sont produites comme des fruits. Si l'âme est occupée du mal, il y aura de la faiblesse; mais quand nous nous occupons de ce qui est bon, l'âme sera fortifiée.

L'apôtre parle maintenant du «*Dieu de paix*». Vous marchez, dit-il, dans la puissance dans laquelle vous m'avez vu marcher. «*Ces choses que vous avez apprises et reçues et entendues et vues en moi, faites ces choses et le Dieu de paix sera avec vous*»; non seulement la paix de Dieu, mais le Dieu de paix. La puissance de Dieu sera avec vous. Paul avait marché dans ce chemin et, tout le long, il avait trouvé que «*le Dieu de paix*» était avec lui.

«*Or je me suis fort réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre voire pensée pour moi*». Combien l'apôtre est content de voir du fruit! Tout en se réjouissant toujours dans le Seigneur, il se réjouit dans le Seigneur au sujet des Philippiens; ce qui le rendait heureux, c'était de voir Christ bénir les saints. Il n'y a pas de joie semblable à celle-là sur la terre (excepté la communion), la joie de voir les saints marcher dans la vérité (comp. 3 Jean 4).

«*Non que je parle ayant égard à des privations, car j'ai appris etc....*» (versets 11-13). On prend quelquefois le dernier de ces versets comme une vérité générale; et il en est ainsi; cependant Paul ne l'applique pas ici de cette manière. Ce que nous avons ici, c'est la connaissance pratique et expérimentale que Paul avait de la chose dont il parle. Il avait été en péril, dans le besoin, et (ce qui est bien plus dangereux) dans l'abondance; et il avait trouvé qu'un Christ présent lui suffisait au milieu de tout. «*Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie*». Christ ne peut pas être notre force dans des circonstances qui sont contraires à sa volonté. Il veut que l'âme soit exercée et qu'elle ne discerne pas clairement son chemin, lorsqu'elle marche dans un sentier contraire à sa volonté. Il ne peut y avoir cette heureuse liberté là où le chemin de la dépendance de Dieu a été abandonné. Lorsque des chrétiens au commencement quittent le chemin de la dépendance du Saint Esprit, ils trouvent des difficultés et du malaise; mais peu à peu ils s'y habitueront peut-être, et alors il y a chez eux moins de conscience et moins de malaise. Quand on est sorti du chemin de la puissance spirituelle, toutes les choses prennent la forme de devoirs; dans ce cas, la première opération de l'Esprit de Dieu, c'est de produire du malaise, et alors il n'y a rien autre à faire que de rebrousser chemin. Il y a des perplexités qui proviennent de ce qu'on a abandonné le simple et droit chemin; alors le Seigneur intervient et restaure l'âme pour

l'amour de son nom. Le Seigneur donne du repos à son peuple pendant la route, comme il le fit pour Israël, lorsque l'arche marcha devant eux pour chercher un lieu où le peuple pût se reposer. Les circonstances ne devraient jamais mettre obstacle à la puissance de la joie spirituelle. Que je sois dans la prospérité ou dans l'adversité, rien ne peut me séparer de l'amour de Dieu en Christ. Paul ne dit pas: «Je puis toutes choses en Celui qui *m'a fortifié*», mais «qui me *fortifie*»: c'est une chose actuelle.

«*Néanmoins vous avez bien fait de prendre part à mon affliction. Or vous avez, etc...*» (versets 14-18). Toutefois l'apôtre élève les Philippiens au-dessus des circonstances purement temporelles, et les amène à la conscience de la relation des saints avec Dieu — ce qu'ils ont fait envers lui est «Un *sacrifice acceptable et qui est agréable à DIEU*», — «*MON Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus*»: — le Dieu auquel j'appartiens et qui, dans un certain sens, m'appartient à moi, — le Dieu dont je connais la fidélité, le Dieu qui m'a nourri quand j'avais faim, et qui m'a fortifié quand j'étais faible. Il est extrêmement doux de voir que ce par quoi Paul avait passé, l'avait amené si près de Dieu. En toutes choses, dans la prison, dans le besoin, il avait trouvé l'infaillible certitude qu'il était associé à *Dieu*.

Jean 17: 14 et suivants

Il y a deux grandes conséquences qui résultent de la position dans laquelle Christ nous a placés; l'une se rapporte au Père, l'autre se rapporte au monde.

La première grande vérité qui est la base de tout, c'est que Christ nous a placés dans une même condition avec lui, et là où il est lui-même. Lorsqu'il était ici-bas, sa position avait un double caractère, l'un en rapport avec le Père, l'autre en rapport avec le monde; et il en est exactement de même, maintenant, pour les saints. Ce qui est vrai de Jésus est vrai aussi de ceux qui croient en lui, sa joie étant accomplie en eux. Il était un témoin parfait pour le Père, et le témoignage du saint dans le monde est pour Lui aussi (verset 18).

La première partie de ce chapitre nous montre la position du saint devant *le Père*; la fin du chapitre nous fait voir la position du saint vis-à-vis du monde.

C'est une chose précieuse et admirable que les saints soient amenés par grâce à la même place et à la même condition que Christ lui-même. Christ avait cette place par droit; il y avait un titre; nous, nous la possédons par lui; elle est un témoignage rendu à la valeur de la rédemption accomplie par lui, et nous ne pouvons pas l'estimer trop haut. Cette participation à la position de Christ ne nous élève pas d'une manière charnelle, mais selon l'efficacité de ce que Christ a opéré en résurrection. Marie vient dire de sa part aux disciples: Je monte vers «*mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu*» (Jean 20: 17).

Si je m'occupe de l'état de ma conscience devant Dieu, je pense à Dieu comme à un juge. J'aime le Seigneur Jésus quand je crois quelque chose qui se rapporte à la valeur de son sang; mais si j'aime les choses de Christ, je découvre bientôt en moi beaucoup de

choses qui ne sont pas semblables à Christ; et si le coeur est droit, on est bien plus facilement tranquilisé au sujet de ce qui est passé, qu'au sujet de ce qui existe dans le présent. Ce que je trouve en moi *maintenant*, c'est là ce qui me trouble, et ma conscience doit trouver la paix à ce sujet-là, parce que les affections sont renouvelées là où est la vie. Même pour ce qui concerne les détails de ma conscience comme saint, j'ai une conscience sainte qui se juge *elle-même* devant Dieu; et ainsi ma conscience réveillée sera toujours plus malheureuse jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la paix; car Dieu est saint, l'âme est pécheresse, et le Père voit du péché. Qu'est-ce que Dieu fait quand il vient pour le jugement? Il met *le sang* sur la porte de l'Israélite, et ce sang étant sous ses yeux, l'ange destructeur ne peut pas entrer: Dieu ne voit que le sang et passe par dessus; il voit le témoignage de l'abolition du péché par la mort de l'Agneau. Il y a du repos pour la conscience par le sang. Ainsi la sentence a déjà été prononcée sur le mal de la part de Dieu. Ce qu'il aperçoit, c'est le sang; un substitut est intervenu, et Dieu est satisfait quant à l'exécution du jugement. Là où il y a de la droiture de coeur, il n'y aura jamais de *paix* avant que la conscience soit nette devant Dieu; la conscience ne doit pas avoir de *repos* avant d'être purifiée selon ce que Dieu a fait, car Dieu a fait la purification; Dieu l'a donnée, et Dieu nous fait connaître la satisfaction dans sa propre sainteté. Les saints désirs que Dieu a fait naître en nous ne sont pas satisfaits avant que tout ce que Sa gloire réclame, ait été accompli et ait obtenu pleine satisfaction.

Eh bien: supposons maintenant que la conscience soit en repos: qu'est-ce que Dieu va faire de ce peuple qu'il a racheté? et quelle est l'effet de son intervention en puissance? Dieu a fait l'oeuvre; non seulement il a effacé le péché, mais il nous a amenés près de lui-même. Le Fils de l'homme, le second Adam, nous a placés dans une même position avec lui. Etant ressuscité d'entré les morts le premier jour de la semaine, il dit à Marie: «Va vers mes frères, et leur dit: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Le premier Adam fit de même, il nous entraîna dans une même condition avec lui-même. Mais nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu (Romains 8). De quoi ceci dépend-il? De la valeur de ce que la rédemption de Christ a opéré, et de la puissance de sa vie vivifiante en résurrection; et la manière de connaître ces choses, c'est de regarder au Seigneur Jésus lui-même. Où cette rédemption l'a-t-elle placé, lui? Elle l'a remplacé, lui, l'homme ressuscité, dans la présence de cette gloire dans laquelle il était auparavant comme Dieu. Il s'abaissa lui-même (Philippiens 3; Hébreux 2); c'est pourquoi Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Il est placé à la droite de Dieu. Et ici je puis contempler le résultat de cette rédemption que le Seigneur Jésus a accomplie et qui lui fit quitter le sein du Père: elle l'y remplace de nouveau.

Un autre point d'une grande valeur, c'est la puissance vivifiante. Quelle est cette puissance vivifiante? «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19); et nous qui avons à combattre le mal qui est en nous, et à tenir la chair à sa place dans la mort (Colossiens 3: 3, 4), nous avons la vie de Christ en nous. Cependant l'âme a besoin de la consolation du sang tous les jours. Où Dieu nous a-t-il placés? Si nous n'avons pas notre lot

dans le premier Adam, nous devons l'avoir dans le second, — en *Christ*. Il n'y a pas de place auprès de Dieu pour quiconque est *hors de Christ*. Dieu ne peut pas avoir près de lui des personnes qui sont *hors de Christ*, ou qui ne seraient qu'à *demi* glorifiées. Il n'y a pas de demi gloire auprès de Dieu. Nous sommes sanctifiés *dans* le Christ Jésus, agréables *dans* le Bien-aimé. «Si quelqu'un est *en Christ*, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17). Si la rédemption n'avait pas donné aux croyants un titre à être avec lui, Christ n'aurait pas pu dire: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis ils y soient aussi avec moi» (Jean 17: 24).

C'est la découverte de l'état de perdition de l'homme qui nous rejette sur la rédemption qui est en Christ. Nous ne pouvons pas aller au-delà, ni rester en deçà. La complète impuissance de l'homme montre l'efficacité du sang qui a été versé.

Dans le monde, les chrétiens sont pauvres, misérables et faibles; mais Christ dit ces choses dans le monde, afin qu'ils aient sa joie accomplie en eux-mêmes. La foi et l'amour sont supérieurs à toutes *les circonstances*, et ne sont pas des obstacles, à moins que nous ne soyons dans une position contraire à la volonté de Dieu, ce qui est autre chose. La foi a un objet. Il y a une puissance vivante en Christ. Nous sommes gardés par lui et rendus capables par lui de passer à travers toutes les circonstances sans qu'elles nous nuisent. De quelle manière Christ nous place-t-il dans cette position de puissance? Ce n'est pas en nous *ôtant du monde*, mais en nous gardant du mal qui y est (verset 13). Il nous place dans la même position dans laquelle il est lui-même (verset 16). «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde»; et cette parole: «Ils ne sont pas du monde», demeure vraie aussi bien que ce qui concerne notre chemin et notre position: nous sommes des chrétiens dans le monde, dans la même condition que Christ lui-même! Comment Christ n'était-il pas du monde? Parce que sa vie ne procédait pas du monde, mais du Père. L'objet de cette vie était le Père: toute la marche de Christ est un témoignage que le monde n'avait rien à faire avec le Père; et en passant à travers ce monde comme le Témoin Fidèle, toutes ses voies déclaraient qu'il n'était pas du monde. Lorsque Celui qui a créé le monde était dans le monde, le monde ne l'a pas connu. «Voyez quel amour le Père nous a accordé que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu» (1 Jean 3: 1). Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu; et nos coeurs trouveraient en ceci une consolation, si nous étions dans une vraie communion avec Jésus. Le saint est appelé à traverser ce monde sans le secours du monde, dans le secret avec le Père, et soutenu par lui. Le monde ne peut pas savoir où nous avons notre vie, et le saint a à passer à travers le monde sans avoir la puissance de montrer d'où cette vie tire sa source. C'est une chose qui ne se voit pas.

Si le monde avait pu reconnaître et dire: «Nous savons que celui-ci est le Fils de Dieu», — Jésus eût trouvé là une sorte de secours. Il en est de même pour les saints: non seulement ils ne sont pas compris, mais ils ne sont pas reconnus, — séparés du monde parce que leur nature vient de Dieu. Si nous sommes disposés à prendre cette place, nous ne pouvons l'avoir qu'*au-dessus*, et *au-dessous* du monde, car le Père ne peut pas

reconnaître le monde; c'est donc une place où le saint sera éprouvé, non pas une fois pour toutes seulement, mais il sera sanctifié par la vérité, la vie du saint ici-bas étant une séparation *continue*. — Nous ne pouvons rien mettre entre Christ et l'âme, entre la Tête et les membres, Il n'y a rien entre l'unité du Père et du Fils, ni entre l'unité de Christ et de l'Eglise; mais il y a ce qui est «croître jusqu'à lui, le Chef».

«Sanctifiés *par* la vérité». Il n'y a pas simplement une opposition *négative* au monde de la part du chrétien, il y a une opposition positive. Nous avons à passer par beaucoup d'épreuves. C'est une bénédiction que d'être en butte à la tentation etc. (Jacques 1: 2-4), non pas de tomber dans une tentation coupable, bien entendu, comme celle dont il est dit, Jacques 1: 13, que Dieu ne tente personne; mais il peut y avoir des circonstances très humiliantes sans qu'il y ait du péché. Le moi doit être maté; et c'est à cette école de l'épreuve que nous voyons et apprenons Dieu, lorsque l'âme est devenue capable de se juger elle-même. Dieu peut déraciner et retrancher tous les rejetons *du vieux tronc*.

Non seulement le chrétien n'est «pas du monde», parce qu'il connaît le caractère du monde, mais il est délivré du monde (verset 19). Nous voyons la position dans laquelle il est placé. Le Seigneur se met Lui-même à part, afin que l'Esprit puisse prendre «les choses de Christ» et nous les communiquer, pour que nous soyons plus semblables à Christ dans le monde. Le Saint Esprit prend de ces choses et descend du ciel en puissance vivante pour en entretenir nos âmes; — le Père, le Fils, et l'Esprit, agissent tous de concert. L'amour du Père et la puissance du Fils et de l'Esprit nous sont donnés. L'Eglise et le saint individuellement se tiennent devant le monde pour montrer, comme l'épître de Christ, la puissance d'efficacité de l'amour du Père. Je ne parle pas de ce à quoi nous sommes parvenus, mais de ce à quoi nous sommes destinés; — *de la place* où nous sommes *établis* comme à *notre place*; et bien que nous n'y soyons pas encore, partout où nous allons, nous portons le témoignage vivant de ce que la grâce du Père a fait de nous. Israël aurait dû être ce que la loi exigeait; mais remarquons la différence, la chute, pour Israël, amena la condamnation.

Ce n'est pas de justice que nous avons besoin devant Dieu, si nous sommes chrétiens, nous avons reçu une fois pour toutes l'abondance de la justice. Voyez Hébreux 10: 14: «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés»; et Romains 8: 4: «Afin que la justice de la foi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair»; et aussi Daniel 9: 24: «Pour amener la justice *des siècles*». Mais pour ce qui concerne la manifestation ici-bas, Paul en appelle aux Corinthiens pour la recommandation de son apostolat. Chaque croyant est une lettre de recommandation de la grâce de Dieu, montrant ce que Dieu est. Christ était la *vivante* épître de Dieu sur la terre. Quand il prenait un enfant dans ses bras, ou quoi qu'il *fît*, il manifestait Dieu. Il nous dit: «Soyez donc parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait» (Matthieu 5: 18). «Aimez vos ennemis; en un mot, faites que les hommes voient en vous l'esprit de votre Père. Nous avons, je le répète, la place de Christ devant Dieu, et dans le monde également, — en étant peut être haïs et persécutés jusqu'à la mort.

Il est parfaitement clair que si Christ nous envoie dans le monde comme ses témoins, toute la question de notre acceptation devant Dieu est déjà réglée. Il nous faut l'union et la communion avec lui. Si Christ n'avait pas été complètement un avec le Père, il n'aurait pas pu le représenter. L'Eglise est mise à la place de Christ, et elle est envoyée dans le monde pour dire quelles grandes choses Dieu a faites pour elle, étant pour Dieu, l'épître de Christ écrite par le Saint Esprit.

Nous sommes établis maintenant dans la grâce; et les hommes jugent de ce qu'est la profession de Christ par ce que les chrétiens sont (je ne dis pas qu'ils le fassent toujours droitement). — Si nous vivons dans la communion de Dieu, nous ne pensons pas à nous-mêmes: Moïse ne savait pas que son visage resplendissait quand tous les autres le voyaient. Il avait regardé en haut en dehors de lui-même, et il revenait vers la terre portant sur lui la lumière du ciel.

Quelqu'un pourrait dire, et avec vérité peut être: Je sais si peu de *Christ*; — toutefois *chacune* des grâces qui sont en Christ, se trouve dans *chacun* des saints, bien que non développée. Vous êtes peut-être un petit enfant en Christ: — on peut voir chez des petits enfants bien des choses à admirer et à imiter. Si je suis vraiment humble de coeur, je manifeste Dieu, comme un petit enfant le manifeste; mais si, étant un petit enfant, j'essaie de manifester Christ comme si j'étais un *homme* fait, je faillirai. Ma sagesse consistera en ce que je ne me place pas au-dessus de ce que je suis réellement. Si je marche dans une vraie humilité, manifestant cette nature de Christ qui est en moi, il y aura un progrès certain en moi. — C'est dans la présence de Dieu que le péché pouvait être découvert et mis au jour. Je déshonore Christ quand je fais un faux pas dans mon chemin. Si *moi* je discerne le péché secret dans mon coeur, je serai humble devant *Dieu*, — je serai humble devant le monde. Si je découvre en moi de l'orgueil, ou tout autre péché, j'irai à Dieu et je le confesserai. Je puis ne pas avoir le pouvoir d'empêcher une pensée mauvaise; mais si j'y résiste, l'Esprit n'est pas contristé, et il amène l'âme dans la communion et l'intimité avec Christ. Il y a de la joie aussi dans l'âme, quoiqu'on soit humilié. Si je vis avec Christ, l'Esprit me fait voir ce qui est bon en Christ pour moi. Ainsi dans notre chemin à travers ce monde, nous sommes participants de sa sainteté, «étant transformés dans la même image de gloire en gloire» (2 Corinthiens 3: 18).

Remarquez en outre que le chapitre 17 de Jean nous parle trois fois de l'unité. En premier lieu, il en parle comme d'une unité absolue: nous avons une même nature avec Christ, la communion de la même nature divine, et un seul Saint Esprit, ainsi que l'unité pratique qui découle de là. «Père saint, garde-les en ton nom, (le nom) que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous» (verset 11). Or le Saint Esprit habite en nous et nous fait *un*, — non pas un entre nous, mais entièrement dans le Père et dans le Fils. Toute question, relativement à ce que la personne est par elle-même, est hors de vue: le Saint Esprit, le Père et le Fils ont communion; — et nous, par la communion du Saint Esprit, nous sommes amenés à la conscience de cela, la question de notre acceptation devant Dieu étant entièrement réglée. — Secondement, il n'y a pas seulement union; mais il y a communion.

«Or je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croient en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, es en moi et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé» (versets 20, 21). — En troisième lieu, nous ne sommes pas simplement vivifiés, mais (verset 22) la gloire qui a été donnée à Jésus nous a été donnée. Ce n'est pas ici l'union *essentielle* comme celle dont nous avons parlé en premier lieu, ni la communion mentionnée ensuite, c'est la *manifestation* de l'unité, Christ manifesté dans l'Eglise, et Christ manifestant le Père: *Moi en eux et toi en moi*, — commençant là-haut, et descendant ici-bas; c'est la manifestation complète de la rédemption, alors que le monde verra l'unité et les saints anges aussi, et que nous ayant reçu de Christ la gloire et la puissance, nous serons avec le Père. Les miracles, au commencement, en étaient comme un échantillon: le pouvoir de guérison procédait de *l'Eglise*. Christ sera admiré dans ses saints (2 Thessaloniens 1: 10), — cette sainte cité à la lumière de laquelle les nations sauvées marcheront (Apocalypse 21: 23, 24). La manifestation est, afin que le monde *connaisse*, etc. (verset 23). *Maintenant* le monde ne nous connaît pas, mais alors le monde connaîtra que nous avons été aimés *comme Christ* a été aimé. Mais nous, avons-nous à attendre pour connaître, jusqu'à ce que le monde connaisse? Non; par la foi, par la révélation du Saint Esprit, nous savons déjà maintenant ce que le monde connaîtra plus tard, — nous croyons avant que nous voyions. Si j'ai la conscience d'être aimé comme le Père a aimé Jésus, quel bonheur sera le mien! Mon âme, pleine de cette grâce, la manifestera à d'autres. Quelle fontaine de grâce il y a là! Le monde ne connaît pas cette grâce; mais si j'en suis revêtu, je suis armé de grâce, je vis de la vérité et j'en jouis présentement. L'amour du Père a donné Christ pour vous et vous a donné Christ. Est-ce que le monde trouve en nous la même grâce et le même amour (le même genre d'amour, non pas la même mesure) que Christ a manifestés? Etes-vous fidèle à porter partout ce caractère de Dieu devant le monde? Dieu est venu sur la terre *en Christ, dans un homme*, afin de manifester la perfection de ses voies divines et de sa divine tendresse sous la forme d'un homme. Si j'attends quelque chose de vous avant de vous montrer de l'amour, je serai déçu et je ne manifesterai pas Dieu. Je ne dois rien attendre: je dois agir *en grâce*. Peu importait en un certain sens ce que Christ trouvait chez les autres; il trouvait toujours sa satisfaction en Dieu. — Toute sa joie était en Dieu. Si nous étions parfaitement satisfaits en Dieu, ce serait la *perfection*. Supposez que l'affection d'un frère nous fasse défaut pour nous encourager dans l'épreuve, eh! bien, dans la mesure où vous serez remplis de ce que *Dieu est*, vous serez satisfaits. Ou bien supposez que vous soyez laissé seul pendant deux heures, si vous n'êtes pas en communion avec le Seigneur, vous chercherez un livre, ou quelque'autre chose, montrant ainsi que Dieu ne vous suffit pas.

Dans l'Eglise primitive nous voyons que les saints avaient la faveur de tout le peuple (Actes des Apôtres 2: 47; 5: 13). L'homme Christ Jésus croissait en faveur auprès de Dieu et des hommes (Luc 2: 32); il était toujours le serviteur de chacun. La première chose qui me frappa, il y a quelques années, en lisant l'évangile, ce fut qu'il y avait là un homme qui ne faisait jamais rien pour lui-même. Quelle merveille que de voir un homme qui ne vivait pas pour lui-même, car pour lui-même il avait Dieu! Avons-nous réalisé ce que nous sommes

en Christ, de manière à ce que nos coeurs soient remplis de lui? Dieu nous a donné la place de Christ, en vie, — et puis l'adoption et la gloire; c'est pourquoi la vie devrait se montrer plus clairement. Recherchons-nous la place de Christ *maintenant*? Y a-t-il en vous cette énergie active de l'Esprit qui vous fait désirer d'être là? Eh! bien, cette place vous l'avez: et que vous soyez un petit enfant, ou un vieillard ou un jeune homme, ne vaut-il pas la peine de l'avoir, de porter le caractère de Christ, d'être appelé à rendre témoignage à Jésus?

Dans les derniers versets du chapitre qui nous occupe, Christ résume le résultat de ce qu'il avait dit: il ne nous a pas simplement placés ici-bas, un avec lui-même, mais il veut nous avoir avec lui là où il est, pour que nous voyions toute sa gloire, pour être avec lui et lui être semblables. Il compte sur notre amour qui se réjouira dans *sa* gloire» (verset 24).

«Père *juste*» (verset 25). Cette parole solennelle est la séparation éternelle entre le monde et Christ. Le monde ne le verra plus jamais. Christ, si j'ose le faire parler, dit: Le monde ne veut pas de moi; il m'a rejeté. Si je dois être éprouvé, ceux qui m'ont rejeté parce que je manifestais le Père, ne peuvent pas avoir une même part avec moi; c'est donc Toi, Père, qui dois décider la question. Nous pouvons lire la réponse de Dieu au chapitre 12, verset 31: «Maintenant est le jugement de ce monde». Quand le Saint Esprit vient (Jean 16), c'est parce que Christ a été rejeté; l'Esprit dit: Je suis *ici-bas*, parce que Christ est *là-haut*.

«Je leur ai fait connaître ton nom» (verset 26). Le Seigneur Jésus nous soutient ainsi. — C'est ici ce qu'il fait maintenant: il nous communique la connaissance du Père, non seulement en grâce, mais dans la communion de la gloire. Il nous la communique du haut de la demeure et du haut du trône du Père, selon la connaissance qu'il en a comme étant avec le Père. Le Père, par l'Esprit, nous montre Jésus à la droite de Dieu. «Et moi en eux» (verset 26). Jésus se manifeste aux siens, quand il en a fini avec le monde, d'une manière que le monde ne connaît pas.

Il y a une différence entre des désirs bons et spirituels et la puissance du Saint Esprit prenant les choses de Christ pour nous les communiquer. Il nous faut non seulement la *nouvelle* nature, mais la puissance de l'Esprit, si nous sommes fidèles à Christ. Si je m'occupe d'autres choses (je ne parle pas des péchés), je suis en dehors de la communion. Même un regard insouciant contriste le Saint Esprit, et me fait perdre la puissance de la communion. Notre religion ne devrait pas être une religion de *regrets*, mais d'une joie de coeur continuelle, l'amour étant répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit. Dieu nous a Placés ici-bas comme l'épître de Christ. Ne cherchons pas à être satisfaits en regardant à nous-mêmes ou aux autres, mais regardons constamment à Lui, croissant à son image de plus en plus.

Psaume 16

Ce que nous trouvons écrit dans les Psaumes, se rattache en principe proprement aux Juifs et au Seigneur Jésus lui-même, particulièrement comme Messie. Les Psaumes se

rapportent d'une manière spéciale au résidu pieux des derniers jours; et une foule des expressions qu'on y trouve appartiennent entièrement aux Juifs et ne peuvent s'appliquer à l'Eglise; et ce fait si simple donne la vraie clef de ces passages, qui ont été une si terrible pierre d'achoppement pour des chrétiens, qui n'en ont pas eu connaissance. Les saints de la dispensation présente ne peuvent pas justement attendre la destruction de leurs ennemis, comme un moyen d'échapper à leurs afflictions; tandis qu'au temps de la tribulation sans pareille qui est à venir (comparez Matthieu 24: 31, 32), il sera tout à fait juste pour le Juif opprimé d'attendre des jugements pour être délivré. Ces jugements sont les promesses de Dieu et ce sur quoi repose *leur* espérance. — Mais l'Eglise attend d'être enlevée pour échapper à l'affliction en étant avec le Seigneur dans le ciel, en même temps qu'il est très vrai qu'elle jouit de la sympathie de Christ dans ses souffrances ici-bas. — Les Psaumes sont occupés principalement des souffrances de l'âme, des afflictions des Juifs pieux et du résidu, et de la venue de Dieu en jugement, comme leur Rédempteur, pour exécuter la vengeance sur tous leurs ennemis. Christ y est vu associé à Israël et entrant dans toutes les souffrances du saint résidu.

Ensuite, il y a certains Psaumes qui se rapportent au Seigneur personnellement. Ils mettent en lumière le caractère de l'Esprit de Christ, comme les Evangiles montrent la marche et l'oeuvre du Sauveur. Les Evangiles font connaître Celui dans lequel il n'y avait pas d'égoïsme; ils révèlent le coeur qui était prêt à servir chacun. Quelle que fût sa propre affliction, toujours Christ était occupé des autres. Il pouvait avertir Pierre à Gethsémané, et consoler le brigand mourant sur la croix. Son coeur était élevé au-dessus des circonstances; jamais il n'agissait sous leur pression, mais toujours selon Dieu, quelles qu'elles fussent. Nous voyons qu'il était toujours sensible à tout, et bien des expressions dans les Psaumes nous disent ce qu'il éprouvait alors: «Je me suis écoulé comme de l'eau, tous mes os sont déjoins; mon coeur est comme de la cire» (Psaumes 22: 14). Il était l'homme tenté et éprouvé; et moi comme homme tenté et éprouvé, je suis appelé à le suivre. Je devrais m'oublier moi-même et toutes les choses qui sont du moi, en montrant de l'amour aux autres. Le véritable effet d'être près de Christ, me met en communion avec lui au sujet des autres, au lieu que je sois sous l'influence de mes propres circonstances. Comment puis-je incliner mon coeur vers les joies de l'un et les douleurs de l'autre, à moins que je ne vive tout près de Christ et en ayant mon coeur rempli de lui au lieu d'être plein de moi-même? Tout le long de la vie de Christ, telle que les évangiles la placent devant nous, nous voyons cette absence totale d'égoïsme, qui jamais, en aucune manière, ne faisait rien pour soi. Il pouvait se réjouir avec ceux qui étaient joyeux, et pleurer avec ceux qui étaient dans la peine. Il pouvait encourager, avertir, réprimander, selon que l'occasion l'exigeait. Quoi que l'amour dictât, cela l'accomplissait.

Dans le Psaume 22, nous voyons Christ seul, souffrant sous la main de Dieu, endurant la colère que méritait le péché, mais toujours comme l'homme juste, criant à Dieu et le justifiant, même en étant abandonné de lui; et si nous le considérons dans le Psaume 69 comme souffrant plutôt de la part des hommes, Dieu est toujours son asile. Son coeur passe

par toute la souffrance, que le péché pouvait amener sur quelqu'un, qui prend la place du pécheur. Christ passa par les exercices *les plus profonds* que le coeur puisse endurer, mais il place tout devant Dieu. Nous avons souvent la plus grande difficulté à apporter notre affliction à Dieu. Comment le puis-je faire, dira quelqu'un, puisque mon affliction est le fruit de mon péché? Comment puis-je l'apporter à Dieu? Si je souffrais pour *la justice*, je le ferais sans doute; mais je souffre pour *mon péché*; — puis-je donc, dans l'intégrité de mon coeur devant Dieu, aller à lui avec mes peines, sachant que je les mérite? Oui; vous le pouvez; Christ est allé à Dieu à leur sujet. Voilà donc le fondement sur lequel vous pouvez aller: l'expiation, une expiation parfaite, a été faite pour tous mes péchés; Christ a été jugé pour eux. Dieu nous jugera-t-il, tous les deux, lui et moi? Non; je vais à Dieu sur le fondement de l'expiation faite, et Dieu peut venir à moi dans toute mon affliction, parce que l'oeuvre de Christ a été accomplie si parfaitement. En général, toute affliction a sa source dans le péché, et tout secours est basé sur l'expiation. Il serait impossible que je pusse me confier en Dieu, si toute la question du péché n'avait pas été réglée avec un autre que moi.

Dieu ne pouvait pas être indifférent au sujet du péché; et Pierre le savait quand il dit: «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur» (Luc 5: 8). Le saint caractère de Dieu a été pleinement en exercice, quand il abolit le péché. Dieu a agi envers Christ, à l'égard du péché, selon tout ce qu'il est lui-même. Il est possible, que j'aie à goûter toute l'amertume des fruits du péché, Dieu peut me faire sentir les conséquences de mon péché, *parce qu'il* ne me jugera pas pour lui: «Afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur» (Romains 5: 21). Ma conscience est *parfaitement* purifiée, par le sang de Christ, qui a été répandu en amour parfait. L'obéissance de Celui qui a porté mes péchés, est à moi. Je suis déclaré juste par la justice d'un autre. Mon coeur est libre, je puis avoir des rapports avec Dieu au sujet de mon péché, parce que Dieu a agi à son égard envers Christ sur la croix; et je puis aller à Dieu dans toute mon affliction à son sujet. Je puis confesser mon péché; oui; je puis même dire: «Sonde-moi, ô Dieu, et éprouve-moi — et regarde s'il y a en moi quelque voie mauvaise» (Psaumes 139: 23, 24). Par la grâce, je puis prendre devant Dieu la place que Christ prend; et mon titre pour le faire, c'est l'expiation.

Nous trouvons dans les Psaumes une expression divine pour toutes nos souffrances; et il est précieux de considérer nos souffrances sous cet aspect. Christ est entré dans toutes les conséquences du péché, comme nul autre ne peut le faire et comme nous n'y entrerons jamais; et après qu'il a été «entre les cornes des licornes», — le passage même à travers la mort, pour ainsi dire — et qu'il a réglé avec Dieu tout ce qui concerne le péché, il peut dire: «J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée» (Psaumes 22: 21, 22). Nous ne perdrons jamais Christ comme notre compagnon; — quelle consolation! Nous le suivrons dans la gloire. — Je vais être avec lui, et sa présence sera ma joie. — Quelle position que celle à laquelle les saints sont amenés à Christ! — toute souffrance est passée.

Dans le Psaume 16, nous trouvons les expressions de la propre joie du Seigneur, la joie de Celui que Dieu appelait son compagnon (Zacharie 13: 7). Pierre, sur la montagne de la

transfiguration, aurait voulu placer Jésus à un même niveau avec Moïse et Elie, mais Dieu dit. Non; il est mon compagnon, non pas celui de l'homme. Lorsque le jeune homme, dans l'Evangile, vient à Lui, disant: «Bon Maître» — s'approchant de lui *comme homme*, Jésus dit: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon qu'un seul, Dieu» (Luc 18: 18, 19).

Il ne fallait pas chercher la bonté dans un homme, pas même en lui s'il n'avait été qu'homme.

Les saints font la joie constante de Christ, et le pauvre pécheur qui met sa confiance en Dieu, a Jésus pour son Consolateur; et Jésus ayant été tenté, sait ce qu'il faut pour le secourir, comme nul autre ne peut le savoir.

Aux jours de Jean le Baptiseur, tous ceux qui se repentaient, venaient aux eaux du baptême; Jésus vint comme les autres. Il n'avait pas à se repentir, mais il ne voulait pas être séparé d'eux, et il dit: «Ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice» (Matthieu 3: 15). Je veux prendre ma place parmi vous, avec les saints qui sont en la terre.

Quelles abondantes consolations, la foi apporte à l'homme qui s'attache à Dieu! Christ ici-bas pouvait dire: «Je me propose toujours l'Eternel devant moi» (Psaumes 16: 8), et ne le ferai-je pas, moi? Est-ce que dans les détails de la vie, je n'ai pas constamment besoin de Lui? Ne suis-je pas continuellement ébranlé par les circonstances? Lui seul peut me soutenir. Christ a pris une fois la place de la dépendance. Il fut ressuscité par la *puissance* de l'Esprit, par Dieu le Père. Christ aurait pu se ressusciter lui-même; *la mort* n'avait *aucune* puissance sur lui. Le Fils faisait les délices du Père; et le coeur du Père était lié au Fils. Le Seigneur Jésus Christ faisait *toutes* les délices du Père.

Christ est dans la présence de Dieu comme homme et pour l'homme; comme notre précurseur et notre chemin. Il est si doux de regarder à Christ comme étant notre *chemin*; cela l'approche si près de nous. Aussi sûrement que j'ai participé, comme homme, à la nature du premier Adam et aux conséquences de son péché, aussi certainement, comme croyant, j'ai une part dans le second Adam. Le Seigneur Jésus Christ est dans la présence de Dieu pour moi. Il y a bien des difficultés ici-bas, mais je serai avec Lui là où il y a des plaisirs pour jamais. Dieu sera glorifié comme Dieu, mais il sera manifesté comme homme aussi, et nous, comme étant en Christ, nous partagerons la gloire. Que de grâce et de vraie bénédiction il y a dans ces paroles: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3). Il sera avec ses saints, et ses saints seront avec lui. Ils seront rendus conformes à son image; ils seront manifestés portant son image. Nous le verrons, et nous lui serons semblables; et maintenant, dans la mesure où nous le contemplons, nous sommes transformés à son image.

C'est là notre part positive; et dans la communion avec lui nous avons part à ce qu'il est. Sa joie est dans les saints; il est entré dans leurs plus profondes douleurs, et ils partageront sa joie et sa gloire, là où il est maintenant.

De quelle manière est-ce que j'agis envers Christ maintenant? Est-ce que je vais à lui avec tout ce qui m'occupe? Est-ce qu'il est ma première pensée dans toutes mes nécessités, dans tous les exercices de mon âme, comme dans tous mes moments de bonheur?

C'est ainsi qu'on apprend à le connaître, et à connaître l'amour qui est dans son coeur.

Il n'y a pas de situation dans laquelle je ne puisse avoir Christ pour compagnon. Il est descendu dans toute la profondeur de ma souffrance. Il a pu dire: «Un abîme appelle un autre abîme» (Psaumes 42: 7). Il n'y a pas un lieu où la foi ne puisse trouver Christ. «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté au-dessus des cieux, afin qu'il remplît toutes choses» (Ephésiens 4: 9, 10).

Mais est-ce que, en effet, je traverse le monde avec lui, réglant mes pas d'après lui? Mes plaisirs sont-ils de ceux que je puisse partager avec lui? Est-ce avec lui que je marche dans ma vie de tous les jours? Quand je suis affligé, dans quelle mesure est-ce lui qui m'a relevé? Si je me repose en lui, c'est lui qui m'a relevé; et c'est là mon privilège positif. Le coeur qui se remet à Christ, trouve une constante consolation; le coeur qui se tient près de Christ, n'a rien en dehors de lui (voyez le Psaume 22). S'il s'agit d'un besoin, je puis dire: Je ne crains rien; «l'Eternel est mon berger». Est-ce que je dis: Je suis dans des «parcs herbeux», mais ils auront bientôt disparu? Non; le Seigneur me fait m'y «reposer». Il y a aussi les «eaux tranquilles»; mais ne seront-elles pas *bientôt troublées*? Mais, si c'est *Christ qui me mène le long de ces eaux*? Mon coeur est affligé: je me suis égaré loin de Christ; cela est triste; mais Christ «restaure mon âme». Et si j'ai à passer par la vallée de l'ombre de la mort, il sera avec moi et il me consolera. Mais je suis peut-être dans le pays de mes *ennemis*? Que vais-je devenir? Christ dresse une table pour moi dans leur présence même. «Tu as oint ma tête d'huile odoriférante; ma coupe est comble. Quoi qu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps».

Qu'il est doux de considérer le Seigneur sous cet aspect! Il est notre joie présente et éternelle. Le temps viendra où toute notre affliction aura cessé, mais notre Ami demeurera. Il est notre Ami fidèle et éprouvé. Il a pris part aux plus profondes angoisses de nos coeurs et il vint nous faire partager sa joie à jamais. Notre bénédiction, notre sécurité, notre espérance, tout est basé sur l'expiation.

Y a-t-il une âme qui, en lisant ceci, ne peut pas se réjouir en Christ, qui ne le connaît pas comme sa portion? Y a-t-il quelqu'un qui dit: Mon péché est trop grand pour être pardonné? Il est très bien que vous sentiez votre péché, mais, que vous désespériez à son sujet, cela est très mal. Vous dites en réalité: Mon péché est plus grand que la *grâce de Dieu*. Vous n'oserez pas parler ainsi quand vous regarderez à Christ. Christ serait-il devenu

insuffisant? La grâce est-elle au-dessous de votre péché ou au-dessus? Christ est la part de chaque pauvre âme qui croit en lui; l'oeuvre expiatoire est accomplie: le sang de Jésus Christ le Fils de Dieu purifie de tout péché.

Jean 10

Plus nous étudions les voies du Seigneur Jésus, plus nous trouvons ce qui est insondable en bonté et en beauté. Les extrêmes se touchent ici, quand nous regardons à lui! Quelle puissance et pourtant quelle soumission! Quelles hauteurs de gloire morale et en même temps, quelles profondeurs d'abaissement! Jésus se présente comme le Fils de Dieu, et cependant il entre par la porte et le portier lui ouvre.

La personne du Seigneur Jésus, si nous l'étudions, fournira toujours de la nourriture à nos âmes; et tout en étant humiliés en le contemplant, nous serons fortifiés par la conscience que tout ce qu'il est, il l'est *pour nous*. Le coeur trouve ses délices en lui comme en quelqu'un qu'il sent lui appartenir, et qu'en même temps il peut admirer et adorer.

Aux jours dont nous parle ce chapitre, le Seigneur avait mis Israël pleinement à l'épreuve, et les chapitres 8 et 9 nous montrent combien Jésus était réellement et pleinement rejeté. Au chapitre 8 *sa parole* est rejetée; au chapitre 9 *ses oeuvres* sont rejetées; et ainsi le résultat de sa venue est qu'il est jeté dehors et il dit: «Je suis venu dans ce monde pour le jugement» (9: 39); et les Juifs, à cause du traitement qu'ils lui ont fait subir, sont coupables et criminels. «Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché mais maintenant vous dites: Nous voyons; votre péché donc demeure» (9: 41); puis le Seigneur semble dire: Rien de tout cela n'est arrivé en vain. Il était venu comme il le devait et de la manière prescrite: — «par la porte»; et Dieu reconnaîtrait et rendrait efficace sa venue et lui ferait porter son fruit, bien qu'il fût rejeté et méprisé. Toutes ses brebis viendraient à lui; et il pouvait dire: «J'ai usé ma force pour néant et sans fruit; toutefois mon droit est par-devers l'Eternel, mon oeuvre est par-dessus mon Dieu» (Esaïe 49: 4). S'il était venu reconnu comme roi, en gloire et en puissance, beaucoup l'auraient suivi; mais maintenant, quoique humble et méprisé, tous ceux-là qui avaient réellement besoin de lui, néanmoins viendraient à lui.

«Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, est un larron et un voleur» (verset 1). Tous ces grands messies, qui s'élevaient «se disant être quelque chose» (et il y en avait beaucoup), n'étaient que des voleurs et des larrons. Nous voyons dès l'abord ici quel est celui qui entre par la porte; et la première chose que nous trouvons chez Lui, c'est une soumission absolue; et ce trait qui distingue avant tout le Berger, est vrai aussi de tous ceux qui suivent le Berger. Toute puissance et tout vrai et réel service, découlent toujours d'une parfaite soumission. — La part de *Christ* était d'être absolument rejeté; il l'exprime en disant: «Des chiens m'ont environné». — «Mon coeur est comme de la cire». C'était une chose douloureuse pour lui que de rencontrer un pareil accueil, — de voir tout, à mesure qu'il avançait, se tourner contre lui et s'assombrir jusqu'à la mort; mais il passa à travers tout, et entra ainsi par la porte en parfaite soumission. Ceux qui le trouvaient

devaient aussi être amenés à cette même place, car c'est là que Lui les avait trouvés. Voyez l'aveugle-né: où Jésus l'avait-il trouvé? Au lieu de la réjection. Christ est devant lui quand «ils le chassèrent dehors» (9: 34): il n'y a pas une seule de ces pauvres brebis à laquelle la voix du Berger ne puisse arriver. Christ rencontre les âmes précisément là où elles ont besoin de lui, dans la détresse ou les difficultés, n'importe ce qu'il aura à souffrir lui-même pour elles. Il entra par *la porte*, et il est le vrai Berger, — non pas d'Israël, hélas, car, comme peuple ils le rejetèrent; mais il est le Berger des brebis, — de tous ceux dont la conscience et le cœur étaient atteints. Il est «le Berger des brebis» (10: 2). Est-ce qu'il se prévaut de sa puissance en les réclamant pour lui-même? Non; il est l'homme soumis, qui vient dans une parfaite dépendance de Dieu. Ainsi lorsque Lazare était mort, il resta là où il était jusqu'à ce qu'il eut une parole de Dieu pour se lever et monter à Béthanie. Il avait pris la forme d'un serviteur, et un serviteur doit être dépendant et obéissant.

«A celui-là le portier ouvre» (verset 3). «J'ai mis devant-toi une porte ouverte que personne ne peut fermer» (Apocalypse 3: 8). Jésus était ici-bas dans le plus profond et plus complet abaissement; et c'était là sa perfection *comme homme*. Dieu, son Père, ne lui épargne pas la souffrance, mais il lui ouvre la porte. Il est venu et les brebis écoutent sa voix. Bien que foulé aux pieds par les boucs qui sont sur son chemin, il ne s'en inquiète pas, mais il cherche les brebis; les brebis savent qu'il s'occupe d'elles; elles comprennent qu'il s'intéresse à elles, car elles «écoutent sa voix». Pourquoi supportait-il tout le mépris dont on couvrait ses paroles et ses oeuvres, lui le Fils de Dieu? N'était-ce pas pour l'amour des brebis? Il endurait volontiers les outrages des boucs pour l'amour des brebis qui se trouvaient au milieu d'eux. — Et puis, il y a en lui la capacité parfaite pour délivrer les brebis; il ne les laissera pas parmi les boucs; non, «il les mène dehors», il attire leurs cœurs; il se fait connaître à elles et se charge de les garder et de les sauver. «Il va devant elles» (verset 4). Quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. N'y a-t-il donc pas des dangers et des difficultés sur le chemin? Lorsque les Israélites, tirés d'Egypte, eurent traversé la mer, ne couraient-ils aucun danger de perdre leur route? Sans doute; mais la nuée était là pour les guider. N'y avait-il pas d'autres dangers, des ennemis sur leur route? Oui; mais il y avait le Chef de l'armée de l'Eternel. Il en est de même maintenant pour les brebis: Jésus les mène dehors et ne les laisse pas. Il va devant elles et les brebis le suivent. Quelle assurance il y a là!

Certaines personnes peuvent faire l'une ou l'autre observation; mais si je sais que c'est la voix de Christ que j'ai entendu, cela me suffit. «Sortons donc vers lui hors du camp» (Hébreux 13: 15). Il n'est pas convenable pour moi maintenant de demeurer dans le parc juif. «Christ *mène dehors*» ses brebis. Mais quelqu'un dira: Comment savez-vous que ce n'est pas votre propre volonté que vous suivez? L'Ecriture répond: «Elles *connaissent sa voix*». Les brebis connaissent la voix de Christ et si elles n'entendent pas sa voix, elles s'arrêtent jusqu'à ce qu'elles l'entendent. Il y a *une* voix qu'elles connaissent. Il y a beaucoup d'autres voix, mais elles ne les connaissent pas. Les brebis sont de sottes, stupides créatures, cependant elles connaissent la voix du Berger, cette seule voix.

Du moment que la voix de Christ m'a atteint, c'est assez: ce fait si simple m'a donné pour le chemin une paix et une tranquillité que rien d'autre ne peut donner. Il n'est pas nécessaire de beaucoup de sagesse ni de force, mais seulement d'écouter la voix du Berger et de la connaître. Si la voix n'est pas celle du Berger, on la *craint*. «Elles ne suivront pas un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui» (verset 5). Elles n'ont pas peur du berger. Il donne de la force et de la confiance et si voix étant une fois parvenue jusqu'au coeur, on n'a besoin de rien d'autre. Il en est ainsi quand l'oeil est simple. Si l'oeil est double, on est inconstant dans toutes ses voies, non pas dans une seulement, mais dans toutes.

Jamais l'amour divin n'a été manifesté comme il l'a été en Christ, quand il est descendu si bas; et c'est parce que Christ était ce qu'il est qu'il a pu le faire briller. Si Adam abandonnait son premier état, il *péchait*; mais Christ pouvait s'abaisser lui-même et c'était la perfection de l'amour. Tandis qu'il entre lui-même personnellement par la voie prescrite, il est lui-même la porte; il est l'entrée du chemin pour tout autre. Comme Juifs, ceux qui entouraient Jésus n'auraient pas eu d'autorité pour quitter le bercail Juif, si Christ n'était pas venu comme la porte, qui donnait entrée dans une autre scène. Il était leur garant et il est aussi le nôtre. Par lui, nous pouvons entrer et sortir et trouver la paix et la bénédiction. Ce qui distingue la brebis, c'est que Christ est sa porte. Christ est «la porte des brebis».

Les brebis ne pouvaient pas dire qu'elles fussent sauvées parce qu'elles étaient d'Israël, quoique les Juifs possédassent les oracles de Dieu et beaucoup de privilèges de toute manière; les brebis ne pouvaient être sauvées que par *Christ*.

Remarquez qu'il est dit: «Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé» (verset 9); non pas: si elles marchent bien, mais si elles *entrent*. Il faut que la voix du bon Berger soit vraiment écoutée. Si quelqu'un entre, il est sauvé; il ne peut pas entrer sans être sauvé. Ensuite il y a un chemin à suivre, sans doute, mais c'est la conséquence de ce qu'on est sauvé. Nous trouverons le chemin souvent pénible peut-être, Satan nous faisant broncher, puis le monde et la chair; mais la porte est là pour entrer et sortir; il y a de la liberté de coeur. Je puis sortir et m'en aller dans le monde pour rendre témoignage à Christ, parce que mon âme est sous la sauvegarde de Christ lui-même, non pas enfermée dans des ordonnances, ni dans le monachisme. Il y a aussi de la nourriture, et les brebis «trouvent de la pâture». Elles jouissent de toute la vérité de la Parole de Dieu.

Les brebis de Christ sont aussi en *sûreté*. «Personne ne les peut ravir de la main de mon Père» (verset 29). Elles ont de la *liberté*, «entrant et sortant», et elles ont *toute* la nourriture que Dieu peut donner. Elles «trouvent de la pâture» et que peuvent-elles vouloir de plus? Bientôt elles posséderont *la gloire*.

Ensuite Christ se place lui-même en contraste avec tous ces faux docteurs qui étaient venus avant lui, et il dit de lui-même: «Je suis venu afin que les brebis aient *la vie*»; et non content de donner simplement la vie, il donne la vie *«en abondance»* (verset 10), comme nous lisons ailleurs: «Ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce — régneront en vie par un seul, Jésus Christ» (Romains 5: 17). Ici-bas nous servons en vie; alors nous régnerons en vie.

Quelle liberté, quelle abondance en toutes choses n'avons-nous pas, quand nous voyons que Christ est notre vie! Il donne la vie en abondance; n'importe à quel prix, il veut sauver ses brebis. «Il met *sa vie* pour ses brebis» (verset 15), disant en quelque sorte: Je me dévoue pour vous, et je suis résolu à vous sortir de ce lieu de misère où vous êtes; je vous en délivrerai coûte que coûte. «Je suis le bon Berger, le bon Berger met sa vie pour les brebis». C'est *de cette manière* qu'il a donné la *vie* à ses brebis; et maintenant il veut leur donner tout ce dont elles ont besoin dans la vie (voyez le contraste avec les bergers mercenaires).

On pourrait penser: Si Christ a donné sa vie pour les brebis, il ne peut faire rien de plus. Mais non, il n'en est pas ainsi *de lui!* Voyez le verset 14: «Je connais les miens et je suis connu des miens». Il ne prend pas soin seulement du troupeau comme d'un tout, il prend soin aussi de chaque brebis individuellement, — «et je suis connu des miens». Paul savait que Christ aimait *l'Eglise* et qu'il «s'était donné pour elle»; mais il savait aussi que Christ l'aimait, *lui*, et qu'il s'était donné pour *lui*.

Ensuite il y a entre Christ et les brebis une relation d'amour aussi vraie qu'entre Christ et son Père: «Je connais les miens, et les miens me connaissent; comme le Père me connaît, et moi je connais le Père; et je mets mi vie pour les brebis» (verset 15).

Plus loin nous lisons «Il y aura un seul troupeau, un seul berger» (verset 16). Juifs et gentils devaient être amenés dans l'église de Dieu. «A cause de ceci, le Père m'aime», dit Jésus, «c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (verset 17). La merveilleuse valeur de l'oeuvre qu'il a accomplie, apparaît ainsi; elle est un motif pour *l'amour du Père!* Cependant, dans quelque mesure qu'il s'abaissât, même jusqu'à laisser sa vie, Christ pouvait reprendre sa vie. Il en avait le pouvoir (le droit ou l'autorité); mais il était dans la position de l'obéissance — «J'ai reçu ce commandement de mon Père» (verset 18). Il avait le pouvoir, mais il était le serviteur obéissant; quelle différence il y a ici entre lui et nous! Nous ne pourrions pas reprendre nos vies, si nous les laissions; ce fut en vertu de son droit et de son pouvoir divins, comme de son amour, qu'il s'abassa ainsi si bas pour nous.

Les versets 24 et suivants nous montrent les diverses manières dont les pharisiens écoutaient et recevaient ce que le Seigneur leur disait de ce que feraient ses brebis. La voix de Christ a de la puissance sur le coeur des brebis, et c'est là le secret de la différence entre elles et les boucs. Remarquez à cette occasion la pleine sécurité et l'étendue de la bénédiction qu'elles possèdent en vertu du droit et du pouvoir du Berger: «Je leur donne *la vie éternelle*» (verset 28)! C'est une vie qui est éternelle, non pas quelque chose qui doive de nouveau nous être ôté... Quiconque a écouté la voix de Christ, *a la vie éternelle*. Il faut que ce soit une vie éternelle que Christ donne, car si l'une de ses brebis pouvait périr, il faudrait que Christ pérît; et la vie qu'il donne doit être une vie *sainte* aussi, par la même raison. Ce que Christ donne doit être *saint*, car il est saint. «Elles ne périront jamais». Une brebis est une créature périssable, mais les brebis de *Christ* ne périssent pas. Nous pouvons nous endormir ou être transmués, mais la même vie que nous avons maintenant en Christ et avec lui, nous l'aurons alors, à sa venue.

La bienheureuse sécurité des brebis consiste en deux points: premièrement, Christ est *en* elles, comme leur vie; secondement, Christ dit: Personne ne les ravira de ma main. Elles sont dans sa main. Le Père nous a donnés à Christ, et c'est à lui de faire l'oeuvre pour nous. L'amour du Père y est intéressé, et Christ est capable de tout accomplir. Il faut que vous trouviez quelqu'un de plus puissant que Dieu, si vous devez être ravi hors des mains du Père. Le Père a envoyé le Fils et le Fils a envoyé l'Esprit, en sorte que tous les trois s'intéressent à notre salut.

Il y a donc pour les brebis le salut et la vie éternelle; mais comment pouvons-nous savoir quelles sont les brebis? Ce sont ceux qui connaissent la voix du Berger.

Ensuite nous trouvons la douce pensée que comme le Berger, Christ conduit les brebis tout le long du chemin. Ce qui distingue le chrétien, c'est qu'il écoute la voix de Christ, quoiqu'il y ait de l'affliction et de la détresse, des difficultés et des perplexités; mais la voix de Christ a pour lui une autorité et une puissance absolues; et s'il est peut-être «dans la perplexité», il n'est toutefois «pas sans ressource» (2 Corinthiens 4: 8).

Combien il est merveilleux que Christ soit descendu ainsi jusqu'à nous, pour nous faire entendre sa voix! Qu'il est précieux d'apprendre *ici* que Jésus et le Père sont un! que la gloire de la personne du Fils est identifiée avec la sécurité des brebis, contre la faiblesse intérieure comme contre la violence du dehors, comme il en est de la hauteur et de la profondeur de l'amour dont les brebis sont les objets. Le Père et le Fils sont un en essence divine, comme ils sont un en amour efficace pour les brebis!

Notes et pensées recueillies aux conférences de Vevey

ME 1871 page 321 – 1^{ère} épître de Jean 1: 1

Septembre 1871

1^{ère} épître de Jean 1: 1. «Ce qui était dès le commencement».

Au moment où Christ apparaît dans ce monde, nous trouvons un commencement d'accomplissement de tous les desseins que Dieu avait eus avant la fondation du monde. Ces desseins n'avaient pas été révélés avant l'Évangile; ils ne le sont pleinement qu'après la mort et la résurrection de Christ. — Le premier Adam, mis à l'épreuve sans loi et sous la loi, a failli; Christ vient, et nous avons en lui le commencement des conseils de Dieu dans le sens de leur accomplissement. Pour que nous ayons part à ces choses, il faut la rédemption; c'est pourquoi je ne dis pas que ce soit le commencement du christianisme.

Quand Christ vient, il est l'expression de notre position vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis de Satan. Jusqu'à Christ, Dieu ne trouve pas un objet sur la terre qu'il puisse reconnaître positivement. Sa personne était le commencement. Une fois qu'il y a un homme, le Fils, sur la terre, nous avons la première révélation de la Trinité: la voix du Père se fait entendre, le Saint Esprit descend, le Fils est là, sur la terre. Christ sur la terre, voilà le commencement, mais l'histoire de l'homme sous sa responsabilité est le lien entre le commencement et les conseils de Dieu, qui ont précédé.

Les anges sont des créatures saintes, connaissant le bien et le mal. Ils sont la preuve que Dieu a pu aider sa créature, mais nous sommes la preuve que Dieu a pu racheter sa créature.

La vie éternelle et l'immortalité ne sont pas la même chose. Comme chrétien, j'ai la vie éternelle, et cependant je suis aussi mortel qu'auparavant.

«Communion» c'est association de coeur, de pensées, d'affections et de joie (1 Jean 1: 3).

1: 4. «La joie accomplie», c'est la communion avec le Père et avec le Fils dans la possession de la vie. Dieu est bienheureux en lui-même. En ayant communion avec lui, je jouis de cette béatitude, ainsi que de la manifestation de sa grâce en Christ.

1: 5-7. Trois choses se rattachent au message que Dieu est lumière:

1. Nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière.
2. Nous avons communion les uns avec les autres.
3. Nous sommes purifiés de tout péché.

Marcher dans la lumière, est le propre de tout chrétien; c'est plus que simplement la position, c'est une affaire de vie et de marche. La chose est considérée ici d'une manière abstraite. Il est question plus loin de la pratique, quand il est dit: «Si quelqu'un a péché». Quand il s'agirait de pratique en tenant compte des inconséquences, on ne pourrait dire de personne: «Nous marchons dans la lumière *comme lui-même est dans la lumière*». — Israël ne pouvait supporter un seul rayon de cette lumière; Dieu se manifeste à nous sans voile. La croix a déchiré le voile. J'ai les yeux ouverts et je marche dans la lumière. Si l'on ne peut y marcher, il faudrait s'enfuir; mais le peut-on? et où s'enfuir...?

Marcher *dans* la lumière est autre chose que marcher *selon* la lumière. C'est marcher en plein jour, à la clarté de la pleine révélation de ce que Dieu est.

«Marcher dans les ténèbres», c'est, marcher sans la connaissance de Dieu.

1: 9. Ces trois choses: La purification, le pardon et la justification répondent à la souillure, à l'offense et à la culpabilité. Dans ce passage, il s'agit non pas de justification et d'acceptation, mais de communion comme dans toute l'épître de Jean, non pas de l'état d'une conscience, qui est sous le sentiment de l'imputation du péché, mais du rétablissement de la communion interrompue. Si j'ai péché, je suis souillé et j'ai offensé Dieu, et la communion est interrompue. Si je confesse mes péchés, l'offense est pardonnée et je suis purifié. Dieu veut atteindre la racine du mal. Pierre en est un exemple. Jésus ne lui dit pas: Pourquoi m'as-tu renié? mais il touche la racine du mal: «M'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» et nous trouvons ce résultat-ci: non pas que la racine soit ôtée, mais que toute confiance en la chair a disparu. Pierre a appris qu'il n'a aucune force en lui-même. Alors le Seigneur lui confie ses brebis et il est rendu capable de fortifier ses frères.

2: 1, 2. *L'avocat* intervient pour maintenir ou rétablir la communion, *le sacrificateur* pour s'approcher de Dieu.

Il faut toujours se souvenir que dans Jean, il s'agit de communion. Si quelqu'un a péché, la communion est interrompue et nous avons ici la ressource, le moyen de la rétablir, non pas celui d'être justifié.

La fonction d'avocat est établie sur le double fondement de la justice et de la propitiation. Il y a dans la personne de Jésus Christ le Juste une justice permanente devant Dieu et une propitiation pour nos péchés, (propitiation qui n'est pas seulement pour les Juifs, mais pour le monde entier). L'avocat intervient sur ce fondement-là, pour rétablir la communion interrompue.

«Nous» dans l'Écriture signifie tantôt les Juifs, tantôt les hommes, ou bien les apôtres, ou bien les croyants. Chaque «nous» doit être pris selon le sens du passage.

Il est remarquable de voir la manière dont la personne de Jésus est devant les yeux de Jean, et comment l'apôtre parle tantôt de sa divinité, tantôt de son humanité, dans le même passage, selon les relations dont il est occupé.

2: 4-19. Les deux grandes preuves de la réalité de la vie chrétienne sont l'obéissance et l'amour des frères.

L'effet produit pour quiconque garde sa Parole, c'est qu'en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé. «L'amour de Dieu consommé», c'est l'infini de l'amour divin, et «consommé en lui» c'est l'infini de la confiance dans un amour infini.

Qu'est-ce que le commandement nouveau? — Aimez-vous les uns les autres. — Et le commandement ancien? — Aimez-vous les uns les autres. Mais dans le premier cas, la chose est réalisée par la nature divine dans les disciples et n'est pas seulement imposée comme commandement.

Dieu a beaucoup *d'attributs*, — la justice, la sainteté, la majesté, la toute-puissance, etc., mais la Parole n'emploie que deux mots pour dire ce que Dieu est quant à sa *nature*: Il est lumière — Il est amour.

La connaissance de Christ est le résultat de tout progrès chrétien.

On a «ce qui était dès le commencement» pour le commencement et aussi pour la dernière heure. 2: 18, 24.

2: 18. Il est important de remarquer que l'apostasie était déjà là au temps des apôtres. Le mystère d'iniquité se mettait en train (le mystère cesse quand l'Antichrist est manifesté).

La patience de Dieu a continué, mais quant à l'homme, c'en était fait d'emblée. C'était la dernière heure déjà au temps des apôtres.

Demeurer en lui (1: 28), c'est la profession avec la réalité.

Dans Jean, il s'agit d'apostasie, dans Jude, de corruption. Dans Jean les Antichrists sortent, dans Jude les faux frères entrent et avec eux la corruption. Dans Jude, ceux qui se séparent sont semblables aux Pharisiens qui prenaient les premières places. Les impies sont encore vus au milieu des fidèles (Jude 4: 15). Caïn, Balaam et Coré sont les trois caractères du mal au dedans. Dans Jean, c'est l'apostasie; on sort. Voici le caractère de ces Antichrists: Ils nient que Jésus soit le Christ — C'est la négation judaïque. Ils nient le Père et le Fils — C'est la négation de la vérité chrétienne. Le mal de Jean et celui de Jude, l'impiété et la corruption peuvent coexister, ainsi que nous pouvons le voir dans le papisme.

L'Écriture ne nous dit pas quand Satan sera chassé du ciel, mais ce sera le premier événement après que l'enfant mâle, Christ et l'Église, est élevé au ciel. Christ se lève aussitôt qu'il a pris l'Église à lui. Satan est chassé et soulève la terre contre celui qui vient du ciel. Il faut d'abord que Christ ait l'Église avec lui, et alors il purifie le ciel de Satan. La dernière chose dans les jugements de Dieu, c'est la destruction de Babylone. Dans les fioles, la colère de Dieu est consommée (Apocalypse 16). Celle de l'Agneau n'est pas encore venue; on la trouve au chapitre 19. La destruction de Babylone vient d'abord, puis le mariage de l'Agneau, puis la colère de l'Agneau.

2 Pierre 1. Paul seul parle de l'Église et de la venue de Jésus pour elle. Pierre voit à l'horizon ce que Paul enseigne, l'étoile du matin. La prophétie s'occupe de choses terrestres; elle est confirmée par la transfiguration et on fait bien d'y faire attention comme à une lumière qui jette du jour sur les événements, jusqu'à ce qu'on connaisse une chose bien plus excellente, qui attire. J'utilise la chandelle pour le lieu ténébreux, mais je suis occupé d'autre chose et aucun événement ne me sépare du ciel et du Seigneur venant du ciel.

1 Thessaloniens 3: 13. C'est ce que Christ est, qui est la mesure de la sainteté. La sainteté à laquelle je suis appelé maintenant, est la même que celle qui sera manifestée en la présence de Dieu à la venue du Seigneur avec tous ses saints. Il n'y a pas d'autre mesure de la sainteté que ce que Christ est dans le ciel en ce moment et ce que nous serons quand nous lui serons semblables. Il purifie l'église selon la mesure de l'état dans lequel il se la présentera. Dieu veut que Christ soit glorifié d'une manière adéquate dans les siens; c'est pourquoi il les rend semblables à lui.

En 1 Jean 3: 1, 2, on voit Christ Dieu et homme, et dans ce passage nous lui sommes associés, nous avons la même position que lui, qui est Dieu, mais homme; la même position quant au monde, car nous sommes méconnus de ce monde, qui ne l'a pas connu; la même position quant à la gloire. (voyez aussi 5: 90) Nous sommes en lui, — qui est Dieu.

3: 4-11. L'apôtre évite de dire que la chair pèche; il ne veut pas du dualisme. C'est bien la chair qui pèche, mais *c'est moi*. Jean envisage l'homme en tant que chrétien, sans la modification que produit dans le résultat la présence de la chair. C'est le caractère de la chose, qui l'occupe. Il dit: «Il ne peut pécher» (non pas: Il ne doit pas pécher). Il parle du nouvel homme, non en tenant compte de l'ancien, mais comme étant le vrai moi. Si je pèche, c'est entièrement ma faute; car la tentation n'est jamais au delà de ce que nous pouvons supporter.

La «semence de Dieu», c'est la vie de Christ en nous, la nouvelle nature (3: 9).

3: 18-22. L'apôtre en vient ici à la conscience (sujet très important en pratique). D'une conscience entièrement pure, découle la confiance pratique. *L'existence* de la chair en nous ne donne pas une mauvaise conscience, Mais si je laisse *agir* la chair, alors mon coeur me condamne: je ne doute pas de l'amour de Dieu, mais mon coeur n'est pas au large. Le coeur, c'est l'homme intérieur tout entier. Cette confiance pratique est d'une haute importance. La présence de Dieu me dévoile l'état de mon âme. Je suis mal à mon aise, si j'ai mal marché. Dieu veut que nous marchions devant lui sans le moindre nuage, et pour cela il faut être continuellement avec lui. Si je suis avec Dieu, il est lumière et il me découvre ce qui autrement resterait ignoré et caché.

Dans Hébreux 2, nous avons quatre motifs pour l'incarnation. Il est venu en chair:

1. Pour que Dieu soit parfaitement glorifié dans un homme.
2. Pour détruire la puissance de Satan.
3. Pour faire la réconciliation pour nos péchés.
4. Pour sympathiser avec nous.

Quand on a greffé sur un sauvageon, on ne dit pas: «J'ai un bon pommier avec un tronc sauvage». On dit simplement: «J'ai un bon pommier». Tout le monde sait que le vieux tronc existe, et s'il bourgeonne il portera toujours de mauvais fruits. Mais en réalité l'arbre dont on parle, c'est la greffe. Voilà la chose importante.

4: 4. «Celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le monde». Il s'agit de la présence du Saint Esprit en nous et de la présence de Satan dans le monde (5-6). Il faut s'attendre à ce que la doctrine des faux docteurs convienne au monde. Le monde les écoute. «Nous sommes de Dieu. Celui qui connaît Dieu *nous* écoute». Si on n'écoute pas les apôtres, on n'est pas de Dieu. C'est là une direction bien simple pour savoir si quelqu'un est de Dieu. La grande question est si l'on veut se tenir à l'autorité des apôtres comme à la parole qui vient directement de Dieu.

Un docteur de l'erreur est sous l'action positive de Satan. Un chrétien, s'il ne se tient pas collé à la Parole, peut être séduit. C'est autre chose.

Un hérétique est un homme qui enseigne une erreur comme affaire de secte. — Si l'on fait deux partis dans l'Eglise, sans quitter l'Eglise, c'est un schisme. Cela avait lieu en général à Corinthe.

Vous ne trouverez jamais un hérétique qui soit un homme sincère.

4: 9, 10. L'homme est mort. Dieu envoie son Fils, afin que nous vivions en lui. — L'homme est coupable. Dieu envoie son Fils pour être la propitiation pour nos péchés.

On n'est pas scellé du Saint Esprit, avant d'avoir reçu le témoignage de Dieu quant à l'oeuvre de Christ pour la rémission des péchés. Le lépreux était d'abord lavé d'eau, qui est la Parole appliquée en puissance, puis aspergé de sang, qui est l'application à la conscience de la valeur du sang de Christ; enfin oint d'huile, figure de l'onction et du sceau de l'Esprit.

Il n'y a pas de vraie sanctification pour moi, si je ne suis pas parfaitement sûr de mon salut.

4: 9-17. L'amour de Dieu nous est présenté de trois manières:

1. L'amour envers les pauvres pécheurs, morts et coupables, versets 9, 10.
2. L'amour de Dieu en nous ou la jouissance de l'amour dans le chrétien, verset 12.
3. L'amour avec nous, verset 17. Il est parfait, consommé avec nous jusqu'au jour du jugement. L'apôtre se place dans le jugement et se dit: Voici! Christ a pensé à moi en vue de cela. Comme il est, je suis dans ce monde.

Dieu est saint. Est-ce que je puis parler d'amour, quand je pense au jugement? — Ah! oui, dit l'apôtre c'est précisément là que je le connais, parce que je suis comme le Juge, déjà dès ici-bas.

D'un bout à l'autre Dieu a pensé à tout. L'amour commence avec le pécheur, continue avec le saint et va jusqu'au jour du jugement.

4: 7, 9, 16. Il est frappant de voir comment la nature de Dieu est mise en avant ici. S'il y a en nous cet amour, il y a la nature de Dieu; par conséquent, nous connaissons Dieu (verset 7). Mais de plus Dieu est en nous, et puisque nous participons ainsi à la plénitude de cette nature, nous demeurons dans l'amour (verset 46). Mais ce serait le mysticisme, s'il n'y avait pas le témoignage du verset 9, le fait historique actuel. L'amour de Dieu n'est qu'une qualité chez tous les mystiques. C'est que Dieu nous a aimés, qui est l'amour. Cela met aussi la loi de côté, car ce n'est pas: «Nous devons aimer Dieu» mais «Dieu nous a aimés».

4: 12 Si nous nous aimons l'un l'autre, c'est la nature divine, Dieu lui-même en nous. Si quelqu'un n'aime pas son frère, il n'est pas chrétien du tout. Il y a sans doute des degrés de réalisation pour celui qui est chrétien, et ces degrés dépendent de la mesure dans laquelle je tiens la chair pour morte, parce que la chair est toujours égoïste. Le monde peut s'unir pour des intérêts communs, mais ce n'est pas là l'amour.

4: 12. Personne ne vit jamais Dieu. Comment le connaître? l'Évangile de Jean répond: Le Fils unique l'a fait connaître. Ici la Parole dit: Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous. Cela le rend visible, c'est la preuve qu'il est là.

4: 15. Je trouve une pauvre âme sans ressort. Confesses-tu, lui dis-je, que Jésus est le Fils de Dieu? — Oui. — Eh bien! Dieu demeure en toi. — Quelle consolation!

D'un autre côté, quelle action puissante ce verset exerce sur la conscience! — Confesses-tu que Jésus est le Fils de Dieu? — Oui. — Eh bien! voilà Dieu qui demeure en toi, et tu n'y as pas pensé une seule fois de toute la journée!

Si tu traitais un ami comme tu traites le Dieu qui habite en toi, ce serait vite fini entre vous. Ce qui fait la différence dans l'état des âmes, c'est dans quelle mesure on pense à la présence de Dieu en soi.

Quand il s'agit de responsabilité, de nature, l'apôtre dit «Dieu», mais quand il s'agit des voies de la grâce, de l'activité de la divinité dans le système de la rédemption, il dit «le Père» et «le Fils».

Avant la croix, Jésus a toujours dit «Père»; sur la croix, prise comme expiation, il dit «Dieu». Après la croix, il dit «Dieu et Père», et nous sommes associés à lui sur le terrain de la résurrection, de sorte que nous sommes introduits maintenant dans ces deux relations et que nous pouvons unir ces deux titres.

4: 19. Nous l'aimons, c'est un fait. Il n'est pas dit que nous *devons* l'aimer. Un enfant dit: Je devrais aimer ma mère et je crois que je l'aime assez. — Alors tu n'aimes pas véritablement. — Un autre me dit: Ah! je suis si misérable, mais si vous connaissiez ma mère! Quelle bonté! Quelle tendresse! mais je ne l'aime pas assez... Ah! celui-ci sait ce que sait que l'amour, et il aime.

1 Pierre 1: 9. Le salut des âmes, c'est un salut d'âmes (Seelenheil), c'est le caractère du salut en contraste avec les délivrances terrestres d'Israël.

1 Pierre 1: 12, 13. Les prophètes ont annoncé «ces choses» non pour eux, mais pour nous. Les apôtres les ont rapportées par l'Esprit saint envoyé du ciel, mais nous ne les avons pas. Elles seront apportées par le Seigneur.

Quand il s'agit de ma position en Christ, il n'y a jamais de «*si*». Il n'y a pas de *si* dans la grâce. Un père mène son enfant au bord d'un précipice et lui dit: «*Si* tu tombes là, tu seras écrasé, mais je te retiens» Les *si* sont nécessaires pour l'état du coeur et Dieu les emploie pour me maintenir. Par les *si* je suis gardé dans une dépendance constante de Dieu tout le long du chemin.

Peux-tu perdre ton salut? Oui, si cela dépendait de moi.

Il y a eu deux Evangiles: Celui de Christ venu sur la terre; on pouvait le rejeter et être sauvé par un second: Celui de Christ dans la gloire. Pour qui rejette ce dernier, il n'y en a plus d'autre.

Matthieu 12: 32. Il y a le *siècle* de la loi et le *siècle* «qui est à venir» c'est-à-dire le siècle du Messie. Les Juifs croyaient qu'il y aurait beaucoup plus de grâce dans ce dernier, et en un sens ils avaient raison. (A présent, tout est en suspens quant aux *siècles*. Nous sommes célestes). Ceux qui blasphémaient contre l'Esprit, même sous le Messie, ne seraient pas pardonnés. Ils reconnaissent que Christ chassait les démons; ils reconnaissent l'acte de puissance; ainsi ils péchaient avec connaissance de cause. S'ils avaient dit que c'était de l'imposture, il y aurait eu du pardon pour eux.

5: 1, 2. La cause pour laquelle nous aimons les enfants de Dieu, c'est que nous aimons le Père. La contre épreuve, c'est que j'aime vraiment les enfants de Dieu quand c'est dans l'obéissance. Sans cela ce ne serait que de la camaraderie. On ne les aimerait pas pour l'amour du Père.

Si j'aime les enfants de quelqu'un parce que j'aime leur père, je ne les accompagnerai pas dans la désobéissance à leur père. Si je les y accompagnais, je ne les aimerais pas pour l'amour de Dieu, car l'amour du Père est montré dans l'obéissance.

Si je n'aime pas *tous* les enfants de Dieu, ce n'est pas Dieu que j'aime. Si je n'aime que deux ou trois enfants d'une famille, je les aime par sympathie particulière et non pas à cause du père.

Un chrétien me dit: Marchons ensemble. Venez avec moi et j'irai avec vous. — Ah! tu veux que je marche dans ta désobéissance, pour marcher, toi, dans l'obéissance avec moi?

L'obéissance envers Dieu doit être pleine et absolue. Je ne suis pas à moi-même. Je n'ai pas le droit, ni le désir, de faire ma volonté en quoi que ce soit.

Le motif de tout ce que Christ a fait, est la volonté de son Père et s'il n'y avait pas de volonté du Père, il ne faisait rien du tout.

Qu'est-ce qui empêche les chrétiens d'obéir? Au fond, c'est le monde.

Il y a des choses qui sont de la foi et des choses qui sont de la connaissance. Dans ce sens, il y a des choses secondaires. Mais faut-il obéir dans la marche?

5: 5. Ce qui est né de Dieu ne remporte pas la victoire sur le monde par le fait seul d'une nature divine, mais parce que cette nature a un objet. Une créature ne peut pas se suffire à elle-même; il faut qu'elle ait un objet. Dieu seul se suffit. Si j'ai cet objet, la chair, Satan et le monde n'ont rien pour moi.

Si on ne se nourrit pas du Seigneur Jésus, la vie reste étroite et faible.

La loi ne donne pas la vie, ni la force, ni un objet. Christ me donne la vie et la force, et en lui j'ai un objet.

La liberté, c'est d'être affranchi du péché, de Satan, du monde et de moi-même.

5: 6. Nous avons maintenant les témoins, que la vie, cette vie nouvelle qui est la part des croyants, n'est pas d'Adam. Il n'y a rien pour le vieil homme que la mort. Le témoignage rendu, c'est que la vie est dans le Fils. L'homme naturel n'a pas la vie. La vie, ce n'est pas seulement que le corps, l'âme et l'esprit sont, par l'action de l'Esprit saint, mis en bon état. Aucune partie de moi-même n'est vivifiée. Christ devient ma vie.

L'apôtre cite les trois témoins pour montrer que le vieil homme est entièrement condamné. Il faut trois choses: purification, expiation et Saint Esprit. Pour la purification, il faut l'eau: elle vient d'un Christ mort; pour l'expiation, le sang, qui vient d'un Christ mort — il faut le Saint Esprit, qui vient d'un Christ mort et élevé en haut. — Je n'ai la vie qu'à la suite de la rupture complète entre Dieu et le premier Adam. Quand la mort est constatée (Jean 19: 34), alors la vie vient. C'est une chose nouvelle et qui met de côté l'ancienne.

Le sang purifie dans le sens de l'expiation, l'eau dans le sens moral.

Ce n'est pas le vieil homme, qui est purifié; c'est moi, et comment? En étant délivré du vieil homme (Romains 6, 7).

Le fondement du christianisme, c'est que je passe par la *mort*.

Si je me tenais toujours pour mort, Satan n'aurait pas de prise sur moi.

Pourquoi as-tu péché? Tu as laissé agir ta chair; tu as agi comme un enfant d'Adam. Un enfant de Dieu ne pêche pas.

C'est une chose complètement fautive en métaphysique que la responsabilité dépende du pouvoir. C'est de la volonté qu'elle dépend. Un enfant à qui son père dit: «Viens», répond: «Je ne veux pas». Le père s'en va seul et revient pour le punir. — Ah! j'étais attaché à la table. — Ce n'est pas la question. Je sais bien que tu étais attaché, mais j'avais un couteau, moi. Tu n'as pas *voulu*. — C'est donc au fond la volonté qui est en question. Elle est inimitié contre Dieu.

L'incrédule est coupable, parce que Dieu a donné des témoignages suffisants. Quand il viendra comme juge et qu'il n'ait pas donné assez de preuves, il vous le dira.

Le chrétien, qui marche dans une espèce d'équilibre, tantôt bien, tantôt mal, n'est pas celui de la Parole, que le malin ne touche pas.

Le monde veut bien la moralité dans les choses qui touchent ses intérêts à lui; mais la vérité, personne n'en veut. La vérité, c'est Christ.

ME 1871 page 341 - Epître aux Philippiens

Septembre 1871

Paul avait été prisonnier depuis quatre ans, soit à Césarée, soit à Rome, et enchaîné depuis deux ans à un soldat. On allait lui faire son procès. L'effet de sa captivité était de lui faire sentir que Christ était au-dessus de tout. Ses liens, les gens qui prêchaient Christ par envie, etc., tout lui tournait à salut. Christ avait toujours été et serait toujours glorifié dans son corps. Humainement parlant, son ministère public avait été complètement arrêté, mais cela tournait au profit de l'Évangile. Ses liens étaient reconnus comme étant en Christ et non pas comme étant ceux d'un malfaiteur.

Sauf au commencement du chapitre 3, il n'y a pas de doctrine dans l'Épître aux Philippiens. C'est la vie chrétienne réalisée selon la puissance de l'Esprit.

La *salut* dans les Philippiens, c'est le bout de la carrière, la délivrance finale.

1: 19. «afin que vous discerniez ce qui est le plus excellent». Il ne veut pas seulement qu'on évite le mal, mais il veut qu'on sache discerner les choses préférables pour Christ. Il veut qu'on se demande: Est-ce cela que Jésus Christ lui-même voudrait que je fisse? Voilà les choses excellentes. On devrait y être passé maître.

La volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite, c'est ce qui est agréable à Dieu (Romains 12: 2). L'effet, c'est qu'elle est agréable aussi à moi. On me prend mon habit, je donne aussi mon manteau; non pas que *cela* me soit agréable, mais je dis: Plaire à Christ vaut mieux que mon manteau.

1: 19. «L'esprit de Jésus Christ», c'est l'Esprit réalisant tout ce qui est en Christ pour l'âme, s'intéressant à tout ce qui concerne l'Eglise.

En Romains 8, on trouve l'Esprit présenté sous trois caractères différents: 1° l'Esprit de Dieu en contraste avec la chair; 2° l'Esprit de Christ, qui forme la vie divine en nous; 3° l'Esprit de Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, c'est-à-dire l'Esprit par la puissance duquel s'accomplira la délivrance finale.

1: 21. «Pour *moi*, vivre c'est Christ». Ce n'est pas l'exposé de la position, mais de l'expérience de Paul.

C'est son histoire et quelle histoire! nous devrions tous faire cette expérience. Christ était le seul but, la seule force agissante. Oh! comme cela humilie!

1: 27. «Combattant avec la foi de l'Evangile». Cette expression, *la foi de l'évangile* est une personnification qui se lie au point de vue de cette épître, où l'Evangile est montré comme étant en lutte avec le monde; Paul et ses compagnons, comme étant identifiés avec l'Evangile dans ce combat.

1: 28. Quand on rencontre l'adversaire et qu'on n'est pas épouvanté, l'adversaire est vaincu, parce qu'il a trouvé Christ en nous et que Christ a déjà vaincu Satan.

Il y a peu de progrès en intelligence spirituelle dans les temps de persécution, parce que toute l'attention est portée sur le besoin de tenir bon. On connaît mieux et Dieu et soi-même dans les temps de paix, quoiqu'il y ait le danger de se relâcher. Toutefois Christ suffit pour les deux cas.

Au chapitre 2, nous trouvons le caractère chrétien propre, le sentiment qui était en Christ; au chapitre 3, l'énergie qui rend victorieux de toute l'influence des choses qui nous entourent; au chapitre 4, la supériorité complète à toutes les circonstances. — Au chapitre 2, Christ descend et ne fait que descendre, depuis la forme de Dieu jusqu'à la croix; au chapitre 3 il est monté. — Au chapitre 2, on tient compte de tout pour plaire aux autres. En

regardant à Christ, j'ai devant moi ce qui est gracieux ici-bas; je pense à ne froisser personne. C'est l'abnégation de soi-même et l'humilité; on descend toujours. Au chapitre 3, on ne tient compte de rien. On poursuit Christ en haut, et cela donne une énergie qui ne tient compte de rien.

2: 1. L'apôtre prend ce qu'ils avaient fait, pour point de départ de son exhortation. Quelle délicatesse d'application!

2: 3. Il est difficile à l'esprit humain de comprendre comment on peut estimer les autres supérieurs à soi-même. Mais, si je me tiens près du Seigneur, ou bien je sens mon néant, ou je me juge moi-même. D'autre part, quand je vois mon frère, je juge avec le Seigneur combien il Lui est précieux, et si c'est un homme en chute, j'en dis autant de bien que je peux, comme Paul des Corinthiens. — Je dis de l'un: Il a plus de grâce que moi; de l'autre: Il a plus d'énergie que moi. Il ne s'agit pas ici des actes, mais des personnes.

2: 2, 5. Vous avez à coeur de me rendre heureux? Eh bien! rendez ma joie accomplie. C'était au fond une répréhension, mais quelle délicatesse dans la manière de la faire! Voici le chemin pour arriver à l'unité de sentiment: Christ est le premier témoin de ce qu'il a dit: que celui qui s'abaisse, sera élevé.

2: 5-11. Contraste absolu entre Christ et le premier Adam. Adam, étant homme, s'est élevé pour être égal à Dieu; Christ, étant en forme de Dieu, s'est anéanti en se faisant homme. Adam a désobéi jusqu'à la mort; Christ a obéi jusqu'à la mort. Adam a mis la faute sur sa femme; Christ s'est chargé de la faute de la sienne.

Satan dit (Genèse 3: 5) et Dieu le confirme: (3: 22). «Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal». Oui, mais sous le joug du péché, ce que Satan s'était bien gardé de dire.

Il est une chose que Satan ne connaît pas, mais pas du tout: *l'amour* — et voilà ce qui l'a toujours trompé.

Il n'est pas possible à une créature de s'abaisser, de quitter sa place, d'abandonner son premier état; ce serait du péché; mais Dieu, dans son amour, peut s'abaisser. Une fois participants de la vie divine, nous pouvons nous abaisser, nous donner. Nous le pouvons par la grâce souveraine.

2: 12. «Travaillez à votre *propre* salut» est en contraste avec Paul, non avec Dieu. Paul absent et prisonnier, ils étaient maintenant laissés seuls. Jusque-là il avait travaillé *pour* eux, mais c'est Dieu qui travaillait *en* eux.

Quand je parle du progrès que je fais, je parle de moi; quand je serai à l'autre rive, ce sera Christ. Il y a une différence du tout au tout.

2: 12. Dans le désert... en paix avec Dieu... oui — avec le diable? non — avec moi? non — avec le monde? non. — il faut donc que je combatte.

2: 12. L'assurance du salut est le seul état chrétien. D'un autre côté, j'aimerais voir plus de crainte parmi les chrétiens. J'ai la paix avec Dieu, mais si j'ai à tenir pour Dieu contre le diable, c'est bien sérieux!

L'Eternel dit: «Nul ne pourra subsister devant toi. Je serai avec toi» (Josué 1: 5); mais il faut que je me garde bien de l'interdit. «Je ne serai plus avec vous» dit-il, «si vous n'exterminerez d'entre vous l'interdit» (Josué 7: 12). C'est là qu'il faut la crainte et le tremblement.

«Déchausse tes souliers de tes pieds, car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte», est-il dit à Moïse près du buisson, et aussi à Josué après le Jourdain (Exode 3: 5; Josué 5: 15); c'est-à-dire que, dans les combats de son peuple, Dieu est aussi bien un Dieu de sainteté que dans la rédemption.

Lors de la rédemption à la mer Rouge, Dieu dit: «Ne *craignez point, tenez-vous tranquilles* et voyez la délivrance de Dieu». Je n'ai aucune part dans la rédemption sinon par mes péchés, mais une fois racheté, sauvé, je suis mis par Dieu dans le désert. Il faut maintenant que je le traverse, et Satan dit: Je t'en empêcherai tant que je pourrai. — Je dois vaincre; c'est sérieux. Voilà la crainte et le tremblement.

En 1 Pierre 1: 17, 18, je trouve l'assurance du salut et la crainte dans le même passage.

Quand Dieu apparaît à Moïse dans le buisson, il ne dit pas un mot du désert. Exode 15 n'en parle pas non plus,

Dieu les avait amenés à *lui-même*. C'est ce que signifie «à la demeure de ta sainteté» en Exode 14: 13. Mais s'agit-il de l'héritage, c'est une chose à venir: «Tu les introduiras» (Exode 15: 17).

Ton salut est conservé *en moi*, là haut, en parfaite sûreté; mais je suis *en toi*. Va maintenant me glorifier dans le monde. — Plus on sera sûr de son salut, plus on craindra en traversant ce monde. — Tu me représentes sur la terre, sois sur tes gardes. Paul en a fait l'expérience. Les jeunes chrétiens n'y pensent pas autant.

Moi en Christ, voilà mon acceptation devant Dieu. Christ en moi, voilà ce que je dois montrer dans le monde.

2: 14, 15. Dans chaque partie de cette phrase, où les caractères de la vie et de la marche par l'Esprit nous sont présentés, vous trouverez un des caractères de Christ: il était sans reproche et pur, fils de Dieu, irréprochable, reluisant comme un luminaire dans le monde, présentant la Parole de vie. Les chrétiens sont appelés à être la reproduction de Lui-même dans tous les traits moraux de son caractère. Quant à Christ, sa parole était l'expression de ce que Lui était.

3: 7, 8. Il y a chez Paul non seulement le commencement: «je l'ai regardé...» «j'ai fait la perte...» etc. mais: «je les *regarde*» et «je les *estime*». Voilà la persévérance.

3: 9. Dans l'épître aux Philippiens, nous n'avons ni le salut, ni même la justification (ou plutôt *la justice*) avant *la fin*. «Afin que je sois trouvé en lui, n'ayant pas ma justice etc.», c'est la justice au jour du jugement.

3: 10, 11, «pour le connaître lui et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort». Si je dois avoir les souffrances, tant mieux, pourvu que je gagne Christ. L'apôtre était en danger de mort. Il dit: J'ai renoncé à tout; je ne veux qu'un Christ glorifié. Les disciples, en suivant Christ qui montait à Jérusalem, tremblaient; Paul aime ce chemin. Si la mort s'y trouve, eh bien se sera la conformité à *sa mort*. Tout m'est bon, pourvu que j'arrive à tout prix. Je veux arriver au but! La puissance de la résurrection agissait dans son âme et le poussait à chercher la résurrection elle-même... mais il faut passer par la mort... Tant mieux!

3: 14. «Le prix» ne se rapporte, pas au *service*, mais à la «*vocation*».

3: 15. «Nous tous qui sommes parfaits». Il y a des chrétiens qui connaissent la puissance de la croix, mais se sentent encore plus ou moins de ce monde, comme citoyens, etc. Lui, Paul, n'était pas ainsi et c'était là la *perfection*. Il était un homme ressuscité. Je suis ressuscité avec Christ; alors j'ai la perfection dans le sens de la position chrétienne. Un chrétien, qui n'a pas la connaissance de cette position, n'est pas parfait. Sans doute, dans un autre sens, Paul n'avait pas atteint la perfection (verset 12) c'est-à-dire Christ et la résurrection d'entre les morts; mais son christianisme est qu'il est ressuscité, qu'il n'a pas plus affaire avec le monde qu'un homme ressuscité. Autre chose est de se dire: Christ est mort pour mes péchés et je serai avec lui dans le ciel, — ou bien: Je suis ressuscité avec lui et je ne m'inquiète pas plus de ce monde qu'un ressuscité, quoique je doive le traverser. Il veut avoir dans son âme (dans son corps, il n'y était pas) la puissance de la résurrection, qui sorte complètement de la vie religieuse et mondaine.

3: 15. «Si en quelque chose vous avez un autre sentiment».

Il y a bien des gens qui reçoivent le pardon, mais quant à toutes ces choses: la mort, la résurrection en Christ et avec Christ, ils disent qu'ils n'y comprennent rien. Ce sont ceux qui ont un autre sentiment que celui de l'apôtre; toutefois, ce n'est pas une cause de séparation, mais «marchons suivant une même règle, dans les choses auxquelles nous sommes parvenus», c'est-à-dire la foi à la personne et au sang de Jésus. Dans Galates 6: 16, la *règle* est en contraste avec les judaïsants.

Ceux qui ont le même sentiment que l'apôtre, sont comme les dix tribus et demie au delà du Jourdain, ceux qui ont un autre sentiment comme les deux tribus et demie en deçà. Puis il y avait une multitude mixte, qui montait avec le peuple et qui n'était pas du tout Israël; pareils à ceux qui, dans notre passage, *marchent* et sont ennemis de la croix de Christ, desquels la fin est la perdition (versets 18, 19).

Que vos pieds soient dans le chemin étroit, et votre coeur aussi large que possible.

3: 18. La croix de Christ est la rupture complète avec le monde. Etre «ennemis de la croix de Christ», c'est être ennemis de la mort au monde. Il ne s'agit pas de l'expiation, car on peut pleinement recevoir cette vérité et ne pas rompre avec ce monde.

La mondanité est beaucoup plus difficile à définir que la dissolution. Ce n'est ni noir ni blanc, c'est gris. Seulement il reste vrai, que si le coeur est dans le monde, on n'est pas vraiment chrétien.

3: 20. Sa conversation était déjà dans le ciel, et puis il attendait Christ pour y être introduit de fait. «Conversation» signifie proprement toutes les relations de la vie, pensées, habitudes, etc. Tout cela se mouvait dans les cieux. — Quand la conscience agit, la chose n'est pas difficile à comprendre. Ainsi je dirai: Combien de temps ai-je passé dans le ciel aujourd'hui?

4: 5. Si tous mes intérêts sont dans le ciel, je ne serai pas exigeant pour mes droits d'ici-bas: je supporterai l'injustice.

4: 6-9. «Ne vous inquiétez de *rien*». Il n'y a place pour aucune inquiétude, quelle qu'elle soit.

L'apôtre ne dit pas qu'on aura ce qu'on demandera, mais au lieu de porter le fardeau, je vais au trône de Dieu. Lui n'est pas ébranlé, son coeur n'est pas agité. C'est donc «la paix de Dieu» qui garde mon coeur. — Aussitôt que je remets mon affaire à Dieu, c'est à quelqu'un en qui j'ai confiance, et je le fais «avec des actions de grâces», c'est-à-dire que je le remercie avant même qu'il s'en soit occupé. Un homme qui se fâche parce qu'il n'est pas exaucé, n'a pas remis son affaire à Dieu. — Si je lui demande une chose selon sa volonté, je sais que j'ai les choses demandées; mais si je ne sais pas quelle est sa volonté et que j'expose ma requête, la paix de Dieu garde mon coeur dans le Christ Jésus. — Maintenant que le fidèle est tranquille, il peut jouir de tout ce qui est bon. Le coeur est débarrassé du mal et des inquiétudes, pour jouir des choses dont Dieu jouit lui-même. On peut s'affaisser en s'occupant trop du mal. L'apôtre portait avec lui une source de joie. Au milieu de tout ce qui l'exerçait, il demeurait dans le sanctuaire.

La paix de Christ, c'est la paix dont Christ a joui et qu'il a faite et qu'il donne (Jean 14: 27).

4: 11-14. A la fin de sa carrière, Paul peut dire: Je réponds pour Christ, ayant tout traversé. Je me porte garant pour les autres que jamais il ne manquera puisqu'il ne m'a jamais manqué.

4: 19. «mon Dieu», le Dieu que je connais si bien.

Moi, je sais ce qu'il est, il ne m'a jamais fait défaut. Et cependant il avait été quatre ans prisonnier, dont deux enchaîné à un soldat. — Il vivait dans le sentiment continu de ce que Dieu était, et Jésus. Pourquoi parler des richesses de Dieu dans la gloire divine, quand il s'agit d'un peu de pain? Quand il parle en Tite 2: 9, aux serviteurs de leur service et qu'il

les exhorte à être soumis, à ne rien détourner, etc., il y joint toute l'histoire de la manifestation de la grâce jusqu'à la gloire. — C'est qu'il vivait dans ces choses et introduisait Dieu dans tous les détails de la vie, selon ses richesses en gloire. On lie ces choses ensemble, quand on y vit.

Tite 2: 11. Grâce, enseignement pour la vie, rachat, caractères de la vie chrétienne, gloire et délivrance par l'apparition du Seigneur Jésus, — il n'y a rien qui résume plus complètement tout le christianisme, que ce passage de Tite.

Rien de plus dangereux pour un homme que de prêcher par l'intelligence et de ne pas vivre dans les vérités qu'il annonce. C'est le chemin d'une chute. De plus, il n'y a pas d'onction. En parlant de cette manière, il est rare qu'on applique la vérité à sa place. Par exemple, on parlera de grâce à une âme qui a besoin d'être reprise. Si je suis droit, la vérité agira tout premièrement sur mon propre coeur. En outre, nous avons à veiller à ne pas dépasser la mesure de notre don.

ME 1871 page 361 – Romains 6 ou la mort en Christ

Septembre 1871

Dans les épîtres aux Romains, aux Ephésiens et aux Colossiens, l'état de l'homme, quoique au fond toujours le même, est envisagé sous différents aspects.

L'épître aux Romains nous présente l'homme vivant dans le péché, mais mort à Dieu. La mort doit intervenir pour le délivrer du mal. — Dans les Ephésiens, l'homme est mort dans ses péchés. Dieu intervient et le sort de cet état. C'est une toute nouvelle création. — Dans l'épître aux Colossiens, ces deux points de vue sont réunis (Colossiens 2: 13, 20; 3: 1, 7).

De ces différents aspects naît un exposé de doctrine, qui diffère dans les trois épîtres en question. — Dans les Romains, il n'est pas question de notre résurrection avec Christ, (quoique nous soyons vus *en* Christ au chapitre 8: 1) mais bien de notre mort avec lui. L'apôtre veut en finir avec le vieil homme, avec l'homme sous sa propre responsabilité. — Les Ephésiens nous développent en plein les conseils de Dieu et nous montrent l'homme assis dans les lieux célestes en Christ. — Enfin l'épître aux Colossiens ne traite pas de ce dernier point. Elle présente, il est vrai, le croyant comme ressuscité avec Christ, mais comme étant encore sur la terre où il a ses «membres», et regardant en haut, où sa vie est cachée avec Christ en Dieu.

L'épître aux Galates (2: 19, 20) nous offre un point particulier de la question. «Par la loi, je suis mort à la loi». L'apôtre donne toute sa force à la loi; cette dernière l'a tué. Mais s'il ne se fût agi que de la loi, ce serait la condamnation et la mort; c'est pourquoi il ajoute:

«Je suis crucifié avec Christ». C'est-à-dire, que Christ ayant pris sur lui toute la malédiction, moi je suis au bénéfice de sa mort.

Dans les Colossiens, *Dieu* nous tient pour morts et dans les Romains, c'est *nous* qui nous tenons pour tels.

Romains 6. Le vieil homme n'a aucun désir de mourir, le nouvel homme ne doit pas mourir; c'est pourquoi nous sommes appelés à nous tenir pour morts. La profession chrétienne, c'est que, Christ étant mort le premier, nous avons part à un Christ mort, autrement nous serions encore dans nos péchés.

Si je me tenais toujours pour mort, le péché ne pourrait pas bouger et Satan ne pourrait pas me tenter. Un mort ne remue pas. Voilà la vraie délivrance.

J'ai dans ma maison un domestique voleur. Aussi longtemps que je le crois honnête, j'ai toute confiance en lui; je laisse mes armoires ouvertes et il met tout au pillage. — Si j'ai bien vu qu'il est voleur et que je ne puisse le chasser, je mets tout sous clef, ce qui n'empêche pas qu'il ne me vole de nouveau, si je laisse la clef dans quelque serrure. Il en est ainsi de la chair en nous.

Dans toute la seconde partie des Romains, il s'agit de l'état de l'homme et non pas de ses actes. Par l'acte d'un seul, j'en ai fini avec mon état, avec le vieil homme. Saisir cela est d'une immense portée pour la pratique. A mes actes répondent le pardon et la justification; à mon état, la délivrance.

Par la désobéissance, l'homme est désormais un pécheur qui a une mauvaise nature, et il se trouve dans un état d'éloignement de Dieu.

Romains 6: 7. «Celui qui est mort, est quitte du péché». On ne peut accuser un homme mort d'avoir de mauvaises convoitises, ni une méchante volonté. — Ce n'est pas: «Il faut que je meure»; mais: «Je suis mort au péché, parce que Christ est mort au péché». Je fais mon compte que je suis mort. Christ est désormais ma vie et moi, en tant que dans la chair, je n'existe plus. Je vois que le vrai moi n'est plus l'ancienne nature, mais la nouvelle, Christ en moi. Afin de réaliser la chose en pratique, il faut que d'abord nous nous tenions pour morts.

Romains 6: 6. Pour la pratique, c'est-à-dire pour que nous ne péchions pas, il faut avoir saisi que le vieil homme a *été crucifié*. Christ a été crucifié à ma place et moi je suis mort. — Le moyen de ne pas céder au vieil homme, c'est de me tenir pour mort.

Il ne m'est pas difficile de croire quelqu'un qui me dit: «Tes dettes sont payées», pourvu toutefois que j'aie confiance en lui. Mais quand on me dit: «Tu es mort», c'est bien plus difficile à croire, parce que l'expérience contredit la doctrine.

Je ne suis réellement affranchi, que lorsque je connais que je suis mort. Ce n'est pas seulement une affaire de doctrine; il faut que je sois arrivé au bout de la chair d'une manière expérimentale. Je puis avoir reçu la chose comme doctrine, sans être arrivé par l'expérience à la conclusion, qu'il n'y a rien de bon en moi. La puissance n'est pas donnée avant que j'en aie fini avec moi-même, ayant réellement fait l'expérience de ce que c'est que la chair. Il n'est pas *nécessaire* pour cela de tomber dans le péché. Je puis apprendre ce que c'est que le péché en moi, soit avec Dieu, soit avec Satan. Dans le premier cas, c'est par le jugement de moi-même en communion avec Dieu; dans le second cas, c'est par une chute. Moïse a dû être quarante ans au désert, pour apprendre à être gardé de lui-même; Paul, après avoir commencé à prêcher au bout de trois jours, a été mis de côté pendant trois ans. Pierre a appris à se connaître par une chute positive.

La chair peut être hardie ou craintive. Elle peut être les deux dans le même homme. Moïse tue l'Egyptien et il dit plus tard: «J'ai la bouche et la langue empêchées».

2 Corinthiens 1: 9; 4: 10. L'apôtre se tenait moralement pour mort; aussi quand la mort se présentait, il était plus que vainqueur. Elle ne faisait que l'amener à Christ.

2 Corinthiens 4: 11. Paul, quand il passait par des souffrances qui sont destinées à mater la chair, endurait des «souffrances pour Christ». En un sens, c'est la perfection. Chez nous, hélas! la discipline s'y mêle souvent.

2 Corinthiens 4: 12. La mort agissait en Paul de telle sorte, que la chair ne bougeait pas. Il était si bien mort, que Christ seul vivait en lui. Cela permettait à la vie de Jésus, de la part de Paul, d'agir à l'égard des Corinthiens.

Romains 5: 18. La démonstration de la justice, c'est que Christ ayant accompli l'oeuvre, Dieu l'a élevé à sa droite. Christ a fait la chose dans laquelle la justice est accomplie.

Jusqu'à la fin du chapitre 4 des Romains, la justification ne va pas plus loin que la rémission. Il y a dans cette épître quatre choses qui justifient: Dieu, la grâce, le sang et la foi; mais jusque-là le côté positif de la justification manque encore.

Il y a, si l'on ose s'exprimer ainsi, une justification négative et une justification positive. La première est la justification de ce qu'on a fait, la seconde comprend l'acceptation.

Christ a fait tout ce qui glorifiait Dieu, et le voilà comme homme placé dans la gloire de Dieu. Nous avons part à cela. C'est plus que le pardon des péchés.

Une parole d'exhortation - Matthieu 18: 19, 20

ME 1871 page 353

Bien-aimés frères,

Pouvez-vous me dire ce que nous *perdrions*, si nous n'avions point cette provision bénie du Livre de Dieu? Et, par suite, pouvez-vous me dire ce que nous *perdons* en réalité, lorsque nous négligeons de la mettre à profit?

Fixez un instant seulement votre attention sur cette merveilleuse parole: «*Je suis là*». Si elle tombait des lèvres de bien-aimés depuis longtemps absents, quels sentiments éveillerait-elle dans vos coeurs? Supposez que la voix parvienne à vos oreilles pendant le repas ou pendant le travail, quel en serait l'effet sur vous? Que penseriez-vous de celui qui répondrait: Je viendrai, j'écouterai, quand j'aurai fini...?

Remarquez bien que le Seigneur ne parle pas seulement de ceux qui sont: «*assemblés en son nom*» *le premier jour de la semaine*, si précieux que puisse être et que soit, en effet, grâce à Dieu, le rassemblement du premier jour, auquel s'ajoute la bienheureuse commémoration de la mort du Sauveur. Les paroles du Seigneur au verset 19 impliquent, au contraire, qu'il y a une promesse particulière pour *la prière* en commun aussi bien que pour *le culte*. Donc, soit pour la prière, soit pour le culte, le Seigneur a promis de se trouver au milieu de nous et, de plus, il compte que nous serons diligents à nous rassembler autour de lui, sur ce terrain, qui est le sien.

Que faites-vous de son invitation? Lorsque vous vous rendez au lieu de réunion, pensez-vous: «Je vais passer une heure avec le Seigneur?» Dans ce cas, vos coeurs seront pleins, et déborderont en la présence de Celui qui vous aime jusqu'à attendre de vous que vous veniez ainsi lui parler et jouir de sa présence et des communications de sa grâce. Et si vous êtes retenus chez vous (par quelque cause que ce soit), que ressentez-vous dans vos esprits et dans vos consciences? Etes-vous présents par la pensée avec les «deux ou trois» réunis en son nom, ou tout au moins dites-vous au Seigneur: «Je suis privé d'une précieuse occasion de jouir de toi?» Bénis-les, bénis-moi, bénis-nous tous ensemble.

Ne vous imaginez pas que la communion *individuelle* avec le Seigneur suffit, tout indispensable qu'elle soit. Si vous vous tenez beaucoup dans le secret avec lui, si sa pensée vous est révélée, il ne manquera pas de vous amener au milieu des «deux ou trois» rassemblés en son nom, et, d'un autre côté, si vous avez du coeur pour les réunions des saints, vous serez par là portés à vous tenir plus près du Seigneur en votre particulier, parce que vous trouverez si douce sa présence dans le rassemblement, que vous voudrez en jouir partout.

Vous dites peut-être: «Nous avons eu une pauvre réunion?». Pauvre, pourquoi? Le nom du Seigneur y a-t-il été invoqué? Alors, Il ne pouvait qu'être là; — serait-il infidèle à sa

promesse? «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux...». Quelle compagnie que la sienne! Mais aussi j'admets que parfois nous faisons l'expérience de notre pauvreté et que l'Esprit nous fasse «soupirer en nous-mêmes», et, hélas! sur nous-mêmes, comme corps, par suite de pauvreté et d'indifférence. De tels soupirs sont-ils à dédaigner?

Plût à Dieu qu'il y en eût davantage, et qu'ils fussent assez hauts pour réveiller les insouciant! La présence du Seigneur, en pareil cas, n'est certainement pas moins précieuse pour ceux qui s'humilient devant lui. Il ne faut pas oublier que la pauvreté de la pire espèce n'est pas celle de l'humble et de l'affamé, mais bien celle qui dit: «Je suis riche, et je suis dans l'abondance, et je n'ai besoin de rien».

Y a-t-il des *obstacles* sur votre chemin? Acceptez-les de la part du Seigneur comme autant de moyens par lesquels il veut faire ressortir la mesure de votre abnégation; et si vous montrez du coeur pour lui, il ne manquera pas, — soyez en sûrs, — de vous accorder ample compensation pour toutes vos petites pertes et toutes vos petites difficultés. Ayez soin de vos propres âmes comme aussi de sa gloire, et il vous bénira et suppléera à vos besoins de toute manière et infiniment mieux que vous ne le feriez vous-mêmes. Le secret pour marcher toujours dans le sentier de la bénédiction, c'est de faire beaucoup de cas des intérêts de Christ et, comme conséquence, peu de cas des nôtres (Philippiens 2: 21).

Pensez à tout ce que vous devez à Celui «qui, étant riche, a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis». Savez-vous que vous êtes riches en Christ? Alors, pourquoi courir après ce que vous n'avez pas, au lieu de jouir de ce qui vous a déjà été donné? Et souvenez-vous qu'il sera toujours manifesté que là où est votre trésor, là seront aussi vos coeurs. Que cela, au lieu de tourner à votre honte, montre plutôt que vos coeurs sont tournés vers le Seigneur et vers les choses qui sont en haut.

Prenez un intérêt toujours croissant à l'Eglise, que Christ, — sa Tête glorieuse, — nourrit et chérit, et pour laquelle Paul avait cette sollicitude qui le tenait assiégé tous les jours (Ephésiens 5; 2 Corinthiens 11); et alors vous vous sentirez fortement attirés vers les «deux ou trois» assemblés en son nom (comparez Hébreux 10: 23-25).

«Est-ce le temps de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, des oliviers, des vignes, du menu et du gros bétail, des serviteurs et des servantes?»

Des monceaux de ruines tout à l'entour, — si ce n'est un esprit vigilant, — vous disent que le retour du Seigneur est proche, en vue duquel je répète: «Petits enfants, gardez-vous des idoles».

Votre serviteur pour l'amour de Jésus.

L'expiation, sa nature et sa portée

ME 1871 page 366

La doctrine de l'expiation est d'une très grande importance. D'une part, il y a des chrétiens professants qui l'expliquent de manière à l'anéantir, ou qui la nient pratiquement; tandis que d'autre part, on prétend que l'expiation est tellement pleine, complète et efficace, qu'un jour tous les hommes seraient sauvés. Cela étant, il est d'autant plus nécessaire que le chrétien se rende bien compte, d'après les Ecritures, de ce qu'est l'expiation, et aussi de ce qu'elle n'est pas.

L'expiation est une doctrine *fondamentale*. Celui qui la nie, rejette ce qui est essentiel à l'Evangile. Il vaut donc la peine que nous nous rendions clairement compte de ce qu'est l'expiation, non seulement pour l'assurance de nos propres âmes, mais aussi pour pouvoir venir en aide à d'autres. Il est également nécessaire que nous soyons au clair sur ce que l'expiation *n'est pas*, parce que l'Ecriture nous révélant expressément que tous les hommes ne seront pas sauvés, il en résulte, que si l'expiation avait été faite également et complètement pour tous, elle se trouverait inefficace pour un grand nombre de personnes, et on pourrait se demander si et comment elle le sera pour d'autres et surtout pour nous-mêmes?

Examinons donc les Ecritures avec un désir ardent d'être enseignés, et en nous attendant au Saint Esprit pour qu'il nous instruisse et que nous soyons bénis.

Il paraîtra singulier à plusieurs que le mot *expiation* ne se rencontre qu'une fois dans nos versions usuelles du Nouveau Testament, mais il en est de même pour le mot *Trinité*. Ce terme ne se trouve pas dans les Ecritures, qui cependant enseignent la doctrine de la Trinité aussi explicitement que possible.

En revanche, le terme «d'expiation» ou de «propitiation» se rencontre fréquemment dans l'Ancien Testament, et il peut être utile d'en chercher d'abord la signification dans cette partie de l'Ecriture sainte.

Le mot hébreu que nos versions traduisent soit par *expiation* soit par *propitiation* ou quelque autre équivalent, est *kahphar*. Il se présente pour la première fois dans le chapitre 6, verset 14 de la Genèse, à propos de l'arche: «Tu la *calfeutreras* de bitume par dedans et par dehors», ou: «tu la *couvriras* de bitume». Nous voyons ici que la signification littérale du mot est «couvrir», ce qui nous fera comprendre comment il est appliqué aux sacrifices, etc. Un passage, toutefois, jette plus de lumière sur la doctrine en question. Le voici: «Car l'âme de la chair est dans le sang: c'est pourquoi je vous ai ordonné qu'il soit mis sur l'autel, afin de faire propitiation (ou expiation) pour vos âmes; car c'est le sang qui fera propitiation pour l'âme» (Lévitique 17: 11).

Nous inférons de ceci que:

1. C'est *le sang* qui fait propitiation ou expiation.
2. Mais *la vie* est dans le sang; par conséquent: il faut que la vie soit donnée pour la vie.
3. Il y a donc là *la substitution*: un autre meurt; son sang fait expiation pour les péchés de celui qui offre le sacrifice, et ce dernier est libéré.

Le Lévitique, tout entier, nous montre que le sacrifice devait «faire la propitiation» pour l'homme coupable qui l'offrait. Naturellement, les sacrifices de l'Ancien Testament n'étaient que les types du seul grand sacrifice de l'Agneau de Dieu, comme nous l'apprend l'épître aux Hébreux.

Mais dans la déclaration ci-dessus, où est-ce que la pensée de «couvrir» se présente? *Qu'est-ce* qui est «couvert?».

Voyez, par exemple, à la première Pâque; Dieu avait ordonné que le sang fût mis «sur les deux poteaux et sur le linteau» de la porte des maisons... «Et je verrai le sang et je passerai par dessus vous, et il n'y aura pas de plaie à destruction parmi vous, quand je frapperai le pays d'Egypte» (Exode 12: 7, 13). Il est évident qu'ici, les Israélites étaient «couverts» par le sang et garantis ainsi de l'atteinte de l'ange destructeur.

Le même mot hébreu qui nous occupe (mais un substantif au lieu du verbe) est employé dans le sens de «rançon» ou de «satisfaction», lorsqu'on couvrait ou fournissait le prix exigé, ou que l'on payait l'amende. Ainsi quand un boeuf blessait un homme en sorte que la mort s'ensuivait, l'animal devait être tué, à moins que le propriétaire ne payât «*le prix*» qui lui était imposé (Exode 21: 30). Pour le meurtrier, il n'y avait pas de *satisfaction*: il devait être mis à mort (Nombres 35: 81). Le même mot encore dont nous parlons, se retrouve dans ce beau passage: «Garantis-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse, j'ai trouvé *la propitiation*» (Job 33: 24); et puis comme verbe, dans trois autres passages, où il est employé pour exprimer le pardon. «O Eternel, sois *propice* à ton peuple Israël». «Il fera *expiation* de sa terre» (Deutéronome 21: 8; 32: 43). «L'Eternel qui est bon, *tienne pour faite la propitiation*» (2 Chroniques 30: 18). Il est employé également comme verbe, quand il est parlé de la «colère qui est sortie de devant l'Eternel». «Aaron prit l'encensoir et y mit du feu de dessus l'autel, et y mit aussi du parfum, et il courut au milieu de l'assemblée, et se tint entre les morts et les vivants, et *fit propitiation* pour eux» (Nombres 16: 46-48). Et encore, dans ces deux passages: «Après que *j'aurai été apaisé* envers toi» (Ezéchiel 16: 63), et encore quand Jacob parle d'Esau «*J'apaiserai* sa colère par ce présent» (Genèse 32: 20).

Le même mot, comme verbe, est employé aussi pour laver ou purifier: «Délivre-nous et *pardonne-nous* nos péchés» (Psaumes 79: 9). «Tu *feras l'expiation* de nos transgressions» (Psaumes 65: 3). — Et comme substantif féminin, il sert pour désigner le couvercle de l'arche, et est partout traduit par «*propitiatoire*».

Telles sont les principales acceptions du mot *kahphar* dans l'Ancien Testament: elles jettent certainement beaucoup de lumière sur la doctrine de l'expiation. Au premier abord, il peut sembler étrange que pour faire connaître et pour démontrer l'expiation par des

exemples, Dieu ait choisi un mot dont la racine signifie «couvrir»; mais notre étonnement se dissipera, si nous nous souvenons qu'un péché ne peut jamais être rendu non avenu. Quand je commets un péché, il sera *toujours* vrai qu'à tel jour de tel mois de telle année j'aurai commis ce péché. Sans doute il peut être également vrai que la peine que mérite ce péché portée par Christ, ait été couverte pour toujours, et que Dieu cesse de se le rappeler; que la souillure qu'il m'a apportée soit lavée et que ma conscience en soit parfaitement purifiée; néanmoins pensée solennelle! — ce péché ne peut jamais devenir non avenu. «Bienheureux est celui... dont le péché est *couvert*» (Psaumes 32: 4; Romains 4: 7).

Ne pourrions-nous pas, d'après ce qui précède, définir en peu de mots, l'expiation de la manière suivante: la vie est donnée et acceptée comme satisfaction pour «la vie» perdue? — en ajoutant que la doctrine de l'expiation, envisagée dans toute sa portée, embrasse davantage encore (comme nous l'ont montré les différentes applications du mot hébreu), savoir le plan de Dieu sauvant l'homme par le sacrifice de Christ? — Nous en parlons pour le moment d'une manière abstraite, nous réservant d'examiner plus loin à qui l'expiation est applicable et à qui elle est effectivement appliquée.

Quelques passages du Nouveau Testament montreront que la doctrine dont nous parlons y est enseignée également; seulement ce n'est plus dans des types et des ombres, mais dans le grand et seul Antitype, qui est le Seigneur Jésus Christ.

«Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Hébreux 9: 22).

«Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en rémission des péchés» (Matthieu 26: 28). «Ayant fait la paix par le sang de la croix» (Colossiens 1: 20). «Le Fils de l'homme est venu pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matthieu 20: 28). «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7). «Tu nous as achetés pour Dieu par ton sang» (Apocalypse 5: 9). «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean 1: 29). «Notre pâque, Christ, a été crucifié pour nous» (1 Corinthiens 5: 7), sans parler de bien d'autres passages que le lecteur se rappellera.

Avant de passer à une autre partie de notre sujet, il peut être utile de jeter un coup d'oeil sur les termes dont l'Écriture se sert en rapport avec le sujet qui nous occupe.

1° *L'acceptation*. Une offrande «sera sans tare pour être agréée» (Lévitique 22: 21). Celui qui offre «posera sa main sur la tête de l'holocauste, et il sera agréé pour lui, afin de faire propitiation pour lui» (Lévitique 1: 4). «Celui qui me trouve (la sagesse) trouve la vie, et il attire la faveur (ou l'acceptation) de l'Éternel» (Proverbes 8: 53). Christ était agréable comme «un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 19). Dieu «nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 6). Christ, comme le sacrifice parfait, a été accepté; et l'homme, qui en Adam avait été chassé de la présence de Dieu (Genèse 3: 24), peut être maintenant amené à Dieu et être accepté, être rendu agréable en Christ.

2° *La rémission*. C'est l'acte de relâcher, de mettre en liberté, et par conséquent, lorsqu'il s'agit de l'homme, c'est le *pardon*, qui produit la délivrance. La rémission ou la

libération s'applique à des *personnes*, comme on le voit au chapitre 4 de Luc, verset 18: «Pour publier aux captifs *la délivrance*, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour *mettre en liberté* ceux qui sont foulés». «Quiconque blasphémera contre l'Esprit saint, n'aura jamais *de pardon*» (Marc 3: 29). — Elle s'applique aussi à des *péchés*, qui sont la cause de la captivité et de la sentence de mort: Christ a dit: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour plusieurs en *rémission* des péchés» (Matthieu 26: 25). «Quiconque croit en Lui, reçoit la *rémission* des péchés» (Actes des Apôtres 10: 43). «En qui nous avons *la rémission* des péchés» (Colossiens 1: 14). La rémission est donc la délivrance de la sentence de mort, pour ceux qui croient; et aussi elle devient le pardon des péchés qui faisaient tomber sur eux la condamnation.

3° *La rédemption ou le rachat*. Dieu a racheté Israël de Egypte (Exode 6: 6; 15: 13); et il le rachètera de nouveau d'entre les nations; c'est pourquoi, dans le livre d'Esaië, Jéhovah est souvent appelé le Rédempteur d'Israël. Nous qui croyons, nous avons en Christ «la rédemption par son sang» (Ephésiens 1: 7), «nous avons obtenu une rédemption éternelle» (Hébreux 9: 12). Nous soupirons en nous-mêmes, dit l'apôtre, et nous attendons «l'adoption, la délivrance (ou rédemption) de notre corps» (Romains 8: 25). C'est une réelle délivrance d'une condition d'esclavage avec l'introduction dans un état de liberté et de bénédiction. Le croyant a la rédemption, maintenant, toutefois non pas quant à son corps, car cette rédemption-là, bien que certaine, est encore à venir.

Il faut remarquer cependant qu'il y a dans la rédemption deux parties distinctes, que nous rendrons peut-être intelligibles de la manière suivante. Supposez qu'un homme par ses crimes, dignes de mort, soit tombé sous le pouvoir d'un tyran cruel. Il faudra, pour que cet homme soit pleinement libéré, d'abord que la loi ait reçu satisfaction et que la sentence prononcée ait reçu son exécution sur quelqu'un qui meure comme substitut du coupable; et puis, la position vis-à-vis du juge étant ainsi réglée, il faudra que quelqu'un rachète l'homme de son esclavage et l'arrache d'entre les mains de son maître. La première délivrance pourrait être appelée la rédemption *par le sang*; la seconde, la rédemption *par puissance*.

La rédemption d'Israël hors d'Egypte nous présente l'un et l'autre de ces deux aspects de la rédemption. Il fallait pour garantir le peuple contre l'ange destructeur, que l'agneau fût immolé, et que le sang fût mis sur les linteaux des portes; et pour que les Israélites fussent délivrés, il fallait que les Egyptiens fussent vaincus. Quant à la première partie, on peut dire: «Dieu se pourvoira lui-même de bête pour l'holocauste»; et: «C'est le sang qui fera propitiation pour l'âme» — c'est la rédemption, par le sang, de la colère de Dieu contre le péché. Dans la seconde partie, la puissance et la force sont attribuées au Rédempteur: «L'Eternel est un vaillant guerrier... Ta droite, ô Eternel, s'est montrée magnifique en force; ta droite, ô Eternel, a froissé l'ennemi» (Esaië 15: 5, 6). «Quant à notre Rédempteur, son nom est l'Eternel des armées» (Esaië 47: 4).

Or, la mort de Christ a ce double aspect dont nous parlons. L'homme est l'esclave de Satan, et Christ rachète hors de ses mains ceux qui sont sauvés, non pas en payant une

rançon à Satan, mais en triomphant de lui. Dieu dit à Satan: «Elle (la semence de la femme, Christ) te brisera la tête». Mais en le faisant, Christ fut meurtri (Esaïe 53: 5), comme Dieu le dit également à Satan: «Tu lui briseras le talon» (Genèse 3: 15). L'apôtre déclare expressément que Christ mourut: «afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire, le diable; et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient assujettis toute leur vie à la servitude» (Hébreux 2: 14, 15); et d'autre part nous lisons: «Vous avez été rachetés... non par des choses corruptibles argent ou or, mais par le précieux sang de Christ, *comme d'un agneau* sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18, 19). L'un de ces rachats est accompli par Christ comme agneau qui a été immolé, l'autre par puissance, par Christ vainqueur; tous deux se rencontrent dans sa mort; tous deux ont pour effet la délivrance.

Telle est la rédemption; et nous disons: «Christ a opéré la rédemption sur la croix», dans ce sens, que par sa mort il a accompli ce qui procure la délivrance.

La pleine rédemption, dans le cas d'Israël, délivrait Israël non seulement de l'ange destructeur et de l'oppression des Egyptiens, mais elle sortait le peuple de Dieu complètement d'Egypte et le plaçait dans le pays de Canaan. Il en est de même pour le croyant maintenant: la rédemption non seulement le retire de dessous la colère de Dieu et la domination de Satan, mais elle le sort entièrement de son ancienne position en Adam, et lui donne une position en Christ, faisant de lui «un homme en Christ».

4° *L'expiation*, dans son sens restreint: «Et il ne se fera pas d'expiation pour le pays, du sang qui y a été répandu, que par le sang de celui qui l'aura répandu». C'est toujours le même mot que nous avons déjà examiné (kahphar), et qui est souvent rendu par «propitiation faite» ou «purification faite». Ainsi nous disons que la mort de Christ a été un sacrifice expiatoire, c'est-à-dire, que Christ est mort pour d'autres comme substitut pour faire l'expiation de leurs péchés.

5° *La réconciliation* est l'opposé de la haine et de l'inimitié: «Que la femme ne soit pas séparée de son mari; et si elle est séparée, qu'elle demeure sans être mariée, ou qu'elle se réconcilie avec son mari» (1 Corinthiens 7: 10). «Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a maintenant réconciliés» (Colossiens 1: 21). «Etant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils» (Romains 5: 10). Nous qui croyons, nous ne sommes pas sauvés de la perte pour être abandonnés à des pensées de haine contre Dieu: non; l'inimitié est entièrement chassée de nos coeurs, nous sommes parfaitement réconciliés avec Dieu, et nous l'aimons; l'amour de Dieu a fait la paix à l'égard de ce que nous étions et nous assure à l'égard de notre avenir, nous rendant heureux dans le temps actuel.

Notez bien que l'inimitié est toute entière de la part de l'homme, nullement de la part de Dieu. Nous ne lisons pas dans la Parole que Dieu soit réconcilié avec l'homme; c'est l'homme qui est réconcilié avec Dieu. Dieu a *aimé* le monde; Dieu a *tant* aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique pour mourir, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas,

mais qu'il ait la vie éternelle, ce qui est tout l'opposé d'avoir de l'inimitié contre l'homme: «Dieu s'irrite tous les jours contre les méchants». Il est aussi parlé de son «courroux», de son «indignation», de sa «colère», mais ce n'est pas là de l'inimitié. L'inimitié est de la malveillance et de la haine envers un autre. Nous en voyons un exemple chez Saül à l'égard de David. Saül cherchait la vie de David, et il dit: «Qui est-ce qui, ayant son ennemi, le laisserait aller sans lui faire de mal» (2 Samuel 24: 20)? Mais David avait laissé Saül s'en aller en paix. L'inimitié était toute du côté de Saül, et non du côté de David. De même il n'y a pas d'inimitié du côté de Dieu pour l'homme. «Dieu est amour»; et «en ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui» (1 Jean 4: 8, 9). Dieu a donné son Fils pour être le Sauveur du monde (Jean 4: 42). Sa patience est salut; il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance; mais Jésus peut dire: «Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour que je leur portais» (Psaumes 109: 5). «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu». La réconciliation, par conséquent, c'est l'homme réconcilié avec Dieu.

6° *La propitiation*. La propitiation se rapproche de «l'expiation» dont elle est en quelque sorte un autre aspect; il n'en est fait mention que deux fois dans le Nouveau Testament. «Il est la propitiation pour nos péchés; et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 2). Dieu a «envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4: 10). Un mot analogue, qui a la même racine en grec et que nous trouvons en Romains 3: 25 et Hébreux 9: 5, est employé par les Septante dans l'Ancien Testament, pour désigner le «propitiatoire» ou couvercle de l'Arche. «Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang»; et «Faisant ombre sur le propitiatoire». Le mot grec rendu, Hébreux 2: 17 et qui se retrouve dans Luc 18: «Faire propitiation pour les péchés du peuple», est encore de la même famille.

Etre une propitiation, c'est être le moyen par lequel Dieu est mis à même d'être favorable à quelqu'un. Nous disons *faire* la propitiation, dans le sens de satisfaire aux exigences de Dieu, et de manière à ce qu'il soit à même d'être favorable à quelqu'un. Dans les deux passages de la première épître de Jean que nous avons cités, Christ est la propitiation «pour les péchés», c'est-à-dire que Christ est le moyen par lequel Dieu peut se montrer favorable et miséricordieux à notre égard en ce qui concerne nos péchés.

7° *La Rançon*. «Qui s'est donné lui-même en rançon pour tous» (1 Timothée 2: 6). «Pour donner sa vie en rançon pour plusieurs» (Matthieu 20: 28; Marc 10: 45). C'est un mot de la même famille que celui de «rédemption», et qui se rapporte au prix que l'on paie pour racheter un captif, tout comme celui de *rédemption* signifie une délivrance réelle de la captivité. Satan tenait en esclavage l'homme déchu. Christ a annulé sa puissance; toutefois, en accomplissant cet acte il laisse sa vie; et ainsi la vie de Christ est le prix qui a été payé, selon qu'il est écrit que le Fils de l'homme est venu: «pour donner sa vie en rançon pour plusieurs»; «en rançon pour tous» (1 Timothée 2: 6).

Tous ne sont pas rachetés (car «être racheté» est quelque chose de plus que le simple fait du paiement de la rançon), parce que l'homme préfère l'esclavage de Satan à la liberté

de Dieu. Satan tient donc encore l'homme en esclavage; et, moralement pour ce qui concerne la masse des hommes, il n'y a aucune différence maintenant d'avec le temps où Satan n'était pas vaincu et rendu impuissant, car il demeure vrai que «vous êtes les esclaves de celui à qui vous obéissez». Les hommes obéissent à Satan: par conséquent ils sont ses esclaves. Mais si, par la grâce de Dieu, quelques-uns se tournent vers Christ, Satan ne peut pas les en empêcher: son pouvoir est annulé. Le jugement seulement n'est pas encore exécuté à son égard; mais «le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds» (Romains 16: 20). Christ a vaincu Satan, et il a pu dire: «*Maintenant* le prince de ce monde est jeté dehors» (Jean 12: 31).

C'est ainsi que Christ a donné sa vie; — il s'est donné Lui-même, en *rançon* pour tous.

En résumé: les diverses applications du mot hébreu *kahphar*, dans l'Ancien Testament, et les différents termes que nous venons d'examiner dans le Nouveau Testament, nous amènent à cette conclusion que l'expiation dans un sens général, comme doctrine, renferme la rançon et la rédemption, l'expiation dans son sens restreint, la propitiation, l'acceptation, la rémission et la réconciliation. Elle est le plan de Dieu pour sauver l'homme par le sacrifice de Christ, et pour la réconciliation de toutes choses.

Il nous reste maintenant à considérer ce qui, dans ce «plan» s'étend à l'humanité tout entière, et dans quelle mesure il est restreint à ceux qui croient.

La portée de l'expiation, a divisé l'Eglise de Dieu en deux grands partis, le Calvinisme, qui maintient «la rédemption particulière», et l'Arminianisme, qui combat en faveur de «la rédemption universelle», chacun des deux partis ayant sur ce point son système de doctrine; toutefois, ni l'un ni l'autre ne sont dans le vrai quand on les place en face de la Parole. Le Calviniste, par exemple, prétend que par «le monde», on doit entendre «le monde élu»; tandis que l'Arminien soutient que, le remède ayant été «donné pour tous», il appartient à l'homme de s'en servir ou de le rejeter; et qu'il y a encore assez de bien dans l'homme pour qu'il puisse de lui-même se tourner vers Dieu et recevoir l'Évangile.

La confusion qui règne dans l'esprit des chrétiens provient, sans doute, en grande partie de ce que, considérant la mort de Christ sous un seul aspect, ils s'efforcent ensuite de trouver la réponse à cette question: «Est-ce que Christ est mort pour tous les hommes ou seulement pour une partie d'entre eux?». Or, nous avons déjà vu que la mort de Christ a des aspects variés; et ne peut-il pas être vrai que, selon quelques-uns de ces aspects, Christ est mort pour tous les hommes, et que selon certains autres, il n'est pas mort pour tous les hommes?

Mais poursuivons notre étude du plan du salut, si cette expression nous est permise.

A cause dit péché, l'homme fut chassé de la présence de Dieu (Genèse 3: 24); or, Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal, et il ne saurait prendre plaisir à regarder l'iniquité (Habakuk 1: 13): *comment donc Dieu et le pécheur peuvent-ils se rencontrer?*

En premier lieu, il faut que le caractère de Dieu soit maintenu vis-à-vis de la rébellion de l'homme. — Quand une ville s'est soulevée contre l'obéissance qu'elle devait à son souverain légitime, il y va de la vie pour les citoyens de cette ville; le roi arrive avec une grosse armée pour détruire la ville; mais il est miséricordieux; et, plutôt que de mettre à mort tous les habitants, il exige que douze d'entre les chefs de la rébellion lui soient livrés en reconnaissance de sa souveraineté. Ces hommes sont livrés entre ses mains et mis à mort. Le caractère du roi est revendiqué et maintenu ainsi; la paix est déclarée et le roi fait son entrée dans la ville, en faisant grâce à qui il veut; mais il jugera et punira aussi qui il veut, d'entre ceux qui sont encore rebelles, et qui ont enfreint individuellement les lois générales de la ville.

Ainsi pareillement, Christ revendique le caractère et les droits de Dieu, en face de la rébellion de l'homme en général. «Toute la plénitude s'est plue à habiter en Lui et à réconcilier, par lui, toutes choses avec lui-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix» (Colossiens 1: 19, 20). Le chemin est ouvert désormais, et le fondement sur lequel Dieu et l'homme doivent se rencontrer, est posé. Mais où peuvent-ils se rencontrer?

Le premier exemple qui nous soit donné à cet égard, est celui d'Abel. Caïn avait apporté du fruit d'une terre maudite, et Dieu ne pouvait avoir égard à son offrande. Mais Abel offrit un *sacrifice* sanglant; il reconnaît le péché et le jugement qui pèsent sur l'homme et il s'approche avec du sang; une vie donnée pour la vie, et Dieu pouvait avoir égard à cela. Dieu peut rencontrer Abel dans le sacrifice, et lui donner une assurance au sujet de ses péchés (Hébreux 11: 4). Il en fut de même de Noé, qui en sortant de l'arche, bâtit un autel à l'Eternel: «Et il offrit des holocaustes sur l'autel, et l'Eternel flaira une odeur d'apaisement; — et Dieu bénit Noé et ses fils» (Genèse 8: 20; 9: 1).

La dispersion de Babel arriva bientôt après; et sans doute chaque peuplade emporta avec elle la connaissance du fait que c'était par un sacrifice qu'il fallait s'approcher de Dieu, car on retrouve chez tous les peuples de la terre l'idée d'un sacrifice. La connaissance première s'est corrompue, sans doute, de bien des manières; les sacrifices ont été offerts à «d'autres dieux», et ont dégénéré en sacrifices humains, car Satan devait chercher à éloigner l'homme de toute idée de s'approcher de Dieu, et en induisit quelques-uns à adorer son image à lui, sous la forme du serpent.

Mais lorsque Dieu se choisit un peuple pour Lui-même, il exposa plus pleinement toute sa pensée: le lieu de rencontre entre Lui et l'homme fut placé à la porte du tabernacle: «Ce sera l'holocauste continu en vos âges, à l'entrée du tabernacle d'assignation devant l'Eternel, *où je me trouverai avec vous* pour te parler. Je me trouverai là pour les enfants d'Israël» (Exode 29: 42, 43).

Dans le Nouveau Testament, ce lieu de rencontre, c'est Christ comme médiateur. Un médiateur est quelqu'un, qui peut se placer entre deux personnes, qui ne peuvent pas autrement s'approcher l'une de l'autre, mais qui peuvent se rencontrer dans le médiateur: Il y a «un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus» (1 Timothée 2:

5). Il s'agit ici des hommes en général. Il y a donc un lieu où le pécheur peut se présenter pour parler à Dieu au sujet de ses péchés.

Mais afin de pouvoir être ce Médiateur, Christ dût devenir homme, s'abaisser Lui-même et mourir A la porte du tabernacle où Dieu rencontrait les enfants d'Israël, il devait y avoir un «holocauste continu». C'est dans l'odeur de bonne senteur de Christ, comme sacrifice, que Dieu peut rencontrer le pécheur au sujet de ses péchés.

Considérons maintenant sous quel caractère Dieu rencontre le pécheur en Christ.

Le propitiatoire nous le dit: «Et tu poseras le propitiatoire au-dessus de l'arche, et tu mettras dans l'arche le témoignage que je te donnerai. Et je me trouverai là avec toi, et je te dirai de dessus le propitiatoire... toutes les choses, etc.» (Exode 25: 21, 22).

Lors de la naissance de Christ, les armées célestes chantèrent: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix et *bon plaisir dans les hommes*» (Luc 11, 14); et l'apôtre peut dire: «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes» (Tite 2: 11), nous apprenant que Dieu rencontre le pécheur en grâce, en miséricorde, en bon plaisir, — *en Christ*. Pour cela, il a fallu la mort de Christ. Le propitiatoire devait être aspergé de sang» (Lévitique 16: 14, 15).

Ainsi, Dieu n'a pas seulement fourni un lieu où il peut rencontrer le pécheur en grâce, mais son désir est que tous y viennent vers lui. «Christ est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 9; 4: 10). «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses, et mettant en nous la parole de la réconciliation...». Sur le fondement du sacrifice offert, ceux qui sont ambassadeurs pour Christ supplient pour Christ, «réconciliez-vous avec Dieu» (2 Corinthiens 5: 19, 20). Dieu «veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité... Car il y a un seul Dieu et médiateur... l'homme le Christ, qui s'est donné en rançon pour tous» (1 Timothée 2: 4-6).

Ce dernier passage nous montre quel est le *désir* de Dieu, non pas sa volonté dans le sens de décret. Quand il s'agit de ses décrets, Dieu dit: «Mon conseil tiendra, et je mettrai en exécution tout mon bon plaisir» (Esaïe 46: 10); tandis que pour ce qui est de son désir, Dieu a toujours rencontré chez l'homme le dédain et le refus: «Que de fois ai-je voulu, *moi*, rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et *vous* ne l'avez pas voulu» (Matthieu 23: 37)!

Ainsi donc, dans ce sens et dans ces limites-là, la mort de Christ a été pour tous les hommes; il a revendiqué le caractère de Dieu en face du péché; il est un médiateur pour tous; un propitiatoire pour tous; une propitiation pour tous (c'est-à-dire ce par quoi Dieu peut se montrer favorable envers tous); il est le moyen de la réconciliation pour tous; il s'est donné en rançon pour tous; de sorte que, sous ces divers aspects, nous pouvons dire: «Christ est mort pour tous», «Christ a répandu son sang pour tous, etc.»; et ainsi s'expliquent une foule de passages qui parlent de la mort de Christ au point de vue universel.

Remarquez, de plus, que la question des «péchés» n'est pas introduite ici. C'est du *pécheur* lui-même qu'il s'agit, et c'est *lui* qui est invité à s'approcher du médiateur et à être réconcilié.

Mais quel a été le résultat de tout ceci? de tout ce que Christ a fait pour l'humanité? D'après le passage que nous avons cité de 2 Corinthiens 5: 19, 20, Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même; et ayant posé dans la mort une base sur laquelle le pécheur pouvait venir à Lui, il envoya son messenger, suppliant les hommes d'être réconciliés avec Lui: son désir était qu'ils fussent sauvés. Or, depuis le commencement, l'homme a refusé d'écouter Dieu ou d'être réconcilié avec lui: il préfère l'esclavage du péché et de Satan. «Il n'y a personne qui ait de l'intelligence; il n'y a personne qui recherche Dieu» (Romains 3: 11). Même, quant à Israël, Dieu dit: «J'ai crié, et il n'y a eu personne qui répondit; j'ai parlé, et ils n'ont point écouté» (Esaïe 66: 4). C'est ce que nous dit encore la parabole du grand souper (Luc 14: 18); tous les invités unanimement s'excusent. Dieu dit aux méchants: «Ils sont comme l'aspic sourd qui bouche son oreille, qui n'écoute pas la voix des enchanteurs, la voix du charmeur, fort expert en charmes» (Psaumes 8: 4, 5). Christ «vint chez soi et les siens ne l'ont pas reçu»; et il dut dire aux Juifs: «Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie» (Jean 1, 11; 5: 40).

Mais Dieu avait prévu tout cela et il y a pourvu par *l'élection*, c'est-à-dire en faisant dans sa souveraineté choix de quelques-uns pour la vie éternelle, et en les amenant à croire en Christ. «Et tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle, crurent» (Actes des Apôtres 13: 48). «Et ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés... Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés» (Romains 8: 29, 30). «Il nous a élus en lui avant la fondation du monde» (Ephésiens 1: 4). «Et ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a entendu le Père et a appris de lui, vient à moi» (Jean 6: 45). L'élection, par conséquent, au lieu d'être une pierre d'achoppement pour le chrétien, doit produire en lui la plus chaleureuse gratitude. Sans *elle*, *personne* n'accepterait l'évangile, de nos jours aussi.

Mon lecteur croirait-il, peut-être, que la sentence prononcée par Dieu sur tous les hommes sans exception, comme nous l'avons vu dans les passages cités plus haut, ne s'applique pas à lui? Il connaîtrait bien peu son propre coeur. Le Seigneur a positivement déclaré que l'homme ne peut pas venir à Jésus, à moins que le Père qui l'a envoyé, ne le tire (Jean 6: 44). Et alors! quelle grâce, que Dieu en choisisse quelques-uns pour la vie éternelle! Quelle grâce, puis-je le dire, qu'Il nous ait choisis, vous et moi?

L'évangile, néanmoins, doit être annoncé; il doit être prêché à toute la création dans le monde entier (Marc 16: 15; comparez Colossiens 1: 23). On doit dire aux hommes que «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16); on doit leur dire hautement, que Christ est mort et qu'il est ressuscité, et qu'il est maintenant dans la gloire; enfin, comme nous l'avons déjà vu, on doit supplier les hommes d'être réconciliés avec Dieu. C'est ainsi que l'évangile devrait être prêché, à la fois subjectivement et objectivement, avec toute la

diversité de développements qui se trouve dans l'Écriture; — prêché librement et pleinement à tous, indépendamment de toute question d'élection.

L'évangéliste ne doit pas, non plus, se laisser décourager par la pensée de l'élection; bien au contraire. Quand il se trouve en face d'un auditoire, se confiera-t-il dans la puissance de son éloquence, de sa faculté de persuasion, de ses supplications, de ses avertissements, pour en amener quelques uns à la foi, — ou dans quelque chose qui serait en eux pour répondre à ses appels, ou plutôt ne regardera-t-il pas à la grâce de Dieu et ne se confiera-t-il pas dans le fait que plusieurs sont prédestinés à la vie éternelle; qu'ils seront tirés par Dieu et certainement sauvés? Qu'il se souvienne que, comme nous l'avons vu, sans l'élection, sans une intervention souveraine de Dieu, aucun de ses auditeurs n'accepterait l'évangile; or il ne sait pas combien d'entre eux feront partie de cette bienheureuse élection, mais Dieu veut se servir de ses serviteurs pour appeler et amener à lui ses élus. Qu'il ait donc confiance en Dieu, qui certainement amènera tous ses élus.

«Et tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle, *crurent*».

Dans l'Ancien Testament déjà, nous voyons qu'il y avait un lien entre celui qui faisait l'offrande et la victime. «Si son offrande pour un holocauste est de gros bétail, il offrira un mâle sans tare; il l'offrira de son bon gré à l'entrée du tabernacle d'assignation, devant l'Éternel; et *il posera sa main sur la tête de l'holocauste*, et il sera agréé pour lui, afin de faire propitiation pour lui» (Lévitique 1: 3, 4). Dans l'offrande pour le péché, celui qui offrait «*posera sa main sur la tête du veau*» (Lévitique 4: 4); et au jour de l'expiation, «Aaron posera ses deux mains sur la tête du bouc vivant, confessera sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël et toutes leurs fautes, selon tous leurs péchés; et *il les mettra sur la tête du bouc*» (Lévitique 16: 21).

Il y a donc identification entre celui qui vient à Christ, et Christ *comme sacrifice*. «Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes» (Jean 6: 53). Si je n'ai pas Christ comme sacrifice, par la foi en lui, je n'ai pas la vie. — «Qui croit au Fils, a la vie éternelle; et celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui» (Jean 3: 36). «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés» (Jean 8: 24).

La substitution quant aux péchés ainsi introduite, le sacrifice était accepté *en remplacement* de la mort de celui qui faisait l'offrande; ainsi le sacrifice de Christ est accepté en lieu et place du croyant, portant la colère que méritaient ses péchés, et le croyant est pardonné!

Ce qui précède va beaucoup plus loin que ce que nous avons trouvé dans la série de passages que nous avons examinés plus haut, et qui parlaient de Christ comme médiateur, et même comme propitiation ou rançon (bien que toutes ces choses appartiennent également au croyant); car on ne peut pas dire que Christ a porté le châtiment, que méritent les péchés d'un homme inconverti qui meurt dans ses péchés: cet homme portera lui-même son châtiment. On ne peut pas dire davantage que Christ a satisfait à la justice

quant aux péchés du monde; sinon, comment l'homme pourrait il être jugé, plus tard, à cause de ces mêmes péchés?

Or l'Écriture ne parle pas de substitution relativement au monde; la substitution n'a de réalité et d'effet que pour le croyant. Ceci nous conduit à une autre série de passages, qui ne se rapportent qu'aux rachetés; ils sont caractérisés par les expressions: «nous», «notre», etc. En effet ils ont été écrits par un chrétien à des chrétiens: «Car Il a fait Celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous» (2 Corinthiens 5: 21). «Lui-même a porté nos péchés» (1 Pierre 2: 24). «Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs» (Hébreux 9: 28) «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7). «Ayant été maintenant justifiés par son sang nous avons la paix avec Dieu» (Romains 5: 9). «Tu nous as achetés, pour Dieu, par ton sang» (Apocalypse 5: 9). «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous» (Galates 3: 13). «Notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous» (1 Corinthiens 5: 7).

D'après ces passages et d'autres encore qui se présenteront au lecteur, il lui sera facile de voir que l'Écriture considère la mort de Christ sous différents points de vue, dont quelques-uns restreignent le bénéfice de cette mort à ceux qui croient, bien que, sous d'autres aspects, la mort de Christ soit d'une application universelle. Dans ce dernier cas, elle est à l'adresse de tous, dans sa portée applicable envers tous, mais elle est appliquée ailleurs à ceux-là seulement qui croient. L'Écriture fait la même distinction à l'égard de la justification: «Une justice de Dieu, par la foi en Jésus Christ, *envers* tous et *sur* tous ceux qui croient; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (Romains 3: 22, 23).

De même aussi pour la réconciliation. «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même». Mais le monde n'a pas été réconcilié, car il refuse de recevoir Christ; en conséquence, la réconciliation est réellement la part de ceux-là seulement qui croient et qui peuvent dire: Dieu «nous a réconciliés avec lui-même par Jésus Christ» (2 Corinthiens 5: 18). Ainsi encore, Romains 5: 18, 19, nous lisons: «par une seule justice accomplie [les conséquences de cette justice furent] *envers* tous les hommes en justification de vie»; toutefois, quant à l'application efficace de l'acte, les sauvés seuls en ont la jouissance: «par l'obéissance d'un seul, *plusieurs* seront constitués justes». Enfin, nous l'avons déjà fait remarquer, Christ comme médiateur, comme propitiation, comme propitiatoire; il est «*envers*» tous. Tous sont invités à s'approcher, gratuitement, et la promesse est donnée qu'aucun de ceux qui viennent ainsi à lui ne sera mis dehors. Toutefois la bénédiction est «*sur*» ceux-là seulement qui croient. Celui qui est élu pour la vie éternelle participe par grâce au bénéfice plein et entier de l'oeuvre de Christ. La colère de Dieu, que méritaient ses péchés, a été portée par Christ, et lui, est pardonné; il est justifié de toutes choses; son inimitié contre Dieu est détruite et il est pleinement réconcilié avec Dieu.; il est né de nouveau, une nouvelle création; il est délivré du péché, du monde, de Satan; il est tiré de sa position dans le premier Adam et il est placé dans une position nouvelle en Christ; le

Saint Esprit habite en lui, et il est assis dans les lieux célestes en Christ: il est passé de la mort à la vie!

Il convient que nous disions ici un mot «du péché» et des «péchés»; car il faut distinguer entre le péché comme racine et principe mauvais dans l'homme et les actes de péché, les péchés réellement commis par un homme. Supposons deux hommes irrégénérés, dont l'un est, extérieurement, d'une conduite irréprochable, comme Paul avant sa conversion, tandis que l'autre est notoirement un homme pervers. Tout le monde fera la différence entre les *péchés* de ces deux individus; et cependant le principe ou la *racine du péché*, sera le même en chacun d'eux; car tous deux descendent du premier Adam et sont également nés dans le péché et conçus dans l'iniquité.

Or, le croyant est délivré à la fois de la racine et du fruit. «Christ a porté nos péchés en son corps»: voilà pour le fruit. «Dieu ayant envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché en la chair», voilà pour la racine. Le croyant n'a donc pas à chercher des excuses, puisque cette délivrance a été accomplie pour lui, par Dieu, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, «qui ne marchons pas selon la chair, mais selon l'Esprit» (Romains 8: 4); bien que, hélas! nous bronchions tous!

Quelques-uns ont avancé que Christ avait fait bien davantage à ce point de vue et qu'il avait porté et aboli *le péché*, mais non pas *les péchés* du monde entier; ou, comme on s'exprime souvent: que Christ avait ôté le péché originel.

C'est pourquoi il importe d'examiner dans quel sens donc Christ est «l'Agneau qui ôte le péché» du monde.

Remarquez que le passage ne dit pas: «les péchés», mais «le péché du monde» et que dans 1 Jean 2: 2, il n'est pas dit qu'il soit la propitiation pour les péchés du monde entier; mais qu'il est la propitiation «pour le monde entier», car ces mots: «les péchés du», ont été ajoutés au texte de l'Écriture par certains traducteurs.

Il ne s'agit donc pas des péchés du monde, ni de la racine du péché, assurément; car nous rencontrons cette racine chez tous les hommes, dès leur plus tendre enfance, lors même que cette enfance est entourée des influences les plus pieuses. Aussitôt que l'enfant commence à agir, il commence à pécher. Des circonstances délétères, sont là, sans doute, pour exciter et augmenter le fruit précoce; mais aucune circonstance n'a pu *empêcher* ce fruit corrompu de se produire. Nous ne sommes pas simplement les produits des circonstances; nous avons une tendance au mal; nous avons une nature mauvaise, que nous héritons de nos premiers parents. Christ n'a donc pas ôté la racine du péché pour l'homme en général; et il n'est pas dit non plus qu'il le fera jamais. Au premier chapitre des Colossiens, où il est parlé de la réconciliation de toutes choses, celles qui sont *sous* la terre, (là où est la place des méchants), ne sont pas comprises.

Quelle est donc, je le répète, la signification de cette parole: «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Le mot traduit ici par *monde* est employé quelquefois dans l'Écriture (et par les auteurs profanes également) pour désigner toute la structure du ciel

et de la terre matériels, à cause de son ordre et de sa beauté admirables (voyez Matthieu 13: 35; 25: 34; Luc 11: 50, et dans le premier chapitre de Jean: «Le monde fut fait par lui». Nous lisons dans Colossiens 1: 20, que celui en qui toute la plénitude s'est plu à habiter, s'est plu aussi à réconcilier, par Christ, toutes choses avec lui-même, tant celles qui sont sur la terre, que celles qui sont dans les cieux; Hébreux 9: 23, nous dit que les choses célestes elles-mêmes devaient être purifiées par de meilleurs sacrifices que le sang des taureaux et des boucs; — la terre elle-même est profondément souillée par les péchés de bientôt six mille années; et «toute la création ensemble soupire et est en travail jusqu'à maintenant» (Romains 8: 22).

Mais l'Univers tout entier du ciel et de la terre, doit être délivré du péché. Le diable sera précipité hors du ciel (Apocalypse 12: 9) où il se présente maintenant comme l'accusateur des frères (Job 1; 2; Apocalypse 12: 10) et la terre aussi sera purifiée du péché, de l'oppression, de l'effusion du sang, de tout mal en un mot; car «le Fils de Dieu a été manifesté non pas seulement afin qu'il ôtât nos péchés, mais afin qu'il détruisît les oeuvres du diable» (1 Jean 2: 5, 8). Nous attendons «de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite» (2 Pierre 3: 13). Celle où nous vivons sera nettoyée par Christ, qui la rétablira dans la relation qu'elle avait avec Dieu avant que l'homme eût failli et que la terre fût maudite; et le fondement sur lequel ceci aura lieu, se trouve dans la mort de Christ.

Dieu avait placé Adam dans le jardin d'Eden et il l'y visitait et s'y entretenait avec lui; mais il fut obligé de l'en chasser, et plus tard, en dépit de sa longue patience, d'exterminer toute chair. Depuis ce moment jusqu'au déluge, Dieu abandonna en quelque sorte l'homme à lui-même, quoiqu'il ne se soit pas laissé sans témoignage. Après le déluge, Dieu bénit Noé et ses fils, qui formèrent le noyau de l'humanité actuelle, et constituèrent ce qu'on appelle «le monde». Depuis lors, toutefois, Dieu n'a pas parlé au *monde comme tel*, jusqu'au jour de l'incarnation de Christ. On pouvait naturellement discerner Dieu dans les oeuvres de la création, dans sa Providence, dans ses jugements. Ainsi que nous le savons, Dieu avait parlé à Israël et, par lui, indirectement, aux nations avoisinantes; Dieu avait aussi parlé par ses prophètes tantôt à l'un, tantôt à l'autre, comme par exemple à Ninive, à Nébucadnetsar, etc. Mais il ne nous est dit nulle part qu'il se soit adressé au monde comme tel, jusqu'à ce que les anges annoncèrent la naissance du Sauveur, Quand les anges annoncèrent cette naissance, les armées célestes dirent: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; sur la *terre* paix, bon plaisir dans *les hommes*». Le monde fut placé par là aussi sous une nouvelle responsabilité, comme il est écrit: «Dieu donc, avant passé par-dessus les temps de l'ignorance, annonce *maintenant* à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice le monde habitable par l'homme qu'il a destiné pour cela» (Actes des Apôtres 17: 30, 31).

En envoyant son Fils, Dieu est sorti des limites d'Israël, il a parlé et il parle au monde en général; c'est le jour de la miséricorde, bientôt ce sera le jour des jugements; de sorte que l'évangile n'est pas une chose indifférente pour celui qui l'entend, car c'est *Dieu* qui

parle à l'homme et l'homme est responsable d'écouter et d'obéir. C'est pourquoi l'évangile est, soit une odeur de vie pour la vie, soit une odeur de mort pour la mort.

C'est aussi par Christ que Dieu accomplira la restauration de toutes choses, à l'exception toutefois de celles qui sont sous la terre — les méchants — comme nous le disent Colossiens 1: 20 et Ephésiens 1: 10; la terre tout entière étant nettoyée et délivrée du péché. C'est là, à ce qu'il nous semble, la signification de ce beau passage: «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Notre péché — si nous croyons — y est compris naturellement, car nous formerons une partie de cet éternel état sans péché. Que toute la louange en revienne à la miséricorde infinie de Dieu.

Le caractère de famille et la religion de famille

Le caractère de famille Genèse 11 – ME 1871 page 426

Il y eut, nous le savons, un jour de visitation pour la maison de Taré. Les descendants de Sem s'étaient profondément corrompus, et aux jours de Taré, le sixième ou septième homme après Sem, ils servaient de faux dieux; mais le Dieu de gloire apparut à Abraham, et, par son appel et la puissance de l'Esprit, sépara Abraham de cette corruption. Nous savons aussi que ce grand événement exerça une certaine influence religieuse dans la famille d'Abram; Taré son père, Saraï sa femme et Lot son neveu, se joignirent à lui, et ensemble ils sortirent de la Mésopotamie. Nachor cependant, un autre fils de Taré, ne subit pas cette influence: confortablement établi chez lui avec sa femme, il y demeura, lorsque Taré, Abram, Saraï et Lot quittèrent le pays de leurs pères.

Ces événements méritent toute notre attention, car ils se reproduisent encore de nos jours: Dieu se fait connaître à un membre d'une famille, et par lui une certaine religion, une certaine connaissance du Seigneur Jésus s'introduit dans la famille toute entière; quelques-uns demeurent en dehors de cette influence. Il va sans dire, que toute âme vivifiée doit avoir été individuellement l'objet de l'action secrète et efficace du Père et avoir été enseignée de Lui (voyez Jean 6: 44, 45); mais je parle ici de l'histoire ou du caractère manifesté d'une famille tout entière. Comme nous venons de le voir pour la famille d'Abraham, Nachor demeure insensible, au jour de la visitation: il continue d'habiter la Mésopotamie avec sa femme; ils y prospèrent; des enfants leur naissent, leurs biens et leurs possessions s'augmentent; ils font leur chemin dans le monde aisément et respectablement; mais ils ne croissent pas dans la connaissance de Dieu et ne rendent aucun témoignage à son nom, ou tout au moins un témoignage bien faible et peu clair.

Le caractère de la maison de Nachor est ainsi formé. La famille de ce parent d'Abraham n'est pas plongée dans les ténèbres grossières qui enveloppent le peuple de Canaan, ces descendants de Cham, au milieu desquels Abram était appelé maintenant à habiter; on trouve chez elle une certaine mesure de lumière, qu'elle doit à sa parenté avec Taré et Abram et à sa descendance de Sem; mais cette lumière est tristement voilée par l'attachement de la famille aux éléments du monde dont ils n'avaient pas voulu se séparer. Cette famille avait pris un caractère et une position qui la distinguaient. C'est là une chose très sérieuse et dont nous pouvons voir les principes se développer journellement au milieu de nous, et faire appel constamment à notre conscience.

Pendant un temps Nachor et les siens disparaissent entièrement: ils ne sont pas, comme on sait, les objets directs de l'attention de l'Esprit, mais étant alliés à Abram ils reviennent sur la scène plus tard; Abram reçoit de leurs nouvelles dans le pays lointain de son pèlerinage (chapitre 22).

Béthuel était le fils de Nachor, ou plutôt l'un de ses nombreux fils et celui qui est plus particulièrement mis en évidence. Il avait prospéré dans le monde, et quoique peut-être il fût lui-même un homme de peu d'énergie et de caractère, il avait un fils, nommé Laban, qui savait évidemment très bien mener ses affaires et se faire ici-bas à lui-même et aux siens une position agréable. Il paraît avoir connu la valeur de l'argent, comme on dit, car la vue de l'or eut la faculté de lui ouvrir la bouche pour lui faire souhaiter, même à un étranger, une très cordiale et pieuse bienvenue (chapitre 24). — Mais nous touchons ici à une époque de l'histoire de cette famille, qu'il nous importe de considérer avec une attention particulière.

Une nouvelle puissance de l'Esprit de Dieu allait visiter la famille de Nachor. Comme je l'ai déjà fait observer, cette famille n'était pas dans les épaisses ténèbres où se trouvaient les Cananéens, ni sans doute, simplement idolâtre comme la maison de Taré (voyez Josué 24 : 2, 3), lorsque le Dieu de gloire avait appelé Abram. Elle avait été amenée à un certain degré de lumière, et avait pris par la profession qu'elle faisait une certaine position, comme nous pouvons l'inférer de la manière d'agir et des paroles d'Abram (chapitre 24: 4). La maison de Nachor, par sa profession, se distinguait aussi dans un certain sens, et se séparait de l'état de ténèbres, dans lequel était plongé le monde qui les entourait; il est important d'examiner la nature de la visitation du Saint Esprit au milieu d'elle, car l'Esprit est une puissance qui *met à part* et *sépare*. De même que l'appel du Dieu de gloire avait autrefois troublé l'état de choses chez Taré, de même la mission d'Eliéser trouble maintenant l'état de choses chez Béthuel: Abram avait alors été séparé de sa maison et de sa parenté, et Rébecca va l'être maintenant, nous apprenant ainsi cette sérieuse leçon, qu'une famille respectable qui fait profession de connaître Dieu, peut avoir besoin d'être visitée par la *même* énergie de l'Esprit, qu'une famille plus mondaine ou tout à fait idolâtre.

Oui, Dieu intervient, il entre dans la maison avec une puissance qui trouble et sépare et qui n'édifie ou n'encourage pas simplement. Le ministère d'Eliéser, serviteur de Dieu aussi bien que d'Abram, entra dans la maison de Béthuel pour en retirer Rébecca, et pour lui faire suivre le même chemin par lequel, deux générations auparavant, l'appel du Dieu de gloire avait conduit Abram. Il y a ici, je le répète, une leçon qui mérite toute notre attention: une famille honorable, des gens faisant une certaine profession de piété, est visitée de Dieu, et un nouvel acte de séparation est produit dans son sein.

Mais l'histoire qui nous occupe renferme une autre leçon encore. Rébecca, nous le savons, répond à l'appel qui lui est fait; mais son caractère est déjà formé; comme il en est de nous tous plus ou moins, avant que nous soyons amenés à Dieu. Arrive le moment où nous sommes vivifiés: nous répondons à l'appel du Seigneur, sous l'action puissante de son Esprit, et nous sommes ainsi séparés et mis à part, mais cet appel nous trouve ayant un certain caractère, une certaine forme ou tournure d'esprit, étant peut-être des Crétois (Tite 1), ou des frères ou des soeurs de Laban, ou quelque chose de semblable, et les «Crétois sont toujours menteurs». Le caractère et les sentiments que nous tenons de la nature, de l'éducation ou des habitudes de famille, nous suivent après que nous sommes nés de

l'Esprit et nous les portons avec nous tout le long du désert, de la Mésopotamie à la maison d'Abram.

Cela aussi renferme une sérieuse leçon. C'est chose sérieuse en effet, que non seulement une famille professant une certaine connaissance de Dieu, soit visitée par Dieu en vue d'en séparer quelque membre et non pas pour édifier seulement; et c'est chose sérieuse aussi de voir que, malgré la puissance de l'Esprit, qui vivifie et sépare pour Dieu, la nature ou la force des habitudes, de l'éducation primitive et du caractère de famille, restent attachés à nous. L'histoire de Rébecca nous en fournit de tristes exemples. Je n'ai qu'à rappeler brièvement, quelle fut sa conduite dans les différentes phases subséquentes de sa vie, bien connue du reste, et tristement connue surtout par ce trait de famille, dont nous venons de parler et qui la distingue. Rébecca avait été élevée avec son frère Laban, homme mondain, intelligent et rusé, et évidemment l'élément actif et dirigeant dans la maison de son père; et le seul acte important auquel Rébecca soit appelée à prendre part, devient pour elle une occasion d'agir d'après les mêmes principes. Lorsqu'elle veut procurer à son fils Jacob la bénédiction de son père, ce levain de Laban est puissamment à l'oeuvre. Le trait de famille se manifeste d'une triste manière, et on voit combien la nature est prompte à agir et à suivre son cours. Le coeur de Rébecca était, d'une part, trop peu accoutumé à se reposer dans la toute suffisance de Dieu et trop enclin, de l'autre, à appuyer ses espérances sur ses propres expédients.

Combien n'importe-t-il pas par conséquent, que nous veillions sur nos habitudes et nos tendances particulières, afin de reprendre vertement la nature pour être sains et moralement purs dans la foi (Tite 1: 13), et aussi, au lieu de nous excuser sous prétexte que c'est la nature, de nous en méfier d'autant plus et de la modifier pour l'amour de Celui, qui nous a donné une vie et une nature nouvelles.

Tels sont les enseignements que nous fournit l'histoire de cette femme remarquable. En dehors de ce que nous venons de rappeler, nous ne savons pas grand-chose sur sa vie: est-ce parce que l'Esprit est contristé à son sujet et qu'il la laisse de côté? Quoi qu'il en soit, Rébecca ne recueille que la déception, de la semence qu'elle a semée. Tous ses plans et tous ses efforts ne mènent à rien de bon. Elle perd le fils qu'elle préférait, Jacob, et elle ne le revoit plus, après le long exil dans lequel tous ses plans et toutes ses peines n'ont servi qu'à l'envoyer.

Mais il y a plus: Jacob, dès ses premières années, fut élevé sous les mêmes influences. Pendant toute sa vie il fut un homme lent de coeur et calculateur. La manière dont il acquit le droit d'aînesse d'abord, et ensuite la bénédiction de son père, sa confiance dans ses propres combinaisons, plutôt que dans la promesse de l'Eternel, lors de la rencontre avec son frère Esaü; son séjour prolongé à Sichem et le fait qu'il s'établit là au lieu de poursuivre la vie d'un pèlerin sur la terre, comme l'avaient fait ses pères, — tout cela trahit l'action de la nature et l'oeuvre de l'ancien caractère de famille.

Combien il est donc nécessaire, que nous veillions sur la semence première semée dans le coeur; oui, et que nous veillions sur la semence première ou plus tardive que nous aidons à semer dans le coeur des autres! Les détails plus circonstanciés, que l'Écriture nous transmet sur cette histoire, sont bien faits pour nous mettre en garde sous ce rapport.

La naissance d'Esäü et de Jacob nous est racontée à la fin du chapitre 25 de ce même livre de la Genèse; et quand les enfants deviennent de jeunes garçons, nous avons l'occasion, au chapitre 27, de jeter un coup d'oeil dans la vie domestique de la maison; mais ce que nous y découvrons, hélas! est profondément humiliant. C'était là une des familles de Dieu alors vivantes sur la terre et, sans contredit, la plus distinguée, celle en qui reposait l'espérance de la bénédiction de toute la terre et à laquelle, d'une manière spéciale, l'Éternel avait attaché son nom! Et que voyons-nous? Isaac, le chef, s'est laissé aller au courant des convoitises humaines: il aime son fils Esäü, parce qu'il mangeait de sa venaison! Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions à considérer Esäü lui-même: comme enfant de la famille, il avait droit aux ressources de la maison et à l'affection et la sollicitude paternelles d'Isaac et de Rébecca, qui les lui accordaient sans doute; mais ce qui était affligeant et un vrai mal, c'est qu'Isaac fit de lui son fils préféré, parce qu'il aimait à manger de sa chasse. N'y a-t-il pas là un nouvel exemple du fait que nous méditons?

Isaac avait été élevé avec tendresse; il n'avait jamais quitté les côtés de sa mère, des vieux jours de laquelle il était le fils: cette éducation l'avait peut-être trop amolli et il se présente à nous comme un homme doux et qui prenait plaisir à satisfaire ses goûts. Mais quel triste tableau s'offre à nos regards, quel désordre dans cet intérieur! Allons-nous trop loin en disant que le père s'occupait de préférence de l'un des enfants, et la mère de l'autre? L'amour d'Isaac pour le gibier n'avait-il pas peut-être encouragé chez Esäü le goût de la chasse? et le savoir-faire de Rébecca, qu'elle avait acquis dans la maison de son frère à Paran et qu'elle avait apporté de là, n'avait-il pas contribué à former l'esprit et le caractère de son favori Jacob? Quel sujet de douleur et d'humiliation! Est-ce ici une maison pieuse, une famille où Dieu soit craint? Oui, Isaac, Rébecca, Jacob, sont des enfants de la promesse, des héritiers du royaume, et, considérés sous d'autres rapports et à d'autres moments de leur vie, ils nous édifient et nous réjouissent. Voyez Isaac, tel qu'il se présente à nous dans la plus grande partie du chapitre 26: sa conduite est très belle et tout à fait digne d'un homme voyageur et étranger sur la terre. Souffrant, il ne menace pas, mais se remet à celui qui juge justement; il est persécuté et il le supporte avec patience, et son autel et ses tentes témoignent de son caractère saint et étranger à ce monde. Voyez aussi Rébecca, au chapitre 24; par la foi, elle consent à traverser le désert seule avec son guide, parce que ses affections ont été portées sur l'héritier des promesses; elle quitte pays et parenté, ne se souvenant plus de son père, ni de la maison de son père. Mais ici, au chapitre 27, la scène nous fait rougir et nous sommes confondus, en voyant des héritiers de la promesse, des enfants de Dieu, agir comme ils le font.

Faut-il que nous continuions à exposer le mal? Je le crois, car le coeur de l'homme n'est pas seulement vil et désespérément malin; il ose même introduire sa perversité jusque dans le sanctuaire, comme la fin de cette histoire nous le montre.

Longtemps après les jours de la Genèse, Dieu dit à Aaron: «Vous ne boirez point de vin ni de cervoise, toi ni tes fils avec toi, quand vous entrerez au tabernacle d'assignation» (Lévitique 10: 9), car *la nature* ne devait pas être excitée pour s'occuper du service de Dieu; Dieu ne voulait d'aucun stimulant pour elle; il ne voulait d'aucune activité de la nature, ni de rien qui fût produit par ce qui l'alimentait comme telle, pour l'accomplissement des devoirs du sanctuaire; les boissons fortes pouvaient satisfaire la chair et la mettre en activité; mais ce n'était pas là ce qui convenait à un sacrificateur.

C'est précisément dans une faute de ce genre qu'Isaac, hélas! paraît être tombé. «Maintenant donc, je te prie», dit-il à Esaü, «prends les armes, ton carquois et ton arc et t'en va aux champs et prends-moi de la venaison et m'apprête des viandes d'appétit comme je les aime, et apporte-les-moi, afin que je mange, et que mon âme te bénisse avant que je meure» (27: 3, 4). Isaac allait accomplir son dernier acte religieux comme sacrificateur et comme patriarche, et il recherche l'aliment de la nature, pour se ranimer et se rendre propre au service sacerdotal. Affreux sacrilège! En le voyant occupé ainsi de sa venaison, ne dirait-on pas qu'il est de ceux dont «le dieu est leur ventre»? Combien ce qui est de la nature souille aussi nos choses saintes; combien souvent l'excitation de la chair peut, chez nous aussi, prendre l'apparence du courant libre et puissant de l'Esprit! Nous pouvons nous en apercevoir dans nos lieux de réunion même et nous avons à nous en affliger; à le confesser comme un mal et une faiblesse et à y prendre bien garde; mais s'y préparer, mélanger soigneusement le vin et la cervoise, et de propos délibéré prendre le cordial, c'est assurément une abomination.

Nous savons quelle fraude Rébecca et Jacob pratiquèrent à cette occasion; je n'ai pas besoin d'y revenir. Je désire seulement faire remarquer, que la sainteté du Seigneur réduisit tout cela à néant, jusque dans les moindres détails. Rien de bon n'advint de cette ruse et de ces combinaisons: la sainteté de l'Eternel les consuma toutes. Isaac perdit son Esaü; Rébecca ne revit plus Jacob, car les quelques jours d'absence dont elle avait parlé, se changèrent en un exil de vingt ans; et le «supplanteur» habile fut dans le travail et dans la peine, un étranger loin de la maison de son père, pendant tous ces longs et tristes jours. Ainsi, soit que nous considérions les plans et l'habileté de Rébecca, ou le favoritisme matériel d'Isaac, tout est déception pour eux et est réprouvé par la sainteté du Seigneur.

Sérieuse, mais bien précieuse leçon: le Seigneur ne laisse passer inaperçue aucune souillure, même chez ses serviteurs les plus chers.

Mais il nous reste à voir la grâce revendiquer et prendre sa place triomphante. La sainteté de son caractère est établie de la manière la plus positive par le Seigneur, qui anéantit tous les avantages que le péché s'était promis de recueillir; — et alors la grâce règne.

Dans le grand mystère de la rédemption, la grâce triomphe dans la promesse, que la semence de la femme écraserait la tête du serpent, en même temps Dieu exécute tous les décrets de la sainteté contre le péché, car la mort intervint comme Dieu en avait menacé Adam et des châtimens tombèrent sur l'homme et sur la femme, et la malédiction sur le serpent. Il en est de même ici: Isaac n'atteint pas son but au sujet d'Esau; Rébecca perd Jacob, et Jacob lui-même, au lieu d'obtenir, par ses propres moyens, le droit d'aînesse et la bénédiction, s'en va en exil loin du lieu de son héritage et de la scène de toutes les jouissances qu'il s'était promises; car les *seuls et uniques* gages du péché, c'est la mort. — Mais alors la grâce prend sa place et revendique ce qu'elle est: la sainteté consumante lui fraie la route pour monter sur son trône, et elle resplendit là, jouissant de la splendeur de sa propre gloire (chapitre 28).

Elle est glorieuse en effet. La misère même, à laquelle le péché a réduit celui qui est l'objet de toute cette grâce, ne fait que mieux ressortir sa magnificence. Quand le serviteur même de la maison était parti jadis pour un voyage semblable à celui de Jacob (chapitre 24), il avait eu ses chameaux, ses gens et tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable dans son voyage à travers ce même désert; et maintenant le fils, l'héritier, l'époux, pour qui se préparaient les honneurs de la maison et les joies du mariage, est seul, sans amis, sans asile, délaissé, sans abri, n'ayant pour lit que la terre et pour oreiller les pierres du chemin. Mais la grâce, qui transforme les ombres de la mort en un matin lumineux, lui prépare un glorieux repos; il entend la voix de l'amour divin, et des mondes de lumière sont ouverts à ses regards dans ce lieu solitaire. Il rêve: il voit les hauts cieux rattachés à cette terre aride et sombre où il est couché, et les êtres célestes, sans se lasser jamais, entretiennent cette heureuse communication. Du sommet de la scène mystique, il entend le Seigneur du ciel lui-même, lui parler en paroles de promesse et de promesse seulement; il se voit associé ainsi à une gloire qui remplit tout et à des héritiers des miséricordes et des consolations, qui vont devenir sa part, à lui si égaré, si pauvre, si vil, jusqu'à ce moment où cette gloire apparaîtra! La *sainteté* de la grâce le laisse encore ce qu'il est, un pèlerin; mais les *richesses* de la grâce lui parlent de consolations présentes et de gloires futures et assurées.

Mais je me suis laissé entraîner au delà de mon sujet immédiat. — Il y a donc ce qu'on peut appeler le caractère de famille; et cette pensée, quand nous nous examinons nous mêmes, doit nous faire veiller avec jalousie sur toutes nos habitudes et sur tous nos penchans particuliers, et quand nous nous occupons des autres, elle doit nous rendre réservés et nous pousser à intercéder pour eux, nous disposant à faire valoir en leur faveur le fait qu'il y a un caractère de famille, une puissance des habitudes et de l'éducation primitives, qui agit plus ou moins en chacun de nous, tant que nous sommes.

Il ne peut être que salutaire pour nous de nous souvenir de ces choses. Toutefois, je ne voudrais pas omettre d'ajouter, que s'il est plus que probable que nous recueillons de notre famille un certain caractère et des habitudes auxquelles la naissance et le caractère nous ont déjà associés, nous avons à manifester maintenant le caractère auquel notre naissance et notre éducation dans la famille céleste nous ont associés depuis lors.

Au chapitre 8 de Jean, le Seigneur raisonne ainsi. Il montre que notre naissance, ou notre filiation, ou nos rapports de famille, doivent être démontrés par notre caractère et nos actions. «Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les oeuvres d'Abraham». Il faut donc que nous portions le caractère de famille de la famille de Dieu. Nous y sommes exhortés aussi. Nous sommes exhortés à ressembler à notre Père, si je puis dire ainsi. En nous recommandant l'exercice de l'amour et de toute bonté gratuite et désintéressée, le Seigneur dit: «Soyez parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait», et l'apôtre nous redit après lui, lorsqu'il place devant nous le devoir d'aimer et de pardonner: «Soyez imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants».

Puissions nous donc nous appliquer à rechercher le caractère de famille de la famille de Dieu! Que le vieil homme diminue en nous et que le nouvel homme grandisse et maintienne sa place! Veillons avec soin sur le caractère, quel qu'il soit, que les liens et les habitudes de la nature ont formé en nous et tenons-nous en garde contre lui; et que le caractère de notre nouvelle, céleste vie, soit cultivé et manifesté par nous, à la louange de Celui qui nous a réengendrés pour être vivants pour Lui et avec Lui, nous tirant de la mort dans laquelle nous étions.

La religion de famille Genèse 13 – ME 1871 page 441

Le chapitre que nous avons sous les yeux nous fournira des occasions de sonder notre coeur. Que Dieu m'accorde la grâce de m'en occuper avec discernement et pour le profit des âmes qui liront ces pages!

Sem, parmi les enfants de Noé, était le rejeton sacré; la religion se rattachait à lui plutôt qu'à ses frères, et c'est de lui que descendit le peuple choisi. Cependant, dans le cours de quelques générations seulement cette famille religieuse se corrompt, et au bout de moins de trois cents ans, et peut-être beaucoup plus tôt, les descendants de Sem servaient d'autres dieux. Nous voyons le même fait se reproduire constamment jusqu'à nos jours: des familles et des églises, jadis connues par leur zèle et leur service, ont dégénéré et sont tombées dans une affreuse corruption.

Mais l'Esprit de Dieu, dans la souveraineté de la grâce, visite un fils de Taré, descendant de Sem au huitième degré. L'appel du Dieu de gloire parvint à Abram et le sépara de la corruption existante, lui faisant quitter son pays, sa parenté et la maison de son père, afin de le façonner pour être un «ouvrage» nouveau pour le Seigneur (Actes des Apôtres 7: 2).

Abram, paraît-il, fit connaître cet appel à sa famille, et (comme il arrive souvent parmi nous), cette communication exerça une certaine influence parmi les siens. La religion de famille a sa source là: la puissance de l'Evangile agit d'abord dans un membre, et puis elle étend son influence sur d'autres. Le Seigneur l'a voulu ainsi, et c'est un mauvais symptôme lorsque les choses suivent un autre cours. Dans la famille d'Abraham il en fut ainsi. Taré, père d'Abram, se met en route. Nachor, par contre, un autre fils de Taré, ne subit que peu l'influence dont nous parlons, et lui, sa femme et ses enfants restent là où ils sont, pendant

qu'Abram, sa femme et Lot, fils de Haran, fils de Taré, se mettent en route pour le voyage auquel Abram avait été divinement appelé, et dont Taré, père d'Abram, paraît prendre la direction.

Mais avant de poursuivre, je voudrais demander si en *toutes* choses Abram, ici, s'est laissé conduire par Dieu. C'est à *lui* que l'appel avait été adressé; la puissance de l'Esprit était venue sur *lui*. La famille d'Abram, sans doute, pouvait être amenée sous l'action de la même puissance ou en subir l'influence, toutefois n'appartenait-il pas à Abram de prendre la place, que l'Esprit lui avait clairement assignée? Abram n'a-t-il pas pris «conseil de la chair et du sang» avant que Taré se trouvât placé à la tête de ce grand mouvement, qui procédait de l'Esprit saint? Cela est possible; je le suppose même; et ainsi s'expliquerait le retard du séjour à Caran et la mort de Taré dans ce lieu, puis la manifestation d'une nouvelle intervention du Seigneur, pour faire monter Abram de Caran au pays de Canaan (11: 31; 12: 4).

Tout cela est plein d'enseignement pour nous. La religion de famille est une belle et précieuse chose; mais l'ordre et les liens que Dieu a établis dans la famille et les droits de la nature ne doivent jamais prendre la place des droits de l'Esprit. Il est très beau de voir Corneille, ou tout autre homme, placé dans les mêmes circonstances, amener ses amis et ses parents sous l'influence de la puissance qui visite sa maison; mais si la chair et le sang, si les relations humaines, viennent troubler l'action souveraine de l'Esprit, nous pouvons nous attendre à une halte à Caran, ou à mi-chemin, et à la nécessité d'un nouvel appel, en un sens un second appel, pour replacer l'âme de nouveau dans le chemin de Dieu. Il est bon de remarquer et de méditer ces choses pour notre profit et notre instruction.

Quoi qu'il en soit, sous cette action nouvelle de l'Esprit, Abram reprend son voyage et Saraï sa femme et Lot son neveu, orphelin, l'accompagnent. La religion de famille se montre ici encore, car Lot se trouvait dans les limites de l'influence générale, dont nous avons parlé. Nous ne lisons nulle part, que Lot ait été directement appelé, ou qu'il ait personnellement offert un sacrifice, non qu'il ne faille voir en lui qu'un homme qui fait seulement profession de piété, ou qui se joint au peuple de Dieu dans un but intéressé. Non, Lot était un homme juste et il avait une âme vivante, qui pouvait être affligée et qui s'affligeait des actions iniques des criminels (2 Pierre 2: 7, 8); seulement il n'y a, dans son entrée dans la maison de la foi, aucune expression d'énergie personnelle; la chose s'accomplit pour ainsi dire *en famille*, comme nous voyons encore qu'il arrive tous les jours autour de nous. Et cela est bon. C'est une chose heureuse, quand Saraï la femme, ou Taré le père, ou Lot le neveu, s'en vont avec les Abrams des derniers jours, car rien de tout cela n'arrive sans l'action et l'enseignement du Père. Lot était un élu, aussi sûrement que l'était Abram, mais la puissance de l'appel de Dieu n'est pas manifestée en lui comme elle l'est en Abram; et ces choses, nous ne pouvons manquer de les remarquer encore de nos jours. Ce que nous voyons en Abram était une chose essentiellement et caractéristiquement *personnelle*, tandis que chez Lot c'était une chose caractéristiquement *de famille*; et en conséquence, à

la première occasion où Lot fut appelé à agir d'une manière indépendante, sa faiblesse fut mise à découvert.

Abram laisse à Lot le choix du pays, et Lot fait son choix. Ce n'est pas simplement en ce qu'il choisit la meilleure part, que notre cœur condamne Lot, c'est en ce qu'il fait un choix quelconque. De toute façon Abram avait droit à choisir le premier; par l'âge et la parenté, la première place lui appartenait; il était la personne principale dans tout ce qui concernait la sortie d'Ur et l'entrée dans le pays de Canaan. Lot n'avait fait que s'attacher à lui. Abram agissait noblement et généreusement en cédant son droit à celui qui était plus jeune que lui et son neveu; mais Lot demeure insensible à cette bonté. Il accepte et il entreprend de faire le choix, et comme on doit s'y attendre après un pareil début, il choisit d'après un principe entièrement mondain: il prend pour ses troupeaux et son bétail la plaine arrosée, quoiqu'il s'approche ainsi de la ville corrompue (versets 10-13).

Cette première épreuve témoigne donc contre Lot d'une manière bien affligeante; elle montre quelle faible entrée la foi et le royaume de Dieu avaient eu dans son cœur. La conduite d'Abram est toute différente: la voix du Dieu de gloire avait pénétré profondément dans son âme et l'avait détaché de ce monde, auquel Lot demeurait encore lié. Toutes ces choses ne sont-elles pas écrites pour notre instruction aussi?

Mais Lot découvre bientôt, que le monde dont il a fait choix n'est que déception. «La plaine arrosée partout» se change en peu de temps en un champ de bataille, et si Abram ou le Dieu d'Abram n'avait pas été là, Lot aurait perdu là sa liberté et tout ce qu'il possédait. Mais il est plus triste encore d'avoir à rappeler, que ce premier désappointement n'a pas délivré son cœur de ses affections profanes, et qu'il retourne à Sodome pour y demeurer jusqu'à ce que la main de Dieu lui-même le force à en sortir. Si, quand la plaine bien arrosée est changée en un champ de bataille, Lot n'a pas voulu reconnaître le caractère de la ville qu'il avait choisie pour sa demeure et s'en éloigner, il doit l'apprendre quand Sodome se change en monceaux de ruines brûlantes au jour du Seigneur.

Terrible jugement! Fin honteuse d'un croyant dont les pensées sont aux choses de la terre! Quel avertissement pour nous! C'est un salut comme à travers le feu, une fuite hors d'une maison en flammes, une fin ignominieuse. Prenons à cœur cette solennelle leçon, et veillons pour être gardés du premier regard de convoitise vers la riche plaine de Sodome! (14-19).

De grandes et sérieuses leçons ressortent pour nous de tout ce qui précède, soit pour nous encourager, soit pour nous avertir. Nous y voyons que la religion de famille est une chose très belle et qu'une piété vraie peut être formée ainsi, comme il advint dans la maison d'Abram; mais nous apprenons, en même temps, que chacun de ceux qui se trouvent sur la scène, doit s'appliquer à cultiver avec soin la puissance de la piété d'une manière très personnelle, pour que sa religion ne trahisse pas le peu de profondeur d'une simple influence de famille ou d'une impression générale, dont bientôt il ne reste plus de trace.

L'exemple d'Abram, comme je l'ai fait observer, a exercé son influence sur toute la famille du patriarche; il n'en fut pas de même pour Lot, car sa femme conserva en elle l'esprit de Sodome et jusqu'à cette heure elle est comme un phare, pour l'avertissement des voyageurs sur leur chemin; ses deux filles se souillent et deviennent les mères de deux peuples tellement corrompus, qu'une interdiction spéciale leur ferme, à jamais l'entrée de la maison de Dieu; ses gendres pensent que Lot est insensé et qu'il plaisante, et ils se moquent de lui, quand il leur parle de jugement.

Pensons-y sérieusement. Si notre religion ou la confession que nous faisons de Christ s'est développée sous l'influence de l'atmosphère de la famille, Dieu nous avertit par les exemples sur lesquels nous venons de nous arrêter, d'être vigilants et de rechercher une puissance de piété profonde et personnelle, dans une sainte crainte et connaissant la faiblesse de la racine de cette plante précieuse.

D'un autre côté aussi, si cette profession de Christ n'a pas autour de nous, comme chez Abram, exercé une influence plus ou moins grande, nous avons toute raison de nous humilier et de craindre qu'il n'en soit ainsi, parce que comme Lot, nous n'avons pas nous-mêmes manifesté la foi dans sa puissance victorieuse et séparatrice.

Les quelques pages du livre sacré qui nous ont occupé, nous présentent des enseignements d'une grande et sainte importance au sujet de la piété de famille. Il nous dit que nous devrions être des instruments pour la répandre; mais que, si nous sommes nous-mêmes les objets de son influence, nous avons particulièrement à veiller sur nous et à nous défier de nous-mêmes; car le même infailible Esprit qui dit: «Que chacun éprouve sa propre oeuvre et alors il aura de quoi se glorifier par rapport à lui-même seulement et non par rapport aux autres» (Galates 6: 4), dit aussi: «Pères, n'irritez pas vos enfants, mais élevez-les dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur» (Ephésiens 6: 4). La religion de famille est ainsi honorée par le Seigneur, mais la puissance profonde et personnelle de la piété est aussi encouragée et fortifiée. Les pères doivent faire connaître la vérité à leurs enfants (Psaumes 78), mais tout homme doit être né de nouveau, sinon il ne verra pas le royaume de Dieu.

Il est beau de voir «une foi sincère» habitant génération après génération dans une même famille, comme chez Loïs la grand-mère, Eunice la mère et le fils Timothée; mais il est beau aussi de voir, dans la troisième de ces générations, les larmes et les afflictions, qui nous disent que leur religion n'est pas une piété d'imitation ou d'éducation, ni simplement l'effet d'une influence de famille, mais qu'elle est la puissance précieuse et vivante d'un royaume, que Dieu lui-même a établi dans le coeur.

«Les choses que nous avons ouïes et connues et que nos pères nous ont racontées, nous ne les cèlerons pas à leurs enfants; et ils raconteront à la génération à venir les louanges de l'Eternel et sa force, et les merveilles qu'il a faites» (Psaumes 78: 3, 4).

Consolation et encouragement

ME 1871 page 439 (Extrait d'une lettre)

Nous sommes les objets de la sollicitude de Dieu, de son amour invariable. Il sait que la force pour traverser l'épreuve n'est pas en nous, c'est pourquoi avec l'épreuve, il donne ce qu'il faut pour pouvoir le glorifier en la traversant, nous faisant faire une plus ample connaissance de ce qu'Il est, et nous mettant en contact avec les ressources qui sont en Lui pour nous, lorsque nous en avons besoin. Ce n'est pas dans la prospérité mondaine sans exercices de coeur, que nous sommes rendus capables d'éprouver le déploiement des ressources de sa grâce, mais c'est quand nous sommes avec Christ dans la souffrance, et que le désert se montre tel pour nous, alors sa grâce aussi se montre pour nous comme étant sa grâce, laquelle suffit, répond à tout, et vient au devant de tous nos besoins. alors Lui-même, Dieu en Christ est connu; c'est là où il se révèle pour ce qu'Il est, comme étant le Dieu de toute consolation, le Dieu plein de grâce et de vérité, tel qu'il s'est révélé en Christ.

C'était Christ, un homme, parfaitement un homme, et c'était Dieu qu'on avait vu ainsi plein pour l'homme, pour l'homme déchu. C'était une grâce qui s'adaptait à lui et le sortait de sa misère, pour quiconque recevait Dieu personnifié en Christ homme. C'était une riche grâce qui ne laisse pas dans la pauvreté, on est béni par elle de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ: il n'en manquera aucune; c'est une plénitude de bénédictions, c'est Christ Lui-même tel qu'Il est pour Dieu, c'est l'Objet de ses délices. Dieu veut qu'ainsi nous nous réjouissons avec Lui au sujet de son Fils; Il veut que nos coeurs soient remplis de Lui, non seulement quand nous serons dans la gloire, mais ici-bas, en l'attendant, en attendant la gloire, en marchant par la foi, non par la vue; Dieu veut que nous fixions nos yeux sur Lui, Jésus le chef et le consommateur de la foi, afin que nous ne soyons pas, en étant découragés, las dans nos âmes, dans le chemin, mais fortifiés dans la foi pour aller en avant, jusqu'à ce que la foi soit changée en vue, alors que la perfection brillera partout, parce que tout reflétera Christ.

Christ à Gethsémané et à la croix dans Luc

ME 1871 page 461- Lisez Luc 22: 39-46 et 23: 33-49

Notre précieuse part, pendant que nous attendons du ciel le Fils de Dieu, c'est de nous nourrir de lui, comme étant le pain qui est descendu du ciel. Au milieu du travail, des tribulations et des opprobres qui sont la part du peuple de Dieu dans ce monde, où nous sommes appelés à séjourner un peu de temps, Jésus le Fils de Dieu se donne lui-même à nous pour être la nourriture de nos cœurs; et tout ce qu'il était comme homme ici-bas, nous devient très précieux. Il faut que nous le voyions crucifié, pour nous nourrir de lui comme du Sauveur incarné. Dans Luc, le Seigneur Jésus nous est présenté spécialement comme le Fils de l'homme. Le contraste qui existe entre l'évangile de Jean et celui de Matthieu, m'a souvent frappé. Dans Jean, Jésus est le Fils de Dieu, — une personne divine: il n'est pas fait mention de souffrances, ni à Gethsémané, ni sur la croix. C'est la même scène que nous raconte Matthieu; mais quand la troupe vient pour le prendre, le Seigneur leur dit: «C'est moi», et ils tombent par terre, à l'ouïe de ces paroles. Il eût pu s'en aller et les laisser étendus par terre, mais il se livra à eux de son bon et plein gré, et manifesta sa tendre sollicitude et l'amour qu'il porte à ses rachetés, quand il dit: «Si c'est *moi* que vous cherchez, laissez aller ceux-ci». Il se met lui-même à la brèche, afin que les siens échappent. — L'évangile de Jean ne rappelle pas ces paroles prononcées sur la croix: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». Jésus remet lui-même son esprit; — il dit: «C'est accompli; et ayant baissé la tête, il remit son esprit».

Matthieu nous présente l'autre aspect de la scène de Gethsémané: «Si c'est possible que cette coupe passe loin de moi», et sur la croix nous présente Jésus disant: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?».

L'évangile de Luc fait ressortir plus qu'aucun autre les souffrances de Christ en Gethsémané, tandis qu'il ne mentionne aucune de ses souffrances sur la croix. Pourquoi cela? Pourquoi voyons-nous le Sauveur sur la croix supérieur aux souffrances? — Nous apprenons ainsi à quel point il était parfaitement *homme*: «Touchez-moi, et voyez, car un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'ai». Il désire que nous nous en souvenions: — il veut que nous nous souvenions, pour la joie de nos âmes, qu'il était parfaitement homme.

Voyez ce que nous lisons (22: 39): «il alla selon sa coutume à la montagne des Oliviers; et quand il se fut éloigné d'eux environ d'un jet de pierre, s'étant mis à genoux, il pria». Dans Luc, nous voyons constamment Jésus en prières, comme homme, — homme parfait, obéissant et dépendant. Au chapitre 4, verset 12, il passe toute la nuit en prières. Au chapitre 9, verset 28, il monte sur une montagne pour prier: et comme il priait, il fut transfiguré. Ici, à Gethsémané, il prie disant: «Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe! etc». J'appelle votre attention sur le fait, que Luc nous offre un plus grand

développement des souffrances de Christ, à Gethsémané, qu'aucun autre évangile. «Et étant dans l'angoisse du combat, il priait *plus instamment*». C'est encore l'homme que nous voyons: «il priait *plus instamment*». Plus il sentait les profondeurs de cette coupe terrible, plus il priait avec instance. Chez nous, trop souvent, l'angoisse qui remplit notre âme nous détourne de Dieu; mais pour Christ, l'amenait à Dieu et lui faisait épancher son âme, comme homme, devant Dieu, avec d'autant plus d'instance. «Sa sueur devint comme des grumeaux de sang, découlant sur la terre. Et s'étant levé de sa prière, il vint à ses disciples qu'il trouva dormant de tristesse». Les pauvres disciples dormaient de tristesse, tandis qu'il priait plus instamment, dans l'angoisse du combat. L'homme nous est présenté ici sous trois faces: chez les disciples, c'est l'homme dans sa faiblesse, — en Judas, l'homme dans sa haine et sa méchanceté, — et, en Christ, l'homme dans sa *perfection!*

Quand nous arrivons à la croix, nous ne voyons aucune trace d'angoisse ou de tristesse; — Jésus les avait traversées, en esprit, à Gethsémané, et il est maintenant au-dessus de tout cela. Je ne parle pas ici de son oeuvre expiatoire, car Luc n'en parle pas; il ne rapporte pas ce cri: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?». Il nous montre la perfection de Christ comme *homme*. «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit». C'est le sentiment parfait, profond, sans nuage, d'un homme remettant son esprit, avec une pleine confiance, à son Père. C'est là ce qui, dans Luc, caractérise tout ce que Christ a été sur la croix.

Au chapitre 23, verset 34, on le voit élevé au-dessus de toutes les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, à tel point que c'est des autres qu'il est occupé. La première parole qu'il prononce sur la croix, c'est: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font». L'odieuse malice et la méchanceté de l'homme avaient amené Christ à la croix, mais les pauvres Juifs ne savaient ce qu'ils faisaient. Ce n'est pas le jugement ici; — ce n'est pas simplement une personne divine, souffrant comme un homme tout en restant élevé au-dessus de toute la souffrance; — c'est quelqu'un qui pouvait dire: «Père, pardonne-leur», etc. Ecoutez toutes les insultes dont il fut chargé par les hommes; ils partagent entre eux ses vêtements et jettent le sort sur sa robe; — ils se moquent de lui, disant: «Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même!». Les soldats aussi se moquent de lui, et les brigands eux-mêmes l'injurient. — Et que voyons-nous? C'est qu'il est au-dessus de tout cela! Il peut dire au brigand, crucifié à côté de lui: «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis!». Une oeuvre merveilleuse s'opérait dans l'âme du pauvre brigand, alors que se tournant vers lui, il disait: Je meurs, et toi aussi tu meurs; «Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne». Jésus pouvait lui répondre: «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis», quoique ce fût pour sa venue dans son royaume que le brigand lui avait demandé de se souvenir de lui. Le brigand croyait au royaume, alors que le Roi était rejeté. Bienheureuse foi! Mais le Seigneur lui montre la place actuelle qu'il va prendre comme homme, et il l'assure qu'il n'attendra pas jusqu'au jour de la manifestation de sa gloire, pour se souvenir de lui; mais que ce jour même, «aujourd'hui», il serait avec lui en paradis. Tendres compassions de l'esprit de l'homme Christ Jésus!

Chapitre 23, verset 44. «Or, il était environ la sixième heure; et il y eut des ténèbres sur tout le pays». Luc passe sous silence la vérité renfermée dans ce cri solennel: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» rapporté par Matthieu et par Marc. Quand Jésus eut crié à *haute* voix, il dit ici: «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit», montrant comme homme une foi et une confiance parfaites en son Père; mourant, sa foi s'exprime par ces paroles: «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit». Si nous avons vu Jésus à la droite de Dieu, nous pouvons dire, comme Etienne: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Mais, *lui*, il a pu dire: «Père, dans tes mains je remettrai mon esprit». Cette gloire lui appartient comme homme, que passant par toute l'amertume de la coupe des souffrances, et la buvant jusqu'à la lie, son agonie étant telle qu'il sue des grumeaux de sang, il traverse cependant tout avec Dieu, en sorte que quand il est sur la croix, nous ne trouvons aucune mention de souffrances. Il est au-dessus de *tout*. — Dans un certain sens, c'est là notre position, si nous pouvions lui être semblables. Si, dans nos petits combats et dans nos petites afflictions, nous sommes avec Dieu, pour les traverser comme Christ, tout sera réglé selon Dieu, et nous serons réellement au-dessus de l'épreuve quand elle survient. Nos épreuves sont petites, sans doute, comparées à celles du Seigneur, néanmoins elles nous éprouvent et nous font souffrir, mais le principe est le même. Il faut que nous marchions sur ses traces. Il n'avait qu'un sentier; et quelles que soient nos peines ou nos épreuves, si nous savons seulement les traverser avec Dieu, encore qu'elles nous mettent en *agonie* (comme il peut arriver, attendu que, présentées à Dieu, elles deviennent plus poignantes), si nous savons seulement les lui présenter, nous serons élevés par lui au-dessus des circonstances, relativement à l'homme, les ayant traversées parfaitement avec Dieu. Comme nous le voyons au chapitre 2 de l'épître aux Hébreux, Christ fut l'homme parfaitement éprouvé, — mais toujours parfait dans l'épreuve. Tout est parfait en lui, et il nous est bon de le considérer soigneusement et d'étudier ce qu'il était. «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui». Si nous désirons être semblables à Lui ici-bas, il nous faut le voir comme le pain qui est descendu du ciel. En étudiant ce que Christ est, nous sommes enseignés par l'Esprit de Dieu. Si vous désirez être doués de la grâce et de la débonnairété qui étaient en Christ, si vous désirez croître dans sa ressemblance, il faut vous nourrir de lui. «Etant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix» (Philippiens 2: 8).

Que le Seigneur nous donne de nous nourrir de Christ et de demeurer continuellement avec lui, afin que, nos coeurs étant remplis de la connaissance de ce qu'il était, nous puissions toujours mieux comprendre la grâce et l'amour de Dieu.